

Molière Oeuvres Complètes 2

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Oeuvres complètes . 2 Molière Oeuvres complètes II Oeuvres
complètes II

Oeuvres complètes . 2 éditions eBooksFrance
www.ebooksfrance.com Oeuvres complètes II

Oeuvres complètes . 2 Adaptation d'un texte électronique
provenant de la Bibliothèque Nationale de France : <http://www.bnf.fr/>
Oeuvres complètes II

Oeuvres complètes . 2 Oeuvres complètes II

Oeuvres complètes . 2 e Le Médecin malgré lui ç Personnages ©
gee? - Scène I - Scène IT - Scène HI — Scene IV - Scène V ç Acte IT -
Scène I - Seène IT - Scène HI — Scene IV - Scène V ç Acte IIT - Scène I -
Seène IT - Scène UI - Secène IV - Scène V — Scene VI - Scène VI —
Scene VII - Scène IX — \$cène X — Scène XI et Dernière e Mélicerte ç
Personnages * fied - Scène I - Scène II - Scène II - Scène IV - Scène V ç
Acte IT - Scène I - Scène II - Scène II - Scène IV - Scène V - Scène VI -
Scène VII e Pastorale comique ç Personnages Oeuvres complètes II

Oeuvres complètes II - La première scène... Le Sicilien

Personnages ∅ Scène I ° Scène II ∅ Scène III ∅ Scène IV ∅ Scène V ∅ Scène VI ∅ Scène VII ∅ Scène VIII ° Scène IX ∅ Scène X ° Scène XI ° Scène XII ∅ Scène XIII ∅ Scène XIV ∅ Scène XV ∅ Scène XVI ∅ Scène XVII ∅ Scène XVIII ∅ Scène XIX e Scène dernière Amphitryon ∅ Adresse ∅ Personnages
* Prologue * Aga! - Scène I - Scène II - Scène II - Scène IV ∅ Acte IT -
Scène I - Scène II - Scène II - Scène IV - Scène V - Scène VI — Scène VII
∅ Acte IIT - Scène I - Scène II - Scène II - Scène IV - Scène V - Scène VI -
Scène VII _ Scène VIII — Scene IX Oeuvres complètes . 2

Oeuvres complètes . 2 - Scène X e George Dandin ∅ Personnages
∅ Acte premier - Scène I - Scène II - Scène II - Scène IV - Scène V - Scène
VI - Scène VII °∅ Acte II - Scène I - Scène II - Scène III - Scène IV - Scène
V - Scène VI - Scène VII — Scène VIII ∅ Acte IIT - Scène I - Scène II -
Scène II - Scène IV - Scène V - Scène VI - Scène VII — Scène VIII e
L'Avare ∅ Personnages © Agel - Scène I - Scène II - Scène III - Scène IV -
Scène V ∅ Acte IT - Scène I - Scène II - Scène II - Scène IV - Scène V ∅
Acte IIT - Scène I - Scène II - Scène II - Scène IV - Scène V - Scène VI
Oeuvres complètes II

e Monsieur de Pourceaugnac Scène VII Scène VIII Scène IX Acte
IV Scène I Scène II Scène III Scène IV Scène V Scène VI Scène VII Acte V
Scène I Scène II Scène III Scène IV Scène V Scène VI ç Personnages
L'ouverture se fait... Acte I Scène I Scène II Scène III Scène IV Scène V
Scène VI Scène VII Scène VIII Scène IX Scène X Scène XI Acte II Scène I
Scène II Scène II Scène IV Scène V Scène VI Scène VII Scène VIII Scène
IX Scène X Scène XI Acte II Scène I Scène II Scène II Scène IV Oeuvres
completes II Oeuvres completes .

Oeuvres complètes . 2 Scène V Scène VI Scène VII Scène VIII e
Les Amants magnifiques & Personnages & Avant—propos Premier
intermède Le théâtre s'ouvre... Acte I Scène I Scène II Scène II Scène IV
Scène V Second intermède La confidente de... Acte IT Scène I Scène II
Scène HI Troisième intermède * Prologue Scène I Scène II Scène II
Quatrième intermède Le théâtre représente... Acte IV Scène I Scène II
Scène II Scène IV Scène V Cinquième intermède Quatre Pantomimes...
Acte V Scène I Scène II Scène II Scène IV Sixième intermède Le théâtre
est... e Le Bourgeois gentilhomme Oeuvres complètes II

ø Personnages ø Acte premier - Scène I — Scène VII — Scène
VIII - Scène IX - Scène X - Scène XI — Scène XII — Scène XIII — Scène
XIV - Scène XV — Scène XVI ø Acte IV - Scène I - Scène II - Scène II -
Scène IV - Scène V ø Acte V - Scène I - Scène II - Scène III - Scène IV -
Scène V - Scène dernière e Psyché ø Personnages * Prologue © Agel -
Scène I - Scène II - Scène III - Scène IV - Scène V - Scène VI Oeuvres
completes II Oeuvres completes . 2 10

¢ Premier intermède — La scène est... ¢ Acte IT - Scène I —
 Scène II — Scène II ¢ Second intermède _ La scène se change... ¢
 Troisième intermède ¢ Quatrième intermède - La scène représente... - Scène
 II — Scène IV — Scène V - Scène dernière e Les Fourberies de Scapin ¢
 Personnages « Agel - Scène I — Scène II — Scène HI — Scène IV —
 Scène V ¢ Acte IT - Scène I — Scène II — Scène HI — Scène VII — Scène
 VIII ¢ Acte IIT - Scène I Oeuvres completes II Oeuvres completes . 2 11

Oeuvres completes . 2 - Scène II - Scène II - Scène IV - Scène V -
Scène VI — Scène VII — Scène VIII - Scène IX - Scène X - Scène XI —
Scène XII — Scène dernière e La Comtesse d'Escarbagnas ∅ Personnages ∅
Scène I ∅ Scène IT ° Scène IIT ∅ Scène IV e Scène V ∅ Scène VI ∅ Scène
VIT ∅ Scène VIT ∅ Scène dernière Les Femmes savantes ∅ Personnages ©
Actel - Scène I - Scène II - Scène HI - Scène IV ∅ Acte IT - Scène I - Scène
II - Scène II - Scène IV - scene: ¥ - Scène VI - Scène VII — Scène VIII -
Scène IX ∅ Acte IIT - Scène I - Scène II - Scène II - Scène IV - Scène V -
Scène VI ∅ Acte IV - Scène I - Scène II Oeuvres completes II

Oeuvres complètes . Scène II Scène IV Scène V Acte V Scène I
Scène II Scène III Scène dernière e Le Malade imaginaire & Personnages Le
prologue Autre prologue Acte I Scène I Scène II Scène II Scène IV Scène V
Scène VI Scène VII Scène VIII Premier intermède — Polichinelle... Acte II
Scène I Scène II Scène II Scène IV Scène V Scène VI Scène VII Scène VIII
Scène IX Second intermède Le frère du... Acte II Scène I Scène II Scène II
Scène IV Scène V Scène VI Scène VII Scène VIII Scène IX Scène X Scène
XI Scène XII Scène XIII Scène XIV et dernière Oeuvres complètes II 13

ø Troisième intermède — Cest une cérémonie... e La Gloire du
Val—de—Grace ø Digne fruit... e Poésies diverses * Sonnet _ * Quatrains °
Sonnet _ ø Bouts—rimés commandés e Poésies attribuées 4 Molière *
Couplet d'une chanson de d'Assoucy ø Les Maris ø Les Bohémiennes
Oeuvres complètes II Oeuvres complètes . 14

Oeuvres complètes . 2 Le Médecin malgré lui Comédie

Représentée pour la première fois 4 Paris sur le théâtre du Palais—Royal le
vendredi 6^e du mois d'août 1666 par la Troupe du Roi Le Médecin malgré
lui 15

Oeuvres complètes . 2 Personnages Sganarelle, mari de Martine. Martine, femme de Sganarelle. M. Robert, voisin de Sganarelle. Valère, domestique de Géronte. Lucas, mari de Jacqueline. Géronte, père de Lucinde. Jacqueline, nourrice chez Géronte, et femme de Lucas. Lucinde, fille de Géronte. Léandre, amant de Lucinde. Thibaut, père de Perrin. Perrin, fils de Thibaut, paysan. Personnages 16

Acte | Acte | Oeuvres completes . 2 17

Oeuvres complètes . 2 Scène | Sganarelle, Martine, paroissant sur le théâtre en se querellant. Sganarelle Non, je te dis que je n'en veux rien faire, et que c'est 4 moi de parler et d'être le maître. Martine Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et ne je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines. Sganarelle O la grande fatigue que d'avoir une femme ! et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon ! Martine Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote ! Sganarelle Oui, habile homme : trouve—moi un faiseur de fagots qui sache, comme moi, raisonner des choses, qui ait servi six ans un fameux médecin, et qui ait su, dans son jeune âge, son rudiment par cœur. Martine Peste du fou fieffé ! Sganarelle Peste de la carogne ! Martine Que maudit soit l'heure et le jour où ! je m'avisai d'aller dire oui ! Sganarelle Que maudit soit le bec cornu de notaire qui me fit signer ma ruine ! Martine C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette affaire. Devrois—tu être un seul moment sans rendre grâce au Ciel de m'avoir pour ta femme ? et méritois—tu d'épouser une personne comme moi ? Sganarelle Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, et que j'eus lieu de me louer la première nuit de nos noces ! Hé ! morbleu ! ne me fais point parler là—dessus : je dirois de certaines choses... Martine Quoi ? que dirois—tu ?

Scène | 18

Oeuvres complètes . 2 Sganarelle Baste, laissons là ce chapitre. I] suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bien heureuse de me trouver. Martine Qu'appelles—tu bien heureuse de te trouver ? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai ? Sganarelle Tu as menti: j'en bois une partie. Martine Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui est dans le logis. Sganarelle C'est vivre de ménage. Martine Qui m'a été jusqu'au lit que j'avois. Sganarelle Tu t'en lèveras plus matin. Martine Enfin qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison. Sganarelle On en déménage plus aisément. Martine Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire. Sganarelle C'est pour ne me point ennuyer. Martine Et que veux—tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille ? Sganarelle Tout ce qu'il te plaira. Martine J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras. Sganarelle Mets—les à terre. Martine Qui me demandent à toute heure du pain. Sganarelle Scène | 19

Oeuvres complètes . 2 Donne-leur le fouet : quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit saoul dans ma maison. Martine Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même ? Sganarelle Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît. Martine Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches ? Sganarelle Ne nous emportons point, ma femme. Martine Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ? Sganarelle Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurante, et que j'ai le bras assez bon. Martine Je me moque de tes menaces. Sganarelle Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange, à votre ordinaire. Martine Je te montrerai bien que je ne te crains nullement. Sganarelle Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose. Martine Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ? Sganarelle Doux objet de mes vœux, je vous frotterai les oreilles. Martine Ivrogne que tu es ! Sganarelle Je vous battrai. Martine Sac à vin ! Sganarelle Je vous rosserai. Martine Scène | 20

Oeuvres complètes . 2 Infame ! Sganarelle Je vous étrillerai.
Martine Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, belître,
fripon, maraud, voleur... ! Sganarelle (Il prend un bâton et lui en donne.)
Ah! vous en voulez donc ? Martine Ah! ah, ah, ah! Sganarelle Voilà le vrai
moyen de vous apaiser. Scène | 21

Oeuvres complètes . 2 Scène II M. Robert, Sganarelle, Martine M.
Robert Hola, hola, hola ! Fi ! Qu'est—ce ci ? Quelle infamie ! Peste soit le
coquin, de battre ainsi sa femme ! Martine, les mains sur les côtés, lui parle
en le faisant reculer, et à la fin lui donne un soufflet. Et je veux qu'il me
batte, moi. M. Robert Ah ! j'y consens de tout mon cœur. Martine De quoi
vous mêlez—vous ? M. Robert J'ai tort. Martine Est-ce là votre affaire ? M.
Robert Vous avez raison. Martine Voyez un peu cet impertinent, qui veut
empêcher les maris de battre leurs femmes. M. Robert Je me rétracte.
Martine Qu'avez—vous 4 voir là—dessus ? M. Robert Rien. Martine Est-ce
à vous d'y mettre le nez ? M. Robert Non. Martine Mêlez—vous de vos
affaires. M. Robert Scène II

Oeuvres complètes . 2 Je ne dis plus mot. Martine Il me plait d'être battue. M. Robert D'accord. Martine Ce n'est pas a vos dépens. M. Robert Il est vrai. Martine Et vous êtes un sot de venir vous fourrer oti vous n'avez que faire. M. Robert (Il passe ensuite vers le mari, qui pareillement lui parle toujours en le faisant reculer, le frappe avec le même baton et le met en fuite ; il dit a la fin :) Compère, je vous demande pardon de tout mon coeur. Faites, rossez, battez, comme il faut, votre femme ; je vous aiderai, si vous le voulez. Sganarelle Il ne me plait pas, moi. M. Robert Ah! c'est une autre chose. Sganarelle Je la veux battre, si je le veux ; et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas. M. Robert Fort bien. Sganarelle C'est ma femme, et non pas la votre. M. Robert Sans doute. Sganarelle Vous n'avez rien a me commander. M. Robert D'accord. Sganarelle Je n'ai que faire de votre aide. Scène II 23

Oeuvres complètes . 2 M. Robert Très—volontiers. Sganarelle Et vous êtes un impertinent, de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'écorce. (Ensuite il revient vers sa femme, et lui dit, en lui pressant la main :) O ça, faisons la paix nous deux. Touche 1a. Martine Oui ! après m'avoir ainsi battue ! Sganarelle Cela n'est rien, touche. Martine Je ne veux pas. Sganarelle Eh ! Martine Non. Sganarelle Ma petite femme ! Martine Point. Sganarelle Allons, te dis—je. Martine Je n'en ferai rien. Sganarelle Viens, viens, viens. Martine Non: je veux être en colère. Sganarelle Fi! c'est une bagatelle. Allons, allons. Martine Laisse—moi 1a. Scène II 24

Oeuvres complètes . 2 Sganarelle Touche, te dis—je. Martine Tu m'as trop maltraitée. Sganarelle Eh bien va, je te demande pardon: mets la ta main. Martine Je te pardonne ; (elle dit le reste bas) mais tu le payeras. Sganarelle Tu es une folle de prendre garde a cela: ce sont petites choses qui sont de temps en temps nécessaires dans l'amitié ; et cinq ou six coups de baton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillarder l'affection. Va, je m'en vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

Scène II 25

Oeuvres complètes . 2 Scène III Martine, seule. Va, quelque mine que je fasse, je n'oublie pas mon ressentiment ; et je brile en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu me donnes. Je sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari ; mais c'est une punition trop délicate pour mon pendard : je veux une vengeance qui se fasse un peu mieux sentir ; et ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai recue. Scène III 26

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Valère, Lucas, Martine Lucas
Parguenne ! j'avons pris la tous deux une gueble de commission ; et je ne
sais pas, moi, ce que je pensons attraper. Valère Que veux-tu, mon pauvre
nourricier ? il faut bien obéir à notre maître ; et puis nous avons intérêt, l'un
et l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse ; et sans doute son mariage,
différé par sa maladie, nous vaudroit quelque récompense. Horace, qui est
libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne ; et
quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais bien que
son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre. Martine,
révante à part elle. Ne puis-je point trouver quelque invention pour me
venger ? Lucas Mais quelle fantaisie s'est-il boutée là dans la tête,
puisque les médecins y ont tous perdu leur latin ? Valère On trouve
quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord ; et souvent,
en de simples lieux... Martine Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix
que ce soit : ces coups de baton me reviennent au cœur, je ne les saurois
digérer, et... (Elle dit tout ceci en rêvant, de sorte que ne prenant pas garde à
ces deux hommes, elle les heurte en se retournant, et leur dit:) Ah !
Messieurs, je vous demande pardon ; je ne vous voyois pas, et cherchois
dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse. Valère Chacun a ses soins
dans le monde, et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.
Martine Seroit-ce quelque chose où je vous puisse aider ? Valère Cela se
pourroit faire ; et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme,
quelque médecin particulier, qui peut donner quelque soulagement à la fille
notre maître, atteinte d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de
la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle :
mais on trouve parfois des gens avec des secrets admirables, de certains
remèdes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont su faire
; et c'est là ce que nous cherchons. Martine (Elle dit ces premières lignes
bas.) Scène IV 7

Oeuvres complètes . 2 Ah ! que le Ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendentif ! (Haut.) Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez ; et nous avons ici un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies désespérées. Valère Et de grâce, où pouvons—nous le rencontrer ? Martine Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois. Lucas Un médecin qui coupe du bois ! Valère Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez—vous dire ? Martine Non: c'est un homme extraordinaire qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinqueteux, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paraître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fuit rien tant tous les jours que d'exercer les merveilleux talents qu'il a eus du Ciel pour la médecine. Valère C'est une chose admirable, que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science. Martine La folie de celui—ci est plus grande qu'on ne peut croire, car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité ; et je vous donne avis que vous n'en viendrez point à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton, et ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui. Valère Voilà une étrange folie ! Martine Il est vrai ; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles. Valère Comment s'appelle—t—il ? Martine Il s'appelle Sganarelle ; mais il est aisé à connaître : c'est un homme qui a une large barbe noire, et qui porte une fraise, avec un habit jaune et vert. Lucas Un habit jaune et vert ! C'est donc le médecin des paroquets ? Scène IV 28

Oeuvres complètes . 2 Valère Mais est—il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites ? Martine Comment ? C'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins : on la tenoit morte il y avoit déjà six heures, et l'on se disposoit à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche, et, dans le même instant, elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre, comme si de rien n'eût été. Lucas Ah! Valère Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable. Martine Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa, sur le pavé, la tête, les bras et les jambes. On n'eut pas plus tôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire ; et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette. Lucas Ah! Valère Il faut que cet homme —la ait la médecine universelle. Martine Qui en doute ? Lucas Testigué ! voilà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le chercher. Valère Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites. Martine Mais souvenez—vous bien au moins de l'avertissement que je vous ai donné. Lucas Eh, morguette ! laissez—nous faire : s'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous. Valère Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre ; et j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde. Scène IV 29

Oeuvres complètes . 2 Scène V Sganarelle, Valère, Lucas

Sganarelle entre sur le théâtre en chantant et tenant une bouteille. La, la, la.
Valère J'entends quelqu'un qui chante, et qui coupe du bois. Sganarelle La, la, la... Ma foi, c'est assez travaillé pour un coup. Prenons un peu d'haleine. (Il boit, et dit après avoir bu :) Voilà du bois qui est salé comme tous les diables. Qu'ils sont doux, Bouteille jolie, Qu'ils sont doux Vos petits glou—gloux ! Mais mon sort feroit bien des jaloux, Si vous étiez toujours remplie. Ah! bouteille, ma mie, Pourquoi vous vuidez—vous ? Allons, morbleu ! il ne faut point engendrer de mélancolie. Valère Le voilà lui-même. Lucas Je pense que vous dites vrai, et que j'avons bouté le nez dessus. Valère Voyons de près. Sganarelle, les apercevant, les regarde, en se tournant vers l'un et puis vers l'autre, et, abaissant la voix, dit : Ah! ma petite friponne ! que je t'aime, mon petit bouchon ! ... Mon sort.. feroit... bien des... jaloux, Si... Que diable ! 4 qui en veulent ces gens—la ? Valère C'est lui assurément... Lucas Le vela tout craché comme on nous l'a défiguré. Sganarelle, a part. (Ici il pose sa bouteille a terre, et Valère se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est a dessein de la prendre, il la met de l'autre côté ; ensuite de quoi, Lucas faisant la même chose, il la reprend et la tient centre Scène V
30

Oeuvres complètes . 2 son estomac, avec divers gestes qui font un grand jeu de théâtre.) Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient —ils ? Valère Monsieur, n'est—ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ? Sganarelle Eh quoi ? Valère Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle. Sganarelle, se tournant vers Valère, puis vers Lucas Oui et non, selon ce que vous lui voulez. Valère Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons. Sganarelle En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle. Valère Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés a vous pour ce que nous cherchons ; et nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin. Sganarelle Si c'est quelque chose, Messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt 4 vous rendre service. Valère Monsieur, c'est trop de grace que vous nous faites. Mais, Monsieur, couvrez—vous, s'il vous plaît ; le soleil pourroit vous incommoder. Lucas Monsieu, boutez dessus. Sganarelle, bas. Voici des gens bien pleins de cérémonie. Valère Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions a vous : les habiles gens sont toujours recherchés, et nous sommes instruits de votre capacité. Sganarelle Il est vrai, Messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots. Valère Ah! Monsieur. : . Sganarelle Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien a dire. Scène V 31

Oeuvres complètes . 2 Valère Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question. Sganarelle Mais aussi je les vends cent dix sols le cent. Valère Ne parlons point de cela, s'il vous plaît. Sganarelle Je vous promets que je ne saurais les donner a moins. Valère Monsieur, nous savons les choses. Sganarelle Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela. Valère Monsieur, c'est se moquer que... Sganarelle Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre. Valère Parlons d'autre façon, de grace. Sganarelle Vous en pourrez trouver autre part 4a moins: il y a fagots et fagots ; mais pour ceux que je fais... Valère Eh ? Monsieur, laissons là ce discours. Sganarelle Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double. Valère Eh fi! Sganarelle Non, en conscience, vous en payerez cela. Je vous parle sincèrement, et ne suis pas homme a surfaire. Valère Faut—il, Monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse a ces grossières feintes ? s'abaisse a parler de la sorte ? qu'un homme si savant, un fameux médecin, comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talents qu'il a ? Sganarelle, a part. Il est fou. Scène V

Oeuvres complètes . 2 Valère De grace, Monsieur, ne dissimulez point avec nous. Sganarelle Comment ? Lucas Tout ce tripotage ne sert de rien ; je savons bien ce que je savons. Sganarelle Quoi donc ? que me voulez—vous dire ? Pour qui me prenez—vous ? Valère Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin. Sganarelle Médecin vous—même : je ne le suis point, et ne l'ai jamais été. Valère, bas. Voilà sa folie qui le tient. (Haut.) Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage ; et n'en venons point, s'il vous plait, à de facheuses extrémités. Sganarelle A quoi donc ? Valère A de certaines choses dont nous serions marris. Sganarelle Parbleu ! venez—en 4 tout ce qu'il vous plaira : je ne suis point médecin, et ne sais ce que vous me voulez dire. Valère, bas. Je vois bien qu'il faut se servir du remède. (Haut.) Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes. Lucas Et testigué ! ne lantiponez point davantage, et confessez à la franquette que vous'êtes médecin. Sganarelle J'enrage. Valère A quoi bon nier ce qu'on sait ? Lucas Pourquoi toutes ces fraïmes—là ? et à quoi est—ce que ça vous sert ? Sganarelle Scène V 33

Oeuvres complètes . 2 Messieurs, en un mot autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin. Valère Vous n'êtes point médecin ? Sganarelle Non. Lucas V'n'estes pas médecin ? Sganarelle Non, vous dis—je. Valère Puisque vous le voulez, il faut s'y résoudre. (Ils prennent un baton et le frappent.) Sganarelle Ah! ah! ah! Messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira. Valère Pourquoi, Monsieur, nous obligez—vous à cette violence ? Lucas A quoi bon nous bailler la peine de vous battre ? Valère Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde. Lucas Par ma figue ! j'en suis fâché, franchement. Sganarelle Que diable est-ce ci, Messieurs ? De grâce, est—ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin ? Valère Quoi ? vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin ? Sganarelle Diable emporte si je le suis ! Lucas Il n'est pas vrai qu'ous sachiez médecin ? Sganarelle Non, la peste m'étouffe ! (La ils recommencent de le battre.) Ah! Ah! Eh bien, Messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin ; apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout que de me faire assommer. Scène V 34

Oeuvres complètes . 2 Valère Ah! voilà qui va bien, Monsieur : je suis ravi de vous voir raisonnable. Lucas Vous me boutez la joie au coeur, quand je vous voi parler comme ça. Valère Je vous demande pardon de toute mon ame. Lucas Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise. Sganarelle, a part. Ouais ! seroit—ce bien moi qui me tromperois, et serois—je devenu médecin sans m'en être aperçu ? Valère Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes ; et vous verrez assurément que vous en serez satisfait. Sganarelle Mais, Messieurs, dites—moi, ne vous trompez—vous point vous—mêmes ? Est-il bien assuré que je sois médecin ? Lucas Oui, par ma figué ! Sganarelle Tout de bon ? Valère Sans doute. Sganarelle Diable emporte si je le savois ! Valère Comment ? vous êtes le plus habile médecin du monde. Sganarelle Ah! ah! Lucas Un médecin qui a gari je ne sai combien de maladies. Sganarelle Tudieu ! Valère Une femme étoit tenue pour morte il y avoit six heures ; elle étoit prête 4 ensevelir, lorsque, avec une goutte de quelque chose, vous la fites revenir et marcher d'abord par la chambre. Scène V 35

Oeuvres complètes . 2 Sganarelle Peste ! Lucas Un petit enfant de douze ans se laissa choir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes et les bras cassés ; et vous, avec je ne sais quel onguent, vous fîtes qu'aussitôt il se releva sur ses pieds ; et s'en fut jouer à la fossette. Sganarelle Diantre ! Valère Enfin, Monsieur, vous aurez contentement avec nous ; et vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laissant conduire ot ! nous prétendons vous mener. Sganarelle Je gagnerai ce que je voudrai ? Valère Oui. Sganarelle Ah ! je suis médecin, sans contredit : je l'avois oublié : mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question ? Ou faut-il se transporter ? Valère Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole. Sganarelle Ma foi ! je ne l'ai pas trouvée. Valère Il aime à rire. Allons, Monsieur. Sganarelle Sans une robe de médecin ? Valère Nous en prendrons une. Sganarelle, présentant sa bouteille à Valère. Tenez cela, vous : voilà ot ! je mets mes juleps. (Puis se tournant vers Lucas en crachant.) Vous, marchez là—dessus, par ordonnance du médecin. Lucas Palsangue ! voilà un médecin qui me plaît : je pense qu'il réussira, car il est bouffon. Scène V 36

Acte II Acte II Oeuvres completes . 2 37

Oeuvres complètes . 2 Scène | Géronte, Valère, Lucas, Jacqueline

Valère Oui, Monsieur, je crois que vous serez satisfait ; et nous vous avons amené le plus grand médecin du monde. Lucas Oh! morguene ! il faut tirer l'échelle après ceti—la, et tous les autres ne sont pas daines de li déchausser ses souillez. Valère C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses. Lucas Qui a gari des gens qui estians morts. Valère Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit ; et parfois il a des moments ot son esprit s'échappe et ne paroît pas ce qu'il est. Lucas Oui, il aime a bouffonner ; et l'an diroit par fois, ne v's en déplaie, qu'il a quelque petit coup de hache a la tête. Valère Mais, dans le fond, il est toute science, et bien souvent il dit des choses tout a fait relevées. Lucas Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il lisoit dans un livre. Valère Sa réputation s'est déjà répandue ici, et tout le monde vient a lui. Géronte Je meurs d'envie de le voir ; faites —le—moi vite venir. Valère Je le vais querir. Jacqueline Par ma fi ! Monsieu, ceti—ci fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera queussi queumi ; et la meilleure médegçaine que l'an pourroit bailler 4 votre fille, ce seroit, selon moi, un biau et bon mari, pour qui elle efit de l'amiquié. Géronte Ouais ! Nourrice, ma mie, vous vous mélez de bien des choses. Scène | 38

Oeuvres complètes . 2 Lucas Taisez—vous, notre ménagère
Jaquelaine : ce n'est pas a vous a bouter la votre nez. Jacqueline Je vous dis
et vous douze que tous ces médecins n'y feront rian que de l'iau claire ; que
votre fille a besoin d'autre chose que de ribarbe et de sené, et qu'un mari est
une emplatre qui garit tous les maux des filles. Géronte Est—elle en état
maintenant qu'on s'en vouldit charger, avec l'infirmité qu'elle a ? Et lorsque
j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est—elle pas opposée a mes
volontés ? Jacqueline Je le crois bian : vous li vouilliez bailler cun homme
qu'alle n'aime point. Que ne preniais—vous ce Monsieu Liandre, qui li
touchoit au coeur ? Alle auroit été fort obéissante ; et je m'en vas gager qu'il
la prendroit, li, comme alle est, si vous la li vouillais donner. Géronte Ce
Léandre n'est pas ce qu'il lui faut : il n'a pas du bien comme l'autre.
Jacqueline Il aun oncle qui est si riche, dont il est hériquié. Géronte Tous
ces biens a venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce
qu'on tient ; et l'on court grand risque de s'abuser, lorsque l'on compte sur le
bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes
aux voeux et aux prières de Messieurs les héritiers ; et l'on a le temps
d'avoir les dents longues, lorsqu'on attend, pour vivre, le trépas de
quelqu'un. Jacqueline Enfin j'ai toujours oui dire qu'en mariage, comme
ailleurs, contentement passe richesse. Les bères et les mères ant cette
maudite couteume de demander toujours : "Qu'a-t-il ?" et: "Qu'a—t—elle ?
" et le compère Biarre a marié sa fille Simonette au gros Thomas pour un
quarquié de vaigne qu'il avoit davantage que le jeune Robin, ot alle avoit
bouté son amiquié ; et vela que la pauvre creiature en est devenue jaune
comme un coing, et n'a point profité tout depuis ce temps—la. C' est un bel
exemple pour vous, Monsieu. On n'a que son plaisir en ce monde ; et
j'aimerois mieux bailler 4 ma fille un bon mari qui li fat agriable, que toutes
les rentes de la Biausse. Géronte Peste ! Madame la Nourrice, comme vous
dégoisez ! Taisez—vous, je vous prie : vous prenez trop de soin, et vous
échauffez votre lait. Lucas (En disant ceci, il frappe sur la poitrine 4
Géronte.) Scène | 39

Oeuvres complètes . 2 Morgué ! tais—toi, t'es cune impartinante. Monsieu n'a que faire de tes discours, et il sait ce qu'il a a faire. Méle-toi de donner 4 teter 4 ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieu est le père de sa fille, et il est bon et sage pour voir ce qu'il li faut. Géronte Tout doux ! oh! tout doux ! Lucas Monsieu, je veux un peu la mortifier, et li apprendre le respect qu'alle vous doit. Géronte Oui ; mais ces gestes ne sont pas nécessaires. Scène | 40

Oeuvres complètes . 2 Scène II Valère, Sganarelle, G ron-
te, Lucas, Jacqueline Valère Monsieur, préparez—vous. Voici notre médecin
qui entre. G ron- te Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous
avons grand besoin de vous. Sganarelle, en robe de médecin, avec un
chapeau des plus pointus. Hippocrate dit... que nous nous couvrions tous
deux. G ron- te Hippocrate dit cela ? Sganarelle Oui. G ron- te Dans quel
chapitre, s'il vous plait ? Sganarelle Dans son chapitre des chapeaux.
G ron- te Puisque Hippocrate le dit, il le faut faire. Sganarelle Monsieur le
Médecin, ayant appris les merveilleuses choses... G ron- te A qui parlez—
vous, de grace ? Sganarelle A vous. G ron- te Je ne suis pas médecin.
Sganarelle Vous n'êtes pas médecin ? G ron- te Non, vraiment. Sganarelle (il
prend ici un baton, et le bat comme on l'a battu.) Tout de bon ? Scène II

Oeuvres complètes . 2 GÉRONTE Tout de bon. Ah! ah! ah!

SGANARELLE Vous êtes médecin maintenant : je n'ai jamais eu d'autres licences. GÉRONTE Quel diable d'homme m'avez—vous là amené ? VALÈRE Je vous ai bien dit que c'étoit un médecin goguenard. GÉRONTE Oui ; mais je l'envoierois promener avec ses goguenarderies. LUCAS Ne prenez pas garde à ça, Monsieur : ce n'est que pour rire. GÉRONTE Cette raillerie ne me plaît pas. SGANARELLE Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise. GÉRONTE Monsieur, je suis votre serviteur. SGANARELLE Je suis fâché... GÉRONTE Cela n'est rien. SGANARELLE Des coups de baton... GÉRONTE Il n'y a pas de mal. SGANARELLE Que j'ai eu l'honneur de vous donner. GÉRONTE Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie. SGANARELLE Je suis ravi, Monsieur, que votre fille ait besoin de moi; et je souhaiterois de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

Scène II

Oeuvres complètes . 2 GÉRONTE Je vous suis obligé de ces sentiments. SGANARELLE Je vous assure que c'est du meilleur de mon âme que je vous parle. GÉRONTE C'est trop d'honneur que vous me faites. SGANARELLE Comment s'appelle votre fille ? GÉRONTE Lucinde. SGANARELLE Lucinde ! Ah ! beau nom à médicamenter ! Lucinde ! GÉRONTE Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait. SGANARELLE Qui est cette grande femme-là ? GÉRONTE C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai. SGANARELLE Peste ! le joli meuble que voilà ! Ah ! Nourrice, charmante Nourrice, ma médecine est la très—humble esclave de votre nourricerie, et je voudrais bien être le petit poupon fortuné qui tète le lait (il lui porte la main sur le sein) de vos bonnes grâces. Tous mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité est à votre service, et... LUCAS Avec votre permission, Monsieur le Médecin, laissez là ma femme, je vous prie. SGANARELLE Quoi ? est—elle votre femme ? LUCAS Oui. SGANARELLE (Il fait semblant d'embrasser Lucas, et se tournant du côté de la Nourrice, il l'embrasse.) Ah ! vraiment, je ne savais pas cela, et je m'en réjouis pour l'amour de l'un et de l'autre. LUCAS, en le tirant. Tout doucement, s'il vous plaît. SGANARELLE Scène II 43

Oeuvres complètes . 2 Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble. Je la félicite d'avoir (il fait encore semblant d'embrasser Lucas, et, passant dessous ses bras, se jette au col de sa femme) un mari comme vous ; et je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle ; si sage, et si bien faite comme elle est. Lucas, en le tirant encore. Eh ! testigué ! point tant de compliment, je vous supplie. Sganarelle Ne voulez—vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage ? Lucas Avec moi, tant qu'il vous plaira ; mais avec ma femme, trêve de sarimonie. Sganarelle Je prends part également au bonheur de tous deux ; et (il continue le même jeu) si je vous embrasse pour vous en témoigner ma joie, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi. Lucas, en le tirant derechef. Ah! vartigué, Monsieu le Médecin, que de lantiponages. Scène II

44

Oeuvres complètes . 2 Scène III Sganarelle, G ron te, Lucas,
Jacqueline G ron te Monsieur, voici tout   l'heure ma fille qu'on va vous
amener. Sganarelle Je l'attends, Monsieur, avec toute la médecine. G ron te
Où est—elle ? Sganarelle, se touchant le front. La dedans. G ron te Fort
bien. Sganarelle, en voulant toucher les t tons de la Nourrice. Mais comme
je m'intéresse   toute votre famille, il faut que j'essaye un peu le lait de
votre nourrice, et que je visite son sein. Lucas, le tirant, en lui faisant faire
la pirouette. Nanin, nanin ; je n'avons que faire de  a. Sganarelle C'est
l'office du médecin de voir les t tons des nourrices. Lucas Il g nia office qui
quienne, je sis votre sarviteur. Sganarelle As-tu bien la hardiesse de
t'opposer au médecin ? Hors de là ! Lucas Je me moque de ga. Sganarelle,
en le regardant de travers. Je te donnerai la fièvre. Jacqueline, prenant
Lucas par le bras et lui faisant aussi faire la pirouette. O e—toi de là aussi ;
est—ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi—même, s'il
me fait quelque chose qui ne soit pas   faire ? Lucas Je ne veux pas qu'il te
tate, moi. Scène III 45

Sganarelle Fi, le vilain, qui est jaloux de sa femme ! Géronte
Voici ma fille. Scène III Oeuvres complètes . 2 46

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Lucinde, Valère, Géronte, Lucas, Sganarelle, Jacqueline Sganarelle Est-ce là la malade ? Géronte Oui, je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurois tous les regrets du monde si elle venoit à mourir. Sganarelle Qu'elle s'en garde bien ! il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin. Géronte Allons, un siège. Sganarelle Voilà une malade qui n'est pas tant dégofitante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez. Géronte Vous l'avez fait rire, Monsieur. Sganarelle Tant mieux : lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. Eh bien ! de quoi est-il question ? qu'avez-vous ? quel est le mal que vous sentez ? Lucinde, répond par signes, en portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton. Han, hi, hom, han. Sganarelle Eh ! que dites-vous ? Lucinde continue les mêmes gestes. Han, hi, hom, han, han, hi, hom. Sganarelle Quoi ? Lucinde Han, hi, hom. Sganarelle, la contrefaisant. Han, hi, hom, han, ha: je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là ? Géronte Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusques ici on en ait pu savoir la cause ; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage. Scène IV 47

Oeuvres complètes . 2 Sganarelle Et pourquoi ? Géronte Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.
Sganarelle Et qui est ce sot—la qui ne veut pas que sa femme soit muette ?
Plit 4 Dieu que la mienne efit cette maladie ! je me garderois bien de la vouloir guérir. Géronte Enfin, Monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal. Sganarelle Ah! ne vous mettez pas en peine. Dites—moi un peu, ce mal l'opprime-t—il beaucoup ? Géronte Oui, Monsieur. Sganarelle Tant mieux. Sent—elle de grandes douleurs ? Géronte Fort grandes. Sganarelle C'est fort bien fait. Va—t—elle ot! vous savez ? Géronte Oui. Sganarelle Copieusement ? Géronte Je n'entends rien a cela. Sganarelle La matière est—elle louable ? Géronte Je ne me connois pas a ces choses. Sganarelle, se tournant vers la malade. Donnez—moi votre bras. Voilà un poulx qui marque que votre fille est muette. Géronte Eh oui, Monsieur, c'est 14 son mal ; vous l'avez trouvé tout du premier coup.
Sganarelle Scène IV 48

Oeuvres complètes . 2 Ah, ah ! Jacqueline Voyez comme il a deviné sa maladie ! Sganarelle Nous autres grands médecins, nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant auroit été embarrassé, et vous elit été dire : "C'est ceci, c'est cela" ; mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette. Géronte Oui ; mais je voudrois bien que vous me pussiez dire d'ot cela vient. Sganarelle Il n'est rien plus aisé : cela vient de ce qu'elle a perdu la parole. Géronte Fort bien ; mais la cause, s'il vous plait, qui fait qu'elle a perdu la parole ? Sganarelle Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue. Géronte Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue ? Sganarelle Aristote, la—dessus, dit... de fort belles choses. Géronte Je le crois. Sganarelle Ah! c'étoit un grand homme ! Géronte Sans doute. Sganarelle, levant son bras depuis le coude. Grand homme tout a fait : un homme qui étoit plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc a notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes ; peccantes, c'est—a—dire... humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... a... Entendez—vous le latin ? Géronte En aucune facon. Sganarelle, se tenant avec étonnement. Vous n'entendez point le latin ! Scène IV 49

Oeuvres complètes . 2 G ron te Non. Sganarelle, en faisant diverses plaisantes postures. Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo haec Musa, "la Muse", bonus, bona, bonum, Deus sanctus, estne oratio latinas ? Etiam, "oui". Quare, "pourquoi" ? Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus. G ron te Ah! que n'ai—je étudié ? Jacqueline L'habile homme que vela ! Lucas Oui, ça est si biau, que je n'y entends goutte. Sganarelle Or ces vapeurs dont je vous parle venant a passer, du côté gauche, ou est le foie, au côté droit, o i est le coeur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin armyan, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec nasmus, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu cubile, rencontre en son chemin lesdites vapeurs, qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie ; et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité... Ecoutez bien ceci, je vous conjure. G ron te Oui. Sganarelle Ont une certaine malignité, qui est caus e... Soyez attentif, s'il vous plait. G ron te Je le suis. Sganarelle Qui est caus e par l'acreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... Ossabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipsa milus. Voila justement ce qui fait que votre fille est muette. Jacqueline Ah! que ça est bian dit, notte homme ! Lucas Que n'ai—je la langue aussi bian pendue ? G ron te Scène IV 50

Oeuvres complètes . 2 On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. I] n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué : c'est l'endroit du foie et du coeur. [1 me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont ; que le coeur est du côté gauche, et le foie du côté droit. Sganarelle Oui, cela étoit autrefois ainsi ; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle. Géronte C'est ce que je ne savois pas, et je vous demande pardon de mon ignorance. Sganarelle Il n'y a point de mal, et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous. Géronte Assurément. Mais, Monsieur, que croyez—vous qu'il faille faire 4 cette maladie ? Sganarelle Ce que je crois qu'il faille faire ? Géronte Oui. Sganarelle Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin. Géronte Pourquoi cela, Monsieur ? Sganarelle Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez—vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ? Géronte Cela est vrai. Ah! le grand homme ! Vite, quantité de pain et de vin ! Sganarelle Je reviendrai voir, sur le soir, en quel état elle sera. (A la Nourrice) Doucement, vous. Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes. Jacqueline Qui ? moi ? Je me porte le mieux du monde. Sganarelle Tant pis, Nourrice, tant pis. Cette grande santé est à craindre, et il ne sera mauvais de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clystère dulcifiant. Scène IV 51

Oeuvres complètes . 2 G ron te Mais, Monsieur, voila une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner quand on n'a point de maladie ? Sganarelle Il n'importe, la mode en est salutaire ; et comme on boit pour la soif a venir, il faut se faire aussi saigner pour la maladie a venir. Jacqueline, en se retirant. Ma fi ! je me moque de  a, et je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire. Sganarelle Vous êtes r tive aux remèdes ; mais nous saurons vous soumettre a la raison. (Parlant 4 G ron te.) Je vous donne le bonjour. G ron te Attendez un peu, s'il vous plait. Sganarelle Que voulez—vous faire ? G ron te Vous donner de l'argent, Monsieur. Sganarelle, tendant sa main derrière, par—dessous sa robe, tandis que G ron te ouvre sa bourse. Je n'en prendrai pas, Monsieur. G ron te Monsieur... Sganarelle Point du tout. G ron te Un petit moment. Sganarelle En aucune facon. G ron te De grace ! Sganarelle Vous vous moquez. G ron te Voila qui est fait. Sganarelle Je n'en ferai rien. G ron te Eh ! Scène IV 52

Oeuvres complètes . 2 Sganarelle Ce n'est pas l'argent qui me fait agir. Géronte Je le crois. Sganarelle, après avoir pris l'argent. Cela est—il de poids ? Géronte Oui, Monsieur. Sganarelle Je ne suis pas un médecin mercenaire. Géronte Je le sais bien. Sganarelle L'intérêt ne me gouverne point. Géronte Je n'ai pas cette pensée. Scène IV 53

Oeuvres complètes . 2 Scène V Sganarelle, Léandre Sganarelle, regardant son argent. Ma foi! cela ne va pas mal; et pourvu que... Léandre Monsieur, il y a longtemps que je vous attends, et je viens implorer votre assistance. Sganarelle, lui prenant le poignet. Voilà un pouls qui est fort mauvais. Léandre Je ne suis point malade, Monsieur, et ce n'est pas pour cela que je viens 4 vous. Sganarelle Si vous n'êtes pas malade, que diable ne le dites—vous donc ? Léandre Non: pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Léandre, qui suis amoureux de Lucinde, que vous venez de visiter ; et comme, par la mauvaise humeur de son père toute sorte d'accès m'est fermé auprès d'elle, je me hasarde a vous prier de vouloir servir mon amour, et de me donner lieu d'exécuter un stratagème que j'ai trouvé, pour lui pouvoir dire deux mots, d'ot dépendent absolument mon bonheur et ma vie. Sganarelle, paroissant en colère. Pour qui me prenez—vous ? Comment oser vous adresser 4 moi pour vous servir dans votre amour, et vouloir ravaler la dignité de médecin a des emplois de cette nature ? Léandre Monsieur, ne faites point de bruit. Sganarelle, en le faisant reculer. J'en veux faire, moi. Vous êtes un impertinent. Léandre Eh ! Monsieur, doucement. Sganarelle Un malavisé. Léandre De grace ! Sganarelle Scène V 54

Oeuvres complètes . 2 Je vous apprendrai que je ne suis point homme 4 cela, et que c'est une insolence extrême... Léandre, tirant une bourse qu'il lui donne. Monsieur... Sganarelle, tenant la bourse De vouloir m'employer... Je ne parle pas pour vous, car vous êtes honnête homme, et je serois ravi de vous rendre service ; mais il y a de certains impertinents au monde qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas ; et je vous avoue que cela me met en colère. Léandre Je vous demande pardon, Monsieur, de la liberté que... Sganarelle Vous vous moquez. De quoi est—il question ? Léandre Vous saurez donc, Monsieur, que cette maladie que vous voulez guérir est une feinte maladie. Les médecins ont raisonné la—dessus comme il faut ; et ils n'ont pas manqué de dire que cela procédoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foie ; mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, et que Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour se délivrer d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voye ensemble, retirons—nous d'ici, et je vous dirai en marchant ce que je souhaite de Vous. Sganarelle Allons, Monsieur : vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable ; et j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crévera, ou bien elle sera 4 vous. Scène V 55

Acte III Acte III Oeuvres completes . 2 56

Oeuvres complètes . 2 Scène | Sganarelle, Léandre Léandre Il me semble que je ne suis pas mal ainsi pour un apothicaire ; et comme le père ne m'a guère vu, ce changement d'habit et de perruque est assez capable, je crois, de me déguiser à ses yeux. Sganarelle Sans doute. Léandre Tout ce que je souhaiterois seroit de savoir cinq ou six grands mots de médecine, pour parer mon discours et me donner l'air d'habile homme. Sganarelle Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire : il suffit de l'habit, et je n'en sais pas plus que vous. Léandre Comment ? Sganarelle Diable emporte si j'entends rien en médecine ! Vous êtes honnête homme, et je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moi. Léandre Quoi ? vous n'êtes pas effectivement... Sganarelle Non, vous dis—je : ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être si savant que cela ; et toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixième. Je ne sais point sur quoi cette imagination leur est venue ; mais quand j'ai vu qu'à toute force ils vouloient que je fusse médecin, je me suis résolu de l'être, aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, et de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous les côtés ; et si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir, toute ma vie, à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous ; car, soi, qu'on fasse bien ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte : la méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos ; et nous taillons, comme il nous plaît, sur l'étoffe ou nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne sauroit gâter un morceau de cuir qu'il n'en paye les pots cassés ; mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coïtite rien. Les bévues ne sont point pour nous ; et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde ; et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué. Léandre Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matière. Sganarelle, voyant des hommes qui viennent vers lui. Scène | 57

Oeuvres complètes . 2 Voilà des gens qui ont la mine de me venir
consulter. Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtresse.

Scène | 58

Oeuvres complètes . 2 Scène II Thibaut, Perrin, Sganarelle

Thibaut Monsieur, je venons vous chercher, mon fils Perrin et moi.

Sganarelle Qu'y a-t-il ? Thibaut Sa pauvre mere, qui a nom Parette, est dans un lit, malade, il y a six mois. Sganarelle, tendant la main, comme pour recevoir de l'argent. Que voulez—vous que j'y fasse ? Thibaut Je voudrions, Monsieu, que vous nous baillissiez quelque petite drdlerie pour la garir.

Sganarelle Il faut voir de quoi est—ce qu'elle est malade. Thibaut Alle est malade d'hypocrisie, Monsieu. Sganarelle D'hypocrisie ? Thibaut Oui, c'est —a—dire qu'alle est enflée par tout ; et l'an dit que c'est quantité de sérieux qu'alle a dans le corps, et que son foie, son ventre, ou sa rate, comme vous voudrais l'appeler, au lieu de faire du sang, ne fait plus que de l'iau. Alle a, de deux jours l'un, la fièvre quotiguenne, avec des lassitules et des douleurs dans les mufles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prêts a l'étouffer ; et par fois il lui prend des syncoles et des conversions, que je crayons qu'alle est passée. J'avons dans notre village un apothicaire, révérence parler, qui li a donné je ne sai combien d'histoires ; et il m'en cofite plus d'eune douzaine de bons écus en lavements, ne v's en déplaie, en apostumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, et en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton mitaine. I] veloît li bailler d'eune certaine drogue que l'on appelle du vin amétile ; mais j'ai—s—eu peur, franchement, que ça l'envoyit a patres ; et l'an dit que ces gros médecins tuont je ne sai combien de monde avec cette invention—la. Sganarelle, tendant toujours la main et la branlant, comme pour signe qu'il demande de l'argent. Venons au fait, mon ami, venons au fait. Thibaut Le fait est, Monsieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

Scène II 59

Oeuvres complètes . 2 Sganarelle Je ne vous entends point du tout. Perrin Monsieur, ma mère est malade ; et vela deux écus que je vous apportons pour nous bailler queuque remeède. Sganarelle Ah ! je vous entends, vous. Voila un garçon qui parle clairement, qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mère est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes, et qu'il lui prend parfois des syncopes et des convulsions, c'est—à—dire des évanouissements ? Perrin Eh ! oui, Monsieur, c'est justement ça. Sganarelle J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un père qui' ne sait ce qu'il dit. Maintenant vous me demandez un remède ? Perrin Oui, Monsieur. Sganarelle Un remède pour la guérir ? Perrin C'est comme je l'entendons. Sganarelle Tenez, voila un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre. Perrin Du fromage, Monsieur ? Sganarelle Oui, c'est un fromage préparé, ou il entre de l'or, du coral, et des perles, et quantité d'autres choses précieuses. Perrin Monsieur, je vous sommes bien obligés ; et j'allons li faire prendre ça tout a l'heure. Sganarelle Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez. Scène II 60

Oeuvres complètes . 2 Scène III Jacqueline, Sganarelle, Lucas
Sganarelle Voici la belle Nourrice. Ah ! Nourrice de mon coeur, je suis ravi de cette rencontre, et votre vue est la rhubarbe, la casse, et le séné qui purgent toute la mélancolie de mon ame. Jacqueline Par ma figué ! Monsieur le Médecin, ça est trop bian dit pour moi, et je n'entends rien a tout votre latin. Sganarelle Devenez malade, Nourrice, je vous prie ; devenez malade, pour l'amour de moi : j'aurois toutes les joies du monde de vous guérir. Jacqueline Je sis votte sarvante : j'aime bian mieux qu'an ne me guérisse pas. Sganarelle Que je vous plains, belle Nourrice, d'avoir un mari jaloux et facheux comme celui que vous avez ! Jacqueline Que velez—vous, Monsieur ? c'est pour la pénitence de mes fautes ; et la oti la chèvre est liée, il faut bian qu'alle y broute. Sganarelle Comment ? un rustre comme cela ! un homme qui vous observe toujours, et ne veut pas que personne vous parle ! Jacqueline Hélas ! vous n'avez rien vu encore, et ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise humeur. Sganarelle Est—il possible ? et qu'un homme ait l'ame assez basse pour maltraiter une personne comme vous ? Ah ! que j'en sais, belle Nourrice, et qui ne sont pas loin d'ici, qui se tiendroient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons ! Pourquoi faut—il qu'une personne si bien faite soit tombée en de telles mains, et qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot... ? Pardonnez—moi, Nourrice, si je parle ainsi de votre mari. Jacqueline Eh ! Monsieur, je sai bien qu'il mérite tous ces noms—Ia. Sganarelle Oui, sans doute, Nourrice, il les mérité ; et il mériteroit encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête, pour le punir des soupçons qu'il a. Scène III 61

Oeuvres complètes . 2 Jacqueline Il est bien vrai que si je n'avois
devant les yeux que son intérêt, il pourroit m'obliger 4 quelque étrange
chose. Sganarelle Ma foi! vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec
quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela ; et si j'étois
assez heureux, belle Nourrice, pour être choisi pour... (En cet endroit, tous
deux apercevant Lucas qui étoit derrière eux et entendoit leur dialogue,
chacun se retire de son côté, mais le Médecin d'une manière fort plaisante.)
Scène III 62

Oeuvres complètes . Scène IV Géronte, Lucas Géronte Hola !

Lucas, n'as—tu point vu ici notre médecin ? Lucas Et oui, de par tous les diantres, je l'ai vu, et ma femme aussi. Géronte Ou est—ce donc qu'il peut être ? Lucas Je ne sai ; mais je voudrois qu'il fit 4 tous les guebles. Géronte Va-t'en voir un peu ce que fait ma fille. Scène IV 63

Oeuvres complètes . 2 Scène V Sganarelle, Léandre, Gêronte
Gêronte Ah! Monsieur, je demandois ow vous étiez. Sganarelle Je m'étois
amusé dans votre cour a expulser le superflu de la boisson. Comment se
porte la malade ? Gêronte Un peu plus mal depuis votre remède. Sganarelle
Tant mieux : c'est signe qu'il opère. Gêronte Oui ; mais, en opérant, je crains
qu'il ne l'étouffe. Sganarelle Ne vous mettez pas en peine ; j'ai des remèdes
qui se moquent de tout, et je l'attends a l'agonie. Gêronte Qui est cet
homme—1 la que vous amenez ? Sganarelle, faisant des signes avec la
main que c'est un apothicaire. C'est... Gêronte Quoi ? Sganarelle Celui...
Gêronte Eh ? Sganarelle Qui... Gêronte Je vous entends. Sganarelle Votre
fille en aura besoin. Scène V

Oeuvres complètes . 2 Scène VI Jacqueline, Lucinde, Géronte, Léandre, Sganarelle
Jacqueline Monsieur, veda votre fille qui veut un peu marcher. Sganarelle Cela lui fera du bien. Allez—vous—en, Monsieur l'Apothicaire, tater un peu son pouls, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie. (En cet endroit, il tire Géronte 4 un bout du théâtre, et, lui passant un bras sur les épaules, lui rabat la main sous le menton, avec laquelle il le fait retourner vers lui, lorsqu'il veut regarder ce que sa fille et l'apothicaire font ensemble, lui tenant cependant le discours suivant pour l'amuser :) Monsieur, c'est une grande et subtile question entre les doctes, de savoir si les femmes sont plus faciles a guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui ; et moi je dis que oui et non: d'autant que l'incongruité des humeurs opaques qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune ; et comme le soleil, qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve... Lucinde Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiments. Géronte Voila ma fille qui parle ! O grande vertu du remède ! O admirable médecin ! Que je vous suis obligé, Monsieur, de cette guérison merveilleuse ! et que puis—je faire pour vous après un tel service ? Sganarelle, se promenant sur le théâtre, et s'essuyant le front. Voila une maladie qui m'a bien donné de la peine ! Lucinde Oui, mon père, j'ai recouvré la parole ; mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, et que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace. Géronte Mais... Lucinde Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise. Géronte Quoi... ? Lucinde Scène VI 65

Oeuvres complètes . 2 Vous m'opposerez en vain de belles raisons. Géronte Si... Lucinde Tous vos discours ne serviront de rien. Géronte Je... Lucinde C'est une chose où je suis déterminée. Géronte Mais... Lucinde Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi. Géronte J'ai... Lucinde Vous avez beau faire tous vos efforts. Géronte Il... Lucinde Mon cœur ne sauroit se soumettre à cette tyrannie. Géronte La... Lucinde Et je me jetterai plutôt dans un convent que d'épouser un homme que je n'aime point. Géronte Mais... Lucinde, parlant d'un ton de voix à étourdir. Non. En aucune façon. Point d'affaire. Vous perdez le temps. Je n'en ferai rien. Cela est résolu. Géronte Ah! quelle impétuosité de paroles ! Il n'y a pas moyen d'y résister. Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette. Sganarelle C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service est de vous rendre sourd, si vous voulez. Scène VI 66

Oeuvres complètes . 2

Géronte Je vous remercie. Penses—tu donc... Lucinde Non. Toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon ame.

Géronte Tu épouseras Horace, dès ce soir. Lucinde J'épouserai plutôt la mort.

Sganarelle Mon Dieu ! arrêtez—vous, laissez—moi médicamenter cette affaire. C'est une maladie qui la tient, et je sais le remède qu'il y faut apporter.

Géronte Seroit—il possible, Monsieur, que vous pussiez aussi guérir cette maladie d'esprit ? Sganarelle Oui: laissez—moi faire, j'ai des remèdes pour tout, et notre apothicaire nous servira pour cette cure. (Il appelle l'Apothicaire et lui parle.)

Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre est tout a fait contraire aux volontés du père, qu'il n'y a point de temps a perdre, que les humeurs sont fort aigries, et qu'il est nécessaire de trouver promptement un remède a ce mal, qui pourroit empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en vois qu'un seul, qui est une prise de fuite purgative, que vous mêlerez comme il faut avec deux drachmes de matrimonium en pilules. Peut—être fera—t—elle quelque difficulté 4 prendre ce remède ; mais, comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est 4 vous de l'y résoudre, et de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez—vous—en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs, tandis que j'entreprendrai ici son père ; mais surtout ne perdez point de temps : au remède vite, au remède spécifique !

Scène VI 67

Oeuvres complètes . 2 Scène VII Géronte, Sganarelle
Géronte Quelles drogues, Monsieur, sont celles que vous venez de dire ? il me semble que je ne les ai jamais oui nommer. Sganarelle Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes. Géronte Avez—vous jamais vu une insolence pareille à la sienne ? Sganarelle Les filles sont quelquefois un peu têtues. Géronte Vous ne sauriez croire comme elle est affolée de ce Léandre. Sganarelle La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits. Géronte Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai su tenir toujours ma fille renfermée. Sganarelle Vous avez fait sagement. Géronte Et j'ai bien empêché qu'ils n'aient eu communication ensemble. Sganarelle Fort bien. Géronte Il seroit arrivé quelque folie, si j'avois souffert qu'ils se fussent vus. Sganarelle Sans doute. Géronte Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui. Sganarelle C'est prudemment raisonné. Géronte Scène VII 68

Oeuvres complètes . 2 On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour
lui parler. Sganarelle Quel drôle. Géronte Mais il perdra son temps.
Sganarelle Ah! ah! Géronte Et j'empêcherai bien qu'il ne la voye. Sganarelle
Il n'a pas affaire à un sot, et vous savez des rubriques qu'il ne sait pas. Plus
fin que vous n'est pas bête. Scène VII 69

Oeuvres complètes . 2 Scène VIII Lucas, G ron te, Sganarelle
Lucas Ah ! paisanguenne, Monsieur, vaici bian du tintamarre : votre fille
s'en est enfuie avec son Liandre. C'étoit lui qui étoit l'Apothicaire ; et vela
Monsieu le Médecin qui a fait cette belle opération—a. G ron te Comment ?
m'assassiner de la fagon ! Allons, un commissaire ! et qu'on empêche qu'il
ne sorte. Ah, traître ! je vous ferai punir par la justice. Lucas Ah! par ma fi !
Monsieu le Médecin, vous serez pendu : ne bougez de la seulement. Scène
VIII 70

Oeuvres complètes . 2 Scène IX Martine, Sganarelle, Lucas
Martine Ah! mon Dieu ! que j'ai eu de peine à trouver ce logis ! _ Dites—
moi un peu des nouvelles du médecin que je vous ai donné. Lucas Le vèla,
qui va être pendu. Martine Quoi ? mon mari pendu ! Hélas ! et qu'a—t—il
fait pour cela ? Lucas Il a fait enlever la fille de notre maître. Martine Hélas
! mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va pendre ? Sganarelle Tu vois. Ah
! Martine Faut—il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens ?
Sganarelle Que veux-tu que j'y fasse ? Martine Encore si tu avais achevé de
couper notre bois, je prendrais quelque consolation. Sganarelle Retire—toi
de là, tu me fends le cœur. Martine Non, je veux demeurer pour
t'encourager à la mort, et je ne te quitterai point que je ne t'aie vu pendu.
Sganarelle Ah! Scène IX 71

Oeuvres complètes . 2 Scène X Géronte, Sganarelle, Martine,
Lucas Géronte Le Commissaire viendra bientôt, et l'on s'en va vous mettre
en lieu où l'on me répondra de vous. Sganarelle, le chapeau à la main. Hélas
! cela ne se peut—il point changer en quelques coups de bâton ? Géronte
Non, non : la justice en ordonnera... Mais que vois—je ? Scène X 72

Oeuvres complètes . 2 Scène XI et Dernière Léandre, Lucinde, Jacqueline, Lucas, Géronte, Sganarelle, Martine Léandre Monsieur, je viens faire paroître Léandre a vos yeux, et remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite nous deux, et de nous aller marier ensemble ; mais cette entreprise a fait place a un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, et ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, Monsieur, c'est que je viens tout a l'heure de recevoir des lettres par ot j'apprends que mon oncle est mort, et que je suis héritier de tous ses biens. Géronte Monsieur, votre vertu m'est tout a fait considérable, et je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde. Sganarelle La médecine l'a échappé belle ! Martine Puisque tu ne seras point pendu, rends—moi grace d'être médecin ; car c'est moi qui t'ai procuré cet honneur. Sganarelle Oui, c'est toi qui m'as procuré je ne sais combien de coups de baton. Léandre L'effet en est trop beau pour en garder du ressentiment. Sganarelle Soit : je te pardonne ces coups de baton en faveur de la dignité ot tu m'as élevé ; mais prépare—toi désormais 4 vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence, et songe que la colére d'un médecin est plus a craindre qu'on ne peut croire. Scène XI et Dernière 73

Oeuvres complètes . 2 Mécerte Comédie pastorale héroïque
Représentée la première fois 4 Saint-Germain—en—Laye pour le Roi au
Ballet des Muses le 2e décembre 1666 par la Troupe du Roi Mécerte 74

Oeuvres complètes . Personnages Acante, amant de Daphné.
Tyréne, amant d'Eroxéne. Daphné, bergère. Eroxéne, bergère. Lycarsis,
père, cru père de Myrtil. Myrtil, amant de Mélicerte. Mélicerte, Nymphé
ou bergère, amante de Myrtil. Corinne, confidente de Mélicerte. Nicandre,
berger. Mopse, berger, cru oncle de Mélicerte. La scène est en Thessalie,
dans la vallée de Tempé. Personnages 75

Acte | Acte | Oeuvres completes . 2 76

Oeuvres complètes . Scène | Tyréne, Daphné, Acante, Eroxéne
Acante Ah! charmante Daphné ! Tyréne Trop aimable Eroxéne. Daphné
Acante, laisse—moi. Eroxéne Ne me suis point, Tyréne. Acante Pourquoi
me chasses—tu ? Tyréne Pourquoi fuis—tu mes pas ? Daphné Tu me plais
loin de moi. Eroxéne Je m'aime ow tu n'es pas. Acante Ne cesseras—tu
point cette rigueur mortelle ? Tyréne Ne cesseras—tu point de m'être si
cruelle ? Daphné Ne cesseras—tu point tes inutiles vœux ? Eroxéne Ne
cesseras—tu point de m'être si fâcheux ? Acante Si tu n'en prends pitié, je
succombe à ma peine. Tyréne Si tu ne me secours, ma mort est trop
certaine. Daphné Si tu ne veux partir, je vais quitter ce lieu. Scène | 77

Oeuvres complètes . Eroxène Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu. Acante Hé bien ! en m'éloignant je te vais satisfaire. Tyrène Mon départ va t'dter ce qui peut te déplaire. Acante Généreuse Eroxène, en faveur de mes feux Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux. Tyrène Obligeante Daphné, parle a cette inhumaine, Et sache d'ot pour moi procède tant de haine. Scène | 78

Oeuvres complètes . Scène II Daphné, Eroxène Eroxène Acante a
du mérite, et t'aime tendrement D'ot vient que tu lui fais un si dur traitement
? Daphné Tyréne vaut beaucoup, et languit pour tes charmes : D'ot vient que
sans pitié tu vois couler ses larmes ? Eroxène Puisque j'ai fait ici la
demande avant toi, La raison te condamne a répondre avant moi. Daphné
Pour tous les soins d'Acante on me voit inflexible, Parce qu'a d'autres vœux
je me trouve sensible. Eroxène Je ne fais pour Tyréne éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix est maître de mon cœur. Daphné Puis—je savoir de
toi ce choix qu'on te voit taire ? Eroxène Oui, si tu veux du tien m'apprendre
le mystère. Daphné Sans te nommer celui qu'Amour m'a fait choisir, Je puis
facilement contenter ton desir, Et de la main d'Atis, ce peintre inimitable,
J'en garde dans ma poche un portrait admirable, Qui jusqu'au moindre trait
lui ressemble si fort, Qu'il est sûr que tes yeux le connoîtront d'abord.
Eroxène Je puis te contenter par une même voie, Et payer ton secret en
pareille monnaie : J'ai de la main aussi de ce peintre fameux, Un aimable
portrait de l'objet de mes vœux, Si plein de tous ses traits et de sa grace
extrême, Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même. Daphné La boîte
que le peintre a fait faire pour moi Est tout a fait semblable a celle que je
vois. Scène II 79

Oeuvres complètes . 2 Eroxéne Il est vrai, l'une a l'autre
entièrement ressemble, Et certe il faut qu'Atis les ait fait faire ensemble.
Daphné Faisons en même temps, par un peu de couleurs, Confidence a nos
yeux du secret de nos Coeurs. Eroxéne Voyons a qui plus vite entendra ce
langage, Et qui parle le mieux, de l'un ou l'autre ouvrage. Daphné La
méprise est plaisante, et tu te brouilles bien : Au lieu de ton portrait tu m'as
rendu le mien. Eroxéne Il est vrai, je ne sais comme j'ai fait la chose.
Daphné Donne. De cette erreur ta rêverie est Cause. Eroxéne Que veut dire
ceci ? Nous nous jouons, je croi : Tu fais de ces portraits même chose que
moi. Daphné Certes, c'est pour en rire, et tu peux me le rendre. Eroxéne
Voici le vrai moyen de ne se point méprendre. Daphné De mes sens
prévenus est—ce une illusion ? Eroxéne Mon ame sur mes yeux fait—elle
impression ? Daphné Myrtil 4 mes regards s'offre dans cet ouvrage.
Eroxéne De Myrtil dans ces traits je rencontre l'image. Daphné C'est le
jeune Myrtil qui fait naître mes feux. Eroxéne C'est au jeune Myrtil que
tendent tous mes vœux. Scène II 80

Oeuvres complètes . Daphné Je venois aujourd'hui te prier de lui dire Les soins que pour son sort son mérite m'inspire. Eroxéne Je venois te chercher pour servir mon ardeur, Dans le dessein que j'ai de m'assurer son coeur. Daphné Cette ardeur qu'il t'inspire est—elle si puissante ? Eroxéne L'aimes—tu d'une amour qui soit si violente ? Daphné Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflammer, Et sa grace naissante a de quoi tout charmer. Eroxéne Il n'est Nymphé en l'aimant qui ne se tint heureuse, Et Diane, sans honte, en seroit amoureuse. Daphné Rien que son air charmant ne me touche aujourd'hui, Et si j'avois cent coeurs, ils seroient tous pour lui. Eroxéne Il efface 4 mes yeux tout ce qu'on voit paraître ; Et si j'avois un sceptre, il en seroit le maître. Daphné Ce seroit donc en vain qu'a chacune, en ce jour, On nous voudroit du sein arracher cet amour : Nos ames dans leurs vœux sont trop bien affermies. Ne tachons, s'il se peut, qu'a demeurer amies ; Et puisque, en même temps, pour le même sujet, Nous avons toutes deux formé même projet, Mettons dans ce débat la franchise en usage, Ne prenons l'une et l'autre aucun lache avantage, Et courons nous ouvrir ensemble a Lycarsis Des tendres sentiments ot nous jette son fils. Eroxéne J'ai peine a concevoir, tant la surprise est forte, Comme un tel fils est né d'un père de la sorte ; Et sa taille, son air, sa parole et ses yeux Feroient croire qu'il est issu du sang des Dieux ; Mais enfin j'y souscris, courons trouver ce père, Allons lui de nos coeurs découvrir le mysteère, Et consentons qu'apres Myrtil entre nous deux Décide par son choix ce combat de nos vœux. Scène II 81

Oeuvres complètes . 2 Daphné Soit. Je vois Lycarsis avec Mopse
et Nicandre ; Ils pourront le quitter : cachons—nous pour attendre. Scène II
82

Oeuvres complètes . Scène III Lycarsis, Mopse, Nicandre

Nicandre Dis—nous donc ta nouvelle. Lycarsis Ah ! que vous me pressez !

Cela ne se dit pas comme vous le pensez. Mopse Que de sottises fagons, et

que de badinage ! Ménalque pour chanter n'en fait pas davantage. Lycarsis

Parmi les curieux des affaires d'Etat, Une nouvelle à dire est d'un puissant

éclat. Je me veux mettre un peu sur l'homme d'importance, Et jouir quelque

temps de votre impatience. Nicandre Veux—tu par tes délais nous fatiguer

tous deux ? Mopse Prends—tu quelque plaisir à te rendre facheux ?

Nicandre De grâce, parle, et mets ces mines en arrière. Lycarsis Priez—moi

donc tous deux de la bonne manière, Et me dites chacun quel don vous me

ferez, Pour obtenir de moi ce que vous desirez. Mopse La peste soit du fat !

Laissons—le là, Nicandre. Il brûle de parler, bien plus que nous d'entendre

; Sa nouvelle lui pèse, il veut s'en décharger ; Et ne l'écouter pas est le faire

enrager. Lycarsis Eh ! Nicandre Te voilà puni de tes fagons, de faire.

Lycarsis Je m'en vais vous le dire, écoutez. Scène III 83

Oeuvres complètes . 2 Mopse Point d'affaire. Lycarsis Quoi ?
vous ne voulez pas m'entendre ? Nicandre Non. Lycarsis Eh bien ! Je ne
dirai donc mot, et vous ne saurez rien. Mopse Soit. Lycarsis Vous ne saurez
pas qu'avec magnificence Le Roi vient d'honorer Tempé de sa présence ;
Qu'il entra dans Larisse hier sur le haut du jour ; Qu'a l'aise je l'y vis avec
toute sa cour ; Que ces bois vont jouir aujourd'hui de sa vue, Et qu'on
raisonne fort touchant cette venue. Nicandre Nous n'avons pas envie aussi
de rien savoir. Lycarsis Je vis cent choses là ravissantes à voir. Ce ne sont
que seigneurs, qui, des pieds à la tête, Sont brillants et parés comme au jour
d'une fête ; Ils surprennent la vue ; et nos prés au printemps, Avec toutes
leurs fleurs, sont bien moins éclatants. Pour le Prince, entre tous sans peine
on le remarque ; Et d'une stade loin il sent son grand monarque : Dans toute
sa personne il a je ne sais quoi Qui d'abord fait juger que c'est un maître roi
; Il le fait d'une grace à nulle autre seconde, Et cela, sans mentir, lui sied le
mieux du monde. On ne croiroit jamais comme de toutes parts Toute sa cour
s'empresse à chercher ses regards : Ce sont autour de lui confusions
plaisantes ; Et l'on diroit d'un tas de mouches reluisantes Qui suivent en
tous lieux un doux rayon de miel. Enfin l'on ne voit rien de si beau sous le
ciel ; Et la fête de Pan, parmi nous si chérie, Auprès de ce spectacle est une
gueuserie. Mais puisque sur le fier vous vous tenez si bien, Je garde ma
nouvelle, et ne veux dire rien. Scène III 84

Oeuvres complètes . Mopse Et nous ne te voulons aucunement
entendre. Lycarsis Allez vous promener. Mopse Va-t'en te faire pendre.
Scène III 85

Oeuvres complètes . Scène IV Eroxène, Daphné, Lycarsis
Lycarsis C'est de cette façon que l'on punit les gens, Quand ils font les
benêts et les impertinents. Daphné Le Ciel tienne, pasteur, vos brebis
toujours saines ! Eroxène Cérés tienne de grains vos granges toujours
pleines ! Lycarsis Et le grand Pan vous donne à chacune un époux Qui vous
aime beaucoup, et soit digne de vous ! Daphné Ah ! Lycarsis, nos vœux à
même but aspirent. Eroxène C'est pour le même objet que nos deux cœurs
souponnent. Daphné Et l'Amour, cet enfant qui cause nos langueurs, A pris
chez vous le trait dont il blesse nos cœurs. Eroxène Et nous venons ici
chercher votre alliance, Et voir qui de nous deux aura la préférence.
Lycarsis Nymphes... Daphné Pour ce bien seul nous poussons des soupirs.
Lycarsis Je suis... Eroxène A ce bonheur tendent tous nos désirs. Daphné
C'est un peu librement expliquer sa pensée. Lycarsis Pourquoi ? Scène IV
86

Oeuvres complètes . Eroxène La bienséance y semble un peu blessée. Lycarsis Ah! point. Daphné Mais quand le coeur brile d'un noble feu, On peut sans nulle honte en faire un libre aveu. Lycarsis Je... Eroxène Cette liberté nous peut être permise, Et du choix de nos coeurs la beauté l'autorise. Lycarsis C'est blesser ma pudeur que me flatter ainsi. Eroxène Non, non, n'affectez point de modestie ici. Daphné Enfin tout notre bien est en votre puissance. Eroxène C'est de vous que dépend notre unique espérance. Daphné Trouverons—nous en vous quelques difficultés ? Lycarsis Ah! Eroxène Nos vœux, dites—moi, seront—ils rejetés ? Lycarsis Non: j'ai regu du Ciel une ame peu cruelle ; Je tiens de feu ma femme, et je me sens comme elle Pour les desirs d'autrui beaucoup d'humanité, Et je ne suis point homme à garder de fierté. Daphné Accordez donc Myrtil a notre amoureux zèle. Eroxène Et souffrez que son choix règle notre querelle.

Scène IV 87

Oeuvres complètes . Lycarsis Myrtil ? Daphné Oui, c'est Myrtil que de vous nous voulons. Eroxène De qui pensez—vous donc qu'ici nous vous parlons ? Lycarsis Je ne sais ; mais Myrtil n'est guère dans un âge Qui soit propre à ranger au joug du mariage. Daphné Son mérite naissant peut frapper d'autres yeux ; Et l'on veut s'engager un bien si précieux, Prévenir d'autres coeurs, et braver la Fortune Sous les fermes liens d'une chaîne, commune. Eroxène Comme par son esprit et ses autres brillants Il rompt l'ordre commun et devance le temps, Notre flamme pour lui veut en faire de même, Et régler tous ses vœux sur son mérite extrême. Lycarsis Il est vrai qu'à son âge il surprend quelquefois ; Et cet Athénien qui fut chez moi vingt mois, Qui, le trouvant joli, se mit en fantaisie De lui remplir l'esprit de sa philosophie, Sur de certains discours l'a rendu si profond, Que, tout grand que je suis, souvent il me confond. Mais, avec tout cela, ce n'est encore qu'enfance, Et son fait est mêlé de beaucoup d'innocence. Daphné Il n'est point tant enfant, qu'à le voir chaque jour, Je ne le croie atteint déjà d'un peu d'amour ; Et plus d'une aventure à mes yeux s'est offerte Ou j'ai connu qu'il suit la jeune Mélicerte. Eroxène Ils pourroient bien s'aimer ; et je vois... Lycarsis Franc abus. Pour elle, passe encore : elle a deux ans de plus ; Et deux ans, dans son sexe, est une grande avance. Mais pour lui, le jeu seul l'occupe tout, je pense, Et les petits desirs de se voir ajusté Ainsi que les bergers de haute qualité. Scène IV 88

Oeuvres complètes . Daphné Enfin nous desirons par le noeud
d'hyménée Attacher sa fortune a notre destinée. Eroxéne Nous voulons,
l'une et l'autre, avec pareille ardeur, Nous assurer de loin l'empire de son
coeur. Lycarsis Je m'en tiens honoré autant qu'on sauroit croire. Je suis un
pauvre patre ; et ce m'est trop de gloire Que deux Nymphes d'un rang le
plus haut du pays Disputent a se faire un époux de mon fils. Puisqu'il vous
plait qu'ainsi la chose s'exécute, Je consens que son choix régle votre
dispute ; Et celle qu'a l'écart laissera cet arrêt, Pourra, pour son recours,
m'épouser, s'il lui plait, C'est toujours même sang, et presque même chose.
Mais le voici. Souffrez qu'un peu je le dispose. Il tient quelque moineau
qu'il a pris fraîchement, Et voila ses amours et son attachement. Scène IV
89

Oeuvres complètes . Scène V Myrtil, Lycarsis, Eroxene, Daphné
Myrtil Innocente petite bête, Qui contre ce qui vous arrête Vous débâtez
tant 4 mes yeux, De votre liberté ne plaiguez point la perte : Votre destin est
glorieux, Je vous ai pris pour Mélicerte. Elle vous baisera, vous prenant
dans sa main, Et de vous mettre en son sein Elle vous fera la grace. Est-il un
sort au monde et plus doux et plus beau ? Et qui des rois, hélas ! heureux
petit moineau, Ne voudroit être en votre place ? Lycarsis Myrtil, Myrtil, un
mot. Laissons là ces joyaux : Il s'agit d'autre chose ici que de moineaux.
Ces deux Nymphes, Myrtil, à la fois te prétendent, Et, tout jeune, déjà, pour
époux te demandent. Je dois, pour un hymen, t'engager à leurs vœux, Et
c'est toi que l'on veut qui choisisse des deux. Myrtil Ces Nymphes...
Lycarsis Oui. Des deux tu peux en choisir une : Vois quel est ton bonheur, et
bénis la Fortune. Myrtil Ce choix qui m'est offert peut—il m'être un
bonheur, S'il n'est aucunement souhaité de mon cœur ? Lycarsis Enfin
qu'on la recoive, et que, sans le confondre, A l'honneur qu'elles font on
songe à bien répondre. Eroxène Malgré cette fierté qui regne parmi nous,
Deux Nymphes, 6 Myrtil, viennent s'offrir 4 vous ; Et de vos qualités les
merveilles écloses Font que nous renversons ici l'ordre des choses. Daphné
Nous vous laissons, Myrtil, pour l'avis le meilleur, Scène V 90

Oeuvres complètes . Consulter sur ce choix vos yeux et votre
coeur ; Et nous n'en voulons point prévenir les suffrages Par un récit paré de
tous nos avantages. Myrtil C'est me faire un honneur dont l'éclat me
surprend ; Mais cet honneur, pour moi, je l'avoue, est trop grand. A vos
rares bontés il faut que je m'oppose ; Pour mériter ce sort je suis trop peu de
chose ; Et je serois fâché, quels qu'en soient les appas, Qu'on vous blamat
pour moi de faire un choix trop bas. Eroxène Contentez nos desirs, quoi
qu'on en puisse croire, Et ne vous chargez point du soin de notre gloire.
Daphné Non, ne descendez point dans ces humilités, Et laissez—nous juger
ce que vous méritez. Myrtil Le choix qui m'est offert s'oppose 4 votre
attente, Et peut seul empêcher que mon coeur vous contente. Le moyen de
choisir de deux grandes beautés, Egales en naissance et rares qualités ?
Rejeter l'une ou l'autre est un crime effroyable, Et n'en choisir aucune est
bien plus raisonnable. Eroxène Mais en faisant refus de répondre a nos
voeux, Au lieu d'une, Myrtil, vous en outragez deux. Daphné Puisque nous
consentons a l'arrêt qu'on peut rendre, Ces raisons ne font rien a vouloir s'en
défendre. Myrtil Eh bien ! si ces raisons ne vous satisfont pas, Celle—ci le
fera : j'aime d'autres appas ; Et je sens bien qu'un coeur qu'un bel objet
engage Est insensible et sourd a tout autre avantage. Lycarsis Comment
donc ? Qu'est—ce ci ? Qui l'eût pu présumer ? Et savez—vous, morveux, ce
que c'est que d'aimer ? Myrtil Sans savoir ce que c'est, mon coeur a su le
faire. Lycarsis Mais cet amour me choque, et n'est pas nécessaire. Scène V
91

Oeuvres complètes . Myrtil Vous ne deviez donc pas, si cela vous déplait, Me faire un coeur sensible et tendre comme i! est. Lycarsis Mais ce coeur que j'ai fait me doit obéissance. Myrtil Oui, lorsque d'obéir il est en sa puissance. Lycarsis Mais enfin, sans mon ordre il ne doit point aimer. Myrtil Que n'empêchiez—vous donc que l'on pit le charmer ? Lycarsis Eh bien ! je vous défends que cela continue. Myrtil La défense, j'ai peur, sera trop tard venue. Lycarsis Quoi ? les pères n'ont pas des droits supérieurs ? Myrtil Les Dieux, qui sont bien plus, ne forcent point les coeurs. Lycarsis Les Dieux... Paix, petit sot ! Cette philosophie Me... Daphné Ne vous mettez point en courroux, je vous prie. Lycarsis Non: je veux qu'il se donne a l'une pour époux, Ou je vais lui donner le fouet tout devant vous : Ah! ah! je vous ferai sentir que je suis père. Daphné Traitons, de grace, ici les choses sans colére. Eroxéne Peut—on savoir de vous cet objet si charmant Dont la beauté, Myrtil, vous a fait son amant ? Myrtil Mélicerte, Madame. Elle en peut faire d'autres. Scène V 92

Oeuvres complètes . Eroxène Vous comparez, Myrtil, ses qualités
aux ndétres ? Daphné Le choix d'elle et de nous est assez inégal. Myrtil
Nymphes, au nom des Dieux, n'en dites point de mal : Daignez considérer,
de grace, que je l'aime, Et ne me jetez point dans un désordre extrême. Si
j'outrage en l'aimant vos célestes attraits, Elle n'a point de part au crime que
je fais : C'est de moi, s'il vous plait, que vient toute l'offense. Il est vrai,
d'elle a vous je sais la différence ; Mais par sa destinée on se trouve
enchainé : Et je sens bien enfin que le Ciel m'a donné Pour vous tout le
respect, Nymphes, imaginable, Pour elle tout l'amour dont une ame est
capable. Je vois, a la rougeur qui vient de vous saisir, Que ce que je vous dis
ne vous fait pas plaisir, Si vous parlez, mon coeur appréhende d'entendre Ce
qui peut le blesser par l'endroit le plus tendre ; Et pour me dérober a de
semblables coups, Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.
Lycarsis Myrtil, hola! Myrtil ! Veux—tu revenir, traître ? Il fuit ; mais on
verra qui de nous est le maitre. Ne vous effrayez point de tous ces vains
transports : Vous l'aurez pour époux ; j'en répons corps pour corps. Scène
V 93

Acte II Acte II Oeuvres completes . 2 94

Oeuvres complètes . Scène | Méclicerte, Corinne Méclicerte Ah !
Corinne, tu viens de l'apprendre de Stelle, Et c'est de Lycarsis qu'elle tient la
nouvelle. Corinne Oui. Méclicerte Que les qualités dont Myrtil est orné Ont
su toucher d'amour Eroxène et Daphné ? Corinne Oui. Méclicerte Que pour
l'obtenir leur ardeur est si grande, Qu'ensemble elles en ont déjà fait la
demande ? Et que, dans ce débat, elles ont fait dessein De passer, dès cette
heure, à recevoir sa main ? Ah ! que tes mots ont peine à sortir de ta bouche
! Et que c'est faiblement que mon souci te touche ! Corinne Mais quoi ? que
voulez—vous ? C'est là la vérité, Et vous redites tout comme je l'ai conté.
Méclicerte Mais comment Lycarsis reçoit—il cette affaire ? Corinne Comme
un honneur, je crois, qui doit beaucoup lui plaire. Méclicerte Et ne vois—tu
pas bien, toi qui sais mon ardeur, Qu'avec ce mot, hélas ! tu me perces le
cœur ? Corinne Comment ? Méclicerte Me mettre aux yeux que le sort
implacable Auprès d'elles me rend trop peu considérable, Et qu'à moi, par
leur rang, on les va préférer, N'est—ce pas une idée à me désespérer ?
Scène | 95

Oeuvres complètes . Corinne Mais quoi ? je vous réponds, et dis ce que je pense. Mélicerte Ah! tu me fais mourir par ton indifférence. Mais dis, quels sentiments Myrtil a—t—il fait voir ? Corinne Je ne sais. Mélicerte Et c'est là ce qu'il falloit savoir, Cruelle ! Corinne En vérité, je ne sais comment faire, Et de tous les côtés je trouve à vous déplaire. Mélicerte C'est que tu n'entres point dans tous les mouvements D'un coeur, hélas ? rempli de tendres sentiments. Va-t'en : laisse—moi seule en cette solitude Passer quelques moments de mon inquiétude. Scène | 96

Oeuvres complètes . Scène II Meélicerte Vous le voyez, mon
coeur, ce que c'est que d'aimer, Et Belise avoit su trop bien m'en informer
Cette charmante mère, avant sa destinée, Me disoit une fois, sur le bord du
Pénée : "Ma fille, songe à toi: l'amour aux jeunes coeurs Se présente
toujours entouré de douceurs ; D'abord il n'offre aux yeux que choses
agréables ; Mais il traine après lui des troubles effroyables ; Et si tu veux
passer tes jours dans quelque paix, Toujours, comme d'un mal, défends-toi
de ses traits." De ces leçons, mon coeur, je m'étois souvenue ; Et quand
Myrtil venoit à s'offrir à ma vue, Quand il jouoit avec moi, qu'il me rendoit
des soins, Je vous disois toujours de vous y plaire moins. Vous ne me criiez
point ; et votre complaisance Se vit bientôt changée en trop de bienveillance
; Dans ce naissant amour qui flattoit vos desirs, Vous ne vous figuriez que
joie et que plaisirs : Cependant vous voyez la cruelle disgrâce Dont, en ce
triste jour, le destin vous menace, Et la peine mortelle où vous voilà réduit !
Ah!, mon coeur! ah, mon coeur ! je vous l'avois bien dit. Mais tenons, s'il se
peut, notre douleur couverte : Voici... Scène II a7

Oeuvres complètes . Scène III Myrtil, Mélicerte
Myrtil J'ai fait tantôt, charmante Mélicerte, Un petit prisonnier que je garde pour vous, Et dont peut-être un jour je deviendrai jaloux : C'est un jeune moineau, qu'avec un soin extrême Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiser moi-même. Le présent n'est pas grand ; mais les divinités Ne jettent leurs regards que sur les volontés : C'est le coeur qui fait tout ; et jamais la richesse Des présents que... Mais, Ciel ! d'où vient cette tristesse ? Qu'avez-vous, Mélicerte, et quel sombre chagrin Seroit dans vos beaux yeux répandu ce matin ! Vous ne répondez point ? et ce morne silence Redouble encor ma peine et mon impatience. Parlez : de quel ennui ressentez-vous les coups ? Qu'est-ce donc ? Mélicerte Ce n'est rien. Myrtil Ce n'est rien, dites-vous ? Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes : Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes ? Ah ! ne me faites point un secret dont je meurs, Et m'expliquez, hélas ! ce que disent ces pleurs. Mélicerte Rien ne me serviroit de vous le faire entendre. Myrtil Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre ? Et ne blessez-vous pas notre amour aujourd'hui, De vouloir me voler ma part de votre ennui ? Ah ! ne le cachez point à l'ardeur qui m'inspire. Mélicerte Hé bien, Myrtil, hé bien ! il faut donc vous le dire : J'ai su que, par un choix plein de gloire pour vous, Eroxeène et Daphné vous veulent pour époux ; Et je vous avouerai que j'ai cette foiblesse De n'avoir pu, Myrtil, le savoir sans tristesse, Sans accuser du sort la rigoureuse loi, Qui les rend dans leurs vœux préférables à moi. Scène III 98

Oeuvres complètes . Myrtil Et vous pouvez l'avoir, cette injuste tristesse ! Vous pouvez soupçonner mon amour de faiblesse, Et croire qu'engagé par des charmes si doux, Je puisse être jamais à quelque autre qu'à vous ? Que je puisse accepter une autre main offerte ? Hé ! que vous ai-je fait, cruelle Mélicerte, Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur, Et faire un jugement si mauvais de mon cœur ? Quoi ? faut-il que de lui vous ayez quelque crainte ? Je suis bien malheureux de souffrir cette atteinte ; Et que me sert d'aimer comme je fais, hélas ! Si vous êtes si prête à ne le croire pas ? Mélicerte Je pourrais moins, Myrtil, redouter ces rivales, Si les choses étoient de part et d'autre égales, Et dans un rang pareil j'oserois espérer Que peut-être l'amour me feroit préférer ; Mais l'inégalité de bien et de naissance, Qui peut d'elles à moi faire la différence... Myrtil Ah ! leur rang de mon cœur ne viendra point à bout, Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout. Je vous aime, il suffit ; et dans votre personne Je vois rang, biens, trésors, États, sceptres, couronne : Et des rois les plus grands m'offrit—on le pouvoir, Je n'y changerois pas le bien de vous avoir. C'est une vérité toute sincère et pure, Et pouvoir en douter est me faire une injure. Mélicerte Hé bien ! je crois, Myrtil, puisque vous le voulez, Que vos vœux par leur rang ne sont point ébranlés ; Et que, bien qu'elles soient nobles, riches et belles, Votre cœur m'aime assez pour me mieux aimer qu'elles. Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivez la voix ; Votre père, Myrtil, réglera votre choix ; Et de même qu'à vous je ne lui suis pas chère, Pour préférer à tout une simple bergère. Myrtil Non, chère Mélicerte, il n'est père ni Dieux Qui me puissent forcer à quitter vos beaux yeux ; Et toujours de mes vœux reine comme vous êtes... Mélicerte Ah ! Myrtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites : N'allez point présenter un espoir à mon cœur, Qu'il recevrait peut-être avec trop de douceur, Scène III 99

Oeuvres complètes . Et qui, tombant après comme un éclair qui passe, Me rendroit plus cruel le coup de ma disgrâce. Myrtil Quoi ? faut—il des serments appeler le secours, Lorsque l'on vous promet de vous aimer toujours ? Que vous vous faites tort par de telles alarmes, Et connoissez bien peu le pouvoir de vos charmes ! Hé bien ! puisqu'il le faut, je jure par les Dieux, Et si ce n'est assez, je jure par vos yeux, Qu'on me tuera plutôt que je vous abandonne. Recevez—en ici la foi que je vous donne, Et souffrez que ma bouche avec ravissement Sur cette belle main en signe le serment. Mélicerte Ah! Myrtil, levez—vous, de peur qu'on ne vous voie. Myrtil Est-il rien... ? Mais, 6 Ciel ! on vient troubler ma joie. Scène III 100

Oeuvres complètes . Scène IV Lycarsis, Myrtil, Mélicerte

Lycarsis Ne vous contraignez pas pour moi. Mélicerte Quel sort facheux !

Lycarsis Cela ne va pas mal: continuez tous deux. Peste ! mon petit fils, que vous avez l'air tendre, Et qu'en maître déjà vous savez vous y prendre !

Vous a-t-il, ce savant qu'Athènes exila, Dans sa philosophie appris ces choses—la ? Et vous, qui lui donnez de si douce manière Votre main à

baiser, la gentille bergère, L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs, Par qui vous débauchez ainsi les jeunes coeurs ? Myrtil Ah!

quittez de ces mots l'outrageante bassesse, Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse. Lycarsis Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés...

Myrtil Je ne souffrirai point que vous la maltraitiez. A du respect pour vous la naissance m'engage ; Mais je saurai sur moi vous punir de l'outrage. Oui,

j'atteste le Ciel que si, contre mes vœux, Vous lui dites encor le moindre mot facheux, Je vais avec ce fer, qui m'en fera justice, Au milieu de mon

sein vous chercher un supplice, Et par mon sang versé lui marquer

promptement L'éclatant désaveu de votre emportement. Mélicerte Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflamme, Et que mon dessein soit de séduire

son ame. S'il s'attache à me voir, et me veut quelque bien, C'est de son

mouvement : je ne l'y force en rien. Ce n'est pas que mon coeur veuille ici

se défendre De répondre à ses vœux d'une ardeur assez tendre : Je l'aime, je

l'avoue, autant qu'on puisse aimer ; Mais cet amour n'a rien qui vous doive

alarmer ; Et pour vous arracher toute injuste créance, Scène IV 101

Oeuvres complètes . 2 Je vous promets ici d'éviter sa présence, De
faire place au choix et vous vous résoudrez, Et ne souffrir ses vœux que
quand vous le voudrez. Scène IV 102

Oeuvres complètes . Scène V Lycarsis, Myrtil Myrtil Eh bien !
vous triomphez avec cette retraite, Et dans ces mots votre 4^{me} a ce qu'elle
souhaite ; Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouissez, Que vous serez
trompé dans ce que vous pensez, Et qu'avec tous vos soins, toute votre
puissance, Vous ne gagnerez rien sur ma persévérance. Lycarsis Comment ?
a quel orgueil, fripon, vous vois—je aller ? Est-ce de la façon que l'on me
doit parler ? Myrtil Oui, j'ai tort, il est vrai, mon transport n'est pas sage :
Pour rentrer au devoir, je change de langage, Et je vous prie ici, mon père,
au nom des Dieux, Et par tout ce qui peut vous être précieux, De ne vous
point servir, dans cette conjoncture, Des fiers droits que sur moi vous donne
la nature : Ne m'empoisonnez point vos bienfaits les plus doux. Le jour est
un présent que j'ai reçu de vous ; Mais de quoi vous serai—je aujourd'hui
redevable, Si vous me l'allez rendre, hélas ! insupportable ? Il est, sans
Mélécerte, un supplice a mes yeux : Sans ses divins appas rien ne m'est
précieux ; Ils font tout mon bonheur et toute mon envie ; Et si vous me
l'ôtez, vous m'arrachez la vie. Lycarsis Aux douleurs de son ame il me fait
prendre part. Qui l'auroit jamais cru de ce petit pendentif ? Quel amour ! quels
transports ! quels discours pour son âge ! J'en suis confus, et sens que cet
amour m'engage. Myrtil Voyez, me voulez—vous ordonner de mourir ?
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'obéir. Lycarsis Je ne puis plus tenir: il
m'arrache des larmes, Et ces tendres propos me font rendre les armes.
Myrtil Que si dans votre coeur un reste d'amitié Vous peut de mon destin
donner quelque pitié, Scène V 103

Oeuvres complètes . 2 Accordez Mélicerte 4 mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie. Lycarsis Léve-toi. Myrtil
Serez—vous sensible a mes soupirs ? Lycarsis Oui. Myrtil J'obtiendrai de
vous l'objet de mes desirs ? Lycarsis Oui. Myrtil Vous ferez pour moi que
son oncle l'oblige A me donner sa main ? Lycarsis Oui. Léve—toi, te dis—
je. Myrtil O père, le meilleur qui jamais ait été, Que je baise vos mains
après tant de bonté ! Lycarsis Ah! que pour ses enfants un père a de
foiblesse ! Peut—on rien refuser a leurs mots de tendresse ? Et ne se sent—
on pas certains mouvements doux, Quand on vient 4 songer que cela sort de
vous ? Myrtil Me tiendrez—vous au moins la parole avancée ? Ne
changerez—vous point, dites—moi, de pensée ? Lycarsis Non. Myrtil Me
permettez—vous de vous désobéir, Si de ces sentiments on vous fait revenir
? Prononcez le mot. Lycarsis Oui. Ha, nature, nature ! Je m'en vais trouver
Mopse, et lui faire ouverture De l'amour que sa nièce et toi vous vous
portez, Scène V 104

Oeuvres complètes . Myrtil Ah! que ne dois—je point a vos rares bontés ? Quelle heureuse nouvelle a dire a Mélicerte ! Je n'accepterois pas une couronne offerte, Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter Ce merveilleux succès qui la doit contenter. Scène V 105

Oeuvres complètes . Scène VI Acante, Tyrène, Myrtil Acante Ah!
Myrtil, vous avez du Ciel regu des charmes Qui nous ont préparé des
matières de larmes, Et leur naissant éclat, fatal a nos ardeurs, De ce que
nous aimons nous enlève les coeurs. Tyrène Peut—on savoir, Myrtil, vers
qui de ces deux belles Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles,
Et sur qui doit de nous tomber ce coup affreux Dont se voit foudroyé tout
l'espoir de nos vœux ? Acante Ne faites point languir deux amants
davantage, Et nous dites quel sort votre coeur nous partage. Tyrène Il vaut
mieux, quand on craint ces malheurs éclatants, En mourir tout d'un coup,
que trainer si longtemps. Myrtil Rendez, nobles bergers, le calme à votre
flamme : La belle Mélicerte a captivé mon ame : Auprès de cet objet mon
sort est assez doux, Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous ; Et si vos
vœux enfin n'ont que les miens à craindre, Vous n'aurez, l'un ni l'autre,
aucun lieu de vous plaindre. Acante Ah! Myrtil, se peut—il que deux tristes
amants... ? Tyrène Est—il vrai que le Ciel, sensible à nos tourments... ?
Myrtil Oui, content de mes fers comme d'une victoire, Je me suis excusé de
ce choix plein de gloire ; J'ai de mon père encor changé les volontés, Et l'ai
fait consentir à mes félicités. Acante Ah! que cette aventure est un charmant
miracle, Et qu'à notre poursuite elle ôte un grand obstacle ! Tyrène Scène
VI 106

Oeuvres complètes . 2 Elle peut renvoyer ces Nymphes a nos
vœux, Et nous donner moyen d'être contents tous deux. Scène VI 107

Oeuvres complètes . Scène VII Nicandre, Myrtil, Acante, Tyrène
Nicandre Savez—vous en quel lieu Mélicerte est cachée ? Myrtil Comment
? Nicandre En diligence elle est partout cherchée. Myrtil Et pourquoi ?
Nicandre Nous allons perdre cette beauté. C'est pour elle qu'ici le Roi s'est
transporté : Avec un grand seigneur on dit qu'il la marie. Myrtil O Ciel !
Expliquez—moi ce discours, je vous prie. Nicandre Ce sont des incidents
grands et mystérieux. Oui, le Roi vient chercher Mélicerte en ces lieux ; Et
l'on dit qu'autrefois feu Belise, sa mère, Dont tout Tempé croyoit que
Mopse étoit le frère... Mais je me suis chargé de la chercher partout : Vous
serez tout cela tantdt, de bout en bout. Myrtil Ah, Dieux ! quelle rigueur !
Hé! Nicandre, Nicandre ! Acante Suivons aussi ses pas, afin de tout
apprendre. Scène VII 108

Oeuvres complètes . 2 Personnages Iris, jeune bergère. Lycas,
riche pasteur. Filène, riche pasteur. Coridon, jeune berger. Berger enjoué.
Un père. Personnages 110

Oeuvres complètes . 2 La première scène... La première scène est entre Lycas, riche pasteur, et Coridon, son confident. La seconde scène est une cérémonie magique de chantres et danseurs. Les deux Magiciens dansants sont: Les sieurs La Pierre et Favier. Les trois Magiciens assistants et chantants sont: Messieurs Le Gros, Don et Gaye. (Ils chantent). Déesse des appas, Ne nous refuse pas La grace qu'implorent nos bouches ; Nous t'en prions par tes rubans, Par tes boucles de diamans, Ton rouge, ta poudre, tes mouches, Ton masque, ta coiffe et tes gants. O toi! qui peux rendre agréables Les visages les plus mal faits, Répands, Vénus, de tes attraits Deux ou trois doses charitables Sur ce museau tondu tout frais ! Déesse des appas, Ne nous refuse pas La grace qu'implorent nos bouches ; Nous t'en prions par tes rubans, Par tes boucles de diamans, Ton rouge, ta poudre, tes mouches, Ton masque, ta coiffe et tes gants. Ah! qu'il est beau, Le jouvenceau ! Ah! qu'il est beau! Ah! qu'il est beau ! Qu'il va faire mourir de belles ! Auprès de lui les plus cruelles Ne pourront tenir dans leur peau. Ah! qu'il est beau ! Le jouvenceau ! Ah! qu'il est beau! Ah! qu'il est beau ! Ho, ho, ho, ho, ho, ho. Qu'il est joli, Gentil, poli ! Qu'il est joli ! qu'il est joli ! Est-il des yeux qu'il ne ravisse ? Il passe en beauté feu Narcisse, Qui fut un blondin accompli. Qu'il est joli, Gentil, poli ! Qu'il est joli ! qu'il est joli ! Hi, hi, hi, hi, hi, hi. Les six Magiciens assistants et dansants sont : Les sieurs Chicaneau, Bonard, Noblet le cadet, Arnald, Mayeu et Foignard. La troisième scène est entre Lycas et Philéne, riches pasteurs. La première scène... 114

Oeuvres complètes . 2 Philéne chante. Paissez, chères brebis, les herbettes naissantes ; Ces prés et ces ruisseaux ont de quoi vous charmer ; Mais si vous désirez vivre toujours contentes, Petites innocentes, Gardez—vous bien d'aimer. Lycas, voulant faire des vers, nomme le nom d'Iris, sa maîtresse, en présence de Philéne, son rival, dont Philéne en colère chante. Philéne Est-ce toi que j'entends, téméraire, est—ce toi Qui nommes la beauté qui me tient sous sa loi ? Lycas, répond. Oui, c'est moi ; oui, c'est moi. Philéne Oses—tu bien en aucune façon Proférer ce beau nom ? Lycas Hé! pourquoi non ? hé! pourquoi non ? Philéne Iris charme mon âme : Et qui pour elle aura Le moindre brin de flamme, Il s'en repentira. Lycas Je me moque de cela, Je me moque de cela. Philéne Je t'étranglerai, mangerai, Si tu nommes jamais ma belle : Ce que je dis, je le ferai, Je t'étranglerai, mangerai, Il suffit que j'en ai juré : Quand les dieux prendroient ta querelle, Je t'étranglerai, mangerai, Si tu nommes jamais ma belle. Lycas Bagatelle, bagatelle. La quatrième scène est entre Lycas et Iris, jeune bergère dont Lycas est amoureux. La cinquième scène est entre Lycas et un père, qui apporte un cartel 4 Lycas de la part de Philéne, son rival. La sixième scène est entre Lycas et Coridon. La septième scène est entre Lycas et Philéne. Philéne, venant pour se battre, chante. La première scène... 112

Oeuvres complètes . 2 Arrête, malheureux, Tourne, tourne visage,
Et voyons qui des deux Obtiendra l'avantage. (Lycas parle, et Philéne
reprend.) C'est par trop discourir, Allons, il faut mourir. La huitième scène
est de huit paysans, qui, venant pour séparer Philéne et Lycas, prennent
querelle et dansent en se battant. Les huit paysans sont : Les sieurs Dolivet,
Paysan, Desonets, Du Pron, La Pierre, Mercier, Pesan et Le Roy. La
neuvième scène est entre Coridon, jeune berger, et les huit paysans, qui, par
les persuasions de Coridon, se réconcilient, et, après s'être réconciliés,
dansent. La dixième scène est entre Philéne, Lycas et Coridon. La onzième
scène est entre Iris, bergère, et Coridon, berger. La douzième scène est entre
Iris, bergère, Philéne, Lycas et Coridon. Philéne chante. N'attendez pas
qu'ici je me vante moi-même : Pour le choix que vous balancez, Vous avez
des yeux, je vous aime, C'est vous en dire assez. La treizième scène est
entre Philéne et Lycas, qui, rebutés par la belle Iris, chantent ensemble leur
désespoir. Philéne Hélas ! Peut—on sentir de plus vive douleur ? Nous
préférer un servile pasteur ! O ciel ! Lycas O sort ! Philéne Quelle rigueur !
Lycas Quel coup ! Philéne Quoi ! tant de pleurs, Lycas Tant de
persévérance, Philéne Tant de langueur, Lycas Tant de souffrance, La
première scene... 113

Oeuvres complètes . Philéne Tant de vœux, Lycas Tant de soins,
Philéne Tant d'ardeur, Lycas Tant d'amour, Philéne Avec tant de mépris sont
traités en ce jour ! Ah! cruelle ! Lycas Cœur dur ! Philéne Tigresse ! Lycas
Inexorable Philéne Inhumaine ! Lycas Inflexible ! Philéne Ingrate Lycas
Impitoyable ! Philéne Tu veux donc nous faire mourir ? Il te faut contenter.
Lycas Il te faut obéir. Philéne Mourons, Lycas. Lycas Mourons, Philéne. La
première scène... 114

Oeuvres complètes . 2 Philéne Avec ce fer finissons notre peine,
Lycas Pousse ! Philéne Ferme ! Lycas Courage ! Philéne Allons, va le
premier. Lycas Non, je veux marcher le dernier. Philéne Puisqu'un même
malheur aujourd'hui nous assemble, Allons, partons ensemble. La
quatorzième scène est d'un jeune berger enjoué, qui, venant consoler
Philéne et Lycas, chante. Ah! quelle folie, De quitter la vie Pour une beauté
Dont on est rebuté ! On peut pour un objet aimable, Dont le coeur nous est
favorable, Vouloir perdre la clarté ; Mais quitter la vie Pour une beauté Dont
on est rebuté, Ah! quelle folie ! La quinzième et dernière scène est d'une
Egyptienne, suivie d'une douzaine de gens, qui, ne cherchant que la joie,
dansent avec elles aux chansons qu'elle chante agréablement. En voici les
paroles. Premier air D'un pauvre coeur Soulagez le martyr, D'un pauvre
coeur Soulagez la douleur. J'ai beau vous dire Ma vive ardeur, Je vous vois
rire De ma langueur. Ah! cruelle, j'expire Sous tant de rigueur. D'un pauvre
coeur Soulagez le martyr, La première scene... 115

Oeuvres complètes . D'un pauvre cœur Soulagez la douleur.
Second air Croyez—moi, hatons—nous, ma Sylvie, Usons bien des
moments précieux ; Contentons ici notre envie, De nos ans le feu nous y
convie ; Nous ne saurions, vous et moi, faire mieux. Quand l'hiver a glacé
nos guérets, Le printemps vient reprendre sa place, Et ramène a nos champs
leurs attraits ; Mais, hélas ! quand l'age nous glace, Nos beaux jours ne
reviennent jamais. Ne cherchons tous les jours qu'a nous plaire, Soyons-y
l'un et l'autre empressés ; Du plaisir faisons notre affaire, Des chagrins
songeons a nous défaire ; Il vient un temps ow l'on en prend assez. Quand
l'hiver a glacé nos guérets, Le printemps vient reprendre sa place, Et
ramène a nos champs leurs attraits ; Mais, hélas ! quand l'age nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais. L'Egyptienne qui danse et chante est
: Noblet l'ainé. Les douze dansants sont : Quatre jouant de la guitare :
Monsieur de Lulli, Messieurs Beauchamp, Chicaneau et Vagnart. Quatre
jouant des castagnettes : Les sieurs Favier, Bonard, Saint—André et Arnald.
Quatre jouant des gnacares : Messieurs La Marre, Des—Airs second, Du
Feu et Pesan. La première scène... 116

Oeuvres complètes . 2 Le Sicilien ou l'Amour peintre Comédie
Représentée pour la première fois 4 Saint-Germain—en—Laye par ordre de
sa Majesté, au mois de février 1667, et donnée depuis au public sur le
théâtre du Palais—Royal le 10^e du mois de juin de la même année 1667,
par la Troupe du Roi Le Sicilien ou l'Amour peintre 11:7

Oeuvres complètes . Personnages Adraste, gentilhomme françois, amant d'Isidore. Dom Pédre, Sicilien, amant d'Isidore. Isidore, Grecque, esclave de Dom Pédre. Climène, soeur d'Adraste. Hali, valet d'Adraste. Le Sénateur. Les Musiciens. Troupe d'esclaves. Troupe de Maures. Deux laquais. Personnages 118

Oeuvres complètes . 2 Scène | Hali, Musiciens Hali, aux Musiciens. Chut... N'avancez pas davantage, et demeurez dans cet endroit, jusqu'à ce que je vous appelle. Il fait noir comme dans un four : le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Quelle condition que celle d'un esclave ! de ne vivre jamais pour soi, et d'être toujours tout entier aux passions d'un maître ! de n'être réglé que par ses humeurs, et de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre ! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes ; et parce qu'il est amoureux, il faut que, nuit et jour, je n'aie aucun repos. Mais voici des flambeaux, et sans doute c'est lui. Scène | 119

Oeuvres complètes . 2 Scene II Adraste et deux laquais, Hali
Adraste Est-ce toi, Hali ? Hali Et qui pourroit—ce être que moi ? A ces heures de nuit, hors vous et moi, Monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues. Adraste Aussi ne crois—je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son coeur la peine que je sens. Car, enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime : on a toujours au moins le plaisir de la plainte et la liberté des soupirs ; mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir savoir d'une belle si l'amour qu'inspirent ses yeux est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes ; et c'est ce qui me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de souci, sur ma charmante Grecque et ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés. Hali Mais il est en amour plusieurs façons de se parler ; et il me semble, à moi que vos yeux et les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses. Adraste Il est vrai qu'elle et moi souvent nous nous sommes parlé des yeux ; mais comment reconnoître que, chacun de notre côté, nous ayons comme il faut expliqué ce langage ? Et que sais—je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent ? et si les siens me disent ce que je crois parfois entendre ? Hali Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière. Adraste As—tu là tes musiciens ? Hali Oui. Adraste Fais—les approcher. Je veux, jusques au jour, les faire ici chanter, et voir si leur musique n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre. Scène II 420

Oeuvres complètes . 2 Hali Les voici. Que chanteront—ils ?
Adraste Ce qu'ils jugeront de meilleur. Hali Il faut qu'ils chantent un trio
qu'ils me chantèrent l'autre jour. Adraste Non, ce n'est pas ce qu'il me faut.
Hali Ah! Monsieur, c'est du beau bécarré. Adraste Que diantre veux—tu
dire avec ton beau bécarré ? Hali Monsieur, je tiens pour le bécarré : vous
savez que je m'y connois. Le bécarré me charme : hors du bécarré, point de
salut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio. Adraste Non: je veux quelque
chose de tendre et de passionné, quelque chose qui m'entretienne dans une
douce rêverie. Hali Je vois bien que vous êtes pour le bémol ; mais il y a
moyen de nous contenter l'un l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une
certaine scène d'une petite comédie que je leur ai vu essayer. Ce sont deux
bergers amoureux, tous remplis de langueur, qui, sur le bémol, viennent
séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent l'un à l'autre
la cruauté de leurs maîtresses ; et là—dessus vient un berger joyeux, avec
un bécarré admirable, qui se moque de leur foiblesse. Adraste J'y consens.
Voyons ce que c'est. Hali Voici, tout juste, un lieu propre à servir de scène ;
et voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie. Adraste Place-toi contre
ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je fasse cacher les
lumières. Scène II 424

Oeuvres complètes . 2 Scene III Chantée par trois musiciens

Premier musicien Si du triste récit de mon inquiétude Je trouble le repos de votre solitude, Rochers, ne soyez point fâchés. Quand vous saurez l'excès de mes peines secrètes, Tout rochers que vous êtes, Vous en serez touchés.

Second musicien Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance, Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts ; Et moi j'y recommence Mes soupirs languissants et mes tristes regrets. Ah! mon cher Philène.

Premier musicien Ah! mon cher Tirsis. Second musicien Que je sens de peine ! Premier musicien Que j'ai de soucis ! Second musicien Toujours sourde a mes vœux est l'ingrate Climène. Premier musicien Cloris n'a point pour moi de regards adoucis. Tous deux O loi trop inhumaine ! Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer, Pourquoi leur laisses—tu le pouvoir de charmer ? Troisième musicien Pauvres amants, quelle erreur D'adorer des inhumaines ! Jamais les âmes bien saines Ne se payent de rigueur ; Et les faveurs sont les chaînes Qui doivent lier un cœur. On voit cent belles ici Auprès de qui je m'empresse : A leur vouer ma tendresse Je mets mon plus doux souci ; Mais, lors que l'on est tigresse, Ma foi ! je suis tigre aussi.

Premier et second musicien Heureux, hélas ! qui peut aimer ainsi ! Hali Monsieur, je viens d'ouïr quelque bruit au dedans. Scène III 122

Oeuvres complètes . 2 Adraste Qu'on se retire vite, et qu'on
éteigne les flambeaux. Scène III 423

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Dom Pédre,Adraste, Hali Dom Pédre, sortant en bonnet de nuit et robe de chambre, avec une épée sous son bras. Il y a quelque temps que j'entends chanter 4 ma porte ; et, sans doute, cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tache a découvrir quelles gens ce peuvent être. Adraste Hali ! Hali Quoi ? Adraste N'entends—tu plus rien ? Hali Non. (Dom Peédre est derrière eux, qui les écoute.) Adraste Quoi ? tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment a cette aimable Grecque ? et ce jaloux maudit, ce trattre de Sicilien, me fermera toujours tout accès auprès d'elle ? Hali Je voudrois, de bon coeur, que le diable l'efît emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le facheux, le bourreau qu'il est. Ah ! si nous le tenions ici, que je prendrois de joie a venger sur son dos tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire ! Adraste Si faut—il bien pourtant trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal : jy suis trop engagé pour en avoir le démenti ; et quand j'y devrois employer... Hali Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire, mais la porte est ouverte ; et si vous le voulez, j'entrerais doucement pour découvrir d'ow cela vient. (Dom Pédre se retire sur sa porte.) Scène IV 124

Oeuvres complètes . 2 Adraste Oui, fais ; mais sans faire de bruit ;
je ne m'éloigne pas de toi. Plit au Ciel que ce fit la charmante Isidore ! Dom
Pédre, lui donnant sur la joue. Qui va la ? Hali, lui faisant de même. Ami.
Dom Pédre Hola ! Francisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas,
Georges, Charles, Barthélemy : allons, promptement, mon épée, ma
rondache, ma hallebarde, mes pistolets, mes mousquetons, mes fusils ; vite,
dépechez, allons, tue, point de quartier. Sceéne IV 425

Oeuvres complètes . Scène V Adraste, Hali Adraste Je n'entends remuer personne. Hali ? Hali ? Hali, caché dans un coin. Monsieur. Adraste Ot donc te caches—tu ? Hali Ces gens sont—ils sortis ? Adraste Non: personne ne bouge. Hali, en sortant d'ow il étoit caché. S'ils viennent, ils seront frottés. Adraste Quoi ? tous nos soins seront donc inutiles ? Et toujours ce facheux jaloux se moquera de nos desseins. Hali Non: le courroux du point d'honneur me prend ; il ne sera pas dit qu'on triomphe de mon adresse ; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles, et je prétends faire éclater les talents que j'ai eus du Ciel. Adraste Je voudrois seulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fit avertie des sentiments qu'on a pour elle, et savoir les siens la—dessus. Après, on peut trouver facilement les moyens... Hali Laissez—moi faire seulement : j'en essayerai tant de toutes les manières, que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour paroît ; je vais chercher mes gens, et venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux sorte. Scène V 126

Oeuvres complètes . 2 Scène VI Dom Pédre, Isidore Isidore Je ne sais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin ; cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui ; et ce n'est guère pour avoir le teint frais et les yeux brillants que se lever ainsi dès la pointe du jour. Dom Pédre J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est. Isidore Mais l'affaire que vous avez eue bien pu se passer, je crois, de ma présence ; et vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin. Dom Pédre Oui ; mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillants ; et cette nuit encore, on est venu chanter sous nos fenêtres. Isidore Il est vrai ; la musique en étoit admirable. Dom Pédre C'étoit pour vous que cela se faisoit ? Isidore Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites. Dom Pédre Vous savez qui étoit celui qui donnoit cette sérénade ? Isidore Non pas ; mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée. Dom Pédre Obligée ! Isidore Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir. Dom Pédre Vous trouvez donc bon qu'on vous aime ? Scène VI 127

Oeuvres complètes . 2 Isidore Fort bon. Cela n'est jamais qu'obligeant. Dom Pédre Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin ? Isidore Assurément. Dom Pédre C'est dire fort net ses pensées. Isidore A quoi bon de dissimuler ? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée : ces hommages 4 NOS appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez—moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela ; et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux. Dom Pédre Mais si vous prenez, vous, du plaisir 4 vous voir aimée, savez—vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement ? Isidore Je ne sais pas pourquoi cela ; et si j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. Y a—t—il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait ? et n'est—ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable ? Dom Pédre Chacun aime 4 sa guise, et ce n'est pas la ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, et vous m'obligerez de n'affecter point tant de la paroître à d'autres yeux. Isidore Quoi ? jaloux de ces choses—la ? Dom Pédre Oui, jaloux de ces choses—la, mais jaloux comme un tigre, et, si voulez : comme un diable. Mon amour vous veut toute 4 moi ; sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher ; et tous les soins qu'on me voit prendre ne sont que pour fermer tout accès aux galants, et m'assurer la possession d'un cœur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose. Isidore Scène VI 128

Oeuvres complètes . 2 Certes, voulez—vous que je dise ? vous prenez un mauvais parti ; et la possession d'un coeur est fort mal assurée, lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étois galant d'une femme qui fat au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude a rendre ce quelqu'un jaloux, et l'obliger a veiller nuit et jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires, et l'on ne tarde guère a profiter du chagrin et de la colère que donne a l'esprit d'une femme la contrainte et la servitude. Dom Pédre Si bien donc que, si quelqu'un vous en contoît, il vous trouveroit disposée 4 recevoir ses vœux ? Isidore Je ne vous dis rien la—dessus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne ; et c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons, et de les tenir renfermées. Dom Pédre Vous reconnoissez peu ce que vous me devez ; et il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie, et dont on veut faire sa femme... Isidore Quelle obligation vous ai—je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude ? si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, et me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle ? Dom Pédre Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour. Isidore Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me hair. Dom Pédre Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligeante ; et je pardonne ces paroles au chagrin et vous pouvez être de vous être levée matin. Scène VI
429

Oeuvres complètes . 2 Scène VII Dom Pédre, Hali, Isidore (Hali faisant plusieurs révérences 4 Dom Peédre.) Dom Pédre Trêve aux cérémonies. Que voulez—vous ? Hali (II se retourne devers Isidore, 4 chaque parole qu'il dit 4 Dom Pédre, et lui fait des signes pour lui faire connoître le dessein de son maître.) Signor (avec la permission de la Signore), je vous dirai (avec la permission de la Signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la Signore), pour vous prier (avec la permission de la Signore) de vouloir bien (avec la permission de la Signore)... Dom Pédre Avec la permission de la Signore, passez un peu de ce côté. Hali Signor, je suis un virtuose. Dom Pédre Je n'ai rien à donner. Hali Ce n'est pas ce que je demande. Mais comme je me mêle un peu de musique et de danse, j'ai instruit quelques esclaves qui voudroient bien trouver un maître qui se plît 4 ces choses ; et comme je sais que vous êtes une personne considérable, je voudrois vous prier de les voir et de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui vouldit s'en accommoder. Isidore C'est une chose à voir, et cela nous divertira. Faites—les—nous venir. Hali Chala bala... Voici une chanson nouvelle, qui est du temps. Ecoutez bien. Chala bala. Scène VII 130

Oeuvres complètes . 2 Scène VIII Hali et quatre esclaves,
Isidore, Dom Pédre (Hali chante dans cette scène et les esclaves dansent
dans les intervalles de son chant.) Hali chante. D'un coeur ardent, en tous
lieux Un amant suit une belle ; Mais d'un jaloux odieux La vigilance
éternelle Fait qu'il ne peut que des yeux S'entretenir avec elle : Est—il
peine plus cruelle Pour un coeur bien amoureux ? Chiribirida ouch alla !
Star bon Turca, Non aver danara. Ti voler comprara ? Mi servi a ti, Se pagar
per mi ; Far bona coucina, Mi levar marina, Far boller caldara. Parlara,
parlara : Ti voler comprara ? C'est un supplice, a tous coups, Sous qui cet
amant expire ; Mais si d'un oeil un peu doux La belle voit son martyr, Et
consent qu'aux yeux de tous Pour ses attraits il soupire, Il pourroit bientôt se
rire De tous les soins du jaloux. Chiribirida ouch alla ! Star bon Turca, Non
aver danara. Ti voler comprara ? Mi servir a ti, Se pagar per mi: Far bona
coucina, Mi levar matina, Far boller caldara. Parlara, parlara ; Ti voler
comprara ? Dom Pédre Savez—vous, mes drdles, Que cette chanson Sent
pour vos épaules Scène VIII 131

Oeuvres complètes . Les coups de baton ? Chiribirida ouch alla !
Mi ti non comprara, Ma ti bastonara, Si ti non andara. Andara, andara, O ti
bastonara. Oh! oh! quels égrillards ! Allons, rentrons ici: j'ai changé de
pensée ; et puis le temps se couvre un peu. (A Hali, qui parait encore 1a.)
Ah! fourbe, que je vous y trouve ! Hali Hé bien ! oui, mon maitre l'adore ; il
n'a point de plus grand desir que de lui montrer son amour ; et si elle y
consent, il la prendra pour femme. Dom Pédre Oui, oui, je la lui garde. Hali
Nous l'aurons malgré vous. Dom Pédre Comment ? coquin... Hali Nous
l'aurons, dis—je, en dépit de vos dents. Dom Pédre Si je prends... Hali Vous
avez beau faire la garde : j'en ai juré, elle sera 4 nous. Dom Pédre Laisse—
moi faire, je t'attraperai sans courir. Hali C'est nous qui vous attraperons :
elle sera notre femme, la chose est résolue. I] faut que j'y périsse, ou que jen
viennne a bout. Scène VIII 132

Oeuvres complètes . 2 Scène IX Adraste, Hali Hali Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative ; mais je... Adraste Ne te mets point en peine ; j'ai trouvé par hasard tout ce que je voulois, et je vais jouir du bonheur de voir chez elle cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui il venoit faire le portrait de cette adorable personne ; et comme il est depuis longtemps de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, et m'envoie a sa place, avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu sais que de tout temps je me suis plu à la peinture, et que parfois je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sache rien faire : ainsi j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux facheux ne soit toujours présent, et n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble ; et pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagème pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente. Hali Laissez—moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. [1 ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire—là. Quand allez—vous ? Adraste Tout de ce pas, et j'ai déjà préparé toutes choses. Hali Je vais, de mon côté, me préparer aussi. Adraste Je ne veux point perdre de temps. Hola ! Il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir. Scène IX 133

Oeuvres complètes . 2 Scène X Dom Pédre,Adraste Dom Pédre
Que cherchez—vous, cavalier, dans cette maison ?Adraste J'y cherche le
seigneur Dom Pédre. Dom Pédre Vous l'avez devant vous.Adraste Il
prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre. Dom Pédre lit. Je vous
envoie, au lieu de moi, pour le portrait que vous savez, ce gentilhomme
françois, qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu
prendre ce soin, sur la proposition que je lui en ai faite. I est, sans contredit,
le premier homme du monde pour ces sortes d'ouvrages, et j'ai cru que je ne
pouvois rendre un service plus agréable que de vous l'envoyer, dans le
dessein que vous avez d'avoir un portrait achevé de la personne que vous
aimez. Gardez—vous bien surtout de lui parler d'aucune récompense ; car
c'est un homme qui s'en offenseroit, et qui ne fait les choses que pour la
gloire et pour la réputation. Dom Pédre, parlant au Francoi. Seigneur
Francois, c'est une grande grace que vous me voulez faire ; et je vous suis
fort obligé.Adraste Toute mon ambition est de rendre service aux gens de
nom et de mérite. Dom Pédre Je vais faire venir la personne dont il s'agit.
Scène X 134

Oeuvres complètes . 2 Scène XI Isidore, Dom Pédre,Adraste et deux laquais Dom Pédre Voici un gentilhomme que Damon nous envoie, qui se veut bien donner la peine de vous peindre. (Adraste baise Isidore en la saluant, et Dom Pédre lui dit :) Hola ! Seigneur François, cette façon de saluer n'est point d'usage en ce pays. Adraste C'est la manière de France. Dom Pédre La manière de France est bonne pour vos femmes ; mais, pour les notres, elle est un peu trop familière. Isidore Je recois cet honneur avec beaucoup de joie. L'aventure me surprend fort, et pour dire le vrai, je ne m'attendois pas d'avoir un peintre si illustre. Adraste Il n'y a personne sans doute qui ne tint 4 beaucoup de gloire de toucher a un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté ; mais le sujet, ici, ne fournit que trop de lui—même, et il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui—Ia. Isidore L'original est peu de chose: mais l'adresse du peintre en saura couvrir les défauts. Adraste Le peintre n'y en voit aucun ; et tout ce qu'il souhaite est d'en pouvoir représenter les graces, aux yeux de tout le monde, aussi grandes qu'il les peut voir. Isidore Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez me faire un portait qui ne me ressemblera pas. Adraste Le Ciel, qui fit l'original, nous 6te le moyen d'en faire un portrait qui puisse flatter. Isidore Le Ciel, quoi que vous en disiez, ne... Dom Pédre Finissons cela, de grace, laissons les compliments, et songeons au portrait. Sceène XI 135

Oeuvres complètes . 2 Adraste Allons, apportez tout. (On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Isidore.) Isidore Ou voulez—vous que je me place ? Adraste Ici. Voici le lieu le plus avantageux, et qui recoit le mieux les vues favorables de la lumière que nous cherchons. Isidore Suis—je bien ainsi ? Adraste Oui. Levez—vous un peu, s'il vous plait. Un peu plus de ce côté—la; le corps tourné ainsi ; la tête un peu levée, afin que la beauté du cou paroisse. Ceci un peu plus découvert. (Il parle de sa gorge.) Bon. La, un peu davantage. Encore tant soit peu. Dom Pédre Il y a bien de la peine a vous mettre ; ne sauriez—vous vous tenir comme il faut ? Isidore Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi ; et c'est 4 Monsieur a me mettre de la façon qu'il veut. Adraste Voilà qui va le mieux du monde, et vous vous tenez a merveilles. (La faisant tourner un peu devers lui.) Comme cela, s'il vous plait. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint. Dom Pédre Fort bien. Adraste Un peu plus de ce côté ; vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie ; vos regards attachés aux miens. Isidore Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles, et ne sont point satisfaites du peintre s'il ne les fait toujours plus belles que le jour. [1 faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes ; car toutes demandent les mêmes choses : un teint tout de lis et de roses, un nez bien fait, une petite bouche, et de grands yeux vifs, bien fendus, et surtout le visage pas plus gros que le poing, l'eussent—elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, et qui n'oblige point 4 demander qui c'est. Adraste

Sceène XI 136

Oeuvres completes . 2 Il seroit malaisé qu'on demandat cela du
votre, et vous avez des traits a qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont
de douceurs et de charmes, et qu'on court de risque a les peindre ! Dom
Pédre Le nez me semble un peu trop gros. Adraste J'ai lu, je ne sais ot,
qu'Apelle peignit autrefois une maitresse d'Alexandre, et qu'il en devint, la
peignant, si éperdument amoureux, qu'il fut près d'en perdre la vie : de sorte
qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ses vœux. (Il parle 4 Dom
Pédre.) Je pourrais faire ici ce qu'Apelle fit autrefois ; mais vous ne feriez
pas peut-être ce que fit Alexandre. Isidore Tout cela sent la nation ; et
toujours Messieurs les Francois ont un fonds de galanterie qui se répand
partout. Adraste On ne se trompe guère a ces sortes de choses ; et vous avez
l'esprit trop éclairé pour ne pas voir de quelle source partent les choses
qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre seroit ici, et que ce seroit votre amant,
je ne pourrais m'empêcher de vous dire que je n'ai rien vu de si beau que ce
que je vois maintenant, et que... Dom Pédre Seigneur Francois, vous ne
devriez pas, ce me semble, parler ; cela vous détourne de votre ouvrage.
Adraste Ah ! point du tout. J'ai toujours de coutume de parler quand je peins
; et il est besoin, dans ces choses, d'un peu de conversation, pour réveiller
l'esprit, et tenir les visages dans la gaieté nécessaire aux personnes que l'on
veut peindre. Scène XI 137

Oeuvres complètes . 2 Scene XII Hali, vêtu en Espagnol, Dom Pédre, Adraste, Isidore Dom Pédre Que veut cet homme-la ? et qui laisse monter les gens sans nous en venir avertir ? Hali J'entre ici librement ; mais, entre cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis—je connu de vous ? Dom Pédre Non, seigneur. Hali Je suis Dom Gilles d'Avalos, et l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite. Dom Pédre Souhaitez—vous quelque chose de moi ? Hali Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sais qu'en ces matières il est malaisé de trouver un cavalier plus consommé que vous ; mais je vous demande pour grace que nous nous tirions 4 l'écart. Dom Pédre Nous voilà assez loin. Adraste, regardant Isidore. Elle a les yeux bleus. Hali Seigneur, j'ai regu un soufflet : vous savez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne 4 main ouverte, sur le beau milieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur le coeur: et je suis dans l'incertitude si, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire assassiner. Dom Pédre Assassiner, c'est le plus court chemin. Quel est votre ennemi ? Hali Parlons bas, s'il vous plait. Adraste, aux genoux d'Isidore, pendant que Dom Pédre parle a Hali. Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, et vous les avez entendus : je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, et je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'être a vous toute ma vie. Scène XII 138

Oeuvres complètes . 2 Isidore Je ne sais si vous dites vrai, mais vous persuadez. Adraste Mais vous persuadé-je jusqu'a vous inspirer quelque peu de bonté pour moi ? Isidore Je ne crains que d'en trop avoir. Adraste En aurez—vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit ? Isidore Je ne puis encore vous le dire. Adraste Qu'attendez—vous pour cela ? Isidore A me résoudre. Adraste Ah! quand on aime, on se résoud bientôt. Isidore Hé bien ! allez, oui, j'y consens. Adraste Mais consentez—vous, dites—moi, que ce soit dès ce moment même ? Isidore Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose, s'arrête—t—on sur le temps ? Dom Pédre, a Hali. Voila mon sentiment, et je vous baise les mains. Hali Seigneur, quand vous aurez reçu quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil, et je pourrai vous rendre la pareille. Dom Pédre Je vous laisse aller sans vous reconduire ; mais, entre cavaliers, cette liberté est permise. Adraste Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon coeur les tendres témoignages... (Dom Pédre, apercevant Adraste qui parle de près a Isidore.) Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton, et je croyois d'abord que ce fait une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois. (Parlant 4 Dom Pédre.) Non, ne regardez rien encore ; faites serrer cela, je vous prie. (A Isidore.) Et vous, je vous conjure de ne vous relacher point, et de garder un Scène XII 139

Oeuvres complètes . 2 esprit gai, pour le dessein que j'ai d'achever
notre ouvrage. Isidore Je conserverai pour cela toute la gaieté qu'il faut.

Scène XII 140

Oeuvres complètes . 2 Scene XIII Dom Pédre, Isidore Isidore

Qu'en dites—vous ? ce gentilhomme me paroît le plus civ. du monde, et l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque chose en eux de poli, de galant, que n'ont point les autres nations. Dom Pédre Oui ; mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'émancipent un peu trop, et s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à tout ce qu'ils rencontrent. Isidore C'est qu'ils savent qu'on plaît aux Dames par ces choses. Dom Pédre Oui; mais s'ils plaisent aux Dames, ils déplaisent fort aux Messieurs ; et l'on n'est point bien aise de voir, sur sa moustache, cajoler hardiment sa femme ou sa maîtresse. Isidore Ce qu'ils en font n'est que par jeu. Scène XIII 141

Oeuvres complètes . 2 Scène XIV Climène, Dom Pédre, Isidore
Climène, voilée. Ah! seigneur cavalier, sauvez—moi, s'il vous plait, des
mains d'un mari furieux dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable,
et passe, dans ses mouvements, tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusqu'à
vouloir que je sois toujours voilée ; et pour m'avoir trouvée le visage un peu
découvert, il a mis l'épée à la main, et m'a réduite à me jeter chez vous,
pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais je le vois
paraître. De grace, seigneur cavalier, sauvez—moi de sa fureur. Dom Pédre
Entrez là dedans avec elle, et n'appréhendez rien. Scène XIV 142

Oeuvres complètes . 2 Scène XV Adraste, Dom Pédre Dom Pédre
Hé quoi ? seigneur, c'est vous ? Tant de jalousie pour un François ? Je
pensois qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables. Adraste Les
François excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font ; et quand nous
nous mêlons d'être jaloux, nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien.
L'infame croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge ; mais vous êtes trop
raisonnable pour blamer mon ressentiment. Laissez—moi, je vous prie, la
traiter comme elle mérite. Dom Pédre Ah ! de grace, arrêtez. L'offense est
trop petite pour un courroux si grand. Adraste La grandeur d'une telle
offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait : elle est 4
transgresser les ordres qu'on nous donne ; et sur de pareilles matières, ce qui
n'est qu'une bagatelle devient fort criminel lorsqu'il est défendu. Dom Pédre
De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été sans dessein ; et je
vous prie enfin de vous remettre bien ensemble. Adraste Hé quoi ? vous
prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses ? Dom
Pédre Oui, je prends son parti ; et si vous voulez m'obliger, vous oublierez
votre colère, et vous vous réconcilierez tous deux. C'est une grace que je
vous demande ; et je la recevrai comme un essai de l'amitié que je veux qui
soit entre nous. Adraste Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous
rien refuser ; je ferai ce que vous voudrez. Scène XV 143

Oeuvres complètes . 2 Scène XVI Climène, Adraste, Dom Pédre
Dom Pédre Hola ! venez. Vous n'avez qu'à me suivre, et j'ai fait votre paix.
Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi. Climène Je vous suis
obligée plus qu'on ne sauroit croire ; mais je m'en vais prendre mon voile ;
je n'ai garde, sans lui, de paroître à ses yeux. Dom Pédre La voici qui s'en
va venir ; et son Ame, je vous assure, a paru toute réjouie lorsque je lui ai
dit que j'avois raccommo   tout. Sc  ne XVI 144

Oeuvres complètes . 2 Scène XVII Isidore, sous le voile de
Climéne, Adraste, Dom Pédre Dom Pédre Puisque vous m'avez bien voulu
donner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu je vous fasse toucher
dans la main l'un de l'autre, et que tous deux je vous conjure de vivre, pour
l'amour de moi, dans une parfaite union. Adraste Oui, je vous le promets,
que, pour l'amour de vous, je m'en vais, avec elle, vivre le mieux du monde.
Dom Pédre Vous m'obligez sensiblement, et j'en garderai la mémoire.
Adraste Je vous donne ma parole, seigneur Dom Pédre, qu'a votre
considération, je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible. Dom
Pédre C'est trop de grace que vous me faites. Il est bon de pacifier et
d'adoucir toujours les choses. Hola! Isidore, venez. Scène XVII 145

Oeuvres complètes . 2 Scene XVIII Climéne, Dom Pédre Dom Pédre Comment ? que veut dire cela ? Climéne, sans voile. Ce que cela veut dire ? Qu'un jaloux est un monstre hai de tout le monde, et qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y efit—il point d'autre intérêt ; que toutes les serrures et les verrous du monde ne retiennent point les personnes, et que c'est le coeur qu'il faut arrêter par la douceur et par la complaisance ; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime, et que vous êtes pris pour dupe. Dom Pédre Dom Pédre souffrira cette injure mortelle ! Non, non : j'ai trop de coeur, et je vais demander l'appui de la justice, pour pousser le perfide 4 bout. C'est ici le logis d'un sénateur. Hola !

Scène XVIII 146

Oeuvres complètes . 2 Scene XIX Le Sénateur, Dom Pédre Le Sénateur Serviteur, seigneur Dom Pédre. Que vous venez a propos ! Dom Pédre Je viens me plaindre a vous d'un affront qu'on m'a fait. Le Sénateur J'ai fait une mascarade la plus belle du monde. Dom Pédre Un traître de Francois m'a joué une pièce. Le Sénateur Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vu de si beau. Dom Pédre Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie. Le Sénateur Ce sont gens vêtus en Maures, qui dansent admirablement. Dom Pédre Vous voyez si c'est une injure qui se doive souffrir. Le Sénateur Les habits merveilleux, et qui sont faits exprès. Dom Pédre Je vous demande l'appui de la justice contre cette action. Le Sénateur Je veux que vous voyez cela. On la va répéter, pour en donner divertissement au peuple. Dom Pédre Comment ? de quoi parlez—vous là ? Le Sénateur Je parle de ma mascarade. Dom Pédre Je vous parle de mon affaire. Le Sénateur Je ne veux point aujourd'hui d'autres affaires que de plaisir. Allons, Messieurs, venez : voyons si cela ira bien. Scène XIX 147

Oeuvres complètes . 2 Dom Pédre La peste soit du fou, avec sa
mascarade ! Le Sénateur Diantre soit le facheux, avec son affaire ! Scène
XIX 148

Oeuvres complètes . 2 Scène dernière Plusieurs Maures font une
danse entre eux, par ot finit la comédie. Scène dernière 149

Oeuvres complètes . 2 Amphitryon Comédie Représentée pour la
première fois 4 Paris sur le Théâtre du Palais—Royal, le 13^e janvier 1668
par la Troupe du Roi Amphitryon 150

Oeuvres complètes . 2 Adresse A son Altesse Sérénissime

Monseigneur le Prince Monseigneur, N'en déplaie a nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épitres dédicatoires ; et Votre Altesse Sérénissime trouvera bon, s'il lui plait, que je ne suive point ici le style de ces messieurs—la, et refuse de me servir de deux ou trois misérables pensées qui ont été tournées et retournées tant de fois, qu'elles sont usées de tous les cotés. Le nom du GRAND CONDE est un nom trop glorieux pour le traiter comme on fait de tous les autres noms. I] ne faut l'appliquer, ce nom illustre, qu'a des emplois qui soient dignes de lui et, pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre a la tête d'une armée plutét qu'a la tête d'un livre ; et je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des ennemis de cet Etat qu'en l'opposant a la critique des ennemis d'une comédie. Ce n'est pas, MONSEIGNEUR, que la glorieuse approbation de VOTRE ALTESSE SERENISSIME ne fat une puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, et qu'on ne soit persuadé des lumières de votre esprit autant que de l'intrépidité de votre coeur et de la grandeur de votre 4me. On sait, par toute la terre, que l'éclat de votre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomptable qui se fait des adorateurs chez ceux même qu'elle surmonte ; qu'il s'étend, ce mérite, jusques aux connoissances les plus fines et les plus relevées, et que les décisions de votre jugement sur tous les ouvrages d'esprit ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sait aussi, Monseigneur, que toutes ces glorieuses approbations dont nous nous vantons en public ne nous coftent rien a faire imprimer ; et que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sait, dis—je, qu'une épitre dédicatoire dit tout ce qu'il lui plait, et qu'un auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus augustes, et de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre ; qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il le veut, l'honneur de leur estime, et de se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé a l'être. Je n'abuserai, MONSEIGNEUR, ni de votre nom, ni de vos bontés, pour combattre les censeurs de l'Amphitryon et m'attribuer une gloire que je n'ai peut-être pas méritée, et je ne prends la liberté de vous offrir ma comédie que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment, avec une profonde vénération, les grandes qualités que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, et que je suis, Monseigneur, avec tout le respect possible, et tout le zèle

imaginable, DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME, Le très humble, très obéissant, et très obligé serviteur, J.B.P. MOLIERE. Adresse 151

Oeuvres complètes . Personnages Mercure. La Nuit. Jupiter, sous la forme d'Amphitryon. Amphitryon, général des Thébains. Alcmène, femme d'Amphitryon. Cléanthis, suivante d'Alcmène et femme de Sosie. Sosie, valet d'Amphitryon. Argatiphontidas, capitaine thébain. Naucratis, capitaine thébain. Polidas, capitaine thébain. Posiclès, capitaine thébain. La scène est à Thebes, devant la maison d'Amphitryon. Personnages 152

Oeuvres complètes . 2 Prologue Mercure, sur un nuage, La Nuit, dans un char, trainé par deux chevaux. Mercure Tout beau ! charmante Nuit ; daignez vous arrêter : Il est certain secours que de vous on desire, Et j'ai deux mots à vous dire De la part de Jupiter. La Nuit Ah! ah! c'est vous, seigneur Mercure ! Qui vous eût deviné là, dans cette posture. Mercure Ma foi! me trouvant las, pour ne pouvoir fournir Aux différents emplois et Jupiter m'engage, Je me suis doucement assis sur ce nuage, Pour vous attendre venir. La Nuit Vous vous moquez, Mercure, et vous n'y songez pas : Sied—il bien à des Dieux de dire qu'ils sont las ? Mercure Les Dieux sont—ils de fer ? La Nuit Non ; mais il faut sans cesse Garder le decorum de la divinité. Il est de certains mots dont l'usage rabaisse Cette sublime qualité, Et que, pour leur indignité, Il est bon qu'aux hommes on laisse. Mercure À votre aise vous en parlez, Et vous avez, la belle, une chaise roulante, et par deux bons chevaux, en dame nonchalante, Vous vous faites trainer partout et vous voulez. Mais de moi ce n'est pas de même ; Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal Aux poètes assez de mal De leur impertinence extrême, D'avoir, par une injuste loi, Dont on veut maintenir l'usage, À chaque Dieu, dans son emploi, Donner quelque allure en partage, Et de me laisser 4 pied, moi, Prologue 153

Oeuvres complètes . Comme un messager de village, Moi, qui suis, comme on sait, en terre et dans les cieux, Le fameux messager du souverain des Dieux, Et qui, sans rien exagérer, Par tous les emplois qu'il me donne, Aurois besoin, plus que personne, D'avoir de quoi me voiturier. La Nuit Que voulez—vous faire à cela ? Les poètes font à leur guise : Ce n'est pas la seule sottise Qu'on voit faire à ces Messieurs—là. Mais contre eux toutefois votre âme à tort s'irrite, Et vos ailes aux pieds sont un don de leurs soins. Mercure Oui ; mais, pour aller plus vite, Est-ce qu'on s'en lasse moins ? La Nuit Laissons cela, seigneur Mercure, Et sachons ce dont il s'agit. Mercure C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit, Qui de votre manteau veut la faveur obscure, Pour certaine douce aventure Qu'un nouvel amour lui fournit. Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles : Bien souvent pour la terre il néglige les cieux ; Et vous n'ignorez pas que ce maître des Dieux Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles, Et sait cent tours ingénieux, Pour mettre à bout les plus cruelles. Des yeux d'Alcmène il a senti les coups ; Et tandis qu'au milieu des béotiques plaines, Amphitryon, son époux, Commande aux troupes thébaines, Il en a pris la forme, et reçoit là—dessous Un soulagement à ses peines Dans la possession des plaisirs les plus doux. L'état des mariés à ses feux est propice : L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours ; Et la jeune chaleur de leurs tendres amours A fait que Jupiter à ce bel artifice S'est avisé d'avoir recours. Son stratagème ici se trouve salutaire ; Mais, près de maint objet chéri, Pareil déguisement seroit pour ne rien faire, Et ce n'est pas partout un bon moyen de plaire Prologue 154

Oeuvres complètes . Que la figure d'un mari. La Nuit J'admire
Jupiter, et je ne comprends pas Tous les déguisements qui lui viennent en
tête. Mercure Il veut goîfiter par 14 toutes sortes d'états, Et c'est agir en dieu
qui n'est pas bête. Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé, Je le
tiendrois fort misérable, S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable, Et qu''au
faite des cieux il fit toujours guindé. Il n'est point, 4 mon gré, de plus sotte
méthode Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur ; Et surtout aux
transports de l'amoureuse ardeur La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter, qui sans doute en plaisirs se connaît, Sait descendre du haut de sa
gloire suprême ; Et pour entrer dans tout ce qu'il lui plait Il sort tout a fait de
lui-même, Et ce n'est plus alors Jupiter qui paraît. La Nuit Passe encor de le
voir, de ce sublime étage, Dans celui des hommes venir, Prendre tous les
transports que leur coeur peut fournir, Et se faire 4 leur badinage, Si, dans
les changements ot son humeur l'engage, A la nature humaine il s'en vouloit
tenir ; Mais de voir Jupiter taureau, Serpent, cygne, ou quelque autre chose,
Je ne trouve point cela beau, Et ne m'étonne pas si parfois on en cause.
Mercure Laissons dire tous les censeurs : Tels changements ont leurs
douceurs Qui passent leur intelligence. Ce dieu sait ce qu'il fait aussi bien
1a qu'ailleurs ; Et dans les mouvements de leurs tendres ardeurs, Les bêtes
ne sont pas si bêtes que l'on pense. La Nuit Revenons a l'objet dont il a les
faveurs. Si par son stratagème il voit sa flamme heureuse, Que peut—il
souhaiter ? et qu'est—ce que je puis ? Mercure Que vos chevaux, par vous
au petit pas réduits, Pour satisfaire aux vœux de son 4me amoureuse,
Prologue 155

Oeuvres complètes . D'une nuit si délicieuse Fassent la plus
longue des nuits ; Qu'a ses transports vous donniez plus d'espace, Et
retardiez la naissance du jour Qui doit avancer le retour De celui dont il
tient la place. La Nuit Voila sans doute un bel emploi Que le grand Jupiter
m'appréte, Et l'on donne un nom fort honnête Au service qu'il veut de moi.
Mercure Pour une jeune déesse, Vous êtes bien du bon temps ! Un tel
emploi n'est bassesse. Que chez les petites gens. Lorsque dans un haut rang
on a l'heur de paroître, Tout ce qu'on fait est toujours bel et bon ; Et suivant
ce qu'on peut être, Les choses changent de nom. La Nuit Sur de pareilles
matières Vous en savez plus que moi ; Et pour accepter l'emploi, J'en veux
croire vos lumières. Mercure Hé ! la, la, Madame la Nuit, Un peu
doucement, je vous prie. Vous avez dans le monde un bruit De n'être pas si
renchérie. On vous fait confidente, en cent climats divers, De beaucoup de
bonnes affaires ; Et je crois, à parler à sentiments ouverts, Que nous ne
nous en devons gueres. La Nuit Laissons ces contrariétés, Et demeurons ce
que nous sommes : N'apprétons point à rire aux hommes En nous disant nos
vérités. Mercure Adieu : je vais là—bas, dans ma commission, Dépouiller
promptement la forme de Mercure Pour y vêtir la figure Du valet
d'Amphitryon. Prologue 156

Oeuvres complètes . 2 La Nuit Moi, dans cet hémisphère, avec
ma suite obscure Je vais faire une station. Mercure Bon jour, la Nuit. La
Nuit Adieu, Mercure. (Mercure descend de son nuage en terre, et la Nuit
passe dans son char.) Prologue 157

Oeuvres complètes . 2 Scène | Sosie Qui va là ? Heu ? Ma peur, a chaque pas, s'accroît. Messieurs, ami de tout le monde. Ah ! quelle audace sans seconde De marcher à l'heure qu'il est ! Que mon maître, couvert de gloire, Me joue ici d'un vilain tour ! Quoi ? si pour son prochain il avoit quelque amour, M'auroit-il fait partir par une nuit si noire ? Et pour me renvoyer annoncer son retour. Et le détail de sa victoire, Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fait jour ? Sosie, à quelle servitude Tes jours sont-ils assujettis ! Notre sort est beaucoup plus rude Chez les grands que chez les petits. Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature, Obligé de s'immoler. Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure, Dès qu'ils parlent, il faut voler. Vingt ans d'assidu service N'en obtiennent rien pour nous ; Le moindre petit caprice Nous attire leur courroux. Cependant notre 4^{me} insensée S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux, Et s'y veut contenter de la fausse pensée Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux. Vers la retraite en vain la raison nous appelle ; En vain notre dépit quelquefois y consent : Leur vue a sur notre zèle Un ascendant trop puissant, Et la moindre faveur d'un coup d'oeil caressant Nous rengage de plus belle. Mais enfin, dans l'obscurité, Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade. Il me faudroit, pour l'ambassade, Quelque discours prémédité. Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire Du grand combat qui met nos ennemis à bas ; Mais comment diantre le faire, Si je ne m'y trouvais pas ? N'importe, parlons—en et d'estoc et de taille, Comme oculaire témoin : Combien de gens font-ils des récits de bataille Dont ils se sont tenus loin ?

Scène | 159

Oeuvres complètes . 2 Pour jouer mon rôle sans peine, Je le veux un peu repasser. Voici la chambre où j'entre en courrier que l'on mène, Et cette lanterne est Alcmène, A qui je me dois adresser. (Il pose sa lanterne 4 terre et lui adresse son compliment.) "Madame, Amphitryon, mon maître, et votre Époux... (Bon ! beau début !) l'esprit toujours plein de vos charmes, M'a voulu choisir entre tous, Pour vous donner avis du succès de ses armes, Et du desir qu'il a de se voir près de vous." "Ha ! vraiment, mon pauvre Sosie, A te revoir j'ai de la joie au cœur." "Madame, ce m'est trop d'honneur, Et mon destin doit faire envie." (Bien répondu !) "Comment se porte Amphitryon ? " "Madame, en homme de courage, Dans les occasions où la gloire l'engage." (Fort bien ! belle conception !) "Quand viendra-t-il, par son retour charmant, Rendre mon âme satisfaite ? " "Le plus tôt qu'il pourra, Madame, assurément, Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite." (Ah !) "Mais quel est l'état où la guerre l'a mis ? Que dit-il ? que fait-il ? Contente un peu mon dame." "Il dit moins qu'il ne fait, Madame, Et fait trembler les ennemis." (Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentilleses ?) "Que font les révoltés ? dis-moi, quel est leur sort ? " " [Ils n'ont pu résister, Madame, à notre effort : Nous les avons taillés en pièces, Mis Pterélas leur chef 4 mort, Pris Télébe d'assaut, et déjà dans le port Tout retentit de nos prouesses." "Ah ! quel succès ! 6 Dieux ! Qui l'eût pu jamais croire ? Raconte-moi, Sosie, un tel événement". "Je le veux bien, Madame ; et, sans m'enfler de gloire, Du détail de cette victoire Je puis parler très-savamment. Figurez-vous donc que Télébe, Madame, est de ce côté : (Il marque les lieux sur sa main, où 4a terre.) C'est une ville, en vérité, Aussi grande quasi que Thebe, La rivière est comme la. Ici nos gens se campèrent ; Et l'espace que voilà, Nos ennemis l'occupèrent : Sur un haut, vers cet endroit, Etoit leur infanterie ; Et plus bas, du côté droit, Scène

| 160

Oeuvres complètes . Etoit la cavalerie. Après avoir aux Dieux adressé les prières, Tous les ordres donnés, on donne le signal. Les ennemis, pensant nous tailler des croupières, Firent trois pelotons de leurs gens a cheval ; Mais leur chaleur par nous fut bientdt réprimée, Et vous allez voir comme quoi. Voila notre avant-garde a bien faire animée ; La, les archers de Créon, notre roi ; Et voici le corps d'armée, (On fait un peu de bruit.) Qui d'abord... Attendez : " le corps d'armée a peur. J'entends quelque bruit, ce me semble. Scène | 161

Oeuvres complètes . 2 Scène II Mercure, Sosie Mercure, sous la forme de Sosie. Sous ce minois qui lui ressemble, Chassons de ces lieux ce causeur, Dont l'abord importun troubleroit la douceur Que nos amants gofisent ensemble. Sosie Mon coeur tant soit peu se rassure, Et je pense que ce n'est rien. Crainte pourtant de sinistre aventure, Allons chez nous achever l'entretien. Mercure Tu seras plus fort que Mercure, Ou je t'en empêcherai bien. Sosie Cette nuit en longueur me semble sans pareille Il faut, depuis le temps que je suis en chemin, Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin, Ou que trop tard au lit le blond Phébus sommeille, Pour avoir trop pris de son vin. Mercure Comme avec irrévérence Parle des Dieux ce maraut ! Mon bras saura bien tantôt Châtier cette insolence, Et je vais m'égayer avec lui comme il faut, En lui volant son nom, avec sa ressemblance. Sosie Ah! par ma foi, j'avois raison : C'est fait de moi, chétive créature ! Je vois devant notre maison Certain homme dont l'encolure Ne me présage rien de bon. Pour faire semblant d'assurance, Je veux chanter un peu d'ici. (Il chante ; et lorsque Mercure parle, sa voix s'affaiblit peu à peu.) Mercure Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence, Que de chanter et m'étourdir ainsi ? Veut-il qu'a l'étriller ma main un peu s'applique ? Scène II 162

Oeuvres complètes . Sosie Cet homme assurément n'aime pas la musique ? Mercure Depuis plus d'une semaine, Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os ; La vertu de mon bras se perd dans le repos, Et je cherche quelque dos, Pour me remettre en haleine. Sosie Quel diable d'homme est-ce ci ? De mortelles frayeurs je sens mon 4^{me} atteinte. Mais pourquoi trembler tant aussi ? Peut—être a—t—il dans l'4^{me} autant que moi de crainte, Et que le drôle parle ainsi Pour me cacher sa peur sous une audace feinte ? Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison : Si je ne suis hardi, tachons de le paraître. Faisons—nous du cœur par raison ; Il est seul, comme moi ; je suis fort, j'ai bon maître. Et voilà notre maison. Mercure Qui va là ? Sosie Moi. Mercure Qui, moi ? Sosie Moi. Courage, Sosie ! Mercure Quel est ton sort, dis—moi ? Sosie D'être homme, et de parler. Mercure Es—tu maître ou valet ? Sosie Comme il me prend envie. Mercure Ou s'adressent tes pas ? Scène II 163

Oeuvres complètes . 2 Sosie Ou j'ai dessein d'aller. Mercure Ah! ceci me déplait. Sosie J'en ai l'ame ravie. Mercure Résolument, par force ou par amour, Je veux savoir de toi, traître, Ce que tu fais, d'ot tu viens avant jour, Ou tu vas, a qui tu peux être. Sosie Je fais le bien et le mal tour a tour ; Je viens de la, vais la; j'appartiens 4 mon maitre. Mercure Tu montres de l'esprit, et je te vois en train De trancher avec moi de l'homme d'importance. Il me prend un desir, pour faire connoissance, De te donner un soufflet de ma main. Sosie A moi-même ? Mercure A toi-même : et t'en voila certain. (Il lui donne un soufflet.) Sosie Ah! ah! c'est tout de bon ! Mercure Non: ce n'est que pour rire, Et répondre a tes quolibets. Sosie Tudieu ! l'ami, sans vous rien dire, Comme vous baillez des soufflets ! Mercure Ce sont la de mes moindres coups, De petits soufflets ordinaires. Sosie Si j'étois aussi prompt que vous, Nous ferions de belles affaires. Scène II 164

Oeuvres complètes . Mercure Tout cela n'est encor rien, Pour y faire quelque pause : Nous verrons bien autre chose, Poursuivons notre entretien. Sosie Je quitte la partie. (Il veut s'en aller.) Mercure Ot vas—tu ? Sosie Que t'importe ? Mercure Je veux savoir où tu vas. Sosie Me faire ouvrir cette porte. Pourquoi retiens—tu mes pas ? Mercure Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace, Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups. Sosie Quoi ? tu veux, par ta menace, M'empêcher d'entrer chez nous ? Mercure Comment, chez nous ? Sosie Oui, chez nous. Mercure O le traître ! Tu te dis de cette maison ? Sosie Fort bien. Amphitryon n'en est—il pas le maître ? Mercure Hé bien ! que fait cette raison ? Sosie Je suis son valet.

Mercure Scène II 165

Oeuvres complètes . 2 Toi ? Sosie Moi. Mercure Son valet ? Sosie
Sans doute. Mercure Valet d'Amphitryon ? Sosie D'Amphitryon, de lui.
Mercure Ton nom est... ? Sosie Sosie. Mercure Heu ? comment ? Sosie
Sosie. Mercure Ecoute : Sais—tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui
? Sosie Pourquoi ! De quelle rage est ton Ame saisie ? Mercure Qui te
donne, dis—moi, cette témérité De prendre le nom de Sosie ? Sosie Moi, je
ne le prends point, je l'ai toujours porté. Mercure O le mensonge horrible !
et l'imprudence extrême ! Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ? Sosie
Fort bien : je le soutiens, par la grande raison Qu'ainsi l'a fait des Dieux la
puissance suprême, Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non, Scène II
166

Oeuvres complètes . Et d'être un autre que moi—même. (Mercure le bat.) Mercure Mille coups de baton doivent être le prix D'une pareille effronterie. Sosie Justice, citoyens ! Au secours ! je vous prie. Mercure Comment, bourreau, tu fais des cris ? Sosie De mille coups tu me meurtris, Et tu ne veux pas que je crie ? Mercure C'est ainsi que mon bras... Sosie L'action ne vaut rien : Tu triomphes de l'avantage Que te donne sur moi mon manque de courage ; Et ce n'est pas en user bien. C'est pure fanfaronnerie De vouloir profiter de la poltronnerie De ceux qu'attaque notre bras. Battre un homme 4a jeu sir n'est pas d'une belle ame ; Et le coeur est digne de blame Contre les gens qui n'en ont pas. Mercure Hé bien ! es—tu Sosie a présent ? qu'en dis—tu ? Sosie Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose ; Et tout le changement que je trouve a la chose, C'est d'être Sosie battu. Mercure Encor ? Cent autres coups pour cette autre impudence. Sosie De grace, fais trêve a tes coups. Mercure Fais donc trêve a ton insolence. Sosie Tout ce qu'il te plaira ; je garde le silence : Scène II

167

Oeuvres complètes . La dispute est par trop inégale entre nous.
Mercure Es—tu Sosie encor ? dis, traître ! Sosie Hélas ! je suis ce que tu
veux ; Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux : Ton bras t'en a fait le
maître. Mercure Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois ? Sosie Il est vrai,
jusqu'ici j'ai cru la chose claire ; Mais ton baton, sur cette affaire, M'a fait
voir que je m'abusois. Mercure C'est moi qui suis Sosie, et tout Thebes
l'avoue : Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi. Sosie Toi, Sosie ?
Mercure Oui, Sosie ; et si quelqu'un s'y joue, Il peut bien prendre garde à
soi. Sosie Ciel ! me faut—il ainsi renoncer à moi—même, Et par un
imposteur me voir voler mon nom ? Que son bonheur est extrême De ce
que je suis poltron ! Sans cela, par la mort... ! Mercure Entre tes dents, je
pense, Tu murmures je ne sais quoi ? Sosie Non. Mais, au nom des Dieux,
donne—moi la licence De parler un moment à toi. Mercure Parle. Sosie
Mais promets—moi, de grace, Que les coups n'en seront point. Signons une
trêve. Scène II 168

Oeuvres complètes . Mercure Passe ; Va, je t'accorde ce point.
Sosie Qui te jette, dis—moi, dans cette fantaisie ? Que te reviendra—t—il
de m'enlever mon nom ? Et peux—tu faire enfin, quand tu serois démon,
Que je ne sois pas moi ? que je ne sois Sosie ? Mercure Comment, tu
peux... Sosie Ah ! tout doux : Nous avons fait trêve aux coups. Mercure
Quoi ? pendard, imposteur, coquin... Sosie Pour des injures, Dis—m'en tant
que tu voudras : Ce sont légères blessures, Et je ne m'en fache pas. Mercure
Tu te dis Sosie ? Sosie Oui. Quelque conte frivole... Mercure Sus, je romps
notre trêve, et reprends ma parole. Sosie N'importe, je ne puis m'anéantir
pour toi, Et souffrir un discours si loin de l'apparence. Etre ce que je suis est
—il en ta puissance ? Et puis—je cesser d'être moi ? S'avisa—t—on jamais
d'une chose pareille ? Et peut—on démentir cent indices pressants ? Révé-je
? est—ce que je sommeille ? Ai—je l'esprit troublé par des transports
puissants ? Ne sens—je pas bien que je veille ? Ne suis—je pas dans mon
bon sens ? Mon maître Amphitryon ne m'a-t—il pas commis A venir en ces
lieux vers Alcmène sa femme ? Ne lui dois—je pas faire, en lui vantant sa
flamme, Un récit de ses faits contre nos ennemis ? Scène II 169

Oeuvres complètes . Ne suis—je pas du port arrivé tout a l'heure ?
Ne tiens—je pas une lanterne en main ? Ne te trouvé—je pas devant notre
demeure ? Ne t'y parlé—je pas d'un esprit tout humain ? Ne te tiens—tu pas
fort de ma poltronnerie Pour m'empêcher d'entrer chez nous ? N'as—tu pas
sur mon dos exercé ta furie ? Ne m'as—tu pas roué de coups ? Ah! tout
cela n'est que trop véritable, Et plat au Ciel le fit—il moins ! Cesse donc
d'insulter au sort d'un misérable, Et laisse 4 mon devoir s'acquitter de ses
soins. Mercure Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire Un assommant
éclat de mon juste courroux. Tout ce que tu viens de dire Est 4 moi, hormis
les coups. C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmène, Et qui du port
Persique arrive de ce pas ; Moi qui viens annoncer la valeur de son bras Qui
nous fait remporter une victoire pleine, Et de nos ennemis a mis le chef a
bas ; C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude, Fils de Dave, honnête
berger ; Frere d'Arpage, mort en pays étranger ; Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager ; Qui dans Thébe ai reçu mille coups
d'étrivière, Sans en avoir jamais dit rien, Et jadis en public fus marqué par
derrière, Pour être trop homme de bien. Sosie Il a raison. A moins d'être
Sosie, On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit ; Et dans l'étonnement dont
mon 4me est saisie, Je commence, a mon tour, a le croire un petit. En effet,
maintenant que je le considère, Je vois qu'il a de moi taille, mine, action.
Faisons—lui quelque question, Afin d'éclaircir ce mystère, Parmi tout le
butin fait sur nos ennemis, Qu'est—ce qu'Amphitryon obtient pour son
partage ? Mercure Cinq fort gros diamants, en noeud proprement mis, Dont
leur chef se paroît comme d'un rare ouvrage. Sosie A qui destine—t—il un
si riche présent ? Scène II 170

Oeuvres complètes . Mercure A sa femme ; et sur elle il le veut voir paraître. Sosie Mais ot, pour l'apporter, est—il mis a présent ? Mercure Dans un coffret, scellé des armes de mon maître. Sosie Il ne ment pas d'un mot a chaque repartie, Et de moi je commence a douter tout de bon. Pres de moi, par la force, il est déjà Sosie ; Il pourroit bien encor l'être par la raison. Pourtant, quand je me tate et que je me rappelle, Il me semble que je suis moi. Ou puis—je rencontrer quelque clarté fidèle, Pour démêler ce que je voi ? Ce que j'ai fait tout seul, et que n'a vu personne, A moins d'être moi—même, on ne le peut savoir. Par cette question il faut que je l'étonne : C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir. Lorsqu'on étoit aux mains, que fis—tu dans nos tentes, Ou tu courus seul te fourrer ? Mercure D'un jambon... Sosie L'y voila ! Mercure Que j'allai déterrer, Je coupai bravement deux tranches succulentes, Dont je sus fort bien me bourrer ; Et joignant a cela d'un vin que l'on ménage, Et dont, avant le godt, les yeux se contentoient, Je pris un peu de courage Pour nos gens qui se battoient. Sosie Cette preuve sans pareille En sa faveur conclut bien ; Et l'on n'y peut dire rien, S'il n'étoit dans la bouteille. Je ne saurois nier, aux preuves qu'on m'expose, Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix. Mais si tu l'es, dis—moi qui tu veux que je sois ? Car encor faut—il bien que je sois quelque chose. Scène II 171

Oeuvres complètes . 2 Mercure Quand je ne serai plus Sosie, Sois
—le, j'en demeure d'accord ; Mais tant que je le suis, je te garantis mort, Si
tu prends cette fantaisie. Sosie Tout cet embarras met mon esprit sur les
dents, Et la raison 4 ce qu'on voit s'oppose. Mais il faut terminer enfin par
quelque chose ; Et le plus court pour moi, c'est d'entrer 1a dedans. Mercure
Ah! tu prends donc, pendard, godt 4 la bastonnade ? Sosie Ah! qu'est—ce
ci? grands Dieux ! il frappe un ton plus fort, Et mon dos, pour un mois, en
doit être malade. Laissons ce diable d'homme, et retournons au port. O juste
Ciel ! j'ai fait une belle ambassade ! Mercure Enfin, je l'ai fait fuir ; et sous
ce traitement De beaucoup d'actions il a reçu la peine. Mais je vois Jupiter,
que fort civilement Reconduit l'amoureuse Alcmène. Scène II 172

Oeuvres complètes . Scène III Jupiter, Alcmène, Cléanthis,
Mercure Jupiter Défendez, chère Alcmène, aux flambeaux d'approcher. Ils
m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue ; Mais ils pourroient ici
découvrir ma venue, Qu'il est 4 propos de cacher. Mon amour, que génoient
tous ces soins éclatants Ou me tenoit lié la gloire de nos armes, Au devoir
de ma charge a volé les instants Qu'il vient de donner a vos charmes. Ce vol
qu'a vos beautés mon coeur a consacré Pourroit être blâmé dans la bouche
publique, Et j'en veux pour témoin unique Celle qui peut m'en savoir gré.
Alcmène Je prends, Amphitryon, grande part a la gloire Que répandent sur
vous vos illustres exploits ; Et l'éclat de votre victoire Sait toucher de mon
coeur les sensibles endroits ; Mais quand je vois que cet honneur fatal
Eloigne de moi ce que j'aime, Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse
extrême, De lui vouloir un peu de mal, Et d'opposer mes voeux a cet ordre
suprême Qui des Thébains vous fait le général. C'est une douce chose, après
une victoire, Que la gloire ot l'on voit ce qu'on aime élevé ; Mais parmi les
périls mêlés 4 cette gloire, Un triste coup, hélas ! est bientôt arrivé. De
combien de frayeurs a—t—on l'ame blessée, Au moindre choc dont on
entend parler ! Voit—on, dans les horreurs d'une telle pensée, Par ot! jamais
se consoler Du coup dont on est menacée ? Et de quelque laurier qu'on
couronne un vainqueur, Quelque part que l'on ait a cet honneur suprême,
Vaut-il ce qu'il en cofite aux tendresses d'un coeur Qui peut, 4 tout moment,
trembler pour ce qu'il aime ? Jupiter Je ne vois rien en vous dont mon feu
ne s'augmente : Tout y marque a mes yeux un coeur bien enflammé ; Et
c'est, je vous l'avoue, une chose charmante De trouver tant d'amour dans un
objet aimé. Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne Scène III 173

Oeuvres complètes . Aux tendres sentiments que vous me faites voir ; Et pour les bien goiter, mon amour, chère Alcmène, Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir : Qu'a votre seule ardeur, qu'a ma seule personne, Je dusse les faveurs que je reçois de vous, Et que la qualité que j'ai de votre époux Ne fait point ce qui me les donne. Alcmène C'est de ce nom pourtant que l'ardeur qui me brûle Tient le droit de paroître au jour, Et je ne comprends rien 4 ce nouveau scrupule Dont s'embarrasse votre amour.

Jupiter Ah! ce que j'ai pour vous d'ardeur et de tendresse Passe aussi celle d'un époux, Et vous ne savez pas, dans des moments si doux, Quelle en est la délicatesse. Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux Sur cent petits égards s'attache avec étude, Et se fait une inquiétude De la manière d'être heureux. En moi, belle et charmante Alcmène, Vous voyez un mari, vous voyez un amant ; Mais l'amant seul me touche, à parler franchement, Et je sens, près de vous, que le mari le gêne. Cet amant, de vos vœux jaloux au dernier point, Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne, Et sa passion ne veut point De ce que le mari lui donne. Il veut de pure source obtenir vos ardeurs, Et ne veut rien tenir des noeuds de l'hyménée, Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs, Et par qui, tous les jours, des plus chères faveurs La douceur est empoisonnée. Dans le scrupule enfin dont il est combattu, Il veut, pour satisfaire 4 sa délicatesse, Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse, Que le mari ne soit que pour votre vertu, Et que de votre cœur, de bonté revêtu, L'amant ait tout l'amour et toute la tendresse. Alcmène Amphitryon, en vérité, Vous vous moquez de tenir ce langage, Et j'aurois peur qu'on ne vous crit pas sage, Si de quelqu'un vous étiez écouté. Jupiter Ce discours est plus raisonnable, Scène III 174

Oeuvres complètes . Alcène, que vous ne pensez ; Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable, Et du retour au port les moments sont pressés. Adieu : de mon devoir l'étrange barbarie Pour un temps m'arrache de vous ; Mais, belle Alcène, au moins, quand vous verrez l'époux, Songez à l'amant, je vous prie. Alcène Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux, Et l'époux et l'amant me sont fort précieux. Cléanthis O Ciel ! que d'aimables caresses D'un époux ardemment chéri ! Et que mon traître de mari Est loin de toutes ces tendresses ! Mercure La Nuit, qu'il me faut avertir, N'a plus qu'à plier tous ces voiles ; Et, pour effacer les étoiles, Le Soleil de son lit peut maintenant sortir. Scène III 175

Oeuvres complètes . Scène IV Cléanthis, Mercure (Mercure veut s'en aller.) Cléanthis Quoi ? c'est ainsi que l'on me quitte ? Mercure Et comment donc ? Ne veux—tu pas Que de mon devoir je m'acquitte ? Et que d'Amphitryon j'aie suivre les pas ? Cléanthis Mais avec cette brusquerie, Traître, de moi te séparer ! Mercure Le beau sujet de facherie ! Nous avons tant de temps ensemble 4 demeurer. Cléanthis Mais quoi ? partir ainsi d'une façon brutale, Sans me dire un seul mot de douceur pour régale ! Mercure Diantre ! ot veux—tu que mon esprit T'aie chercher des fariboles ? Quinze ans de mariage épuisent les paroles, Et depuis un long temps nous nous sommes tout dit. Cléanthis Regarde, traître, Amphitryon, Vois combien pour Alcmène il étale de flamme, Et rougis la—dessus du peu de passion Que tu témoignes pour ta femme. Mercure Hé! mon Dieu ! Cléanthis, ils sont encore amants. Il est certain Age ot tout passe ; Et ce qui leur sied bien dans ces commencements, En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grace. Il nous feroit beau voir, attachés face a face A pousser les beaux sentiments ! Cléanthis Quoi ? suis—je hors d'état, perfide, d'espérer Qu'un coeur auprès de moi soupire ? Scène IV 176

Oeuvres complètes . Mercure Non, je n'ai garde de le dire ; Mais je suis trop barbon pour oser soupirer, Et je ferois crever de rire. Cléanthis Mérites—tu, pendard, cet insigne bonheur De te voir pour épouse une femme d'honneur ? Mercure Mon Dieu ! tu n'es que trop honnête : Ce grand honneur ne me vaut rien. Ne sois point si femme de bien, Et me romps un peu moins la tête. Cléanthis Comment ? de trop bien vivre on te voit me blamer ? Mercure La douceur d'une femme est tout ce qui me charme ; Et ta vertu fait un vacarme Qui ne cesse de m'assommer. Cléanthis Il te faudroit des coeurs pleins de fausses tendresses, De ces femmes aux beaux et louables talents, Qui savent accabler leurs maris de caresses, Pour leur faire avaler l'usage des galants. Mercure Ma foi ! veux—tu que je te dise ? Un mal d'opinion ne touche que les sots ; Et je prendrais pour ma devise : "Moins d'honneur, et plus de repos." Cléanthis Comment ? tu souffrirois, sans nulle répugnance, Que j'aimasse un galant avec toute licence ? Mercure Oui, si je n'étois plus de tes cris rebattu, Et qu'on te vit changer d'humeur et de méthode. J'aime mieux un vice commode Qu'une fatigante vertu. Adieu, Cléanthis, ma chère ame : Il me faut suivre Amphitryon. (Il s'en va.) Cléanthis Pourquoi, pour punir cet infame, Mon coeur n'a—t—il assez de résolution ? Scène IV 177

Oeuvres complètes . 2 Ah ! que dans cette occasion, J'enrage
d'être honnête femme ! Scène IV 178

Oeuvres complètes . Scène | Amphitryon, Sosie Amphitryon

Viens ça, bourreau, viens ça. Sais—tu, maître fripon, Qu'a te faire assommer ton discours peut suffire ? Et que pour te traiter comme je le desire, Mon courroux n'attend qu'un baton ? Sosie Si vous le prenez sur ce ton, Monsieur, je n'ai plus rien à dire, Et vous aurez toujours raison.

Amphitryon Quoi ? tu veux me donner pour des vérités, traître, Des contes que je vois d'extravagance outrés ? Sosie Non : je suis le valet, et vous êtes le maître ; Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez. Amphitryon Ça, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme, Et tout du long t'ouir sur ta commission. Il faut, avant que voir ma femme, Que je débrouille ici cette confusion. Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton âme, Et réponds, mot pour mot, à chaque question. Sosie Mais, de peur d'incongruité, Dites—moi, de grâce, à l'avance, De quel air il vous plait que ceci soit traité.

Parlerai—je, Monsieur, selon ma conscience, Ou comme auprès des grands on le voit usité ? Faut—il dire la vérité, Ou bien user de complaisance ?

Amphitryon Non: je ne te veux obliger Qu'a me rendre de tout un compte fort sincère. Sosie Bon, c'est assez ; laissez—moi faire : Vous n'avez qu'à m'interroger. Amphitryon Scène | 180

Oeuvres complètes . Sur l'ordre que tantot je t'avois su prescrire...
? Sosie Je suis parti, les cieux d'un noir crépe voilés, Pestant fort contre
vous dans ce facheux martyre, Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous
parlez. Amphitryon Comment, coquin ? Sosie Monsieur, vous n'avez rien
qu'a dire, Je mentirai, si vous voulez. Amphitryon Voila comme un valet
montre pour nous du zèle. Passons. Sur les chemins que t'est—il arrivé ?
Sosie D'avoir une frayeur mortelle, Au moindre objet que j'ai trouvé.
Amphitryon Poltron ! Sosie En nous formant Nature a ses caprices ; Divers
penchans en nous elle fait observer : Les uns a s'exposer trouvent mille
délices ; Moi, j'en trouve 4 me conserver. Amphitryon Atrivant au logis... ?
Sosie J'ai devant notre porte, En moi—même voulu répéter un petit Sur quel
ton et de quelle sorte Je ferois du combat le glorieux récit. Amphitryon
Ensuite ? Sosie On m'est venu troubler et mettre en peine. Amphitryon Et
qui ? Sosie Sosie, un moi, de vos ordres jaloux, Scène | 181

Oeuvres complètes . 2 Que vous avez du port envoyé vers
Alcmène, Et qui de nos secrets a connoissance pleine, Comme le moi qui
parle a vous. Amphitryon Quels contes ! Sosie Non, Monsieur, c'est la
vérité pure. Ce moi plutôt que moi s'est au logis trouvé ; Et j'étois venu, je
vous jure, Avant que je fusse arrivé. Amphitryon D'ot peut procéder, je te
prie, Ce galimatias maudit ? Est-ce songe ? est—ce ivrognerie ? Aliénation
d'esprit ? Ou méchante plaisanterie ? Sosie Non: c'est la chose comme elle
est, Et point du tout conte frivole. Je suis homme d'honneur, j'en donne ma
parole, Et vous m'en croirez, s'il vous plait. Je vous dis que, croyant n'être
qu'un seul Sosie, Je me suis trouvé deux chez nous ; Et que de ces deux
moi, piqués de jalousie, L'un est a la maison, et l'autre est avec vous ; Que
le moi que voici, chargé de lassitude A trouvé l'autre moi frais, gaillard, et
dispos, Et n'ayant d'autre inquiétude Que de battre et casser des os.
Amphitryon Il faut être, je le confesse, D'un esprit bien posé, bien
tranquille, bien doux, Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.
Sosie Si vous vous mettez en courroux, Plus de conférence entre nous :
Vous savez que d'abord tout cesse. Amphitryon Non: sans emportement je
te veux écouter ; Je l'ai promis. Mais dis, en bonne conscience, Au mystère
nouveau que tu me viens conter Est-il quelque ombre d'apparence ? Sosie
Scène | 182

Oeuvres complètes . 2 Non: vous avez raison, et la chose a chacun Hors de créance doit paroître. C'est un fait a n'y rien connoître, Un conte extravagant, ridicule, importun : Cela choque le sens commun ; Mais cela ne laisse pas d'être. Amphitryon Le moyen d'en rien croire, 4 moins qu'être insensé ? Sosie Je ne l'ai pas cru, moi, sans une peine extrême : Je me suis d'être deux senti l'esprit blessé, Et longtemps d'imposteur j'ai traité ce moi-même. Mais a me reconnoître enfin il m'a forcé : J'ai vu que c'étoit moi, sans aucun stratagème ; Des pieds jusqu'a la tête, il est comme moi fait, Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes ; Enfin deux gouttes de lait Ne sont pas plus ressemblantes ; Et n'étoit que ses mains sont un peu trop pesantes, J'en serois fort satisfait. Amphitryon A quelle patience il faut que je m'exhorte ! Mais enfin n'es—tu pas entré dans la maison ? Sosie Bon, entré ! Hé! de quelle sorte ? Ai-je voulu jamais entendre de raison ? Et ne me suis—je pas interdit notre porte ? Amphitryon Comment donc ? Sosie Avec un baton : Dont mon dos sent encore une douleur très—forte. Amphitryon On t'a battu ? Sosie Vraiment. Amphitryon Et qui ? Sosie Moi. Scène | 183

Oeuvres complètes . Amphitryon Toi, te battre ? Sosie Oui, moi: non pas le moi d'ici, Mais le moi du logis, qui frappe comme quatre.
Amphitryon Te confonde le Ciel de me parler ainsi ! Sosie Ce ne sont point des badinages. Le moi que j'ai trouvé tantôt Sur le moi qui vous parle a de grands avantages : Il a le bras fort, le coeur haut ; J'en ai regu des témoignages, Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut : C'est un drôle qui fait des rages. Amphitryon Achétons. As—tu vu ma femme ? Sosie Non. Amphitryon Pourquoi ? Sosie Par une raison assez forte. Amphitryon Qui t'a fait y manquer, maraud ? explique-toi. Sosie Faut—il le répéter vingt fois de même sorte ? Moi, vous dis—je, ce moi plus robuste que moi, Ce moi qui s'est de force emparé de la porte, Ce moi qui m'a fait filer doux, Ce moi qui le seul moi veut être, Ce moi de moi—même jaloux, Ce moi vaillant, dont le courroux Au moi poltron s'est fait connaître, Enfin ce moi qui suis chez nous, Ce moi qui s'est montré mon maître, Ce moi qui m'a roué de coups. Amphitryon Il faut que ce matin, a force de trop boire, Il se soit troublé le cerveau. Scène | 184

Oeuvres complètes . 2 Sosie Je veux être pendu si j'ai bu que de l'eau : A mon serment on m'en peut croire. Amphitryon Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés ? Et qu'un songe facheux, dans ses confus mystères, T'ait fait voir toutes les chimères Dont tu me fais des vérités ? Sosie Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé, Et n'en ai même aucune envie. Je vous parle bien éveillé ; J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie ! Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie, Quand il m'a si bien étrillé. Amphitryon Suis—moi. Je t'impose silence : C'est trop me fatiguer l'esprit ; Et je suis un vrai fou d'avoir la patience D'écouter d'un valet les sottises qu'il dit. Sosie Tous les discours sont des sottises, Partant d'un homme sans éclat ; Ce seroit paroles exquises Sic'étoit un grand qui parlat. Amphitryon Entrons, sans davantage attendre. Mais Alcmène paroît avec tous ses appas. En ce moment sans doute elle ne m'attend pas Et mon abord la va surprendre. Scène | 185

Oeuvres complètes . Scène II Alcène, Cléanthis, Amphitryon,
Sosie Alcène Allons pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux Nous
acquitter de nos hommages, Et les remercier des succès glorieux Dont
Thebes, par son bras, gotite les avantages. O dieux ! Amphitryon Fasse le
Ciel qu'Amphitryon vainqueur Avec plaisir soit revu de sa femme, Et que ce
jour favorable 4 ma flamme Vous redonne a mes yeux avec le même coeur,
Que j'y retrouve autant d'ardeur Que vous en rapporte mon ame ! Alcène
Quoi ? de retour si tot ? Amphitryon Certes, c'est en ce jour Me donner de
vos feux un mauvais témoignage, Et ce "Quoi ? si t6t de retour ? " En ces
occasions n'est guère le langage D'un coeur bien enflammé d'amour. J'osois
me flatter en moi-même Que loin de vous j'aurois trop demeuré. L'attente
d'un retour ardemment désiré Donne a tous les instants une longueur
extrême, Et l'absence de ce qu'on aime, Quelque peu qu'elle dure, a toujours
trop duré. Alcène Je ne vois... Amphitryon Non, Alcène, 4 son
impatience On mesure le temps en de pareils états ; Et vous comptez les
moments de l'absence En personne qui n'aime pas. Lorsque l'on aime
comme il faut, Le moindre éloignement nous tue, Et ce dont on chérit la vue
Ne revient jamais assez tot. De votre accueil, je le confesse, Se plaint ici
mon amoureuse ardeur, Scène II 186

Oeuvres complètes . Et j'attendois de votre coeur D'autres transports de joie et de tendresse. Alcmène J'ai peine à comprendre sur quoi Vous fondez les discours que je vous entends faire ; Et si vous vous plaignez de moi, Je ne sais pas, de bonne foi, Ce qu'il faut pour vous satisfaire, Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour, On me vit témoigner une joie assez tendre, Et rendre aux soins de votre amour Tout ce que de mon coeur vous aviez lieu d'attendre. Amphytrion Comment ? Alcmène Ne fis—je pas éclater à vos yeux Les soudains mouvements d'une entière allégresse ? Et le transport d'un coeur peut—il s'expliquer mieux, Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse ? Amphytrion Que me dites—vous là ? Alcmène Que même votre amour Montra de mon accueil une joie incroyable ; Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour, Je ne vois pas qu'à ce soudain retour Ma surprise soit si coupable. Amphytrion Est-ce que du retour que j'ai précipité Un songe, cette nuit, Alcmène, dans votre âme A prévenu la vérité ? Et que m'ayant peut—être en dormant bien traité Votre coeur se croit vers ma flamme Assez amplement acquitté ? Alcmène Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité, Amphytrion, à dans votre âme Du retour d'hier au soir brouillé la vérité ? Et que du doux accueil duquel je m'acquittai Votre coeur prétend à ma flamme Ravir toute l'honnêteté ? Amphytrion Cette vapeur dont vous me régalez Scène II 187

Oeuvres complètes . Est un peu, ce me semble, étrange. Alcène
C'est ce qu'on peut donner pour change Au songe dont vous me parlez.
Amphitryon A moins d'un songe, on ne peut pas sans doute Excuser ce
qu'ici votre bouche me dit. Alcène A moins d'une vapeur qui vous trouble
l'esprit, On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute. Amphitryon
Laissons un peu cette vapeur, Alcène. Alcène Laissons un peu ce songe,
Amphitryon. Amphitryon Sur le sujet dont il est question, Il n'est guère de
jeu que trop loin on ne mène. Alcène Sans doute ; et pour marque
certaine, Je commence à sentir un peu d'émotion. Amphitryon Est-ce donc
que par là vous voulez essayer A réparer l'accueil dont je vous ai fait
plainte ? Alcène Est-ce donc que par cette feinte Vous désirez vous égayer
? Amphitryon Ah! de grace, cessons, Alcène, je vous prie, Et parlons
sérieusement. Alcène Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement :
Finissons cette raillerie. Amphitryon Quoi ? vous osez me soutenir en face
Que plus tôt qu'à cette heure on m'ait ici pu voir ? Alcène Quoi ? vous
voulez nier avec audace Que dès hier en ce lieu vous vintes sur le soir ?
Scène II 188

Oeuvres complètes . Amphitryon
Moi ! je vins hier ? Alcène
Sans doute ; et dès devant l'aurore, Vous vous en êtes retourné. Amphitryon
Ciel ! un pareil débat s'est—il pu voir encore ? Et qui de tout ceci ne seroit
étonné ? Sosie ? Sosie Elle a besoin de six grains d'ellébore. Monsieur, son
esprit est tourné. Amphitryon Alcène, au nom de tous les Dieux ! Ce
discours a d'étranges suites : Reprenez vos sens un peu mieux, Et pensez
ce que vous dites. Alcène J'y pense mfrement aussi, Et tous ceux du logis
ont vu votre arrivée. J'ignore quel motif vous fait agir ainsi ; Mais si la
chose avoit besoin d'être prouvée, S'il étoit vrai qu'on pit ne s'en souvenir
pas, De qui puis—je tenir, que de vous, la nouvelle Du dernier de tous vos
combats ? Et les cinq diamants que portoit Ptérélas, Qu'a fait dans la nuit
éternelle Tomber l'effort de votre bras ? Et pourroit—on vouloir un plus sir
témoignage ? Amphitryon Quoi ? je vous ai déjà donné Le noeud de
diamants que j'eus pour mon partage, Et que je vous ai destiné ? Alcène
Assurément. Il n'est pas difficile. De vous en bien convaincre. Amphitryon
Et comment ? Alcène Le voici. Scène II 189

Oeuvres complètes . Amphitryon Sosie ! Sosie Elle se moque, et je le tiens ici ; Monsieur, la feinte est inutile. Amphitryon Le cachet est entier. Alcmène Est-ce une vision ? Tenez. Trouverez—vous cette preuve assez forte ? Amphitryon Ah Ciel ! 6 juste Ciel ! Alcmeéne Allez, Amphitryon, Vous vous moquez d'en user de la sorte, Et vous en devriez avoir confusion. Amphitryon Romps vite ce cachet. Sosie, ayant ouvert le coffret. Ma foi, la place est vide. Il faut que par magie on ai su le tirer, Ou bien que de lui-même il soit venu, sans guide, Vers celle qu'il a su qu'on en vouloit parer. Amphitryon O Dieux, dont le pouvoir sur les choses préside, Quelle est cette aventure ? et qu'en puis—je augurer Dont mon amour ne s'intimide ! Sosie Si sa bouche dit vrai, nous avons même sort, Et de même que moi, Monsieur, vous êtes double. Amphitryon Tais—toi. Alcmène Sur quoi vous étonner si fort ? Et d'ot: peut naitre ce grand trouble ? Amphitryon O Ciel ! quel étrange embarras ! Je vois des incidents qui passent la nature ; Et mon honneur redoute une aventure Que mon esprit ne comprend pas. Scène II 190

Oeuvres complètes . Alcène Songez—vous, en tenant cette
preuve sensible, A me nier encor votre retour pressé ? Amphitryon Non ;
mais ace retour daignez, s'il est possible, Me conter ce qui s'est passé.
Alcène Puisque vous demandez un récit de la chose. Vous voulez dire
donc que ce n'étoit pas vous ? Amphitryon Pardonnez—moi ; mais j'ai
certaine cause Qui me fait demander ce récit entre nous, Alcène Les
souds importants qui vous peuvent saisir, Vous ont—ils fait si vite en
perdre la mémoire ? Amphitryon Peut—être ; mais enfin vous me ferez
plaisir De m'en dire toute l'histoire. Alcène L'histoire n'est pas longue. A
vous je m'avancai, Pleine d'une aimable surprise ; Tendrement je vous
embrassai, Et témoignai ma joie a plus d'une reprise. Amphitryon, en soi-
même. Ah! d'un si doux accueil je me serois passé. Alcène Vous me fîtes
d'abord ce présent d'importance, Que du butin conquis vous m'aviez destiné.
Votre coeur, avec véhémence, Métala de ses feux toute la violence, Et les
soins importuns qui l'avoient enchainé, L'aise de me revoir, les tourments de
l'absence, Tout le souci que son impatience Pour le retour s'étoit donné ; Et
jamais votre amour, en pareille occurrence, Ne me parut si tendre et si
passionné. Amphitryon, en soi-même. Peut—on plus vivement se voir
assassiné ? Alcène Tous ces transports, toute cette tendresse, Comme vous
croyez bien, ne me déplaisoient pas ; Et s'il faut que je le confesse, Scène II
191

Oeuvres complètes . Mon cœur, Amphitryon, y trouvoit mille
appas. Amphitryon Ensuite, s'il vous plaît. Alcmène Nous nous
entrecoupâmes De mille questions qui pouvoient nous toucher. On servit.
Tête à tête ensemble nous soupâmes ; Et le souper fini, nous nous fîmes
coucher. Amphitryon Ensemble ? Alcmène Assurément. Quelle est cette
demande ? Amphitryon Ah! c'est ici le coup le plus cruel de tous, Et dont a
s'assurer trembloit mon feu jaloux. Alcmène D'où vous vient à ce mot une
rougeur si grande ? Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous ?
Amphitryon Non, ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible : Et qui dit
qu'hier ici mes pas se sont portés, Dit de toutes les faussetés La fausseté la
plus horrible. Alcmène Amphitryon ! Amphitryon Perfide ! Alcmène Ah!
quel emportement ! Amphitryon Non, non : plus de douceur et plus de
déférence, Ce revers vient au bout de toute ma constance ; Et mon cœur ne
respire, en ce fatal moment, Et que fureur et que vengeance. Alcmène De
qui donc vous venger ? et quel manque de foi Vous fait ici me traiter de
coupable ! Amphitryon Scène II 192

Oeuvres complètes . Je ne sais pas, mais ce n'étoit pas moi ; Et c'est un désespoir qui de tout rend capable. Alcmène Allez, indigne époux, le fait parle de soi, Et l'imposture est effroyable. C'est trop me pousser la—dessus. Et d'infidélité me voir trop condamnée. Si vous cherchez, dans ces transports confus, Un prétexte a briser les noeuds d'un hyménée Qui me tient a vous enchainée, Tous ces détours sont superflus ; Et me voila déterminée A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus. Amphitryon Après l'indigne affront que l'on me fait connoître, C'est bien a quoi sans doute il faut vous préparer : C'est le moins qu'on doit voir, et les choses peut —être Pourront n'en pas 14 demeurer. Le déshonneur est sŕ, mon malheur m'est visible, Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir ; Mais le détail encor ne m'en est pas sensible, Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir. Votre frère déjà peut hautement répondre Que jusqu'a ce matin je ne l'ai point quitté : Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre Sur ce retour qui m'est faussement imputé. Après, nous percerons jusqu'au fond d'un mystère Jusques a présent inoui ; Et dans les mouvements d'une juste coleère, Malheur a qui m'aura trahi ! Sosie Monsieur... Amphitryon Ne m'accompagne pas, Et demeure ici pour m'attendre. Cléanthis Faut-il ? ... Alcmène Je ne puis rien entendre : Laisse—moi seule et ne suis point mes pas. Scène II 193

Oeuvres complètes . Scène III Cléanthis, Sosie Cléanthis Il faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle ; Mais le frère sur—le—champ Finira cette querelle. Sosie C'est ici, pour mon maître, un coup assez touchant. Et son aventure est cruelle. Je crains fort pour mon fait quelque chose approchant, Et je m'en veux tout doux éclaircir avec elle. Cléanthis Voyez s'il me viendra seulement aborder ! Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître. Sosie La chose quelquefois est facheuse à connoître, Et je tremble à la demander. Ne vaudroit—il point mieux, pour ne rien hasarder, Ignorer ce qu'il en peut être ? Allons, tout coup vaille, il faut voir, Et je ne m'en saurois défendre. La foiblesse humaine est d'avoir Des curiosités d'apprendre Ce qu'on ne voudroit pas savoir. Dieu te gard', Cléanthis ! Cléanthis Ah! ah! tut'en avises, Traître, de t'approcher de nous ! Sosie Mon Dieu ! qu'as—tu ? toujours on te voit en courroux, Et sur rien tu te formalises. Cléanthis Qu'appelles—tu sur rien, dis ? Sosie J'appelle sur rien Ce qui sur rien s'appelle en vers ainsi qu'en prose ; Et rien, comme tu le sais bien, Veut dire rien, ou peu de chose. Cléanthis Scène III 194

Oeuvres complètes . 2 Je ne sais qui me tient, infame, Que je ne t'arrache les yeux, Et ne t'apprenne ot va le courroux d'une femme. Sosie Hola ! d'ot te vient donc ce transport furieux ? Cléanthis Tu n'appelles donc rien le procédé, peut—être, Qu'avec moi ton coeur a tenu ? Sosie Et quel ? Cléanthis Quoi ? tu fais l'ingénu ? Est-ce qu'a l'exemple du maître Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ? Sosie Non, je sais fort bien le contraire ; Mais je ne t'en fais pas le fin : Nous avions bu de je ne sais quel vin, Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire. Cléanthis Tu crois peut—être excuser par ce trait... Sosie Non, tout de bon, tu m'en peux croire. J'étois dans un état ou je puis avoir fait Des choses dont j'aurois regret, Et dont je n'ai nulle mémoire. Cléanthis Tu ne te souviens point du tout de la manière Dont tu m'as su traiter, étant venu du port ? Sosie Non plus que rien. Tu peux m'en faire le rapport : Je suis équitable et sincère, Et me condamnerai moi—même, si j'ai tort. Cléanthis Comment ? Amphitryon m'ayant su disposer, Jusqu'a ce que tu vins j'avois poussé ma veille ; Mais je ne vis jamais une froideur pareille : De ta femme il fallut moi—même t'aviser ; Et lorsque je fus te baiser, Tu détournas le nez, et me donnas l'oreille. Scène III

195

Oeuvres complètes . 2 Sosie Bon ! Cléanthis Comment, bon ?
Sosie Mon Dieu ! tu ne sais pas pourquoi, Cléanthis, je tiens ce langage :
J'avois mangé de l'ail, et fis en homme sage De détourner un peu mon
haleine de toi. Cléanthis Je te sus exprimer des tendresses de coeur ; Mais a
tous mes discours tu fus comme une souche ; Et jamais un mot de douceur
Ne te put sortir de la bouche. Sosie Courage ! Cléanthis Enfin ma flamme
eut beau s'émanciper, Sa chaste ardeur en toi ne trouva rien que glace ; Et
dans un tel retour, je te vis la tromper, Jusqu'a faire refus de prendre au lit la
place Que les lois de l'hymen t'obligent d'occuper. Sosie Quoi ? je ne
couchai point... Cléanthis Non, lache. Sosie Est—il possible ? Cléanthis
Traître, il n'est que trop assuré. C'est de tous les affronts l'affront le plus
sensible ; Et loin que ce matin ton coeur l'ait réparé, Tu t'es d'avec moi
séparé Par des discours chargés d'un mépris tout visible. Sosie Vivat Sosie !
Cléanthis Hé quoi? ma plainte a cet effet ? Tu ris après ce bel ouvrage ?
Scène III 196

Oeuvres complètes . 2 Sosie Que je suis de moi satisfait !

Cléanthis Exprime-t—on ainsi le regret d'un outrage ? Sosie Je n'aurois jamais cru que j'eusse été si sage. Cléanthis Loin de te condamner d'un si perfide trait, Tu m'en fais éclater la joie en ton visage ! Sosie Mon Dieu, tout doucement ! Si je paroiss joyeux, Crois que j'en ai dans l'4me une raison très—forte, Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux Que d'en user tantôt avec toi de la sorte. Cléanthis Traître, te moques—tu de moi ? Sosie Non, je te parle avec franchise. En l'état oti j'étois, j'avois certain effroi, Dont avec ton discours mon ame s'est remise. Je m'appréhendois fort, et craignois qu'avec toi Je n'eusse fait quelque sottise. Cléanthis Quelle est cette frayeur ? et sachons donc pourquoi. Sosie Les médecins disent, quand on est ivre, Que de sa femme on se doit abstenir, Et que dans cet état il ne peut provenir Que des enfants pesants et qui ne sauroient vivre. Vois, si mon coeur n'efit su de froideur se munir, Quels inconvénients auroient pu s'en ensuivre ! Cléanthis Je me moque des médecins, Avec leurs raisonnements fades : Qu'ils réglent ceux qui sont malades, Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains. Ils se mêlent de trop d'affaires, De prétendre tenir nos chastes feux génés ; Et sur les jours caniculaires Ils nous donnent encore, avec leurs lois sévères, De cent sots contes par le nez.

Scène III 197

Oeuvres complètes . Sosie Tout doux ! Cléanthis Non: je soutiens que cela conclut mal : Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes. Il n'est ni vin ni temps qui puisse être fatal A remplir le devoir de l'amour conjugal ; Et les médecins sont des bêtes. Sosie Contre eux, je t'en supplie, apaise ton courroux : Ce sont d'honnêtes gens, quoi que le monde en dise. Cléanthis Tu n'es pas oti tu crois ; en vain tu files doux : Ton excuse n'est point une excuse de mise ; Et je me veux venger tôt ou tard, entre nous, De l'air dont chaque jour je vois qu'on me méprise. Des discours de tantôt je garde tous les coups, Et tacherai d'user, lache et perfide époux, De cette liberté que ton coeur m'a permise. Sosie Quoi ? Cléanthis Tu m'a dit tantôt que tu consentois fort, Lache, que j'en aimasse un autre. Sosie Ah! pour cet article, j'ai tort. Je m'en dédis, il y va trop du notre : Garde-toi bien de suivre ce transport. Cléanthis Si je puis une fois pourtant Sur mon esprit gagner la chose... Sosie Fais 4 ce discours quelque pause : Amphitryon revient, qui me paroît content. Scène III 198

Oeuvres complètes . Scène IV Jupiter, Cléanthis, Sosie
Jupiter Je viens prendre le temps de rapaiser Alcène, De bannir les chagrins que son cœur veut garder, Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amène, Le doux plaisir de se raccommode. Alcène est là—haut, n'est—ce pas ? Cléanthis
Cléanthis Oui, pleine d'une inquiétude Qui cherche de la solitude, Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas. Jupiter Quelque défense qu'elle ait faite, Elle ne sera pas pour moi. Cléanthis Son chagrin, à ce que je vois, A fait une prompte retraite. Scène IV 199

Oeuvres complètes . Scène V Cléanthis, Sosie Sosie Que dis—tu,
Cléanthis, de ce joyeux maintien, Après son fracas effroyable ? Cléanthis
Que si toutes nous faisons bien, Nous donnerions tous les hommes au
diable. Et que le meilleur n'en vaut rien. Sosie Cela se dit dans le courroux ;
Mais aux hommes par trop vous êtes accrochées ; Et vous seriez, ma foi !
toutes bien empêchées, Si le diable les prenoit tous. Cléanthis Vraiment...
Sosie Les voici. Taisons—nous. Scène V 200

Oeuvres complètes . 2 Scène VI Jupiter, Alcène, Cléanthis,
Sosie Jupiter Voulez—vous me désespérer Hélas ! arrêtez, belle Alcène.
Alcène Non, avec l'auteur de ma peine Je ne puis du tout demeurer.
Jupiter De grace... Alcène Laissez—moi. Jupiter Quoi... ? Alcène
Laissez—moi, vous dis—je. Jupiter Ses pleurs touchent mon ame, et sa
douleur m'afflige. Souffrez que mon coeur... Alcène Non, ne suivez point
mes pas. Jupiter Ot voulez—vous aller ? Alcène Ou vous ne serez pas.
Jupiter Ce vous est une attente vaine. Je tiens a vos beautés par un noeud
trop serré, Pour pouvoir un moment en être séparé : Je vous suivrai partout,
Alcène. Alcène Et moi, partout je vous fuirai. Jupiter Je suis donc bien
épouvantable ? Scène VI 201

Oeuvres complètes . Alcène Plus qu'on ne peut dire, 4 mes yeux. Oui, je vous vois comme un monstre effroyable, Un monstre cruel, furieux, Et dont l'approche est redoutable, Comme un monstre à fuir en tous lieux. Mon cœur souffre, 4 vous voir, une peine incroyable ; C'est un supplice qui m'accable ; Et je ne vois rien sous les cieux D'affreux, d'horrible, d'odieux, Qui ne me fit plus que vous supportable. Jupiter En voilà bien, hélas ! que votre bouche dit. Alcène J'en ai dans le cœur davantage ; Et pour s'exprimer tout, ce cœur a du dépit De ne point trouver de langage. Jupiter Hé ! que vous a donc fait ma flamme, Pour me pouvoir, Alcène, en monstre regarder ? Alcène Ah ! juste Ciel ! cela peut—il se demander ? Et n'est—ce pas pour mettre à bout une âme ? Jupiter Ah ! d'un esprit plus adouci... Alcène Non, je ne veux du tout vous voir, ni vous entendre. Jupiter Avez—vous bien le cœur de me traiter ainsi ? Est-ce là cet amour si tendre, Qui devoit tant durer quand je vins hier ici ? Alcène Non, non, ce ne l'est pas ; et vos lâches injures En ont autrement ordonné. Il n'est plus, cet amour tendre et passionné ; Vous l'avez dans mon cœur, par cent vives blessures, Cruellement assassiné. C'est en sa place un courroux inflexible, Un vif ressentiment, un dépit invincible. Un désespoir d'un cœur justement animé, Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible, Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé : Et c'est haïr autant qu'il est possible.

Scène VI 202

Oeuvres complètes . Jupiter Hélas ! que votre amour n'avoit guère de force, Si de si peu de chose on le peut voir mourir ! Ce qui n'étoit que jeu doit—il faire un divorce ? Et d'une raillerie a—t—on lieu de s'aigrir ?

Alcmène Ah! c'est cela dont je suis offensée, Et que ne peut pardonner mon courroux. Des véritables traits d'un mouvement jaloux Je me trouverois moins blessée. La jalousie a des impressions Dont bien souvent la force nous entraîne ; Et l'ame la plus sage, en ces occasions, Sans doute avec assez de peine Répond de ses émotions ; L'emportement d'un coeur qui peut s'être abusé A de quoi ramener une ame qu'il offense ; Et dans l'amour qui lui donne naissance Il trouve au moins, malgré toute sa violence, Des raisons pour être excusé ; De semblables transports contre un ressentiment Pour défense toujours ont ce qui les fait naître, Et l'on donne grace aisément A ce dont on n'est pas le maître. Mais que, de gayeté de coeur, On passe aux mouvements d'une fureur extrême, Que sans cause l'on vienne, avec tant de rigueur, Blesser la tendresse et l'honneur D'un coeur qui chèrement nous aime, Ah! c'est un coup trop cruel en lui-même, Et que jamais n'oubliera ma douleur.

Jupiter Oui, vous avez raison, Alcmène, il se faut rendre : Cette action, sans doute, est un crime odieux ; Je ne prétends plus le défendre ; Mais souffrez que mon coeur s'en défende a vos yeux, Et donne au vêtre a qui se prendre De ce transport injurieux. A vous en faire un aveu véritable, L'époux, Alcmène, a commis tout le mal ; C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable. L'amant n'a point de part a ce transport brutal, Et de vous offenser son coeur n'est point capable : Il a pour vous, ce coeur, pour jamais y penser, Trop de respect et de tendresse ; Et si de faire rien 4 vous pouvoir blesser Il avoit eu la coupable foiblesse, De cent coups a vos yeux il voudroit le percer.

Scène VI 203

Oeuvres complètes . Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
Ou pour vous on doit toujours être ; A son dur procédé l'époux s'est fait
connoître, Et par le droit d'hymen il s'est cru tout permis ; Oui, c'est lui qui
sans doute est criminel vers vous. Lui seul a maltraité votre aimable
personne : Laissez, détestez l'époux, J'y consens, et vous l'abandonne. Mais,
Alcmène, sauvez l'amant de ce courroux Qu'une telle offense vous donne ;
N'en jetez pas sur lui l'effet, Démélez—le un peu du coupable ; Et pour être
enfin équitable, Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait. Alcmène Ah !
toutes ces subtilités N'ont que des excuses frivoles, Et pour les esprits irrités
Ce sont des contre—temps que de telles paroles. Ce détour ridicule est en
vain pris par vous : Je ne distingue rien en celui qui m'offense, Tout y
devient l'objet de mon courroux, Et dans sa juste violence Sont confondus et
l'amant et l'époux. Tous deux de même sorte occupent ma pensée, Et des
mêmes couleurs, par mon ame blessée, Tous deux ils sont peints 4 mes yeux
: Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée, Et tous deux me sont
odieux. Jupiter Hé bien ! puisque vous le voulez, Il faut donc me charger du
crime. Oui, vous avez raison lorsque vous m'immolez A vos ressentiments
en coupable victime ; Un trop juste dépit contre moi vous anime, Et tout ce
grand courroux qu'ici vous étalez Ne me fait endurer qu'un tourment
légitime ; C'est avec droit que mon abord vous chasse, Et que de me fuir en
tous lieux Votre colère me menace : Je dois vous être un objet odieux, Vous
devez me vouloir un mal prodigieux ; Il n'est aucune horreur que mon
forfait ne passe, D'avoir offensé vos beaux yeux. C'est un crime a blesser les
hommes et les dieux, Et je mérite enfin, pour punir cette audace, Que contre
moi votre haine ramasse Tous ses traits les plus furieux. Mais mon coeur
vous demande grace ; Scène VI 204

Oeuvres complètes . Pour vous la demander je me jette 4 genoux,
Et la demande au nom de la plus vive flamme, Du plus tendre amour dont
une 4me Puisse jamais briiler pour vous. Si votre coeur, charmante
Alcmène, Me refuse la grace ot j'ose recourir, Il faut qu'une atteinte
soudaine M'arrache, en me faisant mourir, Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne saurois plus souffrir. Oui, cet état me désespère : Alcmène, ne
présumez pas Qu'aimant comme je fais vos célestes appas, Je puisse vivre
un jour avec votre colère. Déjà de ces moments la barbare longueur Fait
sous des atteintes mortelles Succomber tout mon triste coeur ; Et de mille
vautours les blessures cruelles N'ont rien de comparable a ma vive douleur.
Alcmène, vous n'avez qu'a me le déclarer : S'il n'est point de pardon que je
doive espérer, Cette épée aussitdt, par un coup favorable, Va percer a vos
yeux le coeur d'un misérable, Ce coeur, ce traître coeur, trop digne d'expirer,
Puisqu'il a pu facher un objet adorable : Heureux, en descendant au
ténébreux séjour, Si de votre courroux mon trépas vous ramène, Et ne laisse
en votre 4me, apres ce triste jour, Aucune impression de haine Au souvenir
de mon amour ! C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine. Alcmène
Ah! trop cruel époux ! Jupiter Dites, parlez, Alcmène. Alcmène Faut-il
encor pour vous conserver des bontés, Et vous voir m'outrager par tant
d'indignités ? Jupiter Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause, Tient
—il contre un remords d'un coeur bien enflammé ? Alcmène Un coeur bien
plein de flamme a mille morts s'expose, Plutdt que de vouloir facher l'objet
aimé. Jupiter Scène VI 205

Oeuvres complètes . Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine... Alcène Non, ne m'en parlez point : vous méritez ma haine. Jupiter Vous me haïssez donc ? Alcène J'y fais tout mon effort ; Et j'ai dépit de voir que toute votre offense Ne puisse de mon cœur jusqu'à cette vengeance Faire encore aller le transport. Jupiter Mais pourquoi cette violence, Puisque pour vous venger je vous offre ma mort ? Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure. Alcène Qui ne sauroit haïr peut-il vouloir qu'on meure ? Jupiter Et moi, je ne puis vivre, 4 moins que vous quittiez Cette colère qui m'accable, Et que vous m'accordiez le pardon favorable Que je vous demande 4 vos pieds. Résolvez ici l'un des deux : Ou de punir, ou bien d'absoudre. Alcène Hélas ! ce que je puis résoudre Paroit bien plus que je ne veux. Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne, Mon cœur a trop su me trahir : Dire qu'on ne sauroit haïr, N'est—ce pas dire qu'on pardonne ? Jupiter Ah! belle Alcène, il faut que, comblé d'allégresse... Alcène Laissez : je me veux mal de mon trop de faiblesse. Jupiter Va, Sosie, et dépêche-toi, Voir, dans les doux transports dont mon âme est charmée, Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée, Et les invite 4 dîner avec moi. Tandis que d'ici je le chasse, Mercure y remplira sa place.

Scène VI 206

Oeuvres complètes . 2 Scène VII Cléanthis, Sosie Sosie Hé bien !
tu vois, Cléanthis, ce ménage. Veux-tu qu'a leur exemple ici Nous fassions
entre nous un peu de paix aussi, Quelque petit rapatriage ? Cléanthis C'est
pour ton nez, vraiment ! Cela se fait ainsi. Sosie Quoi ? tu ne veux pas ?
Cléanthis Non. Sosie Il ne m'importe guère : Tant pis pour toi. Cléanthis
La, la, revien. Sosie Non, morbleu ! je n'en ferai rien, Et je veux être, 4 mon
tour, en colère. Cléanthis Va, va, trahis, laisse—moi faire : On se lasse
parfois d'être femme de bien. Scène VII 207

Oeuvres complètes . 2 Acte III Acie III 208

Oeuvres complètes . Scène | Amphitryon Oui, sans doute le sort tout exprès me le cache, Et des tours que je fais à la fin je suis las. Il n'est point de destin plus cruel, que je sache : Je ne saurois trouver, portant partout mes pas, Celui qu'a chercher je m'attache, Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas. Mille facheux cruels, qui ne pensent pas l'être, De nos faits avec moi, sans beaucoup me connoître, Viennent se réjouir, pour me faire enrager. Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse, De leurs embrassements et de leur allégresse Sur mon inquiétude ils viennent tous charger. En vain à passer je m'apprête, Pour fuir leurs persécutions, Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête ; Et tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions Je réponds d'un geste de tête, Je leur donne tout bas cent malédictions. Ah! qu'on est peu flatté de louange, d'honneur, Et de tout ce que donne une grande victoire, Lorsque dans l'4me on souffre une vive douleur ! Et que l'on donneroit volontiers cette gloire, Pour avoir le repos du cœur ! Ma jalousie, à tout propos, Me promène sur ma disgrâce ; Et plus mon esprit y repasse, Moins j'en puis débrouiller le funeste chaos. Le vol des diamants n'est pas ce qui m'étonne : On lève les cachets, qu'on ne l'aperçoit pas ; Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne Est ce qui fait ici mon cruel embarras. La nature parfois produit des ressemblances Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser ; Mais il est hors de sens que sous ces apparences Un homme pour Époux se puisse supposer, Et dans tous ces rapports sont mille différences Dont se peut une femme aisément aviser. Des charmes de la Thessalie, On vante de tout temps les merveilleux effets ; Mais les contes fameux qui partout en sont faits, Dans mon esprit toujours ont passé pour folie ; Et ce seroit du sort une étrange rigueur, Qu'au sortir d'une ample victoire Je fusse contraint de les croire, Aux dépens de mon propre honneur. Scène | 209

Oeuvres complètes . 2 Je veux la retater sur ce facheux mystère,
Et voir si ce n'est point une vaine chimère Qui sur ses sens troublés ait su
prendre crédit. Ah! fasse le Ciel équitable Que ce penser soit véritable, Et
que pour mon bonheur elle ait perdu l'esprit ! Scène | 10

Oeuvres complètes . Scène II Mercure, Amphitryon
Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir, Je m'en veux faire au moins qui
soient d'autre nature. Et je vais égayer mon sérieux loisir A mettre
Amphitryon hors de toute mesure. Cela n'est pas d'un dieu bien plein de
charité ; Mais aussi n'est—ce pas ce dont je m'inquiète, Et je me sens par
ma planète A la malice un peu porté. Amphitryon D'ot vient donc qu'a cette
heure on ferme cette porte ? Mercure Hola ! tout doucement ! Qui frappe ?
Amphitryon Moi. Mercure Qui, moi ? Amphitryon Ah! ouvre Mercure
Comment, ouvre ? Et qui donc es—tu, toi, Qui fais tant de vacarme et
parles de la sorte ? Amphitryon Quoi ? tu ne me connois pas ? Mercure
Non. Et n'en ai pas la moindre envie. Amphitryon Tout le monde perd—il
aujourd'hui la raison ? Est-ce un mal répandu ? Sosie, hola! Sosie ! Mercure
Hé bien ! Sosie : oui, c'est mon nom ; As—tu peur que je ne l'oublie ?
Amphitryon Scène II 211

Oeuvres complètes . Me vois—tu bien ? Mercure Fort bien. Qui peut pousser ton bras A faire une rumeur si grande ? Et que demandes—tu la—bas ? Amphytryon Moi, pendard ! ce que je demande ? Mercure Que ne demandes-tu donc pas ? Parle, si tu veux qu'on t'entende. Amphytryon Attends, traître : avec un baton Je vais la—haut me faire entendre, Et de bonne façon t'apprendre, A m'oser parler sur ce ton. Mercure Tout beau ! si pour heurter tu fais la moindre instance, Je t'envoierai d'ici des messagers facheux. Amphytryon O Ciel ! vit—on jamais une telle insolence ? La peut—on concevoir d'un serviteur, d'un gueux ? Mercure Hé bien ! qu'est-ce ? M'as-tu tout parcouru par ordre ? M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ? Comme il les écarquille, et paroît effaré ! Si des regards on pouvait mordre, Il m'auroit déjà déchiré. Amphytryon Moi—même je frémis de ce que tu t'apprêtes, Avec ces impudents propos. Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes ! Quels orages de coups vont fondre sur ton dos ! Mercure L'ami, si de ces lieux tu ne veux disparaître, Tu pourras y gagner quelque contusion. Amphytryon Ah ! tu sauras, maraud, à ta confusion, Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître. Mercure Toi, mon maître ? Scène II

212

Oeuvres complètes . Amphitryon Oui, coquin. M'oses—tu méconnaître ? Mercure Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitryon.
Amphitryon Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être ? Mercure Amphitryon ? Amphitryon Sans doute. Mercure Ah! quelle vision ! Dis—nous un peu: quel est le cabaret honnête Ou tu t'es coiffé le cerveau ?
Amphitryon Comment ? encore ? Mercure Etoit—ce un vin a faire fête ?
Amphitryon Ciel ! Mercure Etoit—il vieux, ou nouveau ? Amphitryon Que de coups ! Mercure Le nouveau donne fort dans la tête, Quand on le veut boire sans eau. Amphitryon Ah ! je t'arracherai cette langue sans doute.
Mercure Passe, mon cher ami, crois—moi : Que quelqu'un ici ne t'écoute. Je respecte le vin: va-t'en, retire—toi, Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il gofite. Amphitryon Comment Amphitryon est là dedans ? Scène II 213

Oeuvres complètes . Mercure Fort bien : Qui, couvert des lauriers
d'une victoire pleine, Est auprès de la belle Alcmène, A jouir des douceurs
d'un aimable entretien. Après le démêlé d'un amoureux caprice, Ils gofitent
le plaisir de s'être rajustés, Garde—toi de troubler leurs douces privautés, Si
tu ne veux qu'il ne punisse L'excès de tes témérités. Scène II 214

Oeuvres complètes . Scène III Amphitryon Ah! quel étrange coup
m'a-t-il porté dans l'ame ! En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit ! Et
si les choses sont comme le traître dit, OU vois—je ici réduits mon honneur
et ma flamme ? A quel partir me doit résoudre ma raison ? Ai-je l'éclat ou le
secret 4 prendre ? Et dois—je, en mon courroux, renfermer ou répandre Le
deshonneur de ma maison ? Ah ! faut-il consulter dans un affront si rude ?
Je n'ai rien 4 prétendre et rien ménager ; Et toute mon inquiétude Ne doit
aller qu'a me venger. Scène III 215

Oeuvres complètes . Scène IV Sosie, Naucratis, Polidas,
Amphitryon Sosie Monsieur, avec mes soins tout ce que j'ai pu faire, C'est
de vous amener ces Messieurs que voici. Amphitryon Ah! vous voilà ?
Sosie Monsieur. Amphitryon Insolent ! téméraire. Sosie Quoi ? Amphitryon
Je vous apprendrai de me traiter ainsi. Sosie Qu'est—ce donc ? qu'avez—
vous ? Amphitryon Ce que j'ai, misérable ? Sosie Hola, Messieurs, venez
donc tot. Naucratis Ah! de grace, arrêtez. Sosie De quoi suis—je coupable ?
Amphitryon Tu me le demande, maraud ? Laissez—moi satisfaire un
courroux légitime. Sosie Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi
c'est. Naucratis Daignez nous dire au moins quel peut être son crime. Sosie
Scène IV 216

Oeuvres complètes . Messieurs, tenez bon, s'il vous plait.

Amphitryon Comment ? il vient d'avoir l'audace De me fermer ma porte au nez, Et de joindre encor la menace A mille propos effrénés ! Ah, coquin !
Sosie Je suis mort. Naucratis Calmez cette colère. Sosie Messieurs. Polidas Qu'est—ce ? Sosie M'a-t-il frappé ? Amphitryon Non, il faut qu'il ait le salaire Des mots ot tout a l'heure il s'est émancipé. Sosie Comment cela se peut—il faire, Si j'étois par votre ordre autre part occupé ? Ces Messieurs sont ici pour rendre témoignage Qu'a diner avec vous je les viens d'inviter.
Naucratis Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message, Et n'a point voulu nous quitter. Amphitryon Qui t'a donné cet ordre ? Sosie Vous. Amphitryon Et quand ? Sosie Après votre paix faite, Au milieu des transports d'une ame satisfaite D'avoir d'Alcmène apaisé le courroux. Scène IV rad

Oeuvres complètes . Amphitryon O Ciel ! chaque instant, chaque pas Ajoute quelque chose 4 mon cruel martyre ; Et dans ce fatal embarras, Je ne sais plus que croire, ni que dire. Naucratis Tout ce que de chez vous il vient de nous conter Surpasse si fort la nature, Qu'avant que de rien faire et de vous emporter, Vous devez éclaircir toute cette aventure. Amphitryon Allons : vous y pourrez seconder mon effort, Et le Ciel 4 propos ici vous a fait rendre. Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre : Débrouillons ce mystère, et sachons notre sort. Hélas ! je brile de l'apprendre, Et je le crains plus que la mort. Scène IV 218

Oeuvres complètes . 2 Scène V Jupiter, Amphitryon, Naucratis,
Polidas, Sosie Jupiter Quel bruit 4 descendre m'oblige ? Et qui frappe en
maître ou je suis ? Amphitryon Que vois—je ? justes dieux ! Naucratis Ciel
! quel est ce prodige ? Quoi ? deux Amphitryons ici nous sont produits !
Amphitryon Mon âme demeure transie ; Hélas ! je n'en puis plus :
l'aventure est 4 bout, Ma destinée est éclaircie, Et ce que je vois me dit tout.
Naucratis Plus mes regards sur eux s'attachent fortement, Plus je trouve
qu'en tout l'un a l'autre est semblable. Sosie Messieurs, voici le véritable ;
L'autre est un imposteur digne de chatiment. Polidas Certes, ce rapport
admirable Suspend ici mon jugement. Amphitryon C'est trop être éludés par
un fourbe exécration : Il faut, avec ce fer, rompre l'enchantement. Naucratis
Arrêtez. Amphitryon Laissez—moi. Naucratis Dieu ! que voulez—vous
faire ? Amphitryon Punir d'un imposteur les lâches trahisons. Scène V 219

Oeuvres complètes . 2 Jupiter Tout beau ! l'emportement est fort peu nécessaire ; Et lorsque de la sorte on se met en colère, On fait croire qu'on a de mauvaises raisons. Sosie Oui, c'est un enchanteur qui porte un caractère Pour ressembler aux maîtres des maisons. Amphitryon Je te ferai, pour ton partage, Sentir par mille coups ces propos outrageants. Sosie Mon maître est homme de courage, Et ne souffrira point que l'on batte ses gens. Amphitryon Laissez—moi m'assouvir dans mon courroux extrême, Et laver mon affront au sang d'un scélérat. Naucratis Nous ne souffrirons point cet étrange combat D'Amphitryon contre lui-même. Amphitryon Quoi ? mon honneur de vous reçoit ce traitement ? Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense ? Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance, Eux—mêmes font obstacle à mon ressentiment ? Naucratis Que voulez—vous qu'à cette vue Fassent nos résolutions, Lorsque par deux Amphitryons Toute notre chaleur demeure suspendue ? A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui, Nous craignons de faillir et de vous méconnoître. Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître, Du salut des Thébains le glorieux appui ; Mais nous le voyons tous aussi paroître en lui, Et ne saurions juger dans lequel il peut être. Notre parti n'est point douteux, Et l'imposteur par nous doit mordre la poussière ; Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux ; Et c'est un coup trop hasardeux Pour l'entreprendre sans lumière. Avec douceur laissez—nous voir De quel côté peut être l'imposture ; Et dès que nous aurons démêlé l'aventure, Il ne nous faudra point dire notre devoir. Scène V 220

Oeuvres complètes . Jupiter Oui, vous avez raison ; et cette ressemblance A douter de tous deux vous peut autoriser. Je ne m'offense point de vous voir en balance : Je suis plus raisonnable, et sais vous excuser. L'oeil ne peut entre nous faire de différence, Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser. Vous ne me voyez point témoigner de colère, Point mettre l'épée a la main : C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère, Et j'en puis trouver un plus doux et plus certain. L'un de nous est Amphitryon ; Et tous deux a vos yeux nous le pouvons paraître. C'est a moi de finir cette confusion ; Et je prétends me faire a tous si bien connaître, Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être, Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître, Il n'ait plus de rien dire aucune occasion. C'est aux yeux des Thébains que je veux avec vous De la vérité pure ouvrir la connoissance ; Et la chose sans doute est assez d'importance, Pour affecter la circonstance De l'éclaircir aux yeux de tous. Alcmène attend de moi ce public témoignage : Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage ; Veut qu'on la justifie, et j'en vais prendre soin. C'est 4 quoi mon amour envers elle m'engage ; Et des plus nobles chefs je fais un assemblage Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin. Attendant avec vous ces témoins souhaités, Ayez, je vous prie, agréable De venir honorer la table Ou vous a Sosie invités. Sosie Je ne me trompois pas. Messieurs, ce mot termine Toute l'irrésolution : Le véritable Amphitryon Est l'Amphitryon ot l'on dine. Amphitryon O Ciel ! puis—je plus bas me voir humilié ? Quoi ? faut-il que j'entende ici, pour mon martyre, Tout ce que l'imposteur 4 mes yeux vient de dire, Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire, On me tienne le bras lié ? Naucratis Vous vous plaignez a tort. Permettez—nous d'attendre L'éclaircissement qui doit rendre Scène V 221

Oeuvres complètes . Les ressentiments de saison. Je ne sais pas s'il impose ; Mais il parle sur la chose Comme s'il avoit raison. Amphitryon Allez, foibles amis, et flattez l'imposture : Thébes en a pour moi de tout autres que vous ; Et je vais en trouver qui, partageant l'injure, Sauront prêter la main à mon juste courroux. Jupiter Hé bien ! je les attends, et saurai décider Le différend en leur présence. Amphitryon Fourbe, tu crois par là peut-être t'évader ; Mais rien ne te sauroit sauver de ma vengeance. Jupiter A ces injurieux propos Je ne daigne à présent répondre : Et tantôt je saurai confondre Cette fureur, avec deux mots : Amphitryon Le Ciel même, le Ciel ne t'y sauroit soustraire, Et jusques aux Enfers j'irai suivre tes pas. Jupiter Il ne sera pas nécessaire, Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas. Amphitryon Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte, Assembler des amis qui suivent mon courroux, Et chez moi venons à main forte, Pour le percer de mille coups. Jupiter Point de façons, je vous conjure, Entrons vite dans la maison. Naucratis Certes, toute cette aventure Confond le sens et la raison. Sosie Faites trêve, Messieurs, à toutes vos surprises, Et pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain. Que je vais m'en donner, et me mettre en beau train Scène V 222

Oeuvres complètes . 2 De raconter nos vaillantises ! Je brûle d'en
venir aux prises, Et jamais je n'eus tant de faim. Scène V 223

Oeuvres complètes . Scène VI Mercure, Sosie Mercure Arrête.
Quoi ! tu viens ici mettre ton nez, Impudent fleur de cuisine ? Sosie Ah!
de grâce, tout doux ! Mercure Ah! vous y retournez ! Je vous ajusterai
l'échine. Sosie Hélas ! brave et généreux moi, Modeère-toi, je t'en supplie.
Sosie, Épargne un peu Sosie. Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.
Mercure Qui de t'appeler de ce nom A pu te donner la licence ? Ne t'en ai—
je pas fait une expresse défense, Sous peine d'essuyer mille coups de baton
? Sosie C'est un nom que tous deux nous pouvons 4 la fois Posséder sous un
même maître. Pour Sosie en tous lieux on sait me reconnaître ; Je souffre
bien que tu le sois : Souffre aussi que je le puisse être. Laissons aux deux
Amphitryons Faire éclater des jalousies : Et parmi leurs contentions,
Faisons en bonne paix vivre les deux Sosies. Mercure Non: c'est assez d'un
seul, et je suis obstiné A ne point souffrir de partage. Sosie Du pas devant
sur moi tu prendras l'avantage ; Je serai le cadet, et tu seras l'ainé. Mercure
Non: un frère incommode, et n'est pas de mon goït, Et je veux être fils
unique. Scène VI 224

Oeuvres complètes . 2 Sosie O coeur barbare et tyrannique !
Souffre qu'au moins je sois ton ombre Mercure Point du tout. Sosie Que
d'un peu de pitié ton Ame s'humanise ; En cette qualité souffre—moi près
de toi : Je te serai partout une ombre si soumise, Que tu seras content de
moi. Mercure Point de quartier : immuable est la loi. Si d'entrer la dedans
tu prends encor l'audace, Mille coups en seront le fruit. Sosie Las ! 4 quelle
étrange disgrâce, Pauvre Sosie, es—tu réduit ! Mercure Quoi ? ta bouche se
licencie A te donner encore un nom que je défends ? Sosie Non, ce n'est pas
moi que j'entends. Et je parle d'un vieux Sosie Qui fut jadis de mes parents,
Qu'avec très—grande barbarie, A l'heure du diner, l'on chassa de céans.
Mercure Prends garde de tomber dans cette frénésie, Si tu veux demeurer au
nombre des vivants. Sosie Que je te rosserois, si j'avois du courage, Double
fils de putain, de trop d'orgueil enflé ! Mercure Que dis—tu ? Sosie Rien.
Mercure Tu tiens, je crois, quelque langage. Scène VI 225

Oeuvres complètes . 2 Sosie Demandez : je n'ai pas soufflé.
Mercure Certain mot de fils de putain A pourtant frappé mon oreille, Il n'est rien de plus certain. Sosie C'est donc un perroquet que le beau temps réveille. Mercure Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger, Voilà l'endroit où je demeure. Sosie O Ciel! que l'heure de manger Pour être mis dehors est une maudite heure ! Allons, cédon's au sort dans notre affliction, Suivons —en aujourd'hui l'aveugle fantaisie ; Et par une juste union, Joignons le malheureux Sosie Au malheureux Amphitryon. Je l'aperçois venir en bonne compagnie. Scène VI 226

Oeuvres complètes . Scène VII Amphitryon, Argatiphontidas,
Posiclés, Sosie Amphitryon Arrêtez là, Messieurs ; suivons—nous d'un peu
loin, Et n'avancez tous, je vous prie, Que quand il en sera besoin. Posiclés
Je comprends que ce coup doit fort toucher votre âme. Amphitryon Ah! de
tous les côtés mortelle est ma douleur, Et je souffre pour ma flamme Autant
que pour mon honneur. Posiclés Si cette ressemblance est telle que l'on dit,
Alcmène, sans être coupable... Amphitryon Ah! sur le fait dont il s'agit,
L'erreur simple devient un crime véritable, Et, sans consentement,
l'innocence y périt. De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats, Et la raison bien souvent les pardonne, Que
l'honneur et l'amour ne les pardonnent pas. Argatiphontidas Je n'embarrasse
point là dedans ma pensée ; Mais je hais vos Messieurs de leurs honteux
délais ; Et c'est un procédé dont j'ai l'âme blessée, Et que les gens de cœur
n'approuveront jamais. Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baissée,
Se jeter dans ses intérêts. Argatiphontidas ne va point aux accords. Ecouter
d'un ami raisonner l'adversaire Pour des hommes d'honneur n'est point un
coup à faire : Il ne faut écouter que la vengeance alors. Le procès ne me
sauroit plaire ; Et l'on doit commencer toujours, dans ses transports, Par
bailler, sans autre mystère, De l'épée au travers du corps. Oui, vous verrez,
quoi qu'il advienne, Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point ; Et de
vous il faut que j'obtienne Que le pendard ne meure point Scène VII 227

Oeuvres complètes . D'une autre main que de la mienne.

Amphitryon Allons. Sosie Je viens, Monsieur, subir, 4 vos genoux, Le juste chatiment d'une audace maudite. Frappez, battez, chargez, accablez—moi de coups, Tuez—moi dans votre courroux : Vous ferez bien, je le mérite, Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous. Amphitryon Lève-toi. Que fait—on ? Sosie L'on m'a chassé tout net ; Et croyant a manger m'aller comme eux ébattre, Je ne songeois pas qu'en effet Je m'attendois 1a pour me battre. Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait Tout de nouveau le diable 4 quatre. La rigueur d'un pareil destin, Monsieur, aujourd'hui nous talonne ; Et l'on me dés—Sosie enfin Comme on vous dés—Amphitryonne. Amphitryon Suis—moi. Sosie N'est—il pas mieux de voir s'il vient personne ? Scène VII 228

Oeuvres complètes . 2 Scène VIII Cléanthis, Naucratis, Polidas,
Sosie, Amphitryon, Argatiphontidas, Posiclès Cléanthis O ciel ! Amphitryon
Qui t'épouvante ainsi ? Quelle est la peur que je t'inspire ? Cléanthis Las !
vous êtes là—haut, et je vous vois ici ! Naucratis Ne vous pressez point : le
voici. Pour donner devant tous les clartés qu'on desire, Et qui, si l'on peut
croire à ce qu'il vient de dire, Sauront vous affranchir de trouble et de souci.
Scène VIII 229

Oeuvres complètes . 2 Scène IX Mercure, Cléanthis, Naucratis, Polidas, Sosie, Amphitryon, Argatiphontidas, Posiclès
Mercure Oui, vous l'allez voir tous ; et sachez par avance Que c'est le grand maître des dieux Que, sous les traits chéris de cette ressemblance, Alcmène a fait du ciel descendre dans ces lieux ; Et quant à moi, je suis Mercure, Qui, ne sachant que faire, ai rossé tant soit peu Celui dont j'ai pris la figure : Mais de s'en consoler il a maintenant lieu ; Et les coups de bâton d'un dieu Font honneur à qui les endure. Sosie Ma foi ! Monsieur le dieu, je suis votre valet : Je me serois passé de votre courtoisie. Mercure Je lui donne à présent congé d'être Sosie : Je suis las de porter un visage si laid, Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambrosie, M'en débarbouiller tout à fait. (Il vole dans le ciel.) Sosie Le Ciel de m'approcher t'ôte à jamais l'envie ! Ta fureur s'est par trop acharnée après moi Et je ne vis de ma vie Un dieu plus diable que toi. Scène IX 230

Oeuvres complètes . 2 Scène X Jupiter, Cléanthis, Naucratis, Polidas, Sosie, Amphitryon, Argatiphontidas, Posiclès Jupiter dans une nue. Regarde, Amphitryon, quel est ton imposteur, Et sous tes propres traits vois Jupiter paroître : A ces marques tu peux aisément le connoître ; Et c'est assez, je crois, pour remettre ton coeur Dans l'état auquel il doit être, Et rétablir chez toi la paix et la douceur. Mon nom, qu'incessamment toute la terre adore, Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater. Un partage avec Jupiter N'a rien du tout qui déshonore ; Et sans doute il ne peut être que glorieux De se voir le rival du souverain des dieux. Je n'y vois pour ta flamme aucun lieu de murmure : Et c'est moi, dans cette aventure, Qui, tout dieu que je suis, dois être le jaloux. Alcmène est toute à toi, quelque soin qu'on emploie ; Et ce doit à tes feux être un objet bien doux De voir que pour lui plaire il n'est point d'autre voie Que de paroître son époux, Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle, Par lui-même n'a pu triompher de sa foi, Et que ce qu'il a reçu d'elle N'a par son coeur ardent été donné qu'à toi. Sosie Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule. Jupiter Sors donc des noirs chagrins que ton coeur a soufferts. Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brille : Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule, Remplira de ses faits tout le vaste univers. L'éclat d'une fortune en mille biens féconde Fera connoître à tous que je suis ton support, Et je mettrai tout le monde Au point d'envier ton sort. Tu peux hardiment te flatter De ces espérances données ; C'est un crime que d'en douter : Les paroles de Jupiter Sont des arrêts des destinées. (Il se perd dans les nues.) Naucratis Scène X 231

Oeuvres complètes . Certes, je suis ravi de ces marques
brillantes... Sosie Messieurs, voulez—vous bien suivre mon sentiment ? Ne
vous embarquez nullement Dans ces douceurs congratulantes : C'est un
mauvais embarquement, Et d'une et d'autre part, pour un tel compliment, Le
phrases sont embarrassantes. Le grand dieu Jupiter nous fait beaucoup
d'honneur, Et sa bonté sans doute est pour nous sans seconde ; Il nous
promet l'infaillible bonheur D'une fortune en mille biens féconde, Et chez
nous il doit naître un fils d'un très—grand cœur : Tout cela va le mieux du
monde : Mais enfin coupons aux discours, Et que chacun chez soi
doucement se retire. Sur telles affaires, toujours Le meilleur est de ne rien
dire. Scène X 232

Oeuvres complètes . 2 George Dandin ou le Mari confondu
Comédie Représentée la première fois pour le roi le 18^e de juillet 1668, 4
Versailles, et depuis donnée au public à Paris, sur le Théâtre du Palais—
Royal, le 9^e novembre de la même année 1668, par la Troupe du Roi
George Dandin ou le Mari confondu 233

Oeuvres complètes . Personnages George Dandin ; riche paysan, mari d'Angélique. Angélique, femme de George Dandin et fille de M. de Sotenville. M. De Sotenville, gentilhomme campagnard, père d'Angélique. Mme De Sotenville, sa femme. Clitandre, amoureux d'Angélique. Claudine, suivante d'Angélique. Lubin, paysan, servant de Clitandre. Colin, valet de George Dandin. La scène est devant la maison de George Dandin.

Personnages 234

Oeuvres complètes . 2 Acte premier Acte premier 235

Oeuvres complètes . 2 Scène | George Dandin Ah! qu'une femme Demoiselle est une étrange affaire, et que mon mariage est une leçon bien parlante 4 tous les paysans qui veulent s'élever au—dessus de leur condition, et s'allier, comme j'ai fait, 4 la maison d'un gentilhomme ! La noblesse de soi est bonne, c'est une chose considérable assurément ; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est tres—bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu la—dessus savant à mes dépens, et connois le style des nobles lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes : c'est notre bien seul qu'ils épousent, et j'aurois bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie, que de prendre une femme qui se tient au—dessus de moi, s'offense de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin. Scène | 236

Oeuvres complètes . 2 Scène II George Dandin, Lubin George Dandin, voyant sortir Lubin de chez lui. Que diantre ce drôle—la vient—il faire chez moi ? Lubin Voila un homme qui me regarde. George Dandin Il ne me connoit pas. Lubin Il se doute de quelque chose. George Dandin Ouais ! il a grand—peine a saluer. Lubin J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de la—dedans. George Dandin Bonjour. Lubin Serviteur. George Dandin Vous n'êtes pas d'ici, que je crois ? Lubin Non, je n'y suis venu que pour voir la fête de demain. George Dandin Hé! dites—moi un peu, s'il vous plait, vous venez de la—dedans ? Lubin Chut ! George Dandin Comment ? Lubin Paix ! George Dandin Quoi donc ? Scène II 237

Oeuvres complètes . 2 Lubin Motus ! Il ne faut pas dire que vous m'avez vu sortir de là. George Dandin Pourquoi ? Lubin Mon Dieu ! parce. George Dandin Mais encore ? Lubin Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute. George Dandin Point, point. Lubin C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain Monsieur qui lui fait les doux yeux, et il ne faut pas qu'on sache cela ? entendez—vous ? George Dandin Oui. Lubin Voilà la raison. On m'a chargé de prendre garde que personne ne me vit, et je vous prie au moins de ne pas dire que vous m'avez vu. George Dandin Je n'ai garde. Lubin Je suis bien aise de faire les choses secrètement comme on m'a recommandé. George Dandin C'est bien fait. Lubin Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme, et il feroit le diable à quatre si cela venoit à ses oreilles : vous comprenez bien ? George Dandin Fort bien. Lubin Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci. Scène II 238

Oeuvres complètes . 2 George Dandin Sans doute. Lubin On le veut tromper tout doucement : vous entendez bien ? George Dandin Le mieux du monde. Lubin Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gateriez toute l'affaire : vous comprenez bien ? George Dandin Assurément. Hé ? comment nommez—vous celui qui vous a envoyé la—dedans ? Lubin C'est le seigneur de notre pays, Monsieur le vicomte de chose... Foin ! _ je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom—la. Monsieur Cli... Clitande. George Dandin Est-ce ce jeune courtisan qui demeure... Lubin Oui: auprès de ces arbres. George Dandin, a part. C'est pour cela que depuis peu ce Damoiseau poli s'est venu loger contre moi ; j'avois bon nez sans doute, et son voisinage déjà m'avoit donné quelque soupçon. Lubin Testigué ! c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, et qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien, et ce qu'est au prix de cela une journée de travail oti je ne gagne que dix sols. George Dandin Hé bien ! avez—vous fait votre message ? Lubin Oui, j'ai trouvé la—dedans une certaine Claudine, qui tout du premier coup a compris ce que je voulois, et qui m'a fait parler à sa maîtresse. George Dandin, a part. Ah ! coquine de servante ! Scène II 239

Oeuvres complètes . 2 Lubin Morguéne ! cette Claudine—la est tout 4 fait jolie, elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'a elle que nous ne soyons mariés ensemble. George Dandin Mais quelle réponse a fait la maitresse 4 ce Monsieur le courtisan ? Lubin Elle m'a dit de lui dire... attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela... qu'elle lui est tout a fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, et qu'a cause de son mari, qui est fantasque, il garde d'en rien faire paroître, et qu'il faudra songer a chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux. George Dandin, a part. Ah! pendarde de femme ! Lubin Testiguiéne ! cela sera dréle ; car le mari ne se doutera point de la manigance, voila ce qui est de bon ; et il aura un pied de nez avec sa jalousie : est—ce pas ? George Dandin Cela est vrai. Lubin Adieu. Bouche cousue au moins. Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas. George Dandin Oui, oui. Lubin Pour moi, je vais faire semblant de rien : je suis un fin matois, et l'on ne diroit pas que j'y touche. Scène II 240

Oeuvres complètes . 2 Scène III George Dandin Hé bien ! George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une Demoiselle : l'on vous accommode de toutes pièces, sans que vous puissiez vous venger, et la gentilhommérie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment ; et si c'étoit une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la justice 4 bons coups de baton. Mais vous avez voulu tater de la noblesse, et il vous ennuyait d'être maître chez vous. Ah ! j'enrage de tout mon cœur, et je me donnerais volontiers des soufflets. Quoi ? écouter impudemment l'amour d'un Damoiseau, et y promettre en même temps de la correspondance ! Morbleu ! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut de ce pas aller faire mes plaintes au père et à la mère, et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un et l'autre fort à propos. Scène III 241

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Monsieur et Madame de Sotenville, George Dandin Monsieur De Sotenville Qu'est—ce, mon gendre ? vous me paraissez tout trouble. George Dandin Aussi en ai—je du sujet, et... Madame De Sotenville Mon Dieu ! notre gendre, que vous avez peu de civilité de ne pas saluer les gens quand vous les approchez ! George Dandin Ma foi ! ma belle—mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête, et... Madame De Sotenville Encore ! Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité ? George Dandin Comment ? Madame De Sotenville Ne vous déferez—vous jamais avec moi de la familiarité de ce mot de "ma belle—mère", et ne sauriez—vous vous accoutumer à me dire "Madame" ? George Dandin Parbleu ! si vous m'appellez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle—mère. Madame De Sotenville Il y a fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot—là avec une personne de ma condition ; que tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connoître. Monsieur De Sotenville C'en est assez, mamour, laissons cela. Madame De Sotenville Mon Dieu ! Monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû. Monsieur De Sotenville Scène IV

Oeuvres complètes . 2 Corbleu ! pardonnez—moi, on ne peut point me faire de leçons la—dessus, et j'ai su montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions. Mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit. George Dandin Puisqu'il faut donc parler catégoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de... Monsieur De Sotenville Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au—dessus de nous il faut dire "Monsieur" tout court. George Dandin Hé bien ! Monsieur tout court, et non plus Monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne... Monsieur De Sotenville Tout beau ! Apprenez aussi que vous ne devez pas dire "ma femme", quand vous parlez de notre fille. George Dandin J'enrage. Comment ? ma femme n'est pas ma femme ? Madame de Sotenville. Oui, notre gendre, elle est votre femme ; mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, et c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles. George Dandin Ah ! George Dandin, ot t'es—tu fourré ? Eh ! de grâce, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires—la ! Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage. Monsieur De Sotenville Et la raison, mon gendre ? Madame De Sotenville Quoi ? parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages ? George Dandin Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a ? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous, car sans moi vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous ; mais moi, de quoi y ai—je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de "Monsieur de la Dandinière" ? Monsieur De Sotenville Scène IV 243

Oeuvres complètes . 2 Ne comptez—vous rien, mon gendre, l'avantage d'être allié 4 la maison de Sotenville ? Madame De Sotenville Et a celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue, maison ot le ventre anoblit, et qui, par ce beau privilège, rendra vos enfants gentilshommes ? George Dandin Oui, voila qui est bien, mes enfants seront gentilshommes ; mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre. Monsieur De Sotenville Que veut dire cela, mon gendre ? George Dandin Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur. Madame De Sotenville Tout beau ! prenez garde a ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu, pour se porter jamais a faire aucune chose dont l'honnéteté soit blessée ; et de la maison de la Prudoterie il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu de femme ; Dieu merci, qui ait fait parler d'elle. Monsieur De Sotenville Corbleu ! dans la maison de Sotenville on n'a jamais vu de coquette, et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux males, que la chasteté aux femelles. Madame De Sotenville Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie qui ne voulut jamais être la maitresse d'un duc et pair, gouverneur de notre province. Monsieur De Sotenville Il y a eu une Mathurine de Sotenville qui refusa vingt mille écus d'un favori du Roi, qui ne lui demandoit seulement que la faveur de lui parler. George Dandin Ho bien ! votre fille n'est pas si difficile que cela, et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi. Monsieur De Sotenville Expliquez—vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens a la supporter dans de mauvaises actions, et nous serons les premiers, sa mère et moi, a vous en faire la justice. Madame De Sotenville Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur, et nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

Scène IV 244

Oeuvres complètes . 2 George Dandin Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan que vous avez vu, qui est amoureux d'elle ama barbe, et qui lui a fait faire des protestations d'amour qu'elle a tres—humainement écoutées. Madame De Sotenville Jour de Dieu ! je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignat de l'honnéteté de sa mère. Monsieur De Sotenville Corbleu ! je lui passerois mon épée au travers du corps, a elle et au galant, si elle avoit forfait 4 son honneur. George Dandin Je vous ai dit ce qui se passe pour vous faire mes plaintes, et je vous demande raison de cette affaire—la. Monsieur De Sotenville Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux, et je suis homme pour serrer le bouton 4 qui que ce puisse être. Mais êtes—vous bien stir aussi de ce que vous nous dites ? George Dandin Très—sir. Monsieur De Sotenville Prenez bien garde au moins ; car, entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc. George Dandin Je ne vous ai rien dit, vous dis—je, qui ne soit véritable. Monsieur De Sotenville Mamour, allez—vous—en parler a votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler 4 l'homme. Madame De Sotenville Se pourroit—il, mon fils, qu'elle s'oubliait de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous—même que je lui ai donné ? Monsieur De Sotenville Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez—moi, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons lorsqu'on s'attaque 4 ceux qui nous peuvent appartenir. George Dandin Le voici qui vient vers nous. Scène IV 245

Oeuvres complètes . 2 Scène V Monsieur de Sotenville, Clitandre,
George Dandin Monsieur De Sotenville Monsieur, suis—je connu de vous ?
Clitandre Non pas, que je sache, Monsieur. Monsieur De Sotenville Je
m'appelle le baron de Sotenville. Clitandre Je m'en réjouis fort. Monsieur
De Sotenville Mon nom est connu a la cour, et j'eus l'honneur dans ma
jeunesse de me signaler des premiers a l'arrière—ban de Nancy. Clitandre A
la bonne heure. Monsieur De Sotenville Monsieur, mon père Jean—Gilles
de Sotenville eut la gloire d'assister en personne au grand siège de
Montauban. Clitandre J'en suis ravi. Monsieur De Sotenville Et j'ai eu un
aieul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré en son temps, que d'avoir
permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre—mer. Clitandre
Je le veux croire. Monsieur De Sotenville Il m'a été rapporté, Monsieur, que
vous aimez et poursuivez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle
je m'intéresse, et pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon
gendre. Clitandre Qui, moi ? Monsieur De Sotenville Scène V 246

Oeuvres complètes . 2 Oui ; et je suis bien aise de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plait, un éclaircissement de cette affaire.

Clitandre Voilà une étrange médisance ! Qui vous a dit cela, Monsieur ?

Monsieur De Sotenville Quelqu'un qui croit le bien savoir. Clitandre Ce quelqu'un—la en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez—vous capable, Monsieur, d'une action aussi lâche que celle—la ? Moi, aimer une jeune et belle personne, qui a l'honneur d'être la fille de Monsieur le baron de Sotenville ! je vous révere trop pour cela, et suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot.

Monsieur De Sotenville Allons, mon gendre. George Dandin Quoi ? Clitandre C'est un coquin et un maraud.

Monsieur De Sotenville Répondez. George Dandin Répondez vous—même.

Clitandre Si je savais qui ce peut être, je lui donnerois en votre présence de l'épée dans le ventre.

Monsieur De Sotenville Soutenez donc la chose.

George Dandin Elle est toute soutenue, cela est vrai.

Clitandre Est-ce votre gendre, Monsieur, qui...

Monsieur De Sotenville Oui, c'est lui-même qui s'en est plaint 4 moi.

Clitandre Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir, et sans cela je lui apprendrois bien 4a tenir de pareils discours d'une personne comme moi.

Scène V 247

Oeuvres complètes . 2 Scène VI Monsieur et Madame de Sotenville, Angélique, Clitandre, George Dandin, Claudine Madame De Sotenville Pour ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose ! J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde. Clitandre Est-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari que je suis amoureux de vous ? Angélique Moi ? et comment lui aurois—je dit ? est—ce que cela est ? Je voudrais bien le voir vraiment que vous fussiez amoureux de moi. Jouez—vous—y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler. C'est une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amants : essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrètement de petits billets doux, à épier les moments que mon mari n'y sera pas, ou le temps que je sortirai, pour me parler de votre amour. Vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez reçu comme il faut. Clitandre Hé ! la, la, Madame, tout doucement. Il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons, et de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer ? Angélique Que sais—je, moi, ce qu'on me vient conter ici ? Clitandre On dira ce que l'on voudra ; mais vous savez si je vous ai parlé d'amour, lorsque je vous ai rencontrée. Angélique Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu. Clitandre Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre ; que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles ; et que je vous respecte trop et vous et Messieurs vos parents, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous. Madame De Sotenville Hé bien ! vous le voyez. Monsieur De Sotenville Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites—vous à cela ? Scène VI 248

Oeuvres complètes . 2 George Dandin Je dis que ce sont là des contes à dormir debout ; que je sais bien ce que je sais, et que tantôt, puisqu'il faut parler, elle a reçu une ambassade de sa part. Angélique Moi, j'ai reçu une ambassade ? Clitandre J'ai envoyé une ambassade ? Angélique Claudine. Clitandre Est-il vrai ? Claudine Par ma foi, voilà une étrange fausseté ! George Dandin Taisez—vous, carogne que vous êtes. Je sais de vos nouvelles, et c'est vous qui tantôt avez introduit le courrier. Claudine Qui, moi ? George Dandin Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée. Claudine Hélas ! que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi qui suis l'innocence même ! George Dandin Taisez—vous, bonne pièce. Vous faites la surnoise ; mais je vous connais il y a longtemps, et vous êtes une dessalée. Claudine Madame, est—ce que... ? George Dandin Taisez—vous, vous dis—je, vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres ; et vous n'avez point de père gentilhomme. Angélique C'est une imposture si grande, et qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible d'être accusée par un mari lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. Hélas ! si je suis blâmable de quelque chose, c'est d'en user trop bien avec lui. Scène VI 249

Oeuvres complètes . 2 Claudine Assurément. Angélique Tout mon malheur est de le trop considérer ; et plût au Ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un ! je ne serois pas tant à plaindre. Adieu : je me retire, et je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte. Madame De Sotenville Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée. Claudine Par ma foi ! il mériterait qu'elle lui fit dire vrai ; et si j'étois en sa place, je n'y marchanderois pas. Oui, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Poussez, c'est moi qui vous le dis, ce sera fort bien employé ; et je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée. Monsieur De Sotenville Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses—là ; et votre procédé met tout le monde contre vous. Madame De Sotenville Allez, songez à mieux traiter une Demoiselle bien née, et prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bêtises. George Dandin J'enrage de bon cœur d'avoir tort, lorsque j'ai raison. Clitandre Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement accusé : vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur, et je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait. Monsieur De Sotenville Cela est juste, et c'est l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites satisfaction à Monsieur. George Dandin Comment satisfaction ? Monsieur De Sotenville Oui, cela se doit dans les règles pour l'avoir à tort accusé. George Dandin C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé, et je sais bien ce que j'en pense. Monsieur De Sotenville Scène VI 250

Oeuvres complètes . 2 Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié: c'est satisfaire les personnes, et l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit. George Dandin Si bien donc que si je le trouvois couché avec ma femme, il en seroit quitte pour se dédire ? Monsieur De Sotenville Point de raisonnement. Faites—lui les excuses que je vous dis. George Dandin Moi, je lui ferai encore des excuses apres... ? Monsieur De Sotenville Allons, vous dis—je. Il n'y a rien a balancer, et vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis. George Dandin Je ne saurois... Monsieur De Sotenville Corbleu ! mon gendre, ne m'échauffez pas la bile : je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laissez—vous gouverner par moi. George Dandin Ah ! George Dandin ! Monsieur De Sotenville Votre bonnet a la main, le premier: Monsieur est gentilhomme, et vous ne l'êtes pas. George Dandin J'enrage. Monsieur De Sotenville Répétez après moi: "Monsieur." George Dandin "Monsieur." Monsieur de Sotenville, (Il voit que son gendre fait difficulté de lui obéir.) "Je vous demande pardon." Ah ! George Dandin "Je vous demande pardon." Monsieur De Sotenville "Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous." George Dandin "Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous." Scène VI 251

Oeuvres complètes . 2 Monsieur De Sotenville "C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître." George Dandin "C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître." Monsieur De Sotenville "Et je vous prie de croire." George Dandin "Et je vous prie de croire." Monsieur De Sotenville "Que je suis votre serviteur." George Dandin Voulez—vous que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu ? Monsieur De Sotenville (Il le menace encore.) Ah ! Clitandre Il suffit, Monsieur. Monsieur De Sotenville Non: je veux qu'il achève, et que tout aille dans les formes. "Que je suis votre serviteur." George Dandin "Que je suis votre serviteur." Clitandre Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur, et je ne songe plus à ce qui s'est passé. Pour vous, Monsieur, je vous donne le bonjour, et suis fâché du petit chagrin que vous avez eu. Monsieur De Sotenville Je vous baise les mains ; et quand il vous plaira, je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre. Clitandre C'est trop de grace que vous me faites. Monsieur De Sotenville Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, et ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront. Scène VI 252

Oeuvres complètes . 2 Scène VII George Dandin Ah! que je...
Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu,
cela vous sied fort bien, et vous voilà ajusté comme il faut ; vous avez
justement ce que vous méritez. Allons, il s'agit seulement de désabuser le
père et la mère, et je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y réussir.
Scène VII 253

Oeuvres complètes . 2 Scène | Claudine, Lubin
Claudine Oui, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vint de toi, et que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître. Lubin Par ma foi! je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dit point qu'il m'avoit vu sortir, et il faut que les gens en ce pays—ci soient de grands babillards. Claudine Vraiment ce Monsieur le Vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur, et il s'est allé servir à d'un homme bien chanceux. Lubin Va, une autre fois je serai plus fin, et je prendrai mieux garde à moi. Claudine Oui, oui, il sera temps. Lubin Ne parlons plus de cela. Ecoute. Claudine Que veux-tu que j'écoute ? Lubin Tourne un peu ton visage devers moi. Claudine Hé bien, qu'est—ce ? Lubin Claudine. Claudine Quoi ? Lubin Hé! là, ne sais—tu pas bien ce que je veux dire ? Claudine Non. Lubin Scène | 255

Oeuvres complètes . 2 Morgué ! je t'aime. Claudine Tout de bon ?
Lubin Oui, le diable m'emporte ! tu me peux croire, puisque j'en jure.
Claudine A la bonne heure. Lubin Je me sens tout tribouiller le coeur quand
je te regarde. Claudine Je m'en réjouis. Lubin Comment est—ce que tu fais
pour être si jolie ? Claudine Je fais comme font les autres. Lubin Vois—tu ?
il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron : si tu veux, tu seras
ma femme, je serai ton mari, et nous serons tous deux mari et femme.
Claudine Tu serois peut—être jaloux comme notre maître. Lubin Point.
Claudine Pour moi, je hais les maris soupçonneux, et j'en veux un qui ne
s'épouvante de rien, un si plein de confiance, et si sûr de ma chasteté, qu'il
me vit sans inquiétude au milieu de trente hommes. Lubin Hé bien ! je serai
tout comme cela. Claudine C'est la plus sotte chose du monde que de se
défier d'une femme, et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y
gagne rien de bon : cela nous fait songer à mal, et ce sont souvent les maris
qui, avec leurs vacarmes, se font eux—mêmes ce qu'ils sont. Scène | 256

Oeuvres complètes . 2 Lubin Hé bien ! je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira. Claudine Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse et nous disent: "Prenez." Nous en usons honnêtement, et nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, et nous ne les épargnons point. Lubin Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, et tu n'as qu'à te marier avec moi. Claudine Hé bien, bien, nous verrons. Lubin Viens donc ici, Claudine. Claudine Que veux—tu ? Lubin Viens, te dis—je. Claudine Ah! doucement : je n'aime pas les patineurs. Lubin Eh! un petit brin d'amitié. Claudine Laisse—moi là, te dis—je : je n'entends pas raillerie. Lubin Claudine. Claudine Ah ! Lubin Ah ! que tu es rude à pauvres gens. Fi! que cela est malhonnête de refuser les personnes ! N'as—tu point de honte d'être belle, et de ne vouloir pas qu'on te caresse ? Eh là! Claudine Je te donnerai sur le nez. Scène | 257

Oeuvres complètes . 2 Lubin Oh ! la farouche, la sauvage. Fi, poua ! la vilaine, qui est cruelle. Claudine Tu t'émancipes trop. Lubin Qu'est—ce que cela te coûteroit de me laisser un peu faire ? Claudine Il faut que tu te donnes patience. Lubin Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage. Claudine Je suis votre servante. Lubin Claudine, je t'en prie, sur l'et—tant—moins. Claudine Eh! que nenni: j'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t'en, et dis 4 Monsieur le Vicomte que j'aurai soin de rendre son billet. Lubin Adieu, beauté rude anière. Claudine Le mot est amoureux. Lubin Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, et tout ce qu'il y a de plus dur au monde. Claudine Je vais remettre aux mains de ma maîtresse... Mais la voici avec son mari: éloignons—nous, et attendons qu'elle soit seule. Scène
| 258

Oeuvres complètes . 2 Scène II George Dandin, Angélique,
Clitandre George Dandin Non, non, on ne m'abuse pas avec tant de facilité,
et je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable.
J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, et votre galimatias ne m'a point tantôt
ébloui. Clitandre Ah! la voila; mais le mari est avec elle. George Dandin Au
travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, et le
peu de respect que vous avez pour le noeud qui nous joint. Mon Dieu !
laissez la votre révérence, ce n'est pas de ces sortes de respect dont je vous
parle, et vous n'avez que faire de vous moquer. Angélique Moi, me moquer
! En aucune façon. George Dandin Je sais votre pensée et connois... Encore
? Ah! ne raillons pas davantage ! Je n'ignore pas qu'à cause de votre
noblesse vous me tenez fort au—dessous de vous, et le respect que je vous
veux dire ne regarde point ma personne : j'entends parler de celui que vous
devez à des noeuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage. Il ne faut
point lever les épaules, et je ne dis point de sottises. Angélique Qui songe à
lever les épaules ? George Dandin Mon Dieu ! nous voyons clair. Je vous
dis encore une fois que le mariage est une chaîne à laquelle on doit porter
toute sorte de respect, et que c'est fort mal fait 4 vous d'en user comme vous
faites. Oui, oui, mal fait à vous ; et vous n'avez que faire de hocher la tête,
et de me faire la grimace. Angélique Moi ! Je ne sais ce que vous voulez
dire. George Dandin Je le sais fort bien, moi ; et vos mépris me sont connus.
Si je ne suis pas né noble, au moins suis—je d'une race où il n'y a point de
reproche, et la famille des Dandins... Scène II 259

Oeuvres complètes . 2 Clitandre, derrière Angélique, sans être aperçu de Dandin. Un moment d'entretien. George Dandin Eh? Angélique Quoi ? Je ne dis mot. George Dandin Le voilà qui vient réder autour de vous. Angélique Hé bien, est—ce ma faute ? Que voulez—vous que j'y fasse ? George Dandin Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galants n'obsèdent jamais que quand on le veut bien. Il y a un certain air douxereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches ; et les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord. Angélique Moi, les chasser ? et par quelle raison ? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, et cela me fait du plaisir. George Dandin Oui. Mais quel personnage voulez—vous que joue un mari pendant cette galanterie ? Angélique Le personnage d'un honnête homme qui est bien aise de voir sa femme considérée. George Dandin Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte, et les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode—Ia. Angélique Oh ! les Dandins s'y accoutumeront s'ils veulent. Car pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde, et de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment ? parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivants ? C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de Messieurs les maris, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissements, et qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, et ne veux point mourir si jeune. George Dandin C'est ainsi que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement ? Angélique Scène II 260

Oeuvres complètes . 2 Moi ? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, et vous me l'avez arrachée. M'avez—vous, avant le mariage, demandé mon consentement, et si je voulois bien de vous ? Vous n'avez consulté, pour cela, que mon père et ma mère ; ce sont eux proprement qui vous ont épousé, et c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez prise sans consulter mes sentiments, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés ; et je veux jouir, s'il vous plait, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, et goûter le plaisir de m'offrir des douceurs. Préparez—vous—y, pour votre punition, et rendez grâces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis. George Dandin Oui ! c'est ainsi que vous le prenez. Je suis votre mari, et je vous dis que je n'entends pas cela. Angélique Moi je suis votre femme, et je vous dis que je l'entends. George Dandin Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, et le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah ! allons, George Dandin ; je ne pourrois me retenir, et il vaut mieux quitter la place. Scène II 261

Oeuvres complètes . 2 Scène III Claudine, Angélique Claudine
J'avois, Madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la
part que vous savez. Angélique Voyons. Claudine A ce que je puis
remarquer, ce qu'on lui dit ne lui déplaît pas trop. Angélique Ah! Claudine,
que ce billet s'explique d'une façon galante ! Que dans tous leurs discours et
dans toutes leurs actions les gens de cour ont un air agréable ! Et qu'est—ce
que c'est auprès d'eux que nos gens de province ? Claudine Je crois
qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaisent guère. Angélique
Demeure ici: je m'en vais faire la réponse. Claudine Je n'ai pas besoin, que
je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici... Scène III
262

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Clitandre, Lubin, Claudine

Claudine Vraiment, Monsieur, vous avez pris là un habile messenger.

Clitandre Je n'ai pas osé envoyer de mes gens. Mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus.

Claudine Eh! Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine—Ià ; et je vous rends service parce que vous le méritez, et que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

Clitandre Je te suis obligé. Lubin Puisque nous serons mariés, donne—moi cela, que je le mette avec le mien. Claudine Je te le garde aussi bien que le baiser. Clitandre Dis—moi, as—tu rendu mon billet à ta belle maîtresse ?

Claudine Oui, elle est allée y répondre. Clitandre Mais, Claudine, n'y a—t—il pas moyen que je la puisse entretenir ? Claudine Oui: venez avec moi, je vous ferai parler à elle. Clitandre Mais le trouvera—t—elle bon ? et n'y a—t—il rien à risquer ? Claudine Non, non: son mari n'est pas au logis ; et puis, ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager ; c'est son père et sa mère ; et pourvu qu'ils soient prévenus, tout le reste n'est point à craindre.

Clitandre Je m'abandonne à ta conduite. Scène IV 263

Oeuvres complètes . 2 Lubin Testiguenne ! que j'aurai la une
habile femme ! Elle a de l'esprit comme quatre. Scène IV 264

Oeuvres complètes . 2 Scène V George Dandin, Lubin George Dandin Voici mon homme de tantot. Plait au Ciel qu'il pit se résoudre a vouloir rendre témoignage au père et a la mère de ce qu'ils ne veulent point croire ! Lubin Ah! vous voila, Monsieur le babillard, 4 qui j'avois tant recommandé de ne point parler, et qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un causeur, et vous allez redire ce que l'on vous dit en secret ? George Dandin Moi ? Lubin Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, et vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de savoir que vous avez de la langue, et cela m'apprendra a ne vous plus rien dire. George Dandin Ecoute, mon ami. Lubin Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui se passe a cette heure ; mais pour votre punition vous ne saurez rien du tout. George Dandin Comment qu'est—ce qui se passe ? Lubin Rien, rien. Voila ce que c'est d'avoir causé : vous n'en taterez plus, et je vous laisse sur la bonne bouche. George Dandin Arrête un peu. Lubin Point. George Dandin Je ne te veux dire qu'un mot. Lubin Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez. Scène V 265

Oeuvres complètes . 2 George Dandin Non, ce n'est pas cela.
Lubin Eh! quelque sot. Je vous vois venir. George Dandin C'est autre chose.
Ecoute. Lubin Point d'affaire. Vous voudriez que je vous dise que Monsieur
le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez
sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête. George Dandin De grâce. Lubin
Non. George Dandin Je te donnerai... Lubin Tarare ! Scène V 266

Oeuvres complètes . 2 Scène VI George Dandin Je n'ai pu me servir avec cet innocent de la pensée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui est échappé feroit la même chose, et si le galant est chez moi, ce seroit pour avoir raison aux yeux du père et de la mère, et les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal est tout ceci, c'est que je ne sais comment faire pour profiter d'un tel avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle, et quelque chose que je puisse voir moi-même de mon déshonneur, je n'en serai point cru 4 mon serment, et l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais quérir beau-père et belle-mère sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose, et je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement s'il y est encore ? Ah Ciel! il n'en faut plus douter, et je viens de l'apercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie ; et pour achever l'aventure, il fait venir 4 point nommé les juges dont j'avois besoin. Scène VI 267

Oeuvres complètes . 2 Scène VII Monsieur et Madame de Sotenville, George Dandin George Dandin Enfin vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, et votre fille l'a emporté sur moi ; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode et, Dieu merci ! mon déshonneur est si clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter. Monsieur De Sotenville Comment, mon gendre, vous en êtes encore là—dessus ? George Dandin Oui, j'y suis, et jamais je n'eus tant de sujet d'y être. Madame De Sotenville Vous nous venez encore étourdir la tête ? George Dandin Oui, Madame, et l'on fait bien pis 4 la mienne. Monsieur De Sotenville Ne vous laissez—vous point de vous rendre importun ? George Dandin Non ; mais je me lasse fort d'être pris pour dupe. Madame De Sotenville Ne voulez—vous point vous défaire de vos pensées extravagantes ? George Dandin Non, Madame ; mais je voudrais bien me défaire d'une femme qui me déshonore. Madame De Sotenville Jour de Dieu ! notre gendre, apprenez à parler. Monsieur De Sotenville Corbleu ! cherchez des termes moins offensants que ceux—là. George Dandin Marchand qui perd ne peut rire. Madame De Sotenville Souvenez—vous que vous avez épousé une Demoiselle. George Dandin Je m'en souviens assez, et ne m'en souviendrai que trop. Scène VII

268

Oeuvres complètes . 2 Monsieur De Sotenville Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect. George Dandin Mais que ne songe—t—elle plutôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi ? parce qu'elle est Demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, sans que j'ose souffler ? Monsieur De Sotenville Qu'avez—vous donc, et que pouvez—vous dire ? N'avez—vous pas vu ce matin qu'elle s'est défendue de connaître celui dont vous m'étiez venu parler ? George Dandin Oui. Mais vous, que pourrez—vous dire si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle ? Madame De Sotenville Avec elle ? George Dandin Oui, avec elle, et dans ma maison ? Monsieur De Sotenville Dans votre maison ? George Dandin Oui, dans ma propre maison. Madame De Sotenville Si cela est, nous serons pour vous contre elle. Monsieur de Sotenville Oui: l'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose ; et si vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre sang, et l'abandonnerons à votre colère. George Dandin Vous n'avez qu'à me suivre. Madame De Sotenville Gardez de vous tromper. Monsieur De Sotenville N'allez pas faire comme tantôt. George Dandin Mon Dieu ! vous allez voir. Tenez, ai—je menti ? Scène VII 269

Oeuvres complètes . 2 Scène VIII Angélique, Clitandre, Claudine, Monsieur et Madame de Sotenville, George Dandin Angélique Adieu. J'ai peur qu'on vous surprenne ici, et j'ai quelques mesures à garder. Clitandre Promettez—moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit. Angélique J'y ferai mes efforts. George Dandin Approchons doucement par derrière, et tachons de n'être point vus. Claudine Ah! Madame, tout est perdu: voilà votre père et votre mère, accompagnés de votre mari. Clitandre Ah Ciel ! Angélique Ne faites pas semblant de rien, et me laissez faire tous deux. Quoi ? vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantdt, et c'est ainsi que vous dissimulez vos sentiments ? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, et que vous faites des desseins de me solliciter ; j'en témoigne mon dépit, et m'explique à vous clairement en présence de tout le monde ; vous niez hautement la chose, et me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser ; et cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, et de me faire cent sots contes pour me persuader de répondre à vos extravagances : comme si j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, et m'éloigner jamais de la vertu que mes parents m'ont enseignée. Si mon père savoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entreprises. Mais une honnête femme n'aime point les éclats ; je n'ai garde de lui en rien dire, et je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi—même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme, et ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter. (Elle prend un baton et bat son mari, au lieu de Clitandre, qui se met entre—deux.) Clitandre Ah! ah! ah! ah! ah! doucement. Claudine Fort, Madame, frappez comme il faut. Angélique S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre. Claudine Scène VIII 2/0

Oeuvres complètes . 2 Apprenez à qui vous vous jouez. Angélique
Ah mon père, vous êtes là ! . Monsieur De Sotenville Oui ma fille, et je vois
qu'en sagesse et en courage tu te montres un digne rejeton de la maison de
Sotenville. Viens ça, approche—toi que je t'embrasse. Madame De
Sotenville Embrasse—moi aussi, ma fille. Las ! je pleure de joie, et
reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire. Monsieur De
Sotenville Mon gendre, que vous devez être ravi, et que cette aventure est
pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer ;
mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.
Madame De Sotenville Sans doute, notre gendre, et vous devez maintenant
être le plus content des hommes. Claudine Assurément. Voilà une femme,
celle—là. Vous êtes trop heureux de l'avoir, et vous devriez baiser les pas
où elle passe. George Dandin Euh ! traîtresse ! Monsieur De Sotenville
Qu'est—ce, mon gendre ? Que ne remerciez—vous un peu votre femme de
l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous ? Angélique Non, non,
mon père, il n'est pas nécessaire. Elle ne m'a aucune obligation de ce qu'il
vient de voir, et tout ce que j'en fais n'est que pour l'amour de moi—même.
Monsieur De Sotenville Ou allez—vous, ma fille ? Angélique Je me retire,
mon père, pour ne me voir point obligée à recevoir ses compliments.
Claudine Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être
adorée, et vous ne la traitez pas comme vous devriez. George Dandin Scène
VIII 974

Oeuvres complètes . 2 Scélérate ! Monsieur De Sotenville C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, et cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez—vous—en faire la paix ensemble, et tachez de l'apaiser par des excuses de votre emportement. Madame De Sotenville Vous devez considérer que c'est une jeune fille élevée à la vertu, et qui n'est point accoutumée à se voir soupçonnée d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos désordres finis et des transports de joie que vous doit donner sa conduite. George Dandin Je ne dis mot, car je ne gagnerois rien à parler, et jamais il ne s'est rien vu d'égal 4 ma disgrâce. Oui, j'admire mon malheur, et la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison, et me faire avoir tort. Est—il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi, et que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ? O Ciel, seconde mes desseins, et m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me déshonore. Scène VIII 272

Oeuvres complètes . 2 Acte III Acte III 273

Oeuvres complètes . 2 Scène | Clitandre, Lubin Clitandre La nuit est avancée, et j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point 4 me conduire. Lubin ! Lubin Monsieur ? Clitandre Est-ce par ici ? Lubin Je pense que oui. Morgué ! voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela. Clitandre Elle a tort assurément ; mais si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyons vus. Lubin Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrais bien savoir, Monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit. Clitandre C'est une grande question, et qui est difficile. Tu es curieux, Lubin. Lubin Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été songer à des choses où on n'a jamais songé. Clitandre Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil et pénétrant. Lubin Cela est vrai. Tenez, j'explique du latin, quoique jamais je ne l'aie appris, et voyant autre jour écrit sur une grande porte collégium, je devinai que cela vouloit dire collège. Clitandre Cela est admirable ! Tu sais donc lire, Lubin ? Lubin Oui je sais lire la lettre moulée, mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture. Clitandre Nous voici contre la maison. C'est le signal que m'a donné Claudine Lubin Scène | 274

Oeuvres complètes . 2 Par ma foi! c'est une fille qui vaut de l'argent, et je l'aime de tout mon cœur. Clitandre Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir. Lubin Monsieur, je vous suis... Clitandre Chut ! J'entends quelque bruit. Scène | 275

Oeuvres complètes . Scène II Angélique, Claudine, Clitandre,
Lubin Angélique Claudine. Claudine Hé bien ? Angélique Laisse la porte
entr'ouverte. Claudine Voila qui est fait. Clitandre Ce sont elles. St.
Angélique St. Lubin St. Claudine St. Clitandre, a Claudine Madame.
Angélique, a Lubin. Quoi ? Lubin, a Angélique. Claudine. Claudine, a
Clitandre. Qu'est—ce ? Clitandre, a Claudine. Ah! Madame, que j'ai de joie
! Lubin, a Angélique. Claudine, ma pauvre Claudine. Claudine, a Clitandre.
DouceMENT, Monsieur. Scène II 276

Oeuvres complètes . 2 Angélique, 4 Lubin. Tout beau, Lubin.
Clitandre Est-ce toi, Claudine ? Claudine Oui. Lubin Est—ce vous,
Madame ? Angélique Oui. Claudine Vous avez pris l'une pour l'autre. Lubin
Ma foi, la nuit, on n'y voit goutte. Angélique Est-ce pas vous, Clitandre ?
Clitandre Oui, Madame ! Angélique Mon mari ronfle comme il faut, et j'ai
pris ce temps pour nous entretenir ici. Clitandre Cherchons quelque lieu
pour nous asseoir. Claudine C'est fort bien avisé. (Ils vont s'asseoir au fond
du théâtre.) Lubin Claudine, ot! est—ce que tu es ? Scène II 277

Oeuvres complètes . 2 Scène III George Dandin, Lubin George
Dandin J'ai entendu descendre ma femme, et je me suis vite habillé pour
descendre après elle. Ot. peut—elle être allée ? Seroit—elle sortie ? Lubin
(Il prend George Dandin pour Claudine.) Ou es—tu donc, Claudine ? Ah! te
voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé, et je trouve ceci aussi
drôle que les coups de baton de tantôt dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit
qu'il ronfle, à cette heure, comme tous les diables, et il ne sait pas que
Monsieur le Vicomte et elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrais
bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout à fait risible ! De
quoi s'avise—t—il aussi d'être jaloux de sa femme, et de vouloir qu'elle soit
à lui tout seul ? C'est un impertinent, et Monsieur le Vicomte lui fait trop
d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Allons, suivons—les, et me donne ta
petite menotte que je la baise. Ah ! que cela est doux ! il me semble, que je
mange des confitures. (Comme il baise la main de Dandin, Dandin la lui
pousse rudement au visage). Turlou ! comme vous y allez ! Voilà une petite
menotte qui est un peu bien rude. George Dandin Qui va là ? Lubin
Personne. George Dandin Il fuit, et me laisse informé de la nouvelle
perfidie de ma coquine. Allons, il faut que sans tarder j'envoie appeler son
père et sa mère, et que cette aventure me serve à me faire séparer d'elle.
Hé ! Colin, Colin. Scène III 278

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Colin, George Dandin Colin, a la fenêtre. Monsieur. George Dandin Allons vite, ici—bas. Colin, en sautant par la fenêtre. M'y voila ! on ne peut pas plus vite. George Dandin Tues la? Oui, Monsieur. (Pendant qu'il va lui parler d'un côté, Colin va de l'autre.) George Dandin Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t'en chez mon beau—père et ma belle—meère, et dis que je les prie très instamment de venir tout a l'heure ici. Entends—tu ? Eh ? Colin, Colin. Colin, de l'autre côté. Monsieur. George Dandin Ou diable es—tu ? Colin Ici. George Dandin (Comme ils se vont tous deux chercher, l'un passe d'un côté, et l'autre de l'autre.) Peste soit du maroufle qui s'éloigne de moi ! Je te dis que tu ailles, de ce pas trouver mon beau—père et ma belle—mère, et leur dire que je les conjure de se rendre ici tout a l'heure. M'entends—tu bien ? Réponds, Colin, Colin. Colin, de l'autre côté. Monsieur. George Dandin Voila un pendard qui me fera enrager. Viens—t'en 4 moi. (Ils se cognent.) Ah ! le traître ! il m'a estropié. OU est—ce que tues ? Approche, que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit. Scène IV 279

Oeuvres complètes . 2 Colin Assurément. George Dandin Veux—
tu venir ? Colin Nenni, ma foi ! George Dandin Viens, te dis—je. Colin
Point : vous me voulez battre. George Dandin Hé bien ! non. Je ne te ferai
rien. Colin Assurément ? George Dandin Oui. Approche. Bon. Tu es bien
heureux de ce que j'ai besoin de toi. Va—t'en vite de ma part prier mon beau
—père et ma belle—mère de se rendre ici le plus tôt qu'ils pourront, et leur
dis que c'est pour une affaire de la dernière conséquence ; et s'ils faisoient
quelque difficulté 4 cause de l'heure, ne manque pas de les presser, et de
leur bien faire entendre qu'il est tres—important qu'ils viennent en quelque
état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant ? Colin Oui, Monsieur.
George Dandin Va vite, et reviens de même, Et moi, je vais rentrer dans ma
maison, attendant que... Mais j'entends quelqu'un. Ne seroit—ce point ma
femme ? Il faut que j'écoute, et me serve de l'obscurité qu'il fait. Scène IV
280

Oeuvres complètes . 2 Scène V Clitandre, Angélique, George Dandin, Claudine, Lubin Angélique Adieu. I] est temps de se retirer.
Clitandre Quoi ? si têt ? Angélique Nous nous sommes assez entretenus.
Clitandre Ah! Madame, puis—je assez vous entretenir, et trouver en si peu de temps toutes les paroles dont j'ai besoin ? Il me faudroit des journées entières pour me bien expliquer a vous de tout ce que je sens, et je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai 4 vous dire. Angélique Nous en écouterons une autre fois davantage. Clitandre Hélas ! de quel coup me percez—vous |'4me lorsque vous parlez de vous retirer, et avec combien de chagrins m'allez—vous laisser maintenant ? Angélique Nous trouverons moyen de nous revoir. Clitandre Oui ; mais je songe qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine, et les privilèges qu'ont les maris sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien. Angélique Serez—vous assez fort pour avoir cette inquiétude, et pensez—vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les rend, parce qu'on ne s'en peut défendre, et que l'on dépend de parents qui n'ont des yeux que pour le bien ; mais on sait leur rendre justice, et l'on se moque fort de les considérer au dela de ce qu'ils méritent. George Dandin Voila nos carognes de femmes. Scène V 281

Oeuvres complètes . 2 Clitandre Ah! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a regu, et que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous avec un homme comme lui ! George Dandin, a part. Pauvres maris ! voilà comme on vous traite. Clitandre Vous méritez sans doute une autre destinée, et le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un paysan. George Dandin Plait au Ciel fit—elle la tienne ! tu changerois bien de langage. Rentrons ; c'en est assez. (Il entre et ferme la porte.) Claudine Madame, si vous avez à dire du mal de votre mari, dépêchez vite, car il est tard. Clitandre Ah! Claudine, que tu es cruelle ! Angélique Elle a raison. Séparons—nous. Clitandre Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais au moins je vous conjure de me plaindre un peu des méchants moments que je vais passer. Angélique Adieu. Lubin Ou es—tu, Claudine, que je te donne le bonsoir ? Claudine Va, va, je le recois de loin, et je t'en renvoie autant. Scène V 282

Oeuvres complètes . Scène VI Angélique, Claudine, George Dandin
Angélique Rentrons sans faire de bruit. Claudine La porte s'est fermée. Angélique J'ai le passe—partout. Claudine Ouvrez donc doucement. Angélique On a fermé en dedans, et je ne sais comment nous ferons. Claudine Appelez le garçon qui couche là. Angélique Colin, Colin, Colin. George Dandin, mettant la tête à sa fenêtre. Colin, Colin ? Ah ! je vous y prends donc, Madame ma femme, et vous faites des escampativos pendant que je dors. Je suis bien—aise de cela, et de vous voir dehors à l'heure qu'il est. Angélique Hé bien ! quel grand mal est—ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit ? George Dandin Oui, oui, l'heure est bonne à prendre le frais. C'est bien plutôt le chaud, Madame la coquine ; et nous savons toute l'intrigue du rendez—vous, et du Damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, et les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un et l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé, et que votre père et votre mère seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, et du dérèglement de votre conduite. Je les ai envoyé quérir, et ils vont être ici dans un moment. Angélique Ah Ciel ! Claudine Madame. George Dandin
Scène VI 283

Oeuvres complètes . 2 Voilà un coup sans doute ot! vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, et j'ai de quoi mettre a bas votre orgueil, et détruire vos artifices. Jusques ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parents, et plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir, et beau dire, et votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, et toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison ; mais 4 cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, et votre effronterie sera pleinement confondue. Angélique Hé ! je vous prie, faites—moi ouvrir la porte. George Dandin Non, non ; il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, et je veux qu'ils vous trouvent dehors 4 la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, a chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire, 4 inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade, a trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens et paroître innocente, quelque prétexte spécieux de pèlerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant, que vous veniez de secourir. Angélique Non: mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les savez. George Dandin C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés, et que dans cette affaire vous ne sauriez inventer d'excuse qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté. Angélique Oui je confesse que j'ai tort, et que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande par grace de ne m'exposer point maintenant a la mauvaise humeur de mes parents, et de me faire promptement ouvrir. George Dandin Je vous baise les mains. Angélique Eh ! mon pauvre petit mari, je vous en conjure ! George Dandin Ah! mon pauvre petit mari ? Je suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise. Je suis bien aise de cela, et vous ne vous étiez jamais avisée de me dire de ces douceurs. Angélique Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir, et de me... George Dandin Scène VI 284

Oeuvres complètes . 2 Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette aventure, et il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportements. Angélique De grâce, laissez—moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience. George Dandin Hé bien, quoi ? Angélique Il est vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, et que votre ressentiment est juste ; que j'ai pris le temps de sortir pendant que vous dormiez, et que cette sortie est un rendez—vous que j'avois donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner 4 mon âge ; des emportements de jeune personne qui n'a encore rien vu, et ne fait que d'entrer au monde ; des libertés où l'on s'abandonne sans y penser de mal, et qui sans doute dans le fond n'ont rien de... George Dandin Oui: vous le dites et ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croie pieusement. Angélique Je ne veux point m'excuser par là d'être coupable envers vous, et je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon cœur, et de m'épargner en cette rencontre le déplaisir que me pourroient causer les reproches fâcheux de mon père et de ma mère. Si vous m'accordez généreusement la grâce que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entièrement. Elle touchera tout 4 fait mon cœur, et y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parents et les liens du mariage n'avoient pu y jeter. En un mot, elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, et n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde, et que je vous témoignerai tant d'amitié, que vous en serez satisfait. George Dandin Ah! crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler. Angélique Accordez—moi cette faveur. George Dandin Point d'affaires. Je suis inexorable. Angélique Montrez—vous généreux. George Dandin Non. Angélique De grâce ! Scène VI 285

Oeuvres complètes . 2 George Dandin Point. Angélique Je vous en conjure de tout mon coeur ! George Dandin Non, non, non. Je veux qu'on soit détrompé de vous, et que votre confusion éclate. Angélique Hé bien ! si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout, et que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez. George Dandin Et que ferez—vous, s'il vous plaît ? Angélique Mon coeur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions, et de ce couteau que voici je me tuerai sur la place. George Dandin Ah! ah! alabonne heure ! Angélique Pas tant a la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends, et les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tué ; et mes parents ne sont pas gens assurément a laisser cette mort impunie, et ils en feront sur votre personne toute la punition que leur pourront offrir et les poursuites de la justice, et la chaleur de leur ressentiment. C'est par la que je trouverai moyen de me venger de vous, et je ne suis pas la première qui ait su recourir a de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser a la dernière extrémité. George Dandin Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi—même, et la mode en est passée il y a longtemps. Angélique C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sir ; et si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que tout a l'heure je vais vous faire voir jusques ot peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir. George Dandin Bagatelles, bagatelles. C'est pour me faire peur. Angélique Scène VI 286

Oeuvres complètes . 2 Hé bien ! puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, et montrera si je me moque. Ah ! c'en est fait. Fasse le Ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite, et que celui qui en est cause reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi ! George Dandin Ouais ! seroit—elle bien si malicieuse que de s'être tuée pour me faire pendre ? Prenons un bout de chandelle pour aller voir. Angélique St. Paix ! Rangeons—nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte. George Dandin La méchanceté d'une femme iroit—elle bien jusque—là ? (Il sort avec un bout de chandelle, sans les apercevoir ; elles entrent ; aussitôt elles ferment la porte.) I] n'y a personne. Eh ! Je m'en étois bien douté, et la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par prières ni par petites menaces. Tant mieux ! cela rendra ses affaires encore plus mauvaises, et le père et la mère qui vont venir en verront mieux son crime. Ah ! ah ! la porte s'est fermée. Hola ! ho ! quelqu'un ! qu'on m'ouvre promptement ! Angélique, à la fenêtre avec Claudine. Comment ? c'est toi ! D'ot : viens—tu, bon pendard ? Est—il l'heure de revenir chez soi quand le jour est près de paroître ? et cette manière de vie est—elle celle que doit suivre un honnête mari ? Claudine Cela est—il beau d'aller ivroger toute la nuit ? et de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison ? George Dandin Comment ? vous avez... Angélique Va, va, traître, je suis lasse de tes déportements, et je m'en veux plaindre, sans plus tarder, 4 mon père et 4 ma mère. George Dandin Quoi ? c'est ainsi que vous osez... Scène VI 287

Oeuvres complètes . 2 Scène VII Monsieur et Madame de Sotenville, Colin, Claudine, Angélique, George Dandin (M. et Mme de Sotenville sont en habits de nuit, et conduits par Colin qui porte une lanterne.) Angélique Approchez, de grace, et venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde d'un mari a qui le vin et la jalousie ont troublé de telle sorte la cervelle, qu'il ne sait plus nice qu'il dit, ni ce qu'il fait, et vous a lui-même envoyé quérir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais oui parler. Le voila qui revient comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit ; et, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde a vous faire de moi ; que durant qu'il dormoit, je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, et cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver. George Dandin. Voila une méchante carogne. Claudine Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maison, et que nous en étions dehors, et c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ter de la tête. Monsieur De Sotenville Comment, qu'est—ce a dire cela ? Madame De Sotenville Voila une furieuse impudence que de nous envoyer quérir. George Dandin Jamais... Angélique Non, mon père, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte. Ma patience est poussée a bout, et il vient de me dire cent paroles injurieuses. Monsieur De Sotenville Corbleu ! vous êtes un malhonnête homme. Claudine C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme traitée de la facgon, et cela crie vengeance au Ciel. George Dandin Peut—on... ? Madame De Sotenville Allez, vous devriez mourir de honte. Scène VII 288

Oeuvres complètes . 2 George Dandin Laissez—moi vous dire deux mots. Angélique Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles. George Dandin Je désespère. Claudine Il a tant bu, que je ne pense pas qu'on puisse durer contre lui, et l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous. George Dandin Monsieur mon beau—père, je vous conjure... Monsieur De Sotenville Retirez—vous : vous puez le vin à pleine bouche. George Dandin Madame, je vous prie... Madame De Sotenville Fi! ne m'approchez pas : votre haleine est empestée. George Dandin Souffrez que je vous... Monsieur De Sotenville Retirez—vous, vous dis—je : on ne peut vous souffrir. George Dandin Permettez, de grace, que... Madame De Sotenville Poua ! vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin, si vous voulez. George Dandin Hé bien oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, et que c'est elle qui est sortie. Angélique Ne voilà pas ce que je vous ai dit ? Claudine Vous voyez quelle apparence il y a. Monsieur De Sotenville Allez, vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, et venez ici. George Dandin Scène VII 289

Oeuvres complètes . 2 J'atteste le Ciel que j'étois dans la maison, et que... Madame De Sotenville Taisez—vous, c'est une extravagance qui n'est pas supportable. George Dandin Que la foudre m'écrase tout a l'heure si... ! Monsieur De Sotenville Ne nous rompez pas davantage la tête, et songez a demander pardon a votre femme. George Dandin Moi, demander pardon ? Monsieur De Sotenville Oui, pardon, et sur—le—champ. George Dandin Quoi ? je... Monsieur De Sotenville Corbleu ! si vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer a nous. George Dandin Ah ! George Dandin ! Monsieur De Sotenville Allons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon. Angélique, descendue. Moi ? lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ? Non, non, mon père, il m'est impossible de m'y résoudre, et je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne saurois plus vivre. Claudine Le moyen d'y résister ? Monsieur De Sotenville Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale, et vous devez vous montrer plus sage que lui, et patienter encore cette fois. Angélique Comment patienter après de telles indignités ? Non, mon père, c'est une chose ov je ne puis consentir. Monsieur De Sotenville Il le faut, ma fille, et c'est moi qui vous le commande. Angélique Scène VII

290

Oeuvres complètes . 2 Ce mot me ferme la bouche, et vous avez sur moi une puissance absolue. Claudine Quelle douceur ! Angélique Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais quelle violence que je me fasse, c'est à moi de vous obéir. Claudine Pauvre mouton ! Monsieur De Sotenville Approchez. Angélique Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien, et vous verrez que ce sera dès demain à recommencer. Monsieur De Sotenville Nous y donnerons ordre. Allons, mettez—vous à genoux. George Dandin À genoux ? Monsieur De Sotenville Oui, à genoux, et sans tarder. George Dandin. Il se met à genoux. O Ciel ! Que faut-il dire ? Monsieur De Sotenville "Madame, je vous prie de me pardonner." George Dandin. "Madame, je vous prie de me pardonner." Monsieur De Sotenville "L'extravagance que j'ai faite." George Dandin "L'extravagance que j'ai faite" (à part) de vous épouser. Monsieur De Sotenville "Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir." George Dandin "Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir." Monsieur De Sotenville Prenez—y garde, et sachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons. Madame De Sotenville Jour de Dieu ! si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme, et à ceux de Scène VII 291

Oeuvres complètes . 2 qui elle sort. Monsieur De Sotenville Voila le jour qui va paroître. Rentrez chez vous, et songez bien a être sage. Et nous, mamour, allons nous mettre au lit. Scène VII 292

Oeuvres complètes . 2 Scène VIII George Dandin Ah! je le quitte maintenant, et je n'y vois plus de remède ; lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la première. Scène VIII 293

Oeuvres complètes . 2 L'Avare Comédie Représentée pour la
première fois 4 Paris sur le Théâtre du Palais—Royal le 9^e du mois de
septembre 1668 par la Troupe du Roi L'Avare 294

Oeuvres complètes . Personnages Harpagon, père de Cléante et d'Elise, et amoureux de Mariane. Cléante, fils d'Harpagon, amant de Mariane. Elise, fille d'Harpagon, amante de Valère. Valère, fils d'Anselme, et amant d'Elise. Mariane, amante de Cléante, et aimée d'Harpagon. Anselme, père de Valère et de Mariane. Frosine, femme d'intrigue. Maître Simon, courtier. Maître Jacques, cuisinier et cocher d'Harpagon. La Flèche, valet de Cléante. Dame Claude, servante d'Harpagon. Brindavoine, La Merluce, laquais d'Harpagon. Le Commissaire et son Clerc. La scène est à Paris. Personnages 295

Oeuvres complètes . 2 Scène | Valère, Elise Valère Hé quoi ?
charmante Elise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi ? Je vous vois soupirer, hélas ! au milieu de ma joie ! Est—ce du regret, dites—moi, de m'avoir fait heureux, et vous repentez—vous de cet engagement ot! mes feux ont pu vous contraindre ? Elise Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude ; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrais. Valère Hé! que pouvez—vous craindre, Elise, dans les bontés que vous avez pour moi ? Elise Hélas ! cent choses à la fois : l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde ; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'une innocente amour. Valère Ah! ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres. Soupçonnez—moi de tout, Elise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois : je vous aime trop pour cela, et mon amour pour vous durera autant que ma vie. Elise Ah! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles ; et ce n'est que les actions qui les découvrent différents. Valère. Puisque les seules actions font connoître ce que nous sommes, attendez donc au moins à juger de mon cœur par elles, et ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, et donnez—moi le temps de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes feux. Elise Hélas ! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime ! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle ; je Scène | 297

Oeuvres complètes . 2 n'en veux point du tout douter, et je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner. Valère Mais pourquoi cette inquiétude ? Elise Je n'aurois rien à craindre, si tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois, et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnaissance et le Ciel m'engage envers vous. Je me représente à toute heure ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre ; cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes ; ces soins pleins de tendresse que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau, et les hommages assidus de cet ardent amour que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté, et qui, vous faisant négliger et parents et patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon père. Tout cela fait chez moi sans doute un merveilleux effet ; et c'en est assez à mes yeux pour me justifier l'engagement et j'ai pu consentir ; mais ce n'est pas assez peut-être pour le justifier aux autres, et je ne suis pas sire qu'on entre dans mes sentiments. Valère De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends auprès de vous mériter quelque chose ; et quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde ; et l'excès de son avarice, et la manière austère dont il vit avec ses enfants pourroient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez—moi, charmante Elise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que sur ce chapitre on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parents, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir. Elise Ah ! Valère, ne bougez d'ici, je vous prie ; et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père. Valère Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service ; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentiments je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquiescer sa tendresse. J'y fais des progrès admirables ; et j'éprouve que pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes,

encenser leurs défauts, et applaudir 4 ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance ; et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie ; et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler lorsqu'on l'assaisonne en louange. La sincérité souffre un peu au métier que je fais ; mais quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster 4 eux ; et puisqu'on ne sauroit les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés. Elise Mais que ne tachez—vous aussi a gagner l'appui de mon frère, en cas que la servante s'avisat de révéler notre secret ? Valère Scène | 298

Oeuvres complètes . 2 On ne peut pas ménager l'un et l'autre ; et l'esprit du père et celui du fils sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, et servez—vous de l'amitié qui est entre vous deux pour le jeter dans nos intérêts. Il vient, je me retire. Prenez ce temps pour lui parler ; et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos. Elise Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

Scène | 299

Oeuvres complètes . 2 Scène II Cléante, Elise Cléante Je suis bien aise de vous trouver seule, ma soeur ; et je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret. Elise Me voilà prête à vous ouvrir, mon frère. Qu'avez-vous à me dire ? Cléante Bien des choses, ma soeur, enveloppées dans un mot: j'aime. Elise Vous aimez ? Cléante Oui, j'aime. Mais avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés ; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour ; que le Ciel les a fait les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite ; que n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre ; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion ; et que l'empchement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma soeur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire ; car enfin mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances. Elise Vous êtes—vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez ? Cléante Non, mais j'y suis résolu ; et je vous conjure encore une fois de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader. Elise Suis—je, mon frère, une si étrange personne ? Cléante Non, ma soeur ; mais vous n'aimez pas: vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs, et j'appréhende votre sagesse. Elise Hélas ! mon frère, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa vie ! et si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai—je à vos yeux bien moins sage que vous. Scène II 300

Oeuvres complètes . 2 Cléante Ah! plait au Ciel que votre Ame, comme la mienne... Elise Finissons auparavant votre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez. Cléante Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour a tous ceux qui la voient. La nature, ma soeur, n'a rien formé de plus aimable ; et je me sentis transporté dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite d'une bonne femme de mère, qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, et la console avec une tendresse qui vous toucheroit l'dme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait, et l'on voit briller mille graces en toutes ses actions : une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah ! _ ma soeur, je voudrois que vous l'eussiez vue. Elise J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous me dites ; et pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimiez. Cléante J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodeées, et que leur discrète conduite a de la peine a étendre a tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez—vous, ma soeur, quelle joie ce peut être que de relever la fortune d'une personne que l'on aime ; que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille ; et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goiter cette joie, et de faire éclater 4 cette belle aucun témoignage de mon amour. Elise Oui, je congnois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin. Cléante Ah! ma soeur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car enfin peut—on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange ot l'on nous fait languir ? Et que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel age d'en jouir, et si pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, si je suis réduit avec vous a chercher tous les jours le secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables ? Enfin j'ai voulu vous parler, pour m'aider a sonder mon père sur les sentiments ol je suis ; et si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout pour ce dessein de l'argent 4 emprunter ; et si vos affaires, ma soeur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose a nos

desirs, nous le quitterons l'un et l'autre et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable. Elise Il est bien vrai que, tous les jours, il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère, et que... Scène II 301

Oeuvres complètes . 2 Cléante J'entends sa voix. Eloignons—
nous un peu, pour nous achever notre confidence ; et nous joindrons après
nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur. Scène II 302

Oeuvres complètes . 2 Scène III Harpagon, La Flèche Harpagon
Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de
chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence. La Flèche Je n'ai jamais
rien vu de si méchant que ce maudit vieillard et je pense, sauf correction,
qu'il a le diable au corps. Harpagon Tu murmures entre tes dents. La Flèche
Pourquoi me chassez—vous ? Harpagon C'est bien à toi, pendard, 4 me
demander des raisons ; sors vite, que je ne t'assomme. La Flèche Qu'est—ce
que je vous ai fait ? Harpagon Tu m'as fait que je veux que tu sortes. La
Flèche Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre. Harpagon Va-
t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison planté tout droit
comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je
ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un
traître, dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que
je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler. La
Flèche Comment diantre voulez—vous qu'on fasse pour vous voler ? Etes
—vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites
sentinelle jour et nuit ? Harpagon Je veux renfermer ce que bon me semble,
et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui
prennent garde à ce qu'on fait ? Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque
chose de mon argent. Ne serois—tu point homme 4 aller faire courir le bruit
que j'ai chez moi de l'argent caché ? Scène III 303

Oeuvres complètes . 2 La Flèche Vous avez de l'argent caché ?
Harpagon Non, coquin, je ne dis pas cela. (A part.) J'enrage. Je demande si
malicieusement tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai. La Flèche Hé
! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour
nous la même chose ? Harpagon Tu fais le raisonneur. Je te baillerai de ce
raisonnement—ci par les oreilles. (Il lève la main pour lui donner un
soufflet.) Sors d'ici, encore une fois. La Flèche Hé bien ! je sors. Harpagon
Attends. Ne m'emportes-tu rien ? La Flèche Que vous emporterois—je ?
Harpagon Viens ça, que je voie. Montre—moi tes mains. La Flèche Les
voilà. Harpagon Les autres La Flèche Les autres ? Harpagon Oui. La Flèche
Les voilà. Harpagon N'as—tu rien mis ici dedans ? La Flèche Voyez vous—
même. Harpagon. (Il tâte le bas de ses chausses.) Ces grands hauts—de—
chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe ; et je
voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un. Scène III 304

Oeuvres complètes . 2 La Flèche Ah! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint ! et que j'aurois de joie à le voler ! Harpagon Euh ? La Flèche Quoi ? Harpagon Qu'est—ce que tu parles de voler ? La Flèche Je dis que vous fouillez bien partout, pour voir si je vous ai volé. Harpagon C'est ce que je veux faire. (Il fouille dans les poches de La Flèche.) La Flèche La peste soit de l'avarice et des avaricieux ! Harpagon Comment ? que dis—tu ? La Flèche Ce que je dis ? Harpagon Oui: qu'est—ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ! La Flèche Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux. Harpagon De qui veux-tu parler ? La Flèche Des avaricieux. Harpagon Et qui sont—ils ces avaricieux ? La Flèche Des vilains et des ladres. Harpagon Mais qui est—ce que tu entends par là ? La Flèche De quoi vous mettez—vous en peine ? Scène III 305

Oeuvres complètes . 2 Harpagon Je me mets en peine de ce qu'il faut. La Flèche Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ? Harpagon Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dises 4 qui tu parles quand tu dis cela. La Flèche Je parle... je parle 4 mon bonnet. Harpagon Et moi, je pourrois bien parler a ta barrette. La Flèche M'empêcherez—vous de maudire les avaricieux ? Harpagon Non ; mais je t'empêcherai de jaser, et d'être insolent. Tais—toi. La Flèche Je ne nomme personne. Harpagon Je te rosserai, si tu parles. La Flèche Qui se sent morveux, qu'il se mouche. Harpagon Te tairas—tu ? La Flèche Oui, malgré moi. Harpagon Ha! ha! La Flèche, lui montrant une des poches de son justaucorps. Tenez, voila encore une poche ; êtes—vous satisfait ? Harpagon Allons, rends—le—moi sans te fouiller. La Flèche Quoi ? Harpagon Ce que tu m'as pris. Scène III 306

Oeuvres complètes . 2 La Flèche Je ne vous ai rien pris du tout.
Harpagon Assurément ? La Flèche Assurément. Harpagon Adieu : va-t'en a
tous les diables. La Flèche Me voilà fort bien congédié. Harpagon Je te le
mets sur ta conscience, au moins. Voilà un pendard de valet qui
m'incommode fort, et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux—1a.
Scène III 307

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Elise, Cléante, Harpagon

Harpagon Certes ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent ; et bienheureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidèle ; car pour moi, les coffres—forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier ; je les tiens justement une franche amorce à voleurs, et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer. Cependant je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or chez soi est une somme assez... (Ici le frère et la sœur paraissent s'entretenant bas.) O Ciel ! je me serai trahi moi-même : la chaleur m'aura emporté, et je crois que j'ai parlé haut en raisonnant tout seul. Qu'est—ce ? Cléante Rien, mon père. Harpagon Y a-t-il longtemps que vous êtes là ? Elise Nous ne venons que d'arriver. Harpagon Vous avez entendu... Cléante Quoi, mon père ? Harpagon Là... Elise Quoi ? Harpagon Ce que je viens de dire. Cléante Non. Harpagon Si fait, si fait. Scène IV 308

Oeuvres complètes . 2 Elise Pardonnez—moi. Harpagon Je vois bien que vous en avez oui quelques mots. C'est que je m'entretenois en moi —même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, et je disois qu'il est bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez soi. Cléante Nous feignons à vous aborder, de peur de vous interrompre. Harpagon Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus. Cléante Nous n'entrons point dans vos affaires. Harpagon Plait 4 Dieu que je les eusse, dix mille écus ! Cléante Je ne crois pas... Harpagon Ce seroit une bonne affaire pour moi. Elise Ce sont des choses... Harpagon J'en aurois bon besoin. Cléante Je pense que... Harpagon Cela m'accommoderoit fort. Elise Vous êtes... Harpagon Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le temps est misérable. Cléante Mon Dieu ! mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, et l'on sait que vous avez assez de bien. Harpagon Scène IV 309

Oeuvres complètes . 2 Comment ? j'ai assez de bien ! Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux ; et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits—a. Elise Ne vous mettez point en colère. Harpagon Cela est étrange, que mes propres enfants me trahissent et deviennent mes ennemis ! Cléante Est-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien ! Harpagon Oui: de pareils discours et les dépenses que vous faites seront cause qu'un de ces jours on me viendra chez moi couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles. Cléante Quelle grande dépense est—ce que je fais ? Harpagon Quelle ? Est—il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville ? Je querellois hier votre soeur ; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel ; et 4 vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne constitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort : vous donnez furieusement dans le marquis ; et pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez. Cléante Hé ! comment vous dérober ? Harpagon Que sais—je ? Ou pouvez—vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez ? Cléante Moi, mon père ? C'est que je joue ; et comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne. Harpagon C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à l'honnête intérêt l'argent que vous gagnez afin de le trouver un jour. Je voudrois bien savoir, sans parler du reste, 4 quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi—douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut—de—chausses ? Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien. Je vais gager qu'en perruques et rubans, il y a du moins vingt pistoles ; et vingt pistoles rapportent par année dix—huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze. Cléante Vous avez raison.

Harpagon Scène IV 310

Oeuvres complètes . 2 Laissons cela, et parlons d'autre affaire.
Euh ? Je crois qu'ils se font signe l'un a l'autre de me voler ma bourse. Que
veulent dire ces gestes—la ? Elise Nous marchandons, mon frère et moi, 4
qui parlera le premier ; et nous avons tous deux quelque chose a vous dire.
Harpagon Et moi, j'ai quelque chose aussi a vous dire 4 tous deux. Cléante
C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler. Harpagon Et
c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir. Elise Ah! mon père !
Harpagon Pourquoi ce cri ? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose, qui vous
fait peur ? Cléante Le mariage peut nous faire peur a tous deux, de la façon
que vous pouvez l'entendre ; et nous craignons que nos sentiments ne soient
pas d'accord avec votre choix. Harpagon Un peu de patience. Ne vous
alarmez point. Je sais ce qu'il faut 4 tous deux ; et vous n'aurez ni l'un ni
l'autre aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire. Et pour
commencer par un bout : avez—vous vu, dites—moi, une jeune personne
appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici ? Cléante Oui, mon père.
Harpagon Et vous ? Elise J'en ai oui parler. Harpagon Comment, mon fils,
trouvez—vous cette fille ? Cléante Une fort charmante personne. Harpagon
Sa physionomie ? Scène IV 311

Oeuvres complètes . 2 Cléante Toute honnête, et pleine d'esprit.
Harpagon Son air et sa manière ? Cléante Admirables, sans doute.
Harpagon Ne croyez—vous pas qu'une fille comme cela mériterait assez
que l'on songeât à elle ? Cléante Oui, mon père. Harpagon Que ce seroit un
parti souhaitable ? Cléante Très—souhaitable. Harpagon Qu'elle a toute la
mine de faire un bon ménage ? Cléante Sans doute. Harpagon Et qu'un mari
auroit satisfaction avec elle ? Cléante Assurément. Harpagon Il y a une
petite difficulté : c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien
qu'on pourroit prétendre. Cléante Ah! mon père, le bien n'est pas
considérable, lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.
Harpagon Pardonnez—moi, pardonnez—moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est
que si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de
regagner cela sur autre chose. Cléante Cela s'entend. Harpagon Enfin je suis
bien aise de vous voir dans mes sentiments ; car son maintien honnête et sa
douceur m'ont gagné l'ame, et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y
trouve quelque bien. Scène IV 312

Oeuvres complètes . 2 Cléante Euh ? Harpagon Comment ?
Cléante Vous êtes résolu, dites—vous... ? Harpagon D'épouser Mariane.
Cléante Qui, vous ? vous ? Harpagon Oui, moi, moi, moi. Que veut dire
cela ? Cléante Il m'a pris tout a coup un éblouissement, et je me retire d'ici.
Harpagon Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre
d'eau claire. Voilà de mes damoiseaux flouets, qui n'ont non plus de vigueur
que des poules. C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant a ton
frère, je lui destine une certaine veuve dont ce matin on m'est venu parler ;
et pour toi, je te donne au seigneur Anselme. Elise Au seigneur Anselme ?
Harpagon Oui, un homme mfr, prudent et sage, qui n'a pas plus de
cinquante ans, et dont on vante les grands biens. Elise. Elle fait une
révérence. Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plait. Harpagon.
Il contrefait la révérence. Et moi, ma petite fille ma mie, je veux que vous
vous mariiez, s'il vous plait. Elise Je vous demande pardon, mon père.
Harpagon Je vous demande pardon, ma fille. Elise Je suis très—humble
servante au seigneur Anselme ; mais avec votre permission, je ne
l'épouserai point. Harpagon Je suis votre très—humble valet ; mais, avec
votre permission, vous l'épouserez dès ce soir. Elise Scène IV 313

Oeuvres complètes . 2 Dés ce soir ? Harpagon Dés ce soir. Elise
Cela ne sera pas, mon père. Harpagon Cela sera, ma fille. Elise Non.
Harpagon Si. Elise Non, vous dis—je. Harpagon Si, vous dis—je. Elise
C'est une chose ot vous ne me réduirez point. Harpagon C'est une chose ot
je te réduirai. Elise Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari. Harpagon
Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace !| A—t—
on jamais vu une fille parler de la sorte 4 son père ? Elise Mais a—t—on
jamais vu un père marier sa fille de la sorte ? Harpagon C'est un parti ot il
n'y a rien a redire ; et je gage que tout le monde approuvera mon choix.
Elise Et moi, je gage qu'il ne sauroit être approuvé d'aucune personne
raisonnable. Harpagon Voila Valère : veux—tu qu'entre nous deux nous le
fassions juge de cette affaire ? Elise J'y consens. Scène IV 314

Harpagon Te rendras—tu a son jugement ? Elise Oui, j'en passerai
par ce qu'il dira. Harpagon Voila qui est fait. Sceéne IV Oeuvres completes .
2 315

Oeuvres complètes . 2 Scène V Valère, Harpagon, Elise Harpagon
Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de ma fille ou de moi. Valère C'est vous, Monsieur, sans contredit. Harpagon Sais—tu bien de quoi nous parlons ? Valère Non, mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison. Harpagon Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage ; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis—tu de cela ? Valère Ce que j'en dis ? Harpagon Oui. Valère Eh, eh. Harpagon Quoi ? Valère Je dis que dans le fond je suis de votre sentiment ; et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a—t—elle pas tort tout a fait, et... Harpagon Comment ? le seigneur Anselme est un parti considérable, c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage, et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Sauroit—elle mieux rencontrer ? Valère Cela est vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudroit au moins quelque temps pour voir si son inclination pourra s'accommoder avec... Scène V 316

Oeuvres complètes . 2 Harpagon C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas, et il s'engage a la prendre sans dot. Valère Sans dot ? Harpagon Oui. Valère Ah ! je ne dis plus rien. Voyez—vous ? voila une raison tout a fait convaincante ; il se faut rendre a cela. Harpagon C'est pour moi une épargne considérable. Valère Assurément, cela ne recoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie ; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'a la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions. Harpagon Sans dot. Valère Vous avez raison : voila qui décide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose sans doute et l'on doit avoir de l'égard ; et que cette grande inégalité d'age, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet a des accidents très—fâcheux. Harpagon Sans dot. Valère Ah ! il n'y a pas de réplique a cela: on le sait bien ; qui diantre peut aller 14 contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourroient donner ; qui ne les voudroient point sacrifier a l'intérêt, et chercheroient plus que toute autre chose a mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie, et que... Harpagon Sans dot. Valère Il est vrai: cela ferme la bouche a tout, sans dot. Le moyen de résister a une raison comme celle—la ? Harpagon. Il regarde vers le jardin. Scène V

317

Oeuvres complètes . 2 Ouais ! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est—ce point qu'on en voudroit 4 mon argent ? Ne bougez, je reviens tout a l'heure. Elise Vous moquez—vous, Valère, de lui parler comme vous faites ? Valère C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux a bout. Heurter de front ses sentiments est le moyen de tout gater ; et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéraments ennemis de toute résistance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant owt l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir a ce qu'il veut, vous en viendrez mieux a vos fins, et... Elise Mais ce mariage, Valère ? Valère On cherchera des biais pour le rompre. Elise Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir ? Valère Il faut demander un délai, et feindre quelque maladie. Elise Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des médecins. Valère Vous moquez—vous ? Y connoissent—ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'ot cela vient. Harpagon Ce n'est rien, Dieu merci. Valère Enfin notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre 4 couvert de tout ; et si votre amour, belle Elise, est capable d'une fermeté... (Il aperçoit Harpagon.) Oui, il faut qu'une fille obéisse 4 son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait, et lorsque la grande raison de sans dot s'y rencontre, elle doit être prête 4 prendre tout ce qu'on lui donne. Harpagon Bon. Voilà bien parlé, cela. Valère Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu et prends la hardiesse de lui parler comme je fais. Harpagon Scène V

318

Oeuvres complètes . 2 Comment ? j'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. Oui, tu as beau fuir. Je lui donne l'autorité que le Ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira. Valère Après cela, résistez 4 mes remontrances. Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisais. Harpagon Oui, tu m'obligeras. Certes... Valère Il est bon de lui tenir un peu la bride haute. Harpagon Cela est vrai. Il faut... Valère Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout. Harpagon Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et reviens tout à l'heure. Valère Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, et vous devez rendre grâce au Ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là dedans, et sans dot tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité. Harpagon Ah! le brave gargon ! Voilà parlé comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte ! Scène V 319

Oeuvres complètes . 2 Scène | Cléante, la Flèche Cléante Ah !
traître que tu es, ot ! t'es—tu donc allé fourrer ? Ne t'avois—je pas donné
ordre... La Flèche Oui, Monsieur, et je m'étois rendu ici pour vous attendre
de pied ferme ; mais Monsieur votre père, le plus malgracieux des hommes,
m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu. Cléante
Comment va notre affaire ? Les choses pressent plus que jamais ; et depuis
que je ne t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival. La Flèche Votre
père amoureux ? Cléante Oui ; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui
cacher le trouble et cette nouvelle m'a mis. La Flèche Lui se mêler d'aimer !
De quoi diable s'avise—t—il ? Se moque-t—il du monde ? Et l'amour a—t
—il été fait pour des gens batis comme lui ? Cléante Il a fallu, pour mes
péchés, que cette passion lui soit venue en tête. La Flèche Mais par quelle
raison lui faire un mystère de votre amour ? Cléante Pour lui donner moins
de soupçon, et me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour
détourner ce mariage. Quelle réponse t'a—t—on faite ? La Flèche Ma foi !
Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux ; et il faut essayer
d'étranges choses lorsqu'on en est réduit à passer, comme vous, par les
mains des fesse—mathieux. Cléante L'affaire ne se fera point ? La Flèche
Scène | 304

Oeuvres complètes . 2 Pardonnez—moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous ; et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur. Cléante J'aurai les quinze mille francs que je demande ? La Flèche Oui ; mais a quelques petites conditions, qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent. Cléante T'a-t-il fait parler 4 celui qui doit prêter l'argent ? La Flèche Ah! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin a se cacher que vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous, dans une maison empruntée, pour être instruit, par votre bouche, de votre bien et de votre famille ; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles. Cléante Et principalement notre mère étant morte, dont on ne peut m'dter le bien. La Flèche Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même a notre entremetteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire : Supposé que le prêteur voie toutes ses siïretés, et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille ot le bien soit ample, solide, assuré, clair, et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation par—devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit diment dressé. Cléante IL n'y arien a dire a cela. La Flèche Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix—huit. Cléante Au denier dix—huit ? Parbleu ! voila qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre. La Flèche Cela est vrai. Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que pour faire plaisir a l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage a cet emprunt. Scène | 322

Oeuvres complètes . 2 Cléante Comment diable ! quel Juif, quel Arabe est—ce là ? C'est plus qu'au denier quatre. La Flèche Il est vrai ; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là—dessus. Cléante Que veux—tu que je voie ? J'ai besoin d'argent ; et il faut bien que je consente à tout. La Flèche C'est la réponse que j'ai faite. Cléante Il y a encore quelque chose ? La Flèche Ce n'est plus qu'un petit article. Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres, et pour les mille écus restants, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, et bijoux dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible. Cléante Que veut dire cela ? La Flèche Ecoutez le mémoire. Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de points de Hongrie, appliqués fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courte—pointe de même ; le tout bien conditionné, et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu. Plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose—sèche, avec le mollet et les franges de soie. Cléante Que veut—il que je fasse de cela ? La Flèche Attendez. Plus, une tenture de tapisserie des amours de Gombaut et de Macée. Plus, une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie par le dessous de ses six escabelles. Cléante Qu'ai—je affaire, morbleu... ? La Flèche Donnez—vous patience. Plus, trois gros mousquets tout garnis de nacre de perles, avec les trois fourchettes assortissantes. Plus, un fourneau de briques, avec deux cornues, et trois récipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de Scène

| 323

Oeuvres complètes . 2 distiller. Cléante J'enrage. La Flèche
Doucement. Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu
s'en faut. Plus, un trou—madame, et un damier, avec un jeu de l'oie
renouvelé des Grecs, fort propres à passer le temps lorsque l'on n'a que
faire. Plus, une peau de lézard, de trois pieds et demi, remplie de foin,
curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre. Le tout, ci—
dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres,
et rabaisé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur. Cléante
Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est ! A
—t—on jamais parlé d'une usure semblable ? Et n'est—il pas content du
furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre, pour
trois mille livres, les vieux rogatons qu'il ramasse ? Je n'aurai pas deux
cents écus de tout cela ; et cependant il faut bien me résoudre à consentir à
ce qu'il veut, car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le
scélérat, le poignard sur la gorge. La Flèche Je vous vois, Monsieur, ne vous
en déplaît, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se
ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et
mangeant son blé en herbe. Cléante Que veux-tu que j'y fasse ? Voilà où les
jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères ; et on s'étonne
après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent. La Flèche Il faut avouer
que le vôtre animeroit contre sa vilanie le plus posé homme du monde. Je
n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires ; et parmi mes
confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer
adroitement mon épingle du jeu, et me démêler prudemment de toutes les
galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle ; mais, à vous dire vrai, il me
donneroit, par ses procédés, des tentations de le voler ; et je croirois, en le
volant, faire une action méritoire. Cléante Donne—moi un peu ce
mémoire, que je le voie encore. Scène | 324

Oeuvres complètes . 2 Scène II Maître Simon, Harpagon, Cléante,
La Flèche Maître Simon Oui, Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin
d'argent. Ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que
vous en prescrirez. Harpagon Mais croyez—vous, maître Simon, qu'il n'y
ait rien à périlcliter ? et savez—vous le nom, les biens et la famille de celui
pour qui vous parlez ? Maître Simon Non, je ne puis pas bien vous en
instruire à fond, et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui
; _mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même ; et son homme
m'a assuré que vous serez content, quand vous le connoîtrez. Tout ce que je
saurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère
déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit
huit mois. Harpagon C'est quelque chose que cela. La charité, maître
Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.
Maître Simon Cela s'entend. La Flèche Que veut dire ceci ? Notre maître
Simon qui parle à votre père. Cléante Lui auroit—on appris qui je suis ? et
serois—tu pour nous trahir ? Maître Simon Ah! ah! vous êtes bien pressés !
Qui vous a dit que c'étoit céans ? Ce n'est pas moi, Monsieur, au moins, qui
leur ai découvert votre nom et votre logis ; mais, 4 mon avis, il n'y a pas
grand mal à cela. Ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous
expliquer ensemble. Harpagon Comment ? Maître Simon Monsieur est la
personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai
parlé. Harpagon Comment, pendard ? c'est toi qui t'abandonnes à ces
coupables extrémités ? Scène II 325

Oeuvres complètes . 2 Cléante Comment, mon père ? c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions ? Harpagon C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables ? Cléante C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles ? Harpagon Osez—tu bien, après cela, paraître devant moi ! Cléante Osez—vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde ? Harpagon N'as—tu point de honte, dis—moi, d'en venir à ces débauches—là ? de te précipiter dans des dépenses effroyables ? et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs ? Cléante Ne rougissez—vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites ? de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, et de renchérir, en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers ? Harpagon Ote—toi de mes yeux, coquin ! 6te—toi de mes yeux ! Cléante Qui est plus criminel, 4 votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ? Harpagon Retire—toi, te dis—je, et ne m'échauffe pas les oreilles. Je ne suis pas fâché de cette aventure ; et ce m'est un avis de tenir l'oeil, plus que jamais, sur toutes ses actions. Scène II 326

Oeuvres complètes . 2 Scène III Frosine, Harpagon Frosine
Monsieur... Harpagon Attendez un moment ; je vais revenir vous parler. Il
est 4 propos que je fasse un petit tour 4 mon argent. Scène III 327

Oeuvres complètes . 2 Scène IV La Flèche, Frosine La Flèche
L'aventure est tout à fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample
magasin de hardes ; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous
avons. Frosine Hé! c'est toi, mon pauvre La Flèche ? D'où vient cette
rencontre ? La Flèche Ah! ah! c'est toi, Frosine. Que viens—tu faire ici ?
Frosine Ce que je fais partout ailleurs : _ m'entremettre d'affaires, me rendre
serviable aux gens, et profiter du mieux qu'il m'est possible des petits
talents que je puis avoir. Tu sais que dans ce monde il faut vivre d'adresse,
et qu'aux personnes comme moi le Ciel n'a donné d'autres rentes que
l'intrigue et que l'industrie. La Flèche As—tu quelque négoce avec le
patron du logis ? Frosine Oui, je traite pour lui quelque petite affaire, dont
j'espère une récompense. La Flèche De lui ? Ah, ma foi! tu seras bien fine si
tu en tires quelque chose ; et je te donne avis que l'argent cèans est fort cher.
Frosine Il y a de certains services qui touchent merveilleusement. La Flèche
Je suis votre valet, et tu ne connois pas encore le seigneur Harpagon. Le
seigneur Harpagon est de tous les humains l'humain le moins humain, le
mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré. Il n'est point de
service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De
la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles et de l'amitié tant qu'il
vous plaira ; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de
plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses ; et donner est un mot pour
qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais : Je vous donne, mais : Je vous
prête le bon jour. Frosine Mon Dieu ! je sais l'art de traire les hommes, j'ai
le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver
les endroits par où ils sont sensibles. Scène IV 328

Oeuvres complètes . 2 La Flèche Bagatelles ici. Je te défie
d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. I est Turc la—
dessus, mais d'une turquerie 4 désespérer tout le monde ; et l'on pourroit
crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent, plus que
réputation, qu'honneur et que vertu ; et la vue d'un demandeur lui donne des
convulsions. C'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le coeur,
c'est lui arracher les entrailles ; et si... Mais il revient ; je me retire. Sceène
IV 329

Oeuvres complètes . 2 Scène V Harpagon, Frosine Harpagon Tout va comme il faut. Hé bien ! qu'est—ce, Frosine ? Frosine Ah! mon Dieu ! que vous vous portez bien ! et que vous avez là un vrai visage de santé ! Harpagon Qui, moi ? Frosine Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard. Harpagon Tout de bon ? Frosine Comment ? vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes ; et je vois des gens de vingt—cinq ans qui sont plus vieux que vous. Harpagon Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés. Frosine Hé bien ! qu'est—ce que cela, soixante ans ? Voilà bien de quoi ! C'est la fleur de l'âge cela, et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme. Harpagon Il est vrai ; mais vingt années de moins pourtant ne me feroient point de mal, que je crois. Frosine Vous moquez—vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusques à cent ans. Harpagon Tu le crois ! Frosine Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez—vous un peu. Oh! que voilà bien là, entre vos deux yeux, un signe de longue vie ! Harpagon Tu te connois à cela ? Frosine Scène V 330

Oeuvres complètes . 2 Sans doute. Montrez—moi votre main. Ah! mon Dieu ! quelle ligne de vie ! Harpagon Comment ? Frosine Ne voyez—vous pas jusqu'ow va cette ligne—la ? Harpagon Hé bien ! qu'est—ce que cela veut dire ? Frosine Par ma foi ! je disois cent ans ; mais vous passerez les six—vingts. Harpagon Est-il possible ? Frosine Il faudra vous assommer, vous dis—je ; et vous mettrez en terre et vos enfants, et les enfants de vos enfants. Harpagon Tant mieux. Comment va notre affaire ? Frosine Faut—il le demander ? et me voit—on mêler de rien dont je ne vienne a bout ? J'ai surtout pour les mariages un talent merveilleux ; il n'est point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler ; et je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le Grand Turc avec la République de Venise. Il n'y avoit pas sans doute de si grandes difficultés a cette affaire—ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai a fond l'une et l'autre entretenues de vous, et j'ai dit a la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, a la voir passer dans la rue, et prendre l'air 4 sa fenêtre. Harpagon Qui a fait réponse... Frosine Elle a reçu la proposition avec joie ; et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la votre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela. Harpagon C'est que je suis obligé, Frosine, de donner a souper au seigneur Anselme ; et je serais bien aise qu'elle soit du régale. Frosine Vous avez raison. Elle doit après dîné rendre visite a votre fille, d'ot elle fait son compte d'aller faire un tour ala foire, pour venir ensuite au soupé. Scène V 331

Oeuvres complètes . 2 Harpagon Hé bien ! elles iront ensemble dans mon carrosse, que je leur prêterai. Frosine Voila justement son affaire. Harpagon Mais, Frosine, as—tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner a sa fille ? Lui as—tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidat un peu, qu'elle fit quelque effort, qu'elle se saignat pour une occasion comme celle —ci ? Car encore n'épouse—t—on point une fille, sans qu'elle apporte quelque chose. Frosine Comment ? c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente. Harpagon Douze mille livres de rente ! Frosine Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche ; c'est une fille accoutumée a vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et a laquelle par conséquent il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudroit pour une autre femme ; et cela ne va pas si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, a trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, ot donnent ses pareilles avec tant de chaleur ; et cet article—la vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en sais une de nos quartiers qui a perdu, 4 trente—et—quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cing mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres ; et mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voila—t—il pas par année vos douze mille francs bien comptés ? Harpagon Oui, cela n'est pas mal ; mais ce compte—la n'est rien de réel. Frosine Pardonnez—moi. N'est—ce pas quelque chose de réel, que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ? Harpagon C'est une raillerie, que de vouloir me constituer son dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne recois pas ; et il faut bien que je touche quelque chose. Frosine Mon Dieu ! vous toucherez assez ; et elles m'ont parlé d'un certain pays ot elles ont du bien dont vous serez le maitre. Harpagon Scène V 332

Oeuvres complètes . 2 Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois ; et les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût ; et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderoient pas. Frosine Ah ! que vous la connaissez mal ! C'est encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards. Harpagon Elle ? Frosine Oui, elle. Je voudrois que vous l'eussiez entendu parler là—dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie, dit—elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmants, et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire ; et il n'y a pas quatre mois encore, qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante—six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat. Harpagon Sur cela seulement ? Frosine Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante—six ans ; et surtout, elle est pour les nez qui portent des lunettes. Harpagon Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle. Frosine Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes ; mais que pensez—vous que ce soit ? Des Adonis ? des Céphales ? des Paris ? et des Apollons ? Non : de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils. Harpagon Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurois jamais pensé ; et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes. Frosine Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens, pour les aimer ! Ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux, pour donner envie de leur peau ; et je voudrois bien savoir quel ragoit il y a à eux. Harpagon Pour moi, je n'y en comprends point ; et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant. Scène V 333

Oeuvres complètes . 2 Frosine Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable ! est—ce avoir le sens commun ? Sont—ce des hommes que de jeunes blondins ? et peut—on s'attacher a ces animaux—la ? Harpagon C'est ce que je dis tous les jours : avec leur ton de poule laitée, et leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts—de—chausses tout tombants, et leurs estomacs débraillés. Frosine Eh! cela est bien bati, auprès d'une personne comme vous. Voila un homme cela. Il y a la de quoi satisfaire ala vue ; et c'est ainsi qu'il faut être fait, et vêtu, pour donner de l'amour. Harpagon Tu me trouves bien ? Frosine Comment ? vous êtes a ravir, et votre figure est a peindre. Tournez—vous un peu, s'il vous plait. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voila un corps taillé, libre, et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité. Harpagon Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de temps en temps. Frosine Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grace a tousser. Harpagon Dis—moi un peu: Mariane ne m'a—t—elle point encore vu ? N'a—t—elle point pris garde 4 moi en passant ? Frosine Non ; mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne ; et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous. Harpagon Tu as bien fait, et je t'en remercie. Frosine J'aurois, Monsieur, une petite prière a vous faire. (Il prend un air sévère.) J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent ; et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. (Il reprend un air gai.) Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. Ah ! que vous lui plairez ! et que votre fraise a l'antique fera sur son esprit un effet admirable ! Mais surtout elle sera charmée de votre haut—de—chausses, attaché au pourpoint avec des aiguillettes ; c'est pour la rendre folle de vous ; et un amant aiguilletté sera pour elle un ragofit merveilleux. Scène V 334

Oeuvres complètes . 2 Harpagon Certes, tu me ravis de me dire cela. Frosine (Il reprend son visage sévère.) En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande. Je suis ruinée, si je le perds ; et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires. (Il reprend un air gai.) Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle étoit à m'entendre parler de vous. La joie éclatoit dans ses yeux, au récit de vos qualités ; et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu. Harpagon Tu m'as fait grand plaisir, Frosine ; et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde. Frosine (Il reprend son air sérieux.) Je vous prie, Monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée. Harpagon Adieu. Je vais achever mes dépêches. Frosine Je vous assure, Monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin. Harpagon Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire. Frosine Je ne vous importunerois pas, si je ne m'y voyois forcée par la nécessité. Harpagon Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades. Frosine Ne me refusez pas la grace dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, Monsieur, le plaisir que... Harpagon Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt. Frosine Que la fièvre te serre, chien de vilain tous les diables ! Le ladre a été ferme à toutes mes attaques ; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation ; et j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense. Scène V 335

Oeuvres complètes . 2 Acte III Acie III 336

Oeuvres complètes . 2 Scène | Harpagon, Cléante, Elise, Valère, Dame Claude, Maître Jacques, Brindavoine, La Merluche Harpagon Allons, venez ça tous, que je vous distribue mes ordres pour tantdt et règle 4 chacun son emploi. Approchez, dame Claude. Commençons par vous. (Elle tient un balai.) Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout ; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles ; et s'il s'en écarte quelqu'une et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages. Maître Jacques Chatiment politique. Harpagon Allez. Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau. Maître Jacques Oui: le vin pur monte à la tête. La Merluche Quitterons—nous nos siquenilles, Monsieur ? Harpagon Oui, quand vous verrez venir les personnes ; et gardez bien de gâter vos habits. Brindavoine Vous savez bien, Monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe. Le Merluche Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut—de—chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler... Harpagon Paix. Rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. (Harpagon met son chapeau au—devant de son pourpoint, pour montrer à Brindavoine comment il doit faire pour cacher la tache d'huile.) Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez. Pour vous, ma fille, vous aurez l'oeil sur ce que l'on desservira, et prenez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez—vous à bien recevoir ma maîtresse, qui vous doit venir visiter et vous mener avec elle à la foire. Entendez—vous ce que je vous dis ? Elise Oui, mon père. Scène | 337

Oeuvres complètes . 2 Harpagon. Et vous, mon fils le Damoiseau, a qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage. Cléante Moi, mon père, mauvais visage ? Et par quelle raison ? Harpagon Mon Dieu ! nous savons le train des enfants dont les pères se remariaient, et de quel oeil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle—mère. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande surtout de régaler d'un bon visage cette personne—Ia, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible. Cléante A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle—mère : je mentirois, si je vous le disois ; mais pour ce qui est de la bien recevoir, et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre. Harpagon Prenez—y garde au moins. Cléante Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre. Harpagon Vous ferez sagement. Valère, aide—moi à ceci. Ho ça, maître Jacques, approchez—vous, je vous ai gardé pour le dernier. Maître Jacques Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre. Harpagon C'est à tous les deux. Maître Jacques Mais à qui des deux le premier ? Harpagon Au cuisinier. Maître Jacques Attendez donc, s'il vous plaît. (Il ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.) Harpagon Quelle diantre de cérémonie est—ce là ? Maître Jacques Vous n'avez qu'à parler. Scène | 338

Oeuvres complètes . 2 Harpagon Je me suis engagé, maître Jacques, a donner ce soir 4 souper. Maître Jacques Grande merveille ! Harpagon Dis—moi un peu, nous feras—tu bonne chère ? Maître Jacques Oui, si vous me donnez bien de l'argent. Harpagon Que diable, toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose a dire : "De l'argent, de l'argent, de l'argent." Ah ! ils n'ont que ce mot ala bouche: "De l'argent." Toujours parler d'argent. Voilà leur épée de chevet, de l'argent. Valère Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle—la. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent : c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant ; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent. Maître Jacques Bonne chère avec peu d'argent ! Valère Oui. Maître Jacques Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier : aussi bien vous mêlez—vous céans d'être le factoton. Harpagon Taisez—vous. Qu'est—ce qu'il nous faudra ? Maître Jacques Voilà Monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent. Harpagon Haye ! je veux que tu me répondes. Maître Jacques Combien serez—vous de gens a table ? Harpagon Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit ; quand il y a 4 manger pour huit, il y en a bien pour dix. Scène | 339

Oeuvres complètes . 2 Valère Cela s'entend. Maître Jacques Hé bien ! il faudra quatre grands potages, et cinq assiettes. Potages... Entrées... Harpagon Que diable ! voilà pour traiter toute une ville entière. Maître Jacques Rot... Harpagon, en lui mettant la main sur la bouche. Ah ! traître, tu manges tout mon bien. Maître Jacques Entremets... Harpagon Encore ? Valère Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et Monsieur a—t—il invité des gens pour les assassiner à force de mangaille ? Allez—vous—en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès. Harpagon Il a raison. Valère Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe—gorge qu'une table remplie de trop de viandes ; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne ; et que, suivant le dire d'un ancien, il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger. Harpagon Ah ! que cela est bien dit ! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie. Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi... Non, ce n'est pas cela. Comment est—ce que tu dis ? Valère Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger. Harpagon Oui. Entends—tu ? Qui est le grand homme qui a dit cela ? Valère Je ne me souviens pas maintenant de son nom. Scène | 340

Oeuvres complètes . 2 Harpagon Souviens—toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

Valère Je n'y manquerai pas. Et pour votre soupé, vous n'avez qu'à me laisser faire : je réglerai tout cela comme il faut. Harpagon Fais donc.

Maitre Jacques Tant mieux : j'en aurai moins de peine. Harpagon Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot bien gras, avec quelque paté en pot bien garni de marrons.

Valère Reposez—vous sur moi. Harpagon Maintenant, maitre Jacques, il faut nettoyer mon carrosse. Maitre Jacques Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (Il remet sa casaque) Vous dites... Harpagon Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tous prêts pour conduire à la foire... Maitre Jacques Vos chevaux, Monsieur ? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce seroit fort mal parler ; mais vous leur faites observer des jefines si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des facons de chevaux. Harpagon Les voilà bien malades : ils ne font rien. Maitre Jacques Et pour ne faire rien, Monsieur, est—ce qu'il ne faut rien manger ? I] leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux ; de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le coeur, de les voir ainsi exténués ; car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même quand je les vois patir ; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche ; et c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain. Harpagon Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire. Scène | 341

Oeuvres complètes . 2 Maitre Jacques Non, Monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferois conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez—vous qu'ils trainassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se trainer eux—mêmes ? Valère Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire ; aussi bien nous fera—t—il ici besoin pour apprêter le souper. Maitre Jacques Soit : j'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne. Valère Maitre Jacques fait bien le raisonnable. Maitre Jacques Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire. Harpagon Paix ! Maitre Jacques Monsieur, je ne saurois souffrir les flatteurs ; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contraires perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel, et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous ; car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie ; et après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus. Harpagon Pourrois—je savoir de vous, maitre Jacques, ce que l'on dit de moi ? Maitre Jacques Oui, Monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchat point. Harpagon Non, en aucune façon. Maitre Jacques Pardonnez—moi : je sais fort bien que je vous mettrois en colère. Harpagon Point du tout : au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi. Maitre Jacques Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous ; qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet ; et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre—temps et les vigiles, afin de profiter des jefines où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des Scène | 342

Oeuvres complètes . 2 étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui—la conte qu'une fois vous fites assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton. Celui—ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous—même l'avoine de vos chevaux ; et que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de baton, dont vous ne voutites rien dire. Enfin voulez—vous que je vous dise ? On ne sauroit aller nulle part ot l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces ; vous êtes la fable et la risée de tout le monde ; et jamais on ne parle de vous, que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse—mathieu. Harpagon, en le battant. Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, et un impudent. Maître Jacques Hé bien ! ne l'avois—je pas deviné ? Vous ne m'avez pas voulu croire : je vous l'avois bien dit que je vous facherois de vous dire la vérité. Harpagon Apprenez a parler. Scène | 343

Oeuvres complètes . 2 Scène II Maître Jacques, Valère Valère A ce que je puis voir, maître Jacques, on paye mal votre franchise. Maître Jacques Morbleu ! Monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de baton quand on vous en donnera, et ne venez point rire des miens. Valère Ah ! Monsieur maître Jacques, ne vous fachez pas, je vous prie. Maître Jacques Il file doux. Je veux faire le brave et s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. Savez—vous bien, Monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi ? et que si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte ? (Maître Jacques pousse Valère jusques au bout du théâtre, en le menagant.) Valère Eh ! doucement. Maître Jacques Comment, doucement ? Il ne me plait pas, moi. Valère De grace. Maître Jacques Vous êtes un impertinent. Valère Monsieur maître Jacques... Maître Jacques Il n'y a point de Monsieur maître Jacques pour un double. Si je prends un baton, je vous rosserai d'importance. Valère Comment, un baton ? (Valère le fait reculer autant qu'il l'a fait.) Maître Jacques Eh ! je ne parle pas de cela. Scène II 344

Oeuvres complètes . 2 Valère Savez—vous bien, Monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous—même ? Maître Jacques Je n'en doute pas. Valère Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier ? Maître Jacques Je le sais bien. Valère Et que vous ne me connoissez pas encore. Maître Jacques Pardonnez—moi. Valère Vous me rosserez, dites—vous ? Maître Jacques Je le disois en raillant. Valère Et moi, je ne prends point de gofit à votre raillerie. (Il lui donne des coups de baton.) Apprenez que vous êtes un mauvais railleur. Maître Jacques Peste soit la sincérité ! c'est un mauvais métier. Désormais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître ; il a quelque droit de me battre ; mais pour ce Monsieur l'intendant, je m'en vengerai Si je puis. Scène II 345

Oeuvres complètes . Scène III Frosine, Mariane, Maître Jacques
Frosine Savez—vous, maître Jacques, si votre maître est au logis ? Maître
Jacques Oui vraiment il y est, je ne le sais que trop. Frosine Dites—lui, je
vous prie, que nous sommes ici. Scène III 346

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Mariane, Frosine Mariane Ah! que je suis, Frosine, dans un étrange état ! et s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue ! Frosine Mais pourquoi, et quelle est votre inquiétude ? Mariane Hélas ! me le demandez—vous ? et ne vous figurez—vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher ? Frosine Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser ; et je connois à votre mine que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit. Mariane Oui, c'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre ; et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon âme. Frosine Mais avez—vous su quel il est ? Mariane Non, je ne sais point quel il est ; mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer ; que si l'on pouvoit mettre les choses à mon choix, je le prendrois plutôt qu'un autre ; et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner. Frosine Mon Dieu ! tous ces blondins sont agréables, et débitent fort bien leur fait ; mais la plupart sont gueux comme des rats ; et il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, et qu'il y a quelques petits dégâts à essuyer avec un tel époux ; mais cela n'est pas pour durer, et sa mort, croyez—moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choses. Mariane Mon Dieu ! Frosine, c'est une étrange affaire, lorsque, pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un, et la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons. Frosine Scène IV 347

Oeuvres complètes . 2 Vous moquez—vous ? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt ; et ce doit être là un des articles du contrat. Il seroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre personne. Mariane Ah ! Frosine, quelle figure !
Scène IV 348

Oeuvres complètes . 2 Scène V Harpagon, Frosine, Mariane
Harpagon Ne vous offendez pas, ma belle, si je viens 4 vous avec des
lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles
d'eux—mêmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les apercevoir ;
mais enfin c'est avec des lunettes qu'on observe les astres ; et je maintiens et
garantis que vous êtes un astre, mais un astre le plus bel astre qui soit dans
le pays des astres. Frosine, elle ne répond mot, et ne témoigne, ce me
semble, aucune joie de me voir. Frosine C'est qu'elle est encore toute
surprise ; et puis les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles
ont dans l'âme. Harpagon Tu as raison. Voilà, belle mignonne, ma fille qui
vient vous saluer. Scène V 349

Oeuvres complètes . 2 Scène VI Elise, Harpagon, Mariane,
Frosine Mariane Je m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite. Elise
Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire, et c'étoit 4 moi de vous
prévenir. Harpagon Vous voyez qu'elle est grande ; mais mauvaise herbe
croit toujours. Mariane, bas a Frosine. Oh ! l'homme déplaisant ! Harpagon
Que dit la belle ? Frosine Qu'elle vous trouve admirable. Harpagon C'est
trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne. Mariane, a part.
Quel animal ! Harpagon Je vous suis trop obligé de ces sentiments.
Mariane, a part. Je n'y puis plus tenir. Harpagon Voici mon fils aussi qui
vous vient faire la révérence. Mariane, a part, 4 Frosine. Ah! Frosine, quelle
rencontre ! C'est justement celui dont je t'ai parlé. Frosine, a Mariane.
L'aventure est merveilleuse. Harpagon Je vois que vous vous étonnez de me
voir de si grands enfants, mais je serai bientôt défait et de l'un et de l'autre.
Scène VI 350

Oeuvres complètes . 2 Scène VII Cléante, Harpagon, Elise, Mariane, Frosine Cléante Madame, a vous dire le vrai, c'est ici une aventure ou sans doute je ne m'attendois pas ; et mon père ne m'a pas peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avoit formé. Mariane Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue qui m'a surprise autant que vous ; et je n'étois point préparée a une pareille aventure. Cléante Il est vrai que mon père, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est une sensible joie que l'honneur de vous voir ; mais avec tout cela, je ne vous assurerai point que je me réjouis du dessein ot! vous pourriez être de devenir ma belle—mère. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi ; et c'est un titre, s'il vous plait, que je ne vous souhaite point. Ce discours paroitra brutal aux yeux de quelques—uns ; mais je suis assuré que vous serez personne a le prendre comme il faudra ; que c'est un mariage, Madame, ot vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance ; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts ; et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que si les choses dépendoient de moi, cet hymen ne se feroit point. Harpagon Voila un compliment bien impertinent : quelle belle confession 4 lui faire ! Mariane Et moi, pour vous répondre, j'ai 4 vous dire que les choses sont fort égales ; et que si vous auriez de la répugnance a me voir votre belle—mère, je n'en aurois pas moins sans doute a vous voir mon beau—fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche a vous donner cette inquiétude. Je serois fort fachée de vous causer du déplaisir ; et si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine. Harpagon Elle a raison ; 4 sot compliment il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils. C'est un jeune sot, qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit. Mariane Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée ; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentiments. J'aime de lui un aveu de la sorte ; et, s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en estimerois bien moins. Scène VII 351

Oeuvres complètes . 2 Harpagon C'est beaucoup de bonté a vous de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentiments. Cléante Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer, et je prie instamment Madame de le croire. Harpagon Mais voyez quelle extravagance ! il continue encore plus fort. Cléante Voulez—vous que je trahisse mon coeur ? Harpagon Encore ? Avez—vous envie de changer de discours ? Cléante Hé bien ! puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, Madame, que je me mette ici a la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous ; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire, et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerois aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, le bonheur de vous posséder est a mes regards la plus belle de toutes les fortunes ; c'est ot j'attache toute mon ambition ; il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse, et les obstacles les plus puissants...

Harpagon Doucement, mon fils, s'il vous plait. Cléante C'est un compliment que je fais pour vous a Madame. Harpagon Mon Dieu ! j'ai une langue pour m'expliquer moi—même, et je n'ai pas besoin d'un procureur comme vous. Allons, donnez des sièges. Frosine Non ; il vaut mieux que de ce pas nous allions 4 la foire, afin d'en revenir plus tôt, et d'avoir tout le temps ensuite de vous entretenir. Harpagon Qu'on mette donc les chevaux au carrosse. Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé 4 vous donner un peu de collation avant que de partir. Cléante J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux et de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part. Harpagon, bas a Valère. Valère ! Scène VII 352

Oeuvres complètes . 2 Valère, a Harpagon. Il a perdu le sens.
Cléante Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez ?
Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plait. Mariane C'est une chose
qui n'étoit pas nécessaire. Cléante Avez—vous jamais vu, Madame, un
diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt ?
Mariane Il est vrai qu'il brille beaucoup. Cléante (Il l'ôte du doigt de son
père et le donne a Mariane.) Il faut que vous le voyiez de près. Mariane Il
est fort beau sans doute, et jette quantité de feux. Cléante (Il se met au—
devant de Mariane, qui le veut rendre.) Nenni, Madame : il est en de trop
belles mains. C'est un présent que mon père vous a fait. Harpagon Moi ?
Cléante N'est—il pas vrai, mon père, que vous voulez que Madame le garde
pour l'amour de vous ? Harpagon, a part, a son fils. Comment ? Cléante
Belle demande ! I] me fais signe de vous le faire accepter. Mariane Je ne
veux point... Cléante Vous moquez—vous ? II] n'a garde de le reprendre.
Harpagon, a part. J'enrage ! Mariane Ce seroit... Scène VII 353

Oeuvres complètes . 2 Cléante, en empêchant toujours Mariane de rendre la bague. Non, vous dis—je, c'est l'offenser. Mariane De grace... Cléante Point du tout. Harpagon, a part. Peste soit... Cléante Le voila qui se scandalise de votre refus. Harpagon, bas, a son fils. Ah ! traître ! Cléante Vous voyez qu'il se désespère. Harpagon, bas, a son fils, en le menagant. Bourreau que tu es ! Cléante Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger a la garder ; mais elle est obstinée. Harpagon, bas, a son fils, avec emportement. Pendard ! Cléante Vous êtes cause, Madame, que mon père me querelle. Harpagon, bas, a son fils, avec les mêmes grimaces. Le coquin ! Cléante Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame, ne résistez point davantage. Frosine Mon Dieu ! que de façons ! Gardez la bague, puisque Monsieur le veut. Mariane Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant ; et je prendrai un autre temps pour vous la rendre. Scène VII 354

Oeuvres complètes . Scène VIII Harpagon, Mariane, Frosine, Cléante, Brindavoine, Elise Brindavoine Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler. Harpagon Dis—lui que je suis empêché, et qu'il revienne une autre fois. Brindavoine Il dit qu'il vous apporte de l'argent. Harpagon Je vous demande pardon. Je reviens tout à l'heure. Scène VIII 355

Oeuvres complètes . 2 Scène IX Harpagon, Mariane, Cléante, Elise, Frosine, La Merluche La Merluche (Il vient en courant, et fait tomber Harpagon.) Monsieur... Harpagon Ah ! je suis mort. Cléante Qu'est—ce, mon père ? vous êtes—vous fait mal ? Harpagon Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou. Valère Cela ne sera rien. La Merluche Monsieur, je vous demande pardon, je croyois bien faire d'accourir vite. Harpagon Que viens—tu faire ici, bourreau ? La Merluche Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés. Harpagon Qu'on les mène promptement chez le maréchal. Cléante En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire Madame dans le jardin, ot je ferai porter la collation. Harpagon Valère, aie un peu l'oeil 4 tout cela; et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand. Valère C'est assez. Harpagon O fils impertinent, as—tu envie de me ruiner ? Sceène IX 356

Oeuvres complètes . 2 Scène | Cléante, Mariane, Elise, Frosine
Cléante Rentrons ici, nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement. Elise Oui, Madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses ; et c'est ; je vous assure avec une tendresse extrême que je m'intéresse a votre aventure. Mariane C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous ; et je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune. Frosine Vous êtes, par ma foi! de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurois sans doute détourné cette inquiétude, et n'aurois point amené les choses ow l'on voit qu'elles sont. Cléante Que veux—tu ? C'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres ? Mariane Hélas ! suis—je en pouvoir de faire des résolutions ? Et dans la dépendance ot je me vois, puis—je former que des souhaits ? Cléante Point d'autre appui pour moi dans votre coeur que de simples souhaits ? point de pitié officieuse ? point de secourable bonté ? point d'affection agissante ? Mariane Que saurois—je vous dire ? Mettez—vous en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous—même : je m'en remets a vous, et je vous crois trop raisonnable pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance. Cléante Hélas ! ot! me réduisez—vous, que de me renvoyer a ce que voudront me permettre les facheux sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance. Mariane Scène | 358

Oeuvres complètes . 2 Mais que voulez—vous que je fasse ?
Quand je pourrais passer sur quantité d'égards et notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, et je ne saurois me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle, employez tous vos soins à gagner son esprit : vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence, et s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu moi—même de tout ce que je sens pour Vous. Cléante Frosine, ma pauvre Frosine, voudrais—tu nous servir ? Frosine Par ma foi ! faut—il demander ? je le voudrais de tout mon cœur. Vous savez que de mon naturel je suis assez humaine ; le Ciel ne m'a point fait l'âme de bronze, et je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entre—aiment en tout bien et en tout honneur. Que pourrions—nous faire à ceci ? Cléante Songe un peu, je te prie. Mariane Ouvre—nous des lumières. Elise Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait. Frosine Ceci est assez difficile. Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut—être pourroit—on la gagner, et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père. Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père. Cléante Cela s'entend. Frosine Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse ; et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vint de lui-même, et tacher par quelque moyen de le dégouter de votre personne. Cléante Tu as raison... Frosine Oui, j'ai raison ; je le sais bien. C'est là ce qu'il faudroit ; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez : si nous avions quelque femme un peu sur l'âge, qui fait de mon talent, et joue assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, et d'un bizarre nom de marquise, ou de vicomtesse, que nous supposerions de la basse Bretagne, j'aurois assez d'adresse pour faire accroire à votre père que ce seroit une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant ; Scène | 359

Oeuvres complètes . 2 qu'elle seroit Éperdument amoureuse de lui, et souhaiteroit de se voir sa femme, jusqu'a lui donner tout son bien par contrat de mariage ; et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille 4 la proposition ; car enfin il vous aime fort, je le sais ; mais il aime un peu plus l'argent ; et quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois consenti 4 ce qui vous touche, il importeroit peu ensuite qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre marquise. Cléante Tout cela est fort bien pensé. Frosine Laissez—moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies, qui sera notre fait. Cléante Sois assurée, Frosine, de ma reconnaissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère ; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites—y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible ; servez—vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous ; déployez sans réserve les grâces éloquentes, les charmes tout—puissants que le Ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche ; et n'oubliez rien, s'il vous plait, de ces tendres paroles, de ces douces prières, et de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne sauroit rien refuser. Mariane J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai aucune chose. Scène | 360

Oeuvres complètes . 2 Scène II Harpagon, Cléante, Mariane,
Elise, Frosine Harpagon Ouais ! mon fils baise la main de sa prétendue
belle—mère, et sa prétendue belle—mère ne s'en défend pas fort. Y auroit
—il quelque mystère la—dessous ? Elise Voila mon père. Harpagon Le
carrosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira. Cléante
Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire. Harpagon
Non, demeurez. Elles iront bien toutes seules ; et j'ai besoin de vous. Scène
II 361

Oeuvres complètes . 2 Scène III Harpagon, Cléante Harpagon O
ç8, intérêt de belle—mère a part, que te semble a toi de cette personne ?
Cléante Ce qui m'en semble ? Harpagon Oui, de son air, de sa taille, de sa
beauté, de son esprit ? Cléante La, la. Harpagon Mais encore ? Cléante A
vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crue.
Son air est de franche coquette ; sa taille est assez gauche, sa beauté très
médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon
père, pour vous en dégotiter ; car belle—mère pour belle—mère, j'aime
autant celle—la qu'une autre. Harpagon Tu lui disois tantôt pourtant...
Cléante Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'étoit pour vous
plaire. Harpagon Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle ?
Cléante Moi ? point du tout. Harpagon J'en suis fâché ; car cela rompt une
pensée qui m'étoit venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur
mon âge ; et j'ai songé qu'on pourra trouver a redire de me voir marier a une
si jeune personne. Cette considération m'en faisoit quitter le dessein ; et
comme je l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de parole, je te
l'aurois donnée, sans l'aversion que tu témoignes. Cléante Amoi ? Scène III
362

Oeuvres complètes . 2 Harpagon A toi. Cléante En mariage ?
Harpagon En mariage. Cléante Ecoutez : il est vrai qu'elle n'est pas fort 4
mon gofit ; mais pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai a
l'épouser, si vous voulez. Harpagon Moi ? Je suis plus raisonnable que tu ne
penses : je ne veux point forcer ton inclination. Cléante Pardonnez—moi, je
me ferai cet effort pour l'amour de vous. Harpagon Non, non ; un mariage
ne sauroit être heureux ot l'inclination n'est pas. Cléante C'est une chose,
mon père, qui peut—être viendra ensuite ; et l'on dit que l'amour est souvent
un fruit du mariage. Harpagon Non: du côté de l'homme, on ne doit point
risquer l'affaire, et ce sont des suites facheuses, ot je n'ai garde de me
commettre. Si tu avois senti quelque inclination pour elle, 4 la bonne heure :
je te l'aurois fait épouser, au lieu de moi ; mais cela n'étant pas, je suivrai
mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même. Cléante Hé bien ! mon
père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon coeur, il faut
vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime, depuis un jour que je la
vis dans une promenade ; que mon dessein étoit tantôt de vous la demander
pour femme ; et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments,
et la crainte de vous déplaire. Harpagon Lui avez—vous rendu visite ?
Cléante Oui, mon père. Harpagon Beaucoup de fois ? Cléante Assez, pour
le temps qu'il y a. Scène III 363

Oeuvres complètes . 2 Harpagon Vous a—t—on bien regu ?

Cléante Fort bien, mais sans savoir qui j'étois ; et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane. Harpagon Lui avez—vous déclaré votre passion, et le dessein ot! vous étiez de l'épouser ? Cléante Sans doute ; et même j'en avois fait 4 sa mère quelque peu d'ouverture. Harpagon A-t—elle écouté, pour sa fille, votre proposition ? Cléante Oui, fort civilement. Harpagon Et la fille correspond—elle fort 4 votre amour ? Cléante Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon peére, qu'elle a quelque bonté pour moi. Harpagon Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret ; et voila justement ce que je demandois. Oh sus ! mon fils, savez—vous ce qu'il y a? c'est qu'il faut songer, s'il vous plait, 4 vous défaire de votre amour ; a cesser toutes vos poursuites aupres d'une personne que je prétends pour moi ; et 4 vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine. Cléante Oui, mon père, c'est ainsi que vous me jouez ! Hé bien ! puisque les choses en sont venues la, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrémité ou je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête, et que si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours peut—être qui combattront pour moi. Harpagon Comment, pendard ? tu as l'audace d'aller sur mes brisées ? Cléante C'est vous qui allez sur les miennes ; et je suis le premier en date. Harpagon Ne suis—je pas ton père ? et ne me dois—tu pas respect ! Cléante Ce ne sont point ici des choses out les enfants soient obligés de déférer aux pères ; et l'amour ne connoit personne. Scène III 364

Oeuvres complètes . Harpagon Je te ferai bien me connoître, avec
de bons coups de baton. Cléante Toutes vos menaces ne font rien. Harpagon
Tu renonceras à Mariane. Cléante Point du tout. Harpagon Donnez—moi un
baton tout à l'heure. Scène III 365

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Maitre Jacques, Harpagon,
Cléante Maitre Jacques Eh, eh, eh, Messieurs, qu'est—ce ci ? 4 quoi songez
—vous ? Cléante Je me moque de cela. Maitre Jacques Ah! Monsieur,
doucement. Harpagon Me parler avec cette impudence ! Maitre Jacques Ah!
Monsieur, de grace. Cléante Je n'en démordrai point. Maitre Jacques Hé
quoi? a votre père ? Harpagon Laisse—moi faire. Maitre Jacques Hé quoi ?
a votre fils ? Encore passe pour moi. Harpagon Je te veux faire toi-même,
maitre Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.
Maitre Jacques J'y consens. Eloignez—vous un peu. Harpagon J'aime une
fille, que je veux épouser ; et le pendar a l'insolence de l'aimer avec moi, et
d'y prétendre malgré mes ordres. Maitre Jacques Ah ! il a tort. Harpagon
N'est—ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en
concurrence avec son père ? et ne doit—il pas, par respect, s'abstenir de
toucher 4 mes inclinations ? Scène IV 366

Oeuvres complètes . 2 Maître Jacques Vous avez raison. Laissez—moi lui parler, et demeurez là. (Il vient trouver Cléante à l'autre bout du théâtre.) Cléante Hé bien ! oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point ; il ne m'importe qui ce soit ; et je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend. Maître Jacques C'est beaucoup d'honneur que vous me faites. Cléante Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes vœux, et reçoit tendrement les offres de ma foi ; et mon père s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire. Maître Jacques Il a tort assurément. Cléante N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier ? lui sied-il bien d'être encore amoureux ? et ne devrait-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens ? Maître Jacques Vous avez raison, il se moque. Laissez—moi lui dire deux mots. (Il revient à Harpagon.) Hé bien ! votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur, et qu'il ne fera point refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, et lui donner quelque personne en mariage dont il ait lieu d'être content. Harpagon Ah ! dis—lui, maître Jacques, que moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi ; et que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra. Maître Jacques. Il va au fils. Laissez—moi faire. Hé bien ! votre père n'est pas si déraisonnable que vous le faites ; et il m'a témoigné que ce sont vos emportements qui l'ont mis en colère ; qu'il n'en veut seulement qu'à votre manière d'agir, et qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, et lui rendre les déférences, les respects, et les soumissions qu'un fils doit à son père. Cléante Ah ! maître Jacques, tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes ; et que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés. Scène IV 367

Oeuvres complètes . 2 Maître Jacques Cela est fait. Il consent à ce que vous dites. Harpagon Voilà qui va le mieux du monde. Maître Jacques Tout est conclu. Il est content de vos promesses. Cléante Le Ciel en soit loué ! Maître Jacques Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble : vous voilà d'accord maintenant ; et vous alliez vous quereller, faute de vous entendre. Cléante Mon pauvre maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie. Maître Jacques Il n'y a pas de quoi, Monsieur. Harpagon Tu m'a fait plaisir, maître Jacques, et cela mérite une récompense. Va, je m'en souviendrai, je t'assure. (Il tire son mouchoir de sa poche, ce qui fait croire 4 maître Jacques qu'il va lui donner quelque chose.) Maître Jacques Je vous baise les mains. Scène IV 368

Oeuvres complètes . 2 Scène V Cléante, Harpagon Cléante Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paroître. Harpagon Cela n'est rien. Cléante Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde. Harpagon Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable. Cléante Quelle bonté a vous d'oublier si vite ma faute ! Harpagon On oublie aisément les fautes des enfants, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir. Cléante Quoi ? ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances ? Harpagon C'est une chose ot tu m'obliges par la soumission et le respect ot tu te ranges. Cléante Je vous promets, mon père, que, jusques au tombeau, je conserverai dans mon coeur le souvenir de vos bontés. Harpagon Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que de moi tu n'obtiennes. Cléante Ah! mon père, je ne vous demande plus rien ; et c'est m'avoir assez donné que de me donner Mariane. Harpagon Comment ? Cléante Je dis, mon père, que je suis trop content de vous, et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane. Harpagon Qui est—ce qui parle de t'accorder Mariane ? Scène V 369

Oeuvres complètes . Cléante Vous, mon père. Harpagon Moi !
Cléante Sans doute. Harpagon Comment ? C'est toi qui as promis d'y
renoncer. Cléante Moi, y renoncer ? Harpagon Oui. Cléante Point du tout.
Harpagon Tu ne t'es pas départi d'y prétendre ? Cléante Au contraire, j'y suis
porté plus que jamais. Harpagon Quoi ? pendard, derechef ? Cléante Rien
ne me peut changer. Harpagon Laisse—moi faire, traître. Cléante Faites tout
ce qu'il vous plaira. Harpagon Je te défends de me jamais voir. Cléante A la
bonne heure. Harpagon Je t'abandonne. Cléante Abandonnez. Scène V 370

Oeuvres complètes . 2 Harpagon Je te renonce pour mon fils.
Cléante Soit. Harpagon Je te déshérite. Cléante Tout ce que vous voudrez.
Harpagon Et je te donne ma malédiction. Cléante Je n'ai que faire de vos
dons. Scène V 371

Oeuvres complètes . Scène VI La Flèche, Cléante La Flèche, sortant du jardin, avec une cassette. Ah! Monsieur, que je vous trouve a propos ! suivez—moi vite. Cléante Qu'y a-t-il ? La Flèche Suivez—moi, vous dis—je : nous sommes bien. Cléante. Comment ? La Flèche Voici votre affaire. Cléante Quoi ? La Flèche J'ai guigné ceci tout le jour. Cléante Qu'est—ce que c'est ? La Flèche Le trésor de votre père, que j'ai attrapé. Cléante Comment as—tu fait ? La Flèche Vous saurez tout. Sauvons—nous, je l'entends crier. Scène VI 372

Oeuvres complètes . 2 Scène VII Harpagon (Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau.) Au voleur ! au voleur ! al'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste Ciel ! je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut—ce être ? Qu'est—il devenu ? Ot est-il ? Ot se cache-t—il ? Que ferai—je pour le trouver ? Ot courir ? Ow ne pas courir ? N'est-il point là ? N'est—il point ici ? Qui est—ce ? Arrête. Rends—moi mon argent, coquin... (Il se prend lui—même le bras.) Ah ! c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore oti je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami ! on m'a privé de toi ; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie ; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde : sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus ; je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a—t—il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Euh ? que dites—vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la justice, et faire donner la question 4 toute la maison : 4 servantes, a valets, a fils, a fille, et 4 moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh ! de quoi est—ce qu'on parle là ? De celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait—on là haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grace, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est—il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi—même après. Scène VII 373

Oeuvres complètes . 2 Scène | Harpagon, Le Commissaire, son
Clerc Le Commissaire Laissez—moi faire : je sais mon métier, Dieu merci.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols ; et je
voudrois avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de
personnes. Harpagon Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette
affaire en main ; et si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai
justice de la justice. Le Commissaire Il faut faire toutes les poursuites
requisites. Vous dites qu'il y avoit dans cette cassette... ? Harpagon Dix mille
écus bien comptés. Le Commissaire Dix mille écus ! Harpagon Dix mille
écus. Le Commissaire Le vol est considérable. Harpagon Il n'y a point de
supplice assez grand pour l'énormité de ce crime ; et s'il demeure impuni,
les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté. Le Commissaire En
quelles espèces étoit cette somme ? Harpagon En bons louis d'or et pistoles
bien trébuchantes. Le Commissaire Qui soupconnez—vous de ce vol ?
Harpagon Tout le monde ; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et
les faubourgs. Le Commissaire Scène | 375

Oeuvres complètes . 2 Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tacher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après par la rigueur au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

Scène | 376

Oeuvres complètes . 2 Scène II Maître Jacques, Harpagon, Le Commissaire, Son Clerc Maître Jacques, au bout du théâtre, en se retournant du côté dont il sort. Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure ; qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pendre au plancher. Harpagon Qui ? celui qui m'a dérobé ? Maître Jacques Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder 4 ma fantaisie. Harpagon Il n'est pas question de cela ; et voilà Monsieur, à qui il faut parler d'autre chose. Le Commissaire Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point scandaliser, et les choses iront dans la douceur. Maître Jacques Monsieur est de votre soupe ? Le Commissaire Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître. Maître Jacques Ma foi ! Monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible. Harpagon Ce n'est pas là l'affaire. Maître Jacques Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrois, c'est la faute de Monsieur notre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie. Harpagon Traître, il s'agit d'autre chose que de souper ; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris. Maître Jacques On vous a pris de l'argent ? Harpagon Oui, coquin ; et je m'en vais te pendre, si tu ne me le rends. Scène II 377

Oeuvres complètes . 2 Le Commissaire Mon Dieu ! ne le maltraitez point. Je vois 4 sa mine qu'il est honnête homme, et que sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire. Maître Jacques, à part. Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant : depuis qu'il est entré céans, il est le favori, on n'écoute que ses conseils, et j'ai aussi sur le cœur les coups de baton de tantot. Harpagon Qu'as—tu à ruminer ? Le Commissaire Laissez—le faire : il se prépare à vous contenter, et je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme. Maître Jacques Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est Monsieur votre cher intendant qui a fait le coup. Harpagon Valère ? Maître Jacques Oui. Harpagon Lui, qui me paroît si fidèle ? Maître Jacques Lui—même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé. Harpagon Et sur quoi le crois—tu ? Maître Jacques Sur quoi ? Harpagon Oui. Maître Jacques Je le crois... sur ce que je le crois. Le Commissaire Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez. Harpagon Scène II 378

Oeuvres complètes . 2 L'as—tu vu réder autour du lieu ot j'avois mis mon argent ? Maître Jacques Oui, vraiment. Ot étoit—il votre argent ? Harpagon Dans le jardin. Maître Jacques Justement : je l'ai vu rdéder dans le jardin. Et dans quoi est—ce que cet argent étoit ? Harpagon Dans une cassette. Maître Jacques Voila l'affaire : je lui ai vu une cassette. Harpagon Et cette cassette, comment est—elle faite ? Je verrai bien si c'est la mienne. Maître Jacques Comment elle est faite ? Harpagon Oui. Maître Jacques Elle est faite... elle est faite comme une cassette. Le Commissaire Cela s'entend. Mais dépeignez—la un peu, pour voir. Maître Jacques C'est une grande cassette. Harpagon Celle qu'on m'a volée est petite. Maître Jacques Eh! oui, elle est petite, si on le veut prendre par la ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient. Le Commissaire Et de quelle couleur est—elle ? Maître Jacques De quelle couleur ? Le Commissaire Oui. Maître Jacques Scène II

379

Oeuvres complètes . 2 Elle est de couleur... 1a, d'une certaine couleur... Ne sauriez—vous m'‘aider a dire ? Harpagon Euh ? Maître Jacques N'est—elle pas rouge ? Harpagon Non, grise. Maître Jacques Eh! oui, gris—rouge : c'est ce que je voulois dire. Harpagon Il n'y a point de doute : c'est elle assurément. Ecrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel ! a qui désormais se fier ? I] ne faut plus jurer de rien ; et je crois après cela que je suis homme a me voler moi—même. Maître Jacques Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est moi qui vous ai découvert cela. Scène II 380

Oeuvres complètes . 2 Scène III Valère, Harpagon, le
Commissaire, Son Clerc, Maître Jacques Harpagon Approche : viens
confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été
commis. Valère Que voulez—vous, Monsieur ? Harpagon Comment, traître,
tu ne rougis pas de ton crime ? Valère De quel crime voulez—vous donc
parler ? Harpagon De quel crime je veux parler, infame ! comme si tu ne
savais pas ce que je veux dire. C'est en vain que tu prétendrais de le
déguiser : l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout.
Comment abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me
trahir ? pour me jouer un tour de cette nature ? Valère Monsieur, puisqu'on
vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours et vous nier la
chose. Maître Jacques Oh ! oh ! aurois—je deviné sans y penser ? Valère
C'étoit mon dessein de vous en parler, et je voulois attendre pour cela des
conjonctures favorables ; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous
point facher, et de vouloir bien entendre mes raisons. Harpagon Et quelles
belles raisons peux—tu me donner, voleur infâme ? Valère Ah ! Monsieur, je
n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous
; mais, après tout, ma faute est pardonnable. Harpagon Comment,
pardonnable ? Un guet—apens ? un assassinat de la sorte ? Valère De grace,
ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez oui, vous verrez que le
mal n'est pas si grand que vous le faites. Scène III 381

Oeuvres complètes . 2 Harpagon Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi ? mon sang, mes entrailles, pendard ? Valère Votre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition a ne lui point faire de tort, et il n'y a rien en tout ceci que je ne puisse bien réparer. Harpagon C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi. Valère Votre honneur, Monsieur, sera pleinement satisfait. Harpagon Il n'est pas question d'honneur la dedans. Mais, dis—moi, qui t'a porté a cette action ? Valère Hélas ! me le demandez—vous ? Harpagon Oui, vraiment, je te le demande. Valère Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire : l'Amour. Harpagon L'Amour ? Valère Oui. Harpagon Bel amour, bel amour, ma foi ! l'amour de mes louis d'or. Valère Non, Monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté ; ce n'est pas cela qui m'a ébloui, et je proteste de ne prétendre rien a tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai. Harpagon Non ferai, de par tous les diables ! je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait ! Valère Appelez—vous cela un vol ? Harpagon Si je l'appelle un vol ? Un trésor comme celui—la ! Valère Scène III 382

Oeuvres complètes . 2 C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; et pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez. Harpagon Je n'en ferai rien. Qu'est—ce à dire cela ? Valère Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner. Harpagon Le serment est admirable, et la promesse plaisante ! Valère Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais. Harpagon Je vous empêcherai bien, je vous assure. Valère Rien que la mort ne nous peut séparer. Harpagon C'est être bien endiablé après mon argent. Valère Je vous ai déjà dit, Monsieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution. Harpagon Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien ; mais j'y donnerai bon ordre ; et la justice, pendent effronté, me va faire raison de tout. Valère Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille en tout ceci n'est aucunement coupable. Harpagon Je le crois bien, vraiment ; il seroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux savoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée. Valère Moi ? je ne l'ai point enlevée, et elle est encore chez vous. Harpagon O ma chère cassette ! Elle n'est point sortie de ma maison ? Scène III 383

Oeuvres complètes . 2 Valère Non, Monsieur Harpagon Hé! dis— moi donc un peu: tu n'y as point touché ? Valère Moi, y toucher ? Ah! vous lui faites tort, aussi bien qu'a moi ; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brulé pour elle. Harpagon Brilé pour ma cassette ! Valère J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune pensée offensante : elle est trop sage et trop honnête pour cela. Harpagon Ma cassette trop honnête ! Valère Tous mes desirs se sont bornés a jouir de sa vue ; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée. Harpagon Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse. Valère Dame Claude, Monsieur, sait la vérité de cette aventure, et elle vous peut rendre témoignage... Harpagon Quoi ? ma servante est complice de l'affaire ? Valère Oui, Monsieur, elle a été témoin de notre engagement ; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et recevoir la mienne. Harpagon Eh ? Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer ? Que nous brouilles—tu ici de ma fille ? Valère Je dis, Monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde a faire consentir sa pudeur a ce que vouloit mon amour. Harpagon La pudeur de qui ? Valère Scène III 384

Oeuvres complètes . 2 De votre fille ; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage. Harpagon Ma fille t'a signé une promesse de mariage ! Valère Oui, Monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une. Harpagon O Ciel! autre disgrâce ! Maître Jacques Écrivez, Monsieur, écrivez. Harpagon Rengrègement de mal ! surcroît de désespoir ! Allons, Monsieur, faites le di de votre charge, et dressez—lui—moi son procès, comme larron, et comme suborneur. Valère Ce sont des noms qui ne me sont point dus ; et quand on saura qui je suis... Scène III 385

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Elise, Mariane, Frosine,
Harpagon, Valère, Maître Jacques, Le Commissaire, Son Clerc Harpagon
Ah ! fille scélérate ! fille indigne d'un père comme moi ! c'est ainsi que tu
pratiques les leçons que je t'ai données ? Tu te laisses prendre d'amour pour
un voleur infame, et tu lui engages ta foi sans mon consentement ? Mais
vous serez trompés l'un et l'autre. Quatre bonnes murailles me répondront
de ta conduite ; et une bonne potence me fera raison de ton audace. Valère
Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire ; et l'on m'écouterà, au
moins, avant que de me condamner. Harpagon Je me suis abusé de dire une
potence, et tu seras roué tout vif. Elise, 4 genoux devant son père. Ah! mon
père, prenez des sentiments un peu plus humains, je vous prie, et n'allez
point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel.
Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvements de votre passion,
et donnez—vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la
peine de mieux voir celui dont vous vous offensez : il est tout autre que vos
yeux ne le jugent ; et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à
lui, lorsque vous saurez que sans lui vous ne m'auriez plus il y a longtemps.
Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez
que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même fille
dont... Harpagon Tout cela n'est rien ; et il valoit bien mieux pour moi qu'il
te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait. Elise Mon père, je vous conjure,
par l'amour paternel, de me... Harpagon Non, non, je ne veux rien entendre ;
et il faut que la justice fasse son devoir. Maître Jacques Tu me payeras mes
coups de baton. Frosine Voici un étrange embarras. Scène IV 386

Oeuvres complètes . 2 Scène V Anselme, Harpagon, Elise, Mariane, Frosine, Valère, Maître Jacques, le Commissaire, Son Clerc

Anselme Qu'est—ce, seigneur Harpagon ? je vous vois tout ému. Harpagon Ah! seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes ; et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire ? On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur ; et voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent et pour me suborner ma fille. Valère Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias ? Harpagon Oui, ils se sont donné l'un et l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme, et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice, pour vous venger de son insolence. Anselme Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien prétendre d'un cœur qui se seroit donné ; mais pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres. Harpagon Voilà Monsieur qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. Chargez—le comme il faut, Monsieur, et rendez les choses bien criminelles. Valère Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille ; et le supplice ot! vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis...

Harpagon Je me moque de tous ces contes ; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs, qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre. Valère Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance. Scène V 387

Oeuvres complètes . 2 Anselme Tout beau ! prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez ; et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez. Valère, en mettant fièrement son chapeau. Je ne suis point homme à rien craindre, et si Naples vous est connu, vous savez qui étoit Dom Thomas d'Alburcy. Anselme Sans doute, je le sais ; et peu de gens l'ont connu mieux que moi. Harpagon Je ne me soucie ni de Dom Thomas ni de Dom Martin. Anselme De grâce, laissez—le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire. Valère Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour. Anselme Lui ? Valère Oui. Anselme Allez ; vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire, qui vous puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture. Valère Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture ; et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier. Anselme Quoi ? vous osez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburcy ? Valère Oui, je l'ose ; et je suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit. Anselme L'audace est merveilleuse. Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles. Valère Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol, et que ce fils sauvé est celui qui vous parle ; apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi ; qu'il me fit élever comme son propre

Scène V 388

Oeuvres complètes . 2 fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai su depuis peu que mon père n'étoit point mort, comme je l'avois toujours cru ; que passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le Ciel concertée, me fit voir la charmante Elise ; que cette vue me rendit esclave de ses beautés ; et que la violence de mon amour, et les sévérités de son père, me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre a la quête de mes parents.

Anselme Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez batie sur une vérité ? Valére Le capitaine espagnol ; un cachet de rubis qui étoit 4a mon père ; un bracelet d'agate que ma mère m'avoit mis au bras ; le vieux Pedro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage. Mariane Hélas ! a vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point ; et tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frère. Valére Vous ma soeur ? Mariane Oui. Mon coeur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche ; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgraces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage ; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté ; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournames dans Naples, ot! nous trouvames tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passames a Gènes, ot' ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avoit déchirée ; et de la, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, ow elle n'a presque vécu que d'une vie languissante. Anselme O Ciel ! quels sont les traits de ta puissance ! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'a toi de faire des miracles ! Embrassez—moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports 4 ceux de votre père. Valére Vous êtes notre père ? Mariane C'est vous que ma mère a tant pleuré ? Anselme Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis Dom Thomas d'Alburcy, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit, et qui vous ayant tous crus morts durant plus de seize ans, se préparoit, après de longs voyages, a chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sfireté que j'ai vu pour ma vie a retourner a Naples, m' 'a fait y renoncer pour toujours ; et ayant su trouver

Scène V 389

Oeuvres complètes . 2 moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me suis habitué ici, et, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses. Harpagon C'est là votre fils ? Anselme Oui. Harpagon Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés. Anselme Lui, vous avoir volé ? Harpagon Lui-même. Valère Qui vous dit cela ? Harpagon Maître Jacques. Valère C'est toi qui le dis ? Maître Jacques Vous voyez que je ne dis rien. Harpagon Oui: voilà Monsieur le Commissaire qui a reçu sa déposition. Valère Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche ? Harpagon Capable ou non capable, je veux r'avoir mon argent. Scène V 390

Oeuvres complètes . 2 Scène VI Cléante, Valère, Mariane, Elise, Frosine, Harpagon, Anselme, Maître Jacques, La Flèche, Le commissaire, Son Clerc Cléante Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire, et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu. Harpagon Où est-il ? Cléante Ne vous en mettez point en peine : il est en lieu dont je réponds, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane ; ou de perdre votre cassette. Harpagon N'en a-t-on rien été ? Cléante Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux. Mariane Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le Ciel, avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père dont vous avez à m'obtenir. Anselme Le Ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre, et consentez ainsi que moi à ce double hyménée. Harpagon Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette. Cléante Vous la verrez saine et entière. Harpagon Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants. Anselme Hé bien ! j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point. Scène VI 391

Oeuvres complètes . 2 Harpagon Vous obligerez—vous 4 faire
tous les frais de ces deux mariages ? Anselme Oui, je m'y oblige ; êtes—
vous satisfait ? Harpagon Oui, pourvu que pour les noces vous me fassiez
faire un habit. Anselme D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet
heureux jour nous présente. Le Commissaire Hola! Messieurs, hola! tout
doucement, s'il vous plait : qui me payera mes écritures ? Harpagon Nous
n'avons que faire de vos écritures. Le Commissaire Oui ! mais je ne
prétends pas, moi, les avoir faites pour rien. Harpagon Pour votre paiement,
voilà un homme que je vous donne à pendre. Maître Jacques Hélas !
comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de baton pour dire
vrai, et on me veut pendre pour mentir. Anselme Seigneur Harpagon, il faut
lui pardonner cette imposture. Harpagon Vous payerez donc le Commissaire
? Anselme Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère. Harpagon
Et moi, voir ma chère cassette. Scène VI 392

Oeuvres complètes . 2 Monsieur de Pourceaugnac Comédie—
Ballet Faite a Chambord, pour le divertissement du roi, au mois de
septembre 1669, et représentée en public a Paris, pour la première fois, sur
le Théâtre du Palais—Royal, le 15^e novembre de la même année 1669, par
la Troupe du Roi Monsieur de Pourceaugnac 393

Oeuvres complètes . 2 Personnages M. de Pourceaugnac. Oronte.
Julie, fille d'Oronte. Nérine, femme d'intrigue. Lucette, feinte Gasconne.
Eraste, amant de Julie. Sbrigani, Napolitain, homme d'intrigue. Premier
Médecin. Second Médecin. L'Apothicaire. Un Paysan. Une Paysanne.
Premier Musicien. Second Musicien. Premier Avocat. Second Avocat.
Premier Suisse. Second Suisse. Un Exempt. Deux Archers. Plusieurs
Musiciens. Joueurs d'instruments et danseurs. La scène est a Paris.
Personnages 394

Oeuvres complètes . 2 L'ouverture se fait... L'ouverture se fait par Eraste, qui conduit un grand concert, de voix et d'instruments, pour une sérénade, dont les paroles chantées par trois voix en manière de dialogue, sont faites sur le sujet de la comédie, et expriment les sentiments de deux amants, qui, étant bien ensemble, sont traversés par le caprice des parents. Première voix Répands, charmante nuit, répands sur tous les yeux De tes pavots la douce violence, Et ne laisse veiller en ces aimables lieux Que les coeurs que l'Amour soumet a sa puissance. Tes ombres et ton silence, Plus beau que le plus beau jour, Offrent de doux moments a soupiner d'amour. Deuxième voix Que soupiner d'amour Est une douce chose, Quand rien a nos vœux ne s'oppose ! A d'aimables penchants notre coeur nous dispose, Mais on a des tyrans ⁴ qui l'on doit le jour. Que soupiner d'amour Est une douce chose, Quand rien a nos vœux ne s'oppose ! Troisième voix Tout ce qu'a nos vœux on oppose Contre un parfait amour ne gagne jamais rien, Et pour vaincre toute chose, Il ne faut que s'aimer bien. Les trois voix ensemble. Aimons—nous donc d'une ardeur éternelle : Les rigueurs des parents, la contrainte cruelle, L'absence, les travaux, la fortune rebelle, Ne font que redoubler une amitié fidèle. Aimons—nous donc d'une ardeur éternelle : Quand deux coeurs s'aiment bien, Tout le reste n'est rien. La sérénade est suivie d'une danse de deux Pages, pendant laquelle quatre Curieux de spectacles, ayant pris querelle ensemble, mettent l'épée a la main. Après un assez agréable combat, ils sont séparés par deux Suisses, qui, les ayant mis d'accord, dansent avec eux, au son de tous les instruments. L'ouverture se fait... 395

Oeuvres complètes . 2 Scène | Julie, Eraste, Nérine
Julie Mon Dieu ! Eraste, gardons d'être surpris ; je tremble qu'on ne nous voye ensemble, et tout seroit perdu, après la défense que l'on m'a faite. Eraste Je regarde de tous côtés, et je n'aperçois rien. Julie Aye aussi l'oeil au guet, Nérine, et prends bien garde qu'il ne vienne personne. Nérine Reposez—vous sur moi, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire. Julie Avez—vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable ? et croyez—vous, Eraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en tête ? Eraste Au moins y travaillons—nous fortement ; et déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule. Nérine Par ma foi ! voilà votre père. Julie Ah ! séparons—nous vite. Nérine Non, non, non, ne bougez : je m'étois trompée. Julie Mon Dieu ! Nérine, que tu es sotte de nous donner de ces frayeurs ! Eraste Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantités de machines, et nous ne feignons point de mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer : vous en aurez le divertissement ; et, comme aux comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir. C'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagèmes tous prêts à produire dans l'occasion, et que l'ingénieuse Nérine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire. Scène | 397

Oeuvres complètes . 2 Nérine Assurément. Votre père se moque-t-il de vouloir vous anger de son avocat de Limoges, Monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, et qui vient par le coche vous enlever a notre barbe ? Faut—il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant qui vous agréé ? et une personne comme vous est—elle faite pour un Limosin ? S'il a envie de se marier, que ne prend—il une Limosine et ne laisse—t—il en repos les chrétiens ? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mis dans une colère effroyable. J'enrage de Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom—la, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brilerai mes livres, ou je romprai ce mariage, et vous ne serez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac ! cela se peut—il souffrir ? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurois supporter ; et nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches ; que nous renverrons a Limoges Monsieur de Pourceaugnac. Eraste Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles. Scène | 398

Oeuvres complètes . 2 Scène II Sbrigani, Julie, Eraste, Nérine

Sbrigani Monsieur, votre homme arrive, je l'ai vu a trois lieues d'ici, ot. a couché le coche ; et dans la cuisine ot il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne grosse demie heure, et je le sais déjà par coeur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler: vous verrez de quel air la nature l'a desseinée, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut. Mais pour son esprit, je vous avertis par avance qu'il est des plus épais qui se fassent ; que nous trouvons en lui une matière tout a fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin a donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera. Eraste Nous dis—tu vrai ? Sbrigani Oui, si je me connois en gens. Nérine Madame, voila un illustre ; votre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, et c'est le héros de notre siècle pour les exploits dont il s'agit : un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères, qui, au péril de ses bras, et de ses épaules, sait mettre noblement a fin les aventures les plus difficiles ; et qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises. Sbrigani Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, et je pourrois vous en donner, avec plus de justice, sur les merveilles de votre vie ; et principalement sur la gloire que vous acquites, lorsque, avec tant d'honnêteté, vous pipates au jeu, pour douze mille écus, ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lorsque vous fites galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille ; lorsque, avec tant de grandeur d'ame, vous sfites nier le dépdit qu'on vous avoit confié ; et que si généreusement on vous vit prêter votre témoignage a faire pendre ces deux personnages qui ne l'avoient pas mérité. Nérine Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle, et vos éloges me font rougir. Sbrigani Je veux bien épargner votre modestie: laissons cela ; et pour commencer notre affaire, allons vite joindre notre provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la comédie. Eraste Scène II 399

Oeuvres complètes . 2 Au moins, Madame, souvenez—vous de votre rôle ; et pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre père. Julie S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille. Eraste Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas réussir ? Julie Je déclarerai à mon père mes véritables sentiments. Eraste Et si, contre vos sentiments, il s'obstinoit à son dessein ? Julie Je le menacerois de me jeter dans un convent. Eraste Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage ? Julie Que voulez—vous que je vous dise ? Eraste Ce que je veux que vous me disiez ? Julie Oui. Eraste Ce qu'on dit quand on aime bien. Julie Mais quoi ? Eraste Que rien ne pourra vous contraindre, et que, malgré tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à moi. Julie Mon Dieu ! Eraste, contentez—vous de ce que je fais maintenant, et n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur ; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut—être n'aurons—nous pas besoin ; et s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses. Eraste Eh bien... Scène II 400

Oeuvres complètes . 2 Sbrigani Ma foi, voici notre homme,
songeons à nous. Nérine Ah! comme il est bati ! Scène II 401

Oeuvres complètes . 2 Scène III Monsieur de Pourceaugnac se tourne du côté d'où il vient, comme parlant à des gens qui le suivent, Sbrigani Monsieur de Pourceaugnac Hé bien, quoi ? qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? Au diantre soit la sotte ville, et les sottes gens qui y sont ! ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds qui vous regardent et se mettent à rire ! Eh ! Messieurs les badauds, faites vos affaires, et laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire. Sbrigani Qu'est—ce que c'est, Messieurs ? que veut dire cela ? 4 qui en avez—vous ? Faut—il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici ? Monsieur de Pourceaugnac Voilà un homme raisonnable, celui—là. Sbrigani Quel procédé est le vôtre ? et qu'avez—vous 4 rire ? Monsieur de Pourceaugnac Fort bien. Sbrigani Monsieur a—t—il quelque chose de ridicule en soi ? Monsieur de Pourceaugnac Oui. Sbrigani Est—il autrement que les autres ? Monsieur de Pourceaugnac Suis—je tordu, ou bossu ? Sbrigani Apprenez à connaître les gens. Monsieur de Pourceaugnac C'est bien dit. Sbrigani Monsieur est d'une mine à respecter. Monsieur de Pourceaugnac Scène III 402

Oeuvres complètes . 2 Cela est vrai. Sbrigani Personne de condition. Monsieur de Pourceaugnac Oui, gentilhomme limosin. Sbrigani Homme d'esprit. Monsieur de Pourceaugnac Qui a étudié en droit. Sbrigani Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville. Monsieur de Pourceaugnac Sans doute. Sbrigani Monsieur n'est point une personne à faire rire. Monsieur de Pourceaugnac Assurément. Sbrigani Et quiconque rira de lui aura affaire à moi. Monsieur de Pourceaugnac Monsieur, je vous suis infiniment obligé. Sbrigani Je suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous, et je vous demande pardon pour la ville. Monsieur de Pourceaugnac Je suis votre serviteur. Sbrigani Je vous ai vu ce matin, Monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné ; et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous ; et comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas parfois pour les honnêtes gens toute la considération qu'il faudroit. Monsieur de Pourceaugnac C'est trop de grâce que vous me faites. Scène III

403

Oeuvres complètes . 2 Sbrigani Je vous l'ai déjà dit : du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination. Monsieur de Pourceaugnac Je vous suis obligé. Sbrigani Votre physionomie m'a plu. Monsieur de Pourceaugnac Ce m'est beaucoup d'honneur. Sbrigani J'y ai vu quelque chose d'honnête. Monsieur de Pourceaugnac Je suis votre serviteur. Sbrigani Quelque chose d'aimable. Monsieur de Pourceaugnac Ah! ah! Sbrigani De gracieux. Monsieur de Pourceaugnac Ah! ah! Sbrigani De doux. Monsieur de Pourceaugnac Ah! ah! Sbrigani De majestueux. Monsieur de Pourceaugnac Ah! ah! Sbrigani De franc Monsieur de Pourceaugnac Ah! ah! Sbrigani Et de cordial Scène III 404

Oeuvres complètes . 2 Monsieur de Pourceaugnac Ah! ah!

Sbrigani Je vous assure que je suis tout à vous. Monsieur de Pourceaugnac Je vous ai beaucoup d'obligation. Sbrigani C'est du fond du cœur que je parle. Monsieur de Pourceaugnac Je le crois. Sbrigani Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout à fait sincère. Monsieur de Pourceaugnac Je n'en doute point. Sbrigani Ennemi de la fourberie. Monsieur de Pourceaugnac J'en suis persuadé. Sbrigani Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments. Monsieur de Pourceaugnac C'est ma pensée. Sbrigani Vous regardez mon habit qui n'est pas fait comme les autres ; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu et la manière de s'habiller, et la sincérité de mon pays. Monsieur de Pourceaugnac C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne. Sbrigani Ma foi ! cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans. Monsieur de Pourceaugnac C'est ce que m'a dit mon tailleur: l'habit est propre et riche, et il fera du bruit ici. Sbrigani Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre ? Scène III 405

Oeuvres complètes . 2 Monsieur de Pourceaugnac IL faudra bien aller faire ma cour. Sbrigani Le Roi sera ravi de vous voir. Monsieur de Pourceaugnac Je le crois. Sbrigani Avez—vous arrêté un logis ? Monsieur de Pourceaugnac Non ; j'allois en chercher un. Sbrigani Je serai bien aise d'être avec vous pour cela, et je connois tout ce pays—ci. Scène III 406

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Eraste, Sbrigani, Monsieur de Pourceaugnac
Eraste Ah! qu'est—ce ci? que vois—je ? Quelle heureuse rencontre ! Monsieur de Pourceaugnac ! Que je suis ravi de vous voir! Comment ? il semble que vous ayez peine à me reconnoître ! Monsieur de Pourceaugnac Monsieur, je suis votre serviteur. Eraste Est—il possible que cinq ou six années m'aient été de votre mémoire ? et que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnac ? Monsieur de Pourceaugnac Pardonnez—moi. (A Sbrigani.) Ma foi ! je ne sais qui il est. Eraste Il n'y a pas un Pourceaugnac 4 Limoges que je ne connoisse depuis le plus grand jusques au plus petit ; je ne fréquentois qu'eux dans le temps que j'y étois, et j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours. Monsieur de Pourceaugnac C'est moi qui l'ai regu, Monsieur. Eraste Vous ne vous remettez point mon visage ? Monsieur de Pourceaugnac Si fait. (A Sbrigani.) Je ne le connois point. Eraste Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous je ne sais combien de fois ? Monsieur de Pourceaugnac Excusez—moi. (A Sbrigani.) Je ne sais ce que c'est. Eraste Comment appelez—vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère ? Monsieur de Pourceaugnac Petit—Jean ?
Scène IV 407

Oeuvres complètes . 2 Eraste Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est—ce que Limoges ce lieu où l'on se promène ? Monsieur de Pourceaugnac Le cimetière des Arènes ? Eraste vous nommez à Justement : c'est où je passais de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela ? Monsieur de Pourceaugnac Excusez—moi, je me le remets. (À Sbrigani.) Diable emporte si je m'en souviens ! Sbrigani Il y acent choses comme cela qui passent de la tête. Eraste Embrassez—moi donc, je vous prie, et resserrons les noeuds de notre ancienne amitié. Sbrigani Voilà un homme qui vous aime fort. Eraste Dites—moi un peu des nouvelles de toute la parenté : comment se porte Monsieur votre... l'honnête homme ? Monsieur de Pourceaugnac Mon frère le consul ? Eraste Oui. Monsieur de Pourceaugnac Il se porte le mieux du monde. Eraste Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur ? l'a... Monsieur votre... ? Monsieur de Pourceaugnac Mon cousin l'assesseur ? Eraste Justement. Monsieur de Pourceaugnac Toujours gai et gaillard. Eraste Ma foi ! j'en ai beaucoup de joie. Et Monsieur votre oncle ? l'a... ? Scène IV ... qui est Si 408

Oeuvres complètes . 2 Monsieur de Pourceaugnac Je n'ai point d'oncle. Eraste Vous aviez pourtant en ce temps—la... Monsieur de Pourceaugnac Non, rien qu'une tante. Eraste C'est ce que je voulois dire, Madame votre tante : comment se porte—t—elle ? Monsieur de Pourceaugnac Elle est morte depuis six mois. Eraste Hélas ! la pauvre femme ! elle étoit si bonne personne. Monsieur de Pourceaugnac Nous avons aussi mon neveu le chanoine qui a pensé mourir de la petite vérole. Eraste Quel dommage ç'auroit été ! Monsieur de Pourceaugnac Le connoissez—vous aussi ? Eraste Vraiment si je le connois ! Un grand garçon bien fait. Monsieur de Pourceaugnac Pas des plus grands. Eraste Non, mais de taille bien prise. Monsieur de Pourceaugnac Eh! oui. Eraste Qui est votre neveu... Monsieur de Pourceaugnac Oui. Eraste Fils de votre frère et de votre soeur... Monsieur de Pourceaugnac Justement. Scène IV
409

Oeuvres complètes . 2 Eraste Chanoine de l'église de... Comment l'appeler—vous ? Monsieur de Pourceaugnac De Saint-Etienne. Eraste Le voilà, je ne connois autre. Monsieur de Pourceaugnac Il dit toute la parenté. Sbrigani Il vous connoit plus que vous ne croyez. Monsieur de Pourceaugnac A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville ? Eraste Deux ans entiers. Monsieur de Pourceaugnac Vous étiez donc là quand mon cousin l'élu fit tenir son enfant 4 Monsieur notre gouverneur ? Eraste Vraiment oui, j'y fus convié des premiers. Monsieur de Pourceaugnac Cela fut galant. Eraste Très—galant. Monsieur de Pourceaugnac C'étoit un repas bien troussé. Eraste Sans doute. Monsieur de Pourceaugnac Vous vites donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordin ? Eraste Oui. Monsieur de Pourceaugnac Parbleu ! il trouva à qui parler. Eraste Ah! ah! Scène IV 410

Oeuvres complètes . 2 Monsieur de Pourceaugnac Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait. Eraste Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien. Monsieur de Pourceaugnac Je n'ai garde de... Eraste Vous moquez—vous ? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison. Monsieur de Pourceaugnac Ce seroit vous... Eraste Non: le diable m'emporte ! vous logerez chez moi. Sbrigani Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre. Eraste Ot sont vos hardes ? Monsieur de Pourceaugnac Je les ai laissées, avec mon valet, ot je suis descendu. Eraste Envoyons-les querir par quelqu'un. Monsieur de Pourceaugnac Non: je lui ai défendu de bouger, 4 moins que j'y fusse moi—même, de peur de quelque fourberie. Sbrigani C'est prudemment avisé. Monsieur de Pourceaugnac Ce pays—ci est un peu sujet a caution. Eraste On voit les gens d'esprit en tout. Sbrigani Je vais accompagner Monsieur, et le ramènerai ot! vous voudrez. Eraste Oui, je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'a revenir a cette maison—Ia. Sbrigani Nous sommes a vous tout a l'heure. Scène IV Att

Oeuvres complètes . 2 Eraste Je vous attends avec impatience.
Monsieur de Pourceaugnac Voilà une connoissance ou je ne m'attendois
point. Sbrigani Il ala mine d'être honnête homme. Eraste, seul. Ma foi !
Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les fagons ;
les choses sont préparées, et je n'ai qu'a frapper. Scène IV 412

Oeuvres complètes . 2 Scène V L'Apothicaire, Eraste Eraste Je crois, Monsieur, que vous êtes le médecin a qui l'on est venu parler de ma part. L'Apothicaire Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le médecin ; 4 moi n'appartient pas cet honneur, et je ne suis qu'apothicaire, apothicaire indigne, pour vous servir. Eraste Et Monsieur le médecin est—il a la maison ? L'Apothicaire Oui, il est là embarrassé a expédier quelques malades, et je vais lui dire que vous êtes ici. Eraste Non, ne bougez : j'attendrai qu'il ait fait ; c'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie, que nous serions bien aises qu'il pût guérir avant que de le marier. L'Apothicaire Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est, et j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi ! vous ne pouviez pas vous adresser 4 un médecin plus habile : c'est un homme qui sait la médecine a fond, comme je sais ma croix de par Dieu, et qui, quand on devoit crever, ne démordroit pas d'un iota des règles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va point chercher midi a quatorze heures ; et pour tout l'or du monde, il ne voudroit point avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet. Eraste Il fait fort bien : un malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y consente. L'Apothicaire Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis, que j'en parle ; mais il y a plaisir, il y a plaisir d'être son malade ; et j'aimerois mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre ; car, quoi qui puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre ; et quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien 4 vous reprocher. Eraste C'est une grande consolation pour un défunt. Scène V 413

Oeuvres complètes . 2 L'Apothicaire Assurément : on est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces médecins qui marchandent les maladies : c'est un homme expéditif, qui aime à dépêcher ses malades ; et quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde. Eraste En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire. L'Apothicaire Cela est vrai : à quoi bon tant barguigner et tant tourner autour du pot ? Il faut savoir vite le court ou le long d'une maladie Eraste Vous avez raison. L'Apothicaire Voilà déjà trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours et qui, entre les mains d'un autre, auroient langué plus de trois mois. Eraste Il est bon d'avoir des amis comme cela. L'Apothicaire Sans doute. Il ne me reste plus que deux enfants, dont il prend soin comme des siens ; il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien ; et le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre. Eraste Voilà des soins fort obligeants. L'Apothicaire Le voici, le voici, le voici qui vient. Scène V 414

Oeuvres complètes . 2 Scène VI Premier Médecin, Un Paysan,
Une Paysanne, Eraste, L'Apothicaire Le Paysan Monsieur, il n'en peut plus,
et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde. Premier
Médecin Le malade est un sot, d'autant plus que, dans la maladie dont il est
attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.
Le Paysan Quoi que c'en soit, Monsieur, il a toujours avec cela son cours de
ventre depuis six mois. Premier Médecin Bon, c'est signe que le dedans se
dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours ; mais s'il mouroit avant ce
temps—la, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la
civilité qu'un médecin visite un mort. La Paysanne Mon père, Monsieur, est
toujours malade de plus en plus. Premier Médecin Ce n'est pas ma faute : je
lui donne des remèdes ; que ne guérit—il ? Combien a—t—il été saigné de
fois ? La Paysanne Quinze, Monsieur, depuis vingt jours. Premier Médecin
Quinze fois saigné ? La Paysanne Oui. Premier Médecin Et il ne guérit
point ? La Paysanne Non, Monsieur. Premier Médecin C'est signe que la
maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour
voir si elle n'est pas dans les humeurs, et si rien ne nous réussit, nous
l'envoyons aux bains. Scène VI 415

Oeuvres complètes . 2 L'Apothicaire Voila le fin cela, voila le fin de la médecine. Eraste C'est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde. Premier Médecin Oui, Monsieur, j'ai déjà disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables. Eraste Le voici Premier Médecin La conjoncture est tout à fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie. Scène VI 416

Oeuvres complètes . 2 Scène VII Monsieur de Pourceaugnac,
Eraste, Premier Médecin, L'Apothicaire Eraste Une petite affaire m'est
survenue, qui m'oblige à vous quitter : mais voilà une personne entre les
mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux
qu'il lui sera possible. Premier Médecin Le devoir de ma profession m'y
oblige, et c'est assez que vous me chargiez de ce soin. Monsieur de
Pourceaugnac C'est son maître d'hôtel, et il faut que ce soit un homme de
qualité. Premier Médecin Oui, je vous assure que je traiterai Monsieur
méthodiquement, et dans toutes les régularités de notre art. Monsieur de
Pourceaugnac Mon Dieu ! il ne me faut point tant de cérémonies ; et je ne
viens pas ici pour incommoder. Premier Médecin Un tel emploi ne me
donne que de la joie. Eraste Voilà toujours six pistoles d'avance, en
attendant ce que j'ai promis. Monsieur de Pourceaugnac Non, s'il vous plaît,
je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyiez rien
acheter pour moi. Eraste Mon Dieu ! laissez faire. Ce n'est pas pour ce que
vous pensez. Monsieur de Pourceaugnac Je vous demande de ne me traiter
qu'en ami. Eraste C'est ce que je veux faire. (Bas au médecin.) Je vous
recommande surtout de ne le point laisser sortir de vos mains ; car parfois il
veut s'échapper. Premier Médecin Ne vous mettez pas en peine. Eraste, à
Monsieur de Pourceaugnac. Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je
commets. Scène VII 417

Oeuvres complètes . 2 Monsieur de Pourceaugnac Vous vous moquez, et c'est trop de grace que vous me faites. Scène VII 418

Oeuvres complètes . 2 Scène VIII Premier Médecin, Second Médecin, Monsieur de Pourceaugnac, L'Apothicaire Premier Médecin Ce m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'être choisi pour vous rendre service. Monsieur de Pourceaugnac Je suis votre serviteur Premier Médecin Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons. Monsieur de Pourceaugnac Il ne faut point tant de façons, vous dis—je, et je suis homme à me contenter de l'ordinaire. Premier Médecin Allons, des sièges. Monsieur de Pourceaugnac Voila, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres. Premier Médecin Allons, Monsieur : prenez votre place, Monsieur. (Lorsqu'ils sont assis, les deux Médecins lui prennent chacun une main, pour lui tater le pouls.) Monsieur de Pourceaugnac, présentant ses mains. Votre très—humble valet. (Voyant qu'ils lui tatent le pouls.) Que veut dire cela ? Premier Médecin Mangez—vous bien, Monsieur ? Monsieur de Pourceaugnac Oui, et bois encore mieux. Premier Médecin Tant pis : cette grande appétition du froid et de l'humide est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au dedans. Dormez—vous fort ? Monsieur de Pourceaugnac Oui, quand j'ai bien soupé. Premier Médecin Faites—vous des songes ? Monsieur de Pourceaugnac Quelquefois. Scène VIII 419

Oeuvres complètes . 2 Premier Médecin De quelle nature sont-ils ? Monsieur de Pourceaugnac De la nature des songes. Quelle diable de conversation est—ce là ? Premier Médecin Vos déjections, comment sont—elles ? Monsieur de Pourceaugnac Ma foi ! je ne comprends rien à toutes ces questions, et je veux plutôt boire un coup. Premier Médecin Un peu de patience, nous allons raisonner sur votre affaire devant vous et nous le ferons en français, pour être plus intelligibles. Monsieur de Pourceaugnac Quel grand raisonnement faut—il pour manger un morceau ? Premier Médecin Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connaisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connaître sans en bien établir l'idée particulière, et la véritable espèce, par ses signes diagnostiques et pronostiques, vous me permettrez, Monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque, espèce de folie très—fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre art, vous, dis—je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, et auquel il en a tant passé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres ; car le célèbre Galien établit doctement à son ordinaire trois espèces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non—seulement par les Latins, mais encore par les Grecs, ce qui est bien à remarquer pour notre affaire : la première, qui vient du propre vice du cerveau ; la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire ; la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la notre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas—ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses, dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi he soit, pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez ; cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques et individuels de cette

maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate ; cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire et velue, lesquels signes le dénotent très— affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres : laquelle maladie, par laps de temps naturalisée, envieillie, habituée, et ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phtisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est 4 demi guérie, car ignoti nulla est curatio morbi, il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire 4 Monsieur. Premièrement, pour remédier a cette pléthore obturante, et a cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement, c'est—à—dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses : en premier lieu de la basilique, puis de la céphalique ; et même, si le mal est opiniatre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit

Scène VIII 420

Oeuvres complètes . 2 large, afin que le gros sang puisse sortir ; et en même temps, de le purger, désopiler, et évacuer par purgatifs propres et convenables, c'est—à—dire par cholagogues, mélanogogues, et caetera ; et comme la véritable source de tout le mal est ou une humeur crasse et féculente, ou une vapeur noire et grossière qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux, il est 4 propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette, avec force petit—lait clair, pour purifier par l'eau la féculence de l'humeur crasse, et éclaircir par le lait clair la noirceur de cette vapeur ; mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants et instruments de musique, a quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvements, disposition et agilité puissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'ou procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par Monsieur notre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquise dans notre art. Dixi.

Second Médecin A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien 4 ce que vous venez de dire ! Vous avez si bien discoursu sur tous les signes, les symptômes et les causes de la maladie de Monsieur ; le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou, et mélancolique hypocondriaque ; et quand il ne le seroit pas, il faudroit qu'il le devint, pour la beauté des choses que vous avez dites, et la justesse du raisonnement que vous depinxisti, tout ce qui appartient a cette maladie : il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la thérapie ; et il ne me reste rien ici, que de féliciter Monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace et la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, manibus et pedibus descendo in tuam sententiam. Tout ce que j'y voudrois, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair : numero deus impari gaudet ; de prendre le lait clair avant le bain ; de lui composer un fronteau ot il entre du sel : le sel est symbole de la sagesse ; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits : album est disgregativum visus ; et de lui donner tout a l'heure un petit lavement, pour

servir de prélude et d'introduction a ces judicieux remèdes, dont, s'il a a guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel que ces remèdes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade selon notre intention ! Monsieur de Pourceaugnac Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons une comédie ? Premier Médecin Non, Monsieur, nous ne jouons point. Monsieur de Pourceaugnac Qu'est—ce que tout ceci ? et que voulez—vous dire avec votre galimatias et vos sottises ? Premier Médecin Bon, dire des injures. Voilà un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal, et ceci pourroit bien tourner en manie. Monsieur de Pourceaugnac Avec qui m'a—t—on mis ici ? (Il crache deux ou trois fois.) Premier Médecin Scène VIII 421

Oeuvres complètes . 2 Autre diagnostique : la sputation fréquente.
Monsieur de Pourceaugnac Laissons cela, et sortons d'ici. Premier Médecin
Autre encore : l'inquiétude de changer de place. Monsieur de Pourceaugnac
Qu'est—ce donc que toute cette affaire ? et que me voulez—vous ? Premier
Médecin Vous guérir selon l'ordre qui nous a été donné. Monsieur de
Pourceaugnac Me guérir ? Premier Médecin Oui. Monsieur de
Pourceaugnac Parbleu ! je ne suis pas malade. Premier Médecin Mauvais
signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal. Monsieur de Pourceaugnac Je
vous dis que je me porte bien. Premier Médecin Nous savons mieux que
vous comment vous vous portez, et nous sommes médecins, qui voyons
clair dans votre constitution. Monsieur de Pourceaugnac Si vous êtes
médecins, je n'ai que faire de vous ; et je me moque de la médecine.
Premier Médecin Hon, hon: voici un homme plus fou que nous ne pensons.
Monsieur de Pourceaugnac Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de
remèdes, et ils sont morts tous deux sans l'assistance des médecins. Premier
Médecin Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé.
Allons, procédons 4 la curation, et par la douceur exhalante de l'harmonie,
adoucissons, lénifions, et accoissons l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts
à s'enflammer. Scène VIII 422

Oeuvres complètes . 2 Scène IX Monsieur de Pourceaugnac Que
diable est—ce là ? Les gens de ce pays—ci sont—ils insensés ? Je n'ai
jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout. Scène |X 423

Oeuvres complètes . 2 Scène X Deux Musiciens italiens en
médecins grotesques suivis de Huit Matassins, chantent ces paroles
soutenues de la symphonie d'un mélange d'instruments. Les deux Musiciens
Bon di, bon di, bon di: Non vi lasciate uccidere Dal dolor malinconico. Noi
vi faremo ridere Col nostro canto armonico, Sol' per guarirvi Siamo venuti
qui. Bon di, bon di, bon di. Premier Musicien Altro non é la pazzia Che
malinconia. Il malato Non é disperato, Se vol pigliar un poco d'allegria :
Altro non é la pazzia Che malinconia. Second Musicien Su, cantate, ballate,
ridete ; E se far meglio volete, Quando sentite il deliro vicino, Pigliate del
vino, E qualche volta un po' po' di tabac. Alegramente, Monsu
Pourceaugnac ! Scène X 424

Oeuvres complètes . 2 Scène XI L'Apothicaire, Monsieur de Pourceaugnac L'Apothicaire Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plait, s'il vous plait. Monsieur de Pourceaugnac Comment ? Je n'ai que faire de cela. L'Apothicaire Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné. Monsieur de Pourceaugnac Ah! que de bruit ! L'Apothicaire Prenez—le, Monsieur, prenez—le ; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal. Monsieur de Pourceaugnac Ah! L'Apothicaire C'est un petit clystère, un petit clystère, benin, benin ; il est benin, benin, la, prenez, prenez, prenez, Monsieur : c'est pour déterger, pour déterger, déterger... (Les deux Musiciens, accompagnés des Matassins et des instruments, dansent a l'entour de M. de Pourceaugnac, et, s'arrêtant devant lui, chantent :) Piglia—lo st, Signor Monsu, Piglia—lo, piglia—lo, piglia—lo st, Che non ti fara male, Piglia—lo st. questo servitiale ; Piglia—lo st, Signor Monsu, Piglia—lo, piglia—lo, piglia—lo su. Monsieur de Pourceaugnac Allez—vous—en au diable. (L'Apothicaire, les deux Musiciens et les Matassins le suivent, tous une seringue a la main.) Scène XI 425

Oeuvres complètes . 2 Scène | Sbrigani, Premier Médecin Premier Médecin Il a forcé tous les obstacles que j'avois mis, et s'est dérobé aux remèdes que je commengois de lui faire. Sbrigani C'est être bien ennemi de soi-même, que de fuir des remèdes aussi salutaires que les vôtres. Premier Médecin Marque d'un cerveau démonté, et d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guérir. Sbrigani Vous l'auriez guéri haut la main. Premier Médecin Sans doute, quand il y auroit eu complication de douze maladies. Sbrigani Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre. Premier Médecin Moi ? je n'entends point les perdre, et prétends le guérir en dépit qu'il en ait. Il est lié et engagé 4 mes remèdes, et je veux le faire saisir oti je le trouverai, comme déserteur de la médecine, et infracteur de mes ordonnances. Sbrigani Vous avez raison : vos remèdes étoient un coup sir, et c'est de l'argent qu'il vous vole. Premier Médecin Ou puis—je en avoir des nouvelles ? Sbrigani Chez le bonhomme Oronte assurément, dont il vient épouser la fille, et qui, ne sachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hater de conclure le mariage. Premier Médecin Je vais lui parler tout à l'heure. Sbrigani Vous ne ferez point mal. Premier Médecin Il est hypothéqué 4 mes consultations, et un malade ne se moquera pas d'un médecin. Scène | 427

Oeuvres complètes . 2 Sbrigani C'est fort bien dit 4 vous ; et, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pansé tout votre sod. Premier Médecin Laissez—moi faire. Sbrigani Je vais, de mon côté, dresser une autre batterie, et le beau—père est aussi dupe que le gendre. Scène | 428

Oeuvres complètes . 2 Scène II Oronte, Premier Médecin Premier Médecin Vous avez, Monsieur, un certain Monsieur de Pourceaugnac qui doit épouser votre fille. Oronte Oui, je l'attends de Limoges, et il devrait être arrivé. Premier Médecin Aussi l'est—il, et il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis ; mais je vous défends, de la part de la médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie diiment préparé pour cela, et mis en état de procréer des enfants bien conditionnés et de corps et d'esprit. Oronte Comment donc ? Premier Médecin Votre prétendu gendre a été constitué mon malade : sa maladie qu'on m'a donné a guérir est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets ; et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait 4 la médecine, et subi les remèdes que je lui ai ordonnés. Oronte Il a quelque mal ? Premier Médecin Oui. Oronte Et quel mal, s'il vous plaît ? Premier Médecin Ne vous en mettez pas en peine. Oronte Est-ce quelque mal... ? Premier Médecin Les médecins sont obligés au secret : il suffit que je vous ordonne, a vous et a votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos noces avec lui, sur peine d'encourir la disgrâce de la Faculté, et d'être accablés de toutes les maladies qu'il nous plaira. Scène II

429

Oeuvres complètes . 2 Oronte Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage. Premier Médecin On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade. Oronte A la bonne heure. Premier Médecin Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt a se faire guérir par moi. Oronte J'y consens. Premier Médecin Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guérisse. Oronte Je le veux bien. Premier Médecin Et si je ne le trouve, je m'en prendrai a vous, et je vous guérirai au lieu de lui. Oronte Je me porte bien. Premier Médecin Il n'importe, il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai. Oronte Prenez qui vous voudrez ; mais ce ne sera pas moi. Voyez un peu la belle raison. Scène II 430

Oeuvres complètes . 2 Scène III Sbrigani, en marchand flamand,
Oronte Sbrigani Montsir, avec le vostre permissione, je suisse un trancher
marchand Flamane, qui voudroit bienne vous temantair un petit nouvel.
Oronte Quoi, Monsieur ? Sbrigani Mettez le vostre chapeau sur le teste,
Montsir, si ve plaist. Oronte Dites—moi, Monsieur, ce que vous voulez.
Sbrigani Moi le dire rien, Montsir, si vous le mettre pas le chapeau sur le
teste. Oronte Soit. Qu'y a—t—il, Monsieur ? Sbrigani Fous connoistre point
en sti file un certe Montsir Oronte ? Oronte Oui, je le connois. Sbrigani Et
quel homme est—ile, Montsir, si ve plaist ? Oronte C'est un homme comme
les autres. Sbrigani Je vous temande, Montsir, s'il est un homme riche qui a
du bienne ? Oronte Oui. Sbrigani Mais riche beaucoup grandement, Montsir
? Oronte Oui. Sbrigani J'en suis aise beaucoup, Montsir. Scène III 431

Oeuvres complètes . 2 Oronte Mais pourquoi cela ? Sbrigani L'est, Montsir, pour un petit raisonne de conséquence pour nous. Oronte Mais encore, pourquoi ? Sbrigani L'est, Montsir, que sti Montsir Oronte donne son fille en mariage a un certe Montsir de Pourcegnac. Oronte Hé bien ? Sbrigani Et sti Montsir de Pourcegnac, Montsir, l'est un homme que doivre beaucoup grandement a dix ou douze marchanne Flamane qui estre venu ici. Oronte Ce Monsieur de Pourceaunac doit beaucoup a dix ou douze marchands ? Sbrigani Oui, Montsir ; et depuis huitte mois, nous avoir obtenir un petit sentence contre lui, et lui 4 remettre a payer tou ce créanciers de sti mariage que sti Montsir Oronte donne pour son fille. Oronte Hon, hon, il a remis la a payer ses créanciers ? Sbrigani Oui, Montsir, et avec un grand dévotion nous tous attendre sti mariage. Oronte L'avis n'est pas mauvais. Je vous donne le bonjour. Sbrigani. Je remercie, Montsir, de la faveur grande. Oronte Votre très—humble valet. Sbrigani Je le suis, Montsir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Montsir m'avoir donné. Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de Flamand, pour songer a d'autres machines ; et tachons de semer tant de soupçons et de division entre le beau—père et le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également sont propres a gober les hamecons qu'on leur veut tendre ; et, entre nous autres fourbes de la première classe, nous ne faisons que nous jouer, lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que

Scène III 432

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Monsieur de Pourceaugnac,
Sbrigani Monsieur de Pourceaugnac Piglia—lo st, piglia—lo st, Signor
Monstu : que diable est-ce la ? Ah ! Sbrigani Qu'est—ce, Monsieur, qu'avez
—vous ? Monsieur de Pourceaugnac Tout ce que je vois me semble
lavement. Sbrigani Comment ? Monsieur de Pourceaugnac Vous ne savez
pas ce qui m'est arrivé dans ce logis à la porte duquel vous m'avez conduit ?
Sbrigani Non vraiment : qu'est—ce que c'est ? Monsieur de Pourceaugnac
Je pensais y être régalié comme il faut. Sbrigani Hé bien ? Monsieur de
Pourceaugnac Je vous laisse entre les mains de Monsieur. Des médecins
habillés de noir. Dans une chaise. Tater le pouls. Comme ainsi soit. Il est
fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. Bon di, bon di. Six pantalons.
Ta, ra, ta, ta; Ta, ra, ta, ta. Alegrement, Monstu Pourceaugnac. Apothicaire.
Lavement. Prenez, Monsieur, prenez, prenez. Il est benin, benin, benin.
C'est pour déterger, pour déterger, déterger. Piglia—lo st, Signor Monstu,
piglia—lo, piglia—lo, piglia—lo st. Jamais je n'ai été si soûl de sottises.
Sbrigani Qu'est—ce que tout cela veut dire ? Monsieur de Pourceaugnac
Cela veut dire que cet homme-la, avec ses grandes embrassades, est un
fourbe qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi, et me faire une
pièce. Sbrigani Cela est—il possible ? Monsieur de Pourceaugnac Scène IV
434

Oeuvres complètes . 2 Sans doute. Ils étoient une douzaine de possédés après mes chausses ; et j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes. Sbrigani Voyez un peu, les mines sont bien trompeuses ! je l'aurois cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnements, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde. Monsieur de Pourceaugnac Ne sens—je point le lavement ? Voyez, je vous prie. Sbrigani Eh ! il y a quelque petite chose qui approche de cela. Monsieur de Pourceaugnac J'ai l'odorat et l'imagination tout rempli de cela, et il me semble toujours que je vois une douzaine de lavements qui me couchent en joue. Sbrigani Voilà une méchanceté bien grande ! et les hommes sont bien traitres et scélérats ! Monsieur de Pourceaugnac Enseignez—moi, de grace, le logis de Monsieur Oronte : je suis bien aise d'y aller tout à l'heure. Sbrigani Ah ! ah ! vous êtes donc de complexion amoureuse, et vous avez oui parler que ce Monsieur Oronte a une fille... ? Monsieur de Pourceaugnac Oui, je viens l'épouser. Sbrigani L'é... l'épouser ? Monsieur de Pourceaugnac Oui. Sbrigani En mariage ? Monsieur de Pourceaugnac De quelle façon donc ? Sbrigani Ah ! c'est une autre chose, et je vous demande pardon. Monsieur de Pourceaugnac Qu'est—ce que cela veut dire ? Sbrigani Scène IV 435

Oeuvres complètes . 2 Rien. Monsieur de Pourceaugnac Mais encore ? Sbrigani Rien, vous dis—je : j'ai un peu parlé trop vite. Monsieur de Pourceaugnac Je vous prie de me dire ce qu'il y a la—dessous. Sbrigani Non, cela n'est pas nécessaire. Monsieur de Pourceaugnac De grace. Sbrigani Point : je vous prie de m'en dispenser. Monsieur de Pourceaugnac Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis ? Sbrigani Si fait ; on ne peut pas l'être davantage. Monsieur de Pourceaugnac Vous devez donc ne me rien cacher. Sbrigani C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain. Monsieur de Pourceaugnac Afin de vous obliger 4 m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi. Sbrigani Laissez—moi consulter un peu si je le puis faire en conscience. C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible, et il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues à la vérité, mais j'irai les découvrir 4 un homme qui les ignore, et il est défendu de scandaliser son prochain. Cela est vrai. Mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, et qui, de bonne foi, vient se marier avec une fille qu'il ne connoit pas et qu'il n'a jamais vue ; un gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, et me donne une bague à garder pour l'amour de lui. Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience ; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, et d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-la mène une vie déshonnête, cela seroit un peu trop fort ; cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez ; celui de coquette achevée me semble propre à ce que nous voulons, et je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est. Scène IV 436

Oeuvres complètes . 2 Monsieur de Pourceaugnac L'on me veut donc prendre pour dupe ? Sbrigani Peut-être dans le fond n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit. Et puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, et qui ne croient pas que leur honneur dépende... Monsieur de Pourceaugnac Je suis votre serviteur, je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là, et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnac. Sbrigani Voilà le père. Monsieur de Pourceaugnac Ce vieillard-là ? Sbrigani Oui: je me retire.
Scène IV 437

Oeuvres complètes . Scène V Oronte, Monsieur de Pourceaugnac
Monsieur de Pourceaugnac Bonjour, Monsieur, bonjour. Oronte Serviteur,
Monsieur, serviteur. Monsieur de Pourceaugnac Vous êtes Monsieur Oronte,
n'est—ce pas ? Oronte Oui. Monsieur de Pourceaugnac Et moi, Monsieur
de Pourceaugnac. Oronte A la bonne heure. Monsieur de Pourceaugnac
Croyez—vous, Monsieur Oronte, que les Limosins soient des sots ? Oronte
Croyez—vous, Monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des
bêtes ? Monsieur de Pourceaugnac Vous imaginez—vous, Monsieur Oronte,
qu'un homme comme moi soit si affamé de femme ? Oronte Vous imaginez
—vous, Monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit si
affamée de mari ? Scène V 438

Oeuvres complètes . 2 Scène VI Julie, Oronte, Monsieur de Pourceagnac
Julie On vient de me dire, mon père, que Monsieur de Pourceagnac est arrivé. Ah ! le voilà sans doute, et mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait ! qu'il a bon air ! et que je suis contente d'avoir un tel époux ! Souffrez que je l'embrasse, et que je lui témoigne... Oronte
Douxement, ma fille, douxement. Monsieur de Pourceagnac Tudieu, quelle galante ! Comme elle prend feu d'abord ! Oronte Je voudrais bien savoir, Monsieur de Pourceagnac, par quelle raison vous venez... Julie Que je suis aise de vous voir ! et que je brûle d'impatience... Oronte Ah ! ma fille ! Otez—vous de là, vous dis—je Monsieur de Pourceagnac (Julie s'approche de M. de Pourceagnac, le regarde d'un air languissant, et lui veut prendre la main.) Ho, ho, quelle égrillarde ! Oronte Je voudrais bien, dis—je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de... Monsieur de Pourceagnac Vertu de ma vie ! Oronte Encore ? Qu'est—ce à dire cela ? Julie Ne voulez—vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi ? Oronte Non : rentrez là dedans. Julie Laissez—moi le regarder. Oronte
Scène VI 439

Oeuvres complètes . 2 Rentrez, vous dis—je. Julie Je veux demeurer là, s'il vous plaît. Oronte Je ne veux pas, moi ; et si tu ne rentres tout à l'heure, je... Julie Hé bien ! je rentre. Oronte Ma fille est une sotte qui ne sait pas les choses. Monsieur de Pourceaugnac Comme nous lui plaisons ! Oronte Tu ne veux pas te retirer ? Julie Quand est—ce donc que vous me marierez avec Monsieur ? Oronte Jamais ; et tu n'es pas pour lui. Julie Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis. Oronte Si je te l'ai promis, je te le dépromets. Monsieur de Pourceaugnac Elle voudroit bien me tenir. Julie Vous avez beau faire, nous serons mariés ensemble en dépit de tout le monde. Oronte Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel vertigo lui prend. Monsieur de Pourceaugnac Mon Dieu, notre beau—père prétendu, ne vous fatiguez point tant : on n'a pas envie de vous enlever votre fille, et vos grimaces n'attraperont rien. Oronte Toutes les vêtres n'auront pas grand effet. Monsieur de Pourceaugnac Scène VI 440

Oeuvres complètes . 2 Vous êtes—vous mis dans la tête que Léonard de Pourceagnac soit un homme à acheter chat en poche ? et qu'il n'ait pas là dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, et voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sîretés ? Oronte Je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais vous êtes—vous mis dans la tête qu'un homme de soixante et trois ans ait si peu de cervelle, et considère si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, et qui a été mis chez un médecin pour être pansé ? Monsieur de Pourceagnac C'est une pièce que l'on m'a faite, et je n'ai aucun mal. Oronte Le médecin me l'a dit lui-même. Monsieur de Pourceagnac Le médecin en a menti: je suis gentilhomme, et je le veux voir l'épée à la main. Oronte Je sais ce que j'en dois croire, et vous ne m'abuserez pas là—dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille. Monsieur de Pourceagnac Quelles dettes ? Oronte La feinte ici est inutile, et j'ai vu le marchand flamand qui, avec les autres créanciers, a obtenu, depuis huit mois, sentence contre vous. Monsieur de Pourceagnac Quel marchand flamand ? quels créanciers ? quelle sentence obtenue contre moi ? Oronte Vous savez bien ce que je veux dire. Scène VI 4A

Oeuvres complètes . 2 Scène VII Lucette, Oronte, Monsieur de Pourceagnac
Lucette Ah! tues assy, et a la fy yeu te trobi après abé fait tant de passés. Podes—tu, scélérat, podes—tu sousteni ma bisto ? Monsieur de Pourceagnac Qu'est—ce que veut cette femme-la ? Lucette Que te boli, infame ! Tu fas semblan de nou me pas counouysse, et nou rougisses pas, impudent que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre ? Nou sabi pas, Moussur, saquos bous dont m'an dit que bouillo espousa la fillo ; may yeu bous declari que yeu soun sa fenno, et que y a set ans, Moussur, qu'en passan a Pezenas el auguet l'adresse dambé sas mignardisos, commo sap tapla fayre, de me gaigna lou cor, et m'oubligel pra quel mouyen a ly douna la ma per l'espousa. Oronte Oh! oh! Monsieur de Pourceagnac Que diable est—ce ci ? Lucette Lou trayté me quitel très ans après, sul preteste de quelques affayrés que l'apelabon dins soun pais, et despey noun ly resgauput quaso de noubelo ; may dins lou tens qui soungabi lou mens, m'an dounat abist, que begnio dins aquesto bilo, per se remarida danbé un outro jouena fillo, que sous parens ly an proucurado, sensse saupré res de sou prumié mariatge. Yeuy ay tout quitat en diligensso, et me souy rendudo dins aqueste loc lou pu leu qu'ay pouscut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, et confondre as ely de tout le mounde lou plus méchant des hommes. Monsieur de Pourceagnac Voila une étrange effrontée ! Lucette Impudent, n'as pas honte de m'injuria, alloc d'estre confus day reproches secrets que ta conssiensso te deu fayre ? Monsieur de Pourceagnac Moi, je suis votre mari ? Lucette Scène VII 442

Oeuvres complètes . 2 Infame, gausos—tu dire lou contrari ? He
tu sabes be, per ma penno, que n'es que trop bertat ; et plaguesso al Cel
qu'aco nou fougesso pas, et que m'auquessos layssado dins l'estat
d'innoussenco et dins la tranquillitat oun moun amo bibio daban que tous
charmes et tas trounpariés nou m'en benguesson malhurousomen fayre
sourty ! yeu nou serio pas reduito a fayré lou triste perssounatgé qu'yeu fave
presentomen, a beyre un marit cruel mepresa touto l'ardou que yeu ay per
el, et me laissa sensse cap de pietat abandounado a las mourtéles doulous
que yeu resseny de sas perfidos acciis. Oronte Je ne saurois m'empêcher de
pleurer. Allez, vous êtes un méchant homme. Monsieur de Pourceaugnac Je
ne connois rien a tout ceci. Scène VII 443

Oeuvres completes . 2 Scène VIII Nérine, en Picarde, Lucette,
Oronte, Monsieur de Pourceaugnac Nérine Ah! jen'en pis plus, je sis toute
essoflée ! Ah! finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie.
Justice, justice ! je boute empeschement au mariage. Chés mon mery,
Monsieur, et je veux faire pindre che bon pindar-1a. Monsieur de
Pourceaugnac Encore ! Oronte Quel diable d'homme est-ce ci ? Lucette Et
que boulés—bous dire, ambe bostre empachomen, et bostro pendarié ?
Quaquel homo es bostre marit ? Nérine Oui, Medeme, et je sis sa femme.
Lucette Aquo es faus, aquos yeu que soun sa fenno ; et se deti estre pendut,
aquo sera yeu que lou faray penda. Nérine Je n'entains mie che baragoin—
1a. Lucette Yeu bous disy que yeu soun sa fenno. Nérine Sa femme ?
Lucette Oy. Nérine Je vous dis que chest my, encore in coup, qui le sis.
Lucette Et yeus bous sousteni yeu, qu'aquos yeu. Nérine Il y a quetre ans
qu'il m'a éposée. Lucette Et yeu set ans y a que m'a preso per fenno. Scène
VIII 444

Oeuvres complètes . 2 Nérine J'ay des gairents de tout ce que je dy. Lucette Tout mon pais lo sap. Nérine No ville en est témoin. Lucette Tout Pezenas a bist notre mariatge. Nérine Tout Chin—Quentin a assisté 4 no noce. Lucette Nou y ares de tan beritable. Nérine Il gn'y a rien de plus chertain. Lucette Gausos—tu dire lou contrari, valisquos ? Nérine Est—che que tu me démaintiras, méchaint homme ? Monsieur de Pourceagnac Il est aussi vrai l'un que l'autre. Lucette Quaigh'impudensso ! Et coussy, miserable, nou te soubenes plus de la pauro Francon, et del paure Jeanet, que soun lous fruits de notre mariatge ? Nérine Bayez un peu l'insolence. Quoy ? tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de ta foy ? Monsieur de Pourceagnac Voila deux impudentes carognes ! Lucette Beny, Francgon, beny, Jeanet, beny, toustou, beny, toustoune, beny fayre beyre a un payre dénaturat la duretat qu'el a per nautres. Nérine Scène VIII 445

Oeuvres complètes . 2 Venez, Madelaine, me n'ainfain, venez—
ves—en ichy faire honte a vo père de l'impudainche qu'il a. Jeanet,
Fanchon, Madelaine. Ah! mon papa, mon papa, mon papa ! Monsieur de
Pourceaugnac Diantre soit des petits fils de putains ! Lucette Coussy, trayte,
tu nou sios pas dins la darnière confusiu, de ressaupre a tal tous enfants, et
de ferma l'aureillo ala tendresso paternello ? Tu nou m'escaperas pas,
infame ; yeu te boli seguy per tout, et te reproucha ton crime jusquos a tant
que me sio beniado, et que t'ayo fayt penia : couqui, te boli fayré penia.
Nérine Ne rougis—tu mie de dire ches mots—la, et d'estre insainsible aux
caresses de chette pauvre ainfain ? Tu ne te sauveras mie de mes pattes ; et
en dépit de tes dains, je feray bien voir que je sis ta femme, et je te feray
pindre. Les enfants, tous ensemble. Mon papa, mon papa, mon papa !
Monsieur de Pourceaugnac Au secours ! au secours ! Ot fuirai—je ? Je n'en
puis plus. Oronte Allez, vous ferez bien de le faire punir, et il mérite d'être
pendu. Scène VIII 446

Oeuvres complètes . 2 Scène IX Sbrigani Je conduis de l'oeil
toutes choses, et tout ceci ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre
provincial, qu'il faudra, ma foi! qu'il déguerpisse. Scène |X 447

Oeuvres complètes . 2 Scène X Monsieur de Pourceaugnac,
Sbrigani Monsieur de Pourceaugnac Ah ! je suis assommé. Quelle peine !
Quelle maudite ville ! Assassiné de tous côtés ! Sbrigani Qu'est—ce,
Monsieur ? Est—il encore arrivé quelque chose ? Monsieur de
Pourceaugnac Oui. Il pleut en ce pays des femmes et des lavements.
Sbrigani Comment donc ? Monsieur de Pourceaugnac Deux carognes de
baragouineuses me sont venu accuser de les avoir épousé toutes deux, et me
menacent de la justice. Sbrigani Voila une méchante affaire, et la justice en
ce pays—ci est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime. Monsieur
de Pourceaugnac Oui ; mais quand il y auroit information, ajournement,
décret, et jugement obtenu par surprise, défaut et contumace, j'ai la voie de
conflit de juridiction, pour temporiser, et venir aux moyens de nullité qui
seront dans les procédures. Sbrigani Voila en parler dans tous les termes, et
l'on voit bien, Monsieur, que vous êtes du métier. Monsieur de
Pourceaugnac Moi, point du tout : je suis gentilhomme. Sbrigani Il faut
bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique. Monsieur de
Pourceaugnac Point : ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je
serai toujours reçu a mes faits justificatifs, et qu'on ne me sauroit
condamner sur une simple accusation, sans un récolement et confrontation
avec mes parties. Sbrigani En voila du plus fin encore. Scène X 448

Oeuvres complètes . 2 Monsieur de Pourceaugnac Ces mots—la
me viennent sans que je les sache. Sbrigani Il me semble que le sens
commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit et
de l'ordre de la justice, mais non pas à savoir les vrais termes de la chicane.
Monsieur de Pourceaugnac Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant
les romans. Sbrigani Ah ! fort bien. Monsieur de Pourceaugnac Pour vous
montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener
chez quelque avocat pour consulter mon affaire. Sbrigani Je le veux, et vais
vous conduire chez deux hommes fort habiles ; mais j'ai auparavant à vous
avertir de n'être point surpris de leur manière de parler : ils ont contracté du
barreau certaine habitude de déclamation qui fait que l'on diroit qu'ils
chantent ; et vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.
Monsieur de Pourceaugnac Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me
disent ce que je veux savoir ? Scène X 449

Oeuvres complètes . 2 Scène XI Sbrigani, Monsieur de
Pourceaugnac Deux Avocats musiciens, dont l'un parle fort lentement, et
l'autre fort vite accompagnés de deux Procureurs et de deux Sergents.
L'Avocat trainant ces paroles. La polygamie est un cas, Est un cas pendable.
L'Avocat bredouilleur. Votre fait Est clair et net ; Et tout le droit Sur cet
endroit Conclut tout droit. Si vous consultez nos auteurs, Législateurs et
glossateurs, Justinian, Papinian, Ulpian et Tribonian, Fernad, Rebuffe, Jean
Imole, Paul, Castre, Julian, Barthole, Jason, Alcial, et Cujas, Ce grand
homme si capable, La polygamie est un cas, Est un cas pendable. Tous les
peuples policés Et bien sensés : Les François, Anglois, Hollandois, Danois,
Suedois, Polonois, Portugois, Espagnols, Flamands, Italiens, Allemands,
Sur ce fait tiennent loi semblable, Et l'affaire est sans embarras : La
polygamie est un cas, Est un cas pendable. (Monsieur de Pourceaugnac les
bat. Deux Procureurs et deux Sergents dansent une entrée, qui finit l'acte.)
Scène XI 450

Oeuvres complètes . 2 Acte III Acte III 451

Oeuvres complètes . 2 Scène | Eraste, Sbrigani Sbrigani Oui, les choses s'achèment et nous voulons ; et comme ses lumières sont fort petites, et son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays, et des apprêts qu'on faisoit déjà pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite ; et pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser, et le déguisement qu'il a pris est l'habit d'une femme. Eraste Je voudrois bien le voir en cet équipage. Sbrigani Songez de votre part à achever la comédie ; et tandis que je jouerai mes scènes avec lui, allez—vous—en... Vous entendez bien ? Eraste Oui. Sbrigani Et lorsque je l'aurai mis et je veux... Eraste Fort bien. Sbrigani Et quand le père aura été averti par moi... Eraste Cela va le mieux du monde. Sbrigani Voici notre Demoiselle : allez vite, qu'il ne nous voye ensemble.

Scène | 452

Oeuvres complètes . 2 Scène II Monsieur de Pourceaugnac, en femme, Sbrigani Sbrigani Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître, et vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition. Monsieur de Pourceaugnac Voila qui m'étonne, qu'en ce pays—ci les formes de la justice ne soient point observées. Sbrigani Oui, je vous l'ai déjà dit, ils commencent ici par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès. Monsieur de Pourceaugnac Voila une justice bien injuste. Sbrigani Elle est sévère comme tous les diables, particulièrement sur ces sortes de crimes. Monsieur de Pourceaugnac Mais quand on est innocent ? Sbrigani N'importe, ils ne s'enquêtent point de cela ; et puis ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, et ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Limosin. Monsieur de Pourceaugnac Qu'est—ce que les Limosins leur ont fait ? Sbrigani Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse et du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable ; et je ne me consolerois de ma vie si vous veniez à être pendu. Monsieur de Pourceaugnac Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu, et qu'une preuve comme celle—là feroit tort à nos titres de noblesse. Sbrigani Vous avez raison, on vous contesterait après cela le titre d'écuyer. Au reste, étudiez—vous, quand je vous mènerai par la main, à bien marcher comme une femme, et prendre le langage et toutes les manières d'une personne de qualité. Scène II 453

Oeuvres complètes . 2 Monsieur de Pourceaugnac Laissez—moi faire, j'ai vu les personnes du bel air ; tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe. Sbrigani Votre barbe n'est rien, et il y a des femmes qui en ont autant que vous. Ca, voyons un peu comme vous ferez. Bon. Monsieur de Pourceaugnac Allons donc, mon carrosse : oti est—ce qu'est mon carrosse ? Mon Dieu ! qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela ! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, et qu'on ne me fera point venir mon carrosse ? Sbrigani Fort bien. Monsieur de Pourceaugnac Hola! ho! cocher, petit laquais ! Ah! petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantot ! Petit laquais, petit laquais ! Ou est—ce donc qu'est ce petit laquais ? Ce petit laquais ne se trouvera—t—il point ? Ne me fera—t—on point venir ce petit laquais ? Est—ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde ? Sbrigani Voila qui va 4 merveille ; mais je remarque une chose, cette coiffe est un peu trop déliée ; j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre. Monsieur de Pourceaugnac Que deviendrai—je cependant ? Sbrigani Attendez—moi 1a. Je suis 42 vous dans un moment ; vous n'avez qu'a vous promener. Scène II

454

Oeuvres complètes . 2 Scène III Deux Suisses, Monsieur de Pourceaugnac Premier Suisse Allons, dépeschons, camarade, ly faut allair tous deux nous a la Créve pour regarter un peu chousticier sti Monsiu de Porcegnac, qui l'a esté contané par ortonance 4 l'estre pendu par son cou. Second Suisse Ly faut nous loér un fenestre pour foir sti choustice. Premier Suisse Ly disent que l'on fait tesja planter un grand potence tout neuve pour ly accrocher sti Porcegnac. Second Suisse Ly sira, ma foy ! un grand plaisir, d'y regarter pendri sti Limosin. Premier Suisse Oui, de ly foir gambiller les pieds en haut tevant tout le monde. Second Suisse Ly est un plaisant drole, oui ; ly disent que c'estre marié troy foye. Premier Suisse Sti diable ly vouloir troy femmes 4 ly tout seul : ly est bien assez t'une. Second Suisse Ah! pon chour, Mameselle. Premier Suisse Que faire fous la tout seul ? Monsieur de Pourceaugnac J'attends mes gens, Messieurs. Second Suisse Ly est belle, par mon foy ! Monsieur de Pourceaugnac Doucement, Messieurs. Premier Suisse Fous, Mameselle, fouloir finir réchouir fous 4 la Créve ? Nous faire foir 4 fous un petit pendement pien choly. Monsieur de Pourceaugnac Je vous rends grace. Scène III 455

Oeuvres completes . 2 Second Suisse L'est un gentilhomme
Limosin, qui sera pendu chantiment a un grand potence. Monsieur de
Pourceaugnac Je n'ai pas de curiosité. Premier Suisse Ly est la un petit
teton qui l'est drole. Monsieur de Pourceaugnac Tout beau. Premier Suisse
Mon foy ! moy couchair pien avec fous. Monsieur de Pourceaugnac Ah!
c'en est trop, et ces sortes d'ordures—la ne se disent point 4 une femme de
ma condition. Second Suisse Laisse, toy ; l'est moy qui le veut couchair
avec elle. Premier Suisse Moy ne vouloir pas laisser. Second Suisse Moy ly
vouloir, moy. (Ils le tirent avec violence) Premier Suisse Moy ne faire rien.
Second Suisse Toy l'avoir menty. Premier Suisse Toy l'avoir menty toy—
mesme. Monsieur de Pourceaugnac Au secours ! A la force ! Scène III 456

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Un Exempt, deux Archers,
Premier et Second Suisses, Monsieur de Pourceaugnac L'Exempt Qu'est-ce
? quelle violence est—ce la ? et que voulez—vous faire 4 Madame ?
Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.
Premier Suisse Party, pon, toy ne l'avoir point. Second Suisse. Party, pon
aussi, toy ne l'avoir point encore. Monsieur de Pourceaugnac Je vous suis
bien obligée, Monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolents. L'Exempt
Ouais ! voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.
Monsieur de Pourceaugnac Ce n'est pas moi, je vous assure. L'Exempt Ah!
ah! qu'est—ce que je veux dire ? Monsieur de Pourceaugnac Je ne sais pas.
L'Exempt Pourquoi donc dites—vous cela ? Monsieur de Pourceaugnac
Pour rien. L'Exempt Voilà un discours qui marque quelque chose, et je vous
arrête prisonnier. Monsieur de Pourceaugnac Eh! Monsieur, de grace !
L'Exempt Non, non: à votre mine, et à vos discours, il faut que vous soyez
ce Monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la
sorte ; et vous viendrez en prison tout à l'heure. Scène IV 457

Oeuvres complètes . Scène V L'Exempt, Archers, Sbrigani,
Monsieur de Pourceaugnac Sbrigani Ah! Ciel! que veut dire cela ?
Monsieur de Pourceaugnac Ils m'ont reconnu. L'Exempt Oui, oui, c'est de
quoi je suis ravi. Sbrigani Eh! Monsieur, pour l'amour de moi: vous savez
que nous sommes amis il y a longtemps ; je vous conjure de ne le point
mener en prison. L'Exempt Non ; il m'est impossible. Sbrigani Vous êtes
homme d'accommodement : n'y a—t—il pas moyen d'ajuster cela avec
quelques pistoles ? L'Exempt, a ses archers. Retirez—vous un peu. Sbrigani
Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vite. Monsieur de
Pourceaugnac Ah! maudite ville ! Sbrigani Tenez, Monsieur. L'Exempt
Combien y a-t-il ? Sbrigani Un, deux, trois, quatre, cinq, six sept, huit, neuf,
dix. L'Exempt Non, mon ordre est trop exprès. Sbrigani Mon Dieu !
attendez. Dépêchez, donnez—lui—en encore autant. Scène V 459

Oeuvres complètes . 2 Monsieur de Pourceaugnac Mais...

Sbrigani Dépêchez—vous, vous dis—je, et ne perdez point de temps : vous auriez un grand plaisir, quand vous seriez pendu. Monsieur de Pourceaugnac Ah! Sbrigani Tenez, Monsieur. L'Exempt Il faut donc que je m'enfuie avec lui, car il n'y auroit point ici de sîreté pour moi. Laissez—le—moi conduire, et ne bougez d'ici. Sbrigani Je vous prie donc d'en avoir un grand soin. L'Exempt Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aie mis en lieu de sîreté. Monsieur de Pourceaugnac Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'ai trouvé en cette ville. Sbrigani Ne perdez point de temps ; je vous aime tant, que je voudrois que vous fussiez déjà bien loin. Que le Ciel te conduise ! Par ma foi! voilà une grande dupe. Mais voici...
Scène V 460

Oeuvres complètes . 2 Scène VI Oronte, Sbrigani Sbrigani Ah! quelle étrange aventure ! Quelle fâcheuse nouvelle pour un père ! Pauvre Oronte, que je te plains ! Que diras—tu ? et de quelle façon pourras—tu supporter cette douleur mortelle ? Oronte Qu'est—ce ? Quel malheur me présages—tu ? Sbrigani Ah! Monsieur, ce perfide de Limosin, ce traître de Monsieur de Pourceaugnac, vous enlève votre fille. Oronte Il m'enlève ma fille ! Sbrigani Oui: elle en est devenue si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre ; et l'on dit qu'il a un caractère pour se faire aimer de toutes les femmes. Oronte Allons vite 4 la justice. Des archers après eux ! Scène VI
461

Oeuvres complètes . 2 Scène VII Eraste, Julie, Sbrigani, Oronte
Eraste Allons, vous viendrez malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de votre pere. Tenez, Monsieur, voila votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit ; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération ; car, apres l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, et me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle.
Oronte Ah! infame que tu es ! Eraste Comment ? me traiter de la sorte, après toutes les marques d'amitié que je vous ai données ! Je ne vous blame point de vous être soumise aux volontés de Monsieur votre père ; il est sage et judicieux dans les choses qu'il fait et je ne me plains point de lui de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué a la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus ; et quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, et qui vaut bien la peine qu'un homme manque 4 sa parole ; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, et le suivre honteusement sans le consentement de Monsieur votre père, apres les crimes qu'on lui impute, c'est une chose condamnée de tout le monde, et dont mon coeur ne peut vous faire d'assez sanglants reproches. Julie Hé bien ! oui, j'ai conçu de l'amour pour lui, et je l'ai voulu suivre, puisque mon père me l'avoit choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme, et tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables. Oronte Taisez—vous ! vous êtes une impertinente, et je sais mieux que vous ce qui en est. Julie Ce sont sans doute des pièces qu'on lui fait, et c'est peut—être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoiiter.
Eraste Moi, je serois capable de cela ? Julie Oui, vous. Oronte Scène VII
462

Oeuvres complètes . 2 Taisez—vous ! vous dis—je. Vous êtes une sotte. Eraste Non, non, ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner ce mariage, et que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est que la seule considération que j'ai pour Monsieur votre père, et je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme comme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourroient suivre une action comme la votre. Oronte Je vous suis, seigneur Eraste, infiniment obligé. Eraste Adieu, Monsieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur ; mais j'ai été malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentiments d'estime et de vénération et votre personne m'oblige ; et si je n'ai pu être votre gendre, au moins serai—je éternellement votre serviteur. Oronte Arrêtez, seigneur Eraste. Votre procédé me touche l'ame, et je vous donne ma fille en mariage. Julie Je ne veux point d'autre mari que Monsieur de Pourceaugnac. Oronte Et je veux, moi, tout à l'heure, que tu prennes le seigneur Eraste. Ca, la main. Julie Non, je n'en ferai rien. Oronte Je te donnerai sur les oreilles. Eraste Non, non, Monsieur ; ne lui faites point de violence, je vous en prie. Oronte C'est à elle à m'obéir, et je sais me montrer le maître. Eraste Ne voyez—vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là ? et voulez—vous que je possède un corps dont un autre possédera le cœur ? Oronte C'est un sortilège qu'il lui a donné, et vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez—moi votre main. Allons. Julie

Scène VII 463

Oeuvres complètes . 2 Je ne... Oronte Ah! que de bruit ! Ca, votre main, vous dis—je. Ah, ah, ah ! Eraste Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main: ce n'est que Monsieur votre père dont je suis amoureux, et c'est lui que j'Epouse. Oronte Je vous suis beaucoup obligé, et j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le Notaire pour dresser le contrat. Eraste En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, et faire entrer les masques que le bruit des noces de Monsieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville. Scène VII 464

Oeuvres complètes . 2 Scène VIII Plusieurs masques de toutes les manières, dont les uns occupent plusieurs balcons, et les autres sont dans la place, qui, par plusieurs chansons et diverses danses et jeux, cherchent à se donner des plaisirs innocents. Une Egyptienne Sortez, sortez de ces lieux, Soucis, Chagrins et Tristesse ; Venez, venez, Ris et Jeux, Plaisirs, Amour, et Tendresse. Ne songeons qu'à nous réjouir : La grande affaire est le plaisir. Choeur des musiciens Ne songeons qu'à nous réjouir : La grande affaire est le plaisir. L'Egyptienne A me suivre tous ici Votre ardeur est non commune, Et vous êtes en souci De votre bonne fortune. Soyez toujours amoureux : C'est le moyen d'être heureux. Un Egyptien Aimons jusques au trépas, La raison nous y convie : Hélas ! si l'on n'aimoit pas Que seroit—ce de la vie ? Ah! perdons plutôt le jour Que de perdre notre amour. (Tous deux, en dialogue.) L'Egyptien Les biens, L'Egyptienne La gloire, L'Egyptien Les grandeurs, L'Egyptienne Les sceptres qui font tant d'envie, L'Egyptien Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs. L'Egyptienne Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans la vie. Tous deux, ensemble. Soyons toujours amoureux : C'est le moyen d'être heureux. Le petit choeur chante après ces deux derniers vers : Scène VIII 465

Oeuvres complètes . 2 Sus, sus, chantons tous ensemble,
Dansons, sautons, jouons—nous. Un musicien seul. Lorsque pour rire on
s'assemble, Les plus sages, ce me semble, Sont ceux qui sont les plus fous.
Tous ensemble. Ne songeons qu'a nous réjouir : La grande affaire est le
plaisir. Scène VIII 466

Oeuvres complètes . 2 Les Amants magnifiques Comédie Mélée
de musique et d'entrées de ballet, représentée pour le roi, 4 Saint-Germain
—en—Laye, au mois de février 1670 sous le titre du Divertissement Royal
Les Amants magnifiques 467

Oeuvres complètes . 2 Personnages Aristione, princesse, mère d'Eriphile. Eriphile, fille de la Princesse. Cléonice, confidente d'Eriphile. Choreébe, de la suite de la Princesse. Iphicrate, Timoclés, amants magnifiques. Sostrate, général d'armée amant d'Eriphile. Clitidas, plaisant de cour, de la suite d'Eriphile. Anaxarque, astrologue. Cléon, fils d'Anaxarque. Une fausse vénus, d'intelligence avec Anaxarque. La scène se passe en Thessalie, dans la délicieuse vallée de Tempé. Personnages 468

Oeuvres complètes . 2 Avant-propos Le roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa cour un divertissement qui fit composé de tous ceux que le théâtre peut fournir ; et, pour embrasser cette vaste idée et enchaîner ensemble tant de choses diverses, Sa Majesté a choisi pour sujet deux princes rivaux, qui, dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé, où l'on avait célébré la fête des jeux Pythiens, régalaient à l'envi une jeune princesse et sa mère de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser. Avant—propos 469

Oeuvres complètes . 2 Premier intermède Premier intermède 470

Oeuvres complètes . 2 Le théâtre s'ouvre... Le théâtre s'ouvre à l'agréable bruit de quantité d'instruments, et d'abord il offre aux yeux une vaste mer, bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le sommet porte chacun un Fleuve, accoudé sur les marques de ces sortes de déités. Au pied de ces rochers sont douze Tritons de chaque côté, et dans le milieu de la mer quatre Amours montés sur des dauphins, et derrière eux le dieu Eole, élevé au—dessus des ondes sur un petit nuage. Eole commande aux vents de se retirer, et, tandis que les Amours, les Tritons, et les Fleuves lui répondent, la mer se calme, et du milieu des ondes on voit s'élever une île. Huit Pêcheurs sortent du fond de la mer avec des nacres de perles et des branches de corail, et, après une danse agréable, vont se placer chacun sur un rocher au—dessous d'un Fleuve. Le chœur de la musique annonce la venue de Neptune, et, tandis que ce dieu danse avec sa suite, les Pêcheurs, les Tritons et les Fleuves accompagnent ses pas de gestes différents et de bruit de conques de perles. Tout ce spectacle est une magnifique galanterie, dont l'un des princes régale sur la mer la promenade des princesses.

Première entrée de ballet Neptune et six dieux marins Deuxième entrée de ballet Huit pêcheurs de corail. Vers chantés. Récit d'Eole Vents, qui troublez les plus beaux jours, Rentrez dans vos grottes profondes, Et laissez régner sur les ondes Les Zéphyres et les Amours. Un Triton Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides ? Venez, venez, Tritons ; cachez—vous Néréides. Tous les Tritons Allons tous au—devant de ces divinités, Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés. Un Amour Ah ! que ces princesses sont belles ! Un autre Amour Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas ? Un autre Amour La plus belle des Immortelles, Notre mère, a bien moins d'appas. Le théâtre s'ouvre... 471

Oeuvres complètes . Choeur Allons tous au—devant de ces divinités, Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés. Un Triton Quel noble spectacle s'avance ! Neptune, le grand dieu, Neptune avec sa cour, Vient honorer ce beau jour De son auguste présence. Choeur Redoublons nos concerts, Et faisons retentir dans le vague des airs Notre réjouissance. Pour le ROI, représentant Neptune. Le Ciel, entre les dieux les plus considérés, Me donne pour partage un rang considérable, Et me faisant régner sur les flots azurés, Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable. Il n'est aucune terre, à me bien regarder, Qui ne doive trembler que je ne m'y répande, Point d'Etats qu'à l'instant je ne pusse inonder Des flots impétueux que mon pouvoir commande. Rien n'en peut arrêter le fier débordement, Et d'un triple digue à leur force opposée On les verroit forcer le ferme empêchement, Et se faire en tous lieux une ouverture aisée. Mais je sais retenir la fureur de ces flots Par la sage équité du pouvoir que j'exerce, Et laisser en tous lieux, au gré des matelots, La douce liberté d'un paisible commerce. On trouve des écueils parfois dans mes Etats, On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage ; Mais contre ma puissance on n'en murmure pas, Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage. Pour MONSIEUR LE GRAND, représentant un dieu marin. L'empire où nous vivons est fertile en trésors, Tous les mortels en foule accourent sur ses bords, Et pour faire bientôt une haute fortune, Il ne faut rien qu'avoir la faveur de NEPTUNE. Pour le marquis DE VILLEROI, représentant un dieu marin. Sur la foi de ce dieu de l'empire flottant On peut bien s'embarquer avec toute assurance. Les flots ont de l'inconstance ; Mais le NEPTUNE est constant. Pour le marquis DE RASSENT, représentant un dieu marin. Voguez sur cette mer d'un zèle inébranlable : C'est le moyen d'avoir NEPTUNE favorable. Le théâtre s'ouvre... 472

Oeuvres complètes . 2 Scène | Sostrate, Clitidas
Clitidas Il est attaché à ses pensées ? Sostrate Non, Sostrate, je ne vois rien où tu puisses avoir recours, et tes maux sont d'une nature à ne te laisser nulle espérance d'en sortir. Clitidas Il raisonne tout seul. Sostrate Hélas ! Clitidas Voilà des soupirs qui veulent dire quelque chose, et ma conjecture se trouvera véritable. Sostrate Sur quelles chimères, dis—moi, pourrais—tu bâtir quelque espoir ? et que peux—tu envisager, que l'affreuse longueur d'une vie malheureuse, et des ennuis à ne finir que par la mort ? Clitidas Cette tête—là est plus embarrassée que la mienne ? Sostrate Ah ! mon cœur, ah ! mon cœur, où m'avez—vous jeté ? Clitidas Serviteur, seigneur Sostrate. Sostrate Où vas—tu, Clitidas ? Clitidas Mais vous plutôt, que faites—vous ici ? et quelle secrète mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête dont l'amour du prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la promenade des princesses, tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de musique et de danse, et qu'on a vu les rochers et les ondes se parer de divinités pour faire honneur à leurs attraits ? Sostrate Scène | 474

Oeuvres complètes . 2 Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence, et tant de gens d'ordinaire s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de fêtes, que j'ai cru à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns. Clitidas Vous savez que votre présence ne gêne jamais rien, et que vous n'êtes point de trop, en quelque lieu que vous soyez. Votre visage est bien venu partout, et il n'a garde d'être de ces visages disgraciés qui ne sont jamais bien recus des regards souverains. Vous êtes également bien auprès des deux princesses ; et la mère et la fille vous font assez connaître l'estime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux ; et ce n'est pas cette crainte enfin qui vous a retenu. Sostrate J'avoue que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses. Clitidas Mon Dieu ! quand on n'aurait nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde, et quoi que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul, pendant une fête, à rêver parmi des arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrasse. Sostrate Que voudrais-tu que j'y pusse avoir ? Clitidas Ouais, je ne sais d'où cela vient, mais il sent ici l'amour : ce n'est pas moi. Ah, par ma foi ! c'est vous. Sostrate Que tu es fou, Clitidas. Clitidas Je ne suis point fou, vous êtes amoureux : j'ai le nez délicat, et j'ai senti cela d'abord. Sostrate Sur quoi prends-tu cette pensée ? Clitidas Sur quoi ? Vous seriez bien étonné si je vous disais encore de qui vous êtes amoureux. Sostrate Moi ? Clitidas Oui. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ai mes secrets aussi bien que notre astrologue, dont la princesse Aristione est entêtée ; et, s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez—vous un peu, et ouvrez les yeux. E, par soi, E; l, l, ri, Eri; p, h, i, phi, Eriphi ; l, e, le: Eriphile. Vous êtes amoureux de la princesse Eriphile. Scène | 475

Oeuvres complètes . 2 Sostrate Ah! Clitidas ; j'avoue que je ne puis cacher mon trouble, et tu me frappes d'un coup de foudre. Clitidas Vous voyez si je suis savant ? Sostrate Hélas ! si, par quelque aventure, tu as pu découvrir le secret de mon coeur, je te conjure au moins de ne le révéler à qui que ce soit, et surtout de le tenir caché à la belle princesse dont tu viens de dire le nom. Clitidas Et sérieusement parlant, si dans vos actions j'ai bien pu connoître, depuis un temps, la passion que vous voulez tenir secrète, pensez—vous que la princesse Eriphile puisse avoir manqué de lumière pour s'en apercevoir ? Les belles, croyez—moi, sont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent, et le langage des yeux et des soupirs se fait entendre mieux qu'à tout autre à celles à qui il s'adresse. Sostrate Laissons—la, Clitidas, laissons—la voir, si elle peut, dans mes soupirs et mes regards l'amour que ses charmes m'inspirent ; mais gardons bien que, par nulle autre voie, elle en apprenne jamais rien. Clitidas Et qu'appréhendez—vous ? Est—il possible que ce même Sostrate qui n'a pas craint ni Brennus, ni tous les Gaulois et dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageoit la Grèce, est—il possible, dis—je, qu'un homme si assuré dans la guerre soit si timide en amour, et que je le voie trembler à dire seulement qu'il aime ? Sostrate Ah! Clitidas, je tremble avec raison, et tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables que deux beaux yeux pleins de charmes. Clitidas Je ne suis pas de cet avis, et je sais bien pour moi qu'un seul Gaulois, l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble les plus charmants du monde. Mais dites—moi un peu, qu'espérez—vous faire ? Sostrate Mourir sans déclarer ma passion. Clitidas Scène | 476

Oeuvres complètes . 2 L'espérance est belle. Allez, allez, vous vous moquez : un peu de hardiesse réussit toujours aux amants ; il n'y a en amour que les honteux qui perdent, et je dirois ma passion à une déesse, moi, si j'en devenois amoureux. Sostrate Trop de choses, hélas ! condamnent mes feux à un éternel silence. Clitidas Hé quoi ? Sostrate La bassesse de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour ; le rang de la Princesse, qui met entre elle et mes désirs une distance si facheuse ; la concurrence de deux princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent soutenir les prétentions de leurs flammes ; de deux princes qui, par mille et mille magnificences, se disputent, à tous moments, la gloire de sa conquête, et sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer ; mais plus que tout, Clitidas, le respect inviolable ot ! ses beaux yeux assujettissent toute la violence de mon ardeur. Clitidas Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour, et je me trompe fort, ou la jeune princesse a connu votre flamme, et n'y est pas insensible. Sostrate Ah ! ne t'avise point de vouloir flatter par pitié le cœur d'un misérable. Clitidas Ma conjecture est fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de son Époux, et je veux éclaircir un peu cette petite affaire—là. Vous savez que je suis auprès d'elle en quelque espèce de faveur, que j'y ai les accès ouverts, et qu'à force de me tourmenter, je me suis acquis le privilège de me mêler à la conversation et parler à tort et à travers de toutes choses. Quelquefois cela ne me réussit pas, mais quelquefois aussi cela me réussit. Laissez—moi faire : je suis de vos amis, les gens de mérite me touchent, et je veux prendre mon temps pour entretenir la Princesse de... Sostrate Ah ! de grace, quelque bonté que mon malheur t'inspire, garde—toi bien de lui rien dire de ma flamme. J'aimerois mieux mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre témérité, et ce profond respect ot ses charmes divins... Clitidas Taisons—nous : voici tout le monde. Scène | 477

Oeuvres complètes . 2 Scène II Aristione, Iphicrate, Timoclès, Sostrate, Anaxarque, Cléon, Clitidas Aristione Prince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornements qui l'emportent sans doute sur tout ce que l'on sauroit voir, et elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand et de si majestueux, que le Ciel même ne sauroit aller au delà, et je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler. Timoclès Ce sont des ornements dont on ne peut pas espérer que toutes les fêtes soient embellies, et je dois fort trembler, Madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprete à vous donner dans le bois de Diane. Aristione Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable, et certes il faut avouer que la campagne a lieu de nous paroître belle, et que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré tous les poètes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, et de la solennité des jeux Pythiens que l'on y célèbre tantôt, vous prenez soin l'un et l'autre de nous y combler de tous les divertissements qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point vu dans notre promenade ? Sostrate Une petite indisposition, Madame, m'a empêché de m'y trouver. Iphicrate Sostrate est de ces gens, Madame, qui croient qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres ; et il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court. Sostrate Seigneur, l'affectation n'a guère de part à tout ce que je fais, et, sans vous faire compliment, il y avoit des choses à voir dans cette fête qui pouvoient m'attirer, si quelque autre motif ne m'avoit retenu. Aristione Et Clitidas a—t—il vu cela ? Clitidas Scène II 478

Oeuvres complètes . 2 Oui, Madame, mais du rivage. Aristione Et pourquoi du rivage ? Clitidas Ma foi ! Madame, j'ai craint quelqu'un des accidents qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit, j'ai songé de poisson mort, et d'oeufs cassés, et j'ai appris du seigneur Anaxarque que les oeufs cassés et le poisson mort signifient malencontre. Anaxarque Je remarque une chose : que Clitidas n'auroit rien à dire s'il ne parloit de moi. Clitidas C'est qu'il y a tant de choses à dire de vous, qu'on n'en sauroit parler assez. Anaxarque Vous pourriez prendre d'autres matières, puisque je vous en ai prié. Clitidas Le moyen ? Ne dites—vous pas que l'ascendant est plus fort que tout ? et s'il est écrit dans les astres que je sois enclin à parler de vous, comment voulez—vous que je résiste à ma destinée ? Anaxarque Avec tout le respect, Madame, que je vous dois, il y a une chose qui est fâcheuse dans votre cour, que tout le monde y prenne liberté de parler, et que le plus honnête homme y soit exposé aux railleries du premier méchant plaisant. Clitidas Je vous rends grâce de l'honneur. Aristione Que vous êtes fou de vous chagriner de ce qu'il dit ! Clitidas Avec tout le respect que je dois à Madame, il y a une chose qui m'étonne dans l'astrologie : comment des gens qui savent tous les secrets des Dieux, et qui possèdent des connoissances à se mettre au—dessus de tous les hommes, aient besoin de faire leur cour, et de demander quelque chose. Anaxarque Vous devriez gagner un peu mieux votre argent, et donner à Madame de meilleures plaisanteries. Clitidas Scène II 479

Oeuvres complètes . 2 Ma foi ! on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à votre aise, et le métier de plaisant n'est pas comme celui d'astrologue. Bien mentir et bien plaisanter sont deux choses fort différentes, et il est bien plus facile de tromper les gens que de les faire rire. Aristione Eh ! qu'est—ce donc que cela veut dire ? Clitidas, se parlant à lui-même. Paix ! impertinent que vous êtes. Ne savez—vous pas bien que l'astrologie est une affaire d'Etat, et qu'il ne faut point toucher à cette corde—la ? Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, et vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour : je vous en avertis ; vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, et qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez—vous, si vous êtes sage. Aristione Ot est ma fille ? Timoclès Madame, elle s'est écartée, et je lui ai présenté une main qu'elle a refusé d'accepter. Aristione Princes, puisque l'amour que vous avez pour Eriphile a bien voulu se soumettre aux lois que j'ai voulu vous imposer, puisque j'ai su obtenir de vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, et qu'avec pleine soumission aux sentiments de ma fille, vous attendez un choix dont je l'ai faite seule maîtresse, ouvrez—moi tous deux le fond de votre Ame, et me dites sincèrement quel progrès vous croyez l'un et l'autre avoir fait sur son cœur. Timoclès Madame, je ne suis point pour me flatter, j'ai fait ce que j'ai pu pour toucher le cœur de la princesse Eriphile, et je m'y suis pris, que je crois, de toutes les tendres manières dont un amant se peut servir, je lui ai fait des hommages soumis de tous mes vœux, j'ai montré des assiduités, j'ai rendu des soins chaque jour ; j'ai fait chanter ma passion aux voix les touchantes, et l'ai exprimé en vers aux plumes les plus délicates, je me suis plaint de mon martyre en des termes passionnés, j'ai fait dire à mes yeux, aussi bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour, j'ai poussé, à ses pieds, des soupirs languissants, j'ai même répandu des larmes ; mais tout cela inutilement, et je n'ai point connu qu'elle ait dans l'4^{me} aucun ressentiment de mon ardeur. Aristione Et vous, Prince ? Iphicrate Pour moi, Madame, connaissant son indifférence et le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle ni plaintes, ni soupirs, ni larmes. Je sais qu'elle est toute soumise à vos volontés, et que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre un époux. Aussi n'est—ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir, à vous plutôt qu'à elle que je rends tous mes soins et tous mes hommages. Et plfit au Scène II 480

Oeuvres completes . 2 Ciel, Madame, que vous eussiez pu vous résoudre a tenir sa place, que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, et recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez ! Aristione Prince, le compliment est d'un amant adroit, et vous avez entendu dire qu'il falloit cajoler les mères pour obtenir les filles ; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, et je me suis engagée a laisser le choix entier a l'inclination de ma fille. Iphicrate Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, Madame, que ce que je vous dis : je ne recherche la princesse Eriphile que parce qu'elle est votre sang ; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, et c'est vous que j'adore en elle. Aristione Voila qui est fort bien. Iphicrate Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits et des charmes que je... Aristione De grace, Prince, ôtons ces charmes et ces attraits : vous savez que ce sont des mots que je retranche des compliments qu'on veut me faire. Je souffre qu'on me loue de ma sincérité, qu'on dise que je suis une bonne princesse, que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, et de l'estime pour le mérite et la vertu : je puis tater de tout cela ; mais pour les douceurs de charmes et d'attraits, je suis bien aise qu'on ne m'en serve point ; et quelque vérité qui s'y pat rencontrer, on doit faire quelque scrupule d'en gofter la louange, quand on est mère d'une fille comme la mienne. Iphicrate Ah! Madame, c'est vous qui voulez être mère malgré tout le monde ; il n'est point d'yeux qui ne s'y opposent ; et si vous le vouliez, la princesse Eriphile ne seroit que votre soeur. Aristione Mon Dieu ! Prince, je ne donne point dans tous ces galimatias et donnent la plupart des femmes ; je veux être mère, parce que je la suis, et ce seroit en vain que je ne la voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puisque, de mon consentement, je me suis exposée a le recevoir. C'est un foible de notre sexe, dont, grace au Ciel, je suis exempte ; et je ne m'embarrasse point de ces grandes disputes d'age, sur quoi nous voyons tant de folles. Revenons a notre discours. Est-il possible que jusqu'ici vous n'ayez pu connoître ou penche l'inclination d'Eriphile ? Iphicrate Scène II 481

Oeuvres complètes . 2 Ce sont obscurités pour moi. Timoclès
C'est pour moi un mystère impénétrable. Aristione La pudeur peut—être
l'empêche de s'expliquer 4 vous et 4 moi : servons—nous de quelque autre
pour découvrir le secret de son cœur. Sostrate, prenez de ma part cette
commission, et rendez cet office à ces princes, de savoir adroitement de ma
fille vers qui des deux ses sentiments peuvent tourner. Sostrate Madame,
vous avez cent personnes dans votre cour sur qui vous pourriez mieux
verser l'honneur d'un tel emploi, et je me sens mal propre à bien exécuter ce
que vous souhaitez de moi. Aristione Votre mérite, Sostrate, n'est point
borné aux seuls emplois de la guerre : vous avez de l'esprit, de la conduite,
de l'adresse, et ma fille fait cas de vous. Sostrate Quelque autre mieux que
moi, Madame.... Aristione Non, non ; en vain vous vous en défendez.
Sostrate Puisque vous le voulez, Madame, il vous faut obéir ; mais je vous
jure que, dans toute votre cour, vous ne pouviez choisir personne qui ne fût
en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commission.
Aristione C'est trop de modestie, et vous vous acquitterez toujours bien de
toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez doucement les
sentiments d'Eriphile, et faites—la ressouvenir qu'il faut se rendre de bonne
heure dans le bois de Diane. Scène II 482

Oeuvres complètes . 2 Scène III Iphicrate, Timocleés, Clitidas,
Sostrate Iphicrate Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la
Princesse vous témoigne. Timoclés Vous pouvez croire que je suis ravi du
choix que l'on a fait de vous. Iphicrate Vous voilà en état de servir vos amis.
Timoclés Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous
plaira. Iphicrate Je ne vous recommande point mes intérêts. Timoclés Je ne
vous dis point de parler pour moi. Sostrate Seigneurs, il seroit inutile :
j'aurois tort de passer les ordres de ma commission, et vous trouverez bon
que je ne parle ni pour l'un, ni pour l'autre.. Iphicrate Je vous laisse agir
comme il vous plaira. Timoclés Vous en userez Comme vous voudrez.
Scène III 483

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Iphicrate, Timocles, Clitidas

Iphicrate Clitidas se ressouvient bien qu'il est de mes amis : je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de sa maîtresse, contre ceux de mon rival. Clitidas Laissez—moi faire : il y a bien de la comparaison de lui à vous, et c'est un prince bien bâti pour vous le disputer. Iphicrate Je reconnoîtrai ce service. Timoclès Mon rival fait sa cour à Clitidas ; mais Clitidas sait bien qu'il m'a promis d'appuyer contre lui les prétentions de mon amour. Clitidas Assurément ; et il se moque de croire l'emporter sur vous : voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de prince. Timoclès Il n'y a rien que je ne fasse pour Clitidas. Clitidas Belles paroles de tous côtés. Voici la Princesse ; prenons mon temps pour l'aborder.

Scène IV 484

Oeuvres complètes . 2 Scène V Eriphile, Cléonice Cléonice On trouvera étrange, Madame, que vous vous soyez ainsi écartée de tout le monde. Eriphile Ah! qu'aux personnes comme nous, qui sommes toujours accablées de tant de gens, un peu de solitude est parfois agréable, et qu'après mille impertinents entretiens il est doux de s'entretenir avec ses pensées ! Qu'on me laisse ici promener toute seule. Cléonice Ne voudriez—vous pas, Madame, voir un petit essai de la disposition de ces gens admirables qui veulent se donner à vous ? Ce sont des personnes qui, par leurs pas, leurs gestes et leurs mouvements, expriment aux yeux toutes choses, et on appelle cela Pantomimes. J'ai tremblé à vous dire ce mot, et il y a des gens dans votre cour qui ne me le pardonneraient pas. Eriphile Vous avez bien la mine, Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertissement ; car, grâce au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui se présente à vous, et vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi est—ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les muses nécessitantes ; vous êtes la grande protectrice du mérite incommode ; et tout ce qu'il y a de vertueux indigents au monde va débarquer chez nous. Cléonice Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laisser là. Eriphile Non, non ; voyons-les, faites—les venir. Cléonice Mais peut—être, Madame, que leur danse sera méchante. Eriphile Méchant ou non, il la faut voir: ce ne seroit avec vous que reculer la chose, et il vaut mieux en être quitte. Cléonice Ce ne sera ici, Madame, qu'une danse ordinaire : une autre fois... Eriphile Point de préambule, Cléonice ; qu'ils dansent. Scène V 485

Oeuvres complètes . 2 Second intermédiaire Second intermédiaire 486

Oeuvres complètes . 2 La confidente de... La confidente de la jeune princesse lui produit trois danseurs, sous le nom de Pantomimes, c'est —a—dire qui expriment par leurs gestes toutes sortes de choses. La Princesse les voit danser, et les reçoit 4 son service. Entrée de ballet De trois Pantomimes La confidente de... 487

Oeuvres complètes . 2 Scène | Eriphile, Cléonice, Clitidas

Eriphile Voilà qui est admirable ! je ne crois pas qu'on puisse mieux danser qu'ils dansent, et je suis bien aise de les avoir a moi. Cléonice Et moi, Madame, je suis bien aise que vous ayez vu que je n'ai pas si méchant gofit que vous avez pensé. Eriphile Ne triomphez point tant : vous ne tarderez guère a me faire avoir ma revanche. Qu'on me laisse ici. Cléonice Je vous avertis, Clitidas, que la Princesse veut être seule. Clitidas Laissez—moi faire : je suis homme qui sais ma cour. Scène | 489

Oeuvres complètes . 2 Scène II Eriphile, Clitidas Clitidas, fait semblant de chanter. La, la, la, la, ah ! Eriphile Clitidas. Clitidas Je ne vous avois pas vue là, Madame. Eriphile Approche. D'où viens—tu ? Clitidas De laisser la Princesse votre mère, qui s'en alloit vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens. Eriphile Ne trouves—tu pas ces lieux les plus charmants du monde ? Clitidas Assurément. Les Princes, vos amants, y étoient. Eriphile Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours. Clitidas Fort agréables. Sostrate y étoit aussi. Eriphile D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade ? Clitidas Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régalés. Il m'a voulu entretenir ; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille, et je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loisir de l'entendre. Eriphile Tu as eu tort de lui dire cela, et tu devois l'écouter. Clitidas Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loisir de l'entendre ; mais après je lui ai donné audience. Eriphile Tu as bien fait. Scène II 490

Oeuvres complètes . 2 Clitidas En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits : ne prenant point des manières bruyantes et des tons de voix assommants ; sage et posé en toutes choses ; ne parlant jamais que bien 4 propos ; point prompt à décider ; point du tout exagérateur incommode ; et, quelques beaux vers que nos poètes lui aient récités, je ne lui ai jamais oui dire : "Voilà qui est plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homère." Enfin c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination ; et si j'étois princesse, il ne seroit pas malheureux. Eriphile C'est un homme d'un grand mérite, assurément ; mais de quoi t'a—t—il parlé ? Clitidas Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joie au magnifique régale que l'on vous a donné, m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au—dessus du ciel, et vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner 4 la princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs, qui disoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, 4 force de le tourner de tous côtés, et de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie, dont toute la cour s'aperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il étoit amoureux. Eriphile Comment amoureux ? quelle témérité est la sienne ! c'est un extravagant que je ne verrai de ma vie. Clitidas De quoi vous plaignez—vous, Madame ? Eriphile Avoir l'audace de m'aimer, et de plus avoir l'audace de le dire ? Clitidas Ce n'est pas vous, Madame, dont il est amoureux. Eriphile Ce n'est pas moi ? Clitidas Non, Madame : il vous respecte trop pour cela, et est trop sage pour y penser. Eriphile Et de qui donc, Clitidas ? Clitidas D'une de vos filles, la jeune Arsinoé. Eriphile A-t—elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour ? Scène II
491

Oeuvres complètes . 2 Clitidas Il l'aime éperdument, et vous conjure d'honorer sa flamme de votre protection. Eriphile Moi ? Clitidas Non, non, Madame : je vois que la chose ne vous plait pas. Votre colère m'a obligé à prendre ce détour, et pour vous dire la vérité, c'est vous qu'il aime éperdument. Eriphile Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentiments. Allons, sortez d'ici ; vous vous mêlez de vouloir lire dans les âmes, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une princesse. Otez—vous de mes yeux, et que je ne vous voie jamais, Clitidas. Clitidas Madame. Eriphile Venez ici. Je vous pardonne cette affaire—la. Clitidas Trop de bonté, Madame. Eriphile Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de vie. Clitidas Il suffit. Eriphile Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimait ? Clitidas Non, Madame : il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de son cœur, par surprise, un secret qu'il veut cacher à tout le monde, et avec lequel il est, dit—il, résolu de mourir ; il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait ; et bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré, avec toutes les instantes prières qu'on sauroit faire, de ne vous en rien révéler, et c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire. Eriphile Tant mieux : c'est par son seul respect qu'il peut me plaire ; et s'il étoit si hardi que de me déclarer son amour, il perdrait pour jamais et ma présence et mon estime.

Scène II 492

Oeuvres complètes . 2 Clitidas Ne craignez point, Madame.,...
Eriphile Le voici. Souvenez—vous au moins, si vous êtes sage, de la
défense que je vous ai faite. Clitidas Cela est fait, Madame : il ne faut pas
être courtisan indiscret. Scène II 493

Oeuvres complètes . 2 Scène III Sostrate, Eriphile Sostrate J'ai une excuse, Madame, pour oser interrompre votre solitude, et j'ai regu de la Princesse votre mère une commission qui autorise la hardiesse que je prends maintenant. Eriphile Quelle commission, Sostrate ? Sostrate Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner votre cœur. Eriphile La Princesse ma mère montre un esprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commission, Sostrate, vous a été agréable sans doute, et vous l'avez acceptée avec beaucoup de joie. Sostrate Je l'ai acceptée, Madame, par la nécessité que mon devoir m'impose d'obéir ; et si la Princesse avoit voulu recevoir mes excuses, elle auroit honoré quelque autre de cet emploi. Eriphile Quelle cause, Sostrate, vous obligeoit à le refuser ? Sostrate La crainte, Madame, de m'en acquitter mal. Eriphile Croyez—vous que je ne vous estime pas assez pour vous ouvrir mon cœur, et vous donner toutes les lumières que vous pourrez désirer de moi sur le sujet de ces deux Princes ? Sostrate Je ne désire rien pour moi là—dessus, Madame, et je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amènent. Eriphile Jusques ici je me suis défendue de m'expliquer, et la Princesse ma mère a eu la bonté de souffrir que j'aye reculé toujours ce choix qui me doit engager ; mais je serai bien aise de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque chose pour l'amour de vous ; et si vous m'en pressez, je rendrai cet arrêt qu'on attend Scène III 494

Oeuvres complètes . 2 depuis si longtemps. Sostrate C'est une chose, Madame, dont vous ne serez point importunée par moi, et je ne saurois me résoudre à presser une princesse qui sait trop ce qu'elle a à faire. Eriphile Mais c'est ce que la Princesse ma mère attend de vous. Sostrate Ne lui ai—je pas dit aussi que je m'acquitterois mal de cette commission ? Eriphile O ça, Sostrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrants ; et je pense qu'il ne doit y avoir guère de choses qui échappent aux vôtres. N'ont—ils pu découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde est en peine, et ne vous ont—ils point donné quelques petites lumières du penchant de mon cœur ? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne : quel est celui de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux ? Sostrate Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses ne sont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend. Eriphile Pour qui, Sostrate, pencheriez—vous des deux ? Quel est celui, dites—moi, que vous souhaiteriez que j'épousasse ? Sostrate Ah ! Madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais votre inclination qui décidera de la chose. Eriphile Mais si je me conseillois à vous pour ce choix ? Sostrate Si vous vous conseilliez à moi, je serois fort embarrassé. Eriphile Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette préférence ? Sostrate Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous ; les Dieux seuls y pourront prétendre, et vous ne souffrirez des hommes que l'encens et les sacrifices. Eriphile

Scène III 495

Oeuvres complètes . 2 Cela est obligeant, et vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis. Scène III 496

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Chorébe, Sostrate, Eriphile
Chorébe Madame, voilà la Princesse qui vient vous prendre ici, pour aller
au bois de Diane. Sostrate Hélas ! petit gargon, que tu es venu a propos.
Scène IV 497

Oeuvres complètes . 2 Scène V Aristione, Iphicrate, Timoclès,
Anaxarque, Clitidas, Sostrate, Eriphile Aristione On vous a demandée, ma
fille, et il y a des gens que votre absence chagrine fort. Eriphile Je pense,
Madame, qu'on m'a demandée par compliment, et on ne s'inquiète pas tant
qu'on vous dit. Aristione On enchaîne pour nous ici tant de divertissements
les uns aux autres, que toutes nos heures sont retenues, et nous n'avons
aucun moment à perdre, si nous voulons les goûter tous. Entrons vite dans
le bois, et voyons ce qui nous y attend ; ce lieu est le plus beau du monde,
prenons vite nos places. Scène V 498

Oeuvres complètes . 2 Prologue Le théâtre est une forêt, et la Princesse est invitée d'aller ; une Nymphe lui en fait les honneurs en chantant, et, pour la divertir, on lui joue une petite comédie en musique, dont voici le sujet. Un Berger se plaint à deux bergers, ses amis, des froideurs de celle qu'il aime ; les deux amis le consolent ; et, comme la Bergère aimée arrive, tous trois se retirent pour l'observer. Après quelque plainte amoureuse, elle se repose sur un gazon, et s'abandonne aux douceurs du sommeil. L'amant fait approcher ses amis pour contempler les graces de sa Bergère et invite toutes choses à contribuer à son repos. La Bergère, en s'éveillant, voit son Berger à ses pieds, se plaint de sa poursuite ; mais, considérant sa constance, elle lui accorde sa demande, et consent d'en être aimée en présence des deux bergers amis. Deux Satyres arrivant se plaignent de son changement et, étant touchés de cette disgrâce, cherchent leur consolation dans le vin. Les personnages de la pastorale La Nymphe de la vallée de Tempé, Tircis, Lycaste, Ménandre, Caliste, deux Satyres

Prologue La Nymphe de Tempé Venez, grande Princesse, avec tous vos appas. Venez prêter vos yeux aux innocents ébats Que notre désert vous présente ; N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la cour : On ne sent ici que l'amour, Ce n'est que d'amour qu'on y chante. Prologue 500

Oeuvres complètes . Scène | Tircis Vous chantez sous ces
feuillages, Doux rossignols pleins d'amour, Et de vos tendres ramages Vous
réveillez tour a tour Les échos de ces bocages : Hélas ! petits oiseaux, hélas
! Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas. Scène | 501

Oeuvres complètes . Scène II Lycaste, Ménandre, Tircis
Lycaste Hé quoi ! toujours languissant, sombre et triste ? Ménandre Hé quoi !
toujours aux pleurs abandonné ? Tircis Toujours adorant Caliste, Et toujours
infortuné. Lycaste Dompte, dompte, Berger, l'ennui qui te possède. Tircis
Eh! le moyen ? hélas ! Ménandre Fais, fais—toi quelque effort. Tircis Eh! le
moyen, hélas ! quand le mal est trop fort ? Lycaste Ce mal trouvera son
remède. Tircis Je ne guérirai qu'a ma mort. Lycaste et Ménandre Ah! Tircis !
Tircis Ah! Bergers ! Lycaste et Ménandre Prends sur toi plus d'empire.
Tircis Rien ne me peut plus secourir. Lycaste et Ménandre C'est trop, c'est
trop céder. Tircis C'est trop, c'est trop souffrir. Scène II 502

Oeuvres complètes . Lycaste et Ménandre Quelle foiblesse !
Tircis Quel martyre ! Lycaste et Ménandre Il faut prendre courage. Tircis Il
faut plutôt mourir. Lycaste Il n'est point de bergère Si froide et si sévère,
Dont la pressante ardeur D'un cœur qui persévère Ne vainque la froideur.
Ménandre Il est, dans les affaires Des amoureux mystères, Certains petits
moments Qui changent les plus fières Et font d'heureux amants. Tircis Je la
vois, la cruelle, Qui porte ici ses pas ; Gardons d'être vu d'elle. L'ingrate,
hélas ! N'y viendrait pas. Scène II 503

Oeuvres complètes . Scène III Caliste Ah! que sur notre coeur La
sévère loi de l'honneur Prend un cruel empire ! Je ne fais voir que rigueurs
pour Tircis, Et cependant, sensible a ces cuisants soucis, De sa langueur en
secret je soupire, Et voudrois bien soulager son martyre. C'est a vous seuls
que je le dis : Arbres, n'allez pas le redire. Puisque le ciel a voulu nous
former Avec un coeur qu'Amour peut enflammer, Quelle rigueur
impitoyable Contre des traits si doux nous force 4 nous armer, Et pourquoi,
sans être blamable, Ne peut—on pas aimer Ce que l'on trouve aimable ?
Hélas ! que vous êtes heureux, Innocents animaux, de vivre sans contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte Les doux emportements de vos coeurs
amoureux ! Hélas ! petits oiseaux, que vous êtes heureux De ne sentir nulle
contrainte, Et de pouvoir suivre sans crainte Les doux emportements de vos
coeurs amoureux ! Mais le sommeil sur ma paupière Verse de ses pavots
l'agréable fraîcheur ; Donnons—nous 4 lui toute entière : Nous n'avons
point de loi sévère Qui défende a nos sens d'en goiiter la douceur. Scène III
504

Oeuvres complètes . Scène IV Caliste, endormie, Tircis, Lycaste,
Ménandre Tircis Vers ma belle ennemie Portons sans bruit nos pas, Et ne
réveillons pas Sa rigueur endormie. Tous trois Dormez, dormez, beaux
yeux, adorables vainqueurs, Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs ;
Dormez, dormez, beaux yeux. Tircis Silence, petits oiseaux ; Vents, n'agitez
nulle chose ; Coulez doucement, ruisseaux : C'est Caliste qui repose. Tous
trois Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs, Et goûtez le
repos que vous ôtez aux cœurs ; Dormez, dormez, beaux yeux. Caliste Ah!
quelle peine extrême ! Suivre partout mes pas ? Tircis Que voulez—vous
qu'on suive, hélas ! Que ce qu'on aime ? Caliste Berger, que voulez—vous ?
Tircis Mourir, belle Bergère, Mourir à vos genoux, Et finir ma misère,
Puisque en vain à vos pieds on me voit soupirer, Il y faut expirer. Caliste
Ah! Tircis, ôtez—vous, j'ai peur que dans ce jour La pitié dans mon cœur
n'introduise l'amour. Lycaste et Ménandre, l'un après l'autre. Scène IV 505

Oeuvres complètes . 2 Soit amour, soit pitié, Il sied bien d'être
tendre ; C'est par trop vous défendre : Bergéere, il faut se rendre A sa
longue amitié. Soit amour, soit pitié, Il sied bien d'être tendre. Caliste C'est
trop, c'est trop de rigueur. J'ai maltraité votre ardeur, Chérissant votre
personne ; Vengez—vous de mon coeur : Tircis, je vous le donne. Tircis O
Ciel! Bergers ! Caliste ! Ah! je suis hors de moi. Si l'on meurt de plaisir je
dois perdre la vie. Lycaste Digne prix de la foi ! Ménandre O sort digne
d'envie ! Sceéne IV 506

Oeuvres complètes . Scène V Deux Satyres, Tircis, Lycaste,
Caliste, Ménandre Premier Satyre Quoi ? tu me fuis, ingrate, et je te vois ici
De ce berger 4 moi faire une préférence ? Deuxième Satyre Quoi ? mes
soins n'ont rien pu sur ton indifférence, Et pour ce langoureux ton coeur
s'est adouci ? Caliste Le destin le veut ainsi ; Prenez tous deux patience.
Premier Satyre Aux amants qu'on pousse a bout L'amour fait verser des
larmes ; Mais ce n'est pas notre goïtt, Et la bouteille a des charmes Qui nous
consolent de tout. Deuxième Satyre Notre amour n'a pas toujours Tout le
bonheur qu'il desire ; Mais nous avons un secours, Et le bon vin nous fait
rire, Quand on rit de nos amours. Tous Champêtres Divinités, Faunes,
Dryades, sortez De vos paisibles retraites ; Mélez vos pas a nos sons, Et
tracez sur les herbettes L'image de nos chansons. En même temps, six
Dryades et six Faunes sortent de leurs demeures, et font ensemble une
danse agréable, qui, s'ouvrant tout d'un coup, laisse voir un Berger et une
Bergère, qui font en musique une petite scène d'un dépit amoureux. Dépit
amoureux Climène, Philinte Philinte Quand je plaisois a tes yeux, J'étois
content de ma vie, Scène V 507

Oeuvres complètes . Et ne voyais Roi ni Dieux Dont le sort me fit
envie. Climéne Lors qu'a toute autre personne Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne Pour régner dessus ton coeur. Philinte Une autre
a guéri mon ame Des feux que j'avois pour toi. Climéne Un autre a vengé
ma flamme Des foiblesses de ta foi. Philinte Cloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidèle ; Si ses yeux vouloient ma mort, Je mourrois
content pour elle. Climéne Myrtil, si digne d'envie, Me chérit plus que le
jour, Et moi je perdrais la vie Pour lui montrer mon amour. Philinte Mais si
d'une douce ardeur Quelque renaissante trace Chassoit Cloris de mon coeur
Pour te remettre en sa place... ? Climéne Bien qu'avec pleine tendresse
Myrtil me puisse chérir, Avec toi, je le confesse, Je voudrais vivre et mourir.
Tous deux ensemble. Ah! plus que jamais aimons—nous, Et vivons et
mourons en des liens si doux. Tous les acteurs de la comédie chantent.
Amants, que vos querelles Sont aimables et belles ! Qu'on y voit succéder
De plaisirs, de tendresse ! Querellez—vous sans cesse Pour vous
raccommoder. Amants, que vos querelles Scène V 508

Oeuvres complètes . 2 Sont aimables et belles, etc. Les Faunes et les Dryades recommencent leur danse, que les Bergères et Bergers musiciens entremêlent de leurs chansons, tandis que trois petites Dryades et trois petits Faunes font paroître dans l'enfoncement du théâtre, tout ce qui se passe sur le devant. Les Bergers et Bergères Jouissons, jouissons des plaisirs innocents Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens. Des grandeurs, qui voudra se soucie : Tous ces honneurs dont on a tant d'envie Ont des chagrins qui sont trop cuisants. Jouissons, jouissons des plaisirs innocents Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens. En aimant, tout nous plait dans la vie ; Deux cœurs unis de leur sort sont contents ; Cette ardeur, de plaisirs suivie, De tous nos jours fait d'éternels printemps : Jouissons, jouissons des plaisirs innocents Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens. Scène V 509

Oeuvres complètes . 2 Acte III Acie III 510

Oeuvres complètes . 2 Scène | Aristione, Iphicrate, Timoclès,
Anaxarque, Clitidas, Eriphile, Sostrate, Suite Aristione Les mêmes paroles
toujours se présentent à dire, il faut toujours s'écrier : "Voilà qui est
admirable, il ne se peut rien de plus beau, cela passe tout ce qu'on a jamais
vu." Timoclès C'est donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites
bagatelles. Aristione Des bagatelles comme celles—la peuvent occuper
agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes
bien obligée à ces Princes, et vous ne sauriez assez reconnoître tous les
soins qu'ils prennent pour vous. Eriphile J'en ai, Madame, tout le
ressentiment qu'il est possible. Aristione Cependant vous les faites
longtemps languir sur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous
point contraindre ; mais leur amour vous presse de vous déclarer, et de ne
plus trainer en longueur la récompense de leurs services. J'ai chargé
Sostrate d'apprendre doucement de vous les sentiments de votre cœur, et je
ne sais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission. Eriphile Oui,
Madame. Mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on
me presse, et que je ne saurois le faire sans mériter quelque blame. Je me
sens également obligée à l'amour, aux empressements, aux services de ces
deux Princes, et je trouve une espèce d'injustice bien grande à me montrer
ingrate ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans
la préférence de son rival. Iphicrate Cela s'appelle, Madame, un fort
honnête compliment pour nous refuser tous deux. Aristione Ce scrupule, ma
fille, ne doit point vous inquiéter, et ces Princes tous deux se sont soumis à
y à longtemps à la préférence que pourra faire votre inclination. Eriphile
Scène | 511

Oeuvres complètes . 2 L'inclination, Madame, est fort sujette à se tromper, et des yeux désintéressés sont beaucoup plus capables de faire un juste choix. Aristione Vous savez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là—dessus, et, parmi ces deux Princes, votre inclination ne peut point se tromper et faire un choix qui soit mauvais. Eriphile Pour ne point violenter votre parole, ni mon scrupule, agréez, Madame, un moyen que j'ose proposer. Aristione Quoi, ma fille ? Eriphile Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur : souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve. Aristione J'estime tant Sostrate que, soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentiments, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite, je fais, dis—je, tant d'estime de sa vertu et de son jugement, que je consens, de tout mon cœur, à la proposition que vous me faites. Iphicrate C'est—à—dire, Madame, qu'il nous faut faire notre cour à Sostrate ? Sostrate Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire, et, avec tout le respect que je dois aux Princesses, je renonce à la gloire qu'elles veulent m'élever. Aristione D'où vient cela, Sostrate ? Sostrate J'ai des raisons, Madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez. Iphicrate Craignez—vous, Sostrate, de vous faire un ennemi ? Sostrate Je craindrois peu, seigneur, les ennemis que je pourrais me faire en obéissant à mes souveraines. Timoclès Scène | 512

Oeuvres complètes . 2 Par quelle raison donc refusez—vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, et de vous acquérir l'amitié d'un Prince qui vous devrait tout son bonheur ? Sostrate Par la raison que je ne suis pas en état d'accorder à ce Prince ce qu'il souhaiteroit de moi. Iphicrate Quelle pourroit être cette raison ? Sostrate Pourquoi me tant presser la—dessus ? Peut—être ai—je, seigneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux prétentions de votre amour. Peut—être ai—je un ami qui brile, sans oser le dire, d'une flamme respectueuse pour les charmes divins dont vous êtes épris ; peut—être cet ami me fait—il tous les jours confidence de son martyre, qu'il se plaint à moi tous les jours des rigueurs de sa destinée, et regarde l'hymen de la Princesse ainsi que l'arrêt redoutable qui le doit pousser au tombeau. Et si cela étoit, seigneur, seroit—il raisonnable que ce fait de ma main qu'il reçoit le coup de sa mort ? Iphicrate Vous auriez bien la mine, Sostrate, d'être vous—même cet ami dont vous prenez les intérêts. Sostrate Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux aux personnes qui vous écoutent : je sais me connoître, seigneur, et les malheureux comme moi n'ignorent pas jusques où leur fortune leur permet d'aspirer. Aristione Laissons cela: nous trouverons moyen de terminer l'irrésolution de ma fille. Anaxarque En est—il un meilleur, Madame, pour terminer les choses au contentement de tout le monde, que les lumières que le Ciel peut donner sur ce mariage ? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jeter pour cela les figures mystérieuses que notre art nous enseigne, et j'espère vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union souhaitée. Après cela pourra—t—on balancer encore ? La gloire et les prospérités que le Ciel promettra ou à l'un ou à l'autre choix ne seront—elles pas suffisantes pour le déterminer, et celui qui sera exclus pourra—t—il s'offenser quand ce sera le Ciel qui décidera cette préférence ? Iphicrate Pour moi, je m'y sou mets entièrement, et je déclare que cette voie me semble la plus raisonnable. Timoclès Je suis de même avis, et le Ciel ne sauroit rien faire où je ne souscrive sans répugnance. Eriphile Scène | 513

Oeuvres complètes . 2 Mais, seigneur Anaxarque, voyez—vous si clair dans les destinées, que vous ne vous trompiez jamais, et ces prospérités et cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en sera caution, je vous prie ? Aristione Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point. Anaxarque Les épreuves, Madame, que tout le monde a vues de l'infailibilité de mes prédictions sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous réglerez la—dessus, à votre fantaisie, et ce sera 4 vous à prendre la fortune de l'un ou de l'autre choix. Eriphile Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent ? Anaxarque Oui, Madame, les félicités qui vous suivront, si vous épousez l'un, et les disgraces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre. Eriphile Mais comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver. Clitidas Voila mon astrologue embarrassé. Anaxarque Il faudroit vous faire, Madame, une longue discussion des principes de l'astrologie pour vous faire comprendre cela. Clitidas Bien répondu, Madame, je ne dis point de mal de l'astrologie ; l'astrologie est une belle chose, et le seigneur Anaxarque est un grand homme. Iphicrate La vérité de l'astrologie est une chose incontestable, et il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions. Clitidas Assurément. Timoclés Je suis assez incrédule pour quantité de choses : mais, pour ce qui est de l'astrologie, il n'y a rien de plus sûr et de plus constant que le succès des horoscopes qu'elle tire. Scène | 514

Oeuvres complètes . 2 Clitidas Ce sont des choses les plus claires du monde. Iphicrate Cent aventures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres. Clitidas Il est vrai. Timoclès Peut—on contester sur cette matière les incidents célèbres dont les histoires nous font foi ? Clitidas Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulé ? Aristione Sostrate n'en dit mot : quel est son sentiment là—dessus ? Sostrate Madame, tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences qu'on nomme curieuses, et il y en a de si matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promesses de ces connoissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, savoir tous les secrets de l'avenir, faire descendre, comme on veut, du ciel sur des métaux des impressions de bonheur, commander aux démons, se faire des armées invisibles et des soldats invulnérables : tout cela est charmant, sans doute ; et il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité : cela leur est le plus aisé du monde à concevoir. Mais, pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre et à le croire, et j'ai toujours trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique et de vertu occulte, sont si subtiles et délicates qu'elles échappent à mon sens matériel, et, sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut—il y avoir entre nous et des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable ? et d'où cette belle science enfin peut—elle être venue aux hommes ? Quel dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pu former de l'observation de ce grand nombre d'astres qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même disposition ? Anaxarque Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir. Sostrate Vous serez plus habile que tous les autres. Clitidas Il vous fera une discussion de tout cela quand vous voudrez. Iphicrate Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez—vous croire, sur ce que l'on voit tous les jours. Scène | 515

Oeuvres complètes . 2 Sostrate Comme mon sens est si grossier,
qu'il n'a pu rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux, qu'ils n'ont
jamais rien vu. Iphicrate Pour moi, j'ai vu, et des choses tout a fait
convaincantes. Timoclés Et moi aussi. Sostrate Comme vous avez vu, vous
faites bien de croire, et il faut que vos yeux soient faits autrement que les
miens. Iphicrate Mais enfin la Princesse croit a l'astrologie, et il me semble
qu'on y peut bien croire après elle. Est-ce que Madame, Sostrate, n'a pas de
l'esprit et du sens ? Sostrate Seigneur, la question est un peu violente.
L'esprit de la Princesse n'est pas une règle pour le mien, et son intelligence
peut l'élever 4 des lumières ot! mon sens ne peut pas atteindre. Aristione
Non, Sostrate, je ne vous dirai rien sur quantité de choses auxquelles je ne
donne guère plus de créance que vous. Mais pour l'astrologie, on m'a dit et
fait voir des choses si positives, que je ne la puis mettre en doute. Sostrate
Madame, je n'ai rien a répondre a cela. Aristione Quittons ce discours, et
qu'on nous laisse un moment. Dressons notre promenade, ma fille, vers
cette belle grotte ou j'ai promis d'aller. Des galanteries 4 chaque pas ! Scène
| 516

Oeuvres complètes . 2 Le théâtre représente... Le théâtre représente une grotte, ot! les Princesses vont se promener, et dans le temps qu'elles y entrent, huit Statues, portant chacune un flambeau a la main, font une danse variée de plusieurs belles attitudes ot elles demeurent par intervalles. Entrée de ballet De huit statues Le théâtre représente... 518

Oeuvres complètes . 2 Scène | Aristione, Eriphile
Aristione De qui que cela soit, on ne peut rien de plus galant et de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me séparer de tout le monde pour vous entretenir, et je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez—vous point dans l'ame quelque inclination secrète que vous ne voulez pas nous dire ? Eriphile Moi, Madame ? Aristione Parlez 4 coeur ouvert, ma fille : ce que j'ai fait pour vous mérite bien que vous usiez avec moi de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous préférer 4 toutes choses, et fermer l'oreille en l'état ot je suis, a toutes les propositions que cent princesses en ma place écouteront avec bienséance, tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne mère, et que je ne suis pas pour recevoir avec sévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre coeur. Eriphile Si j'avois si mal suivi votre exemple que de m''être laissée aller 4 quelques sentiments d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurois, Madame, assez de pouvoir sur moi-même pour imposer silence a cette passion, et me mettre en état de ne rien faire voir qui fit indigne de votre sang. Aristione Non, non, ma fille : vous pouvez sans scrupule m'ouvrir vos sentiments. Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux princes : vous pouvez l'étendre ot! vous voudrez, et le mérite auprès de moi tient un rang si considérable, que je l'égale a tout ; et, si vous m'avouez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans répugnance au choix qu'aura fait votre coeur. Eriphile Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis assez me louer ; mais je ne les mettrai point a l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez, et tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage ou je ne me sens pas encore bien résolue. Aristione Jusqu'ici je vous ai laissée assez maitresse de tout, et l'impatience des Princes vos amants... Mais quel bruit est—ce que j'entends ? Ah! ma fille, quel spectacle s'offre 4 nos yeux ? Quelque divinité descend ici, et Scène |

520

Oeuvres complètes . 2 c'est la déesse Vénus qui semble nous
vouloir parler. Scène | 524

Oeuvres complètes . 2 Scène II Venus, accompagnée de quatre
petits Amours, dans une machine, Aristione, Eriphile Vénus Princesse, dans
tes soins brille un zèle exemplaire. Qui par les Immortels doit être
couronné, Et pour te voir un gendre illustre et fortuné, Leur main te veut
marquer le choix que tu dois faire : Ils t'annoncent tous par ma voix La
gloire et les grandeurs, que, par ce digne choix, Ils feront pour jamais entrer
dans ta famille. De tes difficultés termine donc le cours, Et pense à donner
ta fille À qui sauvera tes jours. Aristione Ma fille, les Dieux imposent
silence à tous nos raisonnements. Après cela, nous n'avons plus rien à faire
qu'à recevoir ce qu'ils s'appréhendent à nous donner, et vous venez d'entendre
distinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les assurer de
notre obéissance, et leur rendre grâce de leurs bontés. Scène II 522

Oeuvres complètes . 2 Scène III Anaxarque, Cléon Cléon Voila la Princesse qui s'en va: ne voulez—vous pas lui parler ? Anaxarque Attendons que sa fille soit séparée d'elle : c'est un esprit que je redoute, et qui n'est pas de trempe à se laisser mener, ainsi que celui de sa mère. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le stratagème a réussi. Notre Vénus a fait des merveilles ; et l'admirable ingénieur qui s'est employé à cet artifice a si bien disposé tout, a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette grotte, si bien caché ses fils de fer et tous ses ressorts, si bien ajusté ses lumières et habillé ses personnages, qu'il y a peu de gens qui n'y eussent été trompés. Et comme la princesse Aristione est fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a longtemps, mon fils, que je prépare cette machine, et me voilà tantôt au but de mes prétentions. Cléon Mais pour lequel des deux princes au moins dressez—vous tout cet artifice ? Anaxarque Tous deux ont recherché mon assistance, et je leur promets à tous deux la faveur de mon art ; mais les présents du prince Iphicrate et les promesses qu'il m'a faites l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainsi ce sera lui qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais jouer: et, comme son ambition me devra toute chose, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon temps pour affermir dans son erreur l'esprit de la Princesse, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus avec les prédictions des figures célestes que je lui dis que j'ai jetées. Va-t'en tenir la main au reste de l'ouvrage, préparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derrière le rocher, à posément attendre le temps que la princesse Aristione vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jeter bien à propos sur elle, ainsi que des corsaires, et de donner lieu au prince Iphicrate de lui apporter ce secours qui, sur les paroles du Ciel, doit mettre entre ses mains la princesse Eriphile. Ce prince est averti par moi, et, sur la foi de ma prédiction, il doit se tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte : je te dirai en marchant toutes les choses qu'il faut bien observer. Voila la princesse Eriphile : évitons sa rencontre. Scène III 523

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Eriphile, Cléonice, Sostrate
Eriphile Hélas ! quelle est ma destinée, et qu'ai—je fait aux Dieux pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi ? Cléonice Le voici, Madame, que j'ai trouvé, et, 4 vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre. Eriphile Qu'il approche, Cléonice, et qu'on nous laisse seuls un moment. Sostrate, vous m'aimez ? Sostrate Moi, Madame ? Eriphile Laissons cela, Sostrate : je le sais, je l'approuve, et vous permettez de me le dire. Votre passion a paru à mes yeux accompagnée de tout le mérite qui me la pouvoit rendre agréable. Si ce n'étoit le rang où le Ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette passion n'auroit pas été malheureuse, et que cent fois je lui ai souhaité l'appui d'une fortune qui put mettre pour elle en pleine liberté les secrets sentiments de mon âme. Ce n'est pas, Sostrate, que le mérite seul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il doit avoir, et que dans mon cœur je ne préfère les vertus qui sont en vous à tous les titres magnifiques dont les autres sont revêtus. Ce n'est pas même que la Princesse ma mère ne m'ait assez laissé la disposition de mes vœux, et je ne doute point, je vous l'avoue, que mes prières n'eussent pu tourner son consentement du côté que j'aurois voulu. Mais il est des états, Sostrate, où il n'est pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire ; il y a des chagrins à se mettre au—dessus de toutes choses, et les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination. C'est à quoi, Sostrate, je ne me serois jamais résolue, et j'ai cru faire assez de fuir l'engagement dont j'étois sollicitée. Mais enfin les Dieux veulent prendre le soin eux—mêmes de me donner un époux ; et tous ces longs délais avec lesquels j'ai reculé mon mariage, et que les bontés de la Princesse ma mère ont accordés à mes desirs, ces délais, dis—je, ne me sont plus permis, et il me faut résoudre à subir cet arrêt du Ciel. Soyez sûr, Sostrate, que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée, et que si j'avois pu être maîtresse de moi, ou j'aurois été à vous, ou je n'aurois été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avois à vous dire, voilà ce que j'ai cru devoir à votre mérite, et la consolation que toute ma tendresse peut donner à votre flamme. Sostrate Ah ! Madame, c'en est trop pour un malheureux : je ne m'étois pas préparé à mourir avec tant de gloire, et je cesse dans ce moment, de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes desirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande princesse ; et cette

pitié glorieuse vaut des sceptres et des couronnes, vaut la fortune des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai osé vous aimer, c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire, dès que j'ai, dis—je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes desirs, je me suis fait moi-même la destinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'étois préparé ; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais

Scène IV 524

Oeuvres complètes . 2 n'etit osé espérer, et je m'en vais mourir après cela le plus content et le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux graces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander a genoux: de vouloir souffrir ma présence jusqu'a cet heureux hyménée, qui doit mettre fin 4 ma vie ; et parmi cette grande gloire, et ces longues prospérités que le Ciel promet 4 votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis—je, divine Princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur ? Eriphile Allez, Sostrate, sortez d'ici : ce n'est pas aimer mon repos, que de me demander que je me souviennne de vous. Sostrate Ah! Madame, si votre repos... Eriphile Otez—vous, vous dis—je, Sostrate ; épargnez ma foiblesse, et ne m'exposez point a plus que je n'ai résolu. Sceéne IV 525

Oeuvres complètes . 2 Scène V Cléonice, Eriphile Cléonice

Madame, je vous vois l'esprit tout chagrin : vous plait-il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque épreuve de leur adresse ? Eriphile Oui, Cléonice, qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils me laissent 4 mes pensées. Scène V 526

Oeuvres complètes . 2 Cinquième interméde Cinquième
interméde 527

Oeuvres complètes . 2 Quatre Pantomimes... Quatre Pantomimes,
pour épreuve de leur adresse, ajustent leurs gestes et leurs pas aux
inquiétudes de la jeune Princesse. Entrée de ballet De quatre Pantomimes
Quatre Pantomimes... 528

Oeuvres complètes . 2 Scène | Clitidas, Eriphile
Clitidas De quel côté porter mes pas ? ot m'aviserai—je d'aller, et en quel lieu puis—je croire que je trouverai maintenant la princesse Eriphile ? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah ! la voila.
Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinoit. Eriphile Eh! laisse—moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie. Clitidas Madame, je vous demande pardon, je pensois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Sostrate pour époux ; mais, puisque cela vous incommode, je rengaine ma nouvelle, et m'en retourne droit comme je suis venu. Eriphile Clitidas, hola, Clitidas ! Clitidas Je vous laisse, Madame, dans votre sombre mélancolie. Eriphile Arrête, te dis—je, approche. Que viens—tu me dire ? Clitidas Rien, Madame: on a parfois des empressements de venir dire aux grands de certaines choses dont ils ne se soucient pas, et je vous prie de m'excuser. Eriphile Que tu es cruel ! Clitidas Une autre fois j'aurai la discrétion de ne vous pas venir interrompre. Eriphile Ne me tiens point dans l'inquiétude : qu'est—ce que tu viens m'annoncer ? Clitidas C'est une bagatelle de Sostrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée. Scène |
530

Oeuvres complètes . 2 Eriphile Ne me fais point languir davantage, te dis—je, et m'apprends cette nouvelle. Clitidas Vous la voulez savoir, Madame ? Eriphile Oui, dépêche. Qu'as—tu a me dire de Sostrate ? Clitidas Une aventure merveilleuse, ot' personne ne s'attendoit. Eriphile Dis—moi vite ce que c'est. Clitidas Cela ne troublera—t—il point, Madame, votre sombre mélancolie ? Eriphile Ah! parle promptement. Clitidas J'ai donc a vous dire, Madame, que la Princesse votre mère passoit presque seule dans la forêt, par ces petites routes qui sont si agréables, lorsqu'un sanglier hideux (ces vilains sangliers—la font toujours du désordre, et l'on devroit les bannir des forêts bien policées), lors, dis—je, qu'un sanglier hideux, poussé, je crois, par des chasseurs, est venu traverser la route oti nous étions. Je devrois vous faire peut—être, pour orner mon récit, une description étendue du sanglier dont je parle, mais vous vous en passerez, s'il vous plait, et je me contenterai de vous dire, que c'étoit un fort vilain animal. Il passoit son chemin, et il étoit bon de ne lui rien dire, de ne point chercher de noise avec lui ; mais la Princesse a voulu égayer sa dextérité, et de son dard, qu'elle lui a lancé un peu mal a propos, ne lui en déplaît, lui a fait au—dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le sanglier, mal moriginé, s'est impertinemment détourné contre nous ; nous étions la deux ou trois misérables qui avons pali de frayeur ; chacun gaignoit son arbre, et la Princesse sans défense demeuroit exposée a la furie de la bête, lorsque Sostrate a paru, comme si les Dieux l'eussent envoyé. Eriphile Hé bien ! Clitidas ? Clitidas Si mon récit vous ennuie, Madame, je remettrai le reste 4 une autre fois. Eriphile Achève promptement. Clitidas Ma foi! c'est promptement, de vrai, que j'achèverai, car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat, et tout ce que je puis vous dire, c'est que, retournant sur la place, nous avons vu le sanglier mort, tout vautre dans son sang, et la Princesse pleine de joie, nommant Sostrate son libérateur et l'époux digne et fortuné que les Dieux lui marquoient pour vous. A ces paroles, j'ai cru que j'en avois assez Scène | 531

Oeuvres complètes . 2 entendu, et je me suis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle. Eriphile Ah! Clitidas, pouvois—tu m'en donner une qui me pût être plus agréable ? Clitidas Voilà qu'on vient vous trouver. Scène | 532

Oeuvres complètes . 2 Scène II Aristione, Sostrate, Eriphile,
Clitidas Aristione Je vois, ma fille, que vous savez déjà tout ce que nous
poutrions vous dire. Vous voyez que les Dieux se sont expliqués bien plus
tôt que nous n'eussions pensé ; mon péril n'a guère tardé à nous marquer
leurs volontés, et l'on connoit assez que ce sont eux qui se sont mêlés de ce
choix, puisque le mérite tout seul brille dans cette préférence. Avez—vous
quelque répugnance à récompenser de votre cœur celui à qui je dois la vie
et refuserez—vous Sostrate pour époux ? Eriphile Et de la main des Dieux,
et de la votre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agréable.
Sostrate Ciel ! n'est—ce point ici quelque songe, tout plein de gloire dont
les Dieux me veulent flatter, et quelque réveil malheureux ne me
replongera—t—il point dans la bassesse de ma fortune ? Scène II 533

Oeuvres complètes . 2 Scène III Cléonice, Aristione, Sostrate,
Eriphile, Clitidas Cléonice Madame, je viens vous dire qu'Anaxarque a
jusqu'ici abusé l'un et l'autre Prince par l'espérance de ce choix qu'ils
poursuivent depuis longtemps, et qu'au bruit qui s'est répandu de votre
aventure, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre lui, jusque—
la que, de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, et il en a reçu
quelques blessures dont on ne sait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.
Scène III 534

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Iphicrate, Timoclès, Cléonice, Aristione, Sostrate, Eriphile, Clitidas Aristione Princes, vous agissez tous deux avec une violence bien grande, et si Anaxarque a pu vous offenser, j'étois pour vous en faire justice moi-même. Iphicrate Et quelle justice, Madame, auriez—vous pu nous faire de lui, si vous la faites si peu a notre rang dans le choix que vous embrassez ? Aristione Ne vous êtes—vous pas soumis l'un et l'autre 4 ce que pourroient décider ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma fille ? Timoclès Oui, Madame, nous nous sommes soumis a ce qu'ils pourroient décider entre le prince Iphicrate et moi, mais non pas a nous voir rebutés tous deux. Aristione Et si chacun de vous a bien pu se résoudre a souffrir une préférence, que vous arrive—t—il a tous deux ot! vous ne soyez préparés, et que peuvent importer a l'un et a l'autre les intérêts de son rival ? Iphicrate Oui, Madame, il importe. C'est quelque consolation de se voir préférer un homme qui vous est égal, et votre aveuglement est une chose épouvantable. Aristione Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grace que de me dire des douceurs ; et je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner a votre chagrin un fondement plus raisonnable, de vous souvenir, s'il vous plait, que Sostrate est revêtu d'un mérite qui s'est fait connoître a toute la Grèce, et que le rang ot le ciel l'élève aujourd'hui va remplir toute la distance qui étoit entre lui et vous. Iphicrate Oui, oui, Madame, nous nous en souviendrons ; mais peut—être aussi vous souviendrez—vous que deux Princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables. Timoclès Peut—être, Madame, qu'on ne goûtera pas longtemps la joie du mépris que l'on fait de nous. Aristione Scène IV 535

Oeuvres complètes . 2 Je pardonne toutes ces menaces aux
chagrins d'un amour qui se croit offensé, et nous n'en verrons pas avec
moins de tranquillité la fête des jeux Pythiens. Allons—y de ce pas, et
couronnons par ce pompeux spectacle cette merveilleuse journée. Scène
IV 536

Oeuvres complètes . 2 Sixième intermédiaire Sixième intermédiaire 537

Oeuvres complètes . 2 Le théâtre est... Qui est la solennité des Jeux pythiens Le théâtre est une grande salle, en manière d'amphithéâtre, ouverte d'une grande arcade dans le fond, au—dessus de laquelle est une tribune fermée d'un rideau ; et dans l'éloignement paroît un autel pour le sacrifice. Six hommes, presque nus, portant chacun une hache sur l'épaule, comme ministres du sacrifice, entrent par le portique, au son des violons, et sont suivis de deux Sacrificateurs musiciens, et d'une Prêtresse musicienne. La Prêtresse Chantez, peuples, chantez, en mille et mille lieux, Du dieu que nous servons les brillantes merveilles ; Parcourez la terre et les cieux : Vous ne sauriez chanter rien de plus précieux, Rien de plus doux pour les oreilles. Une Grecque A ce dieu plein de force, 4 ce dieu plein d'appas I n'est rien qui résiste. Autre Grecque II n'est rien ici—bas Qui par ses bienfaits ne subsiste. Autre Grecque Toute la terre est triste Quand on ne le voit pas. Tous ensemble. Poussons a sa mémoire Des concerts si touchants, Que du haut de sa gloire Il écoute nos chants. Première entrée de ballet Les six hommes portant les haches font entre eux une danse ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force, puis ils se retirent aux deux côtés du théâtre pour faire place a six voltigeurs. Deuxième entrée de ballet Six voltigeurs en cadence font paraître leur adresse sur des chevaux de bois, qui sont apportés par des esclaves. Le théâtre est... 538

Oeuvres complètes . 2 Troisième entrée de ballet Quatre conducteurs d'esclaves amènent, en cadence, douze esclaves qui dansent en marquant la joie qu'ils ont d'avoir recouvré la liberté. Quatrième entrée de ballet Quatre femmes et quatre hommes armés à la grecque font ensemble une manière de jeu pour les armes. La tribune s'ouvre. Un héraut, six trompettes et un timbalier se mêlant à tous les instruments, annonce, avec un grand bruit, la venue d'Apollon. Le chœur Ouvrons tous nos yeux À l'éclat suprême Qui brille en ces lieux. Quelle grace extrême ! Quel port glorieux ! Ot voit—on des dieux Qui soient faits de même ? Apollon, au bruit des trompettes et des violons, entre par le portique, précédé de six jeunes gens, qui portent des lauriers entrelacés autour d'un bâton et un soleil d'or au—dessus, avec la devise royale en manière de trophée. Les six jeunes gens, pour danser avec Apollon, donnent leur trophée à tenir aux six hommes qui portent les haches, et commencent avec Apollon une danse héroïque, à laquelle se joignent, en diverses manières, les six hommes portant les trophées, les quatre femmes armées, avec leurs timbres, et les quatre hommes armés, avec leurs tambours, tandis que les six trompettes, le timbalier, les Sacrificateurs, la Prêtresse, et le chœur de musique accompagnent tout cela, en s'y mêlant par diverses reprises : ce qui finit la fête des jeux Pythiens, et tout le divertissement. Cinquième entrée de ballet Apollon et six jeunes gens de sa suite Pour le Roi, représentant le Soleil. Je suis la source des clartés, Et les astres les plus vantés, Dont le beau cercle m'environne, Ne sont brillants et respectés Que par l'éclat que je leur donne. Du char ot je me puis asseoir, Je vois le desir de me voir Posséder la nature entière, Et le monde n'a son espoir Qu'aux seuls bienfaits de ma lumière. Bienheureuses de toutes parts Et pleines d'exquises richesses, Les terres ot! de mes regards J'arrête les douces caresses ! Pour Monsieur le Grand, suivant d'Apollon. Bien qu'auprès du soleil tout autre éclat s'efface, S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut, Et vous voyez bien, quoi qu'il fasse, Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut. Pour le marquis de Villeroy, suivant d'Apollon. Le théâtre est... 539

Oeuvres complètes . 2 De notre maître incomparable Vous me
voyez inséparable, Et le zèle puissant qui m'attache à ses vœux Le suit
parmi les eaux, le suit parmi les feux. Pour le marquis de Rassent, suivant
d'Apollon. Je ne serai pas vain quand je ne croirai pas Qu'un autre mieux
que moi suive partout ses pas. Le théâtre est... 540

Oeuvres complètes . 2 Le Bourgeois gentilhomme Comédie—
Ballet Faite a Chambord, pour le divertissement du roi au mois d'octobre
1670 et représentée en public, a Paris, pour la première fois, sur le Théâtre
du Palais—Royal, le 23^e novembre de la même année 1670 par la Troupe
du Roi Le Bourgeois gentilhomme 541

Oeuvres complètes . 2 Personnages Monsieur Jourdain, bourgeois. Madame Jourdain, sa femme. Lucile, fille de M. Jourdain. Nicole, servante. Cléonte, amoureux de Lucile. Covielle, valet de Cléonte. Dorante, comte, amant de Dorimène. Dorimène, marquise. Maître de musique. Elève du Maître de musique. Maître à danser. Maître d'armes. Maître de philosophie. Maître Tailleur. Gargon Tailleur. Deux Laquais. Plusieurs musiciens, musiciennes, joueurs d'instruments, danseurs, cuisiniers, garçons tailleurs, et autres personnages des intermèdes et du ballet. La scène est à Paris. Personnages 542

Oeuvres complètes . 2 Acte premier Acte premier 543

Oeuvres complètes . 2 Scène | L'ouverture se fait par un grand assemblage d'instruments ; et dans le milieu du théâtre on voit un élève du Maître de musique, qui compose sur une table un air que le Bourgeois a demandé pour une sérénade. Acte premier Scène I. — Maître de musique, Maître à danser, trois Musiciens, deux Violons, quatre Danseurs Maître de musique, parlant à ses Musiciens. Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne. Maître à danser, parlant aux Danseurs. Et vous aussi, de ce côté Maître de musique, à l'Élève. Est-ce fait ? L'Élève Oui. Maître de musique Voyons... Voilà qui est bien. Maître à danser Est—ce quelque chose de nouveau ? Maître de musique Oui, c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fat éveillé. Maître à danser Peut—on voir ce que c'est ? Maître de musique Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère. Maître à danser Nos occupations, à vous, et à moi, ne sont pas petites maintenant. Maître de musique Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux ; ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête ; et votre danse et ma musique auroient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât. Scène | 544

Oeuvres complètes . 2 Maître a danser Non pas entièrement ; et je voudrois pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons. Maître de musique Il est vrai qu'il les connoit mal, mais il les paye bien ; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose. Maître a danser Pour moi, je vous l'avoue ; je me repais un peu de gloire ; les applaudissements me touchent ; et je tiens que dans tous les beaux arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire 4 des sots que d'essayer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et par de chatouillantes approbations vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement. qui vous honore. Il n'y a rien, 4 mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues ; et ce sont des douceurs exquis que des louanges éclairées. Maître de musique J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. I] n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites. Mais cet encens ne fait pas vivre ; des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise : il y faut mêler du solide ; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, 4a la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et 4 travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre—sens ; mais son argent redresse les jugements de son esprit ; il a du discernement dans sa bourse ; ses louanges sont monnoyées ; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici. Maître a danser Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites ; mais le trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent ; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement. Maître de musique Vous recevez. fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne. Maître a danser Assurément ; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrois qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses. Maître de musique Je le voudrois aussi, et c'est 4 quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde ; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui. Maître a danser Le voilà qui vient. Scène | 545

Oeuvres complètes . 2 Scène II Monsieur Jourdain, deux Laquais,
Maitre de musique ; Maitre 4 danser, Violons, Musiciens et Danseurs
Monsieur Jourdain Hé bien, Messieurs ? qu'est—ce ? me ferez—vous voir
votre petite drélerie. Maitre a danser Comment ? quelle petite drélerie ?
Monsieur Jourdain Eh la... comment appelez—vous cela ? votre prologue
ou dialogue de chansons et de danse. Maitre a danser Ah! ah! Maitre de
musique Vous nous y voyez préparés. Monsieur Jourdain Je vous ai fait un
peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens
de qualité ; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne
mettre jamais. Maitre de musique Nous ne sommes ici que pour attendre
votre loisir. Monsieur Jourdain Je vous prie tous deux de ne vous point en
aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.
Maitre a danser Tout ce qu'il vous plaira. Monsieur Jourdain Vous me verrez
équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête. Maitre de musique
Nous n'en doutons point. Monsieur Jourdain Je me suis fait faire cette
indienne—ci. Maitre a danser Elle est fort belle. Monsieur Jourdain Mon
tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin. Scène II
546

Oeuvres complètes . 2 Maître de musique Cela vous sied 4
merveille. Monsieur Jourdain Laquais ! hola, mes deux laquais ! Premier
laquais Que voulez—vous, Monsieur ? Monsieur Jourdain Rien. C'est pour
voir si vous m'entendez bien. (Aux deux Maîtres.) Que dites—vous de mes
livrées ? Maître a danser Elles sont magnifiques. Monsieur Jourdain (Il
entr'ouvre sa robe et fait voir un haut—de—chausses étroit de velours
rouge, et une camisole de velours vert, dont il est vêtu.) Voici encore un
petit déshabillé pour faire le matin mes exercices. Maître de musique Il est
galant. Monsieur Jourdain Laquais ! Premier laquais Monsieur. Monsieur
Jourdain L'autre laquais ! Second laquais Monsieur. Monsieur Jourdain
Tenez ma robe. Me trouvez—vous bien comme cela ? Maître a danser Fort
bien. On ne peut pas mieux. Monsieur Jourdain Voyons un peu votre affaire.
Maître de musique Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air
qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est
un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.
Monsieur Jourdain Oui ; mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier,
et vous n'étiez pas trop bon vous—même pour cette besogne-la. Scène II
547

Oeuvres complètes . 2 Maître de musique Il ne faut pas,
Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent
autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse
faire. Ecoutez seulement. Monsieur Jourdain Donnez—moi ma robe pour
mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non ;
redonnez—la—moi, cela ira mieux. Musicien, chantant. Je languis nuit et
jour, et mon mal est extrême, Depuis qu'a vos rigueurs vos beaux yeux
m'ont soumis ; Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime, Hélas ! que
pourriez—vous faire 4 vos ennemis ? Monsieur Jourdain Cette chanson me
semble un peu lugubre, elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un
peu ragaillardir par-ci, par—la. Maître de musique Il faut, Monsieur, que
l'air soit accommodé aux paroles. Monsieur Jourdain On m'en apprend un tout
à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... La... comment est—ce qu'il dit ?
Maître a danser Par ma foi ! je ne sais. Monsieur Jourdain Il y a du mouton
dedans. Maître a danser Du mouton ? Monsieur Jourdain Oui. Ah !
(Monsieur Jourdain chante.) Je croyais Janneton Aussi douce que belle, Je
croyais Janneton Plus douce qu'un mouton : Hélas ! Hélas ! elle est cent
fois ; Mille fois plus cruelle, Que n'est le tigre aux bois. N'est—il pas joli ?
Maître de musique Le plus joli du monde. Maître a danser Et vous le
chantez bien. Scène II 548

Oeuvres complètes . 2 Monsieur Jourdain C'est sans avoir appris la musique Maître de musique Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble. Maître à danser Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses. Monsieur Jourdain Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ? Maître de musique Oui, Monsieur. Monsieur Jourdain Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car, outre le Maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de philosophie, qui doit commencer ce matin. Maître de musique La philosophie est quelque chose ; mais la musique, Monsieur, la musique... Maître à danser La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut. Maître de musique Il n'y a rien qui soit si utile dans un Etat que la musique Maître à danser Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse. Maître de musique Sans la musique, un Etat ne peut subsister. Maître à danser Sans la danse, un homme ne saurait rien faire. Maître de musique Tous les désordres ; toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique. Maître à danser Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bêtises des politiques, et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser. Monsieur Jourdain Comment cela ? Scène II 549

Oeuvres complètes . 2 Maître de musique La guerre ne vient—
elle pas d'un manque d'union entre les hommes ? Monsieur Jourdain Cela
est vrai. Maître de musique Et si tous les hommes apprenoient la musique,
ne seroit—ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le
monde la paix universelle ? Monsieur Jourdain Vous avez raison. Maître a
danser Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit
aux affaires de sa famille ou au gouvernement d'un Etat, ou au
commandement d'une armée, ne dit—on pas toujours : "Un tel a fait un
mauvais pas dans une telle affaire" Monsieur Jourdain Oui, on dit cela.
Maître a danser Et faire un mauvais pas peut—il procéder d'autre chose que
de ne savoir pas danser ? Monsieur Jourdain Cela est vrai, vous avez raison
tous deux. Maître a danser C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité
de la danse et de la musique. Monsieur Jourdain Je comprends cela a cette
heure. Maître de musique Voulez—vous voir nos deux affaires ? Monsieur
Jourdain Oui. Maître de musique Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que
j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.
Monsieur Jourdain Fort bien. Maître de musique Allons, avancez. I] faut
vous figurer qu'ils sont habillés en bergers. Monsieur Jourdain Scène II 550

Oeuvres complètes . 2 Pourquoi toujours des bergers ? On ne voit que cela partout. Maître a danser Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers ; et il n'est guère naturel en dialogue que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions Monsieur Jourdain Passe, passe, Voyons. Dialogue en musique Une musicienne et deux musiciens Un cœur, dans l'amoureux empire, De mille soins est toujours agité : On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire ; Mais, quoi qu'on puisse dire, Il n'est rien de si doux que notre liberté. Premier musicien Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs. Qui font vivre deux cœurs Dans une même envie. On ne peut être heureux sans amoureux desirs : Otez l'amour de la vie, Vous en êtes les plaisirs. Second musicien Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi, Si l'on trouvoit en amour de la foi ; Mais, hélas ! 6 rigueur cruelle ! On ne voit point de bergère fidèle, Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour, Doit faire pour jamais renoncer à l'amour. Premier musicien Aimable ardeur, Musicienne Franchise heureuse, Second musicien Sexe trompeur, Premier musicien Que tu m'es précieuse ! Musicienne Que tu plais 4 mon cœur ! Second musicien Que tu me fais d'horreur ! Premier musicien Ah ! quitte pour aimer cette haine mortelle. Musicienne On peut, on peut te montrer Une bergère fidèle. Scène II 551

Oeuvres complètes . 2 Second musicien Hélas ! ot la rencontrer ?
Musicienne Pour défendre notre gloire, Je te veux offrir mon cœur. Second
musicien Mais, Bergère, puis—je croire Qu'il ne sera point trompeur ?
Musicienne Voyons par expérience Qui des deux aimera mieux. Second
musicien Qui manquera de constance, Le puissent perdre les Dieux ! Tous
trois A des ardeurs si belles Laissons—nous enflammer : Ah! qu'il est doux
d'aimer, Quand deux cœurs sont fidèles ! Monsieur Jourdain Est-ce tout ?
Maitre de musique Oui. Monsieur Jourdain Je trouve cela bien trousse, et il
y a la dedans de petits dictons assez jolis. Maitre a danser Voici, pour mon
affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes
dont une danse puisse être variée. Monsieur Jourdain Sont—ce encore des
bergers ? Maitre a danser C'est ce qu'il vous plaira. Allons. Quatre Danseurs
exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le
Maitre a danser leur commande, et cette danse fait le premier intermède.
Scène II Doe

Oeuvres complètes . 2 Scène | Monsieur Jourdain, Maître de musique, Maître à danser, Laquais Monsieur Jourdain Voilà qui n'est point sot, et ces gens—la se trémoussent bien. Maître de musique Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous. Monsieur Jourdain C'est pour tantôt au moins ; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner ceans. Maître à danser Tout est prêt. Maître de musique Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez: il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis. Monsieur Jourdain Est-ce que les gens de qualité en ont ? Maître de musique Oui, Monsieur. Monsieur Jourdain J'en aurai donc. Cela sera—t—il beau ? Maître de musique Sans doute. Il vous faudra trois voix : un dessus, une haute—contre, et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un théorbe, et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles Monsieur Jourdain Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux. Maître de musique Laissez—nous gouverner les choses. Monsieur Jourdain Au moins n'oubliez pas tantôt d'envoyer des musiciens, pour chanter à table.

Scène | 554

Oeuvres complètes . 2 Maître de musique Vous aurez tout ce qu'il vous faut. Monsieur Jourdain Mais surtout, que le ballet soit beau. Maître de musique Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez. Monsieur Jourdain Ah! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître. Maître a danser Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaît. La, la, la ; La, la, la, la, la, la; La, la, la, bis ; La, la, la; La, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la; La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps. Monsieur Jourdain Euh ? Maître de musique Voilà qui est le mieux du monde. Monsieur Jourdain A propos. Apprenez—moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise : j'en aurai besoin tantdt. Maître a danser Une révérence pour saluer une marquise ? Monsieur Jourdain Oui : une marquise qui s'appelle Dorimène. Maître a danser Donnez—moi la main. Monsieur Jourdain Non. Vous n'avez qu'à faire : je le retiendrai bien. Maître a danser Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux. Monsieur Jourdain Faites un peu. Bon. Premier Laquais Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là. Scène | 555

Oeuvres complètes . 2 Monsieur Jourdain Dis—lui qu'il entre ici
pour me donner leçon. Je veux que vous me voyiez faire. Scène | 556

Oeuvres complètes . 2 Scène II Maître d'armes, Maître de musique, Maître 4 danser, Monsieur Jourdain, deux Laquais Maître d'armes, après lui avoir mis le fleuret à la main. Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis—à—vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'oeil. L'épaule gauche plus quartée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez—moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez—vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez—moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de 1a. Une, deux. Remettez—vous. Redoublez. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde. (Le Maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant: "En garde.") Monsieur Jourdain Euh ? Maître de Musique Vous faites des merveilles. Maître d'armes Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, 4 donner, et à ne point recevoir ; et comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps : ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet ou en dedans, ou en dehors. Monsieur Jourdain De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur, est sir de tuer son homme, et de n'être point tué. Maître d'armes Sans doute. N'en vites—vous pas la démonstration ? Monsieur Jourdain Oui. Maître d'armes Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un Etat, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la... Maître à danser Tout beau, Monsieur le tireur d'armes : ne parlez de la danse qu'avec respect. Maître de musique Apprenez, je vous prie, 4 mieux traiter l'excellence de la musique.

Scène II 557

Oeuvres complètes . 2 Maître d'armes Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne. Maître de musique Voyez un peu l'homme d'importance ! Maître à danser Voilà un plaisant animal, avec son plastron ! Maître d'armes Mon petit maître à danser, je vous ferois danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferois chanter de la belle manière. Maître à danser Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier. Monsieur Jourdain, au Maître à danser. Etes—vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative ? Maître à danser Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte. Monsieur Jourdain Tout doux, vous dis—je. Maître d'armes Comment ? petit impertinent. Monsieur Jourdain Eh ! mon Maître d'armes. Maître à danser Comment ? grand cheval de carrosse. Monsieur Jourdain Eh ! mon Maître à danser. Maître d'armes Si je me jette sur vous... Monsieur Jourdain Doucement. Maître à danser Si je mets sur vous la main... Monsieur Jourdain Tout beau. Scène II 558

Oeuvres complètes . Maître d'armes Je vous étrillerai d'un air...
Monsieur Jourdain De grâce ! Maître à danser Je vous rosserai d'une
manière... Monsieur Jourdain Je vous prie. Maître de musique Laissez—
nous un peu lui apprendre à parler. Monsieur Jourdain Mon Dieu ! arrêtez—
vous ! Scène II 559

Oeuvres complètes . 2 Scène III Maître de philosophie, Maître de musique, Maître à danser, Maître d'armes, Monsieur Jourdain, Laquais
Monsieur Jourdain Hola, Monsieur le Philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes—ci. Maître de philosophie Qu'est—ce donc ? qu'y a—t-il, Messieurs ? Monsieur Jourdain Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et vouloir en venir aux mains. Maître de philosophie Hé quoi ? Messieurs, faut—il s'emporter de la sorte ? et n'avez—vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère ? Y a—t—il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? et la raison ne doit—elle pas être maîtresse de tous nos mouvements ? Maître à danser Comment, Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession ? Maître de philosophie Un homme sage est au—dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience. Maître d'armes Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne. Maître de philosophie Faut—il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu. Maître à danser Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur. Maître de musique Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée. Maître d'armes Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences. Scène III 560

Maitre de philosophie Oeuvres complètes . 2 Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance et de donner impudemment le nom de science a des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin ! Maitre d'armes Allez, philosophe de chien. Maitre de musique Allez, belitre de pédant. Maitre a danser Allez, cuistre fieffé. Maitre de philosophie Comment ? marauds que vous êtes sortent en se battant.) Monsieur Jourdain Monsieur le Philosophe. Maitre de philosophie Infames ! coquins ! insolents ! Monsieur Jourdain Monsieur le Philosophe. Maitre d'armes La peste l'animal ! Monsieur Jourdain Messieurs. Maitre de philosophie Impudents ! Monsieur Jourdain Monsieur le Philosophe. Maitre a danser Diantre soit de l'ane baté ! Monsieur Jourdain Messieurs. Maitre de philosophie Scélérats ! Monsieur Jourdain Scène III ... (Le Philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups, et 561

Oeuvres complètes . 2 Monsieur le Philosophe. Maître de
musique Au diable l'impertinent ! Monsieur Jourdain Messieurs. Maître de
philosophie Fripons ! gueux ! traitres ! imposteurs ! (Ils sortent.) Monsieur
Jourdain Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe,
Messieurs, Monsieur le Philosophe. Oh ! battez—vous tant qu'il vous plaira
: je n'y saurois que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je
serois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui
me feroit mal. Scène III 562

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Maître de philosophie ; Monsieur Jourdain Maître de philosophie, en raccommodant son collet. Venons à notre leçon. Monsieur Jourdain Ah! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés. Maître de philosophie Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez—vous apprendre ? Monsieur Jourdain Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune. Maître de philosophie Ce sentiment est raisonnable : *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago*. Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute. Monsieur Jourdain Oui, mais faites comme si je ne le savais : expliquez—moi ce que cela veut dire. Maître de philosophie Cela veut dire que Sans la science, la vie est presque une image de la mort. Monsieur Jourdain Ce latin—là a raison. Maître de philosophie N'avez—vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ? Monsieur Jourdain Oh ! oui, je sais lire et écrire. Maître de philosophie Parot! vous plaît—il que nous commencions ? Voulez—vous que je vous apprenne la logique ? Monsieur Jourdain Qu'est—ce que c'est que cette logique ? Maître de philosophie C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit. Scène IV 563

Oeuvres complètes . 2 Monsieur Jourdain Qui sont—elles, ces trois opérations de l'esprit ? Maître de la philosophie La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux. La seconde de bien juger par le moyen des catégories ; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipon, etc. Monsieur Jourdain Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique—la ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli. Maître de philosophie Voulez—vous apprendre la morale ? Monsieur Jourdain La morale ? Maître de philosophie Oui. Monsieur Jourdain Qu'est—ce qu'elle dit, cette morale ? Maître de philosophie Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, etc... Monsieur Jourdain Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables ; et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie. Maître de philosophie Est-ce la physique que vous voulez apprendre ? Monsieur Jourdain Qu'est—ce qu'elle chante, cette physique ? Maître de philosophie La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc—en—ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons. Monsieur Jourdain Il y a trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini. Maître de philosophie Que voulez—vous donc que je vous apprenne ?

Scène IV 564

Oeuvres complètes . 2 Monsieur Jourdain Apprenez—moi
l'orthographe Maître de philosophie Très—volontiers. Monsieur Jourdain
Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et
quand il n'y en a point. Maître de philosophie Soit. Pour bien suivre votre
pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre
des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, et de la
différente manière de les prononcer toutes. Et la—dessus j'ai 4 vous dire
que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles
expriment les voix ; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce
qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses
articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix: A, E, I, O, U. Monsieur
Jourdain J'entends tout cela. Maître de philosophie La voix A se forme en
ouvrant fort la bouche: A. Monsieur Jourdain A, A. Oui. Maître de
philosophie La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle
d'en haut: A, E. Monsieur Jourdain A, E, A, E. Ma foi! oui. Ah! que cela est
beau ! Maître de philosophie Et la voix I en rapprochant encore davantage
les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers
les oreilles : A, E, I. Monsieur Jourdain A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la
science ! Maître de philosophie La voix O se forme en rouvrant les
mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.
Monsieur Jourdain O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est
admirable ! I, O, I, O. Maître de philosophie L'ouverture de la bouche fait
justement comme un petit rond qui représente un O. Monsieur Jourdain
Scène IV 565

Oeuvres complètes . 2 O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose, que de savoir quelque chose ! Maître de philosophie La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait: U Monsieur Jourdain U, U. Il n'y a rien de plus véritable: U. Maître de philosophie Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que: U. Monsieur Jourdain U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai—je étudié plus tôt, pour savoir tout cela ? Maître de philosophie Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes. Monsieur Jourdain Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles—ci ? Maître de philosophie Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au—dessus des dents d'en haut: Da. Monsieur Jourdain Da, Da. Oui. Ah ! les belles choses ! les belles choses ! Maître de philosophie LF en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : Fa. Monsieur Jourdain Fa, Fa. C'est la vérité. Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux de mal ! Maître de philosophie Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de sorte qu'étant frottée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement: Rra. Monsieur Jourdain R,r,ra; R,lr, l,l, l, ra. Cela est vrai! Ah! l'habile homme que vous êtes ! et que j'ai, perdu de temps ! R, r, , ra. Maître de philosophie Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités. Monsieur Jourdain Scène IV 566

Oeuvres complètes . 2 Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds. Maître de philosophie Fort bien. Monsieur Jourdain Cela sera galant, oui. Maître de philosophie Sans doute. Sont—ce des vers que vous lui voulez écrire ? Monsieur Jourdain Non, non, point de vers. Maître de philosophie Vous ne voulez que de la prose ? Monsieur Jourdain Non, je ne veux ni prose ni vers. Maître de philosophie Il faut bien que ce soit l'un, ou l'autre. Monsieur Jourdain Pourquoi ? Maître de philosophie Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose, ou les vers. Monsieur Jourdain Il n'y a que la prose ou les vers ? Maître de philosophie Non, Monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose. Monsieur Jourdain Et comme l'on parle qu'est—ce que c'est donc que cela ? Maître de philosophie De la prose. Monsieur Jourdain Quoi ? quand je dis : "Nicole, apportez—moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit", c'est de la prose ? Maître de philosophie Oui, Monsieur. Monsieur Jourdain Scène IV 567

Oeuvres complètes . 2 Par ma foi! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet: Belle Marquise ; vos beaux yeux me font mourir d'amour ; mais je voudrais que cela fit mis d'une manière galante, que cela fit tourné gentiment. Maître de philosophie Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

Monsieur Jourdain Non, non, non, je ne veux point tout cela ; je ne veux que ce que je vous ai dit: Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. Maître de philosophie Il faut bien étendre un peu la chose.

Monsieur Jourdain Non, vous dis—je, je ne veux que ces seules paroles—la dans le billet ; mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre. Maître de philosophie On les peut mettre premièrement comme vous avez dit: Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. Ou bien : D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux. Ou bien: Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir. Ou bien : Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font. Ou bien: Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour.

Monsieur Jourdain Mais de toutes ces façons—la, laquelle est la meilleure ? Maître de philosophie Celle que vous avez dite : Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.

Monsieur Jourdain. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure. Maître de philosophie Je n'y manquerai pas.

Monsieur Jourdain Comment ? mon habit n'est point encore arrivé ? Second laquais Non, Monsieur.

Monsieur Jourdain Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur ! Au diable le tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le

Scène IV 568

Oeuvres complètes . 2 tenois maintenant, ce tailleur détestable, ce
chien de tailleur—la, ce traître de tailleur, je... Scène IV 569

Oeuvres complètes . 2 Scène V Maître tailleur, Garçon tailleur, portant l'habit de M. Jourdain, Monsieur Jourdain, Laquais Monsieur Jourdain Ah vous voilà ! je m'allois mettre en colère contre vous. Maître tailleur Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit. Monsieur Jourdain Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues. Maître tailleur Ils ne s'élargiront que trop. Monsieur Jourdain Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement. Maître tailleur Point du tout, Monsieur. Monsieur Jourdain Comment, point du tout ? Maître tailleur Non, ils ne vous blessent point. Monsieur Jourdain Je vous dis qu'ils me blessent ; moi. Maître tailleur Vous vous imaginez cela. Monsieur Jourdain Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison ! Maître tailleur Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef—d'oeuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fit pas noir ; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés. Monsieur Jourdain Qu'est—ce que c'est que ceci ? vous avez mis les fleurs en enbas. Maître tailleur Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en enhaut. Scène V 570

Oeuvres complètes . 2 Monsieur Jourdain Est-ce qu'il faut dire cela ? Maître tailleur Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte. Monsieur Jourdain Les personnes de qualité portent les fleurs en enbas ? Maître tailleur Oui, Monsieur. Monsieur Jourdain Oh ! voilà qui est donc bien. Maître tailleur Si vous voulez, je les mettrai en enhaut. Monsieur Jourdain Non, non. Maître tailleur Vous n'avez qu'à dire. Monsieur Jourdain Non, vous dis—je ; vous avez bien fait. Croyez—vous que l'habit m'aille bien ? Maître tailleur Belle demande ! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave, est le plus grand génie du monde ; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps. Monsieur Jourdain La perruque, et les plumes sont—elles comme il faut ? Maître tailleur Tout est bien. Monsieur Jourdain, en regardant l'habit du tailleur. Ah! ah! Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien. Maître tailleur C'est que l'étoffe me sembla si belle que j'en ai voulu lever un habit pour moi. Monsieur Jourdain Oui, mais il ne falloit pas le lever avec le mien. Maître tailleur

Scène V 571

Oeuvres complètes . 2 Voulez—vous mettre votre habit ?

Monsieur Jourdain Oui, donnez—moi. Maître tailleur Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Hola! entrez, vous autres. Mettez cet habit 4a Monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité. (Quatre Garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut—de—chausses de ses exercices, et deux autres la camisole ; puis ils lui mettent son habit neuf ; et M. Jourdain se promène entre eux, et leur montre son habit, pour voir s'il est bien. Le tout a la cadence de toute la symphonie.) Garçon tailleur Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plait, aux garçons quelque chose pour boire. Monsieur Jourdain Comment m'appellez—vous ? Garçon tailleur Mon gentilhomme. Monsieur Jourdain "Mon gentilhomme ! " Voilà ce que c'est de se mettre en personne de qualité. Allez—vous—en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point: "Mon gentilhomme." Tenez, voilà pour "Mon gentilhomme". Garçon tailleur Monseigneur, nous vous sommes bien obligés. Monsieur Jourdain. "Monseigneur", oh, oh ! "Monseigneur ! "" Attendez, mon ami: "Monseigneur" mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que "Monseigneur". Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne. Garçon tailleur Monseigneur, nous allons boire tous a la santé de Votre Grandeur. Monsieur Jourdain "Votre Grandeur !"" Oh, oh, oh! Attendez, ne vous en allez pas. A moi "Votre Grandeur ! " Ma foi, s'il va jusqu'a l'Altesse, il aura toute la bourse. Tenez, voilà pour Ma Grandeur. Garçon tailleur Monseigneur, nous la remercions très—humblement de ses libéralités. Monsieur Jourdain Il a bien fait : je lui allois tout donner. (Les quatre Garçons tailleurs se rejouissent par une danse qui fait le second intermède.) Scène V 572

Oeuvres complètes . 2 Acte III Acie III 573

Oeuvres complètes . 2 Scène | Monsieur Jourdain, Laquais

Monsieur Jourdain Suivez—moi, que j'aie un peu montrer mon habit par la ville ; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voye bien que vous êtes 4 moi. Laquais Oui, Monsieur.

Monsieur Jourdain Appelez—moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà. Scène | 574

Oeuvres complètes . 2 Scène II Nicole, Monsieur Jourdain,
Laquais Monsieur Jourdain Nicole ! Nicole Plait—il ? Monsieur Jourdain
Ecoutez. Nicole Hi, hi, hi, hi, hi. Monsieur Jourdain Qu'as-tu 4 rire ? Nicole
Hi, hi, hi, hi, hi, hi. Monsieur Jourdain Que veut dire cette coquine—la ?
Nicole Hi, hi, hi. Comme vous voilà bati ! Hi, hi, hi. Monsieur Jourdain
Comment donc ? Nicole Ah, ah! mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi; hi. Monsieur
Jourdain Quelle friponne est—ce là ! Te moques—tu de moi ? Nicole
Nenni, Monsieur, j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi. Monsieur
Jourdain Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage. Nicole Monsieur, je ne
puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi. Monsieur Jourdain, Tu ne
t'arrêteras pas ? Scène II 575

Oeuvres complètes . 2 Nicole Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurois me tenir de rire. Hi, hi, hi. Monsieur Jourdain Mais voyez quelle insolence. Nicole Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi. Monsieur Jourdain Je te... Nicole Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi. Monsieur Jourdain Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné. Nicole Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus. Monsieur Jourdain Prends—y bien garde. Il faut que pour tantôt tu nettoyes... Nicole Hi, hi. Monsieur Jourdain Que tu nettoyes comme il faut... Nicole Hi, hi. Monsieur Jourdain Il faut, dis—je, que tu nettoyes la salle, et... Nicole Hi, hi. Monsieur Jourdain Encore ! Nicole Tenez, Monsieur, battez—moi plutôt et me laissez rire tout mon soûl, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi. Monsieur Jourdain J'enrage. Nicole Scène II
576

Oeuvres complètes . 2 De grace, Monsieur, je vous prie de me
laisser rire. Hi, hi, hi. Monsieur Jourdain Si je te prends... Nicole Monsieur,
eur, je créverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi. Monsieur Jourdain Mais a—t—on
jamais vu une pendarde comme celle—la ? qui me vient rire insolemment
au nez, au lieu de recevoir mes ordres ? Nicole Que voulez—vous que je
fasse, Monsieur ? Monsieur Jourdain Que tu songes, coquine, à préparer ma
maison pour la compagnie qui doit venir tantôt. Nicole Ah! par ma foi! je
n'ai plus envie de rire ; et toutes vos compagnies font tant de désordre
céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur. Monsieur
Jourdain Ne dois—je point pour toi fermer ma porte à tout le monde ?
Nicole Vous devriez au moins la fermer à certaines gens. Scène II 577

Oeuvres complètes . 2 Scène III Madame Jourdain, Monsieur Jourdain, Nicole, Laquais Madame Jourdain Ah, ah ! voici une nouvelle histoire. Qu'est—ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage—la ? Vous moquez—vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte ? et avez—vous envie qu'on se raille partout de vous ? Monsieur Jourdain Il n'y a que des sots et des sottises, ma femme, qui se railleront de moi. Madame Jourdain Vraiment on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde. Monsieur Jourdain Qui est donc tout ce monde-la, s'il vous plaît ? Madame Jourdain Tout ce monde—la est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison : on diroit qu'il est céans carême—prenant tous les jours ; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé. Nicole Madame parle bien. Je ne saurois plus voir mon ménage propre ; avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville, pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos beaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours. Monsieur Jourdain Ouais, notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne. Madame Jourdain Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vêtre. Je voudrois bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'dge que vous avez. Nicole Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carreaux de notre salle ? Monsieur Jourdain Taisez—vous, ma servante, et ma femme. Scène III 578

Oeuvres complètes . 2 Madame Jourdain Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ? Nicole Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ? Monsieur Jourdain Taisez—vous, vous dis—je : vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela. Madame Jourdain Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue. Monsieur Jourdain Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses. Nicole J'ai encore oui dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie. Monsieur Jourdain Fort bien : je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens. Madame Jourdain N'irez—vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge ? Monsieur Jourdain Pourquoi non ? Plait-il à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège Nicole Oui, ma foi ! cela vous rendrait la jambe bien mieux faite. Monsieur Jourdain Sans doute. Madame Jourdain Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison. Monsieur Jourdain Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple, savez—vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ? Madame Jourdain Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte. Monsieur Jourdain Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici ? Madame Jourdain

Scène III 579

Oeuvres complètes . 2 Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère. Monsieur Jourdain Je ne parle pas de cela, vous dis —je. Je vous demande : ce que je parle avec vous, ce que je vous dis a cette heure, qu'est—ce que c'est ? Madame Jourdain Des chansons. Monsieur Jourdain Hé non ! ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons a cette heure ? Madame Jourdain Hé bien ? Monsieur Jourdain Comment est—ce que cela s'appelle ? Madame Jourdain Cela s'appelle comme on veut l'appeler. Monsieur Jourdain C'est de la prose, ignorante. Madame Jourdain De la prose ? Monsieur Jourdain Oui, de la prose. Tout ce qui est prose, n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers, n'est point prose. Heu, voilà ce que c'est d'étudier. Et toi, sais—tu bien comme il faut faire pour dire un U ? Nicole Comment ? Monsieur Jourdain Oui. Qu'est—ce que tu fais quand tu dis un U ? Nicole Quoi ? Monsieur Jourdain Dis un peu, U, pour voir ? Nicole Hé bien, U. Monsieur Jourdain Qu'est—ce que tu fais ? Nicole Je dis U. Scène III 580

Oeuvres complètes . 2 Monsieur Jourdain Oui ; mais quand tu dis U, qu'est—ce que tu fais ? Nicole Je fais ce que vous me dites. Monsieur Jourdain O l'étrange chose que d'avoir affaire a des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors et approches la machoire d'en haut de celle d'en bas: U, vois—tu ? U. Je fais lamoue: U. Nicole Oui, cela est biau. Madame Jourdain Voila qui est admirable. Monsieur Jourdain C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et Da, Da, et Fa, Fa. Madame Jourdain Qu'est—ce donc que tout ce galimatias—la ? Nicole De quoi est—ce que tout cela guérit ? Monsieur Jourdain J'enrage quand je vois des femmes ignorantes. Madame Jourdain Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens—la, avec leurs fariboles. Nicole Et surtout ce grand escogriffe de maitre d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage. Monsieur Jourdain Ouais, ce maitre d'armes vous tient fort au coeur. Je te veux faire voir ton impertinence tout a l'heure. (Il fait apporter les fleurets et en donne un a Nicole.) Tiens. Raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'a faire cela, et quand on pousse en tierce, on n'a qu'a faire cela. Voila le moyen de n'être jamais tué ; et cela n'est—il pas beau, d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? La, pousse—moi un peu pour voir. Nicole Hé bien, quoi ? (Nicole lui pousse plusieurs coups.) Monsieur Jourdain Tout beau, hola, oh ! doucement. Diantre soit la coquine ! Scène III 581

Oeuvres complètes . 2 Nicole Vous me dites de pousser. Monsieur Jourdain. Oui ; mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare. Madame Jourdain Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse. Monsieur Jourdain Lorsque je hante la noblesse, je fais paroître mon jugement, et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie. Madame Jourdain Camon vraiment ! il y a fort 4 gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau Monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné. Monsieur Jourdain Paix ! Songez à ce que vous dites. Savez—vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'est—ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voye venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étois son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais ; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus. Madame Jourdain Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses ; mais il vous emprunte votre argent. Monsieur Jourdain Hé bien ! ne m'est—ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent 4 un homme de cette condition—la ? et puis—je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ? Madame Jourdain Et ce seigneur que fait—il pour vous ? Monsieur Jourdain Des choses dont on seroit étonné, si on les savoit. Madame Jourdain Et quoi ? Monsieur Jourdain Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu. Madame Jourdain Oui, attendez—vous 4a cela. Scène III 582

Oeuvres complètes . 2 Monsieur Jourdain Assurément : ne me l'a
—t—il pas dit ? Madame Jourdain Oui, oui: il ne manquera pas d'y faillir.
Monsieur Jourdain Il m'a juré sa foi de gentilhomme. Madame Jourdain
Chansons. Monsieur Jourdain Ouais, vous êtes bien obstinée, ma femme. Je
vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr. Madame Jourdain Et moi, je
suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour
vous enjôler. Monsieur Jourdain Taisez—vous : le voici. Madame Jourdain
Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut—être encore vous faire quelque
emprunt ; et il me semble que j'ai diné quand je le vois. Monsieur Jourdain
Taisez—vous, vous dis—je. Scène III 583

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Dorante, Monsieur Jourdain,
Madame Jourdain, Nicole Dorante Mon cher ami, Monsieur Jourdain,
comment vous portez—vous ? Monsieur Jourdain Fort bien, Monsieur, pour
vous rendre mes petits services. Dorante Et Madame Jourdain que voilà
comment se porte—t—elle ? Madame Jourdain Madame Jourdain se porte
comme elle peut. Dorante Comment, Monsieur Jourdain ? vous voilà le plus
propre du monde ! Monsieur Jourdain Vous voyez. Dorante Vous avez tout
à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour
qui soient mieux faits que vous. Monsieur Jourdain Hay, hay. Madame
Jourdain Il le gratte par où il se démange. Dorante Tournez—vous. Cela est
tout à fait galant. Madame Jourdain Oui, aussi sot par derrière que par
devant. Dorante Ma foi ! Monsieur Jourdain, j'avois une impatience étrange
de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlois
de vous encore ce matin dans la chambre du Roi. Monsieur Jourdain Vous
me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. (A Madame Jourdain.) Dans la
chambre du Roi ! Dorante Allons, mettez... Scène IV 584

Oeuvres complètes . 2 Monsieur Jourdain Monsieur, je sais le respect que je vous dois. Dorante Mon Dieu ! mettez : point de cérémonie entre nous, je vous prie. Monsieur Jourdain Monsieur... Dorante Mettez, vous dis—je, Monsieur Jourdain : vous êtes mon ami. Monsieur Jourdain Monsieur, je suis votre serviteur. Dorante Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez. Monsieur Jourdain J'aime mieux être incivil qu'importun. Dorante Je suis votre débiteur, comme vous le savez. Madame Jourdain Oui, nous ne le savons que trop. Dorante Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et vous m'avez obligé de la meilleure grace du monde, assurément. Monsieur Jourdain Monsieur, vous vous moquez. Dorante Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnoître les plaisirs qu'on me fait. Monsieur Jourdain Je n'en doute point, Monsieur. Dorante Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens ici pour faire nos comptes ensemble. Monsieur Jourdain Hé bien ! vous voyez votre impertinence, ma femme. Dorante Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis. Monsieur Jourdain Scène IV 585

Oeuvres complètes . 2 Je vous le disois bien. Dorante Voyons un peu ce que je vous dois. Monsieur Jourdain Vous voila, avec vos soupçons ridicules. Dorante Vous souvenez—vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ? Monsieur Jourdain Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné a vous une fois deux cents louis. Dorante Cela est vrai. Monsieur Jourdain Une autre fois, six—vingts. Dorante Oui. Monsieur Jourdain Et une autre fois, cent quarante. Dorante Vous avez raison. Monsieur Jourdain Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres. Dorante Le compte est fort bon. Cing mille soixante livres. Monsieur Jourdain Mille huit cent trente—deux livres 4 votre plumassier. Dorante Justement. Monsieur Jourdain Deux mille sept cent quatre—vingts livres a votre tailleur. Dorante Il est vrai. Monsieur Jourdain Quatre mille trois cent septante—neuf livres douze sols huit deniers 4 votre marchand. Dorante Scène IV 586

Oeuvres complètes . 2 Fort bien. Douze sols huit deniers : le compte est juste. Monsieur Jourdain Et mille sept cent quarante—huit livres sept sols quatre deniers 4 votre sellier. Dorante Tout cela est véritable. Qu'est—ce que cela fait ? Monsieur Jourdain Somme totale, quinze mille huit cents livres. Dorante Somme totale est juste : quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix—huit mille francs, que je vous payerai au premier jour. Madame Jourdain Hé bien ne l'avois—je pas bien deviné ? Monsieur Jourdain Paix ! Dorante Cela vous incommodera-t—il, de me donner ce que je vous dis ? Monsieur Jourdain Eh non ! Madame Jourdain Cet homme — la fait de vous une vache a lait. Monsieur Jourdain Taisez—vous. Dorante Si cela vous incommode, jen irai chercher ailleurs. Monsieur Jourdain Non, Monsieur. Madame Jourdain Il ne sera pas content, qu'il ne vous ait ruiné. Monsieur Jourdain Taisez—vous, vous dis—je. Dorante Vous n'avez qu'a me dire si cela vous embarrasse. Monsieur Jourdain Point, Monsieur.

Sceéne IV 587

Oeuvres complètes . 2 Madame Jourdain C'est un vrai enjoleux.
Monsieur Jourdain Taisez—vous donc. Madame Jourdain Il vous sucera
jusqu'au dernier sou. Monsieur Jourdain Vous tairez—vous ? Dorante J'ai
force gens qui m'en prêteront avec joie ; mais, comme vous êtes mon
meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort si j'en demandois à quelque
autre. Monsieur Jourdain C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me
faites. Je vais querir votre affaire. Madame Jourdain Quoi ? vous allez
encore lui donner cela ? Monsieur Jourdain Que faire ? voulez—vous que je
refuse un homme de cette condition—là, qui a parlé de moi ce matin dans la
chambre du Roi ? Madame Jourdain Allez, vous êtes une vraie dupe.
Scène IV 588

Oeuvres complètes . 2 Scene V Dorante, Madame Jourdain,
Nicole Dorante Vous me semblez toute mélancolique : qu'avez—vous,
Madame Jourdain ? Madame Jourdain J'ai la tête plus grosse que le poing,
et si elle n'est pas enflée. Dorante Mademoiselle votre fille, où est—elle, que
je ne la vois point ? Madame Jourdain Mademoiselle ma fille est bien où
elle est. Dorante Comment se porte—t—elle ? Madame Jourdain Elle se
porte sur ses deux jambes Dorante Ne voulez—vous point un de ces jours
venir voir, avec elle, le ballet et la comédie que l'on fait chez le Roi ?
Madame Jourdain Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de
rire nous avons. Dorante Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien
des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous
étiez. Madame Jourdain Tredame, Monsieur, est—ce que Madame Jourdain
est décrépite, et la tête lui grouille—t—elle déjà ? Dorante Ah! ma foi !
Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeois pas que vous
êtes jeune, et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon
impertinence. Scene V 589

Oeuvres complètes . 2 Scène VI Monsieur Jourdain, Madame Jourdain, Dorante, Nicole Monsieur Jourdain Voila deux cents louis bien comptés. Dorante Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout a vous, et que je brûle de vous rendre un service a la cour. Monsieur Jourdain Je vous suis trop obligé. Dorante Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle. Madame Jourdain Madame Jourdain vous baise les mains. Dorante, bas, 4 Jourdain Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas, et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner. Monsieur Jourdain Tirons—nous un peu plus loin, pour cause. Dorante Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mites entre les mains pour lui en faire présent de votre part ; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde a vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue l'accepter. Monsieur Jourdain Comment l'a—t—elle trouvé ? Dorante Merveilleux ; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable. Monsieur Jourdain Plat au Ciel ! Madame Jourdain Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter. Dorante Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour. Scène VI 590

Oeuvres complètes . 2 Monsieur Jourdain Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent ; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites. Dorante Vous moquez—vous ? est—ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules ? et ne feriez—vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offroit ? Monsieur Jourdain Ho ! assurément, et de très—grand coeur. Madame Jourdain Que sa présence me pèse sur les épaules ! Dorante Pour moi, je ne regarde rien, quand il faut servir un ami ; et lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi—même à servir votre amour. Monsieur Jourdain Il est vrai, ce sont des bontés qui me confondent. Madame Jourdain Est-ce qu'il ne s'en ira point ? Nicole Ils se trouvent bien ensemble. Dorante Vous avez pris le bon biais pour toucher son coeur : les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles ; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous—même. Monsieur Jourdain Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvois trouver le chemin de son coeur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants, et c'est un honneur que j'achèterois au prix de toute chose. Madame Jourdain Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille. Dorante Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire. Scène VI 591

Oeuvres complètes . 2 Monsieur Jourdain Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma soeur, et elle passera toute l'après—dinée. Dorante Vous avez fait prudemment, et votre femme auroit pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention ; et pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé... Monsieur Jourdain, s'aperçoit que Nicole écoute, et lui donne un soufflet. Ouais, vous êtes bien impertinente. Sortons, s'il vous plaît. Scène VI 592

Oeuvres complètes . 2 Scène VII Madame Jourdain, Nicole

Nicole Ma foi ! Madame, la curiosité m'a cofité quelque chose ; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire ot ils ne veulent pas que vous soyez. Madame Jourdain Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai congcu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille a découvrir ce que ce peut être. Mais songeons a ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle. C'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis. Nicole En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments ; car, si le maitre vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterois que notre mariage se pit faire a l'ombre du leur. Madame Jourdain Va-t'en lui parler de ma part, et lui dire que tout a l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble a mon mari la demande de ma fille. Nicole J'y cours, Madame, avec joie, et je ne pouvois recevoir une commission plus agréable. Je vais, je pense, bien réjouir les gens. Scène VII

593

Oeuvres complètes . 2 Scène VIII Cléonte, Covielle, Nicole
Nicole Ah! vous voilà tout 4 propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens... Cléonte Retire—toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles. Nicole Est-ce ainsi que vous recevez... ? Cléonte Retire—toi, te dis—je, et va—t'en dire de ce pas à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte. Nicole Quel vertigo est—ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dis—moi un peu ce que cela veut dire. Covielle Ton pauvre Covielle, petite scélérate ! Allons vite, ôte—toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos. Nicole Quoi ? tu me viens aussi... Covielle Ote—toi de mes yeux, te dis—je, et ne me parle de ta vie. Nicole Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse. Scène VIII 594

Oeuvres completes . 2 Scène IX Cléonte, Covielle Cléonte Quoi ?
traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de
tous les amants ? Covielle C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous
fait a tous deux. Cléonte Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et
toute la tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, et
je n'ai qu'elle dans l'esprit ; elle fait tous mes soins, tous mes desirs, toute
ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'a elle, je ne fais des songes
que d'elle, je ne respire que par elle, mon coeur vit tout en elle : et voila de
tant d'amitié la digne récompense ! Je suis deux jours sans la voir, qui sont
pour moi deux siècles effroyables : je la rencontre par hasard ; mon coeur, a
cette vue, se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec
ravissement vers elle ; et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe
brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avoit vu ! Covielle Je dis les
mêmes choses que vous. Cléonte Peut—on rien voir d'égal, Covielle, 4 cette
perfidie de l'ingrate Lucile ? Covielle Et a celle, Monsieur, de la pendarde
de Nicole ? Cléonte Après tant de sacrifices ardents, de soupirs, et de voeux
que j'ai faits a ses charmes ! Covielle Après tant d'assidus hommages, de
soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine ! Cléonte Tant de
larmes que j'ai versées a ses genoux ! Covielle Tant de seaux d'eau que j'ai
tirés au puits pour elle ! Cléonte Tant d'ardeur que j'ai fait paroître a la
chérir plus que moi-même. Covielle Tant de chaleur que j'ai soufferte 4
tourner la broche 4 sa place ! Cléonte Scène IX 595

Oeuvres complètes . 2 Elle me fuit avec mépris ! Covielle Elle me tourne le dos avec effronterie. Cléonte C'est une perfidie digne des plus grands chatiments. Covielle C'est une trahison 4 mériter mille soufflets. Cléonte Ne t'avise point, je te prie de me parler jamais pour elle. Covielle Moi, Monsieur ! Dieu m'en garde ! Cléonte Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle. Covielle N'ayez pas peur. Cléonte Non, vois—tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien. Covielle Qui songe a cela ? Cléonte Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce. Covielle J'y consens. Cléonte Ce Monsieur le Comte qui va chez elle lui donne peut—être dans la vue ; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir a la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement ot je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter. Covielle C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments. Cléonte Donne la main a mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis—m'en, je t'en conjure, tout le mai que tu pourras ; fais—moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable ; et marque—moi bien, pour m'en dégoïfter, tous les défauts que tu peux voir en elle. Covielle Scène IX 596

Oeuvres complètes . 2 Elle, Monsieur ! voilà une belle mijaurée, une pimple—souée bien batie, pour vous donner tant d'amour ! Je ne lui vois rien que de très—médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits. Cléonte Cela est vrai, elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feux, les plus brillants, les plus pergants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir. Covielle Elle a la bouche grande. Cléonte Oui ; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde. Covielle Par sa taille, elle n'est pas grande. Cléonte Non; mais elle est aisée et bien prise. Covielle Elle affecte une nonchalance dans son parler, et dans ses actions. Cléonte Il est vrai ; mais elle a grace a tout cela, et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme a s'insinuer dans les coeurs. Covielle Pour de l'esprit... Cléonte Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat. Covielle Sa conversation... Cléonte Sa conversation est charmante. Covielle Elle est toujours sérieuse. Cléonte Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes ? et vois—tu—rien de plus impertinent que des femmes qui rient a tout propos ? Sceène IX 597

Oeuvres complètes . 2 Covielle Mais enfin elle est capricieuse
autant que personne du monde. Cléonte Oui, elle est capricieuse, j'en
demeure d'accord ; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.
Covielle Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de
l'aimer toujours. Cléonte Moi, j'aimerois mieux mourir ; et je vais la hair
autant que je l'ai aimée. Covielle Le moyen, si vous la trouvez si parfaite ?
Cléonte C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux
faire mieux voir la force de mon coeur, à la hair, à la quitter, toute belle,
toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici. Scène |X
598

Oeuvres complètes . Scène X Cléonte, Lucile, Covielle, Nicole
Nicole Pour moi, j'en ai été toute scandalisée. Lucile Ce ne peut être,
Nicole, que ce que je te dis. Mais le voilà. Cléonte Je ne veux pas seulement
lui parler. Covielle Je veux vous imiter. Lucile Qu'est—ce donc, Cléonte ?
qu'avez—vous ? Nicole Qu'as—tu donc, Covielle ? Lucile Quel chagrin
vous possède ? Nicole Quelle mauvaise humeur te tient ? Lucile Etes—vous
muet, Cléonte ? Nicole As-tu perdu la parole, Covielle ? Cléonte Que voilà
qui est scélérat ! Covielle Que cela est Judas ! Lucile Je vois bien que la
rencontre de tantôt a troublé votre esprit. Cléonte Ah! ah! on voit ce qu'on a
fait. Nicole Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre. Scène X 599

Oeuvres complètes . 2 Covielle On a deviné l'enclouure. Lucile
N'est—il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit ? Cléonte
Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler ; et j'ai à vous dire que vous ne
triompherez pas comme vous pensez de votre infidélité, que je veux être le
premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me
chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous,
cela me causera des chagrins, je souffrirai un temps ; mais j'en viendrai à
bout, et je me percerai plutôt le cœur que d'avoir la faiblesse de retourner
à vous. Covielle Queussi, queumi. Lucile Voilà bien du bruit pour un rien.
Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.
Cléonte Non, je ne veux rien écouter. Nicole Je te veux apprendre la cause
qui nous a fait passer si vite. Covielle Je ne veux rien entendre. Lucile
Sachez que ce matin... Cléonte Non, vous dis—je. Nicole Apprends que...
Covielle Non, traîtresse. Lucile Ecoutez. Cléonte Point d'affaire. Nicole
Laisse—moi dire. Scène X 600

Covielle Je suis sourd. Lucile Cléonte. Cléonte Non. Nicole
Covielle. Covielle Point. Lucile. Arrêtez. Cléonte Chansons. Nicole Entends
—moi. Covielle Bagatelles. Lucile Un moment. Cléonte Point du tout.
Nicole Un peu de patience. Covielle Tarare. Lucile Deux paroles. Cléonte
Non, c'en est fait. Nicole Un mot. Covielle Plus de commerce. Lucile Scène
X Oeuvres complètes . 2 601

Oeuvres complètes . 2 Hé bien ! puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira. Nicole Puisque tu fais comme cela, prends—le tout comme tu voudras. Cléonte Sachons donc le sujet d'un si bel accueil. Lucile Il ne me plaît plus de le dire. Covielle Apprends—nous un peu cette histoire. Nicole Je ne veux plus, moi, te l'apprendre. Cléonte Dites—moi... Lucile Non, je ne veux rien dire. Covielle Conte—moi... Nicole Non, je ne conte rien. Cléonte De grace. Lucile Non, vous dis—je. Covielle Par charité. Nicole Point d'affaire. Cléonte Je vous en prie. Lucile Laissez—moi. Covielle Je t'en conjure. Nicole Scène X 602

Oeuvres complètes . 2 Ote-toi de là. Cléonte Lucile. Lucile Non.
Covielle Nicole. Nicole Point. Cléonte Au nom des Dieux ! Lucile Je ne
veux pas. Covielle Parle—moi. Nicole Point du tout. Cléonte Eclaircissez
mes doutes. Lucile Non, je n'en ferai rien. Covielle Guéris—moi l'esprit.
Nicole Non, il ne me plaît pas. Cléonte Hé bien ! puisque vous vous souciez
si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que
vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois,
et je vais loin de vous mourir de douleur et d'amour. Covielle Et moi, je vais
suivre ses pas. Lucile Cléonte. Nicole Scène X 603

Oeuvres complètes . 2 Covielle. Cléonte Eh ? Covielle Plait—il ?
Lucile Ot allez—vous ? Cléonte Ou je vous ai dit. Covielle Nous allons
mourir. Lucile Vous allez mourir, Cléonte ? Cléonte Oui, cruelle, puisque
vous le voulez. Lucile Moi, je veux que vous mouriez ? Cléonte Oui, vous
le voulez. Lucile Qui vous le dit ? Cléonte N'est—ce pas le vouloir, que de
ne vouloir pas éclaircir mes soupçons ! Lucile Est-ce ma faute ? et si vous
aviez voulu m'écouter, ne vous aurois—je pas dit que l'aventure dont vous
vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante, qui
veut à toute force que la seule approche d'un homme déshonore une fille,
qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les
hommes comme des diables qu'il faut fuir. Nicole Voilà le secret de l'affaire.
Cléonte Ne me trompez—vous point, Lucile ? Covielle Ne m'en donnez—
tu point à garder ? Scène X 604

Oeuvres complètes . 2 Lucile Il n'est rien de plus vrai. Nicole
C'est la chose comme elle est. Covielle Nous rendrons—nous 4a cela !
Cléonte Ah ! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de
choses dans mon cœur ! et que facilement on se laisse persuader aux
personnes qu'on aime ! Covielle Qu'on est aisément amadoué par ces
diantres d'animaux-la ! Scène X 605

Oeuvres complètes . 2 Scène XI Madame Jourdain, Cléonte,
Lucile, Covielle, Nicole Madame Jourdain Je suis bien aise de vous voir,
Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient ; prenez vite votre
temps pour lui demander Lucile en mariage. Cléonte Ah! Madame, que
cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes désirs ! Pouvois—je recevoir
un ordre plus charmant ? une faveur plus précieuse ? Scène XI 606

Oeuvres complètes . 2 Scène XII Monsieur Jourdain, Madame Jourdain, Cléonte, Lucile, Covielle, Nicole Cléonte Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder. Monsieur Jourdain Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme. Cléonte Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats : je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable. Mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom et d'autres en ma place croiroient pouvoir prétendre, et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme. Monsieur Jourdain Touchez là, Monsieur: ma fille n'est pas pour vous. Cléonte Comment ? Monsieur Jourdain Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille. Madame Jourdain Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? est-ce que nous sommes, nous autres, de la cête de saint Louis ? Monsieur Jourdain Taisez-vous, ma femme : je vous vois venir. Madame Jourdain Descendons—nous tous deux que de bonne bourgeoisie ? Monsieur Jourdain Voilà pas le coup de langue ? Madame Jourdain Scène XII 607

Oeuvres complètes . 2 Et votre père n'étoit—il pas marchand aussi bien que le mien ? Monsieur Jourdain Peste soit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme. Madame Jourdain Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre, et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bati. Nicole Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu. Monsieur Jourdain Taisez—vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise. Madame Jourdain Marquise ? Monsieur Jourdain Oui, marquise. Madame Jourdain Hélas ! Dieu m'en garde ! Monsieur Jourdain C'est une chose que j'ai résolue. Madame Jourdain C'est une chose, moi, ou je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand—maman. S'il falloit qu'elle me vint visiter en équipage de grand—Dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussitôt de dire cent sottises. "Voyez—vous, diroit—on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse ? c'est la fille de Monsieur Jourdain, qui étoit trop heureuse, étant petite, de jouer à la Madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands—pères vendoient du drap auprès de la porte Saint—Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut—être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens." Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et, à qui je puisse dire : "Mettez—vous là, mon gendre, et dinez avec moi." Monsieur Jourdain Scène XII 608

Oeuvres complètes . 2 Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde ; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse. Madame Jourdain Cléonte, ne perdez point courage encore. Suivez—moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne. Scène XII 609

Oeuvres complètes . 2 Scène XIII Cléonte, Covielle Covielle Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentiments. Cléonte Que veux-tu ? j'ai un scrupule là—dessus, que l'exemple ne sauroit vaincre. Covielle Vous moquez—vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela ? Ne voyez—vous pas qu'il est fou et vous cofitoit—il quelque chose de vous accommoder, a ses chimères ? Cléonte Tu as raison ; mais je ne croyois pas qu'il falliit faire ses preuves de noblesse pour être gendre de Monsieur Jourdain. Covielle Ah! ah! ah! Cléonte De quoi ris—tu ? Covielle D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme ; et vous faire obtenir ce que vous souhaitez. Cléonte Comment ? Covielle L'idée est tout a fait plaisante. Cléonte Quoi donc ? Covielle Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle e je veux faire a notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie ; mais avec lui on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de facons, et il est homme 4a y jouer son réle a merveille, a donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts : laissez—moi faire seulement. Cléonte Mais apprends—moi... Scène XIII 610

Oeuvres complètes . 2 Covielle Je vais vous instruire de tout.
Retirons—nous ; le voila qui revient. Scène XIII 611

Oeuvres complètes . 2 Scène XIV Monsieur Jourdain, Laquais
Monsieur Jourdain Que diable est—ce là ! ils n'ont rien que les grands
seigneurs à me reprocher ; et moi, je ne vois rien de si beau que de hanter
les grands seigneurs : il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je
voudrais qu'il m'eût coiffé deux doigts de la main, et être né comte ou
marquis. Laquais Monsieur, voici Monsieur le Comte, et une dame qu'il
mène par la main. Monsieur Jourdain Hé mon Dieu ! j'ai quelques ordres à
donner. Dis—leur que je vais venir ici tout à l'heure. Scène XIV 612

Oeuvres complètes . 2 Scène XV Dorimène, Dorante, Laquais
Laquais Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure. Dorante
Voilà qui est bien. Dorimène Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une
étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne
connois personne. Dorante Quel lieu voulez—vous donc, Madame, que
mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne
voulez ni votre maison, ni la mienne ? Dorimène Mais vous ne dites pas que
je m'engage insensiblement, chaque jour, à recevoir de trop grands
témoignages de votre passion ? J'ai beau me défendre des choses, vous
fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir
doucement à tout ce qu'il vous plait. Les visites fréquentes ont commencé ;
les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont entraîné les sérénades
et les cadeaux, que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela,
mais vous ne vous rebutez point, et, pied à pied, vous gagnez mes
résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin
vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée. Dorante Ma
foi ! Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que
de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. À quoi tient—
il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur ? Dorimène Mon
Dieu ! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre
heureusement ensemble ; et les deux plus raisonnables personnes du monde
ont souvent peine à composer cette union dont ils soient satisfaits. Dorante
Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés ; et
l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.
Dorimène Enfin j'en reviens toujours là : les dépenses que je vous vois faire
pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une qu'elles m'engagent plus ne je
ne voudrois ; et l'autre, que je suis sire, sans vous déplaire, que vous ne les
fayiez point que vous ne vous incommodiez ; et je ne veux point cela. Scene
XV 613

Oeuvres complètes . 2 Dorante Ah ! Madame, ce sont des bagatelles ; et ce n'est pas par là... Dorimène Je sais ce que je dis ; et, entre autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix... Dorante Eh ! Madame, de grace, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous ; et souffrez... Voici le maître du logis. Scène XV 614

Oeuvres complètes . 2 Scène XVI Monsieur Jourdain, Dorimène,
Dorante, Laquais Monsieur Jourdain, après avoir fait deux révérences, se
trouvant trop près de Dorimène. Un peu plus loin, Madame. Dorimène
Comment ? Monsieur Jourdain Un pas, s'il vous plait. Dorimène Quoi donc
? Monsieur Jourdain Reculez un peu, pour la troisième. Dorante Madame,
Monsieur Jourdain sait son monde. Monsieur Jourdain Madame, ce m'est
une gloire bien grande de me voir assez fortuné pour être si heureux que
d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace de me
faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence ; et si j'avois
aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le Ciel...
envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...
Dorante Monsieur Jourdain, en voilà assez : Madame n'aime pas les grands
compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (Bas, 2 Dorimène.)
C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses
manières. Dorimène Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir. Dorante
Madame, voilà le meilleur de mes amis. Monsieur Jourdain C'est trop
d'honneur que vous me faites. Dorante Galant homme tout a fait. Dorimène
Scène XVI 615

Oeuvres complètes . 2 J'ai beaucoup d'estime pour lui. Monsieur Jourdain Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grace. Dorante, bas, a M. Jourdain. Prenez bien garde au moins a ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné. Monsieur Jourdain Ne pourrois—je pas seulement lui demander comment elle le trouve ? Dorante Comment ? gardez—vous—en bien : cela seroit vilain a vous ; et pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce présent. Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui. Doriméne Il m'honore beaucoup. Monsieur Jourdain Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi ! Dorante J'ai eu une peine effroyable a la faire venir ici. Monsieur Jourdain Je ne sais quelles graces vous en rendre. Dorante Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde. Doriméne C'est bien de la grace qu'il me fait. Monsieur Jourdain Madame, c'est vous qui faites les graces ; et... Dorante Songeons 4 manger. Laquais Tout est prêt, Monsieur. Dorante Allons donc nous mettre a table, et qu'on fasse venir les musiciens.(Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble, et font le troisieme interméde ; après quoi, ils apportent une table couverte de plusieurs mets.) Scène XVI
616

Oeuvres complètes . 2 Scène | Dorimène, Dorante, Monsieur Jourdain, deux Musiciens, une Musicienne, Laquais Dorimène Comment, Dorante ? voilà un repas tout a fait magnifique ! Monsieur Jourdain Vous vous moquez, Madame, et je voudrais qu'il fit plus digne de vous être offert.(Tous se mettent a table.) Dorante Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère et des barbarismes de bon gotit. Si Damis s'en étoit mêlé, tout seroit dans les règles ; il y auroit partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donneroit, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux, de vous parler d'un pain de rive, 4 biseau doré, relevé de crofite partout, croquant tendrement sous la dent ; d'un vin a sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant ; d'un carré de mouton gourmandé de persil ; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui sous les dents est une vraie pate d'amande ; de perdrix relevées d'un fumet surprenant ; et pour son opéra, d'une soupe a bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon cantonné de pigeonneaux, et couronnée d'oignons blancs, mariés avec la chicorée. Mais pour moi ; je vous avoue mon ignorance ; et comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fit plus digne de vous être offert. Dorimène Je ne répons a ce compliment, qu'en mangeant comme je fais. Monsieur Jourdain Ah! que voilà de belles mains ! Dorimène Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain ; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau. Monsieur Jourdain Moi, Madame ! Dieu me garde d'en vouloir parler ; ce ne seroit pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose. Dorimène Vous êtes bien dégoiité. Monsieur Jourdain Vous avez trop de bonté... Dorante Allons, qu'on donne du vin a Monsieur Jourdain, et 4 ces Messieurs, qui nous feront la grace de nous chanter Scène | 618

Oeuvres complètes . 2 un air 4 boire. Dorimène C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique, et je me vois ici admirablement régalée. Monsieur Jourdain Madame, ce n'est pas... Dorante Monsieur Jourdain, prétons silence a ces Messieurs ; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.(Les Musiciens et la Musicienne prennent des verres, chantent deux chansons 4a boire, et sont soutenus de toute la symphonie.) Première chanson a boire Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour. Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes ! Vous et le vin, vous vous prêtez des armes, Et je sens pour tous deux redoubler mon amour : Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle, Une ardeur éternelle. Qu'en mouillant votre bouche il en recoit d'attraits, Et que l'on voit par lui votre bouche embellie ! Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie, Et de vous et de lui je m'enivre a longs traits : Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle, Une ardeur éternelle. Seconde chanson a boire Buvons, chers amis, buvons : Le temps qui fuit nous y convie ; Profitons de la vie Autant que nous pouvons. Quand on a passé l'onde noire, Adieu le bon vin, nos amours ; Dépêchons—nous de boire, On ne boit pas toujours. Laissons raisonner les sots Sur le vrai bonheur de la vie ; Notre philosophie Le met parmi les pots. Les biens, le savoir et la gloire N'ôtent point les soucis facheux, Et ce n'est qu'a bien boire Que l'on peut être heureux. Sus, sus, du vin partout, versez, garçons, versez, Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez. Dorimène Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter, et cela est tout a fait beau. Scène | 619

Oeuvres complètes . 2 Monsieur Jourdain Je vois encore ici,
Madame, quelque chose de plus beau. Dorimène Ouais ! Monsieur Jourdain
est galant plus que je ne pensois. Dorante Comment, Madame ? pour qui
prenez—vous Monsieur Jourdain ? Monsieur Jourdain Je voudrois bien
qu'elle me prit pour ce que je dirois. Dorimène Encore ! Dorante Vous ne le
connoissez pas. Monsieur Jourdain Elle me connoitra quand il lui plaira.
Dorimène Oh ! je le quitte. Dorante Il est homme qui a toujours la riposte
en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange
tous les morceaux que vous touchez. Dorimène Monsieur Jourdain est un
homme qui me ravit. Monsieur Jourdain Si je pouvois ravir votre coeur, je
serois... Scène | 620

Oeuvres complètes . 2 Scène II Madame Jourdain, Monsieur Jourdain, Doriméène, Dorante, Musiciens, Musicienne, Laquais Madame Jourdain Ah! ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle affaire—ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement a m'envoyer diner chez ma soeur ? je viens de voir un théâtre la—bas, et je vois ici un banquet a faire noces. Voila comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener ? Dorante Que voulez—vous dire, Madame Jourdain ? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régale 4 Madame ? Apprenez que c'est moi, je vous prie ; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison ; et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites. Monsieur Jourdain Oui, impertinente, c'est Monsieur le Comte qui donne tout ceci 4a Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui. Madame Jourdain Ce sont des chansons que cela: je sais ce que je sais. Dorante Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes. Madame Jourdain Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, et je vois assez clair ; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain 4 vous, pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grand—Dame, cela n'est ni beau ni honnête a vous, de mettre la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous. Doriméène Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottises visions de cette extravagante. Dorante Madame, hola ! Madame, ot courez—vous ? Monsieur Jourdain Madame ! Monsieur le Comte, faites—lui excuses, et tachez de la ramener... Ah ! impertinente que vous êtes ! voila de vos beaux faits ; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de Scène II 621

Oeuvres complètes . 2 chez moi des personnes de qualité.

Madame Jourdain Je me moque de leur qualité. Monsieur Jourdain Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.(On Ote la table.)Madame Jourdain, sortant. Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes. Monsieur Jourdain Vous faites bien d'éviter ma colère. Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit. Qu'est—ce que c'est que cela ? Scène II 622

Oeuvres complètes . 2 Scène III Covielle, déguisé, Monsieur Jourdain, Laquais Covielle Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous. Monsieur Jourdain Non, Monsieur. Covielle Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela. Monsieur Jourdain Moi ! Covielle Oui, vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser. Monsieur Jourdain Pour me baiser ! Covielle Oui. J'étois grand ami de feu Monsieur votre père. Monsieur Jourdain De feu Monsieur mon père ! Covielle Oui. C'étoit un fort honnête gentilhomme. Monsieur Jourdain Comment dites—vous ? Covielle Je dis que c'étoit un fort honnête, gentilhomme. Monsieur Jourdain Mon pere ! Covielle Oui. Monsieur Jourdain Vous l'avez fort connu ? Covielle Scène III 623

Oeuvres complètes . 2 Assurément. Monsieur Jourdain Et vous l'avez connu pour gentilhomme ? Covielle Sans doute. Monsieur Jourdain Je ne sais donc pas comment le monde est fait. Covielle Comment ? Monsieur Jourdain Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand. Covielle Lui marchand ! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux ; et comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtés, les faisoit apporter chez lui, et en donnoit 4 ses amis pour de l'argent. Monsieur Jourdain Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage—la, que mon père étoit gentilhomme. Covielle Je le soutiendrai devant tout le monde. Monsieur Jourdain Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ? Covielle Depuis avoir connu feu Monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde. Monsieur Jourdain Par tout le monde ! Covielle Oui. Monsieur Jourdain Je pense qu'il y a bien loin en ce pays—la. Covielle Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde. Scène III 624

Oeuvres complètes . 2 Monsieur Jourdain Quelle ? Covielle Vous savez que le fils du Grand Turc est ici ? Monsieur Jourdain Moi ? Non. Covielle Comment ? il a un train tout a fait magnifique ; tout le monde le va voir, et il a été regu en ce pays comme un seigneur d'importance. Monsieur Jourdain Par ma foi ! je ne savais pas cela. Covielle Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille. Monsieur Jourdain Le fils du Grand Turc ? Oui ; et il veut être votre gendre. Monsieur Jourdain Mon gendre, le fils du Grand Turc ! Covielle Le fils du grand Turc ; votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit: Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varabini oussere carbulath, c'est—a—dire : "N'as—tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme parisien ? " Monsieur Jourdain Le fils du Grand Turc dit cela de moi ? Covielle Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particulièrement, et que j'avois vu votre fille : "Ah ! , me dit—il, marababa sahem" ; c'est—a—dire "Ah ! que je suis amoureux d'elle ! " Monsieur Jourdain Marababa sahem veut dire "Ah ! que je suis amoureux d'elle ? " Covielle Oui. Monsieur Jourdain Par ma foi! vous faites bien le dire, car pour moi je n'aurois jamais cru que marababa sahem efit voulu dire: "Ah! que je suis amoureux d'elle ! " Voilà une langue admirable que ce turc ! Scène III 625

Oeuvres complètes . 2 Covielle Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez—vous bien ce que veut dire cacaracamouchen ? Monsieur Jourdain Cacaracamouchen ? Non. Covielle C'est—a—dire "Ma chère 4me". Monsieur Jourdain Cacaracamouchen veut dire "Ma chère ame" ? Covielle Oui. Monsieur Jourdain Voila qui est merveilleux ! Cacaracamouchen. "Ma chère 4me". Diroit—on jamais cela ? Voila qui me confond. Covielle Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et pour avoir un beau—père qui soit digne de lui, il veut vous faire Mamamouchi, qui est une certaine grande dignité de son pays. Monsieur Jourdain Mamamouchi ? Covielle Oui, Mamamouchi ; c'est—a—dire, en notre langue, Paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y arien de plus noble que cela dans le monde, et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre. Monsieur Jourdain Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements. Covielle Comment ? le voila qui va venir ici. Monsieur Jourdain Il va venir ici ? Covielle Oui ; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité. Monsieur Jourdain Voila qui est bien prompt. Covielle Son amour ne peut souffrir aucun retardement. Scène III 626

Oeuvres complètes . 2 Monsieur Jourdain Tout ce qui m'embarrasse ici ; c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui —la. Covielle Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et.... Je l'entends venir ; le voilà. Scène III 627

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Cléonte, en Turc, avec trois pages portants sa veste ; Monsieur Jourdain, Covielle, déguisé Cléonte Ambousahim oqui boraf, Iordina, salamalequi. Covielle C'est—à—dire : "Monsieur Jourdain, votre coeur soit toute l'année comme un rosier fleuri." Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays—là. Monsieur Jourdain Je suis très humble serviteur de son Altesse Turque. Covielle Carigar camboto oustin moraf. Cléonte Oustin yoc catamalequi basum base alla moran. Covielle Il dit "que le Ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents" ! Monsieur Jourdain Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités. Covielle Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram. Cléonte Bel—men. Covielle Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage. Monsieur Jourdain Tant de choses en deux mots ? Covielle Oui, la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite et il souhaite. Scène IV 628

Oeuvres complètes . 2 Scène V Dorante, Covielle Covielle Ha, ha, ha. Ma foi! cela est tout a fait drôle. Quelle dupe ! Quand il auroit appris son rôle par coeur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah! ah! Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans, dans une affaire qui s'y passe.

Dorante Ah, ah, Covielle, qui t'auroit reconnu ? Comme te voila ajusté !

Covielle Vous voyez, Ah. ah !

Dorante De quoi ris—tu ?

Covielle D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.

Dorante Comment ?

Covielle Je vous le donnerois en bien des fois, Monsieur, a deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de Monsieur Jourdain, pour porter son esprit 4 donner sa fille 4 mon maitre.

Dorante Je ne devine point le stratagème ; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

Covielle Je sais, Monsieur, que la bête vous est connue.

Dorante Apprends —moi ce que c'est.

Covielle Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place a ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste. La cérémonie turque pour ennoblir le Bourgeois se fait en danse et en musique, et compose le quatrième intermède. Le Mufti, quatre Dervis, six Turcs dansants, six Turcs musiciens, et autres joueurs d'instruments a la turque, Scène V 629

Oeuvres complètes . 2 sont les acteurs de cette cérémonie. Le Mufti invoque Mahomet avec les douze Turcs et les quatre Dervis ; après on lui amène le Bourgeois, vêtu ala turque, sans turban et sans sabre, auquel il chante ces paroles : Le Mufti Se ti sabir, Ti respondir ; Se non sabir, Tazir, tazir. Mi star Mufti : Ti qui star ti ? Non intendir : Tazir, tazir. Le Mufti demande, en même langue, aux Turcs assistants de quelle religion est le Bourgeois, et ils l'assurent qu'il est mahométan. Le Mufti invoque Mahomet en langue franque, et chante les paroles qui suivent : Le Mufti Mahametta per Giourdina Mi pregar sera é mattina : Voler far un Paladina Dé Giourdina, dé Giourdina. Dar turbanta, é dar scarcina, Con galera é brigantina, Per deffender Palestina, Mahametta, etc... Le Mufti demande aux Turcs si le Bourgeois sera ferme dans la religion mahométane, et leur chante ces paroles : Le Mufti Star bon Turca Giourdina ? Les Turcs Hi valla. Le Mufti, danse et chante ces mots : Hu la ba ba la chou ba la ba ba la da. Les Turcs répondent les mêmes vers. Le Mufti propose de donner le turban au Bourgeois, et chante les paroles qui suivent : Le Mufti Ti non star furba ? Les Turcs No, no, no. Le Mufti Non star furfanta ? Les Turcs No, no, no. Le Mufti. Donar turbanta, donar turbanta. Les Turcs répètent tout ce qu'a dit le Mufti pour donner le turban au Bourgeois. Le Mufti et les Dervis se coiffent avec des turbans de cérémonies, et l'on présente au Mufti l'Alcoran, qui fait une seconde invocation avec tout le reste des Turcs assistants ; après son invocation, il donne au Bourgeois l'épée et chante ces

Scène V 630

Oeuvres complètes . 2 paroles : Le Mufti Ti star nobilé, é non star
fabbola. Pigliar schiabbola. Les Turcs répètent les mêmes vers, mettant tous
le sabre a la main, et six d'entre eux dansent autour du Bourgeois, auquel ils
feignent de donner plusieurs coups de sabre. Le Mufti commande aux Turcs
de batonner le Bourgeois, et chante les paroles qui suivent : Le Mufti Dara,
dara, Bastonnara, bastonnara. Les Turcs répètent les mêmes vers, et lui
donnent plusieurs coups de baton en cadence. Le Mufti, après l'avoir fait
batonner, lui dit en chantant : Le Mufti Non tener honta : Questa star ultima
affronta. Les Turcs répètent les mêmes vers. Le Mufti recommence une
invocation et se retire après la cérémonie avec tous les Turcs, en dansant et
chantant avec plusieurs instruments a la turquesque. Scène V 631

Oeuvres complètes . 2 Acte V Acte V 632

Oeuvres complètes . 2 Scène | Madame Jourdain, Monsieur Jourdain
Madame Jourdain Ah! mon Dieu ! miséricorde ! Qu'est—ce que c'est donc que cela ? Quelle figure ! _ Est-ce un momon que vous allez porter ; et est—il temps d'aller en masque ? Parlez donc, qu'est—ce que c'est que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ? Monsieur Jourdain Voyez l'impertinente, de parler de la sorte 4 un Mamamouchi ! Madame Jourdain Comment donc ? Monsieur Jourdain Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire Mamamouchi. Madame Jourdain Que voulez—vous dire avec votre Mamamouchi ? Monsieur Jourdain Mamamouchi, vous dis—je. Je suis Mamamouchi. Madame Jourdain Quelle bête est—ce là ? Monsieur Jourdain Mamamouchi, c'est—a—dire, en notre langue, Paladin. Madame Jourdain Baladin ! Etes—vous en âge de danser des ballets ? Monsieur Jourdain Quelle ignorante ! Je dis Paladin: c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie. Madame Jourdain Quelle cérémonie donc ? Monsieur Jourdain Mahameta per [ordina. Madame Jourdain Qu'est—ce que cela veut dire ? Monsieur Jourdain Iordina, c'est—a—dire Jourdain. Scène | 633

Oeuvres complètes . 2 Madame Jourdain Hé bien ! quoi, Jourdain ? Monsieur Jourdain Voler far un Paladina de Iordina. Madame Jourdain Comment ? Monsieur Jourdain Dar turbanta con galera. Madame Jourdain Qu'est—ce a dire cela ? Monsieur Jourdain Per deffender Palestina. Madame Jourdain Que voulez—vous donc dire ? Monsieur Jourdain Dara dara bastonara. Madame Jourdain Qu'est—ce donc que ce jargon-la ? Monsieur Jourdain Non tener honta: questa star l'ultima affronta. Madame Jourdain Qu'est—ce que c'est donc que tout cela ? Monsieur Jourdain danse et chante. Hou la ba ba la chou ba la ba ba la da. Madame Jourdain Hélas ! mon Dieu ! mon mari est devenu fou. Monsieur Jourdain, sortant. Paix ! insolente, portez respect a Monsieur le Mamamouchi. Madame Jourdain Ou est—ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de sortir. Ah, ah, voici justement le reste de notre écu. Je ne vois que chagrin de tous les côtés. (Elle sort.) Scène | 634

Oeuvres complètes . 2 Scène II Dorante, Dorimène. Dorante Oui, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui—la. Et puis, Madame, il faut tacher servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade : c'est un fort galant homme et qui mérite que l' s'intéresse pour lui. Dorimène J'en fais, beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune Dorante Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre, et il faut bien voir si mon idée pourra réussir. Dorimène J'ai vu la des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions ; et, pour rompre le cours 4 toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous: c'en est le vrai secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage. Dorante Ah! Madame, est—il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution ? Dorimène Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fait peu, vous n'auriez pas un sou. Dorante. Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entièrement a vous, aussi bien que mon coeur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira. Dorimène J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme ; la figure en est admirable. Scène II de on 635

Oeuvres complètes . 2 Scène III Monsieur Jourdain, Dorante,
Dorimène Dorante Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame et
moi, a votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que
vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc. Monsieur Jourdain,
après avoir fait les révérences a la turque. Monsieur, je vous souhaite la
force des serpents et la prudence des lions. Dorimène J'ai été bien aise d'être
des premières, Monsieur, a venir vous féliciter du haut degré de gloire ot:
vous êtes monté. Monsieur Jourdain Madame, je vous souhaite toute l'année
votre rosier fleuri ; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux
honneurs qui m'arrivent et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici
pour vous faire les treés—humbles excuses de l'extravagance de ma femme.
Dorimène Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement ; votre
cœur lui doit être précieux, et il n'est pas étrange que la possession d'un
homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes. Monsieur Jourdain
La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.
Dorante Vous voyez, Madame, que Monsieur Jourdain n'est pas de ces gens
que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa gloire, connoître encore
ses amis. Dorimène C'est la marque d'une ame tout a fait généreuse.
Dorante Ot est donc Son Altesse Turque ? Nous voudrions bien, comme vos
amis, lui rendre nos devoirs. Monsieur Jourdain Le voila qui vient, et j'ai
envoyé querir ma fille pour lui donner la main. Scène III 636

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Cléonte, Covielle, Monsieur Jourdain, etc. Dorante Monsieur nous venons faire la révérence 4 Votre Altesse, comme amis de Monsieur votre beau—père, et l'assurer avec respect de nos très—humbles services. Monsieur Jourdain Ou est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites ! Vous verrez qu'il vous répondra, et il parle turc 4 merveille. Hola! ot diantre est—il allé ? A Cléonte.) Strouf, strif, strof, straf. Monsieur est un grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore ; et Madame une granda Dama, granda Dama. Ahi, lui, Monsieur, lui Mamamouchi françois, et Madame Mamamouchie frangoise ; je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprète. Ou allez—vous donc ? nous ne saurions rien dire sans vous. Dites—lui un peu que Monsieur et Madame sont des. personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. Vous allez voir comme il va répondre. Covielle Alabala crociam acci boram alabamen. Cléonte Catalequi tubal ourin soter amalouchan. Monsieur Jourdain Voyez—vous ? Covielle Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille ! Monsieur Jourdain Je vous l'avois bien dit, qu'il parle turc. Dorante Cela est admirable. Scène IV 637

Oeuvres complètes . 2 Scène V Lucile, Monsieur Jourdain,
Dorante, Dorimène, etc. Monsieur Jourdain Venez, ma fille, approchez—
vous, et venez donner votre main 4 Monsieur, qui vous fait l'honneur de
vous demander en mariage. Lucile Comment, mon père, comme vous voilà
fait ! _ est—ce une comédie que vous jouez ? Monsieur Jourdain Non, non,
ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine
d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. Voilà le mari que je vous donne.
Lucile A moi, mon père ! Monsieur Jourdain Oui, 4 vous : allons, touchez—
lui dans la main, et rendez grace au Ciel de votre bonheur. Lucile Je ne veux
point me marier. Monsieur Jourdain Je le veux, moi qui suis votre père.
Lucile Je n'en ferai rien. Monsieur Jourdain Ah! que de bruit ! Allons, vous
dis—je. Ca, votre main. Lucile Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point
de pouvoir qui me puisse obliger de prendre un autre mari que Cléonte ; et
je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de... (Reconnoissant
Cléonte.) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance,
et c'est 4 vous à disposer de moi selon vos volontés. Monsieur Jourdain Ah
! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir, et
voilà qui me plait, d'avoir une fille obéissante. Scène V 638

Oeuvres complètes . 2 Scène dernière Madame Jourdain,
Monsieur Jourdain, Cléonte, etc. Madame Jourdain Comment donc ? qu'est
—ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en
mariage a un carême—prenant. Monsieur Jourdain Voulez—vous vous
taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances a toutes
choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre a être raisonnable. Madame
Jourdain C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de
folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez—vous faire avec cet
assemblage ? Monsieur Jourdain Je veux marier notre fille avec le fils du
Grand Turc. Madame Jourdain Avec le fils du Grand Turc ! Monsieur
Jourdain Oui, faites—lui faire vos compliments par le truchement que voila.
Madame Jourdain Je n'ai que faire du truchement, et je lui dirai bien moi—
même a son nez qu'il n'aura point ma fille. Monsieur Jourdain Voulez—
vous vous taire, encore une fois ? Dorante. Comment, Madame Jourdain,
vous vous opposez a un bonheur comme celui—la ? Vous refusez Son
Altesse Turque pour gendre ? Monsieur Jourdain Mon Dieu, Monsieur,
méléz—vous de vos affaires. Dorimène C'est une grande gloire, qui n'est
pas a rejeter. Madame Jourdain Madame, je vous prie aussi de ne vous point
embarrasser de ce qui ne vous touche pas. Dorante C'est l'amitié que nous
avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages. Scène dernière
639

Oeuvres complètes . 2 Madame Jourdain Je me passerai bien de
votre amitié. Dorante Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.
Madame Jourdain Ma fille consent à épouser un Turc ? Dorante Sans doute.
Madame Jourdain Elle peut oublier Cléonte ? Dorante Que ne fait—on pas
pour être grand—Dame ? Madame Jourdain Je l'étranglerois de mes mains,
si elle avoit fait un coup comme celui—Ia. Monsieur Jourdain Voilà bien du
caquet. Je vous dis que ce mariage—Ia se fera. Madame Jourdain Je vous
dis, moi, qu'il ne se fera point. Monsieur Jourdain Ah! que de bruit ! Lucile
Ma mère. Madame Jourdain Allez, vous êtes une coquine. Monsieur
Jourdain Quoi ? vous la querellez de ce qu'elle m'obéit ? Madame Jourdain
Oui: elle est à moi ; aussi bien qu'à vous. Covielle Madame. Madame
Jourdain Que me voulez—vous conter, vous ? Covielle Un mot. Scène
dernière 640

Oeuvres complètes . 2 Madame Jourdain Je n'ai que faire de votre mot. Covielle, a M. Jourdain Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir 4 ce que vous voulez. Madame Jourdain Je n'y consentirai point.. Covielle Ecoutez—moi seulement. Madame Jourdain Non. Monsieur Jourdain Ecoutez—le. Madame Jourdain Non, je ne veux pas écouter. Monsieur Jourdain Il vous dira... Madame Jourdain Je ne veux point qu'il me dise rien. Monsieur Jourdain Voila une grande obstination de femme ! Cela vous fera—t—il mal, de l'entendre ? Covielle Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira. Madame Jourdain Hé bien ! quoi ? Covielle, a part. Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez—vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui—même qui est le fils du Grand Turc ? Madame Jourdain Ah, ah. Covielle Et moi Covielle qui suis le truchement ? Madame Jourdain Ah! comme cela ; je me rends. Scène dernière 641

Oeuvres complètes . 2 Covielle Ne faites pas semblant de rien.
Madame Jourdain Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage. Monsieur Jourdain Ah ! voilà tout le monde raisonnable. Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du Grand Turc. Madame Jourdain Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire. Dorante C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, Madame et moi. Madame Jourdain Je consens aussi à cela. Monsieur Jourdain C'est pour lui faire accroire. Dorante Il faut bien l'amuser avec cette feinte. Monsieur Jourdain Bon bon. Qu'on aille vite querir le notaire. Dorante Tandis qu'il viendra, et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons—en le divertissement 4 Son Altesse Turque. Monsieur Jourdain C'est fort bien avisé: allons prendre nos places. Madame Jourdain Et Nicole ? Monsieur Jourdain Je la donne au truchement ; et ma femme à qui la voudra. Covielle Monsieur, je vous remercie. Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire 4 Rome. (La comédie finit par un petit ballet qui avoit été préparé.) Ballet des nations Scène dernière 642

Oeuvres complètes . 2 Première entrée Un homme vient donner les livres du ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de gens de provinces différentes, qui crient en musique pour en avoir, et par trois Importuns, qu'il trouve toujours sur ses pas. Dialogue des gens, Qui en musique demandent des livres Tous A moi, Monsieur, a moi de grace, 4 moi, Monsieur Un livre, s'il vous plait, 4 votre serviteur. Homme du Bel Air Monsieur, distinguez—nous parmi les gens qui crient. Quelques livres ici, les Dames vous en prient. Autre homme du Bel Air Hola ! Monsieur, Monsieur, ayez la charité D'en jeter de notre côté Femme du Bel Air Mon Dieu ! qu'aux personnes bien faites On sait peu rendre honneur céans. Autre femme du Bel Air Ils n'ont des livres et des bancs Que pour Mesdames les grisettes. Gascon Aho ! l'homme aux livres, qu'on m'en vaille ! J'ai déjà le poumon usé. Bous boyez qué chacun mé raille ; Et jé suis scandalisé De boir és mains dé la canaille Cé qui m'est par bous refusé. Autre Gascon Eh cadédis ! Monseu, boyez qui l'on pit estre : Un libret, je bous prie, au varon d'Asbarat. Jé pense, mordv, qué l'é fat. N'a pas l'honneur dé mé connoistre. Le Suisse Mon'-sieur le donneur de papier, Que veul dir sty facon de fifre ? Moy l'écorchair tout mon gosieir A crieir, Sans que je pouvre afoir ein lifre : Pardy, mon foy ! Mon'-sieur, je pense fous l'estre ifre. Vieux bourgeois Babillard De tout ceci, franc et net, Je suis mal satisfait ; Et cela sans doute est laid ; Que notre fille, Si bien faite et si gentille, De tant d'amoureux l'objet, Scène dernière 643

Oeuvres complètes . N'ait pas 4 son souhait Un livre de ballet,
Pour lire le sujet Du divertissement qu'on fait, Et que toute notre famille Si
proprement s'habille, Pour, être placée au sommet, De la salle, ot l'on met
Les gens de Lantriguet De tout ceci, franc et net, Je suis mal satisfait, Et
cela sans doute est laid. Vieille bourgeoise Babillarde Il est vrai que c'est
une honte, Le sang au visage me monte, Et ce jeteur de vers qui manque au
capital L'entend fort mal ; C'est un brutal, Un vrai cheval, Franc animal, De
faire si peu de compte D'une fille qui fait l'ornement principal Du quartier
du Palais—Royal, Et que ces jours passés un comte Fut prendre la première
au bal. Il l'entend mal ; C'est un brutal, Un vrai cheval, Franc animal.
Hommes et femmes du Bel Air Ah! quel bruit ! Quel fracas ! Quel chaos !
Quel mélange ! Quelle confusion ! Quelle cohue étrange ! Quel désordre !
Quel embarras On y sèche. L'on n'y tient pas. Gascon Bentré ! jé suis a
vout. Autre Gascon J'enrage, Diou mé damne ! Suisse Ah que ly faire saif
dans sty sal de cians ! Gascon Jé murs. Scène dernière 644

Oeuvres complètes . Autre Gascon Jé perds la tramontane Suisse
Mon foy ! moy le foudrois estre hors de dedans. Vieux bourgeois Babillard
Allons, ma mie, Suivez mes pas, Je vous en prie, Et ne me quittez pas : On
fait de nous trop peu de cas, Et je suis las De ce tracas Tout ce fratrias, Cet
embarras Me pèse par trop sur les bras. S'il me prend jamais envie De
retourner de ma vie A ballet ni comédie, Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma mie, Suivez mes pas, Je vous en prie Et ne me quittez pas ; On fait
de nous trop peu de cas. Vieille bourgeoise Babillarde Allons, mon mignon,
mon fils, Regagnons notre logis, Et sortons de ce taudis, Ou l'on ne peut
être assis : Ils seront bien ébaubis Quand ils nous verront partis, Trop de
confusion régné dans cette salle, Et j'aimerois mieux être au milieu de la
Halle. Si jamais je reviens a semblable régale, Je veux bien recevoir des
soufflets plus de six. Allons, mon mignon, mon fils, Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis, Ou l'on ne peut être assis. Tous A moi, Monsieur, 4
moi de grace, 4 moi, Monsieur : Un livre, s'il vous plait, 4 votre serviteur.
Seconde entrée Les trois importuns dansent. Troisième entrée Trois
Espagnols, chantent Sé que me muero de amor, Scène dernière 645

Oeuvres completes . 2 Y solicito el dolor. Aun muriendo de
querer, De tan buen ayre adolezco, Que es mas de lo que padezco, Lo que
quiero padecer, Y no pudiendo exceder A mi deseo el rigor. Sé que me
muero de amor, Y solicito el dolor. Lisonxame la suerte Con piedad tan
advertida, Que me assegura la vida En el riesgo de la muerte. Vivir de su
golpe fuerte Es de mi salud primor. Sé que, etc. (Six Espagnols dansent.)
Trois musiciens Espagnols Ay ! que locura, con tanto rigor Quexarse de
Amor, Del nino bonito Que todo es dulcura ! Ay ! que locura ! Ay ! que
locura ! Espagnol, chantant. El dolor solicita El que al dolor se da ; Y nadie
de amor muere, Sino quien no save amar. Deux Espagnols Dulce muerie es
el amor Con correspondencia ygual ; Y si esta gozamos 0, Porque la quieres
turbar ? Un Espagnol Alegrese enamorado, Y tome mi parecer ; Que en esto
de querer, Todo es hallar el vado. Tous trois ensemble. Vaya, vaya de fiestas
! Vaya de vayle ! Alegria, alegria, alegria ! Que esto de dolor es fantasia.
Quatriéme entrée Italiens. Une musicienne italienne fait le premier récit,
dont voici les paroles : Di rigori armata il seno, Contro amor mi ribellai ;
Ma fui vinta in un baleno Scène dernière 646

Oeuvres complètes . 2 In mirar duo vaghi rai ; Ahi ! che resiste
puoco Cor di gelo a stral di fuoco ! Ma si caro, é'l mio tormento, Dolce é s'
la piaga mia, Ch'il penaré é'l mio contento, E'l sanarmi é tirannia. Ahi ! che
pit giova e piace, Quanto amor é pill vivace ! (Après l'air que la Musicienne
a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins, et un Arlequin représentent
une nuit à la manière des comédiens italiens, en cadence.) (Un Musicien
italien se joint à la Musicienne italienne, et chante avec elle les paroles qui
suivent :) Le Musicien italien Bel tempo che vola Rapisce il contento ;
D'Amor nella scola Si coglie il momento. La Musicienne Insin che florida
Ride l'età, Che pur tropp' orrida Da noi sen va. Tous deux Su cantiamo, Su
godiamo Ne' bei dì di gioventù : Perduto ben non si racquista pit. Musicien
Pupilla che vaga Mill' alme incatena Fa dolce la piaga, Felice la pena.
Musicienne Ma poiche frigida Langue l'età, Pitt l'alma rigida Fiamme non
ha. Tous deux Su cantiamo, etc. (Après le dialogue italien, les
Scaramouches et Trivelins dansent une réjouissance.) Cinquième entrée
François Premier menuet Deux musiciens poitevins, dansent et chantent les
paroles qui suivent. Ah! qu'il fait beau dans ces bocages ! Ab ! que le Ciel
donne un beau jour ! Scène dernière 647

Oeuvres complètes . Autre musicien Le rossignol, sous ces tendres feuillages, Chante aux échos son doux retour : Ce beau séjour, Ces doux ramages, Ce beau séjour Nous invite à l'amour. Second menuet Tous deux ensemble. Vois, ma Climène, Vois sous ce chêne S'entre—baiser ces oiseaux amoureux ; Ils n'ont rien dans leurs vœux Qui les gêne ; De leurs doux feux Leur âme est pleine. Qu'ils sont heureux ! Nous pouvons tous deux, Si tu le veux, Être comme eux. (Six autres François viennent après, vêtus galamment à la poitevine, trois en hommes et trois en femmes, accompagnés de huit flûtes et de hautbois, et dansent les menuets.) Sixième entrée (Tout cela finit par le mélange des trois nations, et les applaudissements en danse et en musique de toute l'assistance, qui chante les deux vers qui suivent :) Quels spectacles charmants, quels plaisirs goditons—nous ! Les Dieux mêmes, les Dieux n'en ont point de plus doux. Scène dernière 648

Oeuvres complètes . 2 Psyché Tragédie—Ballet Représentée pour le roi dans la grande salle des machines du Palais des tuileries en janvier et durant tout le carnaval de l'année 1671 par la Troupe du Roi et donnée au public sur le Théâtre de la salle du Palais—Royal, le 24^e juillet 1671
Psyché 649

Oeuvres complètes . Personnages Jupiter. Vénus. L'Amour.
Aegiale, Phaéne, Graces. Psyché. Le roi, père de Psyché. Aglaure, soeur de
Psyché. Cidippe, soeur de Psyché. Cléomène, Agénor, princes amants de
Psyché. Le zéphire. Lycas. Le Dieu d'un fleuve. Personnages 650

Oeuvres complètes . 2 Prologue La scène représente sur le devant un lieu champêtre, et dans l'enfoncement un rocher percé 4 jour, a travers duquel on voit la mer en éloignement. Flore paroît au milieu du théâtre, accompagnée de Vertumne, dieu des arbres et des fruits, et de Palaemon, dieu des eaux. Chacun de ces dieux conduit une troupe de divinités ; l'un mène a sa suite des Dryades et des Sylvains ; et l'autre des Dieux des fleuves et des Naiades. Flore chante ce récit pour inviter Vénus a descendre en terre : Ce n'est plus le temps de la guerre ; Le plus puissant des rois Interrompt ses exploits Pour donner la paix a la terre. Descendez, mère des Amours, Venez nous donner de beaux jours. (Vertumne et Palaemon, avec les divinités qui les accompagnent, joignent leurs voix a celle de Flore, et chantent ces paroles :) Choeur des divinités de la terre et des eaux, composé de Flore, Nymphes, Palaemon, Vertumne, Sylvains, Faunes, Dryades et Naiades. Nous gofitons une paix profonde ; Les plus doux jeux sont ici—bas ; On doit ce repos plein d'appas Au plus grand roi du monde. Descendez, mère des Amours, Venez nous donner de beaux jours. (Il se fait ensuite une entrée de ballet, composée de deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves et deux Naiades, après laquelle Vertumne et Palaemon chantent ce dialogue :) Vertumne Rendez-vous, beautés cruelles, Soupirez a votre tour. Palaemon Voici la reine des belles, Qui vient inspirer l'amour. Vertumne Un bel objet toujours sévère Ne se fait jamais bien aimer. Palaemon C'est la beauté qui commence de plaire ; Mais la douceur achève de charmer. Ils répètent ensemble ces derniers vers : C'est la beauté qui commence de plaire ; Mais la douceur achève de charmer. Prologue 651

Oeuvres complètes . 2 Vertumne Souffrons tous qu'Amour nous blesse ; Languissons, puisqu'il le faut. Palaemon Que sert un coeur sans tendresse ? Est-il un plus grand défaut ? Vertumne Un bel objet toujours sévère Ne se fait jamais bien aimer. Palaemon C'est la beauté qui commence de plaire, Mais la douceur achève de charmer. Flore répond au dialogue de Vertumne et de Palaemon par ce menuet et les autres Divinités y mêlent leurs danses : Est—on sage Dans le bel âge, Est—on sage De n'aimer pas ? Que sans cesse L'on se presse De goiter les plaisirs ici—bas : La sagesse De la jeunesse, C'est de savoir jouir de ses appas. L'amour charme Ceux qu'il désarme, L'Amour charme : Cédons—lui tous. Notre peine Seroit vaine De vouloir résister 4 ses coups : Quelque chaîne Qu'un amant prenne, La liberté n'a rien qui soit si doux. Vénus descend du ciel dans une grande machine avec l'Amour son fils, et deux petites Graces, nommés Aegiale et Phaéne, et les Divinités de la terre et des eaux recommencent de joindre toutes leurs voix, et continuent par leurs danses de lui témoigner la joie qu'elles ressentent 4 son abord.) Choeur de toutes les Divinités de la terre et des eaux. Nous goitons une paix profonde ; Les plus doux jeux sont ici—bas ; On doit ce repos plein d'appas Au plus grand roi du monde. Descendez, mère des Amours, Venez nous donner de beaux jours. Prologue 652

Oeuvres complètes . 2 Vénus, dans sa machine. Cessez, cessez pour moi tous vos chants d'allégresse : De si rares honneurs ne m'appartiennent pas, Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adresse Doit être réservé pour de plus doux appas. C'est une trop vieille méthode De me venir faire sa cour ; Toutes les choses ont leur tour, Et Vénus n'est plus à la mode. Il est d'autres attrait naissants Ou l'on va porter ses encens ; Psyché, Psyché la belle, aujourd'hui tient ma place ; Déjà tout l'univers s'empresse 4 l'adorer, Et c'est trop que, dans ma disgrâce, Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer. On ne balance point entre nos deux mérites ; A quitter mon parti tout s'est licencié, Et du nombreux amas de Graces favorites, Dont je trainois partout les soins et l'amitié, Il ne m'en est resté que deux des plus petites, Qui m'accompagnent par pitié. Souffrez que ces demeures sombres Prétent leur solitude aux troubles de mon coeur, Et me laissez parmi leurs ombres Cacher ma honte et ma douleur. (Flore et les autres Déités se retirent, et Vénus avec sa suite sort de sa machine.) Aegiale Nous ne savons, Déesse, comment faire, Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler : Notre respect veut se taire, Notre zèle veut parler. Vénus Parlez, mais si vos soins aspirent à me plaire, Laissez tous vos conseils pour une autre saison, Et ne parlez de ma colère Que pour dire que j'ai raison. C'étoit là, c'étoit là la plus sensible offense Que ma divinité pit jamais recevoir ; Mais j'en aurai la vengeance, Si les Dieux ont du pouvoir. Phaéne Vous avez plus que nous de clartés, de sagesse, Pour juger ce qui peut être digne de vous : Mais pour moi, j'aurois cru qu'une grande déesse Devroit moins se mettre en courroux. Vénus Et c'est là la raison de ce courroux extrême : Prologue 653

Oeuvres complètes . Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant ; Et si je n'étois pas dans ce degré suprême, Le dépit de mon coeur seroit moins violent. Moi, la fille du dieu qui lance le tonnerre, Mere du dieu qui fait aimer, Moi, les plus doux souhaits du ciel et de la terre, Et qui ne suis venue au jour que pour charmer, Moi, qui par tout ce qui respire Ai vu de tant de vœux encenser mes autels, Et qui de la beauté, par des droits immortels, Ai tenu de tout temps le souverain empire, Moi, dont les yeux ont mis deux grandes déités Au point de me céder le prix de la plus belle, Je me vois ma victoire et mes droits disputés Par une chétive mortelle ! Le ridicule excès d'un fol entêtement Va jusqu'a m'opposer une petite fille ! Sur ses traits et les miens j'essuierai constamment Un téméraire jugement ! Et du haut des cieux ou je brille, J'entendrai prononcer aux mortels prévenus : "Elle est plus belle que Vénus ! " Aegiale Voila comme l'on fait, c'est le style des hommes : Ils sont impertinents dans leurs comparaisons. Phaéne Ils ne sauroient louer, dans le siècle où nous sommes, Qu'ils n'outragent les plus grands noms. Vénus Ah ! que de ces trois mots la rigueur insolente Venge bien Junon et Pallas, Et console leurs coeurs de la gloire éclatante Que la fameuse pomme acquit 4 mes appas ! Je les vois s'applaudir de mon inquiétude, Affecter 4 toute heure un ris malicieux, Et, d'un fixe regard, chercher avec étude Ma confusion dans mes yeux. Leur triomphante joie, au fort d'un tel outrage, Semble me venir dire, insultant mon courroux : "Vante, vante, Vénus, les traits de ton visage ; Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous ; Mais, par le jugement de tous, Une simple mortelle a sur toi l'avantage." Ah! ce coup—la m'achève, il me perce le coeur, Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales ; Et c'est trop de surcroit 4 ma vive douleur, Que le plaisir de mes rivaux. Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit, Prologue 654

Oeuvres complètes . 2 Et si jamais je te fus chère, Si tu portes un
coeur a sentir le dépit Qui trouble le coeur d'une mère Qui si tendrement te
chérit, Emploie, emploie ici l'effort de ta puissance A soutenir mes intérêts,
Et fais 4 Psyché par tes traits Sentir les traits de ma vengeance. Pour rendre
son coeur malheureux, Prends celui de tes traits le plus propre a me plaire,
Le plus empoisonné de ceux Que tu lances dans ta colère. Du plus bas, du
plus vil, du plus affreux mortel Fais que jusqu'a la rage elle soit
enflammée, Et qu'elle ait 4 souffrir le supplice cruel D'aimer et n'être point
aimée. L'Amour Dans le monde on n'entend que plaintes de l'Amour : On
m'impute partout mille fautes commises ; Et vous ne croiriez point le mal et
les sottises Que l'on dit de moi chaque jour. Si pour servir votre colère...
Vénus Va, ne résiste point aux souhaits de ta mere ; N'applique tes
raisonnements Qu'a chercher les plus prompts moments De faire un
sacrifice 4 ma gloire outragée. Pars, pour toute réponse a mes
empressements, Et ne me revois point que je ne sois vengée. (L'Amour
s'envole, et Vénus se retire avec les Graces.) La scène est changée en une
grande ville, ot l'on découvre, des deux côtés, des palais et des maisons de
différents ordres d'architecture. Prologue 655

Oeuvres complètes . Scène | Aglaure, Cidippe Aglaure. Il est des maux, ma soeur, que le silence aigrit ; Laissons, laissons parler mon chagrin et le vdtre, Et de nos coeurs l'un a l'autre Exhalons le cuisant dépit : Nous nous voyons soeurs d'infortune, Et la vêtre et la mienne ont un si grand rapport, Que nous pouvons mêler toutes les deux en une, Et dans notre juste transport, Murmurer a plainte commune Des cruautés de notre sort. Quelle fatalité secrète, Ma soeur, soumet tout l'univers Aux attraits de notre cadette, Et de tant de princes divers Qu'en ces lieux la fortune jette, N'en présente aucun a nos fers ? Quoi ? voir de toutes parts pour lui rendre les armes Les coeurs se précipiter, Et passer devant nos charmes Sans s'y vouloir arrêter ? Quel sort ont nos yeux en partage, Et qu'est—ce qu'ils ont fait aux Dieux, De ne jouir d'aucun hommage Parmi tous ces tributs de soupirs glorieux Dont le superbe avantage Fait triompher d'autres yeux ? Est—il pour nous, ma soeur, de plus rude disgrâce Que de voir tous les coeurs mépriser nos appas, Et l'heureuse Psyché jouir avec audace D'une foule d'amants attachés a ses pas ? Cidippe Ah! ma soeur, c'est une aventure A fa Et tous les maux de la nature Ne sont rien en comparaison. Pour moi, j'en suis souvent jusqu'a verser des larmes ; Tout plaisir, tout repos, par 14 m'est arraché ; Contre un pareil malheur ma constance est sans armes ; Toujours 4 ce chagrin mon esprit attaché Me tient devant les yeux la honte de nos charmes, Et le triomphe de Psyché. La nuit, il m'en repasse une idée éternelle Qui sur toute chose prévaut ; Scène | 657

Oeuvres complètes . Rien ne me peut chasser cette image cruelle,
Et dès qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle, Dans mon esprit aussitôt
Quelque songe la rappelle, Qui me réveille en sursaut. Cidippe Ma soeur,
voilà mon martyre ; Dans vos discours je me voi, Et vous venez là de dire
Tout ce qui se passe en moi. Aglaure Mais encor, raisonnons un peu sur
cette affaire. Quels charmes si puissants en elle sont épars, Et par ou, dites
—moi, du grand secret de plaire L'honneur est—il acquis 4 ses moindres
regards ? Que voit—on dans sa personne, Pour inspirer tant d'ardeurs ?
Quel droit de beauté lui donne L'empire de tous les coeurs ? Elle a quelques
attraits, quelque éclat de jeunesse, On en tombe d'accord, je n'en
disconviens pas ; Mais lui cède—t—on fort pour quelque peu d'ainesse, Et
se voit—on sans appas ? Est—on d'une figure à faire qu'on se raille ? N'a—t
—on point quelques traits et quelques agréments, Quelque teint, quelques
yeux, quelque air et quelque taille À pouvoir dans nos fers jeter quelques
amants ? Ma soeur, faites—moi la grace De me parler franchement : Suis—
je faite d'un air, à votre jugement, Que mon mérite au sien doive céder la
place, Et dans quelque ajustement Trouvez—vous qu'elle m'efface ? Qui,
vous ma soeur ? Nullement. Hier à la chasse, près d'elle, Je vous regardai
longtemps, Et, sans vous donner d'encens, Vous me parîtes plus belle. Mais
moi, dites, ma soeur, sans me vouloir flatter, Sont—ce des visions que je me
mets en tête, Quand je me crois taillée 4 pouvoir mériter La gloire de
quelque conquête ? Aglaure Vous, ma soeur, vous avez, sans nul
déguisement, Tout ce qui peut causer une amoureuse flamme ; Vos
moindres actions brillent d'un agrément Dont je me sens toucher l'ame ; Et
je serois votre amant, Scène | 658

Oeuvres complètes . 2 Si j'étois autre que femme. Cidippe D'ow vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous deux. Qu'a ses premiers regards les coeurs rendent les armes, Et que d'aucun tribut de soupirs et de vœux On ne fait honneur a nos charmes ? Aglaure Toutes les dames d'une voix Trouvent ses attraits peu de chose, Et du nombre d'amants qu'elle tient sous ses lois, Ma soeur, j'ai découvert la cause. Cidippe Pour moi, je la devine, et l'on doit présumer Qu'il faut que la—dessous soit caché du mystère : Ce secret de tout enflammer N'est point de la nature un effet ordinaire ; L'art de la Thessalie entre dans cette affaire, Et quelque main a su sans doute lui former Un charme pour se faire aimer. Aglaure Sur un plus fort appui ma croyance se fonde, Et le charme qu'elle a pour attirer les coeurs, C'est un air en tout temps désarmé de rigueurs, Des regards caressants que la bouche seconde, Un souris chargé de douceurs Qui tend les bras 4 tout le monde, Et ne vous promet que faveurs. Notre gloire n'est plus aujourd'hui conservée, Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertés, Qui, par un digne essai d'illustres cruautés, Vouloient voir d'un amant la constance éprouvée. De tout ce noble orgueil qui nous seyoit si bien, On est bien descendu dans le siècle o0 nous sommes, Et l'on en est réduite a n'espérer plus rien, A moins que l'on se jette a la tête des hommes. Cidippe Oui, voila le secret de l'affaire, et je voi Que vous le prenez mieux que moi. C'est pour nous attacher a trop de bienséance, Qu'aucun amant, ma soeur, a nous ne veut venir, Et nous voulons trop soutenir L'honneur de notre sexe et de notre naissance. Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit ; L'espoir, plus que l'amour, est ce qui les attire, Et c'est par la que Psyché nous ravit Tous les amants qu'on voit sous son empire. Scène | 659

Oeuvres complètes . 2 Suivons, suivons l'exemple, ajustons—
nous au temps, Abaissons—nous, ma soeur, a faire des avances, Et ne
ménageons plus de tristes bienséances Qui nous Gtent les fruits du plus
beau de nos ans. Aglaure J'approuve la pensée, et nous avons matière D'en
faire l'épreuve première Aux deux princes qui sont les derniers arrivés. Il
sont charmants, ma soeur, et leur personne entière Me... Les avez—vous
observés ? Cidippe Ah! ma soeur, ils sont faits tous deux d'une manière,
Que mon ame... Ce sont deux princes achevés. Aglaure Je trouve qu'on
pourroit rechercher leur tendresse, Sans se faire déshonneur. Cidippe Je
trouve que sans honte une belle princesse Leur pourroit donner son coeur.
Scène | 660

Oeuvres complètes . Scène II Cléomène, Agénor, Aglaure,
Cidippe Aglaure Les voici tous deux, et j'admire Leur air et leur ajustement.
Cidippe Ils ne démentent nullement Tout ce que nous venons de dire.
Aglaure D'ou vient, Princes, d'oti vient que vous fuyez ainsi ? Prenez—
vous l'épouvante en nous voyant paroître ? Cléomène On nous faisoit croire
qu'ici La princesse Psyché, Madame, pourroit être. Aglaure Tous ces lieux
n'ont—ils rien d'agréable pour vous, Si vous ne les voyez ornés de sa
présence ? Agénor Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux ; Mais
nous cherchons Psyché dans notre impatience. Cidippe Quelque chose de
bien pressant Vous doit a la chercher pousser tous deux sans doute.
Cléomène Le motif est assez puissant, Puisque notre fortune enfin en
dépend toute. Aglaure Ce seroit trop a nous que de nous informer Du secret
que ces mots nous peuvent enfermer. Cléomène Nous ne prétendons point
en faire de mysteère ; Aussi bien malgré nous paroîtroit—il au jour, Et le
secret ne dure guère, Madame, quand c'est de l'amour. Cidippe Sans aller
plus avant, Princes, cela veut dire Que vous aimez Psyché tous deux. Scène
II 661

Oeuvres complètes . Agénor Tous deux soumis à son empire,
Nous allons de concert lui découvrir nos feux. Aglaure C'est une nouveauté
sans doute assez bizarre, Que deux rivaux si bien unis. Cléomène Il est vrai
que la chose est rare, Mais non pas impossible 4 deux parfaits amis. Cidippe
Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle, Et n'y trouvez—vous point
à séparer vos vœux ? Aglaure Parmi l'éclat du sang, vos yeux n'ont—ils vu
qu'elle A pouvoir mériter vos feux ? Cléomène Est-ce que l'on consulte au
moment qu'on s'enflamme ? Choisit—on qui l'on veut aimer ? Et pour
donner toute son âme, Regarde—t—on quel droit on a de nous charmer ?
Agénor Sans qu'on ait le pouvoir d'élire, On suit, dans une telle ardeur,
Quelque chose qui nous attire, Et lorsque l'amour touche un cœur, On n'a
point de raisons à dire. Aglaure En vérité, je plains les fâcheux embarras Ou
je vois que vos cœurs se mettent : Vous aimez un objet dont les riants appas
Mélèront des chagrins 4 l'espoir qu'ils vous jettent, Et son cœur ne vous
tiendra pas Tout ce que ses yeux vous promettent. Cidippe L'espoir qui vous
appelle au rang de ses amants Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle
étale ; Et c'est pour essayer de très—fâcheux moments, Que les soudains
retours de son âme inégale. Aglaure Un clair discernement de ce que vous
valez Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide, Scène II 662

Oeuvres complètes . Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez, Avec d'autant d'attraits, une ame plus solide. Cidippe Par un choix plus doux de moitié Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié. Et l'on voit en vous deux un mérite si rare, Qu'un tendre avis veut bien prévenir par pitié Ce que votre coeur se prépare. Cléomène Cet avis généreux fait pour nous éclater Des bontés qui nous touchent l'ame ; Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame, De ne pouvoir en profiter. Agénor Votre illustre pitié veut en vain nous distraire D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet ; Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait, Il n'est rien qui le puisse faire. Cidippe Il faut que le pouvoir de Psyché... La voici. Scène II 663

Oeuvres complètes . Scène III Psyché, Cidippe, Aglaure,
Cléomène, Agénor Cidippe Venez jouir, ma soeur, de ce qu'on vous apprête.
Aglaure Préparez vos attraits 4 recevoir ici Le triomphe nouveau d'une
illustre conquête. Cidippe Ces princes ont tous deux si bien senti vos coups,
Qu'a vous le découvrir leur bouche se dispose. Psyché Du sujet qui les tient
si rêveurs parmi nous Je ne me croyois pas la cause, Et j'aurois cru toute
autre chose En les voyant parler 4 vous. Aglaure N'ayant ni beauté, ni
naissance A pouvoir mériter leur amour et leurs soins, Ils nous favorisent au
moins De l'honneur de la confidence. Cléomène L'aveu qu'il nous faut faire
4 vos divins appas Est sans doute, Madame, un aveu téméraire ; Mais tant
de coeurs près du trépas Sont par de tels aveux forcés 4 vous déplaire, Que
vous êtes réduite a ne les punir pas Des foudres de votre colère. Vous voyez
en nous deux amis Qu'un doux rapport d'humeurs sut joindre dès l'enfance ;
Et ces tendres liens se sont vus affermis Par cent combats d'estime et de
reconnaissance. Du Destin ennemi les assauts rigoureux, Les mépris de la
mort, et l'aspect des supplices, Par d'illustres éclats de mutuels offices, Ont
de notre amitié signalé les beaux noeuds : Mais 4 quelques essais qu'elle se
soit trouvée, Son grand triomphe est en ce jour, Et rien ne fait tant voir sa
constance éprouvée, Que de se conserver au milieu de l'amour. Oui, malgré
tant d'appas, son illustre constance Aux lois qu'elle nous fait a soumis tous
nos vœux ; Elle vient d'une douce et pleine déférence Scène III 664

Oeuvres complètes . Remettre a votre choix le succès de nos feux
; Et, pour donner un poids a notre concurrence Qui des raisons d'Etat
entraîne la balance Sur le choix de l'un de nous deux, Cette même amitié
s'offre, sans répugnance, D'unir nos deux Etats au sort du plus heureux.
Agénor Oui, de ces deux Etats, Madame, Que sous votre heureux choix
nous nous offrons d'unir, Nous voulons faire 4 notre flamme Un secours
pour vous obtenir. Ce que pour ce bonheur, près du Roi votre père, Nous
nous sacrifions tous deux N'a rien de difficile 4 nos coeurs amoureux, Et
c'est au plus heureux faire un don nécessaire D'un pouvoir dont le
malheureux Madame, n'aura plus affaire. Psyché Le choix que vous
m'offrez, Princes, montre 4 mes yeux De quoi remplir les vœux de l'ame la
plus fière, Et vous me le parez tous deux d'une manière Qu'on ne peut rien
offrir qui soit plus précieux. Vos feux, votre amitié, votre vertu suprême,
Tout me relève en vous l'offre de votre foi, Et j'y vois un mérite a s'opposer
lui-même A ce que vous voulez de moi. Ce n'est pas a mon coeur qu'il faut
que je défère Pour entrer sous de tels liens ; Ma main, pour se donner,
attend l'ordre d'un père, Et mes soeurs ont des droits qui vont devant les
miens. Mais si l'on me rendoit sur mes vœux absolue, Vous y pourriez avoir
trop de part a la fois, Et toute mon estime entre vous suspendue Ne pourroit
sur aucun laisser tomber mon choix. A l'ardeur de votre poursuite Je
répondrois assez de mes vœux les plus doux ; Mais c'est parmi tant de
mérite Trop que deux coeurs pour moi, trop peu qu'un coeur pour vous. De
mes plus doux souhaits j'aurois l'ame génée A l'effort de votre amitié, Et j'y
vois l'un de vous prendre une destinée A me faire trop de pitié. Oui, Princes,
a tous ceux dont l'amour suit le v6tre Je vous préférerois tous deux avec
ardeur ; Mais je n'aurois jamais le coeur De pouvoir préférer l'un de vous
deux a l'autre. A celui que je choisirois Ma tendresse feroit un trop grand
sacrifice, Et je m'imputerois a barbare injustice Scène III 665

Oeuvres complètes . Le tort qu'a l'autre je ferois. Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame, Pour en faire aucun malheureux, Et vous devez chercher dans l'amoureuse flamme Le moyen d'être heureux tous deux. Si votre coeur me considère Assez pour me souffrir de disposer de vous, J'ai deux soeurs capables de plaire, Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux, Et l'amitié me rend leur personne assez chère, Pour vous souhaiter leurs époux. Cléomène Un coeur dont l'amour est extrême Peut—il bien consentir, hélas ! D'être donné par ce qu'il aime ? Sur nos deux coeurs, Madame, a vos divins appas Nous donnons un pouvoir suprême ; Disposez—en pour le trépas, Mais pour une autre que vous—même Ayez cette bonté de n'en disposer pas. Agénor Aux Princesses, Madame, on feroit trop d'outrage, Et c'est pour leurs attraits un indigne partage Que les restes d'une autre ardeur : Il faut d'un premier feu la pureté fideèle, Pour aspirer 4 cet honneur Ou votre bonté nous appelle, Et chacune mérite un coeur Qui n'ait soupiré que pour elle. Aglaure Il me semble, sans nul courroux, Qu'avant que de vous en défendre, Princes, vous deviez bien attendre Qu'on se fait expliqué sur vous. Nous croyez—vous un coeur si facile et si tendre ? Et lorsqu'on parle ici de vous donner a nous, Savez—vous si l'on veut vous prendre ? Cidippe Je pense que l'on a d'assez hauts sentiments Pour refuser un coeur qu'il faut qu'on sollicite, Et qu'on ne veut devoir qu'a son propre mérite La conquête de ses amants. Psyché J'ai cru pour vous, mes soeurs, une gloire assez grande, Si la possession d'un mérite si haut... Scène III 666

Oeuvres complètes . Scène IV Lycas, Psyché, Aglaure, Cidippe,
Cléomène, Agénor Lycas Ah! Madame ! Psyché Qu'as—tu ? Lycas Le Roi...
Psyché Quoi ? Lycas Vous demande. Psyché De ce trouble si grand que faut
—il que j'attende ? Lycas Vous ne le saurez que trop tot. Psyché Hélas ! que
pour le Roi tu me donnes à craindre ! Lycas Ne craignez que pour vous,
c'est vous que l'on doit plaindre. Psyché C'est pour louer le Ciel et me voir
hors d'effroi De savoir que je n'aye à craindre que pour moi. Mais apprends
—moi, Lycas, le sujet qui te touche. Lycas Souffrez que j'obéisse à qui
m'envoie ici, Madame, et qu'on vous laisse apprendre de sa bouche Ce qui
peut m'affliger ainsi. Psyché Allons savoir sur quoi l'on craint tant ma
foiblesse. Scène IV 667

Oeuvres complètes . Scène V Aglaure, Cidippe, Lycas Aglaure Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu, Dis—nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse. Lycas Hélas ! ce grand malheur dans la cour répandu, Voyez—le vous—même, Princesse, Dans l'oracle qu'au Roi les Destins ont rendu. Voici ses propres mots, que la douleur, Madame, A gravés au fond de mon ame : Que l'on ne pense nullement A vouloir de Psyché conclure l'hyménée ; Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement En pompe funébre menée, Et que de tous abandonnée, Pour époux elle attende en ces lieux constamment Un monstre dont on a la vue empoisonnée, Un serpent qui répand son venin en tous lieux, Et trouble dans sa rage et la terre et les cieux. Après un arrêt si sévère, Je vous quitte, et vous laisse a juger entre vous Si par de plus cruels et plus sensibles coups Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur colére. Scène V 668

Oeuvres complètes . Scène VI Aglaure, Cidippe Cidippe Ma
soeur, que sentez—vous a ce soudain malheur Ou nous voyons Psyché par
les Destins plongée ? Aglaure Mais vous, que sentez—vous, ma soeur ?
Cidippe A ne vous point mentir, je sens que dans mon coeur Je n'en sui pas
trop affligée. Aglaure Moi, je sens quelque chose au mien Qui ressemble
assez 4 la joie. Allons, le Destin nous envoie Un mal que nous pouvons
regarder comme un bien. Scène VI 669

Oeuvres complètes . 2 Premier intermède Premier intermède 670

Oeuvres complètes . 2 La scene est... La scène est changée en des rochers affreux, et fait voir en éloignement une grotte effroyable. C'est dans ce désert que Psyché doit être exposée, pour obéir à l'oracle. Une troupe de personnes affligées y viennent déplorer sa disgrâce. Une partie de cette troupe désolée témoigne sa pitié par des plaintes touchantes, et par des concerts lugubres, et l'autre exprime sa désolation par une danse pleine de toutes les marques du plus violent désespoir. Plaintes en italien chantées par une femme désolée, et deux hommes affligés Femme désolée Deh !
piangete al pianto mio, Sassi duri, antiche selve, Lagrimate, fonti e belve,
D'un bel voto il fato rio. Premier homme affligé Ahi dolore ! Second
homme affligé Ahi martire ! Premier homme affligé Cruda morte, Second
homme affligé Empia sorte, Tous trois Che condanni a morir tanta belta !
Cieli, stelle, ahi crudelta ! Second homme affligé Com'esser puo fra voi, o
Numi eterni, Chi voglia estinta una belta innocente ? Ahi ! che tanto rigor,
Cielo inclemente, Vince di crudelta gli stessi Inferni. Premier homme
affligé Nume fiero ! Second homme affligé Dio severo ! Ensemble Perche
tanto rigor La scène est... 671

Oeuvres complètes . 2 Contro innocente cor ? Ahi ! sentenza
inudita, Dar morte a la belta, ch'altrui da vita ! Femme désolée Ahi!
ch'indarno si tarda ! Non resiste a li Dei mortale affetto ; Alto impero ne
sforza : Ove commanda il Ciel, l'uom cede a forza. Ahi dolore ! etc. Come
sopra. (Ces plaintes sont entrecoupées et finies par une entrée de ballet de
huit personnes affligées.) La scène est... 672

Oeuvres complètes . Scène | Le Roi, Psyché, Aglaure, Cidippe,
Lycas, Suite Psyché De vos larmes, Seigneur, la source m'est bien chère :
Mais c'est trop aux bontés que vous avez pour moi Que de laisser régner les
tendresses de père Jusque dans les yeux d'un grand roi. Ce qu'on vous voit
ici donner à la nature Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure, Et
j'en dois refuser les touchantes faveurs : Laissez moins sur votre sagesse
Prendre d'empire 4 vos douleurs, Et cessez d'honorer mon destin par des
pleurs Qui dans le cœur d'un roi montrent de la faiblesse. Le roi Ah! ma
fille, 4 ces pleurs laisse mes yeux ouverts ; Mon deuil est raisonnable, encor
qu'il soit extrême ; Et lorsque pour toujours on perd ce que je perds, La
sagesse, crois—moi, peut pleurer elle-même. En vain l'orgueil du diadème
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers, En vain de la raison les
secours sont offerts, Pour vouloir d'un oeil sec voir mourir ce qu'on aime :
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers, Et c'est brutalité plus que vertu
suprême Je ne veux point dans cette adversité Parer mon cœur
d'insensibilité, Et cacher l'ennui qui me touche : Je renonce à la vanité De
cette dureté farouche Que l'on appelle fermeté. Et de quelque façon qu'on
nomme Cette vive douleur dont je ressens les coups, Je veux bien l'étaler,
ma fille, aux yeux de tous, Et dans le cœur d'un roi montrer le cœur d'un
homme. Psyché Je ne mérite pas cette grande douleur : Opposez, opposez
un peu de résistance Aux droits qu'elle prend sur un cœur Dont mille
événements ont marqué la puissance. Quoi ? faut—il que pour moi vous
renonciez, Seigneur, A cette royale constance Dont vous avez fait voir dans
les coups du malheur Une fameuse expérience ? Scène | 674

Oeuvres complètes . Le roi La constance est facile en mille occasions. Toutes les révolutions Ou nous peut exposer la fortune inhumaine, La perte des grandeurs, les persécutions, Le poison de l'envie, et les traits de la haine, N'ont rien que ne puissent sans peine Braver les résolutions D'une ame et la raison est un peu souveraine ; Mais ce qui porte des rigueurs A faire succomber les coeurs Sous le poids des douleurs amères, Ce sont, ce sont les rudes traits De ces fatalités sévères Qui nous enlèvent pour jamais Les personnes qui nous sont chères. La raison contre de tels coups N'offre point d'armes secourables ; Et voila des Dieux en courroux Les foudres les plus redoutables Qui se puissent lancer sur nous. Psyché Seigneur, une douceur ici vous est offerte : Votre hymen a reçu plus d'un présent des Dieux, Et, par une faveur ouverte, Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant 4 vos yeux, Dont ils n'aient pris le soin de réparer la perte. Il vous reste de quoi consoler vos douleurs ; Et cette loi du Ciel que vous nommez cruelle Dans les deux Princesses mes soeurs Laisse a l'amitié paternelle Ou placer toutes ses douceurs. Le roi Ah! de mes maux soulagement frivole ! Rien, rien ne s'offre 4 moi qui de toi me console ; C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts, Et dans un destin si funeste Je regarde ce que je perds, Et ne vois point ce qui me reste. Psyché Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux, Seigneur, il faut régler les nôtres, Et je ne puis vous dire, en ces tristes adieux, Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres. Ces Dieux sont maîtres souverains Des présents qu'ils daignent nous faire : Ils ne les laissent dans nos mains Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire : Scène | 675

Oeuvres complètes . Lorsqu'ils viennent les retirer, On n'a nul droit de murmurer Des graces que leur main ne veut plus nous étendre. Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait 4 vos vœux ; Et quand par cet arrêt ils veulent me reprendre, Ils ne vous Gtent rien que vous ne teniez d'eux, Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre. Le roi Ah! cherche un meilleur fondement Aux consolations que ton coeur me présente, Et de la fausseté de ce raisonnement Ne fais point un accablement A cette douleur si cuisante Dont je souffre ici le tourment. Crois—tu la me donner une raison puissante Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux ? Et dans le procédé des Dieux Dont tu veux que je me contente, Une rigueur assassnante Ne paroît—elle pas aux yeux ? Vois l'état ot ces Dieux me forcent a te rendre, Et l'autre oti te regut mon coeur infortuné : Tu connoitras par la qu'ils me viennent reprendre Bien plus que ce qu'ils m'ont donné. Je recus d'eux en toi, ma fille, Un présent que mon coeur ne leur demandoit pas ; J'y trouvois alors peu d'appas, Et leur en vis sans joie accroître ma famille. Mais mon coeur, ainsi que mes yeux, S'est fait de ce présent une douce habitude : J'ai mis quinze ans de soins, de veilles et d'étude A me le rendre précieux ; Je l'ai paré de l'aimable richesse De mille brillantes vertus ; En lui j'ai renfermé par des soins assidus Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse ; A lui j'ai de mon ame attaché la tendresse ; J'en ai fait de ce coeur le charme et l'allégresse, La consolation de mes sens abattus, Le doux espoir de ma vieillesse. Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux, Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte ? Ah! leur pouvoir se joue avec trop de rigueur Des tendresses de notre coeur : Pour m'ôter leur présent, leur falloît—il attendre Que j'en eusse fait tout mon bien ? Ou plutdt, s'ils avoient dessein de le reprendre, N'efit—il pas été mieux de ne me donner rien ? Scène | 676

Oeuvres complètes . 2 Psyché Seigneur, redoutez la colère De ces Dieux contre qui vous osez éclater. Le roi Après ce coup que peuvent—ils me faire ? Ils m'ont mis en état de ne rien redouter. Psyché Ah! seigneur, je tremble des crimes Que je vous fais commettre, et je dois me hair... Le roi Ah! qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes : Ce m'est assez d'effort que de leur obéir ; Ce doit leur être assez que mon coeur t'abandonne Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux, Sans prétendre gêner la douleur que me donne L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux. Mon juste désespoir ne sauroit se contraindre ; Je veux, je veux garder ma douleur a jamais, Je veux sentir toujours la perte que je fais, De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre, Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer Ce que tout l'univers ne peut me réparer. Psyché Ah! de grace, Seigneur, épargnez ma foiblesse : J'ai besoin de constance en l'état oti je suis ; Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis Des larmes de votre tendresse ; Seuls, ils sont assez forts, et c'est trop pour mon coeur De mon destin et de votre douleur. Le roi Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable. Voici l'instant fatal de m'arracher de toi : Mais comment prononcer ce mot épouvantable ? Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi ; Une rigueur inévitable M'oblige a te laisser en ce funeste lieu. Adieu : je vais... Adieu. Ce qui suit, jusqu'a la fin de la pièce, est de M. C..., a la réserve de la première scène du troisième acte, qui est de la même main que ce qui a précédé. Scène | 677

Oeuvres complètes . Scène II Psyché, Aglaure, Cidippe Psyché
Suivez le Roi, mes soeurs : vous essuiez ses larmes, Vous adoucirez ses
douleurs ; Et vous Il'accableriez d'alarmes Si vous vous exposiez encore 4
mes malheurs. Conservez—lui ce qui lui reste : Le serpent que j'attends
peut vous être funeste, Vous envelopper dans mon sort, Et me porter en
vous une seconde mort. Le Ciel m'a seule condamnée A son haleine
empoisonnée ; Rien ne sauroit me secourir, Et je n'ai pas besoin d'exemple
pour mourir. Aglaure Ne nous enviez pas ce cruel avantage De confondre
nos pleurs avec vos déplaisirs, De mêler nos soupirs 4 vos derniers soupirs :
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage. Psyché C'est vous perdre
inutilement. Cidippe C'est en votre faveur espérer un miracle, Ou vous
accompagner jusques au monument. Psyché Que peut—on se promettre
après un tel oracle ? Aglaure Un oracle jamais n'est sans obscurité : On
l'entend d'autant moins que mieux on croit l'entendre Et peut—être, après
tout, n'en devez—vous attendre Que gloire et que félicité. Laissez—nous
voir, ma soeur, par une digne issue, Cette frayeur mortelle heureusement
décue, Ou mourir du moins avec vous, Si le Ciel 4 nos vœux ne se montre
plus doux. Psyché Ma soeur, écoutez mieux la voix de la nature Qui vous
appelle auprès du Roi. Vous m'aimez trop, le devoir en murmure ; Vous en
savez l'indispensable loi : Scène II 678

Oeuvres complètes . Un père vous doit être encor plus cher que moi. Rendez—vous toutes deux l'appui de sa vieillesse : Vous lui devez chacune un gendre et des neveux ; Mille rois à l'envi vous gardent leur tendresse, Mille rois à l'envi vous offriront leurs vœux. L'oracle me veut seule, et seule aussi je veux Mourir, si je puis, sans foiblesse, Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux De ce que, malgré moi, la nature m'en laisse. Aglaure Partager vos malheurs, c'est vous importuner ? Cidippe J'ose dire un peu plus, ma soeur, c'est vous déplaire ? Psyché Non, mais enfin c'est me gêner, Et peut—être du Ciel redoubler la colère. Aglaure Vous le voulez, et nous partons. Daigne ce même Ciel, plus juste et moins sévère, Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons, Et que notre amitié sincère, En dépit de l'oracle et malgré vous, espère. Psyché Adieu. C'est un espoir, ma soeur, et des souhaits Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais. Scène II

679

Oeuvres complètes . Scène III Psyché, seule. Enfin, seule et toute
4 moi—même, Je puis envisager cet affreux changement Qui du haut d'une
gloire extrême Me précipite au monument. Cette gloire étoit sans seconde,
L'éclat s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du monde ; Tout ce qu'il a de
rois sembloient faits pour m'aimer ; Tous leur sujets me prenant pour
déesse, Commengoient a m'accoutumer Aux encens qu'ils m'offroient sans
cesse ; Leurs soupirs me suivoient sans qu'il m'en coïtat rien ; Mon ame
restoit libre en captivant tant d'ames, Et j'étois, parmi tant de flammes,
Reine de tous les coeurs, et maitresse du mien. O Ciel ! m'auriez—vous fait
un crime De cette insensibilité ? Déployez—vous sur moi tant de sévérité,
Pour n'avoir a leurs vœux rendu que de Il'estime ? Si vous m'imposiez cette
loi Qu'il fallit faire un choix pour ne pas vous déplaire, Puisque je ne
pouvois le faire, Que ne le faisiez—vous pour moi ? Que ne m'inspiriez—
vous ce qu'inspire a tant d'autres Le mérite, l'amour, et... Mais que vois—je
ici ? Scène III 680

Oeuvres complètes . Scène IV Cléomène, Agénor, Psyché
Cléomène Deux amis, deux rivaux, dont l'unique souci Est d'exposer leurs
jours pour conserver les vôtres. Psyché Puis—je vous écouter, quand j'ai
chassé deux soeurs ? Princes, contre le Ciel pensez—vous me défendre ?
Vous livrer au serpent qu'ici je dois attendre, Ce n'est qu'un désespoir qui
sied mal aux grands coeurs ; Et mourir alors que je meurs, C'est accabler
une 4me tendre Qui n'a que trop de ses douleurs. Agénor Un serpent n'est
pas invincible : Cadmus, qui n'aimoit rien, défit celui de Mars. Nous
aimons, et l'Amour sait rendre tout possible Au coeur qui suit ses étendards,
A la main dont lui-même il conduit tous les dards. Psyché Voulez—vous
qu'il vous serve en faveur d'une ingrate Que tous ses traits n'ont pu toucher
? Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate, Et vous aide à m'en
arracher ? Quand même vous m'auriez servie, Quand vous m'auriez rendu
la vie, Quel fruit espérez—vous de qui ne peut aimer ? Cléomène Ce n'est
point par l'espoir d'un si charmant salaire Que nous nous sentons animer ;
Nous ne cherchons qu'à satisfaire Aux devoirs d'un amour qui n'ose
présumer Que jamais, quoi qu'il puisse faire, Il soit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflammer. Vivez, belle princesse, et vivez pour un autre :
Nous le verrons d'un oeil jaloux ; Nous en mourrons, mais d'un trépas plus
doux Que s'il nous falloit voir le vôtre ; Et si nous ne mourrons en vous
sauvant le jour, Quelque amour qu'a nos yeux vous préféreriez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur et d'amour. Scène IV 681

Oeuvres complètes . Psyché Vivez, Princes, vivez, et de ma destinée Ne songez plus a rompre ou partager la loi : Je crois vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi, Le Ciel m'a seule condamnée. Je pense ouïr déjà les mortels sifflements De son ministre qui s'approche ; Ma frayeur me le peint, me l'offre 4 tous moments Et, maitresse qu'elle est de tous mes sentiments, Elle me le figure au haut de cette roche. J'en tombe de foiblesse, et mon coeur abattu Ne soutient plus qu'a peine un reste de vertu. Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne. Agénor Rien ne s'offre 4 nos yeux encor qui les étonne, Et quand vous vous peignez un si proche trépas, Si la force vous abandonne, Nous avons des coeurs et des bras Que l'espoir n'abandonne pas. Peut—être qu'un rival a dicté cet oracle, Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu : Ce ne seroit pas un miracle Que pour dieu muet un homme eût répondu, Et dans tous les climats on n'a que trop d'exemples Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchants dans les temples. Cléomène Laissez—nous opposer au lache ravisseur, A qui le sacrilège indignement vous livre, Un amour qu'a le Ciel choisi pour défenseur De la seule beauté pour qui nous voulons vivre. Si nous n'osons prétendre a sa possession, Du moins en son péril permettez—nous de suivre L'ardeur et les devoirs de notre passion. Psyché Portez—les a d'autres moi—mêmes, Princes, portez—les 4 mes soeurs, Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes Dont pour moi sont remplis vos coeurs. Vivez pour elles quand je meurs ; Plaignez de mon destin les funestes rigueurs, Sans leur donner en vous de nouvelles matières : Ce sont mes volontés dernières, Et l'on a regu de tout temps Pour souveraines lois les ordres des mourants. Cléomène Princesse... Scène IV

682

Oeuvres complètes . Psyché Encore un coup, Princes, vivez pour
elles : Tant que vous m'aimerez, vous devez m'obéir ; Ne me réduisez pas à
vouloir vous hair, Et vous regarder en rebelles, A force de m'être fidèles.
Allez, laissez—moi seule expirer en ce lieu, Ou je n'ai plus de voix que
pour vous dire adieu. Mais je sens qu'on m'enlève, et l'air m'ouvre une
route D'ot vous n'entendrez plus cette mourante voix. Adieu, Princes, adieu
pour la dernière fois : Voyez si de mon sort vous pouvez être en doute. Elle
est enlevée en l'air par deux Zéphires. Agénor Nous la perdons de vue.
Allons tous deux chercher Sur le faite de ce rocher, Prince, les moyens de la
suivre. Cléomène Allons—y chercher ceux de ne lui point survivre. Scène
IV 683

Oeuvres complètes . Scène V L'Amour, en l'air. Allez mourir,
rivaux d'un dieu jaloux, Dont vous méritez le courroux, Pour avoir eu le
coeur sensible aux mêmes charmes, Et toi, forge, Vulcain, mille brillants
attraits, Pour orner un palais Ou l'Amour de Psyché veut essuyer les larmes,
Et lui rendre les armes. Scène V 684

Oeuvres complètes . 2 Second intermédiaire Second intermédiaire 685

Oeuvres complètes . 2 La scene se change... La scène se change en une cour magnifique, ornée de colonnes de lapis enrichies de figures d'or, qui forment un palais pompeux et brillant, que l'Amour destine pour Psyché. Six Cyclopes, avec quatre Fées, y font une entrée de ballet, oti ils achévent, en cadence, quatre gros vases d'argent que les Fées leur ont apportés. Cette entrée est entrecoupée par ce récit de Vulcain, qu'il fait 4 deux reprises : Dépêchez, préparez ces lieux Pour le plus aimable des Dieux ; Que chacun pour lui s'intéresse, N'oubliez rien des soins qu'il faut : Quand |'Amour presse, On n'a jamais fait assez tot. L'Amour ne veut point qu'on diffère, Travaillez, hâtez—vous, Frappez, redoublez vos coups ; Que l'ardeur de lui plaire Fasse vos soins le plus doux. Second couplet Servez bien un dieu si charmant : Il se plait dans l'empressement. Que chacun pour lui s'intéresse, N'oubliez rien des soins qu'il faut : Quand |'Amour presse, On n'a jamais fait assez tot. L'Amour ne veut point qu'on diffère, Travaillez, etc. La scene se change... 686

Oeuvres complètes . 2 Acte III Acie III 687

Oeuvres complètes . Scène | L'Amour, Zéphire. Zéphire Oui, je me suis galamment acquitté De la commission que vous m'avez donnée, Et du haut du rocher je l'ai, cette beauté, Par le milieu des airs doucement amenée. Dans ce beau palais enchanté, Ou vous pouvez en liberté Disposer de sa destinée. Mais vous me surprenez par ce grand changement Qu'en votre personne vous faites : Cette taille, ces traits, et cet ajustement Cachent tout a fait qui vous êtes, Et je donne aux plus fins 4 pouvoir en ce jour Vous reconnoître pour l'Amour. L'Amour Aussi, ne veux—je pas qu'on puisse me connoître : Je ne veux a Psyché découvrir que mon coeur, Rien que les beaux transports de cette vive ardeur Que ses doux charmes y font naître ; Et pour en exprimer l'amoureuse langueur, Et cacher ce que je puis être Aux yeux qui m'imposent des lois, J'ai pris la forme que tu vois. Zéphire En tout vous êtes un grand maître : C'est ici que je le connois. Sous des déguisements de diverse nature On a vu les Dieux amoureux Chercher a soulager cette douce blessure Que recoivent les coeurs de vos traits pleins de feux ; Mais en bon sens vous l'emportez sur eux ; Et voila la bonne figure Pour avoir un succès heureux Prés de l'aimable sexe ot l'on porte ses vœux. Oui, de ces formes—la l'assistance est bien forte ; Et sans parler ni de rang, ni d'esprit, Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte Ne soupire guère a crédit. L'Amour J'ai résolu, mon cher Zéphire, De demeurer ainsi toujours, Et l'on ne peut le trouver a redire Scène | 688

Oeuvres complètes . A l'ainé de tous les Amours. Il est temps de
sortir de cette longue enfance Qui fatigue ma patience, Il est temps
désormais que je devienne grand. Zéphire Fort bien, vous ne pouvez mieux
faire, Et vous entrez dans un mystère Qui ne demande rien d'enfant.
L'Amour Ce changement sans doute irritera ma mère. Zéphire Je prévois la
—dessus quelque peu de colère. Bien que les disputes des ans Ne doivent
point régner parmi des Immortelles, Votre mère Vénus est de l'humeur des
belles, Qui n'aiment point de grands enfants. Mais ow je la trouve outragée,
C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir ; Et c'est l'avoir étrangement
vengée, Que d'aimer la beauté qu'elle vouloit punir. Cette haine où ses
vœux prétendent que réponde La puissance d'un fils que redoutent les
Dieux... L'Amour Laissons cela, Zéphire, et me dis si tes yeux Ne trouvent
pas Psyché la plus belle du monde ? Est—il rien sur la terre, est—il rien
dans les Cieux Qui puisse lui ravir le titre glorieux De beauté sans seconde
? Mais je la vois, mon cher Zéphire, Qui demeure surprise 4 l'éclat de ces
lieux. Zéphire Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre, Lui
découvrir son destin glorieux, Et vous dire entre vous tout ce que peuvent
dire Les soupirs, la bouche et les yeux. En confident discret je sais ce qu'il
faut faire Pour ne pas interrompre un amoureux mystère. Scène | 689

Oeuvres complètes . 2 Scène II Psyché Ou suis—je ? et dans un lieu que je croyois barbare Quelle savante main a bati ce palais, Que l'art, que la nature pare De l'assemblage le plus rare Que l'oeil puisse admirer jamais ? Tout rit, tout brille, tout éclate, Dans ces jardins, dans ces appartements, Dont les pompeux ameublements N'ont rien qui n'enchanter et ne flatte ; Et de quelque côté que tournent mes frayeurs, Je ne vois sous mes pas que de l'or, ou des fleurs. Le Ciel auroit—il fait cet amas de merveilles Pour la demeure d'un serpent ? Et lorsque par leur vue il amuse et suspend De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles, Veut-il montrer qu'il s'en repent ? Non, non: c'est de sa haine, en cruautés féconde, Le plus noir, le plus rude trait, Qui, par une rigueur nouvelle et sans seconde, N'étale ce choix qu'elle a fait De ce qu'a de plus beau le monde, Qu'afin que je le quitte avec plus de regret. Que mon espoir est ridicule, S'il croit par là soulager mes douleurs ! Tout autant de moments que ma mort se recule Sont autant de nouveaux malheurs : Plus elle tarde, et plus de fois je meurs. Ne me fais plus languir, viens prendre ta victime, Monstre qui dois me déchirer. Veux—tu que je te cherche, et faut—il que j'anime Tes fureurs 4 me dévorer ? Si le Ciel veut ma mort, si ma vie est un crime, De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer : Je suis lasse de murmurer Contre un chatiment légitime ; Je suis lasse de soupirer ; Viens, que j'achève d'expirer.

Scène II 690

Oeuvres complètes . Scène III L'Amour, Psyché, Zéphire
L'Amour Le voilà ce serpent, ce monstre impitoyable, Qu'un oracle
étonnant pour vous a préparé, Et qui n'est pas peut-être a tel point
effroyable Que vous vous l'êtes figuré. Psyché Vous, Seigneur, vous seriez
ce monstre dont l'oracle A menacé mes tristes jours, Vous qui semblez plutôt
un dieu qui, par miracle, Daigne venir lui-même a mon secours ! L'Amour
Quel besoin de secours au milieu d'un empire Ou tout ce qui respire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi, Ou vous n'avez a craindre
autre monstre que moi ? Psyché Qu'un monstre tel que vous inspire peu de
crainte ! Et que s'il a quelque poison Une ame auroit peu de raison De
hasarder la moindre plainte Contre une favorable atteinte Dont tout le coeur
craindrait la guérison ! A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas, Et que je sens couler dans mes veines
glacées Un je ne sais quel feu que je ne connois pas. J'ai senti de l'estime et
de la complaisance, De l'amitié, de la reconnoissance ; De la compassion les
chagrins innocents M'en ont fait sentir la puissance ; Mais je n'ai point
encore senti ce que je sens. Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me
charme, Que je n'en conçois point d'alarme ; Plus j'ai les yeux sur vous, plus
je m'en sens charmer ; Tout ce que j'ai senti n'agissoit point de même, Et je
dirois que je vous aime, Seigneur, si je savois ce que c'est que d'aimer. Ne
les détournez point, ces yeux qui m'empoisonnent, Ces yeux tendres, ces
yeux perçant, mais amoureux, Qui semblent partager le trouble qu'ils me
donnent. Hélas ! plus ils sont dangereux, Plus je me plais à m'attacher sur
eux. Scène III 691

Oeuvres complètes . Par quel ordre du Ciel, que je ne puis
comprendre, Vous dis—je plus que je ne doi, Moi de qui la pudeur devrait
du moins attendre Que vous m'expliquassiez le trouble ot je vous voi ? Vous
souplez, Seigneur, ainsi que je soupire ; Vos sens comme les miens
paroissent interdits ; C'est a moi de m'en taire, a vous de me le dire, Et
cependant c'est moi qui vous le dis. L'Amour Vous avez eu, Psyché, l'ame
toujours si dure, Qu'il ne faut pas vous étonner Si, pour en réparer l'injure,
L'Amour, en ce moment, se paye avec usure De ceux qu'elle a dai lui
donner. Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche Exhale des soupirs
si longtemps retenus, Et qu'en vous arrachant a cette humeur farouche, Un
amas de transports aussi doux qu'inconnus Aussi sensiblement tout a la fois
vous touche, Qu'ils ont di vous toucher durant tant de beaux jours Dont
cette Ame insensible a profané le cours. Psyché N'aimer point, c'est donc un
grand crime ! L'Amour En souffrez—vous un rude chatiment ? Psyché C'est
punir assez doucement. L'Amour C'est lui choisir sa peine légitime, Et se
faire justice en ce glorieux jour D'un manquement d'amour par un excès
d'amour. Psyché Que n'ai—je été plus tot punie ! J'y mets le bonheur de ma
vie ; Je devrois en rougir, ou le dire plus bas, Mais le supplice a trop d'appas
; Permettez que tout haut je le die et redie. Je le dirois cent fois, et n'en
rougirois pas. Ce n'est point moi qui parle, et de votre présence L'empire
surprenant, l'aimable violence, Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense, Que le sexe et la
bienséance Osent me faire d'autres lois ; Vos yeux de ma réponse eux—
mêmes font le choix, Scène III 692

Oeuvres complètes . Et ma bouche asservie a leur toute—
puissance Ne me consulte plus sur ce que je me dois. L'Amour Croyez,
belle Psyché, croyez ce qu'ils vous disent, Ces yeux qui ne sont point jaloux
; Qu'a l'envi les vôtres m'instruisent De tout ce qui se passe en vous. Croyez
—en ce coeur qui soupire, Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir, Vous
dira bien plus, d'un soupir, Que cent regards ne peuvent dire : C'est le
langage le plus doux, C'est le plus fort, c'est le plus sir de tous. Psyché
L'intelligence en étoit due A nos coeurs, pour les rendre également contents
: J'ai soupiré, vous m'avez entendue ; Vous soupirez, je vous entends, Mais
ne me laissez plus en doute, Seigneur, et dites—moi si par la même route,
Après moi, le Zéphire ici vous a rendu, Pour me dire ce que j'écoute. Quand
j'y suis arrivé, étiez—vous attendu ? Et quand vous lui parlez, êtes—vous
entendu ? L'Amour J'ai dans ce doux climat un souverain empire, Comme
vous l'avez sur mon coeur ; L'Amour m'est favorable, et c'est en sa faveur
Qu'a mes ordres Aeole a soumis le Zéphire. C'est l'Amour qui, pour voir
mes feux récompensés, Lui—même a dicté cet oracle Par qui vos beaux
jours menacés D'une foule d'amants se sont débarrassés, Et qui m'a délivré
de l'éternel obstacle De tant de soupirs empressés, Qui ne méritoient pas de
vous être adressés. Ne me demandez point quelle est cette province, Ni le
nom de son prince : Vous le saurez quand il en sera temps. Je veux vous
acquérir, mais c'est par mes services, Par des soins assidus, et par des voeux
constants, Par les amoureux sacrifices De tout ce que je suis, De tout ce que
je puis, Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite, Sans que de mon
pouvoir je me fasse un mérite ; Et, bien que souverain dans cet heureux
séjour, Je ne vous veux, Psyché, devoir qu'a mon amour. Scène III 693

Oeuvres complètes . Venez en admirer avec moi les merveilles,
Princesse, et préparez vos yeux et vos oreilles A ce qu'il a d'enchantements.
Vous y verrez des bois et des prairies Contester sur leurs agréments Avec
l'or et les pierreries ; Vous n'entendrez que des concerts charmants ; De cent
beautés vous y serez servie, Qui vous adoreront sans vous porter envie, Et
brigueront 4 tous moments D'une ame soumise et ravie L'honneur de vos
commandements. Psyché Mes volontés suivent les vôtres : Je n'en saurois
plus avoir d'autres ; Mais votre oracle enfin vient de me séparer De deux
soeurs et du Roi mon père, Que mon trépas imaginaire Réduit tous trois 4
me pleurer. Pour dissiper l'erreur dont leur Ame accablée De mortels
déplaisirs se voit pour moi comblée, Souffrez que mes soeurs soient
témoins Et de ma gloire et de vos soins ; Prêtez—leur comme a moi les
ailes du Zéphyre, Qui leur puissent de votre empire Ainsi qu'a moi faciliter
l'accès ; Faites—leur voir en quels lieux je respire, Faites—leur de ma perte
admirer le succès. L'Amour Vous ne me donnez pas, Psyché, toute votre
ame : Ce tendre souvenir d'un père et de deux soeurs Me vole une part des
douceurs Que je veux toutes pour ma flamme. N'ayez d'yeux que pour moi,
qui n'en ai que pour vous, Ne songez qu'a m'aimer, ne songez qu'a me
plaire, Et quand de tels soucis osent vous en distraire... Psyché Des
tendresses du sang peut—on être jaloux ? L'Amour Je le suis, ma Psyché,
de toute la nature : Les rayons du soleil vous baisent trop souvent ; Vos
cheveux souffrent trop les caresses du vent : Dès qu'il les flatte, j'en
murmure ; L'air même que vous respirez Avec trop de plaisir passe par votre
bouche ; Votre habit de trop près vous touche ; Et sitôt que vous soupirez,
Scène III 694

Oeuvres complètes . Je ne sais quoi qui m'effarouche Craint parmi
vos soupirs des soupirs égarés. Mais vous voulez vos soeurs. Allez, partez,
Zéphire : Psyché le veut, je ne l'en puis dédire. Le Zéphire s'envole. Quand
vous leur ferez voir ce bienheureux séjour, De ses trésors faites—leur cent
largesses, Prodiguez—leur caresses sur caresses, Et du sang, s'il se peut,
épaisez les tendresses, Pour vous rendre toute à l'amour. Je n'y mêlerai point
d'importune présence ; Mais ne leur faites pas de si longs entretiens : Vous
ne sauriez pour eux avoir de complaisance Que vous ne dérobiez aux miens.
Psyché Votre amour me fait une grace Dont je n'abuserai jamais. L'Amour
Allons voir cependant ces jardins, ce palais, Ou vous ne verrez rien que
votre éclat n'efface. Et vous, petits Amours, et vous, jeunes Zéphyr, Qui
pour ames n'avez que de tendres soupirs, Montrez tous 4 l'envi ce qu'a voir
ma princesse Vous avez senti d'allégresse. Scène III 695

Oeuvres complètes . 2 Il se fait... Il se fait une entrée de ballet de quatre Amours et quatre Zéphyr interrompte deux fois par un dialogue chanté par un Amour et un Zéphyr. Le Zéphyr Aimable jeunesse, Suivez la tendresse, Joignez aux beaux jours La douceur des amours. C'est pour vous surprendre Qu'on vous fait entendre Qu'il faut éviter leurs soupirs, Et craindre leurs desirs : Laissez—vous apprendre Quels sont leurs plaisirs. Ils chantent ensemble : Chacun est obligé d'aimer A son tour ; Et plus on a de quoi charmer, Plus on doit a l'Amour. Le Zéphyr, seul. Un coeur jeune et tendre Est fait pour se rendre, Il n'a point 4 prendre De facheux détour. Les deux, ensemble. Chacun est obligé d'aimer A son tour ; Et plus on a de quoi charmer, Plus on doit a l'Amour. L'Amour, seul. Pourquoi se défendre ? Que sert—il d'attendre ? Quand on perd un jour, On le perd sans retour Les Deux, ensemble. Chacun est obligé d'aimer A son tour ; Et plus on a de quoi charmer. Plus on doit a l'Amour. Second Couplet Il se fait... 697

Oeuvres complètes . Le Zéphyr L'Amour a des charmes ;
Rendons-lui les armes : Ses soins et ses pleurs Ne sont pas sans douceurs.
Un coeur, pour le suivre, A cent maux se livre ; Il faut, pour goûter ses
appas, Languir jusqu'au trépas ; Mais ce n'est pas vivre Que de n'aimer pas.
Ils chantent ensemble : S'il faut des soins et des travaux, En aimant, On est
payé de mille maux Par un heureux moment. Le Zéphyr, seul. On craint, on
espère, Il faut du mystère, Mais on n'obtient guère De bien sans tourment.
Les Deux, ensemble. S'il faut des soins et des travaux, En aimant, On est
payé de mille maux Par un heureux moment. L'Amour, seul. Que peut—on
mieux faire Qu'aimer et que plaire ? C'est un soin charmant Que l'emploi
d'un amant. Les Deux, ensemble. S'il faut des soins et des travaux, En
aimant, On est payé de mille maux Par un heureux moment. (Le théâtre
devient un autre palais magnifique, coupé dans le fond par un vestibule, au
travers duquel on voit un jardin superbe et charmant décoré de plusieurs
vases d'orangers et d'arbres chargés de toutes sortes de fruits.) Il se fait...
698

Oeuvres complètes . Scène | Aglaure, Cidippe Aglaure Je n'en puis plus, ma soeur : j'ai vu trop de merveilles ; L'avenir aura peine à les bien concevoir ; Le soleil qui voit tout et qui nous fait tout voir N'en a vu jamais de pareilles. Elles me chagrinent l'esprit ; Et ce brillant palais, ce pompeux équipage Font un odieux étalage, Qui m'accable de honte autant que de dépit. Que la Fortune indignement nous traite, Et que sa largesse indiscrete Prodigue aveuglement, épuise, unit d'efforts, Pour faire de tant de trésors Le partage d'une cadette ! Cidippe J'entre dans tous vos sentiments, J'ai les mêmes chagrins, et dans ces lieux charmants Tout ce qui vous déplait me blesse ; Tout ce que vous prenez pour un mortel affront Comme vous m'accable, et me laisse L'amertume dans l'ame, et la rougeur au front. Aglaure Non, ma soeur, il n'est point de reines Qui dans leur propre Etat parlent en souveraines, Comme Psyché parle en ces lieux. On l'y voit obéie avec exactitude, Et de ses volontés une amoureuse étude Les cherche jusque dans ses yeux. Mille beautés s'empressent autour d'elle, Et semblent dire à nos regards jaloux ; "Quels que soient nos attraits, elle est encor plus belle ; Et nous qui la servons le sommes plus que vous." Elle prononce, on exécute ; Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute ; Flore, qui s'attache à ses pas, Répand à pleines mains autour de sa personne Ce qu'elle a de plus doux appas ; Zéphire vole aux ordres qu'elle donne ; Et son amante et lui, s'en laissant trop charmer, Quittent pour la servir les soins de s'entr'aimer. Cidippe Elle a des dieux à son service, Scène | 700

Oeuvres complètes . Elle aura bientôt des autels ; Et nous ne commandons qu'à de chétifs mortels, De qui l'audace et le caprice, Contre nous à toute heure en secret révoltés, Opposent à nos volontés Ou le murmure, ou l'artifice. Aglaure C'étoit peu que dans notre cour Tant de cœurs à l'envi nous l'eussent préférée ; Ce n'étoit pas assez que de nuit et de jour D'une foule d'amants elle y fût adorée : Quand nous nous consolions de la voir au tombeau Par l'ordre imprévu d'un oracle, Elle a voulu de son destin nouveau Faire en notre présence éclater le miracle, Et choisi nos yeux pour témoins De ce qu'au fond du cœur nous souhaitions le moins. Cidippe Ce qui le plus me désespère, C'est cet amant parfait et si digne de plaire, Qui se captive sous ses lois. Quand nous pourrions choisir entre tous les monarques, En est-il un de tant de rois Qui porte de si nobles marques ? Se voir du bien par delà ses souhaits N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables : Il n'est ni train pompeux, ni superbes palais Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables ; Mais avoir un amant d'un mérite achevé, Et s'en voir chèrement aimée, C'est un bonheur si haut, si relevé, Que sa grandeur ne peut être exprimée. Aglaure N'en parlons plus, ma soeur, nous en mourrions d'ennui ; Songeons plutôt à la vengeance, Et trouvons le moyen de rompre entre elle et lui Cette adorable intelligence. La voici. J'ai des coups tous prêts à lui porter, Qu'elle aura peine d'éviter. Scène
| 701

Oeuvres complètes . Scène II Psyché, Aglaure, Cidippe Psyché Je viens vous dire adieu : mon amant vous renvoie, Et ne sauroit plus endurer Que vous lui retranchiez un moment de la joie Qu'il prend de se voir seul 4 me considérer. Dans un simple regard, dans la moindre parole, Son amour trouve des douceurs, Qu'en faveur du sang je lui vole, Quand je les partage 4 des sœurs. Aglaure La jalousie est assez fine, Et ses délicats sentiments Méritent bien qu'on s'imagine Que celui qui pour vous a ces empressements Passe le commun des amants. Je vous en parle ainsi faute de le connoître. Vous ignorez son nom, et ceux dont il tient l'être : Nos esprits en sont alarmés. Je le tiens un grand prince, et d'un pouvoir suprême Bien au delà du diadème ; Ses trésors sous vos pas confusément semés Ont de quoi faire honte à l'abondance même ; Vous l'aimez autant qu'il vous aime ; Il vous charme, et vous le charmez : Votre félicité, ma sœur, seroit extrême, Si vous saviez qui vous aimez. Psyché Que m'importe ? j'en suis aimée ; Plus il me voit, plus je lui plais ; Il n'est point de plaisirs dont l'ame soit charmée Qui ne préviennent mes souhaits ; Et je vois mal de quoi la votre est alarmée, Quand tout me sert dans ce palais. Aglaure Qu'importe qu'ici tout vous serve, Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est ? Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt. En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît : Le véritable amour ne fait point de réserve ; Et qui s'obstine à se cacher Sent quelque chose en soi qu'on lui peut reprocher. Si cet amant devient volage, Scène II 702

Oeuvres complètes . Car souvent en amour le change est assez
doux, Et j'ose le dire entre nous, Pour grand que soit l'éclat dont brille ce
visage, Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous : Si, dis—je, un autre
objet sous d'autres lois l'engage, Si dans l'état où je vous voi, Seule en ses
mains et sans défense, Il va jusqu'à la violence, Sur qui vous vengera le Roi,
Ou de ce changement, ou de cette insolence ? Psyché Ma soeur, vous me
faites trembler. Juste Ciel ! pourrois—je être assez infortunée... Cidippe
Que sait—on si déjà les noeuds de l'hyménée... Psyché N'achevez pas, ce
seroit m'accabler. Aglaure Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Ce prince qui
vous aime, et qui commande aux vents, Qui nous donne pour char les ailes
du Zéphire, Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous moments, Quand il
rompt à vos yeux l'ordre de la nature, Peut—être à tant d'amour mêle un peu
d'imposture ; Peut—être ce palais n'est qu'un enchantement, Et ces lambris
dorés, ces amas de richesses Dont il achète vos tendresses, Dès qu'il sera
lassé de souffrir vos caresses, Disparoitront en un moment. Vous savez
comme nous ce que peuvent les charmes. Psyché Que je sens à mon tour de
cruelles alarmes ! Aglaure Notre amitié ne veut que votre bien. Psyché
Adieu, mes soeurs, finissons l'entretien : J'aime et je crains qu'on ne
s'impatiente. Partez, et demain, si je puis, Vous me verrez ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis. Aglaure Nous allons dire au
Roi quelle nouvelle gloire, Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.
Scène II 703

Oeuvres complètes . 2 Cidippe Nous allons lui conter d'un
changement si doux. La surprenante et merveilleuse histoire. Psyché Ne
l'inquiétez point, ma soeur, de vos soupçons, Et quand vous lui peindrez un
si charmant empire... Aglaure Nous savons toutes deux ce qu'il faut taire, ou
dire, Et n'avons pas besoin sur ce point de leçons. (Le Zéphire enlève les
deux soeurs de Psyché dans un nuage qui descend jusqu'à terre, et dans
lequel il les emporte avec rapidité.) Scène II 704

Oeuvres complètes . Scène III L'Amour, Psyché L'Amour Enfin
vous êtes seule, et je puis vous redire, Sans avoir pour témoins vos
importunes soeurs, Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire ; Et
quel excès ont les douceurs Qu'une sincère ardeur inspire, Sitôt qu'elle
assemble deux coeurs. Je puis vous expliquer de mon ame ravie Les
amoureux empressements, Et vous jurer qu'a vous seule asservie Elle n'a
pour objet de ses ravissements Que de voir cette ardeur, de même ardeurs
suivie, Ne concevoir plus d'autre envie Que de régler mes vœux sur vos
desirs, Et de ce qui vous plait faire tous mes plaisirs. Mais d'ou vient qu'un
triste nuage Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux ? Vous manque-t—
il quelque chose en ces lieux ? Des vœux qu'on vous y rend dédaignez—
vous l'hommage ? Psyché Non, Seigneur. L'Amour Qu'est—ce donc, et d'ot'
vient mon malheur ? J'entends moins de soupirs d'amour que de douleur, Je
vois de votre teint les roses amorties Marquer un déplaisir secret ; Vos
soeurs a peine sont parties Que vous soupirez de regret ! Ah! Psyché, de
deux coeurs quand l'ardeur est la même, Ont-ils des soupirs différents ? Et
quand on aime bien et qu'on voit ce qu'on aime, Peut—on songer a des
parents ? Psyché Ce n'est point là ce qui m'afflige. L'Amour Est-ce
l'absence d'un rival, Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige ? Psyché
Dans un coeur tout a vous que vous pénétrez mal Je vous aime, Seigneur, et
mon amour s'irrite Scène III 705

Oeuvres complètes . De l'indigne soupçon que vous avez formé :
Vous ne connoissez pas quel est votre mérite, Si vous craignez de n'être pas
aimé. Je vous aime, et depuis que j'ai vu la lumière, Je me suis montrée
assez fière, Pour dédaigner les vœux de plus d'un roi ; Et s'il vous faut
ouvrir mon ame toute entière, Je n'ai trouvé que vous qui fat digne de moi.
Cependant j'ai quelque tristesse, Qu'en vain je voudrois vous cacher ; Un
noir chagrin se mêle à toute ma tendresse, Dont je ne la puis détacher. Ne
m'en demandez point la cause : Peut-être, la sachant, voudrez-vous
m'en punir, Et si j'ose aspirer encore à quelque chose, Je suis sûre du moins
de ne point l'obtenir. L'Amour Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je
m'irrite, Que vous connoissiez mal quel est votre mérite, Ou feigniez de ne
pas savoir Quel est sur moi votre absolu pouvoir ? Ah! si vous en doutez,
soyez désabusée, Parlez. Psyché J'aurai l'affront de me voir refusée.
L'Amour Prenez en ma faveur de meilleurs sentiments ; L'expérience en est
aisée ; Parlez, tout se tient prêt à vos commandements, Si, pour m'en
croire, il vous faut des serments, J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de
mon dame, Ces divins auteurs de ma flamme ; Et si ce n'est assez d'en jurer
vos beaux yeux, J'en jure par le Styx, comme jurent les Dieux. Psyché J'ose
craindre un peu moins après cette assurance. Seigneur, je vois ici la pompe
et l'abondance ; Je vous adore, et vous m'aimez : Mon cœur en est ravi, mes
sens en sont charmés ; Mais parmi ce bonheur suprême, J'ai le malheur de
ne savoir qui j'aime. Dissipez cet aveuglement. Et faites-moi connoître un
si parfait amant. L'Amour Psyché, que venez-vous de dire ? Scène III 706

Oeuvres complètes . 2 Psyché Que c'est le bonheur oui j'aspire, Et si vous ne me l'accordez... L'Amour Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître ; Mais vous ne savez pas ce que vous demandez. Laissez—moi mon secret. Si je me fais connoître, Je vous perds, et vous me perdez. Le seul remède est de vous en dédire. Psyché C'est là sur vous mon souverain empire ? L'Amour Vous pouvez tout, et je suis tout à vous ; Mais si nos feux vous semblent doux. Ne mettez point d'obstacle à leur charmante suite, Ne me forcez point à la fuite : C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver D'un souhait qui vous a séduite. Psyché Seigneur, vous voulez m'éprouver, Mais je sais ce que j'en dois croire. De grâce, apprenez—moi tout l'excès de ma gloire, Et ne me cachez plus pour quel illustre choix J'ai rejeté le vœux de tant de rois. L'Amour Le voulez—vous ? Psyché Souffrez que je vous en conjure. L'Amour Si vous saviez, Psyché, la cruelle aventure Que par là vous vous attirez... Psyché Seigneur, vous me désespérez. L'Amour Pensez—y bien, je puis encore me taire. Psyché Faites—vous des serments pour n'y point satisfaire ? L'Amour Hé bien, je suis le Dieu le plus puissant des Dieux, Absolu sur la terre, absolu dans les Cieux ; Scène III 707

Oeuvres complètes . Dans les eaux, dans les airs mon pouvoir est
suprême ; En un mot, je suis l'Amour même, Qui de mes propres traits
m'étois blessé pour vous ; Et sans la violence, hélas ! _ que vous me faites Et
qui vient de changer mon amour en courroux, Vous m'alliez avoir pour
époux. Vos volontés sont satisfaites, Vous avez su qui, vous aimiez, Vous
connoissez l'amant que vous charmiez : Psyché, voyez ot vous en êtes. Vous
me forcez vous—même à vous quitter, Vous me forcez vous—même à
vous Oter Tout l'effet de votre victoire : Peut—être vos beaux yeux ne me
reverront plus ; Ce palais, ces jardins, avec moi disparus, Vont faire
évanouir votre naissante gloire ; Vous n'avez pas voulu m'en croire, Et pour
tout fruit de ce doute éclairci, Le Destin, sous qui le Ciel tremble, Plus fort
que mon amour, que tous les Dieux ensemble. Vous va montrer sa haine, et
me chasse d'ici. (L'Amour disparoit ; et, dans l'instant qu'il s'envole, le
superbe jardin s'évanouit. Psyché demeure seule au milieu d'une vaste
campagne, et sur le bord sauvage d'un grand fleuve oti elle se veut
précipiter. Le Dieu du fleuve paroît assis sur un amas de joncs et de roseaux
et appuyé sur une grande urne, d'ow sort une grosse source d'eau.) Scène III
708

Oeuvres complètes . Scène IV Psyché Cruel destin ! funeste inquiétude ! Fatale curiosité ! Qu'avez—vous fait, affreuse solitude, De toute ma félicité ? J'aimois un Dieu, j'en étois adorée, Mon bonheur redoubloit de moment en moment, Et je me vois seule, éplorée, Au milieu d'un désert, ot, pour accablement, Et confuse, et désespérée, Je sens croître l'amour, quand j'ai perdu l'amant. Le souvenir m'en charme et m'empoisonne ; Sa douceur tyrannise un coeur infortuné Qu'aux plus cuisants chagrins ma flamme a condamné. O Ciel ! quand l'Amour m'abandonne, Pourquoi me laisse—t—il l'amour qu'il m'a donné ? Source de tous les biens inépuisable et pure, Maître des hommes et des Dieux. Cher auteur des maux que j'endure, Etes—vous pour jamais disparu de mes yeux ? Je vous en ai banni moi—même ; Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême, D'un indigne soupçon mon coeur s'est alarmé : Coeur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé ; Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime, Que ce que veut l'objet aimé. Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre, Après la perte que je fais. Pour qui, grands Dieux, voudrois—je vivre, Et pour qui former des souhaits ? Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables, Ensevelis mon crime dans tes flots, Et pour finir des maux si déplorables, Laisse—moi dans ton lit assurer mon repos. Le Dieu du fleuve Ton trépas souilleroit mes ondes ; Psyché, le Ciel te le défend, Et peut—être qu'après des douleurs si profondes, Un autre sort t'attend. Fuis plutôt de Vénus l'implacable colère : Je la vois qui te cherche et qui te veut punir. L'amour du fils a fait la haine de la mère. Fuis, je saurai la retenir. Psyché Scène IV 709

Oeuvres complètes . 2 J'attends ses fureurs vengeresses.

Qu'auront—elles pour moi qui ne me soit trop doux ? Qui cherche le trépas,
ne craint Dieux, ni Déesses, Et peut braver tout leur courroux. Scène IV

710

Oeuvres complètes . Scène V Vénus, Psyché Vénus Orgueilleuse
Psyché, vous m'osez donc attendre, Après m'avoir sur terre enlevé mes
honneurs, Après que vos traits suborneurs Ont regu les encens qu'aux miens
seuls on doit rendre ? J'ai vu mes temples désertés, J'ai vu tous les mortels
séduits par vos beautés Idolatrer en vous la beauté souveraine, Vous offrir
des respects jusqu'alors inconnus, Et ne se mettre pas en peine S'il étoit une
autre Vénus ; Et je vous vois encor l'audace De n'en pas redouter les justes
chatiments, Et de me regarder en face, Comme si c'étoit peu que mes
ressentiments. Psyché Si de quelques mortels on m'a vue adorée, Est-ce un
crime pour moi d'avoir eu des appas, Dont leur Ame inconsidérée Laissoit
charmer des yeux qui ne vous voyoient pas ? Je suis ce que le Ciel m'a faite,
Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter : Si les vœux qu'on m'offroit
vous ont mal satisfaite, Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter, Vous
n'aviez qu'à vous présenter, Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite,
Qui pour les rendre à leur devoir, Pour se faire adorer n'a qu'à se faire voir.
Vénus Il falloit vous en mieux défendre. Ces respects, ces encens se
devoient refuser ; Et pour les mieux désabuser, Il falloit à leurs yeux vous—
même me les rendre. Vous avez aimé cette erreur, Pour qui vous ne deviez
avoir que de l'horreur ; Vous avez bien fait plus : votre humeur arrogante
Sur le mépris de mille rois Jusques aux Cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante. Psyché J'aurois porté mon choix, Déesse,
jusqu'aux Cieux ? Scène V 711

Oeuvres complètes . Vénus Votre insolence est sans seconde :
Dédaigner tous les rois du monde, N'est—ce pas aspirer aux Dieux ? Psyché
Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurci l'4me, Et me réservoir toute 4 lui,
En puis—je être coupable, et faut—il qu'aujourd'hui, Pour prix d'une si
belle flamme, Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui ? Vénus Psyché,
vous deviez mieux connoître Qui vous étiez, et quel étoit ce dieu. Psyché Et
m'en a-t-il donné ni le temps, ni le lieu, Lui qui de tout mon coeur d'abord
s'est rendu maître ? Vénus Tout votre coeur s'en est laissé charmer, Et vous
l'avez aimé dès qu'il vous a dit: "J'aime." Psyché Pouvois—je n'aimer pas le
Dieu qui fait aimer, Et qui me parloit pour lui-même ? C'est votre fils, vous
savez son pouvoir, Vous en connoissez le mérite. Vénus Oui, c'est mon fils,
mais un fils qui m'irrite, Un fils qui me rend mal ce qu'il me sait devoir, Un
fils qui fait qu'on m'abandonne, Et qui pour mieux flatter ses indignes
amours, Depuis que vous l'aimez, ne blesse plus personne Qui vienne a mes
autels implorer mon secours. Vous m'en avez fait un rebelle : On m'en verra
vengée, et hautement, sur vous, Et je vous apprendrai s'il faut qu'une
mortelle Souffre qu'un Dieu soupire a ses genoux, Suivez—moi, vous
verrez, par votre expérience, A quelle folle confiance Vous portoit cette
ambition ; Venez, et préparez autant de patience Qu'on vous voit de
présomption. Scène V 712

Oeuvres complètes . 2 La scène représente... La scène représente les Enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées ; et au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse, paraît le palais infernal de Pluton. Huit Furies en sortent, et forment une entrée de ballet, où elles se réjouissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'âme de la plus douce des Divinités. Un Lutin mêle quantité de sauts périlleux à leurs danses, cependant que Psyché, qui a passé aux Enfers par le commandement de Vénus, repasse dans la barque de Charon, avec la boîte qu'elle a reçue de Proserpine pour cette déesse. La scène représente... 714

Oeuvres complètes . 2 Acte V Acte V 715

Oeuvres complètes . Scène | Psyché Effroyables replis des ondes
infernales, Noirs palais ot Mégère et ses soeurs font leur cour, Eternels
ennemis du jour, Parmi vos Ixions et parmi vos Tantales, Parmi tant de
tourments, qui n'ont point d'intervalles, Est—il dans votre affreux séjour
Quelques peines qui soient égales Aux travaux ot. Vénus condamne mon
amour ? Elle n'en peut être assouvie, Et depuis qu'a ses lois je me trouve
asservie, Depuis qu'elle me livre a ses ressentiments, Il m'a fallu dans ces
cruels moments Plus d'une ame et plus d'une vie, Pour remplir ses
commandements. Je souffrirois tout avec joie, Si, parmi les rigueurs que sa
haine déploie, Mes yeux pouvoient revoir, ne fiit—ce qu'un moment, Ce
cher, cet adorable amant : Je n'ose le nommer ; ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de lui, S'en est rendue indigne, et, dans ce dur ennui, La
souffrance la plus mortelle Dont m'accable a toute heure un renaissant
trépas, Est celle de ne le voir pas. Si son courroux duroit encore, Jamais
aucun malheur n'approcheroit du mien ; Mais s'il avoit pitié d'une ame qui
l'adore, Quoi qu'il fallfit souffrir, je ne souffrirois rien. Oui, Destins, s'il
calmoit cette juste colére, Tous mes malheurs seroient finis : Pour me
rendre insensible aux fureurs de la mère, Il ne faut qu'un regard du fils. Je
n'en veux plus douter, il partage ma peine, Il voit ce que je souffre, et
souffre comme moi Tout ce que j'endure le gêne : Lui—même il s'en
impose une amoureuse loi : En dépit de Vénus, en dépit de mon crime ;
C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ranime Au milieu des périls ot l'on
me fait courir ; Il garde la tendresse ou son feu le convie, Et prend soin de
me rendre une nouvelle vie, Chaque fois qu'il me faut mourir, Mais que me
veulent ces deux ombres Qu'a travers le faux jour de ces demeures sombres
J'entrevois s'avancer vers moi ? Scène | 716

Oeuvres complètes . Scène II Psyché, Cléomène, Agénor
Psyché
Cléomène, Agénor, est—ce vous que je voi ? Qui vous a ravi la lumière ?
Cléomène La plus juste douleur qui d'un beau désespoir Nous efit pu
fournir la matière, Cette pompe funébre, ot du sort le plus noir Vous
attendiez la rigueur la plus fière, L'injustice la plus entière. Agénor Sur ce
même rocher ot le Ciel en courroux Vous promettoit, au lieu d'époux, Un
serpent dont soudain vous seriez dévorée, Nous tenions la main préparée A
repousser sa rage, ou mourir avec vous. Vous le savez, Princesse ; et
lorsqu'a notre vue, Par le milieu des airs vous êtes disparue, Du haut de ce
rocher, pour suivre vos beautés, Ou plutdt pour gofiter cette amoureuse joie
D'offrir pour vous au monstre une premiere proie. D'amour et de douleur
l'un et l'autre emportés, Nous nous somme précipités. Cléomeéne
Heureusement décus au sens de votre oracle, Nous en avons ici reconnu le
miracle, Et su que le serpent prêt 4 vous dévorer Etoit le Dieu qui fait qu'on
aime, Et qui, tout Dieu qu'il est, vous adorant lui-même, Ne pouvoit endurer
Qu'un mortel comme nous osat vous adorer. Agénor Pour prix de vous avoir
suivie, Nous jouissons ici d'un trépas assez doux : Qu'avions—nous affaire
de vie, Si nous ne pouvions être a vous ? Nous revoyons ici vos charmes
Qu'aucun des deux la haut n'auroit revus jamais ; Heureux si nous voyons
la moindre de vos larmes Honorer des malheurs que vous nous avez faits.
Psyché Scène II rans

Oeuvres complètes . Puis—je avoir des larmes de reste Après
qu'on a porté les miens au dernier point ? Unissons nos soupirs dans un sort
si funeste : Les soupirs ne s'épuisent point. Mais vous soupiriez, Princes,
pour une ingrate ; Vous n'avez point voulu survivre 4 mes malheurs ; Et
quelque douleur qui m'abatte, Ce n'est point pour vous que je meurs.
Cléomène L'avons—nous mérité, nous dont toute la flamme N'a fait que
vous lasser du récit de nos maux ? Psyché Vous pouviez mériter, Princes,
toute mon ame, Si vous n'eussiez été rivaux. Ces qualités incomparables
Qui de l'un et de l'autre accompagnoient les vœux, Vous rendoient tous
deux trop aimables, Pour mépriser aucun des deux. Agénor Vous avez pu
sans être injuste ni cruelle Nous refuser un cœur réservé pour un Dieu.
Mais revoyez Vénus : le Destin nous rappelle, Et nous force a vous dire
adieu. Psyché Ne vous donne-t—il point le loisir de me dire Quel est ici
votre séjour ? Cléomène Dans des bois toujours verts, ot: d'amour on
respire, Aussitôt qu'on est mort d'amour. D'amour on y revit, d'amour on y
soupire, Sous les plus douces lois de son heureux empire, Et l'éternelle nuit
n'ose en chasser le jour, Que lui—même il attire Sur nos fantômes, qu'il
inspire, Et dont aux Enfers même il se fait une cour. Agénor Vos envieuses
soeurs, après nous descendues, Pour vous perdre se sont perdues ; Et l'une
et l'autre tour a tour, Pour le prix d'un conseil qui leur coïte la vie, A côté
d'Ixion, a côté de Titye, Souffre tantôt la roue, et tantôt le vautour. L'Amour
; par les Zéphyrs, s'est fait prompte justice De leur envenimée et jalouse
malice : Ces ministres ailés de son juste courroux, Scène II 718

Oeuvres complètes . 2 Sous couleur de les rendre encore auprès de vous, Ont plongé l'une et l'autre au fond d'un précipice, Ou le spectacle affreux de leurs corps déchirés N'étale que le moindre et le premier supplice De ces conseils dont l'artifice Fait les maux dont vous soupirez. Psyché Que je les plains ! Cléomène Vous êtes seule à plaindre. Mais nous demeurons trop à vous entretenir : Adieu, puissions—nous vivre en votre souvenir ! Puissiez—vous, et bientôt, n'avoir plus rien à craindre ! Puisse, et bientôt, l'Amour vous enlever aux Cieux, Vous y mettre à côté des Dieux, Et, rallumant un feu qui ne se puisse éteindre, Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux D'augmenter le jour en ces lieux ! Scène II 719

Oeuvres complètes . Scène III Psyché Pauvres amants ! Leur amour dure encore, Tous morts qu'ils sont, l'un et l'autre m'adore, Moi dont la dureté recut si mal leurs vœux : Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie, Amant, que j'aime encor cent fois plus que ma vie, Et qui brises de si beaux noeuds. Ne me fuis plus, et souffre que j'espère Que tu pourras un jour rabaisser l'oeil sur moi, Qu'a force de souffrir j'aurai de quoi te plaire, De quoi me rengager ta foi. Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée, Pour rappeler un tel espoir ; L'oeil abattu, triste, désespérée, Languissante, et décolorée, De quoi puis—je me prévaloir, Si, par quelque miracle impossible à prévoir, Ma beauté qui t'a plu ne se voit réparée ? Je porte ici de quoi la réparer : Ce trésor de beauté divine, Qu'en mes mains pour Vénus a remis Proserpine, Enferme des appas dont je puis m'emparer, Et l'éclat en doit être extrême, Puisque Vénus, la beauté même, Les demande pour se parer. En dérober un peu seroit—ce un si grand crime ? Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'est fait mon amant, Pour regagner son cœur, et finir mon tourment, Tout n'est—il pas trop légitime ? Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau, Et que vois—je sortir de cette boîte ouverte ? Amour, Si ta pitié ne s'oppose à ma perte, Pour ne revivre plus je descends au tombeau. Elle s'évanouit, et l'Amour descend auprès d'elle en volant.

Scène III 720

Oeuvres complètes . Scène IV L'Amour, Psyché, évanouie.

L'Amour Votre péril, Psyché, dissipe ma colère ; Ou plutôt de mes feux
l'ardeur n'a point cessé, Et, bien qu' au dernier point vous m'ayez su
déplaire, Je ne me suis intéressé Que contre celle de ma mère. J'ai vu tous
vos travaux, j'ai suivi vos malheurs, Mes soupirs ont partout accompagné
vos pleurs. Tournez les yeux vers moi : je suis encore le même. Quoi ? je dis
et redis tout haut que je vous aime. Et vous ne dites point, Psyché, que vous
m'aimez ! Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermés, Qu'a jamais
la clarté leur vient d'être ravie ? O Mort, devois—tu prendre un dard si
criminel, Et, sans aucun respect pour mon être éternel, Attenter à ma propre
vie ? Combien de fois, ingrate Déesse, Ai-je grossi ton noir empire, Par les
mépris et par la cruauté, D'une orgueilleuse ou farouche beauté ? Combien
même, s'il le faut dire, T'ai—je immolé de fidèles amants, A force de
ravisements ? Va, je ne blesserai plus d'âmes, Je ne percerai plus de cœurs
Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs Qui nourrissent du Ciel les
immortelles flammes, Et n'en lancerai plus que pour faire, à tes yeux,
Autant d'amants, autant de Dieux. Et vous, impitoyable mère, Qui la forcez
à m'arracher Tout ce que j'avois de plus cher, Craignez à votre tour l'effet de
ma colère. Vous me voulez faire la loi, Vous qu'on voit si souvent la
recevoir de moi ! Vous qui portez un cœur sensible comme un autre, Vous
enviez au mien les délices du votre ! Mais dans ce même cœur j'enfoncerai
des coups Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux ; Je vous accablerai
de honteuses surprises, Et choisirai partout à vos vœux les plus doux Des
Adonis et des Anchises Qui n'auront que haine pour vous. Scène IV 721

Oeuvres complètes . Scène V Vénus, L'Amour, Psyché, évanouie.
Vénus La menace est respectueuse, Et d'un enfant qui fait le révolté La
colère présomptueuse... L'Amour Je ne suis plus enfant, et je l'ai trop été, Et
ma colère est juste autant qu'impétueuse. Vénus L'impétuosité s'en devoit
retenir, Et vous pourriez vous souvenir Que vous me devez la naissance.
L'Amour Et vous pourriez n'oublier pas Que vous avez un coeur et des
appas Qui relèvent de ma puissance, Que mon arc de la vôtre est l'unique
soutien, Que sans mes traits elle n'est rien, Et que si les coeurs les plus
braves En triomphe par vous se sont laissé trainer, Vous n'avez jamais fait
d'esclaves Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner. Ne me vantez donc plus ces
droits de la naissance Qui tyrannisent mes desirs ; Et si vous ne voulez
perdre mille soupirs, Songez, en me voyant, à la reconnaissance, Vous qui
tenez de ma puissance Et votre gloire et vos plaisirs. Vénus Comment l'avez
—vous défendue, Cette gloire dont vous parlez ? Comment me l'avez—
vous rendue ? Et quand vous avez vu mes autels désolés, Mes temples
violés, Mes honneurs ravalés, Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a—t—on vu punie Psyché, qui me les a volés ? Je vous ai
commandé de la rendre charmée Du plus vil de tous les mortels, Qui ne
daignât répondre à son ame enflammée Que par des rebuts éternels, Scène
V 722

Oeuvres complètes . Par les mépris les plus cruels : Et vous—
même l'avez aimée ! Vous avez contre moi séduit des immortels ; C'est pour
vous qu'a mes yeux les Zéphyrs l'ont cachée, Qu'Apollon même suborné,
Par un oracle adroitement tourné, Me l'avoit si bien arrachée, Que si sa
curiosité Par une aveugle défiance Ne l'eût rendue 4 ma vengeance, Elle
échappoit a mon coeur irrité. Voyez l'état ot votre amour l'a mise, Votre
Psyché : son ame va partir ; Voyez, et si la vôtre en est encore éprise,
Recevez son dernier soupir. Menacez, bravez—moi, cependant qu'elle
expire : Tant d'insolence vous sied bien, Et je dois endurer quoi qu'il vous
plaise dire, Moi qui sans vos traits ne puis rien. L'Amour Vous ne pouvez
que trop, Déesse impitoyable : Le Destin l'abandonne 4a tout votre
courroux ; Mais soyez moins inexorable Aux prières, aux pleurs d'un fils 4
vos genoux. Ce doit vous être un spectacle assez doux De voir d'un oeil
Psyché mourante, Et de l'autre ce fils, d'une voix suppliante Ne vouloir plus
tenir son bonheur que de vous. Rendez—moi ma Psyché, rendez—lui tous
ses charmes, Rendez—la, Déesse, 4 mes larmes, Rendez a mon amour,
rendez a ma douleur Le charme de mes yeux, et le choix de mon coeur.
Vénus Quelque amour que Psyché vous donne, De ses malheurs par moi
n'attendez pas la fin : Si le Destin me l'abandonne, Je l'abandonne a son
destin. Ne m'importunez plus, et, dans cette infortune, Laissez—la sans
Vénus triompher, ou périr. L'Amour Hélas ! si je vous importune, Je ne le
ferois pas si je pouvois mourir. Vénus Cette douleur n'est pas commune,
Qui force un immortel a souhaiter la mort. L'Amour Scène V 723

Oeuvres complètes . 2 Voyez par son excès si mon amour est fort.
Ne lui ferez—vous grace aucune ? Vénus Je vous l'avoue, il me touche le
cœur, Votre amour ; il désarme, il fléchit ma rigueur : Votre Psyché reverra
la lumière. L'Amour Que je vous vais partout faire donner d'encens !
Vénus Oui, vous la reverrez dans sa beauté première ; Mais de vos vœux
reconnoissants Je veux la déférence entière, Je veux qu'un vrai respect
laisse 4 mon amitié Vous choisir une autre moitié. L'Amour Et moi, je ne
veux plus de grace : Je reprends toute mon audace, Je veux Psyché, je veux
sa foi, Je veux qu'elle revive et revive pour moi, Et tiens indifférent que
votre haine lasse En faveur d'une autre se passe. Jupiter qui paroît va juger
entre nous De mes emportements et de votre courroux. (Après quelques
éclairs et roulements de tonnerre, Jupiter paroît en l'air sur son aigle.) Scène
V 724

Oeuvres complètes . Scène dernière Jupiter, Vénus, L'Amour,
Psyché L'Amour Vous a qui seul tout est possible, Père des Dieux,
souverain des mortels, Fléchissez la rigueur d'une mère inflexible, Qui sans
moi n'aura point d'autels. J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace, Et perds
menaces et soupirs : Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs Dépend du
monde entier l'heureuse ou triste face, Et que si Psyché perd le jour, Si
Psyché n'est a moi, je ne suis plus l'Amour. Oui, je romprai mon arc, je
briserai mes flèches, J'éteindrai jusqu'a mon flambeau, Je laisserai languir la
Nature au tombeau ; Ou, si je daigne aux coeurs faire encor quelques
brèches, Avec ces pointes d'or qui me font obéir, Je vous blesserai tous la—
haut pour des mortelles, Et ne décocherai sur elles Que des traits émoussés
qui forcent a hair, Et qui ne font que des rebelles, Des ingrates, et des
cruelles. Par quelle tyrannique loi Tiendrai—je 4 vous servir mes armes
toujours prêtes Et vous ferai—je a tous conquêtes sur conquêtes, Si vous me
défendez d'en faire une pour moi ? Jupiter Ma fille, sois—lui moins sévère,
Tu tiens de sa Psyché le destin en tes mains ; La Parque au moindre mot va
suivre ta colère : Parle, et laisse—toi vaincre aux tendresses de mère, Ou
redoute un courroux que moi—même je crains. Veux—tu donner le monde
en proie A la haine, au désordre, a la confusion ? Et d'un dieu d'union, D'un
dieu de douceurs et de joie, Faire un dieu d'amertume et de division ?
Considère ce que nous sommes, Et si les passions doivent nous dominer :
Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes, Plus il sied bien aux Dieux
de pardonner. Vénus Je pardonne a ce fils rebelle. Mais voulez—vous qu'il
me soit reproché Scène dernière 725

Oeuvres complètes . 2 Qu'une misérable mortelle, L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psyché, Sous ombre qu'elle est un peu belle, Par un hymen dont je rougis, Souille mon alliance, et le lit de mon fils ? Jupiter Hé bien ! je la fais immortelle Afin d'y rendre tout égal. Vénus Je n'ai plus de mépris ni de haine pour elle, Et l'admets a l'honneur de ce noeud conjugal. Psyché, reprenez la lumière, Pour ne la reperdre jamais : Jupiter a fait votre paix, Et je quitte cette humeur fière Qui s'opposoit a vos souhaits. Psyché C'est donc vous, 6 grande Déesse, Qui redonnez la vie a ce coeur innocent ! Vénus Jupiter vous fait grace, et ma colère cesse. Vivez, Vénus l'ordonne ; aimez, elle y consent. Psyché, a l'Amour. Je vous revois enfin, cher objet de ma flamme ! L'Amour, a Psyché. Je vous possède enfin, délices de mon ame ! Jupiter Venez, amants, venez aux Cieux Achever un si grand et si digne hyménée ; Viens—y, belle Psyché, changer de destinée, Viens prendre place au rang des Dieux. (Deux grandes machines descendent aux deux côtés de Jupiter, cependant qu'il dit ces derniers vers. Vénus avec sa suite monte dans l'une, l'Amour avec Psyché dans l'autre, et tous ensemble remontent au ciel.) Les Divinités, qui avoient été partagées entre Vénus et son fils, se réunissent en les voyant d'accord ; et toutes ensemble, par des concerts, des chants, et des danses, célèbrent la fête des noces de l'Amour. Apollon paroît le premier et comme Dieu de l'harmonie, commence a chanter, pour inviter les autres Dieux a se réjouir.) Récit d'Apollon Unissons —nous, troupe immortelle : Le Dieu d'amour devient heureux amant, Et Vénus a repris sa douceur naturelle Scène dernière 726

Oeuvres complètes . 2 En faveur d'un fils si charmant ; Il va
gofiter en paix, après un long tourment, Une félicité qui doit être éternelle.
Toutes les Divinités chantent ensemble ce couplet à la gloire de l'Amour.
Célébrons ce grand jour ; Célébrons tous une fête si belle ; Que nos chants
en tous lieux en portent la nouvelle, Qu'ils fassent retentir le céleste séjour :
Chantons, répétons, tour à tour, Qu'il n'est point d'ame si cruelle Qui tût ou
tard ne se rende à l'Amour. Apollon continue : Le Dieu qui nous engage À
lui faire la cour Défend qu'on soit trop sage : Les plaisirs ont leur tour :
C'est leur plus doux usage Que de finir les soins du jour. La nuit est le
partage Des jeux et de l'amour. Ce seroit grand dommage Qu'en ce
charmant séjour On eût un cœur sauvage : Les plaisirs ont leur tour ; C'est
leur plus doux usage Que de finir les soins du jour. La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour. (Deux Muses, qui ont toujours évité de s'engager
sous les lois de l'Amour, conseillent aux belles qui n'ont point encore aimé
de s'en défendre avec soin, 4 leur exemple.) Chanson des Muses Gardez—
vous, beautés sévères : Les amours font trop d'affaires ; Craignez toujours
de vous laisser charmer. Quand il faut que l'on soupire, Tout le mal n'est pas
de s'enflammer : Le martyre De le dire Coïte plus cent fois que d'aimer.
Second couplet des muses On ne peut aimer sans peines, Il est peu de
douces chaînes, À tout moment on se sent alarmer : Quand il faut que l'on
soupire, Tout le mal n'est pas de s'enflammer ; Le martyre Scène dernière

Oeuvres complètes . 2 De le dire Coiite plus cent fois que d'aimer.
(Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que l'Amour.) Récit de
Bacchus Si quelquefois, Suivant nos douces lois, La raison se perd et
s'oublie, Ce que le vin nous cause de folie Commence et finit en un jour
Mais quand un coeur est enivré d'amour, Souvent c'est pour toute la vie.
Entrée de ballet, Composée de deux Ménades et de deux Aegipans qui
suivent Bacchus (Mome déclare qu'il n'a point de plus doux emploi que de
médire, et que ce n'est qu'a l'Amour seul qu'il n'ose se jouer.) Récit de
Mome Je cherche 4 médire Sur la terre et dans les Cieux ; Je soumets a ma
satire Les plus grands des Dieux. Il n'est dans l'univers que l'Amour qui
m'étonne : Il est le seul que j'épargne aujourd'hui ; Il n'appartient qu'a lui
De n'épargner personne. Entrée de ballet, Composée de quatre polichinelles
et de deux matassins qui suivent Mome, et viennent joindre leur plaisanterie
et leur badinage aux divertissements de cette grande fête. (Bacchus et
Mome, qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une chanson,
Bacchus a la louange du vin, et Mome une chanson enjouée sur le sujet et
les avantages de la raillerie.) Récit de Bacchus Admirons le jus de la treille :
Qu'il est puissant ! qu'il a d'attraits ! Il sert aux douceurs de la paix, Et dans
la guerre il fait merveille ; Mais surtout pour les amours Le vin est d'un
grand secours. Récit de Mome Folatrons, divertissons—nous, Raillons,
nous ne saurions mieux faire : La raillerie est nécessaire Dans les jeux les
plus doux. Sans la douceur que l'on goiite a médire, Scène dernière 728

Oeuvres complètes . 2 On trouve peu de plaisirs sans ennui : Rien n'est si plaisant que de rire, Quand on rit aux dépens d'autrui. Plaisantons, ne pardonnons rien, Rions, rien n'est plus à la mode : On court péril d'être incommode En disant trop de bien. Sans la douceur que l'on goûte à médire, On trouve peu de plaisirs sans ennui : Rien n'est si plaisant que de rire, Quand on rit aux dépens d'autrui. (Mars arrive au milieu du théâtre, suivi de sa troupe guerrière, qu'il excite à profiter de leur loisir en prenant part aux divertissements.) Récit de Mars Laissons en paix toute la terre, Cherchons de doux amusements ; Parmi les jeux les plus charmants Mélangons l'image de la guerre. Entrée de ballet (Suivants de Mars, qui font, en dansant avec des enseignes, une manière d'exercice.) Dernière entrée de ballet (Les troupes différentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Momus et de Mars, après avoir achevé leurs entrées particulières, s'unissent ensemble, et forment la dernière entrée, qui renferme toutes les autres. Un chœur de toutes les voix et de tous les instruments, qui sont au nombre de quarante, se joint à la danse générale et termine la fête des noces de l'Amour et de Psyché.) Dernier chœur Chantons les plaisirs charmants Des heureux amants ; Que tout le Ciel s'empresse À leur faire sa cour ; Célébrons ce beau jour Par mille doux chants d'allégresse, Célébrons ce beau jour Par mille doux chants pleins d'amour. (Dans le grand salon du palais des Tuileries, où Psyché a été représentée devant Leurs Majestés, il y avoit des timbales, des trompettes et des tambours mêlés dans ces derniers concerts, et ce dernier couplet se chantoit ainsi :) Chantons les plaisirs charmants Des heureux amants Répondez—nous, trompettes, Timbales et tambours ; Accordez—vous toujours Scène dernière 729

Oeuvres complètes . 2 Avec le doux son des musettes, Accordez
—vous toujours Avec le doux chant des amours. Scène dernière 730

Oeuvres complètes . 2 Les Fourberies de Scapin Comédie
Représentée la première fois 4 Paris sur le Théâtre de la salle du Palais—
Royal le 24^e mai 1671 par la troupe du Roi Les Fourberies de Scapin 731

Oeuvres complètes . 2 Personnages Argante, père d'Octave et de Zerbinette. Géronte, père de Léandre et de Hyacinthe. Octave, fils d'Argante, et amant de Hyacinthe. Léandre, fils de Géronte, et amant de Zerbinette. Zerbinette, crue Egyptienne, et reconnue fille d'Argante, et amante de Léandre. Hyacinthe, fille de Géronte, et amante d'Octave Scapin, valet de Léandre, et fourbe. Silvestre, valet d'Octave. Nérine, nourrice de Hyacinthe. Carle, fourbe. Deux porteurs. La scène est à Naples. Personnages 732

Oeuvres complètes . 2 Scène | Octave, Silvestre Octave Ah!
facheuses nouvelles pour un cœur amoureux ! Dures extrémités où je me
vois réduit ! Tu viens, Silvestre, d'apprendre au port que mon père revient ?
Silvestre Oui. Octave Qu'il arrive ce matin même ? Silvestre Ce matin
même Octave Et qu'il revient dans la résolution de me marier ? Silvestre
Oui. Octave Avec une fille du seigneur Géroste ? Silvestre Du seigneur
Géroste. Octave Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?
Silvestre Oui. Octave Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ? Silvestre De
votre oncle. Octave A qui mon père les a mandées par une lettre ? Silvestre
Par une lettre. Scène | 734

Oeuvres complètes . 2 Octave Et cet oncle, dis—tu, suit toutes nos affaires. Silvestre Toutes nos affaires. Octave Ah! parle, si tu veux, et ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche. Silvestre Qu'ai—je a parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont. Octave Conseille—moi, du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures. Silvestre Ma foi ! je m'y trouve autant embarrassé que vous, et j'aurois bon besoin que l'on me conseillât moi-même. Octave Je suis assassiné par ce maudit retour. Silvestre Je ne le suis pas moins. Octave Lorsque mon père apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses réprimandes. Silvestre Les réprimandes ne sont rien ; et plût au Ciel que j'en fusse quitte 4 ce prix ! mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies, et je vois se former de loin un nuage de coups de baton qui crévera sur mes épaules. Octave O Ciel! par où sortir de l'embarras où je me trouve ? Silvestre C'est à quoi vous deviez songer, avant que de vous y jeter. Octave Ah! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison. Silvestre Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies. Octave Que dois—je faire ? Quelle résolution prendre ? A quel remède recourir ? Scène | 735

Oeuvres complètes . 2 Scène II Scapin, Octave, Silvestre Scapin
Qu'est—ce, seigneur Octave, qu'avez—vous ? Qu'y a—t-il ? Quel désordre
est—ce là ? Je vous vois tout troublé. Octave Ah! mon pauvre Scapin, je
suis perdu, je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes.
Scapin Comment ? Octave N'as—tu rien appris de ce qui me regarde ?
Scapin Non. Octave Mon père arrive avec le seigneur Géronte, et ils me
veulent marier. Scapin Hé bien ! qu'y a-t—il là de si funeste ? Octave Hélas
! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude ? Scapin Non ; mais il ne tiendra
qu'a vous que je ne la sache bientôt ; et je suis homme consolatif, homme a
m'intéresser aux affaires des jeunes gens. Octave Ah! Scapin, si tu pouvois
trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la
peine ot je suis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie. Scapin A
vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je
m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du Ciel un génie assez beau pour
toutes les fabriques de ces gentillesse d'esprit, de ces galanteries
ingénieuses a qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; et je
puis dire, sans vanité, qu'on n'a guère vu d'homme qui fat plus habile
ouvrier de ressorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans
ce noble métier : mais, ma foi! le mérite est trop maltraité aujourd'hui, et j'ai
renoncé a toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.
Scène II 736

Oeuvres complètes . 2 Octave Comment ? quelle affaire, Scapin ?
Scapin Une aventure oti je me brouillai avec la justice. Octave La justice !
Scapin Oui, nous etimes un petit démêlé ensemble. Silvestre Toi et la justice
! Scapin Oui. Elle en usa fort mal avec moi, et je me dépitai de telle sorte
contre l'ingratitude du siècle que je résolus de ne plus rien faire. Baste !_ Ne
laissez pas de me conter votre aventure. Octave Tu sais, Scapin, qu'il y a
deux mois que le seigneur G ron te et mon père s'embarquèrent ensemble
pour un voyage qui regarde certain commerce ou leurs intérêts sont mêlés.
Scapin Je sais cela. Octave Et que Léandre et moi nous fi mes laissés par
nos pères, moi sous la conduite de Silvestre, et Léandre sous ta direction.
Scapin Oui: je me suis fort bien acquitté de ma charge. Octave Quelque
temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Egyptienne dont il devint
amoureux. Scapin Je sais cela encore. Octave Comme nous sommes grands
amis, il me fit aussitôt confiance de son amour, et me mena voir cette fille,
que je trouvai belle a la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la
trouvasse. I] ne m'entretenoit que d'elle chaque jour ; m'exag roit 4 tous
moments sa beauté et sa grace ; me louoit son esprit, et me parloit avec
transport des charmes de son entretien, dont il me rapportoit jusqu'aux
moindres paroles, qu'il s'efforcoit toujours de me faire trouver les plus
spirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas assez
sensible aux choses qu'il me venoit dire, et me blamoit sans cesse de
l'indifférence ow j'étois pour les jeux de l'amour. Scène II 737

Oeuvres complètes . 2 Scapin Je ne vois pas encore owt ceci veut aller. Octave Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes, dans une petite maison d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est. Une femme nous dit, en soupirant, que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères, et qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés. Scapin Ou est—ce que cela nous mène ? Octave La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une salle, et nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisoit des regrets, et d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle et la plus touchante qu'on puisse jamais voir. Scapin Ah, ah ! Octave Un autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit ; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite jupe avec des brassières de nuit qui étoient de simple futaine ; et sa coiffure étoit une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissoit tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules ; et cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, et ce n'étoit qu'agréments et que charmes que toute sa personne. Scapin Je sens venir les choses. Octave Si tu l'avois vue, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurois trouvée admirable. Scapin Oh ! je n'en doute point ; et, sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle étoit tout à fait charmante. Octave Ses larmes n'étoient point de ces larmes désagréables qui défigurent un visage ; elle avoit à pleurer une grâce touchante, et sa douleur étoit la plus belle du monde. Scapin Je vois tout cela. Octave Elle faisoit fondre chacun en larmes, en se jetant amoureusement sur le corps de cette mourante, qu'elle appeloit sa chère mère ; et il n'y avoit personne qui n'eût l'âme percée de voir un si bon naturel. Scène II 738

Oeuvres complètes . 2 Scapin En effet, cela est touchant ; et je vois bien que ce bon naturel—la vous la fit aimer. Octave Ah! Scapin, un barbare l'auroit aimée. Scapin Assurément : le moyen de s'en empêcher ? Octave Après quelques paroles, dont je tachai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortimes de la ; et demandant à Léandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, et je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avoient fait sur mon ame. Silvestre Si vous n'abrégez ce récit, nous en voila pour jusqu'à demain. Laissez—le—moi finir en deux mots. Son coeur prend feu dès ce moment. Il ne sauroit plus vivre, qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère : voila mon homme au désespoir. Il presse, supplie, conjure : point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien, et sans appui, est de famille honnête ; et qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voila son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa résolution : le voila marié avec elle depuis trois jours. Scapin J'entends. Silvestre Maintenant mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendoit que dans deux mois ; la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le seigneur Gêronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente. Octave Et par—dessus tout cela mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, et l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir. Scapin Est-ce là tout ? Vous voila bien embarrassés tous deux pour une bagatelle. C'est bien là de quoi se tant alarmer. N'as—tu point de honte, toi, de demeurer court à si peu de chose ? Que diable ! te voila grand et gros comme père et mère, et tu ne saurois trouver dans ta tête, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagème, pour ajuster vos affaires ? Fi! peste soit du butor ! Je voudrois bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper ; je les aurois joués tous deux par—dessous la jambe ; et je n'étois pas plus grand que cela, que je me signalois déjà par cent tours d'adresse jolis. Silvestre J'avoue que le Ciel ne m'a pas donné tes talents, et que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la justice. Scène II

739

II 740

Oeuvres complètes . 2 Octave Voici mon aimable Hyacinthe. Scène

Oeuvres complètes . 2 Scène III Hyacinte, Octave, Scapin,
Silvestre Hyacinte Ah! Octave, est—il vrai ce que Silvestre vient de dire 4
Nérine ? que votre père est de retour, et qu'il veut vous marier ? Octave Oui,
belle Hyacinte, et ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que
vois—je ? vous pleurez ! Pourquoi ces larmes ? Me soupçonnez—vous,
dites—moi, de quelque infidélité, et n'êtes—vous pas assurée de l'amour
que j'ai pour vous ? Hyacinte Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez ;
mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours. Octave Eh ! peut—on
vous aimer qu'on ne vous aime toute sa vie ? Hyacinte J'ai oui dire, Octave,
que votre sexe aime moins longtemps que le nôtre, et que les ardeurs que
les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils
naissent. Octave Ah! ma chère Hyacinte, mon cœur n'est donc pas fait
comme celui des autres hommes, et je sens bien pour moi que je vous
aimerai jusqu'au tombeau. Hyacinte Je veux croire que vous sentez ce que
vous dites, et je ne doute point que vos paroles ne soient sincères ; mais je
crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres sentiments que
vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un père, qui veut vous marier
à une autre personne ; et je suis sûre que je mourrai, si ce malheur m'arrive.
Octave Non, belle Hyacinte, il n'y a point de père qui puisse me contraindre
4 vous manquer de foi, et je me résoudrai à quitter mon pays, et le jour
même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, sans l'avoir vue,
une aversion effroyable pour celle que l'on me destine ; et, sans être cruel,
je souhaiterois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point,
je vous prie, mon aimable Hyacinte, car vos larmes me tuent, et je ne les
puis voir sans me sentir percer le cœur. Hyacinte Puisque vous le voulez, je
veux bien essuyer mes pleurs, et j'attendrai d'un œil constant ce qu'il plaira
au Ciel de résoudre de moi. Scène III 7A

Oeuvres complètes . 2 Octave Le Ciel nous sera favorable.

Hyacinte Il ne sauroit m'être contraire, si vous m'êtes fidèle. Octave Je le serai assurément. Hyacinte Je serai donc heureuse. Scapin, a part. Elle n'est pas tant sotte, ma foi! et je la trouve assez passable. Octave, montrant Scapin. Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous être, dans tous nos besoins, d'un secours merveilleux. Scapin J'ai fait de grands serments de ne me mêler plus du monde ; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être... Octave Ah! s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon coeur de prendre la conduite de notre barque. Scapin, a Hyacinte. Et vous, ne me dites—vous rien ? Hyacinte Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui vous est le plus cher au monde, de vouloir servir notre amour. Scapin Il faut se laisser vaincre, et avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous. Octave Crois que... Scapin Chut ! (A Hyacinte.) Allez—vous—en, vous, et soyez en repos. (A Octave.) Et vous, préparez—vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre père. Octave Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, et j'ai une timidité naturelle que je ne saurois vaincre. Scapin Il faut pourtant paroître ferme au premier choc, de peur que, sur votre foiblesse, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. La, tachez de vous composer par étude. Un peu de hardiesse, et songez à répondre résoliiment sur tout ce qu'il pourra vous dire. Scène III 742

Oeuvres complètes . 2 Octave Je ferai du mieux que je pourrai.
Scapin Ca, essayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle et voyons si vous ferez bien. Allons. La mine résolue, la tête haute, les regards assurés. Octave Comme cela ? Scapin Encore un peu davantage.
Octave Ainsi ? Scapin Bon. Imaginez—vous que je suis votre père qui arrive, et répondez—moi fermement, comme si c'étoit à lui-même.
"Comment, pendard, vaurien, infame, fils indigne d'un père comme moi, oses—tu bien paroître devant mes yeux, après tes bons déportements, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence ? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud ? est—ce là le fruit de mes soins ? le respect qui m'est dû ? le respect que tu me conserves ?" Allons donc. "Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans le consentement de ton père, de contracter un mariage clandestin ? Réponds—moi, coquin, réponds—moi. Voyons un peu tes belles raisons." Oh ! que diable ! vous demeurez interdit ! Octave C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends. Scapin Eh ! oui. C'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent. Octave Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai fermement. Scapin Assurément ? Octave Assurément. Silvestre Voilà votre père qui vient. Octave O Ciel ! je suis perdu. Scapin Hola ! Octave, demeurez. Octave ! Le voilà enfui. Quelle pauvre espèce d'homme ! Ne laissons pas d'attendre le vieillard. Scène III

Oeuvres complètes . 2 Silvestre Que lui dirai-je ? Scapin Laisse—
moi dire, moi, et ne fais que me suivre. Scène III 744

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Argante, Scapin, Silvestre

Argante, se croyant seul. A-t—on jamais oui parler d'une action pareille 4
celle—la ? Scapin, a Silvestre. Il a déjà appris l'affaire, et elle lui tient si
fort en tête, que tout seul il en parle haut. Argante, se croyant seul. Voilà une
témérité bien grande ! Scapin, a Silvestre. Écoutons—le un peu. Argante,
se croyant seul. Je voudrais bien savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce
beau mariage. Scapin, a part. Nous y avons songé. Argante, se croyant seul.
Tacheront—ils de me nier la chose ? Scapin, a part. Non, nous n'y pensons
pas. Argante, se croyant seul. Ou s'ils entreprendront de l'excuser ? Scapin,
a part. Celui—la se pourra faire. Argante, se croyant seul. Prétendront—ils
m'amuser par des contes en l'air ? Scapin, a part. Peut—être. Argante, se
croyant seul. Tous leurs discours seront inutiles. Scapin, a part. Nous allons
voir. Argante, se croyant seul. Ils ne m'en donneront point a garder. Scapin,
a part. Ne jurons de rien. Argante, se croyant seul. Je saurai mettre mon
pendard de fils en lieu de stireté. Scapin, a part. Nous y pourvoirons. Scène
IV 745

Oeuvres complètes . Argante, se croyant seul. Et pour le coquin de Silvestre, je le rouerai de coups. Silvestre, 4 Scapin. J'étois bien étonné s'il m'oublioit. Argante, apercevant Silvestre. Ah! ah! vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens. Scapin Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour. Argante Bonjour, Scapin. (A Silvestre.) Vous avez suivi mes ordres vraiment d'une belle manière, et mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence. Scapin Vous vous portez bien, à ce que je vois ? Argante Assez bien. (A Silvestre.) Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot. Scapin Votre voyage a—t—il été bon ? Argante Mon Dieu ! fort bon. Laisse—moi un peu quereller en repos. Scapin Vous voulez quereller ? Argante Oui, je veux quereller. Scapin Et qui, Monsieur ? Argante, montrant Silvestre. Ce maraud-la. Scapin Pourquoi ? Argante Tu n'as pas oui parler de ce qui s'est passé dans mon absence ? Scapin J'ai bien oui parler de quelque petite chose. Argante Comment quelque petite chose ! Une action de cette nature ? Scapin Scène IV 746

Oeuvres complètes . 2 Vous avez quelque raison. Argante Une hardiesse pareille a celle—la ? Scapin Cela est vrai. Argante Un fils qui se marie sans le consentement de son père ? Scapin Oui, il y a quelque chose a dire a cela. Mais je serois d'avis que vous ne fissiez point de bruit. Argante Je ne suis pas de cet avis, moi, et je veux faire du bruit tout mon sofl. Quoi ? tu ne trouves pas que j'aye tous les sujets du monde d'être en colère ? Scapin Si fait. J'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose, et je me suis intéressé pour vous, jusqu'a quereller votre fils. Demandez—lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit a un père dont il devoit baiser les pas ? On ne peut pas lui mieux parler, quand ce seroit vous—même. Mais quoi ? je me suis rendu a la raison, et j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire. Argante Que me viens-tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue ? Scapin Que voulez—vous ? il y a été poussé par sa destinée. Argante Ah! ah! voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'a commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire pour excuse qu'on y a été poussé par sa destinée. Scapin Mon Dieu ! vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire. Argante Et pourquoi s'y engageoit—il ? Scapin Voulez—vous qu'il soit aussi sage que vous ? Les jeunes gens sont jeunes, et n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudroit pour ne rien faire que de raisonnable : témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire de son côté pis encore que votre fils. Je voudrois bien savoir si vous—même n'avez pas été jeune, et n'avez pas, dans votre temps, fait des fredaines comme les autres. J'ai oui Scène IV 747

Oeuvres complètes . 2 dire, moi, que vous avez été autrefois un compagnon parmi les femmes, que vous faisiez de votre drdle avec les plus galantes de ce temps—la, et que vous n'en approchiez point que vous ne poussassiez a bout. Argante Cela est vrai, j'en demeure d'accord ; mais je m'en suis toujours tenu a la galanterie, et je n'ai point été jusqu'a faire ce qu'il a fait. Scapin Que vouliez—vous qu'il fit ? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien (car il tient cela de vous, d'être aimé de toutes les femmes). Il la trouve charmante. Il lui rend des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se rend a sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voila surpris avec elle par ses parents, qui, la force a la main, le contraignent de l'épouser. Silvestre, a part. L'habile fourbe que voila ! Scapin Eussiez—vous voulu qu'il se fat laissé tuer ? Il vaut mieux encore être marié qu'être mort. Argante On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée. Scapin, montrant Silvestre. Demandez—lui plutét : il ne vous dira pas le contraire. Argante, a Silvestre. C'est par force qu'il a été marié ? Silvestre Oui, Monsieur. Scapin Voudrois—je vous mentir ? Argante Il devoit donc aller tout aussitôt protester de violence chez un notaire. Scapin C'est ce qu'il n'a pas voulu faire. Argante Cela m'auroit donné plus de facilité 4 rompre ce mariage. Scapin Rompre ce mariage ! Argante Oui. Scapin Scène IV 748

Oeuvres complètes . 2 Vous ne le romprez point. Argante Je ne le romprai point ? Scapin Non. Argante Quoi ? je n'aurai pas pour moi les droits de père, et la raison de la violence qu'on a faite 4 mon fils ? Scapin C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord. Argante Il n'en demeurera pas d'accord ? Scapin Non. Argante Mon fils ? Scapin Votre fils. Voulez—vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses ? II] n'a garde d'aller avouer cela. Ce seroit se faire tort, et se montrer indigne d'un père comme vous. Argante Je me moque de cela. Scapin Il faut, pour son honneur, et pour le vêtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée. Argante Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire. Scapin Non, je suis sir qu'il ne le fera pas. Argante Je l'y forcerai bien. Scapin Il ne le fera pas, vous dis—je. Argante Il le fera, ou je le déshériterai. Scapin

Scène IV 749

Oeuvres complètes . Vous ? Argante Moi. Scapin Bon. Argante
Comment, bon ! Scapin Vous ne le déshériterez point. Argante Je ne le
déshériterai point ? Scapin Non. Argante Non ? Scapin Non. Argante Hoy !
Voici qui est plaisant : je ne déshériterai pas mon fils. Scapin Non, vous dis
—je. Argante Qui m'en empêchera ? Scapin Vous—même. Argante Moi ?
Scapin Oui. Vous n'aurez pas ce cœur—Ia. Argante Je l'aurai. Scapin Vous
vous moquez. Argante Scène IV 750

Oeuvres complètes . 2 Je ne me moque point. Scapin La tendresse paternelle fera son office. Argante Elle ne fera rien. Scapin Oui, oui. Argante Je vous dis que cela sera. Scapin Bagatelles. Argante Il ne faut point dire bagatelles. Scapin Mon Dieu ! je vous connois, vous êtes bon naturellement. Argante Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux. Finissons ce discours qui m'échauffe la bile. (A Silvestre.) Va—t'en, pendard, va—t'en me chercher mon fripon, tandis que j'ira rejoindre le seigneur Géronte, pour lui conter ma disgrâce. Scapin Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'a me commander. Argante Je vous remercie. (A part.) Ah! pourquoi faut—il qu'il soit fils unique ! et que n'ai—je a cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière ! Scène IV 751

Oeuvres complètes . 2 Scène V Scapin, Silvestre
Silvestre J'avoue que tu es un grand homme, et voilà l'affaire en bon train ; mais l'argent, d'autre part, nous presse pour notre subsistance, et nous avons, de tous côtés, des gens qui aboient après nous. Scapin Laisse—moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin. Attends. Tiens—toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théâtre. Voilà qui est bien. Suis—moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage et ta voix. Silvestre Je te conjure au moins de ne m'aller point brouiller avec la justice. Scapin Va, va: nous partagerons les périls en frères ; et trois ans de galère de plus ou de moins ne sont pas pour arrêter un noble cœur. Scène V 752

Oeuvres complètes . 2 Scène | G ron te, Argante G ron te Oui, sans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui ; et un matelot qui vient de Tarente m'a assur   qu'il avoit vu mon homme qui étoit pr  s de s'embarquer. Mais l'arriv  e de ma fille trouvera les choses mal dispos  es   ce que nous nous proposons ; et ce que vous venez de m'apprendre de votre fils rompt étrangement les mesures que nous avons prises ensemble. Argante Ne vous mettez pas en peine : je vous r  ponds de renverser tout cet obstacle, et j'y vais travailler de ce pas. G ron te Ma foi ! seigneur Argante, voulez  vous que je vous dise ? l'éducation des enfants est une chose   quoi il faut s'attacher fortement. Argante Sans doute.   quel propos cela ? G ron te   propos de ce que les mauvais d  portements des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs p  res leur donnent. Argante Cela arrive parfois. Mais que voulez  vous dire par l   ? G ron te Ce que je veux dire par l   ? Argante Oui. G ron te Que si vous aviez, en brave p  re, bien morigin   votre fils, il ne vous auroit pas jou   le tour qu'il vous a fait. Argante Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigin   le v  tre ? G ron te Sans doute, et je serois bien f  ch   qu'il m'efit rien fait approchant de cela. Argante Et si ce fils que vous avez, en brave p  re, si bien morigin  , avoit fait pis encore que le mien ? eh ? G ron te Comment ? Sc  ne | 754

Oeuvres complètes . 2 Argante Comment ? Géronte Qu'est—ce que cela veut dire ? Argante Cela veut dire, seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres ; et que ceux qui veulent gloser, doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche. Géronte Je n'entends point cette énigme. Argante On vous l'expliquera. Géronte Est-ce que vous auriez oui dire quelque chose de mon fils ? Argante Cela se peut faire. Géronte Et quoi encore ? Argante Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros ; et vous pourrez de lui, ou de quelque autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vite consulter un avocat, et aviser des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir. Scène | 755

Oeuvres complètes . 2 Scène II Léandre, Géronte
Géronte, seul.
Que pourroit—ce être que cette affaire—ci ? Pis encore que le sien ? Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis ; et je trouve que se marier sans le consentement de son père est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer. Ah ! vous voilà. Léandre, en courant a lui pour l'embrasser. Ah ! mon père, que j'ai de joie de vous voir de retour ! Géronte, refusant de l'embrasser. Doucement. Parlons un peu d'affaire. Léandre Souffrez que je vous embrasse, et que... Géronte, le repoussant encore. Doucement, vous dis—je. Léandre Quoi ? vous me refusez, mon père, de vous exprimer mon transport par mes embrassements ! Géronte Oui ! nous avons quelque chose à démêler ensemble. Léandre Et quoi ? Géronte Tenez—vous, que je vous voye en face. Léandre Comment ? Géronte Regardez—moi entre deux yeux. Léandre Hé bien ? Géronte Qu'est—ce donc qu'il s'est passé ici ?
Léandre Ce qui s'est passé ? Scène II 756

Oeuvres complètes . 2 G ron te Oui. Qu'avez vous fait dans mon absence ? Léandre Que voulez vous, mon père, que j'aye fait ? G ron te Ce n'est pas moi qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait. Léandre Moi, je n'ai fait aucune chose dont vous ayez lieu de vous plaindre. G ron te Aucune chose ? Léandre Non. G ron te Vous êtes bien résolu. Léandre C'est que je suis sir de mon innocence. G ron te Scapin pourtant a dit de vos nouvelles. Léandre Scapin ! G ron te Ah! ah! ce mot vous fait rougir. Léandre Il vous a dit quelque chose de moi ? G ron te Ce lieu n'est pas tout a fait propre 4 vuid r cette affaire, et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis, J'y vais revenir tout a l'heure. Ah ! traître, s'il faut que tu me d shonores, je te renonce pour mon fils ; et tu peux bien pour jamais te résoudre a fuir de ma présence. Scène II 757

Oeuvres complètes . 2 Scène III Octave, Scapin, Léandre Léandre
Me trahir de cette manière ! Un coquin qui doit, par cent raisons, être le
premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les aller
découvrir 4 mon père. Ah ! je jure le Ciel que cette trahison ne demeurera
pas impunie. Octave Mon cher Scapin, que ne dois—je point à tes soins !
Que tu es un homme admirable ! et que le Ciel m'est favorable de t'envoyer
4 mon secours ! Léandre Ah! ah! vous voilà. Je suis ravi de vous trouver,
Monsieur le coquin. Scapin Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur
que vous me faites. Léandre, en mettant l'épée à la main. Vous faites le
méchant plaisant. Ah ! je vous apprendrai... Scapin, se mettant à genoux.
Monsieur. Octave, se mettant entre—deux pour empêcher Léandre de le
frapper. Ah! Léandre. Léandre Non, Octave, ne me retenez point, je vous
prie. Scapin Eh! Monsieur. Octave, le retenant. De grace ! Léandre, voulant
frapper Scapin. Laissez—moi contenter mon ressentiment. Octave Au nom
de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point. Scapin Monsieur, que vous ai—
je fait ? Scène III 758

Oeuvres complètes . 2 Léandre, voulant le frapper. Ce que tu mas fait, traître ! Octave, le retenant. Eh ! doucement. Léandre Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même tout a l'heure la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre ; et tu ne croyois pas peut-être que l'on me dit révéler ce secret ; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps. Scapin Ah! Monsieur, auriez-vous bien ce coeur—la ? Léandre Parle donc. Scapin Je vous ai fait quelque chose, Monsieur ? Léandre Oui, coquin, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est. Scapin Je vous assure que je l'ignore. Léandre, s'avancant pour le frapper. Tu l'ignores ! Octave, le retenant. Léandre. Scapin Hé bien ! Monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quartaut de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours ; et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé. Léandre C'est toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour ? Scapin Oui, Monsieur : je vous en demande pardon. Léandre Je suis bien aise d'apprendre cela ; mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant. Scène III 759

Oeuvres complètes . 2 Scapin Ce n'est pas cela, Monsieur ?

Léandre Non: c'est une autre affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises. Scapin Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose. Léandre, le voulant frapper. Tu ne veux pas parler ? Scapin Eh !

Octave, le retenant. Tout doux. Scapin Oui, Monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyates porter, le soir, une petite montre a la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de boue, et le visage plein de sang, et vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu, et m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, Monsieur, qui l'avois retenue. Léandre C'est toi qui as retenu ma montre ? Scapin Oui, Monsieur, afin de voir quelle heure il est. Léandre Ah! ah! j'apprends ici de jolies choses, et j'ai un serviteur fort fidèle vraiment.

Mais ce n'est pas encore cela que je demande. Scapin Ce n'est pas cela ?

Léandre Non, infame : c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses. Scapin Peste ! Léandre Parle vite, j'ai hate. Scapin Monsieur, voila tout ce que j'ai fait. Léandre, voulant frapper Scapin. Scène III 760

Oeuvres complètes . 2 Voilà tout ? Octave, se mettant au—devant.
Eh! Scapin Hé bien ! oui, Monsieur : vous vous souvenez de ce loup—garou, il y a six mois, qui vous donna tant de coups de baton la nuit, et vous pensa faire rompre le cou dans une cave ou vous tombates en fuyant.
Léandre Hé bien ! Scapin C'étoit moi, Monsieur, qui faisois le loup—garou.
Léandre C'étoit toi, traître, qui faisois le loup—garou ? Scapin Oui, Monsieur, seulement pour vous faire peur, et vous Gter l'envie de nous faire courir, toutes les nuits ; comme vous aviez de coutume. Léandre Je saurai me souvenir, en temps et lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, et que tu me confesses ce que tu as dit 4 mon père.
Scapin A votre père ? Léandre Oui, fripon, 4 mon père. Scapin Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour. Léandre Tu ne l'as pas vu ? Scapin Non, Monsieur. Léandre Assurément ? Scapin Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même. Léandre C'est de sa bouche que je le tiens pourtant. Scène III 761

Oeuvres complètes . 2 Scapin Avec votre permission, il n'a pas dit
la vérité. Scène III 762

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Carle, Scapin, Léandre, Octave
Carle Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour ? Léandre Comment ? Carle Vos Egyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette, et elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que si, dans deux heures, vous ne songez à leur porter l'argent qu'il vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais. Léandre Dans deux heures ? Carle Dans deux heures. Léandre Ah ! mon pauvre Scapin, j'implore ton secours ! Scapin, passant devant lui avec un air fier. "Ah ! mon pauvre Scapin." Je suis "mon pauvre Scapin" 4 cette heure qu'on a besoin de moi. Léandre Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore, si tu me l'as fait. Scapin Non, non, ne me pardonnez rien. Passez—moi votre épée au travers du corps. Je serai ravi que vous me tuiez. Léandre Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie, en servant mon amour. Scapin Point, point : vous ferez mieux de me tuer. Léandre Tu m'es trop précieux ; et je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable, qui vient à bout de toute chose. Scapin Non: tuez—moi, vous dis—je. Léandre Scène IV 763

Oeuvres complètes . 2 Ah! de grace, ne songe plus a tout cela, et pense a me donner le secours que je te demande ! Octave Scapin, il faut faire quelque chose pour lui. Scapin Le moyen, après une avanie de la sorte ? Léandre Je te conjure d'oublier mon emportement et de me prêter ton adresse. Octave Je joins mes prières aux siennes. Scapin J'ai cette insulte—la sur le coeur. Octave Il faut quitter ton ressentiment. Léandre Voudrois—tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité ot se voit mon amour ? Scapin Me venir faire, a l'improviste, un affront comme celui—la ! Léandre J'ai tort, je le confesse. Scapin Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infame ! Léandre J'en ai tous les regrets du monde. Scapin Me vouloir passer son épée au travers du corps ! Léandre Je tien demande pardon de tout mon coeur ; et s'il ne tient qu'a me jeter a tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner. Octave Ah! ma foi! Scapin, il se faut rendre a cela. Scapin Levez—vous. Une autre fois, ne soyez point si prompt. Léandre Me promets—tu de travailler pour moi ? Scène IV 764

Oeuvres complètes . 2 Scapin On y songera. Léandre Mais tu sais que le temps presse. Scapin Ne vous mettez pas en peine. Combien est—ce qu'il vous faut ? Léandre Cing cents écus. Scapin Et 4 vous ? Octave Deux cents pistoles. Scapin Je veux tirer cet argent de vos pères. (A Octave.) Pour ce qui est du votre, la machine est déjà toute trouvée ; (a Léandre) et quant au votre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façons encore, car vous savez que, pour l'esprit, il n'en a pas, grâces à Dieu ! grande provision et je le livre pour une espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point : il ne tombe entre lui et vous aucun soupçon de ressemblance ; et vous savez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit votre père que pour la forme. Léandre Tout beau, Scapin. Scapin Bon, bon, on fait bien scrupule de cela: vous moquez—vous ? Mais j'aperçois venir le père d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. Allez—vous—en tous deux. (A Octave). Et vous, avertissez votre Silvestre de venir vite jouer son rôle. Scène IV 765

Oeuvres complètes . 2 Scène V Argante, Scapin Scapin, a part. Le voilà qui rumine. Argante, se croyant seul. Avoir si peu de conduite et de considération ! s'aller jeter dans un engagement comme celui—la ! Ah, ah ! jeunesse impertinente ! Scapin Monsieur, votre serviteur. Argante Bonjour, Scapin. Scapin Vous rêvez a l'affaire de votre fils. Argante Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin. Scapin Monsieur, la vie est mêlée de traverses. Il est bon de s'y tenir sans cesse préparé ; et j'ai oui dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien que j'ai toujours retenue. Argante Quoi ? Scapin Que pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les facheux accidents que son retour peut rencontrer : se figurer sa maison briilée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié ; sa fille subornée ; et ce qu'il trouve qu'il ne lui est point arrivé, l'imputer a bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie ; et je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt a la colère de mes maitres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivieres ; et ce qui a manqué a m'arriver, j'en ai rendu grace a mon bon destin. Argante Voilà qui est bien. Mais ce mariage impertinent qui trouble celui que nous voulons faire est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser. Scapin Scène V 766

Oeuvres complètes . 2 Ma foi ! Monsieur, si vous m'en croyez, vous tacherez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays—ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines. Argante Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie ? Scapin Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude ; car je ne saurois voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants que cela ne m'émeuve ; et, de tout temps, je me suis senti pour votre personne une inclination particulière. Argante Je te suis obligé. Scapin J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tous coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avalier un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donneroit auprès de la justice et votre droit, et votre argent, et vos amis. Enfin je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme ; et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent. Argante Et qu'a—t—il demandé ? Scapin Oh ! d'abord, des choses par—dessus les maisons. Argante Et quoi ? Scapin Des choses extravagantes. Argante Mais encore ? Scapin Il ne parloit pas moins que de cinq ou six cents pistoles. Argante Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer ! Se moque—t—il des gens ? Scapin C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, Scène V 767

Oeuvres complètes . 2 voici ou s'est réduit le résultat de notre conférence. "Nous voilà au temps, m'a—t—il dit, que je dois partir pour l'armée. Je suis après 4 m'équiper, et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je n'en saurois avoir un qui soit tant soit peu raisonnable à moins de soixante pistoles." Argante Hé bien ! pour soixante pistoles, je les donne. Scapin "Il faudra le harnois et les pistolets ; et cela ira bien 4 vingt pistoles encore." Argante Vingt pistoles, et soixante, ce seroit quatre—vingts. Scapin Justement. Argante C'est beaucoup ; mais soit, je consens à cela. Scapin "Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles." Argante Comment, diantre ! Qu'il se promène ! il n'aura rien du tout. Scapin Monsieur. Argante Non, c'est un impertinent. Scapin Voulez—vous que son valet aille 4 pied ? Argante Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi. Scapin Mon Dieu ! Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie, et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice. Argante Hé bien ! soit, je me résous à donner encore ces trente pistoles. Scapin "Il me faut encore, a—t—il dit, un mulet pour porter..." Argante Oh ! qu'il aille au diable avec son mulet ? C'en est trop, et nous irons devant les juges. Scène V 768

Oeuvres complètes . 2 Scapin De grace, Monsieur... Argante Non, je n'en ferai rien. Scapin Monsieur, un petit mulet. Argante Je ne lui donnerois pas seulement un ane. Scapin Considérez... Argante Non ! j'aime mieux plaider. Scapin Eh! Monsieur, de quoi parlez—vous 1a, et 4 quoi vous résolvez—vous ? Jetez les yeux sur les détours de la justice ; voyez combien d'appels et de degrés de jurisdiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissants par les griffes desquels il vous faudra passer, sergents, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges, et leurs clerks. Il n'y pas un de tous ces gens—la qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie, et vous vendra a beaux deniers comptants. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et arrêts contre vous. Le clerk du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh ! Monsieur, si vous le pouvez sauvez—vous de cet enfer—la. C'est être damné dès ce monde que d'avoir a plaider ; et la seule pensée d'un proces seroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes. Argante A combien est—ce qu'il fait monter le mulet ? Scapin Monsieur, pour le mulet, pour son cheval, et celui de son homme, pour le harnois et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit 4 son hétesse, il demande en tout deux cents pistoles. Argante Deux cents pistoles ? Scapin Oui. Argante, se promenant en colère le long du théâtre. Scène V 769

Oeuvres complètes . 2 Allons, allons, nous plaiderons. Scapin Faites réflexion... Argante Je plaiderai. Scapin Ne vous allez point jeter... Argante Je veux plaider. Scapin Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent : il vous en faudra pour l'exploit ; il vous en faudra pour le contrôle ; il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions ; et journées du procureur ; il vous en faudra pour les consultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac, et pour les grosses d'écritures ; il vous en faudra pour le rapport des substituts ; pour les épices de conclusion ; pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences et arrêts, contrôles, signatures, et expéditions de leurs clerks, sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent—la a cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire. Argante Comment, deux cents pistoles ? Scapin Oui: vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul en moi-même de tous les frais de la justice ; et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez de reste pour le moins cent cinquante, sans compter les soins, les pas, et les chagrins que vous épargnerez. Quand il n'y auroit à essayer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerois mieux donner trois cents pistoles que plaider. Argante Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi. Scapin Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais si j'étois que de vous, je fuirais les procès. Argante Je ne donnerai point deux cents pistoles. Scapin Voici l'homme dont il s'agit. Scène V 770

Oeuvres complètes . 2 Scène VI Silvestre, Argante, Scapin
Silvestre Scapin, fais—moi connoître un peu cet Argante, qui est père d'Octave. Scapin Pourquoi, Monsieur ? Silvestre Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma soeur. Scapin Je ne sais pas s'il a cette pensée ; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop. Silvestre Par la mort ! par la tête ! par le ventre ! si je le trouve, je le veux échanger, dussé—je être roué tout vif. (Argante, pour n'être point vu, se tient, en tremblant, couvert de Scapin.) Scapin Monsieur, ce père d'Octave a du coeur, et peut—être ne vous craindra—t—il point. Silvestre Lui ? lui ? Par le sang ! par la tête ! s'il étoit là, je lui donnerois tout à l'heure de l'épée dans le ventre. Qui est cet homme-là ? Scapin Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui. Silvestre N'est—ce point quelqu'un de ses amis ? Scapin Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemi capital. Silvestre Son ennemi capital ? Scapin Oui. Silvestre Ah, parbleu ! j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin d'Argante, eh ? Scapin Scène VI 771

Oeuvres complètes . 2 Oui, oui, je vous en réponds. Silvestre, lui prend rudement la main. Touchez là, touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les serments que je saurois faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez—vous sur moi. Scapin Monsieur, les violences en ce pays—ci ne sont guère souffertes. Silvestre Je me moque de tout, et n'ai rien à perdre. Scapin Il se tiendra sur ses gardes assurément ; et il a des parents, des amis, et des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment. Silvestre C'est ce que je demande, morbleu ! c'est ce que je demande. (Il met l'épée à la main et pousse de tous les côtés, comme s'il y avoit plusieurs personnes devant lui.) Ah, tête ! ah, ventre ! Que ne le trouvé—je à cette heure avec tout son secours ! Que ne paroît—il 4 mes yeux au milieu de trente personnes ! Que ne les vois—je fondre sur moi les armes à la main ! Comment, marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi ? Allons, morbleu ! tue, point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon oeil, Ah ! coquins, ah ! canaille, vous en voulez par 14 ; je vous en ferai tater votre soil. Soutenez, marauds, soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. A celle—ci. A celle—là. Comment, vous reculez ? Pied ferme, morbleu ! pied ferme. Scapin Eh, eh, eh ! Monsieur, nous n'en sommes pas. Silvestre Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer de moi. Scapin Hé bien, vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Oh sus ! je vous souhaite une bonne fortune. Argante, tout tremblant. Scapin. Scapin Plait—il ? Argante Je me résous à donner les deux cents pistoles. Scapin J'en suis ravi, pour l'amour de vous. Scène VI

Oeuvres complètes . 2 Argante Allons le trouver, je les ai sur moi. Scapin Vous n'avez qu'a me les donner. Il ne faut pas pour votre honneur que vous paroissiez la, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes ; et de plus, je craindrois qu'en vous faisant connoître il n'allât s'aviser de vous demander davantage. Argante Oui ; mais j'aurois été bien aise de voir comme je donne mon argent. Scapin Est-ce que vous vous défiez de moi ? Argante Non pas ; mais... Scapin Parbleu, Monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme: c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrois vous tromper, et que dans tout ceci j'ai d'autre intérêt que le vôtre, et celui de mon maître, 4 qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'a chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires. Argante Tiens donc. Scapin Non, Monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre. Argante Mon Dieu ! tiens. Scapin Non, vous dis—je, ne vous fiez point 4 moi. Que sait—on si je ne veux point vous attraper votre argent ? Argante Tiens, te dis—je, ne me fais point contester davantage. Mais songe a bien prendre tes sfiretés avec lui. Scapin Laissez—moi faire, il n'a pas affaire a un sot. Argante Je vais t'attendre chez moi. Scapin Je ne manquerai pas d'y aller. (Seul.), Et un. Je n'ai qu'a chercher l'autre. Ah ! ma foi ! le voici. Il semble que le Ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets. Scène VI 773

Oeuvres complètes . 2 Scène VII G ron te, Scapin Scapin O Ciel!
6 disgrâce imprévue ! 6 misérable père ! Pauvre G ron te, que feras tu ?
G ron te Que dit il la de moi, avec ce visage affligé ? Scapin N'y a-t il
personne qui puisse me dire ot est le seigneur G ron te ? G ron te Qu'y a-t-il,
Scapin ? Scapin Ou pourrai je le rencontrer, pour lui dire cette infortune ?
G ron te Qu'est ce que c'est donc ? Scapin En vain je cours de tous côtés
pour le pouvoir trouver. G ron te Me voici. Scapin Il faut qu'il soit caché en
quelque endroit qu'on ne puisse point deviner. G ron te Hola ! es tu
aveugle, que tu ne me vois pas ? Scapin Ah! Monsieur, il n'y a pas moyen
de vous rencontrer. G ron te Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est 
ce que c'est donc qu'il y a ? Scapin Monsieur... G ron te Quoi ? Scapin
Monsieur, votre fils... Scène VII 774

Oeuvres complètes . 2 G ron te Hé bien ! mon fils... Scapin Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde. G ron te Et quelle ? Scapin Je l'ai trouvé tantôt tout triste, de je ne sais quoi que vous lui avez dit, ol vous m'avez mêlé assez mal a propos ; et, cherchant a divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. La, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé ; il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, ot nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde. G ron te Qu'y a-t-il de si affligeant   tout cela ? Scapin Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout a l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger. G ron te Comment, diantre !_ cinq cents écus ? Scapin Oui, Monsieur ; et de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures. G ron te Ah! le p nard de Turc, m'assassiner de la façon ! Scapin C'est a vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse. G ron te Que diable alloit—il faire dans cette galère ? Scapin Il ne songeoit pas a ce qui est arrivé. G ron te Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire   ce Turc que je vais envoyer la justice après lui. Scapin Scène VII 775

Oeuvres complètes . 2 La justice en pleine mer ! Vous moquez—vous des gens ? GÉRONTE Que diable alloit—il faire dans cette galère ? SCAPIN Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes. GÉRONTE Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle. SCAPIN Quoi, Monsieur ? GÉRONTE Que tu ailles dire 4 ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mets 4 sa place jusqu'a ce que j'aye amassé la somme qu'il demande. SCAPIN Eh! Monsieur, songez—vous a ce que vous dites ? et vous figurez—vous que ce Turc ait si peu de sens, que d'aller recevoir un misérable comme moi a la place de votre fils ? GÉRONTE Que diable alloit—il faire dans cette galère ? SCAPIN Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures. GÉRONTE Tu dis qu'il demande... SCAPIN Cing cents écus. GÉRONTE Cinq cents écus ! N'a—t—il point de conscience ? SCAPIN Vraiment oui, de la conscience a un Turc. GÉRONTE Sait—il bien ce que c'est que cing cents écus ? SCAPIN Oui, Monsieur, il sait que c'est mille cing cents livres. GÉRONTE Croit—il, le traître, que mille cing cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ? SCAPIN Scène VII 776

Oeuvres complètes . 2 Ce sont des gens qui n'entendent point de raison. G ron te Mais que diable alloit—il faire 4 cette galère ? Scapin Il est vrai ; mais quoi ? on ne prévoyait pas les choses. De grace, Monsieur, dépêchez. G ron te Tiens, voila la clef de mon armoire. Scapin Bon. G ron te Tu l'ouvriras. Scapin Fort bien. G ron te Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier. Scapin Oui. G ron te Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils. Scapin, en lui rendant la clef. Eh! Monsieur, rêvez—vous ? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites ; et de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné. G ron te Mais que diable alloit—il faire 4 cette galère ? Scapin Oh ! que de paroles perdues ! Laissez la cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre mètre, peut— tre que je ne te verrai de ma vie, et qu'a l'heure que je parle, on t'emmène esclave en Alger. Mais le Ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu ; et que si tu manques a être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père. G ron te Attends, Scapin, je m'en vais querir cette somme. Scapin Dépêchez donc vite, Monsieur, je tremble que l'heure ne sonne. Scène VII 777

Géronte N'est—ce pas quatre cents écus que tu dis ? Scapin Non : cing cents écus. Géronte Cinq cents écus ? Scapin Oui. Géronte Que diable alloit—il faire 4 cette galère ? Scapin Vous avez raison, mais halez—vous. Géronte N'y avait—il point d'autre promenade ? Scapin Cela est vrai. Mais faites promptement. Géronte Ah! maudite galère ! Scapin Cette galère lui tient au coeur. Géronte Oeuvres completes . Tiens, Scapin, je ne me souvenois pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyois pas qu'elle dit m'être si tot ravie. (Il lui présente sa bourse, qu'il ne laisse pourtant pas aller ; et, dans ses transports, il fait aller son bras de côté et d'autre, et Scapin le sien pour avoir la bourse.) Tiens. Va—t'en racheter mon fils. Scapin Oui, Monsieur. Géronte Mais dis 4 ce Turc que c'est un scélérat. Scapin Oui. Géronte Un infame. Scapin Oui. Scène VII 778

Oeuvres complètes . 2 G ron te Un homme sans foi, un voleur.
Scapin Laissez—moi faire. G ron te Qu'il me tire cinq cents écus contre
toute sorte de droit. Scapin Oui. G ron te Que je ne les lui donne ni a la
mort, ni   la vie. Scapin Fort bien. G ron te Et que si jamais je l'attrape, je
saurai me venger de lui. Scapin Oui. G ron te, remet la bourse dans sa
poche, et s'en va. Va, va, vite requérir mon fils. Scapin, allant après lui.
Hola ! Monsieur. G ron te Quoi ? Scapin Ou est donc cet argent ? G ron te
Ne te l'ai—je pas donné ? Scapin Non vraiment, vous l'avez remis dans
votre poche. G ron te Ah! c'est la douleur qui me trouble l'esprit. Scapin Je
le vois bien. G ron te Que diable alloit—il faire dans cette galère ? Ah!
maudite galère ! traître de Turc a tous les diables ! Scène VII 779

Oeuvres complètes . 2 Scapin Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi, et je veux qu'il me paye en une autre monnaie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.
Scène VII 780

Oeuvres complètes . 2 Scène VIII Octave, Léandre, Scapin

Octave Hé bien ! Scapin, as—tu réussi pour moi dans ton entreprise ?

Léandre As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est ?

Scapin Voilà deux cents pistoles que j'ai tirées de votre père. Octave Ah!

que tu me donnes de joie ! Scapin Pour vous, je n'ai pu faire rien. Léandre, veut s'en aller. Il faut donc que j'aille mourir ; et je n'ai que faire de vivre si

Zerbinette m'est ôtée. Scapin Hola, hola ! tout doucement. Comme diantre

vous allez vite ! Léandre se retourne. Que veux-tu que je devienne ? Scapin

Allez, j'ai votre affaire ici Léandre revient. Ah! tu me redonnes la vie.

Scapin Mais à condition que vous me permettez à moi une petite vengeance contre votre père, pour le tour qu'il m'a fait. Léandre Tout ce que tu voudras.

Scapin Vous me le promettez devant témoin. Léandre Oui. Scapin Tenez,

voilà cinq cents écus. Scène VIII 781

Oeuvres complètes . 2 Léandre Allons en promptement acheter
celle que j'adore. Scène VIII 782

Oeuvres complètes . 2 Acte III Acie III 783

Oeuvres complètes . 2 Scène | Zerbinette, Hyacinte, Scapin,
Silvestre
Silvestre Oui, vos amants ont arrêté entre eux que vous fussiez ensemble ; et nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.
Hyacinte Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agréable. Je regois avec joie une compagnie de la sorte ; et il ne tiendra pas à moi que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons ne se répande entre nous deux.
Zerbinette J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer, lorsqu'on m'attaque d'amitié. Scapin Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque ? Zerbinette Pour l'amour, c'est une autre chose ; on y court un peu plus de risque, et je n'y suis pas si hardie. Scapin Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître maintenant ; et ce qu'il vient de faire pour vous, doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion. Zerbinette Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte ; et ce n'est pas assez pour m'assurer entièrement, que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, et sans cesse je ris ; mais tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres ; et ton maître s'abusera, s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent ; et pour répondre à son amour de la manière qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi qui soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires. Scapin C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur ; et je n'aurois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre pensée. Zerbinette C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites ; mais, du côté du père, j'y prévois des empêchements. Scapin Nous trouverons moyen d'accommoder les choses. Hyacinte Scène |

784

Oeuvres complètes . 2 La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire naître notre amitié ; et nous nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune. Zerbinette Vous avez cet avantage, au moins, que vous savez de qui vous êtes née ; et que l'appui de vos parents, que vous pouvez faire connaître, est capable d'ajuster tout, peut assurer votre bonheur, et faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être, et l'on me voit dans un état qui n'adoucirait pas les volontés d'un père qui ne regarde que le bien. Hyacinthe Mais aussi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point par un autre parti celui que vous aimez. Zerbinette Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête ; et ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien. Hyacinthe Hélas ! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées ? La douce chose que d'aimer, lorsque l'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble ! Scapin Vous vous moquez : la tranquillité en amour est un calme désagréable ; un bonheur tout uni nous devient ennuyeux ; il faut du haut et du bas dans la vie ; et les difficultés qui se mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs. Zerbinette Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagème dont tu t'es avisé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu sais qu'on ne perd point sa peine lorsqu'on me fait un conte, et que je le paye assez bien par la joie qu'on m'y voit prendre. Scapin Voilà Silvestre qui s'en acquittera aussi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance, dont je vais goûter le plaisir. Silvestre Pourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires ? Scapin Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses. Silvestre Je te l'ai déjà dit, tu quitterais le dessein que tu as, si tu m'en voulais croire. Scapin Oui, mais c'est moi que j'en croirai. Scène | 785

Oeuvres complètes . 2 Silvestre A quoi diable te vas—tu amuser ?
Scapin De quoi diable te mets—tu en peine ? Silvestre C'est que je vois que,
sans nécessité, tu vas courir risque de t'attirer une venue de coups de baton.
Scapin Hé bien ! c'est aux dépens de mon dos, et non pas du tien. Silvestre
Il est vrai que tu es maître de tes épaules, et tu en disposeras comme il te
plaira. Scapin Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté, et je hais ces
cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien
entreprendre. Zerbinette Nous aurons besoin de tes soins. Scapin Allez : je
vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en
état de me trahir moi—même, et de découvrir des secrets qu'il étoit bon
qu'on ne sût pas. Scène | 786

Oeuvres complètes . 2 Scène II G ron te, Scapin G ron te Hé bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils ? Scapin Votre fils, Monsieur, est en lieu de s ret  ; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrois pour beaucoup que vous fussiez dans votre logis. G ron te Comment donc ? Scapin A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer. G ron te Moi ? Scapin Oui. G ron te Et qui ? Scapin Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille a la place que tient sa soeur est ce qui pousse le plus fort a faire rompre leur mariage ; et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous et vous Oter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même deca et dela des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison. De sorte que vous ne sauriez aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas ni a droit, ni   gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains. G ron te Que ferai —je, mon pauvre Scapin ? Scapin Je ne sais pas, Monsieur ; et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'a la tête, et... Attendez. (Il se retourne, et fait semblant d'aller voir au bout du théâtre s'il n'y a personne.) G ron te, en tremblant. Eh ? Scène II 787

Oeuvres complètes . 2 Scapin, en revenant. Non, non, non, ce n'est rien. Géronte Ne saurois—tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine ? Scapin J'en imagine bien un ; mais je courrois risque, moi, de me faire assommer. Géronte Eh! Scapin, montre—toi serviteur zélé : ne m'abandonne pas, je te prie. Scapin Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne sauroit souffrir que je vous laisse sans secours. Géronte Tu en seras récompensé, je t'assure ; et je te promets cet habit—ci, quand je l'aurai un peu usé. Scapin Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort 4 propos pour vous sauver. I] faut que vous vous mettiez dans ce sac et que... Géronte, croyant voir quelqu'un. Ah! Scapin Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis—je, que vous vous mettiez la dedans, et que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, et quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer querir main—forte contre la violence. Géronte L'invention est bonne. Scapin La meilleure du monde. Vous allez voir. (A part.) Tu me payeras l'imposture. Géronte Eh ? Scapin Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez—vous bien jusqu'au fond, et surtout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver. Géronte Laisse—moi faire. Je saurai me tenir... Scapin Scène II 788

Oeuvres complètes . 2 Cachez—vous : voici un spadassin qui vous cherche. (En contrefaisant sa voix.) "Quoi ? jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Geronte, et quelqu'un par charité né m'enseignera pas ou il est ? " (A Géronte de sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. (Reprenant son ton contrefait.) "Cadédis, jé lé trouverai, sé cachat—il au centre dé la terre." (A Géronte avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. (Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.) "Oh, l'homme au sac ! " Monsieur. "Jé té vaille un louis, et m'enseigne ow put être Geronte." Vous cherchez le seigneur Géronte ? "Oui, mordi ! jé llé cherche." Et pour quelle affaire, Monsieur ? "Pour quelle affaire ?"" Oui. "Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton." Oh ! Monsieur, les coups de baton ne se donnent point a des gens comme lui, et ce n'est pas un homme a être traité de la sorte. "Qui, cé fat dé Geronte, cé maraut, cé velitre ? " Le seigneur Géronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni belitre, et vous devriez, s'il vous plait, parler d'autre fagon. "Comment, tu mé traites, 4 moi, avec cette hautur ? " Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. "Est-ce que tu es des amis dé cé Geronte ? " Oui, Monsieur, j'en suis. "Ah ! cadédis, tu es de ses amis, a la vonne hure." (Il donne plusieurs coups de baton sur le sac.) "Tiens. Boila cé que jé té vaille pour lui." Ah, ah, ah! ah, Monsieur ! Ah, ah, Monsieur ! tout beau. Ah, doucement, ah, ah, ah! "Va, porte—lui cela de ma part. Adiusias." Ah ! diable soit le Gascon Ah! (En se plaignant et remuant le dos, comme s'il avoit reçu les coups de baton.) Géronte, mettant la tête hors du sac. Ah! Scapin, je n'en puis plus ! Scapin Ah! Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable. Géronte Comment ? c'est sur les miennes qu'il a frappé. Scapin Nenni, Monsieur, c'étoit sur mon dos qu'il frappoit. Géronte Que veux-tu dire ? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore. Scapin Non, vous dis—je, ce n'est que le bout du baton qui a été jusque sur vos épaules. Géronte Tu devois donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargnert... Scapin lui remet la tête dans le sac. Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger. (Cet endroit est de même celui du Gascon, pour le changement de langage, et le jeu de théâtre.) "Parti ! moi courir comme une Basque, et moi ne pouvre point troufair de tout le jour sti tiable de Gironte ? " Cachez—vous bien. "Dites—moi un peu fous, Monsir l'homme, s'il ve plaist, fous savoir point ot l'est sti Gironte que moi cherchair ? " Non, Monsieur, je ne sais point ot est Géronte. "Dites—moi—

le vous frenchement, moi li fouloir pas grande chose a lui. L'est
seulemente pour li donnair un petite régale sur le dos d'un douzaine de
coups de bastonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de
son poitrine." Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas ow il est. "Il me
semble que j'y foi remuair quelque chose dans sti sac." Pardonnez—moi,
Monsieur. "Li est assurémente quelque histoire la tetans." Point du tout,
Monsieur. "Moi l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans ste sac." Ah !
Monsieur, gardez—vous—en bien. "Montre—le—moi un peu fous ce que
c'estre la." Tout beau, Monsieur. "Quement ? tout beau ?"" Vous n'avez que
faire de vouloir voir ce que je porte. "Et moi, je le fouloir foir, moi." Vous
ne le verrez point. "Ahi que de badinemente ! " Ce sont hardes qui
m'appartiennent. "Montre—moi fous, te Scène II 789

Oeuvres complètes . 2 dis—je." Je n'en ferai rien. "Toi ne faire rien ?"" Non. "Moi pailler de ste bastonne dessus les épaules de toi." Je me moque de cela. "Ah! toi faire le trole." Ahi, ahi, ahi ; ah, Monsieur, ah, ah, ah, ah. "Jusqu'au refoir : l'estre 1a un petit legon pour li apprendre 4 toi a parler insolentement !" Ah! peste soit du baragouineux ! Ah! Gêronte, sortant sa tête du sac. Ah ! je suis roué ! Scapin Ah! je suis mort ! Gêronte Pourquoi diantre faut—il qu'ils frappent sur mon dos ? Scapin, lui remettant sa tête dans le sac. Prenez garde, voici une demi—douzaine de soldats tout ensemble. (Il contrefait plusieurs personnes ensemble.) "Allons, tachons a trouver ce Gêronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par ot irons—nous ? Tournons par la. Non, par ici. A gauche. A droit. Nenni. Si fait." Cachez—vous bien. "Ah ! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes ot est ton maitre." Eh ! Messieurs, ne me maltraitez point. "Allons, dis—nous ou il est. Parle. Hate—toi. Expédions. Dépêche vite. Tét." Eh ! Messieurs, doucement. (Gêronte met doucement la tête hors du sac et aperçoit la fourberie de Scapin.) "Si tu ne nous fais trouver ton maitre tout a l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de baton." J'aime mieux souffrir toute chose que de vous découvrir mon maitre. "Nous allons t'assommer." Faites tout ce qu'il vous plaira. "Tu as envie d'être battu." Je ne trahirai point mon maitre. "Ah ! tu en veux tater ? Voila..." Oh ! (Comme il est prêt de frapper, Gêronte sort du sac, et Scapin s'enfuit). Gêronte Ah, infame ! ah, traître ! ah, scélérat ! C'est ainsi que tu m'assassines. Scène II 790

Oeuvres complètes . 2 Scène III Zerbinette, Géronte
Zerbinette, riant, sans voir Géronte. Ah, ah, je veux prendre un peu l'air. Géronte, a part, sans voir Zerbinette. Tu me le payeras, je te jure. Zerbinette, sans voir Géronte. Ah! ah, ah, ah, la plaisante histoire ! et la bonne dupe que ce vieillard ! Géronte Il n'y a rien de plaisant a cela ; et vous n'avez que faire d'en rire. Zerbinette Quoi ? Que voulez—vous dire, Monsieur ? Géronte Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi. Zerbinette De vous ? Géronte Oui. Zerbinette Comment ? qui songe a se moquer de vous ? Géronte Pourquoi venez—vous ici me rire au nez ? Zerbinette Cela ne vous regarde point, et je ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parce que je suis intéressée dans la chose ; mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils 4 son père, pour en attraper de l'argent. Géronte Par un fils 4 son père, pour en attraper de l'argent ? Zerbinette Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée a vous dire l'affaire, et j'ai une démangeaison naturelle a faire part des contes que je sais. Scène III 791

Oeuvres complètes . 2 G ron te Je vous prie de me dire cette histoire. Zerbinette Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand'chose   vous la dire, et c'est une aventure qui n'est pas pour être longtemps secrète. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Egyptiens, et qui, r dant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, et concut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache   mes pas, et le voila d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'  parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires sont faites ; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premières pensées. Il fit connoître sa passion aux gens qui me tenoient, et il les trouva disposés   me laisser   lui moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire étoit que mon amant se trouvoit dans l'état ot l'on voit très—souvent la plupart des fils de famille, c'est— —dire qu'il étoit un peu dénué d'argent ; et il a un père qui, quoique riche, est un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me saurois—je souvenir de son nom ? Haye ! Aidez—moi un peu. Ne pouvez—vous me nommer quelqu'un de cette ville qui soit connu pour être avare au dernier point ? G ron te Non. Zerbinette Il yaason nom du ron... ronte. Or... Oronte. Non. G ... G ron te ; oui, G ron te, justement ; voila mon vilain, je l'ai trouvé, c'est ce ladre—la que je dis. Pour venir   notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville ; et mon amant m'alloit perdre faute d'argent, si, pour en tirer de son père, il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sais   merveille : il s'appelle Scapin ; c'est un homme incomparable, et il mérite toutes les louanges qu'on peut donner. G ron te,   part. Ah ! coquin que tu es ! Zerbinette Voici le stratagème dont il s'est servi pour attraper sa dupe. Ah, ah, ah, ah. Je ne saurois m'en souvenir, que je ne rie de tout mon co ur. Ah, ah, ah. Il est allé trouver ce chien d'avare, ah, ah, ah ; et lui a dit qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi, hi, ils avoient vu une galère turque ot on les avoit invités d'entrer ; qu'un jeune Turc leur y avoit donné la collation, ah ; que, tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galère en mer ; et que le Turc l'avoit renvoyé, lui seul,   terre dans un esquif ; avec ordre de dire au p re de son mètre qu'il emmenoit son fils en Alger, s'il ne lui envoyoit tout   l'heure cinq cents écus. Ah, ah, ah. Voila mon ladre, mon vilain dans de furieuses angoisses ; et la tendresse qu'il a pour son fils fait

un combat étrange avec son avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande sont justement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah, ah, ah. Il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles ; et la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoïr son fils. Ah, ah, ah. Il veut envoyer la justice en mer après la galère du Turc. Ah, ah, ah. Il sollicite son valet de s'aller offrir 4 tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah, ah, ah. Il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah, ah, ah. Le valet lui fait comprendre, à tous coups, l'impertinence de ses propositions, et chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un: "Mais que diable alloit—il faire à cette galère ? Ah! maudite galère ! Traître de Turc !" Enfin, après plusieurs détours, après avoir longtemps gémi et soupiré... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites—vous ? Scène III 792

Oeuvres complètes . 2 G ron te Je dis que le jeune homme est un p ndard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait ; que l'Egyptienne est une malavisée, une impertinente, de dire des injures 4 un homme d'honneur, qui saura lui apprendre   venir ici débaucher les enfants de famille ; et que le valet est un scélérat, qui sera par G ron te envoyé au gibet avant qu'il soit demain. Scène III 793

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Silvestre, Zerbinette
Silvestre Ou est—ce donc que vous vous échappez ? Savez—vous bien que vous venez de parler là au père de votre amant ? Zerbinette Je viens de m'en douter, et je me suis adressée à lui—même sans y penser, pour lui conter son histoire. Silvestre Comment, son histoire ? Zerbinette Oui, j'étais toute remplie du conte, et je brilois de le redire. Mais qu'importe ? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses pour nous en puissent être ni pis ni mieux. Silvestre Vous aviez grande envie de babiller ; et c'est avoir bien de la langue que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires. Zerbinette N'auroit—il pas appris cela de quelque autre ? Scène IV 794

Oeuvres complètes . 2 Scène V Argante, Silvestre Argante Hola !
Silvestre. Silvestre, a Zerbinette. Rentrez dans la maison. Voilà mon maître
qui m'appelle. Argante Vous vous êtes donc accordés, coquin ; vous vous
êtes accordés, Scapin, vous, et mon fils, pour me fourber et vous croyez que
je l'endure ? Silvestre Ma foi ! Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en
lave les mains, et vous assure que je n'y trempe en aucune façon. Argante
Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire, et je ne
prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec. Scène V 795

Oeuvres complètes . 2 Scène VI Géronte, Argante, Silvestre

Géronte Ah! seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrâce. Argante Vous me voyez aussi dans un accablement horrible. Géronte Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus. Argante Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cents pistoles. Géronte Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cents écus : il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la payera. Argante Je veux qu'il me fasse raison de la pièce qu'il m'a jouée. Géronte Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire. Silvestre, a part. Plaise au Ciel que dans tout ceci je n'aye point ma part ! Géronte Mais ce n'est pas encore tout, seigneur Argante, et un malheur nous est toujours l'avant—coureur d'un autre. Je me réjouissois aujourd'hui de l'espérance d'avoir ma fille, dont je faisais toute ma consolation ; et je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a longtemps de Tarente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua. Argante Mais pourquoi, s'il vous plait, la tenir 4 Tarente, et ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous ? Géronte J'ai eu mes raisons pour cela ; et des intérêts de famille m'ont obligé jusques ici 4 tenir fort secret ce second mariage. Mais que vois—je ? Scène VI 796

Oeuvres complètes . 2 Scène VII Nérine, Argante, Géronte,
Silvestre Géronte Ah! te voilà, Nourrice. Nérine, se jetant à ses genoux. Ah
! seigneur Pandolphe, que... Géronte Appelle—moi Géronte, et ne te sers
plus de ce nom. Les raisons ont cessé qui m'avoient obligé à le prendre
parmi vous à Tarente. Nérine Las ! que ce changement de nom nous a causé
de troubles et d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous venir
chercher ici ! Géronte Ot est ma fille, et sa mère ? Nérine Votre fille,
Monsieur, n'est pas loin d'ici. Mais avant que de vous la faire voir, il faut
que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement ou,
faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle. Géronte Ma fille
mariée ! Nérine Oui, Monsieur. Géronte Et avec qui ? Nérine Avec un jeune
homme nommé Octave, fils d'un certain seigneur Argante. Géronte O Ciel !
Argante Quelle rencontre ! Géronte Mène-nous, mène—nous promptement
où elle est. Nérine Scène VII 797

Oeuvres complètes . 2 Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.
Géronte Passe devant. Suivez—moi, suivez—moi, seigneur Argante.
Silvestre, seul. Voilà une aventure qui est tout à fait surprenante. Scène VII
798

Oeuvres complètes . 2 Scène VIII Scapin, Silvestre Scapin Hé bien ! Silvestre, que font nos gens ? Silvestre J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hyacinthe s'est trouvée la fille du seigneur GÉRONTE ; et le hasard a fait ce que la prudence des pères avoit délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables, et surtout le seigneur GÉRONTE. Scapin Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal ; et ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes. Silvestre Prends garde à toi : les fils se pourroient bien raccommoder avec les pères, et toi demeurer dans la nasse. Scapin Laisse—moi faire, je trouverai moyen d'apaiser leur courroux, et... Silvestre Retire—toi, les voilà qui sortent. Scène VIII 799

Oeuvres complètes . 2 Scène IX Géronte, Argante, Silvestre,
Nérine, Hyacinte Géronte Allons, ma fille, venez chez moi. Ma joie auroit
été parfaite, si j'y avois pu voir votre mère avec vous. Argante Voici Octave,
tout à propos. Scène |X 800

Oeuvres complètes . 2 Scène X Octave, Argante, Géronte,
Hyacinte, Nérine, Zerbinette, Silvestre Argante Venez, mon fils, venez vous
réjouir avec nous de l'heureuse aventure de votre mariage. Le Ciel...
Octave, sans voir Hyacinte. Non, mon père, toutes vos propositions de
mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, et l'on vous
a dit mon engagement. Argante Oui ; mais tu ne sais pas... Octave Je sais
tout ce qu'il faut savoir. Argante Je veux te dire que la fille du seigneur
Géronte... Octave La fille du seigneur Géronte ne me sera jamais de rien.
Géronte C'est elle... Octave Non, Monsieur ; je vous demande pardon, mes
résolutions sont prises. Silvestre Ecoutez... Octave Non : tais—toi, je
n'écoute rien. Argante Ta femme... Octave Non, vous dis—je, mon père, je
mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hyacinte. (Traversant le théâtre
pour aller à elle.) Oui, vous avez beau faire, la voilà celle 4 qui ma foi est
engagée ; je l'aimerai toute ma vie et je ne veux point d'autre femme.
Argante Hé bien ! c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi, qui suit
toujours sa pointe ! Hyacinte Scène X 801

Oeuvres complètes . 2 Oui, Octave, voilà mon père que j'ai trouvé, et nous nous voyons hors de peine. Géronte Allons chez moi : nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir. Hyacinte Ah! mon père, je vous demande par grace que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez ; elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle, quand il sera connu de vous. Géronte Tu veux que je tiennne chez moi une personne qui est aimée de ton frère, et qui m'a dit tantdt au nez mille sottises de moi—même ? Zerbinette Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte, si j'avois su que c'étoit vous, et je ne vous connoissois que de réputation. Géronte Comment, que de réputation ? Hyacinte Mon père, la passion que mon frère a pour elle n'a rien de criminel, et je répons de sa vertu. Géronte Voilà qui est fort bien. Ne voudroit—on point que je mariasse mon fils avec elle ? Une fille inconnue, qui fait le métier de coureuse. Scène X 802

Oeuvres complètes . 2 Scène XI Léandre, Octave, Hyacinthe, Zerbinette, Argante, Gêronte, Silvestre, Nêrine
Léandre Mon père, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue, sans naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville, et d'honnête famille ; que ce sont eux qui l'y ont dérobée à l'âge de quatre ans ; et voici un bracelet, qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parents. Argante Hélas ! à voir ce bracelet, c'est ma fille, que je perdis à l'âge que vous dites. Gêronte Votre fille ? Argante Oui, ce l'est, et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré. Hyacinthe O Ciel ! que d'aventures extraordinaires ! Scène XI 803

Oeuvres complètes . 2 Scène XII Carle, Léandre, Octave,
Géronte, Argante, Hyacinte, Zerbinette, Silvestre, Nérine Carle Ah!
Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange. Gérard Quoi ? Carle Le
pauvre Scapin... Gérard C'est un coquin que je veux faire pendre. Carle
Hélas ! Monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un
bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui
a brisé l'os et découvert toute la cervelle. Il se meurt, et il a prié qu'on
l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir. Argante Ou est-
il ? Carle Le voilà. Scène XI 804

Oeuvres complètes . 2 Scène dernière Scapin, Carle, Géronte, Argante, etc. Scapin, apporté par deux hommes et la tête entourée de linges, comme s'il avoit été bien blessé. Ahi, ahi, Messieurs, vous me voyez... ahi, vous me voyez dans un étrange état. Ahi. Je n'ai pas voulu mourir sans venir demander pardon a toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ahi. Oui, Messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure de tout mon coeur de vouloir me pardonner tous ce que je puis avoir fait, et principalement le seigneur Argante, et le seigneur Géronte. Ahi. Argante Pour moi je te pardonne ; va, meurs en repos. Scapin C'est vous, Monsieur, que j'ai le plus offensé, par les coups de baton que... Géronte Ne parle point davantage, je te pardonne aussi. Scapin C'a été une témérité bien grande 4 moi, que les coups de baton que je... Géronte Laissons cela. Scapin J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de baton que... Géronte Mon Dieu ! tais—toi. Scapin Les malheureux coups de baton que je vous... Géronte Tais—toi, te dis—je, j'oublie tout. Scapin Hélas ! quelle bonté ! Mais est—ce de bon coeur, Monsieur, que vous me pardonnez ces coups de baton que... Géronte Eh! oui. Ne parlons plus de rien ; je te pardonne tout, voilà qui est fait. Scapin Ah! Monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole. Géronte Oui ; mais je te pardonne a la charge que tu mourras. Scapin Comment, Monsieur ? Géronte Je me dédis de ma parole, si tu réchappes. Scène dernière 805

Oeuvres complètes . 2 Scapin Ahi, ahi. Voilà mes foiblesses qui me reprennent. Argante Seigneur, Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner sans condition. Géronte Soit. Argante Allons souper ensemble, pour mieux goûter notre plaisir. Scapin Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure. Scène dernière 806

Oeuvres complètes . 2 La Comtesse d'Escarbagnas Comédie
Représentée pour le Roi a Saint-Germain—en—Laye le 2^e décembre 1671
et donnée au public sur le Théâtre de la salle du Palais—Royal pour la
première fois le 8^e juillet 1672 par la Troupe du Roi La Comtesse
d'Escarbagnas 807

Oeuvres complètes . Personnages La Comtesse d'Escarbagnas. Le Comte, son fils. Le Vicomte, amant de Julie. Julie, amante du Vicomte. Monsieur Tibaudier, conseiller, amant de la Comtesse. Monsieur Harpin, receveur des tailles, autre amant de la Comtesse. Monsieur Bobinet, précepteur de Monsieur le Comte. Andrée, suivante de la Comtesse. Jeannot, laquais de Monsieur Tibaudier. Criquet, laquais de la Comtesse. La scène est 4 Angoulême Personnages 808

Oeuvres complètes . 2 Scène | Julie, Le Vicomte Le Vicomte Hé
quoi ? Madame, vous êtes déjà ici ? Julie Oui, vous en devriez rougir,
Cléante, et il n'est guère honnête 4 un amant de venir le dernier au rendez—
vous. Le Vicomte Je serois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point de
fâcheux au monde, et j'ai été arrêté, en chemin, par un vieux importun de
qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la cour, pour trouver
moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter ; et c'est 14,
comme vous savez, le fléau des petites villes, que ces grands nouvellistes
qui cherchent partout ot! répandre les contes qu'ils ramassent. Celui—ci m'a
montré d'abord deux feuilles de papier, pleines jusques aux bords d'un grand
fatras de balivernes, qui viennent, m'a—t—il dit, de l'endroit le plus stir du
monde. Ensuite, comme d'une chose fort curieuse, il m'a fait, avec grand
mystère, une fatigante lecture de toutes les sottises de la Gazette de
Hollande, et de la s'est jeté, à corps perdu, dans le raisonnement du
Ministère, d'ot j'ai cru qu'il ne sortiroit point. A l'entendre parler, il sait les
secrets du Cabinet, mieux que ceux qui les font. La politique de l'Etat lui
laisse voir tous ses desseins, et elle ne fait pas un pas dont il ne pénétre les
intentions. Il nous apprend les ressorts cachés de tout ce qui se fait, nous
découvre les vues de la prudence de nos voisins, et remue, à sa fantaisie,
toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent jusques en
Afrique, et en Asie, et il est informé de tout ce qui s'agite dans le Conseil
d'en haut du Prête—Jean et du grand Mogol. Julie Vous parez votre excuse
du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable, et faire qu'elle soit
plus aisément recue. Le Vicomte C'est la, belle Julie, la véritable cause de
mon retardement ; et si je voulois y donner une excuse galante, je n'aurois
qu'a vous dire que le rendez—vous que vous voulez prendre peut autoriser
la paresse dont vous me querellez ; que m'engager à faire l'amant de la
maîtresse du logis, c'est me mettre en état de craindre de me trouver ici le
premier ; que cette feinte ot je me force n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu
de ne vouloir en souffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en
divertissent ; que j'évite le tête—a—tête avec cette comtesse ridicule dont
vous m'embarrassez ; et, en un mot, que ne venant ici que pour vous, j'ai
toutes les raisons du monde d'attendre que vous y soyez. Julie Nous savons
bien que vous ne manquerez jamais d'esprit pour donner de belles couleurs
aux fautes que vous pourrez faire. Cependant, si vous étiez venu une demi
—heure plus tôt, nous aurions profité de tous ces moments ; car j'ai trouvé,

en arrivant, que la Comtesse étoit sortie, et je ne doute point qu'elle ne soit allée par la ville se faire honneur de la comédie que vous me donnez sous son nom. Scène | 809

Oeuvres complètes . 2 Le Vicomte Mais tout de bon, Madame, quand voulez—vous mettre fin 4 cette contrainte, et me faire moins acheter le bonheur de vous voir ? Julie Quand nos parents pourront être d'accord, ce que je n'ose espérer. Vous savez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part, et que mes frères, non plus que votre père, ne sont pas assez raisonnables pour souffrir notre attachement. Le Vicomte Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez—vous que leur inimitié nous laisse, et me contraindre à perdre en une sottise les moments que j'ai près de vous ? Julie Pour mieux cacher notre amour ; et puis, 4 vous dire la vérité, cette feinte dont vous parlez m'est une comédie fort agréable, et je ne sais si celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre comtesse d'Escarbagnas, avec son perpétuel entêtement de qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le théâtre. Le petit voyage qu'elle a fait 4 Paris l'a ramenée dans Angoulême plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la cour a donné à son ridicule de nouveaux agréments, et sa sottise tous les jours ne fait que croître et embellir. Le Vicomte Oui ; mais vous ne considérez pas que le jeu qui vous divertit tient mon cœur au supplice, et qu'on n'est point capable de se jouer longtemps, lorsqu'on a dans l'esprit une passion aussi sérieuse que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe 4 mon amour un temps qu'il voudroit employer à vous expliquer son ardeur ; et, cette nuit, j'ai fait la—dessus quelques vers, que je ne puis m'empêcher de vous réciter, sans que vous me le demandiez, tant la démangeaison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de poète. C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture : Iris, comme vous le voyez, est mis 14 pour Julie. C'est trop longtemps, Iris, me mettre 4 la torture, Et si je suis vos lois, je les blame tout bas De me forcer à taire un tourment que j'endure, Pour déclarer un mal que je ne ressens pas. Faut—il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes, Veillent se divertir de mes tristes soupirs ? Et n'est—ce pas assez de souffrir pour vos charmes, Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs ? C'en est trop à la fois que ce double martyre ; Et ce qu'il me faut taire, et ce qu'il me faut dire Exerce sur mon cœur pareille cruauté. L'amour le met en feu, la contrainte le tue ;

Scène | 810

Oeuvres complètes . 2 Et si par la pitié vous n'êtes combattue, Je meurs et de la feinte, et de la vérité. Julie Je vois que vous vous faites la bien plus maltraité que vous n'êtes ; mais c'est une licence que prennent Messieurs les poètes de mentir de gaieté de coeur, et de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit. Le Vicomte C'est assez de vous les avoir dits, et je dois en demeurer là : il est permis d'être parfois assez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils soient vus. Julie C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie ; on sait dans le monde que vous avez de l'esprit, et je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres. Le Vicomte Mon Dieu ! Madame, marchons là—dessus, s'il vous plait, avec beaucoup de retenue ; il est dangereux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit. Il y a là dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, et nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple. Julie Mon Dieu ! Cléante, vous avez beau dire, je vois, avec tout cela, que vous mourez d'envie de me les donner, et je vous embarrasserois si je faisois semblant de ne m'en pas soucier. Le Vicomte Moi, Madame ? vous vous moquez, et je ne suis pas si poète que vous pourriez bien croire, pour.... Mais voici votre Madame la comtesse d'Escarbagnas ; je sors par l'autre porte pour ne la point trouver, et vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ai promis. Scène | 811

Oeuvres complètes . 2 Scène II La Comtesse, Julie La Comtesse
Ah, mon Dieu ! Madame, vous voilà toute seule ? Quelle pitié est—ce là !
toute seule ? Il me semble que mes gens m'avoient dit que le Vicomte étoit
ici ? Julie Il est vrai qu'il y est venu ; mais c'est assez pour lui de savoir que
vous n'y étiez pas pour l'obliger à sortir. La Comtesse Comment, il vous a
vue ? Julie Oui La Comtesse Et il ne vous a rien dit ? Julie Non, Madame ;
et il a voulu témoigner par là qu'il est tout entier à vos charmes. La
Comtesse Vraiment je le veux quereller de cette action ; quelque amour que
l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment rendent ce qu'ils doivent au
sexe ; et je ne suis point de l'humeur de ces femmes injustes qui
s'applaudissent des incivilités que leurs amants font aux autres belles. Julie
Il ne faut point, Madame, que vous soyez surprise de son procédé. L'amour
que vous lui donnez éclate dans toutes ses actions, et l'empêche d'avoir des
yeux que pour vous. La Comtesse Je crois être en état de pouvoir faire
naître une passion assez forte, et je me trouve pour cela assez de beauté, de
jeunesse, et de qualité, Dieu merci ; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que
j'inspire, on ne puisse garder de l'honnêteté et de la complaisance pour les
autres. Que faites—vous donc là, laquais ? Est-ce qu'il n'y a pas une
antichambre où se tenir, pour venir quand on vous appelle ? Cela est étrange,
qu'on ne puisse avoir en province un laquais qui sache son monde. À qui est
—ce donc que je parle ? voulez—vous vous en aller là dehors, petit fripon
? Filles, approchez. Andrée Scène II 812

Oeuvres complètes . 2 Que vous plait—il, Madame ? La Comtesse Otez—moi mes coiffes. Doucement donc, maladroite, comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes ! Andrée Je fais, Madame, le plus doucement que je puis. La Comtesse Oui ; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, et vous me l'avez déboitée. Tenez encore ce manchon, ne laissez point trainer tout cela, et portez—le dans ma garde—robe. Hé bien, ou va—t—elle ? ot va—t—elle ? que veut—elle faire, cet oison bridé ? Andrée Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garde—robes. La Comtesse Ah! mon Dieu ! l'impertinente. Je vous demande pardon, Madame. Je vous ai dit ma garde—robe, grosse bête, c'est—a—dire ot! sont mes habits. Andrée Est-ce, Madame, qu'a la cour une armoire s'appelle une garde—robe ! La Comtesse Oui, butorde, on appelle ainsi le lieu ot l'on met les habits. Andrée Je m'en ressouviendrai, Madame, aussi bien que de votre grenier qu'il faut appeler garde—meuble. La Comtesse Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux—la ! Julie Je les trouve bien heureux, Madame, d'être sous votre discipline. La Comtesse C'est une fille de ma mère nourrice, que j'ai mise a la chambre, et elle est toute neuve encore. Julie Cela est d'une belle 4me, Madame, et il est glorieux de faire ainsi des créatures. La Comtesse Allons, des sieges. Hola ! laquais, laquais, laquais. En vérité, voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais, pour donner des sièges. Filles, laquais, laquais, filles, quelqu'un. Je pense que tous mes gens sont morts, et que nous serons contraintes de nous donner des sièges nous—mêmes. Scène II

813

Oeuvres complètes . 2 Andrée Que voulez—vous, Madame ? La Comtesse Il se faut bien égosiller avec vous autres. Andrée J'enfermois votre manchon et vos coiffes dans votre armoi..., dis—je, dans votre garde—robe. La Comtesse Appelez—moi ce petit fripon de laquais. Andrée Hola ! Criquet. La Comtesse Laissez la votre Criquet, bouvière, et appelez laquais. Andrée Laquais donc, et non pas Criquet, venez parler a Madame. Je pense qu'il est sourd : Criq... laquais, laquais. Criquet Plait—il ? La Comtesse Ou étiez—vous donc, petit coquin ? Criquet Dans la rue, Madame. La Comtesse Et pourquoi dans la rue ? Criquet Vous m'avez dit d'aller la dehors. La Comtesse Vous êtes un petit impertinent, mon ami, et vous devez savoir que la dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire l'antichambre. Andrée, ayez soin tantôt de faire donner le fouet a ce petit fripon—la, par mon écuyer : c'est un petit incorrigible. Andrée Qu'est—ce que c'est, Madame, que votre écuyer ? Est—ce maitre Charles que vous appelez comme cela ! La Comtesse Taisez—vous, sotté que vous êtes : vous ne sauriez ouvrir la bouche que vous ne disiez une impertinence. Des sièges. Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent : il se fait déjà tard. Qu'est—ce que c'est Scène II 814

Oeuvres complètes . donc que vous me regardez toute effarée ?
Andrée Madame... La Comtesse Hé bien, Madame ? Qu'y a-t-il ? Andrée
C'est que... La Comtesse Quoi ? Andrée C'est que je n'ai point de bougie. La
Comtesse Comment, vous n'en avez point ? Andrée Non, Madame, si ce
n'est des bougies de suif. La Comtesse La bouvière ! Et ot est donc la cire
que je fis acheter ces jours passés ? Andrée Je n'en ai point vu depuis que je
suis céans. La Comtesse Otez—vous de là, insolente ; je vous renverrai
chez vos parents. Apportez—moi un verre d'eau. Madame. (Faisant des
cérémonies pour s'asseoir.) Julie Madame. La Comtesse Ah! Madame. Julie
Ah! Madame. La Comtesse Mon Dieu ! Madame. Julie Mon Dieu !
Madame. La Comtesse Oh ! Madame. Scène II 815

Oeuvres complètes . 2 Julie Oh ! Madame. La Comtesse Eh !
Madame. Julie Eh ! Madame. La Comtesse Hé ! allons donc, Madame. Julie
Hé ! allons donc, Madame. La Comtesse Je suis chez moi, Madame, nous
sommes demeurées d'accord de cela. Me prenez—vous pour une
provinciale, Madame ? Julie Dieu m'en garde, Madame ! La Comtesse
Allez, impertinente, je bois avec une soucoupe. Je vous dis que vous
m'alliez querir une soucoupe pour boire. Andrée Criquet, qu'est—ce que,
c'est qu'une soucoupe ? Criquet Une soucoupe ? Andrée Oui. Criquet Je ne
sais. La Comtesse Vous ne vous grouillez pas ? Andrée Nous ne savons tous
deux, Madame, ce que c'est qu'une soucoupe. La Comtesse Apprenez que
c'est une assiette sur laquelle on met le verre. Vive Paris pour être bien
servie ! on vous entend là au moindre coup d'oeil. Hé bien !_ vous ai—je dit
comme cela, tête de boeuf ? C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette. Scène
II 816

Oeuvres complètes . 2 Andrée Cela est bien aisé. (Andrée casse le verre.) La Comtesse Hé bien ! ne voilà pas l'étourdie ? En vérité vous me payerez mon verre. Andrée Hé bien ! oui, Madame, je le payerai. La Comtesse Mais voyez cette maladroite, cette bouvière, cette butorde, cette... Andrée, s'en allant. Dame, Madame, si je le paye, je ne veux point être querellée. La Comtesse Otez—vous de devant mes yeux. En vérité, Madame, c'est une chose étrange que les petites villes ; on n'y sait point du tout son monde ; et je viens de faire deux ou trois visites, et ils ont pensé me désespérer par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité. Julie Ou auroient—ils appris à vivre ? Ils n'ont point fait de voyage à Paris. La Comtesse Ils ne laisseroient pas de l'apprendre, s'ils vouloient écouter les personnes ; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, et vu toute la cour. Julie Les sottes gens que voilà ! La Comtesse Ils sont insupportables avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car enfin il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses, et ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cents ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bien gentilhomme que feu Monsieur mon mari, qui demouroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courants, et qui prenoit la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passoit. Julie On sait bien mieux vivre à Paris, dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chère. Cet hôtel de Mouhy, Madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel de Hollande ! les agréables demeures que voilà ! La Comtesse Scène II 817

Oeuvres complètes . 2 Il est vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux—la a tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point a vous rendre tous les respects qu'on sauroit souhaiter. On ne s'en lève pas, si l'on veut, de dessus son siège ; et lorsque l'on veut voir la revue, ou le grand ballet de Psyché, on est servie a point nommée. Julie Je pense, Madame, que, durant votre séjour a Paris, vous avez fait bien des conquêtes de qualité. La Comtesse Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galants de la cour n'a pas manqué de venir a ma porte, et de m'en conter ; et je garde dans ma cassette de leurs billets, qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées ; il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms ; on sait ce qu'on veut dire par les galants de la cour. Julie Je m'étonne, Madame, que de tous ces grands noms, que je devine, vous ayez pu redescendre a un Monsieur Tibaudier, le conseiller, et 4 un Monsieur Harpin, le receveur des tailles. La chute est grande, je vous l'avoue. Car pour Monsieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'est toujours un vicomte, et il peut faire un voyage a Paris, s'il n'en a point fait ; mais un conseiller, et un receveur, sont des amants un peu bien minces, pour une grande comtesse comme vous. La Comtesse Ce sont gens qu'on ménage dans les provinces pour le besoin qu'on en peut avoir ; ils servent au moins a remplir les vuides de la galanterie, a faire nombre de soupirants ; et il est bon, Madame, de ne pas laisser un amant seul maitre du terrain, de peur que, faute de rivaux, son amour ne s'endorme sur trop de confiance. Julie Je vous avoue, Madame, qu'il y a merveilleusement a profiter de tout ce que vous dites ; c'est une école que votre conversation, et j'y viens tous les jours attraper quelque chose. Scène II 818

Oeuvres complètes . 2 Scène III Criquet, La Comtesse, Julie, Andrée, Jeannot Criquet Voila Jeannot de Monsieur le Conseiller qui vous demande, Madame. La Comtesse Hé bien ! petit coquin, voila encore de vos Aaneriers : un laquais qui sauroit vivre ; auroit été parler tout bas a la demoiselle suivante, qui seroit venue dire doucement a l'oreille de sa maitresse : "Madame, voila le laquais de Monsieur un tel qui demande 4 vous dire un mot" ; 4 quoi la maitresse auroit répondu : "Faites—le entrer." Criquet Entrez, Jeannot. La Comtesse Autre lourderie. Qu'y a-t—il, laquais ? Que portes—tu la ? Jeannot C'est Monsieur le Conseiller, Madame, qui vous souhaite le bon jour, et, auparavant que de venir, vous envoie des poires de son jardin, avec ce petit mot d'écrit. La Comtesse C'est du bon—chrétien, qui est fort beau. Andrée, faites porter cela a l'office. Tiens, mon enfant, voila pour boire. Jeannot Oh! non! Madame. La Comtesse Tiens, te dis—je. Jeannot Mon maitre m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous. La Comtesse Cela ne fait rien. Jeannot Pardonnez—moi, Madame. Criquet Hé! prenez, Jeannot ; si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez. Scène III 819

Oeuvres complètes . La Comtesse Dis a ton maître que je le remercie. Criquet Donne—moi donc cela. Jeannot Oui, quelque sot. Criquet C'est moi qui te l'ai fait prendre Jeannot Je l'aurois bien pris sans toi. La Comtesse Ce qui me plaît de ce Monsieur Tibaudier, c'est qu'il sait vivre avec les personnes de ma qualité, et qu'il est fort respectueux. Scène III 820

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Le Vicomte, La Comtesse, Julie, Crique, Andrée Le Vicomte Madame, je viens vous avertir que la comédie sera bientôt prête, et que, dans un quart d'heure, nous pouvons passer dans la salle. La Comtesse Je ne veux point de cohue, au moins. Que l'on dise à mon Suisse qu'il ne laisse entrer personne. Le Vicomte En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce à la comédie, et je n'y saurais prendre de plaisir lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez—moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville. La Comtesse Laquais, un siège. Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de Monsieur Tibaudier, qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut, je ne l'ai point encore vu. Le Vicomte Voici un billet du beau style, Madame, et qui mérite d'être bien écouté. (Il lit.) Madame, je n'aurais pas pu vous faire le présent que je vous envoie, si je ne recueillais pas plus de fruit de mon jardin, que je n'en recueille de mon amour. La Comtesse Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous. Le Vicomte continue. Les poires ne sont pas encore bien mûres, mais elles en cadrent mieux avec la dureté de votre âme, qui, par ses continuels dédains, ne me promet pas poires molles. Trouvez bon, Madame, que sans m'engager dans une énumération de vos perfections et charmes, qui me jetteroit dans un progrès à l'infini, je conclus ce mot, en vous faisant considérer que je suis d'un aussi franc chrétien que les poires que je vous envoie, puisque je rends le bien pour le mal, c'est—à—dire, Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puisque je vous présente des poires de bon—chrétien pour des poires d'angoisse, que vos cruautés me font avaler tous les jours. Tibaudier votre esclave indigne. Voilà, Madame, un billet à garder. La Comtesse Il y a peut—être quelque mot qui n'est pas de l'Académie ; mais j'y remarque un certain respect qui me plaît Scène IV 34

Oeuvres complètes . 2 beaucoup. Julie Vous avez raison,
Madame, et Monsieur le Vicomte diit—il s'en offenser, j'aimerois un
homme qui m'écriroit comme cela. Sceéne IV 822

Oeuvres complètes . 2 Scène V Monsieur Tibaudier, Le Vicomte, La Comtesse, Julie, Andrée, Criquet La Comtesse Approchez, Monsieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçu, aussi bien que vos poires, et voilà Madame qui parle pour vous contre votre rival. Monsieur Tibaudier Je lui suis bien obligé, Madame, et si elle a jamais quelque procès en notre siège, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait de se rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flamme. Julie Vous n'avez pas besoin d'avocat, Monsieur, et votre cause est juste. Monsieur Tibaudier Ce néanmoins, Madame, bon droit a besoin d'aide et j'ai sujet d'appréhender de me voir supplanté par un tel rival, et que Madame ne soit circonvenue par la qualité de vicomte. Le Vicomte J'espérois quelque chose, Monsieur Tibaudier ; avant votre billet ; mais il me fait craindre pour mon amour. Monsieur Tibaudier Voici encore, Madame, deux petits versets, ou couplets, que j'ai composés a votre honneur et gloire. Le Vicomte Ah ! je ne pensois pas que Monsieur Tibaudier fût poète, et voilà pour m'achever que ces deux petits versets—la. La Comtesse Il veut dire deux strophes. Laquais, donnez un siège 4 Monsieur Tibaudier. Un pliant, petit animal. Monsieur Tibaudier, mettez—vous 1a, et nous lisez vos strophes. Monsieur Tibaudier Une personne de qualité Ravit mon ame ; Elle a de la beauté, J'ai de la flamme ; Mais je la blame D'avoir de la fierté. Scène V 823

Oeuvres complètes . 2 Le Vicomte Je suis perdu après cela. La Comtesse Le premier vers est beau : Une personne de qualité. Julie Je crois qu'il est un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour dire une belle pensée. La Comtesse Voyons l'autre strophe. Monsieur Tibaudier Je ne sais pas si vous doutez de mon parfait amour ; Mais je sais bien que mon coeur, a toute heure, Veut quitter sa chagrine demeure, Pour aller par respect faire au vôtre sa cour : Après cela pourtant, sire de ma tendresse, Et de ma foi, dont unique est l'espèce, Vous devriez à votre tour, Vous contentant d'être comtesse. Vous dépouiller, en ma faveur, d'une peau de tigresse, Qui couvre vos appas la nuit comme le jour. Le Vicomte Me voilà supplanté, moi, par Monsieur Tibaudier. La Comtesse Ne pensez pas vous moquer : pour des vers faits dans la province, ces vers—là sont fort beaux. Le Vicomte Comment, Madame, me moquer ? Quoique son rival, je trouve ces vers admirables, et ne les appelle pas seulement deux strophes, comme vous, mais deux épigrammes, aussi bonnes que toutes celles de Martial. La Comtesse Quoi ? Martial fait—il des vers ? Je pensais qu'il ne fit que des gants ? Monsieur Tibaudier Ce n'est pas ce Martial—là, Madame ; c'est un auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans. Le Vicomte Monsieur Tibaudier a lu les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, si ma musique et ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre esprit les progrès des deux strophes et du billet que nous venons de voir. La Comtesse Il faut que mon fils le Comte soit de la partie ; car il est arrivé ce matin de mon château avec son précepteur, que je vois là dedans. Scène V 824

Oeuvres complètes . 2 Scène VI Monsieur Bobinet, Monsieur Tibaudier, La Comtesse, Le Vicomte, Julie, Andrée, Criquet La Comtesse
Hola ! Monsieur Bobinet, Monsieur Bobinet, approchez—vous du monde.
Monsieur Bobinet Je donne le bon vèpres a toute l'honorable compagnie.
Que désire Madame la Comtesse d'Escarbagnas de son très—humble serviteur Bobinet ? La Comtesse A quelle heure, Monsieur Bobinet, êtes—vous parti d'Escarbagnas, avec mon fils le Comte ? Monsieur Bobinet A huit heures trois quarts, Madame, comme votre commandement me l'avoir ordonné. La Comtesse Comment se portent mes deux autres fils, le Marquis, et le Commandeur ? Monsieur Bobinet Ils sont, Dieu grace, Madame, en parfaite santé. La Comtesse Ot est le Comte ? Monsieur Bobinet Dans votre belle chambre a alcôve, Madame. La Comtesse Que fait—il, Monsieur Bobinet ? Monsieur Bobinet Il compose un theme, Madame, que je viens de lui dicter, sur une épître de Cicéron. La Comtesse Faites—le venir, Monsieur Bobinet. Monsieur Bobinet Soit fait, Madame, ainsi que vous le commandez. Le Vicomte Ce Monsieur Bobinet, Madame ; a la mine fort sage, et je crois qu'il a de l'esprit. Scène VI 825

Oeuvres complètes . 2 Scène VII La Comtesse, Le Vicomte, Julie,
Le Comte, Monsieur Bobinet, Monsieur Tibaudier, Andrée, Criquet
Monsieur Bobinet Allons, Monsieur le Comte, faites voir que vous profitez
des bons documents qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête
assemblée. La Comtesse Comte, saluez Madame. Faites la révérence 4
Monsieur le Vicomte. Saluez Monsieur le Conseiller. Monsieur Tibaudier Je
suis ravi, Madame, que vous me concédiez la grace d'embrasser Monsieur
le Comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc qu'on n'aime aussi les
branches. La Comtesse Mon Dieu ! Monsieur Tibaudier, de quelle
comparaison vous servez—vous là ? Julie En vérité, Madame, Monsieur le
Comte a tout à fait bon air. Le Vicomte Voilà un jeune gentilhomme qui
vient bien dans le monde. Julie Qui diroit que Madame eût un si grand
enfant ? La Comtesse Hélas ! quand je le fis, j'étois si jeune, que je me
jouais encore avec une poupée. Julie C'est Monsieur votre frère, et non pas
Monsieur votre fils. La Comtesse Monsieur Bobinet, ayez bien soin au
moins de son éducation. Monsieur Bobinet Madame, je n'oublierai aucune
chose pour cultiver cette jeune plante dont vos bontés m'ont fait l'honneur
de me confier la conduite et je tâcherai de lui inculquer les semences de la
vertu. La Comtesse Monsieur Bobinet, faites—lui un peu dire quelque
petite galanterie de ce que vous lui apprenez. Monsieur Bobinet Allons,
Monsieur le Comte, récitez votre leçon d'hier au matin. Scène VII 826

Oeuvres complètes . 2 Le Comte Omne viro soli quod convenit
esto virile. Omne Viti... La Comtesse Fi! Monsieur Bobinet, quelles sottises
est—ce que vous lui apprenez là ? Monsieur Bobinet C'est du latin,
Madame, et la première règle de Jean Despautère. La Comtesse Mon Dieu !
ce Jean Despautère—là est un insolent, et je vous prie de lui enseigner du
latin plus honnête que celui—là. Monsieur Bobinet Si vous voulez,
Madame, qu'il achève, la glose expliquera ce que cela veut dire. La
Comtesse Non, non, cela s'explique assez. Criquet Les comédiens envoient
dire qu'ils sont tous prêts. La Comtesse Allons nous placer. Monsieur
Tibaudier, prenez Madame. Le Vicomte Il est nécessaire de dire que cette
comédie n'a été faite que pour lier ensemble les différents morceaux de
musique, et de danse dont on a voulu composer ce divertissement, et que...
La Comtesse Mon Dieu ! voyons l'affaire : on a assez d'esprit pour
comprendre les choses. Le Vicomte Qu'on commence le plus tôt qu'on
pourra, et qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun facheux ne vienne troubler
notre divertissement. (Après que les violons ont quelque peu joué, et que
toute la compagnie est assise.) Scène VII 827

Oeuvres complètes . 2 Scène VIII La Comtesse, Le Comte, Le Vicomte, Julie, Monsieur Harpin, Monsieur Tibaudier, aux pieds de la Comtesse, Monsieur Bobinet, Andrée Monsieur Harpin Parbleu ! la chose est belle, et je me réjouis de voir ce que je vois. La Comtesse Hola ! Monsieur le Receveur, que voulez—vous donc dire avec l'action que vous faites ? Vient—on interrompre comme cela une comédie ? Monsieur Harpin Morbleu ! Madame, je suis ravi de cette aventure, et ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, et l'assurance qu'il y a au don de votre coeur et aux serments que vous m'avez faits de sa fidélité. La Comtesse Mais vraiment, on ne vient point ainsi se jeter au travers d'une comédie, et troubler un acteur qui parle. Monsieur Harpin Eh têtebleu ! la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez ; et si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu. La Comtesse En vérité, vous ne savez ce que vous dites. Monsieur Harpin Si fait morbleu ! je le sais bien ; je le sais bien, morbleu ! et... La Comtesse Eh fi ! Monsieur, que cela est vilain de jurer de la sorte ! Monsieur Harpin Eh ventrebleu ! s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point mes jurements, ce sont vos actions, et il vaudroit bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la mort et la sang, que de faire ce que vous faites avec Monsieur le Vicomte. Le Vicomte Je ne sais pas, Monsieur le Receveur, de quoi vous vous plaignez, et si... Monsieur Harpin Pour vous, Monsieur, je n'ai rien à vous dire : vous faites bien de pousser votre pointe, cela est naturel, je ne le trouve point étrange, et je vous demande pardon si j'interromps votre comédie ; mais vous ne devez point trouver étrange aussi que je me plaigne de son procédé, et nous avons raison tous deux de faire ce que nous

Scène VIII 828

Oeuvres complètes . 2 faisons. Le Vicomte Je n'ai rien à dire à cela, et ne sais point les sujets de plaintes que vous pouvez avoir contre Madame la comtesse d'Escarbagnas. La Comtesse Quand on a des chagrins jaloux, on n'en use point de la sorte, et l'on vient doucement se plaindre à la personne que l'on aime. Monsieur Harpin Moi, me plaindre doucement ? La Comtesse Oui. L'on ne vient point crier de dessus un théâtre ce qui se doit dire en particulier. Monsieur Harpin J'y viens moi, morbleu ! tout exprès, c'est le lieu qu'il me faut, et je souhaiterois que ce fût un théâtre public, pour vous dire avec plus d'éclat toutes vos vérités. La Comtesse Faut-il faire un si grand vacarme pour une comédie que Monsieur le Vicomte me donne ? Vous voyez que Monsieur Tibaudier, qui m'aime, en use plus respectueusement que vous. Monsieur Harpin Monsieur Tibaudier en use comme il lui plaît, je ne sais pas de quelle façon Monsieur Tibaudier a été avec vous, mais Monsieur Tibaudier n'est pas un exemple pour moi, et je ne suis point d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres. La Comtesse Mais vraiment, Monsieur le Receveur, vous ne songez pas à ce que vous dites : on ne traite point de la sorte les femmes de qualité, et ceux qui vous entendent croiroient qu'il y a quelque chose d'étrange entre vous et moi. Monsieur Harpin Hé ventrebleu ! Madame, quittons la faribole. La Comtesse Que voulez-vous donc dire avec votre "quittons la faribole" ? Monsieur Harpin Scène VIII 829

Oeuvres complètes . 2 Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de Monsieur le Vicomte : vous n'êtes pas la première femme qui joue dans le monde de ces sortes de caractères, et qui ait auprès d'elle un Monsieur le Receveur, dont on lui voit trahir et la passion et la bourse, pour le premier venu qui lui donnera dans la vue ; mais ne trouvez point étrange aussi que je ne sois point la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du temps, et que je vienne vous assurer devant bonne compagnie que je romps commerce avec vous, et que Monsieur le Receveur ne sera plus pour vous Monsieur le Donneur. La Comtesse Cela est merveilleux, comme les amants emportés deviennent à la mode, on ne voit autre chose de tous côtés. La, la, Monsieur le Receveur, quittez votre colère, et venez prendre place pour voir la comédie. Monsieur Harpin Moi, morbleu ! prendre place ! cherchez vos benêts à vos pieds. Je vous laisse, Madame la Comtesse, à Monsieur le Vicomte, et ce sera à lui que j'envoyerai tantôt vos lettres. Voilà ma scène faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie. Monsieur Tibaudier Monsieur le Receveur, nous nous verrons autre part qu'ici ; et je vous ferai voir que je suis au poil et à la plume. Monsieur Harpin Tu as raison, Monsieur Tibaudier. La Comtesse Pour moi, je suis confuse de cette insolence. Le Vicomte Les jaloux, Madame, sont comme ceux qui perdent leur procès : ils ont permission de tout dire. Prétons silence à la comédie. Scène VIII 830

Oeuvres complètes . 2 Scène dernière La Comtesse, Le Vicomte, Le Comte, Julie, Monsieur Tibaudier, Monsieur Bobinet, Andrée, Jeannot, Criquet Jeannot Voila un billet, Monsieur, qu'on nous a dit de vous donner vite. Le Vicomte lit. En cas que vous ayez quelque mesure a prendre, je vous envoie promptement un avis. La querelle de vos parents et de ceux de Julie vient d'être accommodée, et les conditions de cet accord, c'est le mariage de vous et d'elle. Bonsoir. Ma foi ! Madame, voila notre comédie achevée aussi. Julie Ah ! Cléante, quel bonheur ! Notre amour efit—il osé espérer un si heureux succès ? La Comtesse Comment donc ? qu'est—ce que cela veut dire ? Le Vicomte Cela veut dire, Madame, que j'épouse Julie ; et, si vous m'en croyez, pour rendre la comédie complète de tout point, vous épouserez Monsieur Tibaudier, et donnerez Mademoiselle Andrée a4 son laquais, dont il fera son valet de chambre. La Comtesse Quoi ? jouer de la sorte une personne de ma qualité ? Le Vicomte C'est sans vous offenser, Madame, et les comédies veulent de ces sortes de choses. La Comtesse Oui, Monsieur Tibaudier, je vous épouse pour faire enrager tout le monde. Monsieur Tibaudier Ce m'est bien de l'honneur, Madame. Le Vicomte Souffrez, Madame, qu'en enrageant nous puissions voir ici le reste du spectacle. Scène dernière 831

Oeuvres complètes . 2 Les Femmes savantes Comédie
Représentée la première fois 4 Paris sur le Théâtre de la salle du Palais—
Royal le 14 mars 1672 par la Troupe du Roi Les Femmes savantes 832

Oeuvres complètes . Personnages Chrysale, bon bourgeois.
Philaminte, femme de Chrysale. Armande, Henriette, filles de Chrysale et
de Philaminte. Ariste, frère de Chrysale. Bélise, soeur de Chrysale.
Clitandre, amant d'Henriette. Trissotin, bel esprit. Vadius, savant. Martine,
servante de cuisine. L'épine, laquais. Julien, valet de Vadius. Le Notaire. La
scène est à Paris. Personnages 833

Oeuvres complètes . Scène | Armande, Henriette
Armande Quoi ? le beau nom de fille est un titre, ma soeur, Dont vous voulez quitter la charmante douceur, Et de vous marier vous osez faire fête ? Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête ? Henriette Oui, ma soeur. Armande Ah ! ce "oui" se peut—il supporter, Et sans un mal de coeur sauroit—on l'écouter ? Henriette Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige, Ma soeur... ? Armande Ah, mon Dieu ! fi ! Henriette Comment ? Armande Ah, fi ! vous dis—je. Ne concevez—vous point ce que, dès qu'on l'entend, Un tel mot a l'esprit offre de dégofitant ? De quelle étrange image on est par lui blessée ? Sur quelle sale vue il traine la pensée ? N'en frissonnez—vous point ? et pouvez—vous, ma soeur, Aux suites de ce mot résoudre votre coeur ? Henriette Les suites de ce mot, quand je les envisage, Me font voir un mari, des enfants, un ménage ; Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner, Qui blesse la pensée et fasse frissonner. Armande De tels attachements, 6 Ciel ! sont pour vous plaire ? Henriette Et qu'est—ce qu'a mon age on a de mieux 4 faire, Que d'attacher a soi, par le titre d'époux, Scène | 835

Oeuvres complètes . Un homme qui vous aime et soit aimé de vous, Et de cette union, de tendresse suivie, Se faire les douceurs d'une innocente vie ? Ce noeud, bien assorti, n'a—t—il pas des appas ? Armande Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage bas ! Que vous jouez au monde un petit personnage, De vous claquemurer aux choses du ménage, Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants Qu'un idole d'époux et des marmots d'enfants ! Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires, Les bas amusements de ces sortes d'affaires ; A de plus hauts objets élevez vos desirs, Songez a prendre un goat des plus nobles plaisirs, Et traitant de mépris les sens et la matière, A l'esprit comme nous donnez—vous toute entière. Vous avez notre mère en exemple a vos yeux, Que du nom de savante on honore en tous lieux : Tachez ainsi que moi de vous montrer sa fille, Aspirez aux clartés qui sont dans la famille, Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs Que l'amour de l'étude épanche dans les coeurs ; Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie, Mariez—vous, ma soeur, a la philosophie, Qui nous monte au—dessus de tout le genre humain, Et donne a la raison l'empire souverain, Soumettant a ses lois la partie animale, Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale. Ce sont la les beaux feux, les doux attachements, Qui doivent de la vie occuper les moments ; Et les soins ot je vois tant de femmes sensibles Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles. Henriette Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout—puissant, Pour différents emplois nous fabrique en naissant ; Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe Qui se trouve taillée 4 faire un philosophe. Si le votre est né propre aux élévations Ou montent des savants les spéculations, Le mien est fait, ma soeur, pour aller terre 4 terre, Et dans les petits soins son foible se resserre. Ne troublons point du ciel les justes reglements, Et de nos deux instincts suivons les mouvements : Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie, Les hautes régions de la philosophie, Tandis que mon esprit, se tenant ici—bas, Goitera de l'hymen les terrestres appas. Ainsi, dans nos desseins l'une a l'autre contraire, Nous saurons toutes deux imiter notre mère : Scène | 836

Oeuvres complètes . Vous, du côté de l'ame et des nobles desirs,
Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs ; Vous, aux productions
d'esprit et de lumière, Moi, dans celles, ma soeur, qui sont de la matière.
Armande Quand sur une personne on prétend se régler, C'est par les beaux
cétés qu'il lui faut ressembler ; Et ce n'est point du tout la prendre pour
modeéle, Ma soeur, que de tousser et de cracher comme elle. Henriette Mais
vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez, Si ma mère n'efit eu que de ces
beaux cétés ; Et bien vous prend, ma soeur, que son noble génie N'ait pas
vaqué toujours a la philosophie. De grace, souffrez—moi, par un peu de
bonté, Des bassesses 4 qui vous devez la clarté ; Et ne supprimez point,
voulant qu'on vous seconde, Quelque petit savant qui veut venir au monde.
Armande Je vois que votre esprit ne peut être guéri Du fol entêtement de
vous faire un mari ; Mais sachons, s'il vous plait, qui vous songez a prendre
; Votre visée au moins n'est pas mise a Clitandre ? Henriette Et par quelle
raison n'y seroit—elle pas ? Manque-t-il de mérite ? est—ce un choix qui
soit bas ? Armande Non ; mais c'est un dessein qui seroit malhonnête, Que
de vouloir d'un autre enlever la conquête ; Et ce n'est pas un fait dans le
monde ignoré Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré. Henriette Oui
; mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines, Et vous ne tombez
point aux bassesses humaines ; Votre esprit a l'hymen renonce pour
toujours, Et la philosophie a toutes vos amours : Ainsi, n'ayant au coeur nul
dessein pour Clitandre, Que vous importe—t—il qu'on y puisse prétendre ?
Armande Cet empire que tient la raison sur les sens Ne fait pas renoncer
aux douceurs des encens, Et l'on peut pour époux refuser un mérite Que
pour adorateur on veut bien a sa suite. Scène | 837

Oeuvres complètes . Henriette Je n'ai pas empêché qu'a vos
perfections Il n'ait continué ses adorations ; Et je n'ai fait que prendre, au
refus de votre ame, Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.
Armande Mais a l'offre des vœux d'un amant dépité Trouvez—vous, je
vous prie, entière sûreté ? Croyez—vous pour vos yeux sa passion bien
forte, Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte ? Henriette Il me
le dit, ma soeur, et, pour moi, je le croi. Armande Ne soyez pas, ma soeur,
d'une si bonne foi, Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime, Qu'il
n'y songe pas bien et se trompe lui-même. Henriette Je ne sais ; mais enfin,
si c'est votre plaisir, Il nous est bien aisé de nous en éclaircir : Je l'aperçois
qui vient, et sur cette matière Il pourra nous donner une pleine lumière.

Scène | 838

Oeuvres complètes . Scène II Clitandre, Armande, Henriette
Henriette Pour me tirer d'un doute et me jette ma soeur, Entre elle et moi,
Clitandre, expliquez votre coeur ; Découvrez—en le fond, et nous daignez
apprendre Qui de nous a vos vœux est en droit de prétendre. Armande Non,
non: je ne veux point à votre passion Imposer la rigueur d'une explication ;
Je ménage les gens, et sais comme embarrasse Le contraignant effort de ces
aveux en face. Clitandre Non, Madame, mon coeur, qui dissimule peu, Ne
sent nulle contrainte à faire un libre aveu ; Dans aucun embarras un tel pas
ne me jette, Et j'avouerai tout haut, d'une 4^{me} franche et nette, Que les
tendres liens et je suis arrêté, Mon amour et mes vœux sont tout de ce côté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte : Vous avez bien voulu les choses
de la sorte. Vos attraits m'avoient pris, et mes tendres soupirs Vous ont assez
prouvé l'ardeur de mes desirs ; Mon coeur vous consacrait une flamme
immortelle ; Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle. J'ai
souffert sous leur joug cent mépris différents, Ils régnoient sur mon 4^{me} en
superbes tyrans, Et je me suis cherché, lassé de tant de peines, Des
vainqueurs plus humains et de moins rudes chaînes : Je les ai rencontrés,
Madame, dans ces yeux, Et leurs traits 4 jamais me seront précieux ; D'un
regard pitoyable ils ont séché mes larmes, Et n'ont pas dédaigné le rebut de
vos charmes ; De si rares bontés m'ont si bien su toucher, Qu'il n'est rien qui
me puisse à mes fers arracher ; Et j'ose maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme, De ne point essayer à
rappeler un coeur Résolu de mourir dans cette douce ardeur. Armande Eh !
qui vous dit, Monsieur, que l'on ait cette envie, Et que de vous enfin si fort
on se soucie ? Je vous trouve plaisant de vous le figurer, Scène II 839

Oeuvres complètes . Et bien impertinent de me le déclarer.
Henriette Eh ! doucement, ma soeur. Ot donc est la morale Qui sait si bien
régir la partie animale, Et retenir la bride aux efforts du courroux ?
Armande Mais vous qui m'en parlez, ou la pratiquez—vous, De répondre a
l'amour que l'on vous fait paroître Sans le congé de ceux qui vous ont donné
l'être ? Sachez que le devoir vous soumet a leurs lois, Qu'il ne vous est
permis d'aimer que par leur choix. Qu'ils ont sur votre coeur l'autorité
suprême, Et qu'il est criminel d'en disposer vous—même. Henriette Je rends
grace aux bontés que vous me faites voir De m'enseigner si bien les choses
du devoir ; Mon coeur sur vos leçons veut régler sa conduite ; Et pour vous
faire voir, ma soeur, que j'en profite, Clitandre, prenez soin d'appuyer votre
amour De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour ; Faites—vous sur mes
vœux un pouvoir légitime, Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.
Clitandre J'y vais de tous mes soins travailler hautement, Et j'attendois de
vous ce doux consentement. Armande Vous triomphez, ma soeur, et faites
une mine A vous imaginer que cela me chagrine. Henriette Moi, ma soeur,
point du tout : je sais que sur vos sens Les droits de la raison sont toujours
tout—puissants ; Et que par les leçons qu'on prend dans la sagesse, Vous
êtes au—dessus d'une telle foiblesse. Loin de vous soupçonner d'aucun
chagrin, je croi Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi, Appuyer sa
demande, et de votre suffrage Presser l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en sollicite ; et pour y travailler... Armande Votre petit esprit se
mêle de railler, Et d'un coeur qu'on vous jette on vous voit toute fière.
Henriette Tout jeté qu'est ce coeur, il ne vous déplait guère ; Scène II 840

Oeuvres complètes . Et si vos yeux sur moi le pouvoient
ramasser, Ils prendroient aisément le soin de se baisser. Armande A
répondre a cela je ne daigne descendre, Et ce sont sots discours qu'il ne faut
pas entendre. Henriette C'est fort bien fait 4 vous, et vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir. Scène II 841

Oeuvres complètes . Scène III Clitandre, Henriette
Henriette Votre sincère aveu ne l'a pas peu surprise. Clitandre Elle mérite assez une telle franchise, Et toutes les hauteurs de sa folle fierté Sont dignes tout au moins de ma sincérité. Mais puisqu'il m'est permis, je vais à votre père, Madame...
Henriette Le plus sûr est de gagner ma mère : Mon père est d'une humeur à consentir à tout, Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout ; Il a reçu du Ciel certaine bonté d'âme, Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme ; C'est elle qui gouverne, et d'un ton absolu Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu. Je voudrais bien vous voir pour elle, et pour ma tante, Une âme, je l'avoue, un peu plus complaisante, Un esprit qui, flattant les visions du leur, Vous pût de leur estime attirer la chaleur. Clitandre Mon cœur n'a jamais pu, tant il est né sincère, Même dans votre sœur flatter leur caractère, Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût. Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ; Mais je ne lui veux point la passion choquante De se rendre savante afin d'être savante ; Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait, Elle sache ignorer les choses qu'elle sait ; De son étude enfin je veux qu'elle se cache, Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache, Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots, Et clouer de l'esprit à ses moindres propos. Je respecte beaucoup Madame votre mère ; Mais je ne puis du tout approuver sa chimère, Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit, Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit. Son Monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme, Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme, Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits Un benêt dont partout on siffle les écrits, Scène III 842

Oeuvres complètes . Un pédant dont on voit la plume libérale,
D'officieux papiers fournir toute la halle. Henriette Ses écrits, ses discours,
tout m'en semble ennuyeux. Et je me trouve assez votre goiit et vos yeux ;
Mais, comme sur ma mère il a grande puissance, Vous devez vous forcer 4
quelque complaisance. Un amant fait sa cour ot s'attache son coeur, Il veut
de tout le monde y gagner la faveur ; Et, pour n'avoir personne a sa flamme
contraire Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire. Clitandre Oui, vous
avez raison ; mais Monsieur Trissotin M'inspire au fond de l'4me un
dominant chagrin. Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages, A me
deshonorer en prisant ses ouvrages ; C'est par eux qu'a mes yeux il a d'abord
paru, Et je le connoissois avant que l'avoir vu. Je vis, dans le fatras des
écrits qu'il nous donne, Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne : La
constante hauteur de sa présomption, Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême Qui le rend en tout temps si content
de soi-même, Qui fait qu'a son mérite incessamment il rit, Qu'il se sait si
bon gré de tout ce qu'il écrit, Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un général d'armée. Henriette C'est avoir de bons
yeux que de voir tout cela. Clitandre Jusques 4 sa figure encor la chose alla,
Et je vis par les vers qu'a la tête il nous jette, De quel air il falloit que fit
fait le poète ; Et j'en avois si bien deviné tous les traits, Que rencontrant un
homme un jour dans le Palais, Je gageai que c'étoit Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne. Henriette Quel conte ! Clitandre
Non ; je dis la chose comme elle est. Mais je vois votre tante. Agréez, s'il
vous plait, Que mon coeur lui déclare ici notre mystère, Et gagne sa faveur
auprès de votre mère. Scène III 843

Oeuvres complètes . Scène IV Clitandre, Bélise Clitandre

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant Prenne l'occasion de cet heureux moment, Et se découvre a vous de la sincère flamme... Bélise Ah! tout beau, gardez—vous de m'ouvrir trop votre ame : Si je vous ai su mettre au rang de mes amants, Contentez—vous des yeux pour vos seuls truchements, Et ne m'expliquez point par un autre langage Des desirs qui chez moi passent pour un outrage ; Aimez—moi, soupirez, brilez pour mes appas, Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas : Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes, Tant que vous vous tiendrez aux muets interpretes ; Mais si la bouche vient 4 s'en vouloir mêler, Pour jamais de ma vue il vous faut exiler. Clitandre Des projets de mon coeur ne prenez point d'alarme : Henriette, Madame, est l'objet qui me charme, Et je viens ardemment conjurer vos bontés De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés. Bélise Ah! certes le détour est d'esprit, je l'avoue : Ce subtil faux—fuyant mérite qu'on le loue, Et, dans tous les romans ot j'ai jeté les yeux, Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux. Clitandre Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, Madame, Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'ame. Les Cieux, par les liens d'une immuable ardeur, Aux beautés d'Henriette ont attaché mon coeur ; Henriette me tient sous son aimable empire, Et l'hymen d'Henriette est le bien ot j'aspire : Vous y pouvez beaucoup, et tout ce que je veux, C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux. Bélise Je vois ot doucement veut aller la demande, Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende ; La figure est adroite, et, pour n'en point sortir Sceène IV 844

Oeuvres complètes . Aux choses que mon cœur m'offre 4 vous repartir, Je dirai qu'Henriette a l'hymen est rebelle, Et que sans rien prétendre il faut briser pour elle. Clitandre Eh ! Madame, 4 quoi bon un pareil embarras, Et pourquoi voulez—vous penser ce qui n'est pas ? Bélise Mon Dieu ! point de façons ; cessez de vous défendre De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre : Il suffit que l'on est contente du détour Dont s'est adroitement avisé votre amour, Et que, sous la figure ot: le respect l'engage, On veut bien se résoudre a souffrir son hommage, Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés, N'offrent 4 mes autels que des vœux épurés. Clitandre Mais... Bélise Adieu, pour ce coup, ceci doit vous suffire, Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire. Clitandre Mais votre erreur... Bélise Laissez, je rougis maintenant, Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant. Clitandre Je veux être pendu si je vous aime, et sage... Bélise Non, non, je ne veux rien entendre davantage. Clitandre Diantre soit de la folle avec ses visions ! A-t—on rien vu d'égal a ces préventions ? Allons commettre un autre au soin que l'on me donne, Et prenons le secours d'une sage personne. Scène IV 845

Oeuvres complètes . 2 Scène | Ariste Oui, je vous porterai la
réponse au plus tot ; J'appuierai, presserai, ferai tout ce qu'il faut. Qu'un
amant, pour un mot, a de choses a dire ! Et qu'impatiemment il veut ce qu'il
desire ! Jamais... Scène | 847

Oeuvres complètes . Scène II Chrysale, Ariste Ariste Ah! Dieu vous gard', mon frère ! Chrysale Et vous aussi, Mon frère. Ariste Savez—vous ce qui m'amène ici ? Chrysale Non ; mais, si vous voulez, je suis prêt à l'apprendre. Ariste Depuis assez longtemps vous connoissez Clitandre ? Chrysale Sans doute, et je le vois qui fréquente chez nous. Ariste En quelle estime est—il, mon frère, auprès de vous ? Chrysale D'homme d'honneur, d'esprit, de coeur, et de conduite ; Et je vois peu de gens qui soient de son mérite. Ariste Certain desir qu'il a conduit ici mes pas, Et je me réjouis que vous en fassiez cas. Chrysale Je connus feu son père en mon voyage à Rome. Ariste Fort bien. Chrysale C'étoit, mon frère, un fort bon gentilhomme. Ariste On le dit. Chrysale Nous n'avions alors que vingt—huit ans, Scène II 848

Oeuvres complètes . Et nous étions, ma foi! tous deux de verts
galants. Ariste Je le crois. Chrysale Nous donnions chez les dames
romaines, Et tout le monde la parloit de nos fredaines : Nous faisons des
jaloux. Ariste Voilà qui va des mieux. Mais venons au sujet qui m'amène en
ces lieux. Scène II 849

Oeuvres complètes . Scène III Bélise, Chrysale, Ariste
Ariste
Clitandre auprès de vous me fait son interprète, Et son cœur est épris des
graces d'Henriette. Chrysale Quoi, de ma fille ? Ariste Oui, Clitandre, en est
charmé, Et je ne vis jamais amant plus enflammé. Bélise Non, non: je vous
entends, vous ignorez l'histoire, Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez
croire. Ariste Comment, ma soeur ? Bélise Clitandre abuse vos esprits, Et
c'est d'un autre objet que son cœur est épris. Ariste Vous raillez. Ce n'est
pas Henriette qu'il aime ? Bélise Non ; j'en suis assurée. Ariste Il me l'a dit
lui-même. Bélise Eh, oui ! Ariste Vous me voyez, ma soeur, chargé par lui
D'en faire la demande a son père aujourd'hui. Bélise Fort bien. Ariste Et son
amour même m'a fait instance De presser les moments d'une telle alliance.
Scène III 850

Oeuvres complètes . Bélise Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment. Henriette, entre nous, est un amusement, Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère, A couvrir d'autres feux, dont je sais le mystère ; Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur. Ariste Mais, puisque vous savez tant de choses, ma soeur, Dites—nous, s'il vous plait, cet autre objet qu'il aime. Bélise Vous le voulez savoir ? Ariste Oui. Quoi ? Bélise Moi. Ariste Vous ? Bélise Moi—même. Ariste Hay, ma soeur ! Bélise Qu'est—ce donc que veut dire ce "hay", Et qu'a de surprenant le discours que je fai ? On est faite d'un air, je pense, a pouvoir dire Qu'on n'a pas pour un coeur soumis 4 son empire ; Et Dorante, Damis, Cléonte et Lycidas Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas. Ariste Ces gens vous aiment ? Bélise Oui, de toute leur puissance. Ariste Ils vous l'ont dit ? Bélise Aucun n'a pris cette licence : Ils m'ont su révéler si fort jusqu'a ce jour, Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour ; Scène III 851

Oeuvres complètes . Mais pour m'offrir leur cœur et vouer leur service, Les muets truchements ont tous fait leur office. Ariste On ne voit presque point céans venir Damis. Bélise C'est pour me faire voir un respect plus soumis. Ariste De mots piquants partout Dorante vous outrage. Bélise Ce sont emportements d'une jalouse rage. Ariste Cléonte et Lycidas ont pris femme tous deux. Bélise C'est par un désespoir ot j'ai réduit leurs feux. Ariste Ma foi ! ma chère soeur, vision toute claire. Chrysale De ces chimères—la vous devez vous défaire. Bélise Ah, chimères ! ce sont des chimères, dit—on ! Chimères, moi ! Vraiment chimères est fort bon ! Je me réjouis fort de chimères, mes frères, Et je ne savois pas que j'eusse des chimères. Scène III 852

Oeuvres complètes . Scène IV Chrysale, Ariste Chrysale Notre soeur est folle, oui. Ariste Cela croit tous les jours. Mais, encore une fois, reprenons le discours. Clitandre vous demande Henriette pour femme : Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme. Chrysale Faut—il le demander ? J'y consens de bon coeur, Et tiens son alliance à singulier honneur. Ariste Vous savez que de bien il n'a pas l'abondance, Que... Chrysale C'est un intérêt qui n'est pas d'importance : Il est riche en vertu, cela vaut des trésors, Et puis son père et moi n'étions qu'un en deux corps. Ariste Parlons à votre femme, et voyons à la rendre favorable... Chrysale Il suffit : je l'accepte pour gendre. Ariste Oui ; mais pour appuyer votre consentement, Mon frère, il n'est pas mal d'avoir son agrément ; Allons... Chrysale Vous moquez—vous ? Il n'est pas nécessaire : Je réponds de ma femme, et prends sur moi l'affaire. Ariste Mais... Chrysale Laissez faire, dis—je, et n'appréhendez pas : Je la vais disposer aux choses de ce pas. Scène IV 853

Oeuvres complètes . Ariste Soit. Je vais la—dessus sonder votre
Henriette, Et reviendrai savoir... Chrysale C'est une affaire faite, Et je vais 4
ma femme en parler sans délai. Scène IV 854

Oeuvres complètes . Scène V Martine, Chrysale Martine Me voilà bien chanceuse ! Hélas ! l'an dit bien vrai : Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage, Et service d'autrui n'est pas un héritage. Chrysale Qu'est —ce donc ? Qu'avez—vous, Martine ? Martine Ce que j'ai ? Chrysale Oui. Martine J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé, Monsieur. Chrysale Votre congé ! Martine Oui, Madame me chasse. Chrysale Je n'entends pas cela. Comment ? Martine On me menace, Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups. Chrysale Non, vous demeurerez : je suis content de vous. Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude, Et je ne veux pas, moi... Scène V 855

Oeuvres complètes . Scène VI Philaminte, Bélise, Chrysale,
Martine Philaminte Quoi ? je vous vois, maraude ? Vite, sortez, friponne ;
allons, quittez ces lieux, Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.
Chrysale Tout doux. Philaminte Non, c'en est fait. Chrysale Eh! Philaminte
Je veux qu'elle sorte. Chrysale Mais qu'a—t—elle commis, pour vouloir de
la sorte... Philaminte Quoi ? vous la soutenez ? Chrysale En aucune façon.
Philaminte Prenez—vous son parti contre moi ? Chrysale Mon Dieu ! non:
Je ne fais seulement que demander son crime. Philaminte Suis—je pour la
chasser sans cause légitime ? Chrysale Je ne dis pas cela; mais il faut de nos
gens... Philaminte Non ; elle sortira, vous dis—je, de céans. Chrysale Hé
bien ! oui: vous dit—on quelque chose là contre ? Scène VI 856

Oeuvres complètes . Philaminte Je ne veux point d'obstacle aux desirs que je montre. Chrysale D'accord. Philaminte Et vous devez, en raisonnable époux, Etre pour moi contre elle, et prendre mon courroux. Chrysale Aussi fais—je. Oui, ma femme avec raison vous chasse, Coquine, et votre crime est indigne de grace. Martine Qu'est—ce donc que j'ai fait ? Chrysale Ma foi ! je ne sais pas. Philaminte Elle est d'humeur encore a n'en faire aucun cas. Chrysale A-t—elle, pour donner matière à votre haine, Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine ? Philaminte Voudrois—je la chasser, et vous figurez—vous Que pour si peu de chose on se mette en courroux ? Chrysale Qu'est—ce à dire ? L'affaire est donc considérable ? Philaminte Sans doute. Me voit—on femme déraisonnable ? Chrysale Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent, Dérober quelque aiguïère ou quelque plat d'argent ? Philaminte Cela ne seroit rien. Chrysale Oh, oh ! peste, la belle ! Quoi ? l'avez—vous surprise à n'être pas fidèle ? Philaminte C'est pis que tout cela. Scène VI 857

Oeuvres complètes . Chrysale Pis que tout cela ? Philaminte Pis.
Chrysale Comment diantre, friponne ! Euh ? a—t—elle commis...
Philaminte Elle a, d'une insolence 4 nulle autre pareille Après trente leçons,
insulté mon oreille Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas Qu'en termes
décisifs condamne Vaugelas. Chrysale Est-ce là... Philaminte Quoi ?
toujours, malgré nos remontrances, Heurter le fondement de toutes les
sciences, La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois, Et les fait la main
haute obéir à ses lois ? Chrysale Du plus grand des forfaits je la croyais
coupable. Philaminte Quoi ? Vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?
Chrysale Si fait. Philaminte Je voudrais bien que vous l'excusassiez.
Chrysale Je n'ai garde. Bélise Il est vrai que ce sont des pitiés : Toute
construction est par elle détruite, Et des lois du langage on l'a cent fois
instruite. Martine Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon ; Mais je
ne saurois, moi, parler votre jargon. Philaminte L'impudente ! appeler un
jargon le langage Scène VI 858

Oeuvres complètes . Fondé sur la raison et sur le bel usage !

Martine Quand on se fait entendre, on parle toujours bien, Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien. Philaminte Hé bien ! ne voilà pas encore de son style ? Ne servent pas de rien ! Bélise O cervelle indocile ! Faut—il qu'avec les soins qu'on prend incessamment, On ne te puisse apprendre à parler congriment ? De pas mis avec rien tu fais la récidive, Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative. Martine Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous, Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

Philaminte Ah ! peut—on y tenir ? Bélise Quel solécisme horrible !

Philaminte En voilà pour tuer une oreille sensible. Bélise Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel. Je n'est qu'un singulier, avons est pluriel. Veux—tu toute ta vie offenser la grammaire ? Martine Qui parle d'offenser grand'mère ni grand—père ? Philaminte O Ciel ! Bélise Grammaire est prise 4 contre—sens par toi, Et je t'ai dit déjà d'ot vient ce mot. Martine Ma foi ! Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil, ou de Pontoise, Cela ne me fait rien. Bélise Scène VI 859

Oeuvres complètes . 2 Quelle ame villageoise ! La grammaire, du verbe et du nominatif, Comme de l'adjectif avec le substantif, Nous enseigne les lois. Martine J'ai, Madame, a vous dire Que je ne connois point ces gens—la. Philaminte Quel martyre ! Bélise Ce sont les noms des mots, et l'on doit regarder En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder. Martine Qu'ils s'accordent entr'eux, ou se gourment, qu'importe ? Philaminte, a sa soeur. Eh! mon Dieu ! finissez un discours de la sorte. (A son mari.) Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir ? Chrysale Si fait. A son caprice il me faut consentir. Va, ne l'irrite point : retire—toi, Martine. Philaminte Comment ? vous avez peur d'offenser la coquine ? Vous lui parlez d'un ton tout a fait obligeant ? Chrysale Moi ? point. Allons, sortez. (Bas.) Va—t'en, ma pauvre enfant. Scène VI 860

Oeuvres complètes . Scène VII Philaminte, Chrysale, Bélise
Chrysale Vous êtes satisfaite, et la voilà partie ; Mais je n'approuve point une telle sortie ; C'est une fille propre aux choses qu'elle fait, Et vous me la chassez pour un maigre sujet. Philaminte Vous voulez que toujours je l'aye
4 mon service Pour mettre incessamment mon oreille au supplice ? Pour rompre toute loi d'usage et de raison, Par un barbare amas de vices d'oraison, De mots estropiés, cousus par intervalles, De proverbes trainés dans les ruisseaux des Halles ? Bélise Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours : Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours ; Et les moindres défauts de ce grossier génie Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.
Chrysale Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas, Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas ? J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes, Elle accommode mal les noms avec les verbes, Et redise cent fois un bas ou méchant mot, Que de briiler ma viande, ou saler trop mon pot. Je vis de bonne soupe, et non de beau langage. Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage ; Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots, En cuisine peut-être auroient été des sots. Philaminte Que ce discours grossier terriblement assomme ! Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme D'être baissé sans cesse aux soins matériels, Au lieu de se hausser vers les spirituels ! Le corps, cette guenille, est-il d'une importance, D'un prix à mériter seulement qu'on y pense, Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ? Chrysale Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin. Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.
Scène VII 861

Oeuvres complètes . Bélise Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère ; Mais si vous en croyez tout le monde savant, L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant ; Et notre plus grand soin, notre première instance, Doit être à le nourrir du suc de la science. Chrysale Ma foi ! si vous songez à nourrir votre esprit, C'est de viande bien creuse, et ce que chacun dit, Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude Pour... Philaminte Ah ! sollicitude et mon oreille est rude : Il put étrangement son ancienneté. Bélise Il est vrai que le mot est bien collet monté. Chrysale Voulez—vous que je dise ? il faut qu'enfin j'éclate, Que je lève le masque, et décharge ma rate : De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur... Philaminte Comment donc ? Chrysale C'est à vous que je parle, ma sœur. Le moindre solécisme en parlant vous irrite ; Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite. Vos livres éternels ne me contentent pas, Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats, Vous devriez braler tout ce meuble inutile, Et laisser la science aux docteurs de la ville ; M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans Cette longue lunette à faire peur aux gens, Et cent brimborions dont l'aspect importune ; Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune, Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous, Or nous voyons aller tout sens dessus dessous. Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes, Qu'une femme étudie et sache tant de choses. Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants, Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens, Et régler la dépense avec économie, Doit être son étude et sa philosophie. Nos pères sur ce point étoient gens bien sensés, Qui disoient qu'une femme en sait toujours assez Scène VII 862

Oeuvres complètes . Quand la capacité de son esprit se hausse A
connoître un pourpoint d'avec un haut de chausse. Les leurs ne lisoient
point, mais elles vivoient bien ; Leurs ménages étoient tout leur docte
entretien, Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles, Dont elles travailloient
au trousseau de leurs filles. Les femmes d'a présent sont bien loin de ces
mœurs : Elles veulent écrire, et devenir auteurs. Nulle science n'est pour
elles trop profonde, Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde :
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir, Et l'on sait tout chez moi,
hors ce qu'il faut savoir ; On y sait comme vont lune, étoile polaire, Vénus,
Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire ; Et, dans ce vain savoir, qu'on va
chercher si loin, On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin. Mes gens a
la science aspirent pour vous plaire, Et tous ne font rien moins que ce qu'ils
ont a faire ; Raisonner est l'emploi de toute ma maison, Et le raisonnement
en bannit la raison : L'un me brile mon rot en lisant quelque histoire ;
L'autre rêve a des vers quand je demande a boire ; Enfin je vois par eux
votre exemple suivi, Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi. Une pauvre
servante au moins m'étoit restée, Qui de ce mauvais air n'étoit point
infectée, Et voila qu'on la chasse avec un grand fracas, A cause qu'elle
manque a parler Vaugelas. Je vous le dis, ma soeur, tout ce train—la me
blesse, (Car c'est, comme j'ai dit, 4 vous que je m'adresse), Je n'aime point
céans tous vos gens 4a latin, Et principalement ce Monsieur Trissotin : C'est
lui qui dans des vers vous a tympanisées ; Tous les propos qu'il tient sont
des billevesées ; On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé, Et je lui crois,
pour moi, le timbre un peu félé. Philaminte Quelle bassesse, 6 Ciel, et
d'ame, et de langage ! Bélise Est—il de petits corps un plus lourd
assemblage ! Un esprit composé d'atomes plus bourgeois ! Et de ce même
sang se peut—il que je sois ! Je me veux mal de mort d'être de votre race,
Et de confusion j'abandonne la place. Scène VII 863

Oeuvres complètes . Scène VIII Philaminte, Chrysale Philaminte
Avez—vous a lacher encore quelque trait ? Chrysale Moi ? Non. Ne parlons plus de querelle : c'est fait. Discourons d'autre affaire. A votre fille ainée On voit quelque dégoût pour les noeuds d'hyménée : C'est une philosophe enfin, je n'en dis rien, Elle est bien gouvernée, et vous faites fort bien. Mais de toute autre humeur se trouve sa cadette, Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette, De choisir un mari... Philaminte C'est a quoi j'ai songé, Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai. Ce Monsieur Trissotin dont on nous fait un crime, Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime, Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut, Et je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut : La contestation est ici superflue, Et de tout point chez moi l'affaire est résolue, Au moins ne dites mot du choix de cet époux : Je veux a votre fille en parler avant vous ; J'ai des raisons a faire approuver ma conduite, Et je connoitrai bien si vous l'aurez instruite. Scène VIII 864

Oeuvres complètes . Scène IX Ariste, Chrysale Ariste Hé bien ? la femme sort, mon frère, et je vois bien Que vous venez d'avoir ensemble un entretien. Chrysale Oui. Ariste Quel est le succès ? Aurons—nous Henriette ? A-t-elle consenti ? l'affaire est—elle faite ? Chrysale Pas tout a fait encor. Ariste Refuse-t—elle ? Chrysale Non. Ariste Est-ce qu'elle balance ? Chrysale En aucune façon. Ariste Quoi donc ? Chrysale C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme. Ariste Un autre homme pour gendre ! Chrysale Un autre. Ariste Qui se nomme ? Chrysale Monsieur Trissotin.

Sceéne IX 865

Oeuvres complètes . Ariste Quoi ? ce Monsieur Trissotin...

Chrysale Oui, qui parle toujours de vers et de latin. Ariste Vous l'avez accepté ? Chrysale Moi, point, à Dieu ne plaise. Ariste Qu'avez—vous répondu ? Chrysale Rien ; et je suis bien aise De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas. Ariste La raison est fort belle, et c'est faire un grand pas. Avez—vous su du moins lui proposer Clitandre ? Chrysale Non ; car, comme j'ai vu qu'on parloit d'autre gendre, J'ai cru qu'il étoit mieux de ne m'avancer point. Ariste Certes votre prudence est rare au dernier point ! N'avez—vous point de honte avec votre mollesse ? Et se peut—il qu'un homme ait assez de foiblesse Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu, Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu ? Chrysale Mon Dieu ! vous en parlez, mon frère, bien à l'aise, Et vous ne savez pas comme le bruit me pèse. J'aime fort le repos, la paix, et la douceur, Et ma femme est terrible avecque son humeur. Du nom de philosophe elle fait grand mystère ; Mais elle n'en est pas pour cela moins colère ; Et sa morale, faite à mépriser le bien, Sur l'aigreur de sa bile opère comme rien. Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête, On en a pour huit jours d'effroyable tempête. Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton ; Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai dragon ; Et cependant, avec toute sa diablerie, Il faut que je l'appelle et "mon cœur" et "ma mie". Ariste Scène IX 866

Oeuvres completes . Allez, c'est se moquer. Votre femme, entre nous, Est par vos lachetés souveraine sur vous. Son pouvoir n'est fondé que sur votre foiblesse, C'est de vous qu'elle prend le titre de maitresse ; Vous— même a ses hauteurs vous vous abandonnez, Et vous faites mener en bête par le nez. Quoi ? vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme, Vous résoudre une fois a vouloir être un homme ? A faire condescendre une femme a vos vœux, Et prendre assez de cœur pour dire un: "Je le veux" ? Vous laisserez sans honte immoler votre fille Aux folles visions qui tiennent la famille, Et de tout votre bien revêtir un nigaud, Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut, Un pédant qu'a tous coups votre femme apostrophe Du nom de bel esprit, et de grand philosophe, D'homme qu'en vers galants jamais on n'égala, Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela ? Allez, encore un coup, c'est une moquerie, Et votre lacheté mérite qu'on en rie. Chrysale Oui, vous avez raison, et je vois que j'ai tort. Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort, Mon frère. Ariste C'est bien dit. Chrysale C'est une chose infame Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme. Ariste Fort bien. Chrysale De ma douceur elle a trop profité. Ariste Il est vrai. Chrysale Trop joui de ma facilité. Ariste Sans doute. Chrysale Et je lui veux faire aujourd'hui connoître Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître Scène IX 867

Oeuvres complètes . Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux. Ariste Vous voilà raisonnable, et comme je vous veux. Chrysale Vous êtes pour Clitandre, et savez sa demeure : Faites—le—moi venir, mon frère, tout à l'heure. Ariste J'y cours tout de ce pas. Chrysale C'est souffrir trop longtemps, Et je m'en vais être homme 4 la barbe des gens. Scène |X
868

Oeuvres complètes . 2 Acte III Acie III 869

Oeuvres complètes . Scène | Philaminte, Armande, Bélise,
Trissotin, L'Épine Philaminte Ah! mettons—nous ici, pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse. Armande Je brûle de les
voir. Bélise Et l'on s'en meurt chez nous. Philaminte Ce sont charmes pour
moi que ce qui part de vous. Armande Ce m'est une douceur à nulle autre
pareille. Bélise Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille. Philaminte
Ne faites point languir de si pressants desirs. Armande Dépêchez. Bélise
Faites tout, et hâtez nos plaisirs. Philaminte À notre impatience offrez votre
épigramme. Trissotin Hélas ! c'est un enfant tout nouveau—né, Madame.
Son sort assurément a lieu de vous toucher, Et c'est dans votre cour, que j'en
viens d'accoucher. Philaminte Pour me le rendre cher, il suffit de son père.
Trissotin Votre approbation lui peut servir de mère. Bélise Qu'il a d'esprit !
Scène | 870

Oeuvres complètes . Scène II Henriette, Philaminte, Armande, Bélise, Trissotin, L'Epine Philaminte Hola ! pourquoi donc fuyez—vous ? Henriette C'est de peur de troubler un entretien si doux. Philaminte Approchez, et venez, de toutes vos oreilles, Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles. Henriette Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit, Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit. Philaminte Il n'importe : aussi bien ai—je 4 vous dire ensuite Un secret dont il faut que vous soyez instruite. Trissotin Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer, Et vous ne vous piquez que de savoir charmer. Henriette Aussi peu l'un que l'autre, et je n'ai nulle envie... Bélise Ah! songeons a l'enfant nouveau—né, je vous prie. Philaminte Allons, petit garçon, vite de quoi s'asseoir. (Le laquais tombe avec la chaise.) Voyez l'impertinent ! Est ce que l'on doit choir, Apres avoir appris l'équilibre des choses ? Bélise De ta chute, ignorant, ne vois—tu pas les causes, Et qu'elle vient d'avoir du point fixe écarté Ce que nous appelons centre de gravité ? L'Epine Je m'en suis aperçu, Madame, étant par terre. Philaminte Le lourdaud ! Scène II 871

Oeuvres complètes . Trissotin Bien lui prend de n'être pas de verre. Armande Ah! de l'esprit partout ! Bélise Cela ne tarit pas. Philaminte Servez—nous promptement votre aimable repas. Trissotin Pour cette grande faim qu'a mes yeux on expose, Un plat seul de huit vers me semble peu de chose, Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal, Le ragofit d'un sonnet, qui chez une princesse A passé pour avoir quelque délicatesse. Il est de sel attique assaisonné partout, Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goit. Armande Ah ! je n'en doute point. Philaminte Donnons vite audience. Bélise (A chaque fois qu'il veut lire, elle l'interrompt.) Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance. J'aime la poésie avec entêtement, Et surtout quand les vers sont tournés galamment. Philaminte Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire. Trissotin SO... Bélise Silence ! ma nièce. Trissotin Sonnet à la Princesse Uranie sur sa fièvre Votre prudence est endormie, De traiter magnifiquement, Et de loger superbement Votre plus cruelle ennemie. Bélise Scène II 872

Oeuvres complètes . Ah ! le joli début ! Armande Qu'il a le tour
galant ! Philaminte Lui seul des vers aisés possède le talent ! Armande A
prudence endormie il faut rendre les armes. Bélise Loger son ennemie est
pour moi plein de charmes. Philaminte J'aime superbement et
magnifiquement : Ces deux adverbes joints font admirablement. Bélise
Prétons l'oreille au reste. Trissotin Votre prudence est endormie, De traiter
magnifiquement, Et de loger superbement Votre plus cruelle ennemie.
Armande Prudence endormie ! Bélise Loger son ennemie ! Philaminte
Superbement et magnifiquement ! Trissotin Faites—la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement, Ou cette ingrate insolemment Attaque votre
belle vie. Bélise Ah! tout doux, laissez—moi, de grace, respirer. Armande
Donnez-nous, s'il vous plait, le loisir d'admirer. Philaminte On se sent a ces
vers, jusques au fond de l'ame, Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se
pame. Scène II 873

Oeuvres complètes . Armande Faites—la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement. Que riche appartement est la joliment dit ! Et
que la métaphore est mise avec esprit ! Philaminte Faites—la sortir, quoi
qu'on die. Ah ! que ce quoi qu'on die est d'un gofit admirable ! C'est, 4 mon
sentiment, un endroit impayable. Armande De quoi qu'on die aussi mon
coeur est amoureux. Bélise Je suis de votre avis, quoi qu'on die est heureux.
Armande Je voudrais l'avoir fait. Bélise Il vaut toute une piece. Philaminte
Mais en comprend—on bien, comme moi, la finesse ? Armande et Bélise
Oh, oh ! Philaminte Faites—la sortir, quoi qu'on die : Que de la fièvre, on
prenne ici les intérêts : N'ayez aucun égard, moquez—vous des caquets.
Faites—la sortir, quoi qu'on die. Quoi qu'on die, quoi qu'on die. Ce quoi
qu'on die en dit beaucoup plus qu'il ne semble. Je ne sais pas, pour moi, si
chacun me ressemble ; Mais j'entends la—dessous un million de mots.
Bélise Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros. Philaminte Mais
quand vous avez fait ce charmant quoi qu'on die, Avez—vous compris,
vous, toute son énergie ? Songiez—vous bien vous—même a tout ce qu'il
nous dit, Et pensiez—vous alors y mettre tant d'esprit ? Trissotin Hay, hay.
Scène II 874

Oeuvres complètes . Armande J'ai fort aussi l'ingrate dans la tête :
Cette ingrate de fièvre, injuste, malhonnête, Qui traite mal les gens qui la
logent chez eux. Philaminte Enfin les quatrains sont admirables tous deux.
Venons—en promptement aux tiercets, je vous prie. Armande Ah! s'il vous
plait, encore une fois quoi qu'on die. Trissotin Faites—la sortir, quoi qu'on
die, Philaminte, Armande et Bélise Quoi qu'on die ! Trissotin De votre riche
appartement, Philaminte, Armande et Bélise Riche appartement ! Trissotin
Ou cette ingrate insolemment Philaminte, Armande et Bélise Cette ingrate
de fièvre ! Trissotin Attaque votre belle vie. Philaminte Votre belle vie !
Armande et Bélise Ah! Trissotin Quoi ? sans respecter votre rang, Elle se
prend a votre sang, Philaminte, Armande et Bélise Ah! Trissotin Et nuit et
jour vous fait outrage ! Si vous la conduisez aux bains, Sans la marchander
davantage, Noyez—la de vos propres mains. Scène II 875

Oeuvres complètes . Philaminte On n'en peut plus. Bélise On
pame. Armande On se meurt de plaisir. Philaminte De mille doux frissons
vous vous sentez saisir. Armande Si vous la conduisez aux bains, Bélise
Sans la marchander davantage, Philaminte Noyez—la de vos propres
mains : De vos propres mains, la, noyez—la dans les bains. Armande
Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant. Bélise Partout on s'y
promène avec ravissement. Philaminte On n'y sauroit marcher que sur de
belles choses. Armande Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.
Trissotin Le sonnet donc vous semble... Philaminte Admirable, nouveau, Et
personne jamais n'a rien fait de si beau. Bélise Quoi ? sans émotion pendant
cette lecture ? Vous faites là, ma nièce, une étrange figure ! Henriette
Chacun fait ici—bas la figure qu'il peut, Ma tante ; et bel esprit, il ne l'est
pas qui veut. Trissotin Peut—être que mes vers importunent Madame.
Scène II 876

Oeuvres complètes . Henriette Point : je n'écoute pas. Philaminte
Ah! voyons l'épigramme. Trissotin Sur un carrosse de couleur amarante,
donné a une dame de ses amies. Philaminte Ces titres ont toujours quelque
chose de rare. Armande A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.
Trissotin L'Amour si chèrement m'a vendu son lien, Bélise, Armande et
Philaminte Ah! Trissotin Qu'il m'en cofite déjà la moitié de mon bien ; Et
quand tu vois ce beau carrosse, Ou tant d'or se relève en bosse, Qu'il étonne
tout le pays, Et fait pompeusement triompher ma Lais, Philaminte Ah! ma
Lais ! voila de l'érudition. Bélise L'enveloppe est jolie, et vaut un million.
Trissotin Et quand tu vois ce beau carrosse, Ou tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étonne tout le pays, Et fait pompeusement triompher ma Lais, Ne dis
plus qu'il est amarante : Dis plutét qu'il est de ma rente. Armande Oh, oh, oh
! celui—la ne s'attend point du tout. Philaminte On n'a que lui qui puisse
écrire de ce goat. Bélise Scène II 877

Oeuvres complètes . Ne dis plus qu'il est amarante : Dis plutôt qu'il est de ma rente. Voilà qui se décline : ma rente, de ma rente, 4 ma rente. Philaminte Je ne sais, du moment que je vous ai connu, Si sur votre sujet j'ai l'esprit prévenu, Mais j'admire partout vos vers et votre prose. Trissotin Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose, A notre tour aussi nous pourrions admirer. Philaminte Je n'ai rien fait en vers, mais j'ai lieu d'espérer Que je pourrai bientôt vous montrer, en amie, Huit chapitres du plan de notre académie. Platon s'est au projet simplement arrêté, Quand de sa République il a fait le traité ; Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée Que j'ai sur le papier en prose accommodée. Car enfin je me sens un étrange dépit Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit, Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes. De cette indigne classe où nous rangent les hommes, De borner nos talents à des futilités, Et nous fermer la porte aux sublimes clartés. Armande C'est faire à notre sexe une trop grande offense, De n'étendre l'effort de notre intelligence Qu'à juger d'une jupe et de l'air d'un manteau, Ou des beautés d'un point, ou d'un brocart nouveau. Bérise Il faut se relever de ce honteux partage, Et mettre hautement notre esprit hors de page. Trissotin Pour les dames on sait mon respect en tous lieux ; Et, si je rends hommage aux brillants de leurs yeux, De leur esprit aussi j'honore les lumières : Philaminte Le sexe aussi vous rend justice en ces matières ; Mais nous voulons montrer à de certains esprits, Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris, Que de science aussi les femmes sont meublées ; Qu'on peut faire comme eux de doctes assemblées, Conduites en cela par des ordres meilleurs, Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs, Scène II 878

Oeuvres complètes . Méler le beau langage et les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences, Et sur les questions qu'on pourra
proposer Faire entrer chaque secte, et n'en point épouser. Trissotin Je
m'attache pour l'ordre au péripatétisme. Philaminte Pour les abstractions,
j'aime le platonisme. Armande Epicure me plait, et ses dogmes sont forts.
Bélise Je m'accommode assez pour moi des petits corps ; Mais le vuide a
souffrir me semble difficile, Et je gofite bien mieux la matière subtile.
Trissotin Descartes pour l'aimant donne fort dans mon sens. Armande
J'aime ses tourbillons. Philaminte Moi, ses mondes tombants. Armande Il
me tarde de voir notre assemblée ouverte, Et de nous signaler par quelque
découverte. Trissotin On en attend beaucoup de vos vives clartés, Et pour
vous la nature a peu d'obscurités. Philaminte Pour moi, sans me flatter, j'en
ai déjà fait une, Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune. Bélise Je n'ai
point encor vu d'hommes, comme je croi ; Mais j'ai vu des clochers tout
comme je vous voi. Armande Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique. Philaminte La morale a des
traits dont mon coeur est épris, Et c'étoit autrefois l'amour des grands esprits
; Scène II 879

Oeuvres complètes . Mais aux Stoiciens je donne l'avantage, Et je ne trouve rien de si beau que leur sage. Armande Pour la langue, on verra dans peu nos réglemens, Et nous y prétendons faire des remuemens. Par une antipathie ou juste, ou naturelle, Nous avons pris chacune une haine mortelle Pour un nombre de mots, soit ou verbes ou noms, Que mutuellement nous nous abandonnons ; Contre eux nous préparons de mortelles sentences, Et nous devons ouvrir nos doctes conférences Par les proscriptions de tous ces mots divers Dont nous voulons purger et la prose et les vers. Philaminte Mais le plus beau projet de notre académie, Une entreprise noble, et dont je suis ravie, Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté Chez tous les beaux esprits de la postérité, C'est le retranchement de ces syllabes sales, Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales, Ces jouets éternels des sots de tous les temps, Ces fades lieux communs de nos méchants plaisants, Ces sources d'un amas d'équivoques infames, Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes. Trissotin Voila certainement d'admirables projets ! Bélise Vous verrez nos statuts, quand ils seront tous faits. Trissotin Ils ne sauroient manquer d'être tous beaux et sages. Armande Nous serons par nos lois les juges des ouvrages ; Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis ; Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis ; Nous chercherons partout à trouver à redire, Et ne verrons que nous qui sache bien écrire. Scène II 880

Oeuvres complètes . 2 Scène III L'Epine, Trissotin, Philaminte, Bélise, Armande, Henriette, Vadius L'Epine Monsieur, un homme est 14 qui veut parler a vous ; Il est vêtu de noir, et parle d'un ton doux. Trissotin C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance De lui donner l'honneur de votre connoissance. Philaminte Pour le faire venir vous avez tout crédit. Faisons bien les honneurs au moins de notre esprit. Hola ! Je vous ai dit en paroles bien claires, Que j'ai besoin de vous. Henriette Mais pour quelles affaires ? Philaminte Venez, on va dans peu vous les faire savoir. Trissotin Voici l'homme qui meurt du desir de vous voir. En vous le produisant, je ne crains point le blame D'avoir admis chez vous un profane, Madame : Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits. Philaminte La main qui le présente en dit assez le prix. Trissotin Il a des vieux auteurs la pleine intelligence, Et sait du grec, Madame, autant qu'homme de France. Philaminte Du grec, 6 Ciel; du grec ! Il sait du grec, ma soeur ! Bélise Ah! ma nièce, du grec ! Armande Du grec ! quelle douceur ! Philaminte Quoi ? Monsieur sait du grec ? Ah! permettez, de grace, Que pour l'amour du grec, Monsieur, on vous embrasse. Scène III 881

Oeuvres complètes . (Il les baise toutes, jusques 4 Henriette, qui le refuse.) Henriette Excusez—moi, Monsieur, je n'entends pas le grec. Philaminte J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect. Vadius Je crains d'être facheux par l'ardeur qui m'engage A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage, Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien. Philaminte Monsieur, avec du grec on ne peut gater rien. Trissotin Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose, Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque chose. Vadius Le défaut des auteurs, dans leurs productions, C'est d'en tyranniser les conversations, D'être au Palais, au Cours, aux ruelles, aux tables, De leurs vers fatigants lecteurs infatigables. Pour moi, je ne vois rien de plus sot 4 mon sens Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens, Qui des premiers venus saisissant les oreilles, En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles. On ne m'a jamais vu ce fol entêtement ; Et d'un Grec la—dessus je suis le sentiment, Qui, par un dogme exprés, défend a tous ses sages L'indigne empressement de lire leurs ouvrages. Voici de petits vers pour de jeunes amants, Sur quoi je voudrois bien avoir vos sentiments. Trissotin Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres. Vadius Les Graces et Vénus régneront dans tous les vêtres. Trissotin Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots. Vadius On voit partout chez vous l'ithos et le pathos. Trissotin Nous avons vu de vous des églogues d'un style Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile. Scène III

882

Oeuvres complètes . Vadius Vos odes ont un air noble, galant et doux, Qui laisse de bien loin votre Horace après vous. Trissotin Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ? Vadius Peut—on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites ? Trissotin Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux ? Vadius Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux ? Trissotin Aux ballades surtout vous êtes admirable. Vadius Et dans les bouts—rimés je vous trouve adorable. Trissotin Si la France pouvoit connoître votre prix, Vadius Si le siècle rendoit justice aux beaux esprits, Trissotin En carrosse doré vous iriez par les rues. Vadius On verroit le public vous dresser des statues. Hom ! C'est une ballade, et je veux que tout net Vous m'en... Trissotin Avez—vous vu certain petit sonnet Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie ? Vadius Oui, hier il me fut lu dans une compagnie. Trissotin Vous en savez l'auteur ? Vadius Non ; mais je sais fort bien Qu'a ne le point flatter son sonnet ne vaut rien. Scène III 883

Oeuvres complètes . Trissotin Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable. Vadius Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable ; Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goit. Trissotin Je sais que la—dessus je n'en suis point du tout, Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables. Vadius Me préserve le Ciel d'en faire de semblables ! Trissotin Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ; Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur. Vadius Vous ! Trissotin Moi. Vadius Je ne sais donc comment se fit l'affaire. Trissotin C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire. Vadius Il faut qu'en écoutant j'aye eu l'esprit distrait, Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet. Mais laissons ce discours et voyons ma ballade. Trissotin La ballade, 4 mon goit, est une chose fade. Ce n'en est plus la mode ; elle sent son vieux temps. Vadius La ballade pourtant charme beaucoup de gens. Trissotin Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaie. Vadius Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise. Trissotin Elle a pour les pédants de merveilleux appas. Scène III 884

Oeuvres complètes . Vadius Cependant nous voyons qu'elle ne vous plait pas. Trissotin Vous donnez sottement vos qualités aux autres. Vadius Fort impertinemment vous me jetez les vôtres. Trissotin Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier. Vadius Allez, rimeur de balle, opprobre du métier. Trissotin Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire. Vadius Allez, cuistre... Philaminte Eh! Messieurs, que prétendez—vous faire ? Trissotin Va, va restituer tous les honteux larcins Que réclament sur toi les Grecs et les Latins. Vadius Va, va—t'en faire amende honorable au Parnasse D'avoir fait 4 tes vers estropier Horace. Trissotin Souviens—toi de ton livre et de son peu de bruit. Vadius Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit. Trissotin Ma gloire est établie ; en vain tu la déchires. Vadius Oui, oui, je te renvoie 4 l'auteur des Satires. Trissotin Je t'y renvoie aussi. Vadius J'ai le contentement Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement : Il me donne, en passant, une atteinte légère, Scène III 885

Oeuvres complètes . Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révére ; Mais jamais, dans ses vers, il ne te laisse en paix, Et l'on t'y voit partout être en butte a ses traits. Trissotin C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable. Il te met dans la foule, ainsi qu'un misérable. Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler, Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler ; Mais il m'attaque 4 part, comme un noble adversaire Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ; Et ses coups contre moi redoublés en tous lieux Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux. Vadius Ma plume t'apprendra quel homme je puis être. Trissotin Et la mienne saura te faire voir ton maître. Vadius Je te défie en vers, prose, grec, et latin. Trissotin Hé bien, nous nous verrons seul a seul chez Barbin. Scène III 886

Oeuvres complètes . Scène IV Trissotin, Philaminte, Armande, Bélise, Henriette
Trissotin A mon emportement ne donnez aucun blame : C'est votre jugement que je défends, Madame, Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer. Philaminte A vous remettre bien je me veux appliquer. Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette. Depuis assez longtemps mon dme s'inquiète De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir, Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir. Henriette C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire : Les doctes entretiens ne sont point mon affaire ; J'aime à vivre aisément, et, dans tout ce qu'on dit, Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit. C'est une ambition que je n'ai point en tête ; Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête, Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos, Que de me tourmenter pour dire de beaux mots. Philaminte Oui, mais j'y suis blessée, et ce n'est pas mon conte De souffrir dans mon sang une pareille honte. La beauté du visage est un frêle ornement, Une fleur passagère, un éclat d'un moment, Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme ; Mais celle de l'esprit est inhérente et ferme. J'ai donc cherché longtemps un biais de vous donner La beauté que les ans ne peuvent moissonner, De faire entrer chez vous le desir des sciences, De vous insinuer les belles connoissances ; Et la pensée enfin ol mes vœux ont souscrit, C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit ; Et cet homme est Monsieur, que je vous détermine A voir comme l'époux que mon choix vous destine. Henriette Moi, ma mère ? Philaminte Oui, vous. Faites la sotte un peu. Scène IV 887

Oeuvres complètes . Bélise Je vous entends : vos yeux demandent mon aveu, Pour engager ailleurs un cœur que je possède. Allez, je le veux bien. A ce noeud je vous cède : C'est un hymen qui fait votre établissement. Trissotin Je ne sais que vous dire en mon ravissement, Madame, et cet hymen dont je vois qu'on m'honore Me met... Henriette Tout beau, Monsieur, il n'est pas fait encore : Ne vous pressez pas tant. Philaminte Comme vous répondez ! Savez—vous bien que si... Suffit, vous m'entendez. Elle se rendra sage ; allons, laissons—la faire. Scène IV 888

Oeuvres complètes . 2 Scène V Henriette, Armande Armande On voit briller pour vous les soins de notre mère, Et son choix ne pouvoit d'un plus illustre époux... Henriette Si le choix est si beau, que ne le prenez—vous ? Armande C'est à vous, non à moi, que sa main est donnée. Henriette Je vous le cède tout, comme à ma soeur aînée. Armande Si 'hymen, comme à vous, me paroissoit charmant, J'accepterois votre offre avec ravissement. Henriette Si j'avois, comme vous, les pédants dans la tête, Je pourrois le trouver un parti fort honnête. Armande Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différents, Nous devons obéir, ma soeur, à nos parents : Une mère a sur nous une entière puissance, Et vous croyez en vain par votre résistance... Scène V 889

Oeuvres complètes . Scène VI Chrysale, Ariste, Clitandre,
Henriette, Armande Chrysale Allons, ma fille, il faut approuver mon dessein
: Otez ce gant ; touchez 4 Monsieur dans la main, Et le considérez
désormais dans votre 4^{me} En homme dont je veux que vous soyez la
femme. Armande De ce côté, ma soeur, vos penchants sont fort grands.
Henriette Il nous faut obéir, ma soeur, a nos parents. Un père a sur nos
vœux une entière puissance. Armande Une mere a sa part 4 notre
obéissance. Chrysale Qu'est—ce a dire ? Armande Je dis que j'appréhende
fort Qu'ici ma mère et vous ne soyez pas d'accord ; Et c'est un autre époux...
Chrysale Taisez—vous, péronnelle ! Allez philosopher tout le sofil avec
elle, Et de mes actions ne vous mêlez en rien. Dites—lui ma pensée, et
l'avertissez bien Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles : Allons vite.
Ariste Fort bien : vous faites des merveilles. Clitandre Quel transport !
quelle joie ! ah ! que mon sort est doux ! Chrysale Allons, prenez sa main,
et passez devant nous, Menez-la dans sa chambre. Ah ! les douces caresses !
Tenez, mon coeur s'émeut a toutes ces tendresses, Cela ragaillardit tout a
fait mes vieux jours, Et je me ressouviens de mes jeunes amours. Scène VI
890

Oeuvres complètes . 2 Scène | Armande, Philaminte Armande

Oui, rien n'a retenu son esprit en balance : Elle a fait vanité de son obéissance. Son coeur, pour se livrer, 4 peine devant moi S'est—il donné le temps d'en recevoir la loi, Et sembloit suivre moins les volontés d'un père, Qu'affecter de braver les ordres d'une mère. Philaminte Je lui montrerai bien aux lois de qui des deux Les droits de la raison soumettent tous ses vœux. Et qui doit gouverner, ou sa mère ou son père, Ou l'esprit ou le corps, la forme ou la matière. Armande On vous en devoit bien au moins un compliment ; Et ce petit Monsieur en use étrangement, De vouloir malgré vous devenir votre gendre. Philaminte Il n'en est pas encore oti son coeur peut prétendre. Je le trouvois bien fait, et j'aimois vos amours ; Mais dans ses procédés il m'a déplu toujours. Il sait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire, Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire. Scène | 892

Oeuvres complètes . Scène II Clitandre, Armande, Philaminte

Armande Je ne souffrirois point, si j'étois que de vous, Que jamais d'Henriette il pit être l'époux. On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée Que la—dessus je parle en fille intéressée, Et que le lache tour que l'on voit qu'il me fait Jette au fond de mon coeur quelque dépit secret : Contre de pareils coups l'ame se fortifie Du solide secours de la philosophie, Et par elle on se peut mettre au—dessus de tout. Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser a bout : Il est de votre honneur d'être 4 ses vœux contraire, Et c'est un homme enfin qui ne doit point vous plaire. Jamais je n'ai connu, discourant entre nous, Qu'il eût au fond du coeur de l'estime pour vous. Philaminte Petit sot ! Armande Quelque bruit que votre gloire fasse, Toujours 4 vous louer il a paru de glace. Philaminte Le brutal ! Armande Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux, J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvé beaux. Philaminte L'impertinent ! Armande Souvent nous en étions aux prises ; Et vous ne croiriez point de combien de sottises... Clitandre Eh ! doucement, de grace : un peu de charité, Madame, ou tout au moins un peu d'honnêteté. Quel mal vous ai—je fait ? et quelle est mon offense, Pour armer contre moi toute votre éloquence ? Pour vouloir me détruire, et prendre tant de soin De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin ? Scène II 893

Oeuvres complètes . Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable ? Je veux bien que Madame en soit juge équitable. Armande Si j'avois le courroux dont on veut m'accuser, Je trouverois assez de quoi l'autoriser : Vous en seriez trop digne, et les premières flammes S'établissent des droits si sacrés sur les Ames, Qu'il faut perdre fortune, et renoncer au jour, Plutôt que de brüler des feux d'un autre amour ; Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale, Et tout coeur infidèle est un monstre en morale. Clitandre Appelez—vous, Madame, une infidélité Ce que m'a de votre ame ordonné la fierté ? Je ne fais qu'obéir aux lois qu'elle m'impose ; Et si je vous offense, elle seule en est cause. Vos charmes ont d'abord possédé tout mon coeur ; Il a brailé deux ans d'une constante ardeur ; Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services, Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices. Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous ; Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux. Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre. Voyez : est-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre ? Mon coeur court—il au change, ou si vous l'y poussez ? Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez ? Armande Appelez—vous, Monsieur, être à vos vœux contraire, Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire, Et vouloir les réduire à cette pureté Ou du parfait amour consiste la beauté ? Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée Du commerce des sens nette et débarrassée ? Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas, Cette union des coeurs et les corps n'entrent pas ? Vous ne pouvez aimer que d'un amour grossière ? Qu'avec tout l'attirail des noeuds de la matière ? Et pour nourrir les feux que chez vous on produit, Il faut un mariage, et tout ce qui s'ensuit ? Ah ! quel étrange amour ! et que les belles Ames Sont bien loin de brüler de ces terrestres flammes ! Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs, Et ce beau feu ne veut marier que les coeurs ; Comme une chose indigne, il laisse là le reste. C'est un feu pur et net comme le feu céleste ; On ne pousse, avec lui, que d'honnêtes soupirs, Et l'on ne penche point vers les sales desirs ; Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose ; Scène II 894

Oeuvres complètes . On aime pour aimer, et non pour autre chose ; Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports, Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps. Clitandre Pour moi, par un malheur, je m'aperçois, Madame, Que j'ai, ne vous déplaît, un corps tout comme une âme : Je sens qu'il y tient trop, pour le laisser à part ; De ces détachements je ne connois point l'art : Le Ciel m'a dénié cette philosophie, Et mon âme et mon corps marchent de compagnie. Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit, Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit, Ces unions de cœurs, et ces tendres pensées Du commerce des sens si bien débarrassées. Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés ; Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez ; J'aime avec tout moi-même, et l'amour qu'on me donne En veut, je le confesse, à toute la personne. Ce n'est pas la matière 4 de grands chatiments ; Et, sans faire de tort 4 vos beaux sentiments, Je vois que dans le monde on suit fort ma méthode, Et que le mariage est assez à la mode, Passe pour un lien assez honnête et doux, Pour avoir désiré de me voir votre époux, Sans que la liberté d'une telle pensée Ait dû vous donner lieu d'en paroître offensée. Armande Hé bien, Monsieur ! hé bien ! puisque, sans m'écouter, Vos sentiments brutaux veulent se contenter ; Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles, Il faut des noeuds de chair, des chaînes corporelles, Si ma mère le veut, je résous mon esprit À consentir pour vous à ce dont il s'agit. Clitandre Il n'est plus temps, Madame: une autre a pris la place ; Et par un tel retour j'aurois mauvaise grace De maltraiter l'asile et blesser les bontés Ou je me suis sauvé de toutes vos fiertés. Philaminte Mais enfin comptez—vous, Monsieur, sur mon suffrage, Quand vous vous promettez cet autre mariage ? Et, dans vos visions, savez—vous, s'il vous plaît, Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt ? Clitandre Eh, Madame ! voyez votre choix, je vous prie : Exposez—moi, de grâce, 4 moins d'ignominie, Scène II 895

Oeuvres complètes . Et ne me rangez pas à l'indigne destin De me voir le rival de Monsieur Trissotin. L'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est contraire, Ne pouvoit m'opposer un moins noble adversaire. Il en est, et plusieurs, que pour le bel esprit Le mauvais goût du siècle a su mettre en crédit ; Mais Monsieur Trissotin n'a pu duper personne, Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne : Hors céans, on le prise en tous lieux ce qu'il vaut ; Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut, C'est de vous voir au ciel élever des sornettes Que vous désavoueriez, si vous les aviez faites. Philaminte Si vous jugez de lui tout autrement que nous, C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous. Scène II 896

Oeuvres complètes . Scène III Trissotin, Armande, Philaminte,
Clitandre Trissotin Je viens vous annoncer une grande nouvelle. Nous
l'avons en dormant, Madame, échappé belle : Un monde près de nous a
passé tout du long, Est chu tout au travers de notre tourbillon ; Et s'il eût en
chemin rencontré notre terre, Elle eût été brisée en morceaux comme verre.
Philaminte Remettons ce discours pour une autre saison : Monsieur n'y
trouveroit ni rime, ni raison ; Il fait profession de chérir l'ignorance, Et de
hair surtout l'esprit et la science. Clitandre Cette vérité veut quelque
adoucissement. Je m'explique, Madame, et je hais seulement La science et
l'esprit qui gâtent les personnes. Ce sont choses de soi qui sont belles et
bonnes ; Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorants, Que de me voir
savant comme certaines gens. Trissotin Pour moi, je ne tiens pas, quelque
effet qu'on suppose, Que la science soit pour gâter quelque chose. Clitandre
Et c'est mon sentiment qu'en faits, comme en propos, La science est sujette
à faire de grands sots. Trissotin Le paradoxe est fort. Clitandre Sans être fort
habile, La preuve m'en seroit, je pense, assez facile : Si les raisons
manquoient, je suis sûr qu'en tout cas Les exemples fameux ne me
manqueroient pas. Trissotin Vous en pourriez citer qui ne concluroient
guère. Clitandre Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire. Scène III
897

Oeuvres complètes . Trissotin Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux. Clitandre Moi, je les vois si bien, qu'ils me crévent les yeux. Trissotin J'ai cru jusques ici que c'étoit l'ignorance Qui faisoit les grands sots, et non pas la science. Clitandre Vous avez cru fort mal, et je vous suis garant Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant. Trissotin Le sentiment commun est contre vos maximes, Puisque ignorant et sot sont termes synonymes. Clitandre Si vous le voulez prendre aux usages du mot, L'alliance est plus grande entre pédant et sot. Trissotin La sottise dans l'un se fait voir toute pure. Clitandre Et l'étude dans l'autre ajoute a la nature. Trissotin Le savoir garde en soi son mérite éminent. Clitandre Le savoir dans un fat devient impertinent. Trissotin Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes, Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes. Clitandre Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands, C'est depuis qu'a mes yeux s'offrent certains savants. Trissotin Ces certains savants—la peuvent, a les connoître, Valoir certaines gens que nous voyons paroître. Clitandre Oui, si l'on s'en rapporte a ces certains savants ; Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens. Scène III 898

Oeuvres complètes . Philaminte Il me semble, Monsieur...

Clitandre Eh, Madame ! de grace : Monsieur est assez fort, sans qu'a son aide on passe ; Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant, Et si je me

défends, ce n'est qu'en reculant. Armande Mais l'offensante aigreur de chaque repartie Dont vous... Clitandre Autre second : je quitte la partie.

Philaminte On souffre aux entretiens ces sortes de combats, Pourvu qu'a la personne on ne s'attaque pas. Clitandre Eh, mon Dieu ! tout cela n'a rien

dont il s'offense : Il entend raillerie autant qu'homme de France ; Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer, Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en

moquer. Trissotin Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuie, De voir

prendre a Monsieur la thèse qu'il appuie. Il est fort enfoncé dans la cour,

c'est tout dit : La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit ; Elle a

quelque intérêt d'appuyer l'ignorance, Et c'est en courtisan qu'il en prend la

défense. Clitandre Vous en voulez beaucoup 4 cette pauvre cour, Et son

malheur est grand de voir que chaque jour Vous autres beaux esprits vous

déclamiez contre elle, Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle,

Et, sur son méchant goiit lui faisant son proces, N'accusiez que lui seul de

vos méchants succès. Permettez—moi, Monsieur Trissotin, de vous dire,

Avec tout le respect que votre nom m'inspire, Que vous feriez fort bien, vos

confrères et vous, De parler de la cour d'un ton un peu plus doux ; Qu'a le

bien prendre, au fond, elle n'est pas si bête Que vous autres Messieurs vous

vous mettez en tête ; Qu'elle a du sens commun pour se connoître a tout ;

Que chez elle on se peut former quelque bon goiit ; Et que l'esprit du monde

y vaut, sans flatterie, Tout le savoir obscur de la pédanterie. Scène III 899

Oeuvres complètes . Trissotin De son bon gotit, Monsieur, nous voyons des effets. Clitandre Ou voyez—vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais ? Trissotin Ce que je vois, Monsieur, c'est que pour la science Rاسius et Baldus font honneur 4a la France, Et que tout leur mérite, exposé fort au jour, N'attire point les yeux et les dons de la cour. Clitandre Je vois votre chagrin, et que par modestie Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la partie ; Et pour ne vous point mettre aussi dans le propos, Que font—ils pour l'Etat vos habiles héros ? Qu'est—ce que leurs écrits lui rendent de service, Pour accuser la cour d'une horrible injustice, Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms Elle manque a verser la faveur de ses dons ? Leur savoir 4 la France est beaucoup nécessaire, Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire. Il semble 4 trois gredins, dans leur petit cerveau, Que, pour être imprimés, et reliés en veau, Les voila dans l'Etat d'importantes personnes ; Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes ; Qu'au moindre petit bruit de leurs productions Ils doivent voir chez eux voler les pensions ; Que sur eux l'univers a la vue attachée ; Que partout de leur nom la gloire est épanchée, Et qu'en science ils sont des prodiges fameux, Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux, Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles, Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles A se bien barbouiller de grec et de latin, Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres : Gens qui de leur savoir paroissent toujours ivres, Riches, pour tout mérite, en babil importun, Inhabiles a tout, vuides de sens commun, Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence A décrier partout l'esprit et la science. Philaminte Votre chaleur est grande, et cet emportement De la nature en vous marque le mouvement : C'est le nom de rival qui dans votre ame excite... Scène III

900

Oeuvres complètes . Scène IV Julien, Trissotin, Philaminte,
Clitandre, Armande Julien Le savant qui tantôt vous a rendu visite, Et de qui
j'ai l'honneur de me voir le valet, Madame, vous exhorte à lire ce billet.
Philaminte Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise, Apprenez,
mon ami, que c'est une sottise De se venir jeter au travers d'un discours, Et
qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours, Afin de s'introduire en valet qui
sait vivre. Julien Je noterai cela, Madame, dans mon livre. Philaminte, lit :
Trissotin s'est vanté, Madame, qu'il épouserait votre fille. Je vous donne
avis que sa philosophie n'en veut qu'à vos richesses, et que vous ferez bien
de ne point conclure ce mariage que vous n'ayez vu le poème que je
compose contre lui. En attendant cette peinture, ot ! je prétends vous le
dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile, Térence, et
Catulle, ot vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés.
Philaminte poursuit. Voilà sur cet hymen que je me suis promis Un mérite
attaqué de beaucoup d'ennemis ; Et ce déchainement aujourd'hui me convie
À faire une action qui confonde l'envie, Qui lui fasse sentir que l'effort
qu'elle fait, De ce qu'elle veut rompre aura pressé l'effet. Reportez tout cela
sur l'heure à votre maître, Et lui dites qu'afin de lui faire connaître Quel
grand état je fais de ses nobles avis Et comme je les crois dignes d'être
suivis, Dès ce soir 4 Monsieur je marierai ma fille. Vous, Monsieur, comme
ami de toute la famille, À signer leur contrat vous pourrez assister, Et je
vous y veux bien, de ma part, inviter. Armande, prenez soin d'envoyer au
Notaire, Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire. Armande. Pour avertir ma
sœur, il n'en est pas besoin, Et Monsieur que voilà saura prendre le soin De
courir lui porter bientôt cette nouvelle, Et disposer son cœur à vous être
rebelle. Scène IV 901

Oeuvres complètes . Philaminte Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir, Et si je la saurai réduire à son devoir. (Elle s'en va.)

Armande J'ai grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos visées Les choses ne soient pas tout à fait disposées. Clitandre Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur, A ne vous point laisser ce grand regret au cœur. Armande J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue. Clitandre Peut-être verrez—vous votre crainte déçue. Armande Je le souhaite ainsi. Clitandre J'en suis persuadé. Et que de votre appui je serai secondé. Armande Oui, je vais vous servir de toute ma puissance. Clitandre Et ce service est sûr de ma reconnaissance. Scène IV 902

Oeuvres complètes . Scène V Chrysale, Ariste, Henriette,
Clitandre Clitandre Sans votre appui, Monsieur, je serai malheureux :
Madame votre femme a rejeté mes vœux, Et son cœur prévenu veut
Trissotin pour gendre. Chrysale Mais quelle fantaisie a—t—elle donc pu
prendre ? Pourquoi diantre vouloir ce Monsieur Trissotin ? Ariste C'est par
l'honneur qu'il a de rimer 4 latin Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.
Clitandre Elle veut dès ce soir faire ce mariage. Chrysale Dès ce soir ?
Clitandre Dès ce soir. Chrysale Et dès ce soir je veux. Pour la contrecarrer,
vous marier vous deux. Clitandre Pour dresser le contrat, elle envoie au
Notaire. Chrysale Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire. Clitandre Et
Madame doit être instruite par sa sœur De l'hymen ot l'on veut qu'elle
apprête son cœur. Chrysale Et moi, je lui commande avec pleine puissance
De préparer sa main 4 cette autre alliance. Ah! je leur ferai voir si, pour
donner la loi, Il est dans ma maison d'autre maître que moi. Nous allons
revenir, songez à nous attendre. Allons, suivez mes pas, mon frère, et vous,
mon gendre. Scène V 903

Oeuvres complètes . Henriette Hélas ! dans cette humeur conservez—le toujours. Ariste J'emploierai toute chose a servir vos amours. Clitandre Quelque secours puissant qu'on promette 4 ma flamme, Mon plus solide espoir, c'est votre coeur, Madame. Henriette Pour mon coeur, vous pouvez vous assurer de lui. Clitandre Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui. Henriette Vous voyez a quels noeuds on prétend le contraindre. Clitandre Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien a craindre. Henriette Je vais tout essayer pour nos voeux les plus doux : Et si tous mes efforts ne me donnent 4 vous, Il est une retraite ot' notre Ame se donne Qui m'empêchera d'être 4 toute autre personne. Clitandre Veuille le juste Ciel me garder en ce jour De recevoir de vous cette preuve d'amour ! Scène V

904

Oeuvres complètes . 2 Acte V Acte V 905

Oeuvres complètes . Scène | Henriette, Trissotin
Henriette C'est sur le mariage ot! ma mère s'apprête Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler tête a tête ; Et j'ai cru, dans le trouble oti je vois la maison, Que je pourrois vous faire écouter la raison. Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable De vous porter en dot un bien considérable ; Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas, Pour un vrai philosophe a d'indignes appas ; Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles Ne doit point éclater dans vos seules paroles. Trissotin Aussi n'est—ce point là ce qui me charme en vous ; Et vos brillants attraits, vos yeux percants et doux, Votre grace, et votre air, sont les biens, les richesses, Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses : C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux. Henriette Je suis fort redevable a vos feux généreux : Cet obligeant amour a de quoi me confondre, Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre. Je vous estime autant qu'on sauroit estimer ; Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer : Un cœur, vous le savez, à deux ne sauroit être, Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître. Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous, Que j'ai de méchants yeux pour le choix d'un époux, Que par cent beaux talents vous devriez me plaire ; Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire ; Et tout ce que sur moi peut le raisonnement, C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement. Trissotin Le don de votre main ot l'on me fait prétendre Me livrera ce cœur que possède Clitandre ; Et par mille doux soins j'ai lieu de présumer Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer. Henriette Non: ses premiers vœux mon ame est attachée, Et ne peut de vos soins, Monsieur, être touchée. Avec vous librement j'ose ici m'expliquer,
Scène | 906

Oeuvres complètes . Et mon aveu n'a rien qui vous doive
choquer. Cette amoureuse ardeur qui dans les coeurs s'excite N'est point,
comme l'on sait, un effet du mérite : Le caprice y prend part, et quand
quelqu'un nous plait, Souvent nous avons peine a dire pourquoi c'est. Si l'on
aimoit, Monsieur, par choix et par sagesse, Vous auriez tout mon coeur et
toute ma tendresse ; Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez—moi, je vous prie, 4 mon aveuglement, Et ne vous servez point de
cette violence Que pour vous on veut faire 4 mon obéissance. Quand on est
honnête homme, on ne veut rien devoir A ce que des parents ont sur nous de
pouvoir ; On répugne a se faire immoler ce qu'on aime, Et l'on veut
n'obtenir un coeur que de lui-même. Ne poussez point ma mère a vouloir
par son choix Exercer sur mes voeux la rigueur de ses droits ; Otez—moi
votre amour, et portez a quelque autre Les hommages d'un coeur aussi cher
que le votre. Trissotin Le moyen que ce coeur puisse vous contenter ?
Imposez—lui des lois qu'il puisse exécuter. De ne vous point aimer peut-il
être capable, A moins que vous cessiez, Madame, d'être aimable, Et d'étaler
aux yeux les célestes appas... Henriette Eh, Monsieur ! laissons—la ce
galimatias. Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes, Que partout dans
vos vers vous peignez si charmantes, Et pour qui vous jurez tant
d'amoureuse ardeur... Trissotin C'est mon esprit qui parle, et ce n'est pas
mon coeur. D'elles on ne me voit amoureux qu'en poète ; Mais j'aime tout
de bon l'adorable Henriette. Henriette Eh ! de grace, Monsieur... Trissotin Si
c'est vous offenser, Mon offense envers vous n'est pas prête a cesser. Cette
ardeur, jusqu'ici de vos yeux ignorée, Vous consacre des voeux d'éternelle
durée ; Rien n'en peut arrêter les aimables transports ; Et, bien que vos
beautés condamnent mes efforts, Je ne puis refuser le secours d'une mère
Qui prétend couronner une flamme si chère ; Et pourvu que j'obtienne un
bonheur si charmant, Scène | 907

Oeuvres complètes . Pourvu que je vous aye, il n'importe comment. Henriette Mais savez—vous qu'on risque un peu plus qu'on ne pense A vouloir sur un coeur user de violence ? Qu'il ne fait pas bien s'fir, 4 vous le trancher net, D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait, Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre, A des ressentiments que le mari doit craindre ? Trissotin Un tel discours n'a rien dont je sois altéré A tous événements le sage est préparé ; Guéri par la raison des foiblesses vulgaires, Il se met au—dessus de ces sortes d'affaires, Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui. Henriette En vérité, Monsieur, je suis de vous ravie ; Et je ne pensois pas que la philosophie Fat si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens A porter constamment de pareils accidents. Cette fermeté d'ame, a vous si singulière, Mérite qu'on lui donne une illustre matière, Est digne de trouver qui prenne avec amour Les soins continuels de la mettre en son jour ; Et comme, 4a dire vrai, je n'oserois me croire Bien propre a lui donner tout l'éclat de sa gloire, Je le laisse 4 quelque autre, et vous jure entre nous Que je renonce au bien de vous voir mon époux. Trissotin Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire, Et l'on a la—dedans fait venir le Notaire. Scène | 908

Oeuvres complètes . Scène II Chrysale, Clitandre, Martine,
Henriette Chrysale Ah, ma fille ! je suis bien aise de vous voir. Allons,
venez—vous—en faire votre devoir, Et soumettre vos vœux aux volontés
d'un père. Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mère, Et, pour la mieux
braver, voilà, malgré ses dents, Martine que j'amène, et rétablis céans.
Henriette Vos résolutions sont dignes de louange. Gardez que cette humeur,
mon père, ne vous change, Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez, Et
ne vous laissez point séduire de vos bontés ; Ne vous relâchez pas, et faites
bien en sorte D'empêcher que sur vous ma mère ne l'emporte. Chrysale
Comment ? Me prenez—vous ici pour un benêt ? Henriette M'en préserve
le Ciel ! Chrysale Suis—je un fat, s'il vous plaît ? Henriette Je ne dis pas
cela. Chrysale Me croit—on incapable Des fermes sentiments d'un homme
raisonnable ? Henriette Non, mon père. Chrysale Est-ce donc qu'à l'âge où
je me voi, Je n'aurois pas l'esprit d'être maître chez moi ? Henriette Si fait.
Chrysale Et que j'aurois cette foiblesse d'âme, Scène II 909

Oeuvres complètes . De me laisser mener par le nez 4 ma femme
? Henriette Eh! non, mon père. Chrysale Ouais ! qu'est—ce donc que ceci ?
Je vous trouve plaisante 4 me parler ainsi. Henriette Si je vous ai choqué, ce
n'est pas mon envie. Chrysale Ma volonté céans doit être en tout suivie.
Henriette Fort bien, mon père. Chrysale Aucun, hors moi, dans la maison,
N'a droit de commander. Henriette Oui, vous avez raison. Chrysale C'est
moi qui tiens le rang de chef de la famille. Henriette D'accord. Chrysale
C'est moi qui dois disposer de ma fille. Henriette Eh! oui. Chrysale Le Ciel
me donne un plein pouvoir sur vous. Henriette Qui vous dit le contraire ?
Chrysale Et pour prendre un époux, Je vous ferai bien voir que c'est 4 votre
père Qu'il vous faut obéir, non pas a votre mère. Henriette Hélas ! vous
flattez 1a les plus doux de mes vœux. Veuillez être obéi, c'est tout ce que je
veux. Scène II 910

Oeuvres complètes . Chrysale Nous verrons si ma femme a mes
desirs rebelle... Clitandre La voici qui conduit le Notaire avec elle. Chrysale
Secondez—moi bien tous. Martine Laissez—moi, j'aurai soin De vous
encourager, s'il en est de besoin. Scène II 911

Oeuvres complètes . 2 Scène III Philaminte, Bélise, Armande, Trissotin, le Notaire, Chrysale, Clitandre, Henriette, Martine Philaminte Vous ne sauriez changer votre style sauvage, Et nous faire un contrat qui soit en beau langage ? Le Notaire Notre style est très—bon, et je serois un sot, Madame, de vouloir y changer un seul mot. Bélise Ah! quelle barbarie au milieu de la France ! Mais au moins, en faveur, Monsieur, de la science, Veuillez, au lieu d'écus, de livres et de francs, Nous exprimer la dot en mines et talents, Et dater par les mots d'ides et de calendes. Le Notaire Moi ? Si j'allois, Madame, accorder vos demandes, Je me ferois siffler de tous mes compagnons. Philaminte De cette barbarie en vain nous nous plaignons. Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire. Ah! ah! cette impudente ose encor se produire ? Pourquoi donc, s'il vous plait, la ramener chez moi ? Chrysale Tantôt, avec loisir, on vous dira pourquoi. Nous avons maintenant autre chose à conclure. Le Notaire Procédons au contrat. Ou donc est la future ? Philaminte Celle que je marie est la cadette. Le Notaire Bon. Chrysale Oui. La voilà, Monsieur ; Henriette est son nom. Le Notaire Fort bien. Et le futur ? Scène III 912

Oeuvres complètes . Philaminte L'époux que je lui donne Est
Monsieur. Chrysale Et celui, moi, qu'en propre personne Je prétends qu'elle
épouse, est Monsieur. Le Notaire Deux époux ! C'est trop pour la coutume.
Philaminte Ou vous arrêtez—vous ? Mettez, mettez, Monsieur, Trissotin
pour mon gendre. Chrysale Pour mon gendre, mettez, mettez, Monsieur,
Clitandre. Le Notaire Mettez—vous donc d'accord, et d'un jugement mir
Voyez a convenir entre vous du futur. Philaminte Suivez, suivez, Monsieur,
le choix oti je m'arrête. Chrysale Faites, faites, Monsieur, les choses 4 ma
tête. Le Notaire Dites—moi donc a qui j'obéirai des deux ? Philaminte
Quoi donc ? vous combattez les choses que je veux ? Chrysale Je ne saurois
souffrir qu'on ne cherche ma fille Que pour l'amour du bien qu'on voit dans
ma famille. Philaminte Vraiment a votre bien on songe bien ici, Et c'est la
pour un sage un fort digne souci ! Chrysale Enfin pour son époux j'ai fait
choix de Clitandre. Philaminte Et moi, pour son époux, voici qui je veux
prendre : Mon choix sera suivi, c'est un point résolu. Chrysale Scène III 913

Oeuvres complètes . 2 Ouais ! vous le prenez là d'un ton bien absolu ? Martine Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes Pour céder le dessus en toute chose aux hommes. Chrysale C'est bien dit. Martine Mon congé cent fois me fat—il hoc, La poule ne doit point chanter devant le coq. Chrysale Sans doute. Martine Et nous voyons que d'un homme on se gausse, Quand sa femme chez lui porte le haut—de—chausse. Chrysale Il est vrai. Martine Si j'avois un mari, je le dis, Je voudrois qu'il se fit le maître du logis ; Je ne l'aimerois point, s'il faisoit le jocrisse ; Et si je contestois contre lui par caprice, Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon Qu'avec quelques soufflets il rabaisât mon ton. Chrysale C'est parler comme il faut. Martine Monsieur est raisonnable De vouloir pour sa fille un mari convenable. Chrysale Oui. Martine Par quelle raison, jeune et bien fait qu'il est, Lui refuser Clitandre ? Et pourquoi, s'il vous plaît, Lui bailler un savant, qui sans cesse épilogue ? Il lui faut un mari, non pas un pédagogue ; Et ne voulant savoir le grec, ni le latin, Elle n'a pas besoin de Monsieur Trissotin. Chrysale Fort bien. Scène III 914

Oeuvres complètes . Philaminte Il faut souffrir qu'elle jase a son aise. Martine Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise ; Et pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit, Je ne voudrois jamais prendre un homme d'esprit. L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage ; Les livres cadrent mal avec le mariage ; Et je veux, si jamais on engage ma foi, Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi, Qui ne sache A ne B, n'en déplaise 4 Madame, Et ne soit en un mot docteur que pour sa femme. Philaminte Est-ce fait ? et sans trouble ai—je assez écouté Votre digne interprète ? Chrysale Elle a dit vérité. Philaminte Et moi, pour trancher court toute cette dispute, Il faut qu'absolument mon desir s'exécute. Henriette et Monsieur seront joints de ce pas : Je l'ai dit, je le veux : ne me répliquez pas ; Et si votre parole a Clitandre est donnée, Offrez—lui le parti d'épouser son ainée. Chrysale Voila dans cette affaire un accommodement. Voyez, y donnez—vous votre consentement ? Henriette Eh, mon père ! Clitandre Eh, Monsieur ! Bélice On pourroit bien lui faire Des propositions qui pourroient mieux lui plaire : Mais nous établissons une espèce d'amour Qui doit être épuré comme l'astre du jour : La substance qui pense y peut être recue, Mais nous en bannissons la substance étendue. Scène III 915

Oeuvres complètes . 2 Scène dernière Ariste, Chrysale,
Philaminte, Bélise, Henriette, Armande, Trissotin, Le Notaire, Clitandre,
Martine Ariste J'ai regret de troubler un mystère joyeux Par le chagrin qu'il
faut que j'apporte en ces lieux. Ces deux lettres me font porteur de deux
nouvelles, Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles : L'une, pour vous,
me vient de votre procureur ; L'autre, pour vous, me vient de Lyon.
Philaminte Quel malheur, Digne de nous troubler, pourroit—on nous écrire
? Ariste Cette lettre en contient un que vous pouvez lire. Philaminte
Madame, j'ai prié Monsieur votre frère de vous rendre cette lettre, qui vous
dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que vous avez
pour vos affaires a été cause que le clerc de votre rapporteur ne m'a point
averti, et vous avez perdu absolument votre procès que vous deviez gagner.
Chrysale Votre procès perdu ! Philaminte Vous vous troublez beaucoup !
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup. Faites, faites paroître une
4^{me} moins commune, A braver, comme moi, les traits de la fortune. Le peu
de soin que vous avez vous cofite quarante mille écus, et c'est 4 payer cette
somme, avec les dépens, que vous êtes condamnée par arrêt de la Cour.
Condamnée ! Ah! ce mot est choquant, et n'est fait Que pour les criminels.
Ariste Il a tort en effet, Et vous vous êtes la justement récriée. Il devoit
avoir mis que vous êtes priée, Par arrêt de la Cour, de payer au plus tdt,
Quarante mille écus, et les dépens qu'il faut. Philaminte Scène dernière 916

Oeuvres complètes . 2 Voyons l'autre. Chrysale lit. Monsieur, l'amitié qui me lie 4 Monsieur votre frère me fait prendre intérêt 4 tout ce qui vous touche. Je sais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante et de Damon, et je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute. O Ciel! tout a la fois perdre ainsi tout mon bien ! Philaminte Ah ! quel honteux transport ! Fi! tout cela n'est rien. Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste, Et perdant toute chose, a soi-même il se reste. Achéons notre affaire, et quittez votre ennui : Son bien nous peut suffire, et pour nous, et pour lui Trissotin Non, Madame : cessez de presser cette affaire. Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire, Et mon dessein n'est point de contraindre les gens. Philaminte Cette réflexion vous vient en peu de temps ! Elle suit de bien près, Monsieur, notre disgrâce. Trissotin De tant de résistance 4 la fin je me lasse. J'aime mieux renoncer à tout cet embarras, Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas. Philaminte Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire, Ce que jusques ici j'ai refusé de croire. Trissotin Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez, Et je regarde peu comment vous le prendrez. Mais je ne suis point homme à souffrir l'infamie Des refus offensants qu'il faut qu'ici j'essuie ; Je vaudrais bien que de moi l'on fasse plus de cas, Et je baise les mains 4 qui ne me veut pas. Philaminte Qu'il a bien découvert son 4me mercenaire ! Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire ! Clitandre Je ne me vante point de l'être, mais enfin Je m'attache, Madame, à tout votre destin. Et j'ose vous offrir avecque ma personne Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne. Scène dernière sai

Oeuvres complètes . Philaminte Vous me charmez, Monsieur, par ce trait généreux, Et je veux couronner vos desirs amoureux. Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée... Henriette Non, ma mère : je change à présent de pensée. Souffrez que je résiste à votre volonté. Clitandre Quoi ? vous vous opposez à ma félicité ? Et lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre... Henriette Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre, Et je vous ai toujours souhaité pour époux, Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux, J'ai vu que mon hymen ajustoit vos affaires ; Mais lorsque nous avons les destins si contraires, Je vous chéris assez dans cette extrémité, Pour ne vous charger point de notre adversité. Clitandre Tout destin, avec vous, me peut être agréable ; Tout destin me seroit, sans vous, insupportable. Henriette L'amour dans son transport parle toujours ainsi. Des retours importuns évitons le souci : Rien n'use tant l'ardeur de ce noeud qui nous lie, Que les fâcheux besoins des choses de la vie ; Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux. Ariste N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre ? Henriette Sans cela, vous verriez tout mon cœur y courir, Et je ne fuis sa main que pour le trop chérir. Ariste Laissez—vous donc lier par des chaînes si belles. Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles ; Et c'est un stratagème, un surprenant secours, Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours, Pour détromper ma sœur, et lui faire connoître Ce que son philosophe à l'essai pouvoit être. Scène dernière 918

Oeuvres complètes . Chrysale Le Ciel en soit loué ! Philaminte
J'en ai la joie au coeur, Par le chagrin qu'aura ce lache déserteur. Voila le
chatiment de sa basse avarice, De voir qu'avec éclat cet hymen
s'accomplisse. Chrysale Je le savois bien, moi, que vous l'épouseriez.
Armande Ainsi donc a leurs vœux vous me sacrifiez ? Philaminte Ce ne
sera point vous que je leur sacrifie, Et vous avez l'appui de la philosophie,
Pour voir d'un oeil content couronner leur ardeur. Bélise Qu'il prenne garde
au moins que je suis dans son coeur : Par un prompt désespoir souvent on se
marie, Qu'on s'en repent après tout le temps de sa vie. Chrysale Allons,
Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit, Et faites le contrat ainsi que je l'ai
dit. Scène dernière 919

Oeuvres complètes . 2 Le Malade imaginaire Comédie Mélée de
musique et de danses Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la
salle du Palais—Royal le 10 février 1673 par la Troupe du Roi Le Malade
imaginaire 920

Oeuvres complètes . Personnages Argan, malade imaginaire.
Béline, seconde femme d'Argan. Angélique, fille d'Argan, et amante de
Cléante. Louison, petite fille d'Argan, et soeur d'Angélique. Béralde, frère
d'Argan. Cléante, amant d'Angélique. Monsieur Diafoirus, médecin.
Thomas Diafoirus, son fils, et amant d'Angélique. Monsieur Purgon,
médecin d'Argan. Monsieur Fleurant, apothicaire. Monsieur Bonnefoy,
notaire. Toinette, servante. La scène est à Paris. Personnages 921

Oeuvres complètes . 2 Le prologue Après les glorieuses fatigues et les exploits victorieux de notre auguste monarque, il est bien juste que tous ceux qui se mêlent d'écrire travaillent ou a ses louanges, ou a son divertissement. C'est ce qu'ici l'on a voulu faire, et ce prologue est un essai des louanges de ce grand prince, qui donne entrée a la comédie du Malade imaginaire, dont le projet a été fait pour le délasser de ses nobles travaux. (La décoration représente un lieu champêtre fort agréable.) Eglogue En musique et en danse. Flore, Pan, Climéne, Daphné, Tircis, Dorilas, deux Zéphirs, troupe de Bergères et de Bergers. Flore Quittez, quittez vos troupeaux, Venez, Bergers, venez, Bergères, Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux : Je viens vous annoncer des nouvelles bien chères, Et réjouir tous ces hameaux. Quittez, quittez vos troupeaux, Venez, Bergers, venez, Bergères, Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux. Climéne et Daphné Berger, laissons la tes feux, Voila Flore qui nous appelle. Tircis et Dorilas Mais au moins dis—moi, cruelle, Tircis Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux ? Dorilas Si tu seras sensible 4 mon ardeur fidèle ? Climéne et Daphné Voila Flore qui nous appelle. Tircis et Dorilas Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je veux. Tircis Languirai—je toujours dans ma peine mortelle ? Dorilas Puis—je espérer qu'un jour tu me rendras heureux ? Climéne et Daphné Voila Flore qui nous appelle. Entrée de ballet Toute la troupe des Bergers et des Bergères va se placer en cadence autour de Flore. Climéne Quelle nouvelle parmi nous, Déesse, doit jeter tant de réjouissance ? Le prologue 922

Oeuvres complètes . Daphné Nous brisons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance. Dorilas D'ardeur nous en soupignons tous. Tous
Nous en mourons d'impatience. Flore La voici: silence, silence ! Vos vœux
sont exaucés, Louis est de retour, Il ramène en ces lieux les plaisirs et
l'amour, Et vous voyez finir vos mortelles alarmes. Par ses vastes exploits
son bras voit tout soumis : Il quitte les armes, Faute d'ennemis. Tous Ah!
quelle douce nouvelle ! Quelle est grande ! qu'elle est belle ! Que de plaisirs
! que de ris ! que de jeux ! Que de succès heureux ! Et que le Ciel a bien
rempli nos vœux ! Ah! quelle douce nouvelle ! Quelle est grande, qu'elle
est belle ! Entrée de Ballet Tous les Bergers et Bergères expriment par des
dances les transports de leur joie. Flore De vos flûtes bocagères Réveillez
les plus beaux sons : Louis offre 4 vos chansons La plus belle des matières.
Après cent combats, Ow cueille son bras, Une ample victoire, Formez entre
vous Cent combats plus doux, Pour chanter sa gloire. Tous Formons entre
nous Cent combats plus doux, Pour chanter sa gloire. Flore Mon jeune
amant, dans ce bois Des présents de mon empire Prépare un prix à la voix
Qui saura le mieux nous dire Les vertus et les exploits Du plus auguste des
rois. Climène Si Tircis a l'avantage, Daphné Le prologue 923

Oeuvres complètes . 2 Si Dorilas est vainqueur Climène A le
chérir je m'engage. Daphné Je me donne a son ardeur. Tircis O très chère
espérance ! Dorilas O mot plein de douceur ! Tous deux Plus beau sujet,
plus belle récompense Peuvent—ils animer un coeur ? Les violons jouent
un air pour animer les deux Bergers au combat, tandis que Flore, comme
juge, va se placer au pied de l'arbre, avec deux Zéphirs, et que le reste,
comme spectateurs, va occuper les deux coins du théâtre. Tircis Quand la
neige fondue enfle un torrent fameux, Contre l'effort soudain de ses flots
écumeux Il n'est rien d'assez solide ; Dignes, châteaux, villes, et bois,
Hommes et troupeaux a la fois, Tout cède au courant qui le guide : Tel, et
plus fier, et plus rapide, Marche Louis dans ses exploits. Ballet Les Bergers
et Bergères de son côté dansent autour de lui, sur une ritournelle, pour
exprimer leurs applaudissements. Dorilas Le foudre menagant, qui perce
avec fureur L'affreuse obscurité de la nue enflammée, Fait d'épouvante et
d'horreur Trembler le plus ferme coeur : Mais a la tête d'une armée Louis
jette plus de terreur. Ballet Les Bergers et Bergères de son côté font de
même que les autres. Tircis Des fabuleux exploits que la Grèce a chantés,
Par un brillant amas de belles vérités Nous voyons la gloire effacée, Et tous
ces fameux demi—dieux Que vante l'histoire passée Ne sont point 4 notre
pensée Ce que Louis est a nos yeux. Ballet Les Bergers et Bergères de son
côté font encore la même chose. Dorilas Le prologue 924

Oeuvres complètes . 2 Louis fait 4 nos temps, par ses faits inouis,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire Des siècles évanouis :
Mais nos neveux, dans leur gloire, N'auront rien qui fasse croire Tous les
beaux faits de LOUIS. Ballet Les Bergers et Bergères de son côté font
encore de même, après quoi les deux partis se mêlent. Pan, suivi des
Faunes. Laissez, laissez, Bergers, ce dessein téméraire. Hé ! que voulez—
vous faire ? Chanter sur vos chalumeaux Ce qu'Apollon sur sa lyre, Avec
ses chants les plus beaux, N'entreprendroit pas de dire, C'est donner trop
d'essor au feu qui vous inspire, C'est monter vers les cieux sur des ailes de
cire, Pour tomber dans le fond des eaux. Pour chanter de LOUIS l'intrépide
courage, Il n'est point d'assez docte voix, Point de mots assez grands pour
en tracer l'image : Le silence est le langage Qui doit louer ses exploits.
Consacrez d'autres soins à sa pleine victoire ; Vos louanges n'ont rien qui
flatte ses désirs ; Laissez, laissez là sa gloire, Ne songez qu'à ses plaisirs.
Tous. Laissons, laissons là sa gloire, Ne songeons qu'à ses plaisirs. Flore
Bien que, pour étaler ses vertus immortelles, La force manque à vos esprits,
Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix : Dans les choses grandes et
belles Il suffit d'avoir entrepris. Entrée de Ballet Les deux Zéphirs dansent
avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent ensuite donner aux
deux bergers. Climène et Daphné, en leur donnant la main. Dans les choses
grandes et belles Il suffit d'avoir entrepris. Tircis et Dorilas Ha ! que d'un
doux succès notre audace est suivie ! Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le
perd jamais. Les quatre amants Au soin de ses plaisirs donnons—nous
désormais. Flore et Pan Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie ! Le
prologue 925

Oeuvres complètes . 2 Tous Joignons tous dans ces bois Nos flûtes
et nos voix, Ce jour nous y convie ; Et faisons aux échos redire mille fois :
"LOUIS est le plus grand des rois ; Heureux, heureux qui peut lui consacrer
sa vie ! " Dernière et grande entrée de Ballet Faune, Bergers et Bergères,
tous se mêlent, et il se fait entre eux des jeux de danse, après quoi ils se
vont préparer pour la Comédie. Le prologue 926

Oeuvres complètes . 2 Autre prologue Le théâtre représente une forêt. L'ouverture du théâtre se fait par un bruit agréable d'instruments. Ensuite une Bergère vient se plaindre tendrement de ce qu'elle ne trouve aucun remède pour soulager les peines qu'elle endure. Plusieurs Faunes et Aegipans, assemblés pour des fêtes et des jeux qui leur sont particuliers rencontrent la Bergère. Ils écoutent ses plaintes et forment un spectacle très —divertissant. Plainte de la Bergère Votre plus haut savoir n'est que pure chimère, Vains et peu sages médecins ; Vous ne pouvez guérir par vos grands mots latins La douleur qui me désespère : Votre plus haut savoir n'est que pure chimère. Hélas ! je n'ose découvrir Mon amoureux martyr Au Berger pour qui je soupire, Et qui seul peut me secourir. Ne prétendez pas le finir, Ignorants médecins, vous ne sauriez le faire : Votre plus haut savoir n'est que pure chimère. Ces remèdes peu stirs dont le simple vulgaire Croit que vous connoissez l'admirable vertu, Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire ; Et tout votre caquet ne peut être regu... Que d'un Malade imaginaire. Votre plus haut savoir n'est que pure chimère, Vains et peu sages médecins ; Vous ne pouvez guérir par vos grands mots latins La douleur qui me désespère ; Votre plus haut savoir n'est que pure chimère. Le théâtre change et représente une chambre. Autre prologue 927

Oeuvres complètes . 2 Scène | Argan, seul dans sa chambre assis, une table devant lui, compte des parties, d'apothicaire avec des jetons ; il fait, parlant à lui-même, les dialogues suivants. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. "Plus, du vingt—quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif, et rémollient, pour amollir, humecter, et rafraichir les entrailles de Monsieur." Ce qui me plaît de Monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles : "les entrailles de Monsieur, trente sols." Oui, mais, Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement: Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit. Vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols, et vingt sols en langage d'apothicaire, c'est—a—dire dix sols ; les voilà, dix sols. "Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver, et nettoyer le bas—ventre de Monsieur, trente sols." Avec votre permission, dix sols. "Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique, soporatif, et somnifère, composé pour faire dormir Monsieur, trente—cinq sols." Je ne me plains pas de celui—là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix—sept sols, six deniers. "Plus, du vingt—cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de Monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de Monsieur, quatre livres." Ah! Monsieur Fleurant, c'est se moquer ; il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sols. "Plus, dudit jour, une potion anodine et astringente, pour faire reposer Monsieur, trente sols." Bon, dix et quinze sols. "Plus, du vingt—sixième, un clystère carminatif, pour chasser les vents de Monsieur, trente sols." Dix sols, Monsieur Fleurant. "Plus, le clystère de Monsieur réitéré le soir, comme dessus, trente sols." Monsieur Fleurant, dix sols. "Plus, du vingt—septième, une bonne médecine composée pour hater d'aller, et chasser dehors les mauvaises humeurs de Monsieur, trois livres." Bon, vingt et trente sols : je suis bien aise que vous soyez raisonnable. "Plus, du vingt—huitième, une prise de petit—lait clarifié, et dulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer, et rafraichir le sang de Monsieur, vingt sols." Bon, dix sols. "Plus, une potion cordiale et préservative, composée avec douze grains de

bézoard, sirops de limon et grenade, et autres, suivant l'ordonnance, cinq livres." Ah ! Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît ; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade : contentez—vous de quatre francs. Vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres, quatre sols, six deniers. Si bien donc que de ce mois j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines ; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements ; et l'autre mois il y avoit douze médecines, et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois—ci que l'autre. Je le dirai 4 Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre a cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. Il n'y a personne : j'ai beau dire, on me laisse toujours seul ; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (Il sonne une sonnette pour faire venir ses gens.) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin : point d'affaire. Drelin, drelin, drelin : ils sont sourds. Toinette ! Drelin, drelin, drelin : tout comme si je ne sonnois point. Chienne, coquine ! Drelin, drelin, drelin : j'enrage. (Il ne sonne plus mais il crie.) Drelin, drelin, drelin : carogne, a tous les diables ! Est—il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul ? Drelin, drelin, drelin : voila qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin: ah, mon Dieu ! ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin. Scène | 929

Oeuvres complètes . Scène II Toinette, Argan Toinette, en entrant dans la chambre. On y va. Argan Ah, chienne ! ah, carogne... ! Toinette, faisant semblant de s'être cogné la tête. Diantre soit fait de votre impatience ! vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de la tête contre la carne d'un volet. Argan, en colère. Ah ! traitresse... ! Toinette, pour l'interrompre et l'empêcher de crier, se plaint toujours en disant. Ha ! Argan Ily a... Toinette Ha ! Argan Il y a une heure... Toinette Ha ! Argan Tu m'as laissé... Toinette Ha ! Argan Tais—toi donc, coquine, que je te querelle. Toinette Camon, ma foi ! j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait. Argan Tu m'as fait égosiller, carogne. Toinette Et vous m'avez fait, vous, casser la tête : l'un vaut bien l'autre ; quitte 4 quitte, si vous voulez. Argan Quoi ? coquine... Toinette Si vous querellez, je pleurerai. Argan Me laisser, traitresse... Toinette, toujours pour l'interrompre : Ha ! Argan Chienne, tu veux... Toinette Ha ! Scène II 930

Oeuvres complètes . 2 Argan Quoi ? il faudra encore que je n'aye pas le plaisir de la quereller. Toinette Querellez tout votre sofil, je le veux bien. Argan Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant a tous coups. Toinette Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que, de mon côté, j'aye le plaisir de pleurer : chacun le sien, ce n'est pas trop. Ha ! Argan Allons, il faut en passer par la. Ote—moi ceci, coquine, 6te—moi ceci. (Argan se lève de sa chaise.) Mon lavement d'aujourd'hui a—t—il bien opéré ? Toinette Votre lavement ? Argan Oui. Ai—je bien fait de la bile ? Toinette Ma foi ! je ne me mêle point de ces affaires—la : c'est 4 Monsieur Fleurant 4 y mettre le nez, puisqu'il en a le profit. Argan Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre. Toinette Ce Monsieur Fleurant—la et ce Monsieur Purgon s'égayent bien sur votre corps ; ils ont en vous une bonne vache a lait ; et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remèdes. Argan Taisez—vous, ignorante, ce n'est pas a vous a contréler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique, j'ai 4 lui dire quelque chose. Toinette La voici qui vient d'elle-même : elle a deviné votre pensée.

Scène II 931

Oeuvres complètes . 2 Scène III Angélique, Toinette, Argan Argan
Approchez, Angélique ; vous venez à propos : je voulois vous parler.
Angélique Me voilà prête à vous ouïr. Argan, courant au bassin. Attendez.
Donnez—moi mon bâton. Je vais revenir tout à l'heure. Toinette, en le
raillant. Allez vite, Monsieur, allez. Monsieur Fleurant nous donne des
affaires. Scène III 932

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Angélique, Toinette Angélique, la regardant d'un oeil languissant, lui dit confidemment : Toinette. Toinette Quoi ? Angélique Regarde—moi un peu. Toinette Hé bien ! je vous regarde. Angélique Toinette. Toinette Hé bien, quoi, "Toinette" ? Angélique Ne devines—tu point de quoi je veux parler ? Toinette Je m'en doute assez: de notre jeune amant ; car c'est sur lui, depuis six jours, que roulent tous nos entretiens ; et vous n'êtes point bien si vous n'en parlez a toute heure. Angélique Puisque tu connois cela, que n'es—tu donc la première 4 m'en entretenir, et que ne m'épargnes—tu la peine de te jeter sur ce discours ? Toinette Vous ne m'en donnez pas le temps, et vous avez des soins la—dessus qu'il est difficile de prévenir. Angélique Je t'avoue que je ne saurois me lasser de te parler de lui, et que mon coeur profite avec chaleur de tous les moments de s'ouvrir 4 toi. Mais dis—moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui ? Toinette Je n'ai garde. Angélique Ai-je tort de m'abandonner a ces douces impressions ? Toinette Je ne dis pas cela. Angélique Et voudrois—tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il temoigne pour moi ? Toinette A Dieu ne plaise ! Angélique Dis—moi un peu, ne trouves—tu pas, comme moi, quelque chose du Ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connoissance ? Toinette Oui. Scène IV 933

Oeuvres complètes . 2 Angélique Ne trouves—tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connoître est tout a fait d'un honnête homme ? Toinette Oui. Angélique Que l'on ne peut pas en user plus généreusement ? Toinette D'accord. Angélique Et qu'il fit tout cela de la meilleure grace du monde ? Toinette Oh ! oui. Angélique Ne trouves—tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne ? Toinette Assurément. Angélique Qu'il a l'air le meilleur du monde ? Toinette Sans doute. Angélique Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble ? Toinette Cela est sir. Angélique Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit ? Toinette Il est vrai. Angélique Et qu'il n'est rien de plus facheux que la contrainte ot l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire ? Toinette Vous avez raison. Angélique Mais, ma pauvre Toinette, crois—tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit ? Toinette Eh, eh! ces choses—la, parfois, sont un peu sujettes a caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort a la vérité ; et j'ai vu de grands comédiens la—dessus. Angélique Ah! Toinette, que dis—tu 14? Hélas ! de la fagon qu'il parle, seroit—il bien possible qu'il ne me dit pas vrai ? Toinette En tout cas, vous en serez bientôt éclaircie ; et la résolution ot il vous écrivit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage est une prompte voie a vous faire connoître s'il vous dit vrai, ou non : c'en sera la la bonne preuve. Scène IV 934

Oeuvres complètes . 2 Angélique Ah! Toinette, si celui-la me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme. Toinette Voilà votre père qui revient. Scène IV 935

Oeuvres complètes . 2 Scène V Argan, Angélique, Toinette Argan se met dans sa chaise. O ça, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, ot! peut—être ne vous attendez—vous pas : on vous demande en mariage. Qu'est—ce que cela ? vous riez. Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage ; il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles: ah! nature, nature! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier. Angélique Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner. Argan Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante. La chose est donc conclue, et je vous ai promise. Angélique C'est 4 moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés. Argan Ma femme, votre belle—mère, avoit envie que je vous fisse religieuse, et votre petite soeur Louison aussi, et de tout temps elle a été aheurtée a cela. Toinette, tout bas. La bonne bête a ses raisons. Argan Elle ne vouloit point consentir 4 ce mariage, mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée. Angélique Ah! mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés. Toinette En vérité, je vous sais bon gré de cela, et voila l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie. Argan Je n'ai point encore vu la personne ; mais on m'a dit que j'en serois content, et toi aussi. Angélique Assurément, mon père. Argan Comment l'as—tu vu ? Angélique Puisque votre consentement m'autorise 4 vous pouvoir ouvrir mon coeur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connoître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre. Argan Ils ne m'ont pas dit cela ; mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait. Angélique Oui, mon père. Scène V 936

Oeuvres complètes . 2 Argan De belle taille. Angélique Sans doute. Argan Agréable de sa personne. Angélique Assurément. Argan De bonne physionomie. Angélique Très—bonne. Argan Sage, et bien né. Angélique Tout a fait. Argan Fort honnête. Angélique Le plus honnête du monde. Argan Qui parle bien latin, et grec. Angélique C'est ce que je ne sais pas. Argan Et qui sera regu médecin dans trois jours. Angélique Lui, mon père ? Argan Oui. Est—ce qu'il ne te l'a pas dit ? Angélique Non vraiment. Qui vous l'a dit ? Argan Monsieur Purgon. Angélique Est-ce que Monsieur Purgon le connoît ? Argan La belle demande ! il faut bien qu'il le connoisse, puisque c'est son neveu. Angélique Cléante, neveu de Monsieur Purgon ? Argan Quel Cléante ? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage. Angélique Hé! oui. Argan Hé bien, c'est le neveu de Monsieur Purgon, qui est le fils de son beau—frère le médecin, Monsieur Diafoirus ; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante ; et nous avons conclu ce mariage—la ce matin, Monsieur Purgon, Monsieur Fleurant et moi, et, demain, ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce ? vous voilà toute ébaubie ? Scène V 937

Oeuvres complètes . 2 Angélique C'est, mon père, que je connois que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre. Toinette Quoi ? Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ? Et avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin ? Argan Oui. De quoi te méles—tu, coquine, impudente que tu es ? Toinette Mon Dieu ! tout doux : vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter ? La, parlons de sang—froid. Quelle est votre raison, s'il vous plait, pour un tel mariage ? Argan Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être 4 même des consultations et des ordonnances. Toinette Hé bien ! voilà dire une raison, et il y a plaisir 4 se répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main a la conscience : est—ce que vous êtes malade ? Argan Comment, coquine, si je suis malade ? si je suis malade, impudente ? Toinette Hé bien ! oui, Monsieur, vous êtes malade, n'ayons point de querelle la—dessus ; oui, vous êtes fort malade, jen demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez : voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle ; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin. Argan C'est pour moi que je lui donne ce médecin ; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile 4 la santé de son père. Toinette Ma foi ! Monsieur, voulez—vous qu'en amie je vous donne un conseil ? Argan Quel est—il ce conseil ? Toinette De ne point songer a ce mariage—Ia. Argan Hé la raison ? Toinette La raison ? C'est que votre fille n'y consentira point. Argan Elle n'y consentira point ? Toinette Non. Scène V 938

Oeuvres complètes . 2 Argan Ma fille ? Toinette Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde. Argan J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils—la pour tout héritier ; et, de plus, Monsieur Purgon, qui n'a ni femme, ni enfants, lui donne tout son bien, en faveur de ce mariage ; et Monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente. Toinette Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche. Argan Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père. Toinette Monsieur, tout cela est bel et bon ; mais j'en reviens toujours là : je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari, et elle n'est point faite pour être Madame Diafoirus. Argan Et je veux, moi, que cela soit. Toinette Eh fi ! ne dites pas cela. Argan Comment, que je ne dise pas cela ? Toinette Hé non ! Argan Et pourquoi ne le dirai—je pas ? Toinette On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites. Argan On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée. Toinette Non : je suis sûr qu'elle ne le fera pas. Argan Je l'y forcerai bien. Toinette Elle ne le fera pas, vous dis—je. Argan Elle le fera, ou je la mettrai dans un convent. Toinette Vous ? Argan Moi. Toinette Bon. Argan Comment, "bon" ? Toinette Scène V 939

Oeuvres complètes . 2 Vous ne la mettrez point dans un convent.
Argan Je ne la mettrai point dans un convent ? Toinette Non. Argan Non ?
Toinette Non. Argan Ouais ! voici qui est plaisant : je ne mettrai pas ma fille
dans un convent, si je veux ? Toinette Non, vous dis—je. Argan Qui m'en
empêchera ? Toinette Vous—même. Argan Moi ? Toinette Oui, vous n'aurez
pas ce coeur—là. Argan Je l'aurai. Toinette Vous vous moquez. Argan Je ne
me moque point. Toinette La tendresse paternelle vous prendra. Argan Elle
ne me prendra point. Toinette Une petite larme ou deux, des bras jetés au
cou, un "mon petit papa mignon", prononcé tendrement, sera assez pour
vous toucher. Argan Tout cela ne fera rien. Toinette Oui, oui. Argan Je vous
dis que je n'en démordrai point. Toinette Bagatelles. Argan Il ne faut point
dire "bagatelles". Toinette Mon Dieu ! je vous connois, vous êtes bon
naturellement. Argan, avec emportement. Je ne suis point bon, et je suis
méchant quand je veux. Toinette Doucement, Monsieur : vous ne songez
pas que vous êtes malade. Argan Scène V 940

Oeuvres complètes . 2 Je lui commande absolument de se préparer a prendre le mari que je dis. Toinette Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien. Argan Ou est—ce donc que nous sommes ? et quelle audace est—ce 1 a 4 une coquine de servante de parler de la sorte devant son maître ? Toinette Quand un maître ne songe pas ace qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser. Argan court après Toinette. Ah ! insolente, il faut que je t'assomme. Toinette se sauve de lui. Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer. Argan, en colère, court après elle autour de sa chaise, son baton a la main. Viens, viens, que je t'apprenne a parler. Toinette, courant, et se sauvant du côté de la chaise ot n'est pas Argan. Je m'intéresse, comme je dois, 4 ne vous point laisser faire de folie. Argan Chienne ! Toinette Non, je ne consentirai jamais a ce mariage. Argan Pendarde ! Toinette Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus. Argan Carogne ! Toinette Et elle m'obéira plutét qu'a vous. Argan Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine—la ? Angélique Eh! mon père, ne vous faites point malade. Argan Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction. Toinette Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit. Argan se jette dans sa chaise, étant las de courir après elle. Ah! ah! jen'en puis plus: Voila pour me faire mourir Scène V 941

Oeuvres complètes . Scène VI Béline, Angélique, Toinette, Argan
Argan Ah! ma femme, approchez. Béline Qu'avez—vous, mon pauvre mari
? Argan Venez—vous—en ici 4 mon secours. Béline Qu'est—ce que c'est
donc qu'il y a, mon petit fils ? Argan Mamie. Béline Mon ami. Argan On
vient de me mettre en colère ! Béline Hélas ! pauvre petit mari. Comment
donc, mon ami ? Argan Votre coquine de Toinette est devenue plus
insolente que jamais. Béline Ne vous passionnez donc point. Argan Elle m'a
fait enrager, mamie. Béline Doucement, mon fils. Argan Elle a contrecarré,
une heure durant, les choses que je veux faire. Béline La, la, tout doux.
Argan Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade. Béline
C'est une impertinente. Argan Vous savez, mon coeur, ce qui en est. Béline
Oui, mon coeur, elle a tort. Argan Mamour, cette coquine—la me fera
mourir. Béline Eh la, eh la ! Argan Elle est la cause de toute la bile que je
fais. Béline Ne vous fachez point tant. Argan Scène VI 942

Oeuvres complètes . 2 Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser. Béline Mon Dieu ! mon fils, il n'y a point de serviteurs et de servantes qui n'ayent leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités 4 cause des bonnes. Celle—ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle, et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Hola ! Toinette. Toinette Madame. Béline Pourquoi donc est—ce que vous mettez mon mari en colère ? Toinette, d'un ton doux. Moi, Madame, hélas ! Je ne sais pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu'à complaire 4 Monsieur en toutes choses. Argan Ah ! la traîtresse ! Toinette Il nous a dit qu'il vouloit donner sa fille en mariage au fils de Monsieur Diafoirus ; je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle ; mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un convent. Béline Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison. Argan Ah ! mamour, vous la croyez. C'est une scélérate : elle m'a dit cent insolences. Béline Hé bien ! je vous crois, mon ami. La, remettez—vous. Ecoutez Toinette, si vous fachez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ca, donnez—moi son manteau fourré et des oreillers, que je l'accomode dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles : il n'y a rien qui enrhumé tant que de prendre l'air par les oreilles. Argan Ah ! mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi ! Béline, accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan. Levez—vous, que je mette ceci sous vous. Mettons celui—ci pour vous appuyer, et celui—là de l'autre côté. Mettons celui—ci derrière votre dos, et cet autre—là pour soutenir votre tête. Toinette, lui mettant rudement un oreiller sur la tête, et puis fuyant. Et celui—ci pour vous garder du serein. Argan, se lève en colère, et jette tous les oreillers 4 Toinette. Ah ! coquine, tu veux m'étouffer. Béline Eh la, eh la ! Qu'est—ce que c'est donc ? Argan, tout essoufflé, se jette dans sa chaise. Ah, ah, ah ! je n'en puis plus. Béline Pourquoi vous emporter ainsi ? Elle a cru faire bien. Argan Scène VI 943

Oeuvres complètes . 2 Vous ne connoissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah ! elle m'a mis tout hors de moi ; et il faudra plus de huit médecines, et de douze lavements, pour réparer tout ceci. Béline La, 1a, mon petit ami, apaisez—vous un peu. Argan Mamie, vous êtes toute ma consolation. Béline Pauvre petit fils. Argan Pour tacher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon coeur, comme je vous ai dit, faire mon testament. Béline Ah! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie : je ne saurois souffrir cette pensée ; et le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur. Argan Je vous avois dit de parler pour cela a votre notaire. Béline Le voila la—dedans, que j'ai amené avec moi. Argan Faites—le donc entrer, mamour. Béline Hélas ! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guère en état de songer 4 tout cela. Scène VI 944

Oeuvres complètes . 2 Scène VII Le Notaire, Béline, Argan Argan
Approchez, Monsieur de Bonnefoy, approchez. Prenez un siège, s'il vous
plaît. Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et
tout a fait de ses amis ; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament
que je veux faire. Béline Hélas ! je ne suis point capable de parler de ces
choses—la. Le Notaire Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, et le
dessein ot vous êtes pour elle ; et j'ai 4 vous dire la—dessus que vous ne
sauriez rien donner a votre femme par votre testament. Argan Mais
pourquoi ? Le Notaire La Coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit
écrit, cela se pourroit faire ; mais, a Paris, et dans les pays coutumiers, au
moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut, et la disposition seroit nulle.
Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire
l'un a l'autre, c'est un don mutuel entre—vifs ; encore faut—il qu'il n'y ait
enfants, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier
mourant. Argan Voila une Coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse
rien laisser 4 une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant
de soin. J'aurois envie de consulter mon avocat, pour voir comment je
pourrois faire. Le Notaire Ce n'est point a des avocats qu'il faut aller, car ils
sont d'ordinaire sévères la—dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime
que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficultés, et qui sont
ignorants des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes a consulter,
qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédients pour passer
doucement par—dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis ; qui
savent aplanir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens d'éluder la
Coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, ot' en serions—nous tous
les jours ? I] faut de la facilité dans les choses ; autrement nous ne ferions
rien, et je ne donneroie pas un sou de notre métier. Argan Ma femme
m'avoit bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile, et fort honnête
homme. Comment puis—je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien,
et en frustrer mes enfants ? Le Notaire Scène VII 945

Oeuvres complètes . 2 Comment vous pouvez faire ? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez en bonne forme par votre testament tout ce que vous pouvez ; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non suspectes, au profit de divers créanciers, qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir, payables au porteur. Béline Mon Dieu ! il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde. Argan Mamie ! Béline Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre... Argan Ma chère femme ! Béline La vie ne me sera plus de rien. Argan Mamour ! Béline Et je suivrai vos pas, pour vous faire connoître la tendresse que j'ai pour vous. Argan Mamie, vous me fendez le coeur. Consolez—vous, je vous en prie. Le Notaire Ces larmes sont hors de saison, et les choses n'en sont point encore là. Béline Ah ! Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement. Argan Tout le regret que j'aurai, si je meurs, mamie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un. Le Notaire Cela pourra venir encore. Argan Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que Monsieur dit ; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcéve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dus, l'un par Monsieur Damon, et l'autre par Monsieur Gérante. Béline Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah ! combien dites—vous qu'il y a dans votre alcéve ? Argan Vingt mille francs, mamour. Béline Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah ! de combien sont les deux billets ? Argan Ils sont, mamie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six. Béline Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous. Le Notaire Voulez—vous que nous procédions au testament ? Scène VII 946

Oeuvres complètes . 2 Argan Oui, Monsieur ; mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez—moi, je vous prie.
Béline Allons, mon pauvre petit fils. Scène VII 947

Oeuvres complètes . 2 Scène VIII Angélique, Toinette Toinette

Les voilà avec un notaire, et j'ai oui parler de testament. Votre belle—mère ne s'endort point, et c'est sans doute quelque conspiration contre vos intérêts et elle pousse votre père. Angélique Qu'il dispose de son bien 4a sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violents que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis. Toinette Moi, vous abandonner ? j'aimerois mieux mourir. Votre belle—mère a beau me faire sa confidente, et me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle, et j'ai toujours été de votre parti. Laissez—moi faire : j'emploierai toute chose pour vous servir ; mais pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentiments de votre père et de votre belle—mère. Angélique Tache, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu. Toinette Je n'ai personne à employer 4a cet office, que le vieux usurier Polichinelle, mon amant, et il m'en confiera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui il est trop tard ; mais demain, du grand matin, je l'enverrai querir, et il sera ravi de... Béline Toinette. Toinette Voilà qu'on m'appelle. Bonsoir. Reposez—vous sur moi.

Scène VIII 948

Oeuvres complètes . 2 Premier intermède Premier intermède 949

Oeuvres complètes . 2 Polichinelle... Polichinelle, dans la nuit, vient pour donner une sérénade a sa maitresse. I] est interrompu d'abord par des violons, contre lesquels il se met en colère, et ensuite par le Guet, composé de musiciens et de danseurs. Polichinelle O amour, amour, amour, amour ! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es—tu allé mettre dans la cervelle ? A quoi t'amuses—tu, misérable insensé que tu es ? Tu quittes le soin de ton négoce, et tu laisses aller tes affaires a l'abandon. Tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos de la nuit ; et tout cela pour qui ? Pour une dragonne, franche dragonne, une diablesse qui te rembarre, et se moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point a raisonner la—dessus. Tu le veux, amour : il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde a4 un homme de mon age ; mais qu'y faire ? On n'est pas sage quand on veut, et les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes. Je viens voir si je ne pourrai point adoucir ma tigresse par une sérénade. Il n'y a rien parfois qui soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses doléances aux gonds et aux verrous de la porte de sa maitresse. Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit! 6 chère nuit ! porte mes plaintes amoureuses jusque dans le lit de mon inflexible. (Il chante ces paroles :) Notte e di v' amo e v' adoro, Cerco un si per mio ristoro ; Ma se voi dite di no, Bell' ingrata, io moriro. Fra la speranza S' afflige il cuore, In lontananza Consuma I| hore ; Si dolce inganno Che mi figura Breve l' affanno Ahi! troppo dura ! Così per tropp' amar languisco e muoro. Notte e di v' amo e v' adoro, Cerco un si per mio ristoro ; Ma se voi dite di no, Bell' ingrata, io moriro. Se non dormite, Almen pensate Alle ferite Ch' al cuor mi fate ; Deh ! almen fingete, Per mio conforto, Se m' uccidete, D' haver il torto : Vostra pietà mi scemerà il martoro.

Polichinelle... 950

Oeuvres complètes . 2 Notte e di v' amo e v' adoro, Cerco un si
per mio ristoro, Ma se voi dite di no, Bell' ingrata, io moriro. Une vieille se
présente a la fenêtre, et répond au seignor Polichinelle en se moquant de lui.
Zerbinetti, ch' ogn' hor con finti sguardi, Mentiti desiri, Fallaci sospiri,
Accenti buggiardi, Di fede vi preggiate, Ah! che non m' ingannate, Che gia
so per prova Ch' in voi non si trova Constanza ne fede : Oh ! quanto é pazza
colei che vi crede ! Quei sguardi languidi Non m' innamorano, Quei sospir
fervidi Pit: non m' infiammano, Vel giuro a fe. Zerbino misero, Del vostro
piangere Il mio cor libero Vuol sempre ridere, Credet' a me: Che gia so per
prova Ch' in voi non si trova Constanza ne fede : Oh ! quanto é pazza colei
che vi crede ! Violons Polichinelle Quelle impertinente harmonie vient
interrompre ici ma voix ? Violons Polichinelle Paix 1a, taisez—vous,
violons. Laissez—moi me plaindre 4 mon aise des cruautés de mon
inexorable. Violons Polichinelle Taisez—vous vous dis—je. C'est moi qui
veux chanter. Violons Polichinelle Paix donc ! Violons Polichinelle Ouais !
Violons Polichinelle Ahi ! Violons Polichinelle Est-ce pour rire ? Violons
Polichinelle... 951

Oeuvres complètes . 2 Polichinelle Ah! que de bruit ! Violons
Polichinelle Le diable vous emporte ! Violons Polichinelle J'enrage. Violons
Polichinelle Vous ne vous taisez pas ? Ah, Dieu soit loué ! Violons
Polichinelle Encore ? Violons Polichinelle Peste des violons ! Violons
Polichinelle La sotte musique que voilà ! Violons Polichinelle La, la, la, la,
la, la. Violons Polichinelle La, la, la, la, la, la. Violons Polichinelle La, la,
la, la, la, la, la, la. Violons Polichinelle La, la, la, la, la. Violons Polichinelle
La, la, la, la, la, la. Violons Polichinelle, avec un luth, dont il ne joue que
des lèvres et de la langue, en disant : plin pan plan, etc. Par ma foi! cela me
divertit. Poursuivez, Messieurs les Violons, vous me ferez plaisir. Allons
donc, continuez. Je vous en prie. Voilà le moyen de les faire taire. La
musique est accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Ho sus, à nous !
Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, et joue quelque pièce,
afin de mieux prendre mon ton. Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un
temps fâcheux pour mettre un luth d'accord, Plin, plin, plin. Plin tan plan.
Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce temps—la. Plin, plan.
J'entends du bruit, mettons mon luth contre la porte. Archers, passans dans
la rue, accourent au bruit qu'ils entendent et demandent : Qui va là, qui va
là ? Polichinelle, tout bas : Qui diable est cela ? Est—ce que c'est la mode
de parler en musique ? Archers Qui va là, qui va là, qui va là ?
Polichinelle... 952

Oeuvres complètes . Polichinelle, épouvanté. Moi, moi, moi.
Archers Qui va là, qui va là ? vous dis—je. Polichinelle Moi, moi, vous
dis—je. Archers Et qui toi ? et qui toi ? Polichinelle Moi, moi, moi, moi,
moi, moi. Archers Dis ton nom, dis ton nom, sans davantage attendre.
Polichinelle, feignant d'être bien hardi. Mon nom est: "Va te faire pendre."
Archers Ici, camarades, ici. Saisissons l'insolent qui nous répond ainsi.
Entrée de Ballet Tout le Guet vient, qui cherche Polichinelle dans la nuit.
Violons et Danseurs Polichinelle Qui va là ? Violons et Danseurs
Polichinelle Qui sont les coquins que j'entends ? Violons et Danseurs
Polichinelle Euh ? Violons et Danseurs Polichinelle Hola, mes laquais, mes
gens ! Violons et Danseurs Polichinelle Par la mort ! Violons et Danseurs
Polichinelle Par la sang ! Violons et Danseurs Polichinelle J'en jetterai par
terre. Violons et Danseurs Polichinelle Champagne, Poitevin, Picard,
Basque, Breton ! Violons et Danseurs Polichinelle Donnez—moi mon
mousqueton. Violons et Danseurs Polichinelle tire un coup de pistolet Poue.
(Ils tombent tous et s'enfuient.) Polichinelle... 953

Oeuvres complètes . 2 Polichinelle, en se moquant. Ah, ah, ah, ah, comme je leur ai donné l'épouvante ! Voilà de sottes gens d'avoir peur de moi, qui ai peur des autres. Ma foi ! il n'est que de jouer d'adresse en ce monde. Si je n'avois tranché du grand seigneur, et n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me happer. Ah, ah, ah. (Les archers se rapprochent, et ayant entendu ce qu'il disoit, ils le saisissent au collet.) Archers Nous le tenons. A nous, camarades, a nous, Dépêchez, de la lumière. Ballet Tout le Guet vient avec des lanternes. Archers Ah, traître ! ah, fripon ! c'est donc vous ? Faquin, maraud, pendard, impudent, téméraire, Insolent, effronté, coquin, filou, voleur, Vous osez nous faire peur ? Polichinelle Messieurs, c'est que j'étois ivre. Archers Non, non, non, point de raison ; Il faut vous apprendre à vivre. En prison, vite, en prison. Polichinelle Messieurs, je ne suis point voleur. Archers En prison. Polichinelle Je suis un bourgeois de la ville. Archers En prison. Polichinelle Qu'ai—je fait ? Archers En prison, vite, en prison. Polichinelle Messieurs, laissez—moi aller. Archers Non. Polichinelle Je vous prie. Archers Non. Polichinelle Eh ! Archers Non. Polichinelle De grace. Archers Polichinelle...

Oeuvres complètes . 2 Non, non. Polichinelle Messieurs. Archers Non, non, non. Polichinelle S'il vous plaît. Archers Non, non. Polichinelle Par charité. Archers Non, non. Polichinelle Au nom du Ciel ! Archers Non, non. Polichinelle Miséricorde ! Archers Non, non, non, point de raison ; Il faut vous apprendre à vivre. En prison vite, en prison. Polichinelle Eh! n'est—il rien, Messieurs, qui soit capable d'attendrir vos âmes ? Archers Il est aisé de nous toucher, Et nous sommes humains plus qu'on ne sauroit croire ; Donnez—nous doucement six pistoles pour boire, Nous allons vous lâcher. Polichinelle Hélas ! Messieurs, je vous assure que je n'ai pas un sou sur moi. Archers Au défaut de six pistoles, Choisissez donc sans façon. D'avoir trente croquignoles, Ou douze coups de baton. Polichinelle Si c'est une nécessité, et qu'il faille en passer par là, je choisis les croquignoles. Archers Allons, préparez—vous, Et comptez bien les coups. Ballet Archers danseurs lui donnent des croquignoles en cadence. Polichinelle Un et deux, trois et quatre, cinq et six, sept et huit, neuf et dix, onze et douze, et treize, et quatorze, et quinze. Archers Ah, ah, vous en voulez passer : Allons, c'est 4 recommencer. Polichinelle Polichinelle... 955

Oeuvres complètes . 2 Ah! Messieurs, ma pauvre tête n'en peut plus, et vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de baton que de recommencer. Archers Soit ! puisque le baton est pour vous plus charmant, Vous aurez contentement. Ballet Les Archers danseurs lui donnent des coups de baton en cadence. Polichinelle Un, deux, trois, quatre, cinq, six, ah, ah, ah, je n'y saurois plus résister. Tenez, Messieurs, voila six pistoles que je vous donne. Archers Ah, l'honnête homme ! Ah, l'4me noble et belle ! Adieu, seigneur, adieu, seigneur Polichinelle. Polichinelle Messieurs, je vous donne le bonsoir. Archers Adieu, seigneur, adieu, seigneur Polichinelle. Polichinelle Votre serviteur. Archers Adieu, seigneur, adieu, seigneur Polichinelle. Polichinelle Très—humble valet. Archers Adieu, seigneur, adieu, seigneur Polichinelle. Polichinelle Jusqu'au revoir. Ballet Ils dansent tous, en réjouissance de l'argent qu'ils ont regu. Le théâtre change et représente la même chambre. Polichinelle... 956

Oeuvres complètes . 2 Scène | Toinette, Cléante
Toinette Que demandez—vous, Monsieur ? Cléante Ce que je demande ? Toinette Ah, ah, c'est vous ? Quelle surprise ! Que venez—vous faire céans ? Cléante Savoir ma destinée, parler à l'aimable Angélique, consulter les sentiments de son cœur, et lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averti. Toinette Oui, mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique : il faut des mystères, et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue, qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne, et que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie qui donna lieu à la naissance de votre passion ; et nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure. Cléante Aussi ne viens—je pas ici comme Cléante et sous l'apparence de son amant, mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place. Toinette Voici son père. Retirez—vous un peu, et me laissez lui dire que vous êtes là. Scène | 958

Oeuvres complètes . 2 Scène II Argan, Toinette, Cléante Argan
Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre, douze
allées, et douze venues ; mais j'ai oublié à lui demander si c'est en long, ou
en large. Toinette Monsieur, voilà un... Argan Parle bas, pendarde : tu viens
m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si
haut à des malades. Toinette Je voulois vous dire, Monsieur... Argan Parle
bas, te dis—je. Toinette Monsieur... (Elle fait semblant de parler.) Argan
Eh? Toinette Je vous dis que... (Elle fait semblant de parler.) Argan Qu'est—
ce que tu dis ? Toinette, haut. Je dis que voilà un homme qui veut parler à
vous. Argan Qu'il vienne. (Toinette fait signe à Cléante d'avancer.) Cléante
Monsieur... Toinette, raillant. Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le
cerveau de Monsieur. Cléante Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout
et de voir que vous vous portez mieux. Toinette, feignant d'être en colère.
Comment "qu'il se porte mieux" ? Cela est faux : Monsieur se porte
toujours mal. Cléante J'ai oui dire que Monsieur étoit mieux, et je lui trouve
bon visage. Toinette Que voulez—vous dire avec votre bon visage ?
Monsieur l'a fort mauvais, et ce sont des impertinents qui vous ont dit qu'il
étoit mieux. Il ne s'est jamais si mal porté. Scène II 959

Oeuvres complètes . 2 Argan Elle a raison. Toinette Il marche, dort, mange, et boit tout comme les autres ; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade. Argan Cela est vrai. Cléante Monsieur, j'en suis au désespoir. Je viens de la part du maître 4 chanter de Mademoiselle votre fille. I] s'est vu obligé d'aller 4 la campagne pour quelques jours ; et comme son ami intime, il m'envoie a sa place, pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant elle ne vint a oublier ce qu'elle sait déjà. Argan Fort bien. Appelez Angélique. Toinette Je crois, Monsieur, qu'il sera mieux de mener Monsieur a sa chambre. Argan Non ; faites—la venir. Toinette Il ne pourra lui donner leçon comme il faut, s'ils ne sont en particulier. Argan Si fait, si fait. Toinette Monsieur, cela ne fera que vous étourdir, et il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes, et vous ébranler le cerveau. Argan Point, point : j'aime la musique, et je serai bien aise de... Ah ! la voici. Allez—vous—en voir, vous, si ma femme est habillée. Scène II 960

Oeuvres complètes . 2 Scène III Argan, Angélique, Cléante
Argan Venez, ma fille : votre maître de musique est allé aux champs, et voilà une personne qu'il envoie à sa place pour vous montrer. Angélique Ah, Ciel !
Argan Qu'est—ce ? d'où vient cette surprise ? Angélique C'est... Argan Quoi ? qui vous émeut de la sorte ? Angélique C'est, mon père, une aventure surprenante qui se rencontre ici. Argan Comment ? Angélique J'ai songé cette nuit que j'étais dans le plus grand embarras du monde, et qu'une personne faite tout comme Monsieur s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé secours, et qui m'est venue tirer de la peine où j'étais ; et ma surprise a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit. Cléante Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant, et mon bonheur seroit grand sans doute si vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne de vous tirer ; et il n'y a rien que je ne fisse pour... Scène III 961

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Toinette, Cléante, Angélique,
Argan Toinette, par dérision. Ma foi, Monsieur, je suis pour vous
maintenant, et je me dédis de tout ce que je disois hier. Voici Monsieur
Diafoirus le père, et Monsieur Diafoirus le fils, qui viennent vous rendre
visite. Que vous serez bien engendré ! Vous allez voir le garçon le mieux
fait du monde, et le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots, qui m'ont ravie,
et votre fille va être charmée de lui. Argan, a Cléante, qui feint de vouloir
s'en aller. Ne vous en allez point, Monsieur. C'est que je marie ma fille ; et
voilà qu'on lui amène son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vu.
Cléante C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de vouloir que je sois témoin
d'une entrevue si agréable. Argan C'est le fils d'un habile médecin, et le
mariage se fera dans quatre jours. Cléante Fort bien. Argan Mandez—le un
peu a son maître de musique, afin qu'il se trouve a la noce. Cléante Je n'y
manquerai pas. Argan Je vous y prie aussi. Cléante Vous me faites beaucoup
d'honneur. Toinette Allons, qu'on se range, les voici. Scène IV 962

Oeuvres complètes . 2 Scène V Monsieur Diafoirus, Thomas Diafoirus, Argan, Angélique, Cléante, Toinette Argan, mettant la main 4 son bonnet sans l'éter. Monsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences. Monsieur Diafoirus Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité. Argan Je reçois, Monsieur... (Ils parlent tous deux en même temps, s'interrompent et confondent.) Monsieur Diafoirus Nous venons ici, Monsieur... Argan Avec beaucoup de joie... Monsieur Diafoirus Mon fils Thomas, et moi... Argan L'honneur que vous me faites... Monsieur Diafoirus Vous témoigner, Monsieur... Argan Et j'aurais souhaité... Monsieur Diafoirus Le ravissement ot! nous sommes... Argan De pouvoir aller chez vous... Monsieur Diafoirus De la grace que vous nous faites... Argan Pour vous en assurer... Monsieur Diafoirus De vouloir bien nous recevoir... Argan Mais vous savez, Monsieur... Monsieur Diafoirus Dans l'honneur, Monsieur... Argan Ce que c'est qu'un pauvre malade... Monsieur Diafoirus De votre alliance... Argan Qui ne peut faire autre chose... Monsieur Diafoirus Et vous assurer... Argan Que de vous dire ici... Scène V 963

Oeuvres complètes . 2 Monsieur Diafoirus Que dans les choses qui dépendront de notre métier... Argan Qu'il cherchera toutes les occasions... Monsieur Diafoirus De même qu'en toute autre... Argan De vous faire connoître, Monsieur... Monsieur Diafoirus Nous serons toujours prêts, Monsieur... Argan Qu'il est tout à votre service... Monsieur Diafoirus A vous témoigner notre zèle. (Il se retourne vers son fils et lui dit.) Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments. Thomas Diafoirus est un grand benêt, nouvellement sorti des Ecoles, qui fait toutes choses de mauvaise grace et 4 contre—temps. N'est—ce pas par le père qu'il convient commencer ? Monsieur Diafoirus Oui. Thomas Diafoirus Monsieur, je viens saluer, reconnoître, chérir, et révéler en vous un second père ; mais un second père auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré ; mais vous m'avez choisi. Il m'a recu par nécessité ; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps ; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté ; et d'autant plus que les facultés spirituelles sont au—dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les très—humbles et très—respectueux hommages. Toinette Vivent les colléges, d'où l'on sort si habile homme ! Thomas Diafoirus Cela a—t—il bien été, mon père ? Monsieur Diafoirus Optime. Argan, à Angélique. Allons, saluez Monsieur. Thomas Diafoirus Baiserai—je ? Monsieur Diafoirus Oui, oui. Thomas Diafoirus, 4 Angélique. Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle—mère, puisque l'on... Argan Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille 4 qui vous parlez. Thomas Diafoirus Ou donc est—elle ? Argan Elle va venir. Thomas Diafoirus

Scène V 964

Oeuvres complètes . 2 Attendrai—je, mon père, qu'elle soit venue ? Monsieur Diafoirus Faites toujours le compliment de Mademoiselle. Thomas Diafoirus Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendoit un son harmonieux, lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du soleil : tout de même me sens—je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés. Et comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dores—en—avant tournera—t—il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire et n'ambitionne autre gloire, que d'être toute sa vie, Mademoiselle, votre très—humble, très—obéissant, et très—fidèle serviteur et mari. Toinette, en le raillant. Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses. Argan Eh ! que dites—vous de cela ? Cléante Que Monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades. Toinette Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours. . Argan Allons vite ma chaise, et des sièges à tout le monde. Mettez—vous là, ma fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur votre fils, et je vous trouve bien heureux de vous voir un gargon comme cela. Monsieur Diafoirus Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques—uns ; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé. On le voyoit toujours doux, paisible, et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire, et il avoit neuf ans, qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. "Bon, disois—je en moi—même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits ; on grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable ; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps, et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir." Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine ; mais il se

roidissoit contre les difficultés, et ses régents se louoient toujours a moi de son assiduité, et de son travail. Enfin, a force de battre le fer, il en est venu glorieusement a avoir ses licences ; et je puis dire sans vanité que depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre Ecole. Il s'y est rendu redoutable, et il ne s'y passe point d'acte ot il n'aille argumenter a outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais sur toute chose ce qui me plait en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine. Thomas Diafoirus. Il tire une grande thèse roulée de sa poche, qu'il présente a Angélique. Scène V 965

Oeuvres complètes . 2 J'ai contre les circulateurs soutenu une thèse, qu'avec la permission de Monsieur, j'ose présenter a Mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit. Angélique Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connois pas a ces choses—la. Toinette Donnez, donnez, elle est toujours bonne a prendre pour l'image ; cela servira 4 parer notre chambre. Thomas Diafoirus Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite 4 venir voir l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner. Toinette Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie a leurs maitresses ; mais donner une dissection est quelque chose de plus galand. Monsieur Diafoirus Au reste, pour ce qui est des qualités requises pour le mariage et la propagation, je vous assure que, selon les règles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter, qu'il possède en un degré louable la vertu prolifique et qu'il est du tempérament qu'il faut pour engendrer et procréer des enfants bien conditionnés. Argan N'est—ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser a la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin ? Monsieur Diafoirus A vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez a répondre de vos actions 4 personne ; et pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de facheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent a être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent. Toinette Cela est plaisant, et ils sont bien impertinents de vouloir que vous autres Messieurs vous les guérissiez : vous n'êtes point auprès d'eux pour cela ; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, et leur ordonner des remèdes ; c'est 4 eux a guérir s'ils peuvent. Monsieur Diafoirus Cela est vrai. On n'est obligé qu'a traiter les gens dans les formes. Argan, a Cléante. Monsieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie. Cléante J'attendois vos ordres, Monsieur, et il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiselle une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. Tenez, voila votre partie. Angélique Moi ? Scène V 966

Oeuvres complètes . 2 Cléante Ne vous défendez point, s'il vous plaît, et me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scène que nous devons chanter. Je n'ai pas une voix à chanter ; mais il suffit ici que je me fasse entendre, et l'on aura la bonté de m'excuser par la nécessité où je me trouve de faire chanter Mademoiselle. Argan Les vers sont—ils beaux ? Cléante C'est proprement ici un petit opéra impromptu, et vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manières de vers libres, tels que la passion et la nécessité peuvent faire trouver 4 deux personnes qui disent les choses d'eux—mêmes, et parlent sur—le—champ. Argan Fort bien. Écoutons. Cléante sous le nom d'un berger, explique à sa maîtresse son amour depuis leur rencontre, et ensuite ils s'appliquent leurs pensées l'un à l'autre en chantant. Voici le sujet de la scène. Un Berger étoit attentif aux beautés d'un spectacle, qui ne faisoit que de commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention par un bruit qu'il entendit à ses côtés. Il se retourne, et voit un brutal, qui de paroles insolentes maltraitoit une Bergère. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage ; et après avoir donné au brutal le chatiment de son insolence, il vient à la Bergère, et voit une jeune personne qui, des deux plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, versoit des larmes, qu'il trouva les plus belles du monde. "Hélas ! dit—il en lui-même, est—on capable d'outrager une personne si aimable ? Et quel inhumain, quel barbare ne seroit touché par de telles larmes ? " Il prend soin de les arrêter, ces larmes, qu'il trouve si belles ; et l'aimable Bergère prend soin en même temps de le remercier de son léger service, mais d'une manière si charmante, si tendre, et si passionnée, que le Berger n'y peut résister ; et chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flamme, dont son cœur se sent pénétré. "Est—il, disoit—il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remerciement ? Et que ne voudroit—on pas faire, 4 quels services, 4 quels dangers, ne seroit—on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une âme si reconnoissante ? " Tout le spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention ; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant il le sépare de son adorable Bergère ; et de cette première vue, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussitôt 4 sentir tous les maux de l'absence, et il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vue, dont il conserve, nuit et jour, une si chère

idée ; mais la grande contrainte où l'on tient sa Bergère lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté sans laquelle il ne peut plus vivre, et il en obtient d'elle la permission par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais dans le même temps on l'avertit que le père de cette belle a conclu son mariage avec un autre, et que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste Berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur. Il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre ; et son amour au désespoir lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa Bergère, pour apprendre ses sentiments et savoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint ; il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un père oppose aux tendresses de son amour. Il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable Bergère, ainsi qu'auprès d'une conquête qui lui est assurée ; et cette vue le remplit d'une colère, dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore ; et son respect, et la présence de son père l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais enfin il force toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi : Scène V 967

Oeuvres complètes . 2 (Il chante.) Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir ; Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées. Apprenez—moi ma destinée : Faut—il vivre ? Faut—il mourir ? Angélique répond en chantant : Vous me voyez, Tircis, triste et mélancolique, Aux apprêts de l'hymen dont vous vous alarmez : Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire, C'est vous en dire assez. Argan Ouais ! je ne croyois pas que ma fille fit si habile que de chanter ainsi a livre ouvert, sans hésiter. Cléante Hélas ! belle Philis, Se pourroit—il que l'amoureux Tircis Eût assez de bonheur, Pour avoir quelque place dans votre cœur ? Angélique Je ne m'en défends point dans cette peine extrême : Oui, Tircis, je vous aime. Cléante O parole pleine d'appas ! Ai-je bien entendu, hélas ! Redites—la, Philis, que je n'en doute pas. Angélique Oui, Tircis, je vous aime. Cléante De grace, encor, Philis. Angélique Je vous aime. Cléante Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas. Angélique Je vous aime, je vous aime, Oui, Tircis, je vous aime. Cléante Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde, Pouvez—vous comparer votre bonheur au mien ? Mais, Philis, une pensée Vient troubler ce doux transport : Un rival, un rival... Angélique Ah ! je le hais plus que la mort ; Et sa présence, ainsi qu'a vous, M'est un cruel supplice. Cléante Mais un père a ses vœux vous veut assujettir. Angélique Plutôt, plutôt mourir, Que de jamais y consentir ; Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir. Scène V 968

Oeuvres complètes . 2 Argan Et que dit le père a tout cela ?
Cléante Il ne dit rien. Argan Voilà un sot père que ce père—la, de souffrir
toutes ces sottises—la sans rien dire. Cléante Ah! mon amour... Argan Non,
non, en voilà assez. Cette comédie—la est de fort mauvais exemple. Le
berger Tircis est un impertinent, et la bergère Philis une impudente, de
parler de la sorte devant son père. Montrez—moi ce papier. Ha, ha. Ou sont
donc les paroles que vous avez dites ? Il n'y a que de la musique écrite ?
Cléante Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé depuis peu
l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes ? Argan Fort bien. Je
suis votre serviteur, Monsieur ; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien
passés de votre impertinent d'opéra. Cléante J'ai cru vous divertir. Argan
Les sottises ne divertissent point. Ah ! voici ma femme. Scène V 969

Oeuvres complètes . 2 Scène VI Béline, Argan, Toinette, Angélique, Monsieur Diafoirus, Thomas Diafoirus Argan Mamotr, voilà le fils de Monsieur Diafoirus. Thomas Diafoirus commence un compliment qu'il avoit étudié, et la mémoire lui manquant, il ne peut le continuer. Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle—mère, puisque l'on voit sur votre visage... Béline Monsieur, je suis ravie d'être venue ici 4 propos pour avoir l'honneur de vous voir. Thomas Diafoirus Puisque l'on voit sur votre visage... puisque l'on voit sur votre visage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, et cela m'a troublé la mémoire. Monsieur Diafoirus Thomas, réservez cela pour une autre fois. Argan Je voudrois, mamie, que vous eussiez été ici tantôt ; Toinette Ah! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope. Argan Allons, ma fille, touchez dans la main de Monsieur, et lui donnez votre foi, comme à votre mari. Angélique Mon père. Argan Hé bien ! "Mon père" ? Qu'est—ce que cela veut dire ? Angélique De grace, ne précipitez pas les choses. Donnez—nous au moins le temps de nous connoître, et de voir naître en nous l'un pour l'autre cette inclination si nécessaire 4 composer une union parfaite. Thomas Diafoirus Quant à moi, Mademoiselle, elle est déjà toute née en moi, et je n'ai pas besoin d'attendre davantage. Angélique Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi, et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon ame. Argan Ho bien, bien ! cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariés ensemble. Angélique Eh! mon père, donnez—moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne et l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force ; et si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui seroit à lui par contrainte. Scène VI 970

Oeuvres complètes . 2 Thomas Diafoirus Nego consequentiam, Mademoiselle, et je puis être honnête homme et vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur votre père. Angélique C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un que de lui faire violence. Thomas Diafoirus Nous lisons des anciens, Mademoiselle, que leur coutume étoit d'enlever par force de la maison des pères les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convoioient dans les bras d'un homme. Angélique Les anciens, Monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle ; et quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez—vous patience : si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux. Thomas Diafoirus Oui, Mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement. Angélique Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime. Thomas Diafoirus Distinguo, Mademoiselle : dans ce qui ne regarde point sa possession, concedo ; mais dans ce qui la regarde, nego. Toinette Vous avez beau raisonner : Monsieur est frais émoulu du collège, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la Faculté ? Béline Elle a peut-être quelque inclination en tête. Angélique Si j'en avois, Madame, elle seroit telle que la raison et l'honnêteté pourroient me le permettre. Argan Ouais ! je joue ici un plaisant personnage. Béline Si j'étois que de vous, mon fils, je ne forcerois point à se marier, et je sais bien ce que je ferois. Angélique Je sais, Madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi ; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés. Béline C'est que les filles bien sages et bien honnêtes, comme vous, se moquent d'être obéissantes, et soumises aux volontés de leurs pères. Cela étoit bon autrefois. Angélique Le devoir d'une fille a des bornes, Madame, et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses. Béline C'est—à—dire que vos pensées ne sont que pour le mariage ; mais vous voulez choisir un époux à votre

Scène VI 971

Oeuvres complètes . 2 fantaisie. Angélique Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai au moins de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer. Argan Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci. Angélique Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parents, et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes—la, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu la personne. Béline Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrais bien savoir ce que vous voulez dire par là. Angélique Moi, Madame, que voudrais—je dire que ce que je dis ? Béline Vous êtes si sotte, mamie, qu'on ne sauroit plus vous souffrir. Angélique Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence ; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage. Béline Il n'est rien d'égal à votre insolence. Angélique Non, Madame, vous avez beau dire. Béline Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption qui fait hausser les épaules à tout le monde. Angélique Tout cela, Madame, ne servira de rien. Je serai sage en dépit de vous ; et pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'écarter de votre vue. Argan Ecoute, il n'y a point de milieu à cela : choisis d'épouser dans quatre jours, ou Monsieur, ou un convent. Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien. Béline Je suis fâchée de vous quitter, mon fils, mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt. Argan Allez, mamour, et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez. Béline Adieu, mon petit ami. Argan Adieu, mamie. Voilà une femme qui m'aime... cela n'est pas croyable. Monsieur Diafoirus Scène VI 972

Oeuvres complètes . 2 Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous. Argan Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis. Monsieur Diafoirus, lui tate le poulx. Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son poulx. Quid dicis ? Thomas Diafoirus Dico que le poulx de Monsieur est le poulx d'un homme qui ne se porte point bien. Monsieur Diafoirus Bon. Thomas Diafoirus Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur. Monsieur Diafoirus Fort bien. Thomas Diafoirus Repoussant. Monsieur Diafoirus Bene. Thomas Diafoirus Et même un peu caprisant. Monsieur Diafoirus Optime. Thomas Diafoirus Ce qui marque une intempérie dans le parenchyme splénique, c'est—a—dire la rate. Monsieur Diafoirus Fort bien. Argan Non: Monsieur Purgon dit que c'est mon foie qui est malade. Monsieur Diafoirus Eh! oui: qui dit parenchyme, dit l'un et l'autre, 4 cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble, par le moyen du vas breve du pylore, et souvent des méats cholidoques. Il vous ordonne sans doute de manger force roti ? Argan Non, rien que du bouilli. Monsieur Diafoirus Eh! oui: réti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains. Argan Monsieur, combien est—ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un oeuf ? Monsieur Diafoirus Six, huit, dix, par les nombres pairs ; comme dans les médicaments, par les nombres impairs. Argan Jusqu'au revoir, Monsieur. Scène VI 973

Oeuvres complètes . 2 Scène VII Béline, Argan Béline Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par—devant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vue.
Argan Un jeune homme avec ma fille ? Béline Oui. Votre petite fille Louison étoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles. Argan Envoyez-la ici, mamour, envoyez—la ici. Ah, l'effrontée ! _ je ne m'étonne plus de sa résistance. Scène VII 974

Oeuvres complètes . 2 Scène VIII Louison, Argan Louison Qu'est—ce que vous voulez, mon papa ? Ma belle—maman m'a dit que vous me demandez. Argan Oui, venez ça, avancez là. Tournez—vous, levez les yeux, regardez—moi. Eh ! Louison Quoi, mon papa ? Argan Là. Louison Quoi ? Argan N'avez—vous rien à me dire ? Louison Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de Peau d'âne, ou bien la fable du Corbeau et du Renard, qu'on m'a apprise depuis peu. Argan Ce n'est pas là ce que je demande. Louison Quoi donc ? Argan Ah! rusée, vous savez bien ce que je veux dire. Louison Pardonnez—moi, mon papa. Argan Est-ce là comme vous m'obéissez ? Louison Quoi ? Argan Ne vous ai—je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez ? Louison Oui, mon papa. Argan L'avez—vous fait ? Louison Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai vu. Argan Et n'avez—vous rien vu aujourd'hui ? Louison Non, mon papa. Argan Non ? Louison Non, mon papa. Argan Assurément ? Scène VIII 975

Oeuvres complètes . 2 Louison Assurément. Argan Oh ça! je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi. (Il va prendre une poignée de verges.) Louison Ah! mon papa. Argan Ah! ah! petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre soeur ? Louison Mon papa ! Argan Voici qui vous apprendra à mentir. Louison se jette à genoux. Ah ! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma soeur m'avoit dit de ne pas vous le dire ; mais je m'en vais vous dire tout. Argan Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste. Louison Pardon, mon papa ! Argan Non, non. Louison Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet ! Argan Vous l'aurez. Louison Au nom de Dieu ! mon papa, que je ne l'aie pas. Argan, la prenant pour la fouetter. Allons, allons. Louison Ah ! mon papa, vous m'avez blessée. Attendez : je suis morte. (Elle contrefait la morte.) Argan Hola ! Qu'est—ce là ? Louison, Louison. Ah, mon Dieu ! Louison. Ah! ma fille ! Ah! malheureux, ma pauvre fille est morte. Qu'ai—je fait, misérable ? Ah! chiennes de verges. La peste soit des verges ! Ah! ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison. Louison La, la, mon papa, ne pleurez point tant, je ne suis pas morte tout à fait. Argan Voyez—vous la petite rusée ? Oh ça, ça ! je vous pardonne pour cette fois—ci, pourvu que vous me disiez bien tout. Louison Ho! oui, mon papa. Argan Prenez—y bien garde au moins, car voilà un petit doigt qui sait tout, qui me dira si vous mentez. Louison Mais, mon papa, ne dites pas à ma soeur que je vous l'ai dit. Argan Scène VIII

Oeuvres complètes . 2 Non, non. Louison C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma soeur comme j'y étois. Argan Hé bien ? Louison Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, et il m'a dit qu'il étoit son maître a chanter. Argan Hon, hon. Voila l'affaire. Hé bien ? Louison Ma soeur est venue apres. Argan Hé bien ? Louison Elle lui a dit: "Sortez, sortez, sortez, mon Dieu ! sortez ; vous me mettez au désespoir." Argan Hé bien ? Louison Et lui, il ne vouloit pas sortir. Argan Qu'est—ce qu'il lui disoit ? Louison Il lui disoit je ne sais combien de choses. Argan Et quoi encore ? Louison Il lui disoit tout ci, tout ga, qu'il l'aimoit bien, et qu'elle étoit la plus belle du monde. Argan Et puis apres ? Louison Et puis après, il se mettoit 4 genoux devant elle. Argan Et puis apres ? Louison Et puis apres, il lui baisoit les mains. Argan Et puis apres ? Louison Et puis après, ma belle—maman est venue a la porte, et il s'est enfui. Argan Il n'y a point autre chose ? Louison Non, mon papa. Argan Voila mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (Il met son doigt a son oreille.) Attendez. Eh ! ah, ah ! oui? Oh, oh! voila mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit. Louison Ah ! mon papa, votre petit doigt est un menteur. Scène VIII 977

Oeuvres complètes . 2 Argan Prenez garde. Louison Non, mon papa, ne le croyez pas, il ment, je vous assure. Argan Oh bien, bien ! nous verrons cela. Allez—vous—en, et prenez bien garde a tout: allez. Ah! il n'y a plus d'enfants. Ah! que d'affaires ! je n'ai pas seulement le loisir de songer 4 ma maladie. En vérité, je n'en puis plus. (Il se remet dans sa chaise.)

Scène VIII 978

Oeuvres complètes . 2 Scène IX Béralde, Argan Béralde Hé bien !
mon frère, qu'est—ce ? comment vous portez—vous ? Argan Ah! mon
frère, fort mal. Béralde Comment "fort mal" ? Argan Oui, je suis dans une
foiblesse si grande, que cela n'est pas croyable. Béralde Voila qui est
fâcheux. Argan Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler. Béralde
J'étois venu ici, mon frère, vous proposer un parti pour ma nièce Angélique.
Argan, parlant avec emportement, et se levant de sa chaise. Mon frère, ne
me parlez point de cette coquine—la. C'est une friponne, une impertinente,
une effrontée, que je mettrai dans un convent avant qu'il soit deux jours.
Béralde Ah! voila qui est bien: je suis bien aise que la force vous revienne
un peu, et que ma visite vous fasse du bien. Oh ça! nous parlerons d'affaires
tantôt. Je vous amène ici un divertissement, que j'ai rencontré, qui dissipera
votre chagrin, et vous rendra l'dme mieux disposée aux choses que nous
avons à dire. Ce sont des Egyptiens, vêtus en Mores, qui font des danses
mélées de chansons, et je suis sûr que vous prendrez plaisir ; et cela vaudra
bien une ordonnance de Monsieur Purgon. Allons. Scène IX 979

Oeuvres complètes . 2 Second intermédiaire Second intermédiaire 980

Oeuvres complètes . 2 Le frère du... Le frère du Malade
imaginaire lui amène, pour le divertir, plusieurs Egyptiens et Egyptiennes,
vêtus en Mores, qui font des danses entremêlées de chansons. Première
femme More Profitez du printemps De vos beaux ans, Aimable jeunesse ;
Profitez du printemps De vos beaux ans, Donnez—vous à la tendresse. Les
plaisirs les plus charmants, Sans l'amoureuse flamme, Pour contenter une
4^{me} N'ont points d'attraits assez puissants. Profitez du printemps De vos
beaux ans, Aimable jeunesse ; Profitez du printemps De vos beaux ans,
Donnez—vous à la tendresse. Ne perdez point ces précieux moments : La
beauté passe, Le temps l'efface, L'âge de glace Vient à sa place, Qui nous
ôte le goût de ces doux passe—temps. Profitez du printemps De vos beaux
ans Aimable jeunesse ; Profitez du printemps De vos beaux ans. Donnez—
vous à la tendresse. Seconde femme More Quand d'aimer on nous presse A
quoi songez—vous ? Nos coeurs, dans la jeunesse, N'ont vers la tendresse
Qu'un penchant trop doux ; L'amour a pour nous prendre De si doux attraits,
Que de soi, sans attendre, On voudroit se rendre A ses premiers traits : Mais
tout ce qu'on écoute Des vives douleurs Le frère du... 981

Oeuvres complètes . Et des pleurs Qu'il nous cofite Fait qu'on en
redoute Toutes les douceurs. Troisième femme More Il est doux, a notre
age, D'aimer tendrement Un amant Qui s'engage : Mais s'il est volage,
Hélas ! quel tourment ! Quatrième femme More L'amant qui se dégage
N'est pas le malheur : La douleur Et la rage, C'est que le volage Garde notre
cœur. Seconde femme More Quel parti faut—il prendre Pour nos jeunes
cœurs ? Quatrième femme More Devons—nous nous y rendre Malgré ses
rigueurs ? Ensemble Oui, suivons ses ardeurs, Ses transports, ses caprices,
Ses douces langueurs ; S'il a quelques supplices, Il a cent délices Qui
charment les cœurs. Entrée de ballet Tous les Mores dansent ensemble et
font sauter des singes qu'ils ont amenés avec eux. Le frère du... 982

Oeuvres complètes . 2 Acte III Acie III 983

Oeuvres complètes . 2 Scène | Béralde, Argan, Toinette
Béralde Hé bien ! mon frère, qu'en dites—vous ? cela ne vaut—il pas bien une prise de casse ? Toinette Hon, de bonne casse est bonne. Béralde Oh ça! voulez—vous que nous parlions un peu ensemble ? Argan Un peu de patience, mon frère, je vais revenir. Toinette Tenez, Monsieur, vous ne songez pas que vous ne sauriez marcher sans baton. Argan Tu as raison. Scène | 984

Oeuvres complètes . 2 Scène II Béralde, Toinette Toinette

N'abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre nièce. Béralde
J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite. Toinette Il
faut absolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la
fantaisie, et j'avois songé en moi-même que ç'auroit été une bonne affaire
de pouvoir introduire ici un médecin a notre poste, pour le dégofiter de son
Monsieur Purgon, et lui décrier sa conduite. Mais, comme nous n'avons
personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête. Béralde
Comment ? Toinette C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être
plus heureux que sage. Laissez-moi faire : agissez de votre côté. Voici
notre homme. Scène II 985

Oeuvres complètes . 2 Scène III Argan, Béralde Béralde Vous voulez bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation. Argan Voilà qui est fait. Béralde De répondre sans nulle aigreur aux choses que je pourrai vous dire. Argan Oui. Béralde Et de raisonner ensemble, sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion. Argan Mon Dieu ! oui. Voilà bien du préambule. Béralde D'ow vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfants qu'une fille, car je ne compte pas la petite, d'oti vient, dis—je, que vous parlez de la mettre dans un couvent ? Argan D'ot vient, mon frère, que je suis maître dans ma famille pour faire ce que bon me semble ? Béralde Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles, et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne soit ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses. Argan Oh ça! nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu: c'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut. Béralde Non, mon frère ; laissons—la 14 ; c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt, qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfants une affection et une bonté qui n'est pas concevable : cela est certain. N'en parlons point, et revenons 4 votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, la voulez—vous donner en mariage au fils d'un médecin ? Argan Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut. Béralde Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille, et il se présente un parti plus sortable pour elle. Argan Oui, mais celui—ci, mon frère ; est plus sortable pour moi. Béralde Mais le mari qu'elle doit prendre doit—il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous ? Argan Scène III 986

Oeuvres complètes . 2 Il doit être, mon frère, et pour elle, et pour moi, et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin. Béralde Par cette raison—la, si votre petite étoit grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire ? Argan Pourquoi non ? Béralde Est—il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature ? Argan Comment l'entendez—vous, mon frère ? Béralde J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderois point une meilleure constitution que la votre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore a gater la bonté de votre tempérament, et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre. Argan Mais savez—vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve, et que Monsieur Purgon dit que je succomberois, s'il étoit seulement trois jours sans prendre soin de moi ? Béralde Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde. Argan Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point a la médecine ? Béralde Non, mon frère, et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire. Argan Quoi ? vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révérée ? Béralde Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes ; et a regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre. Argan Pourquoi ne voulez—vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre ? Béralde Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, ot les hommes ne voient goutte, et que la nature nous a mis au—devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque chose. Argan Les médecins ne savent donc rien, a votre compte ? Béralde Scène III 987

Oeuvres complètes . 2 Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser ; mais, pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout. Argan Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres. Béralde Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'chose ; et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babillage, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets. Argan Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous ; et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins. Béralde C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art. Argan Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes. Béralde C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre Monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse : c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds ; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croiroit du crime à les vouloir examiner ; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile, et qui, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire : c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera, et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et ses enfants, et ce qu'en un besoin il feroit à lui-même. Argan C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais enfin venons au fait. Que faire donc quand on est malade ? Béralde Rien, mon frère. Argan Rien ? Béralde Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies. Argan Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses. Béralde Scène III 988

Oeuvres complètes . 2 Mon Dieu ! mon frère, ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître ; et, de tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations, que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent et qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions ; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années : il vous dit justement le roman de la médecine. Mais quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus. Argan C'est—à—dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête, et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle. Béralde Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler : les plus habiles gens du monde ; voyez—les faire : les plus ignorants de tous les hommes. Argan Hoy ! Vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces Messieurs pour rembarquer vos raisonnements et rabaisser votre caquet. Béralde Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine ; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir sur ce chapitre quelqueune des comédies de Molière. Argan C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins. Béralde Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine. Argan C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine ; voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces Messieurs—là. Béralde Que voulez—vous qu'il y mette que les diverses professions des hommes ? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins. Argan Scène III 989

Oeuvres complètes . 2 Par la mort non de diable ! si j'étois que des médecins, je me vengerois de son impertinence ; et quand il sera malade, je le laisserois mourir sans secours. I] auroit beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirois: "Crève, crève ! cela t'apprendra une autre fois a te jouer a la Faculté." Béralde Vous voila bien en colère contre lui. Argan Oui, c'est un malavisé, et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis. Béralde Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours. Argan Tant pis pour lui s'il n'a point recours aux remèdes. Béralde Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie ; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal. Argan Les sottises raisons que voila ! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme—la davantage, car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal. Béralde Je le veux bien, mon frère ; et, pour changer de discours, je vous dirai que, sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent ; que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte, et qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un peu 4a l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de la dépend tout le bonheur d'un mariage. Scène III 990

Oeuvres complètes . 2 Scène IV Monsieur Fleurant, une seringue
à la main; Argan, Béralde Argan Ah! mon frère, avec votre permission.
Béralde Comment ? que voulez—vous faire ? Argan Prendre ce petit
lavement—la ; ce sera bientôt fait. Béralde Vous vous moquez. Est-ce que
vous ne sauriez être un moment sans lavement ou sans médecine ?
Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos. Argan
Monsieur Fleurant, à ce soir, ou 4 demain au matin. Monsieur Fleurant, à
Béralde. De quoi vous mêlez—vous de vous opposer aux ordonnances de la
médecine, et d'empêcher Monsieur de prendre mon clystère ? Vous êtes bien
plaisant d'avoir cette hardiesse—la ! Béralde Allez, Monsieur, on voit bien
que vous n'avez pas accoutumé de parler 4 des visages. Monsieur Fleurant
On ne doit point ainsi se jouer des remèdes, et me faire perdre mon temps.
Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance, et je vais dire 4 Monsieur
Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres et de faire ma
fonction. Vous verrez, vous verrez... Argan Mon frère, vous serez cause ici
de quelque malheur. Béralde Le grand malheur de ne pas prendre un
lavement que Monsieur Purgon a ordonné. Encore un coup, mon frère, est
—il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des
médecins, et que vous vouliez être, toute votre vie, enseveli dans leurs
remèdes ? Argan Mon Dieu ! mon frère, vous en parlez comme un homme
qui se porte bien ; mais, si vous étiez à ma place, vous changeriez bien de
langage. Il est aisé de parler contre la médecine quand on est en pleine
santé. Béralde Mais quel mal avez—vous ? Argan Vous me feriez enrager.
Je voudrais que vous l'eussiez mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah !
voici Monsieur Purgon. Scène IV 991

Oeuvres complètes . 2 Scène V Monsieur Purgon, Argan, Béralde,
Toinette Monsieur Purgon Je viens d'apprendre là—bas, a la porte, de jolies
nouvelles : qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de
prendre le remède que j'avois prescrit. Argan Monsieur, ce n'est pas...
Monsieur Purgon Voila une hardiesse bien grande, une étrange rébellion
d'un malade contre son médecin. Toinette Cela est épouvantable. Monsieur
Purgon Un clystère que j'avois pris plaisir à composer moi—même. Argan
Ce n'est pas moi... Monsieur Purgon Inventé et formé dans toutes les règles
de l'art. Toinette Il a tort. Monsieur Purgon Et qui devoit faire dans des
entrailles un effet merveilleux Argan Mon frère ? Monsieur Purgon Le
renvoyer avec mépris ! Argan Crest lui... Monsieur Purgon C'est une action
exorbitante. Toinette Cela est vrai. Monsieur Purgon Un attentat énorme
contre la médecine. Argan Il est cause... Monsieur Purgon Un crime de lèse
—Faculté, qui ne se peut assez punir Toinette Vous avez raison. Monsieur
Purgon Je vous déclare que je romps commerce avec vous. Argan C'est mon
frère... Monsieur Purgon Que je ne veux plus d'alliance avec vous. Scène V
992

Oeuvres complètes . 2 Toinette Vous ferez bien. Monsieur Purgon Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisois à mon neveu, en faveur du mariage. Argan C'est mon frère qui a fait tout le mal. Monsieur Purgon Mépriser mon clystère ! Argan Faites—le venir, je m'en vais le prendre. Monsieur Purgon Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fit peu. Toinette Il ne le mérite pas. Monsieur Purgon J'allois nettoyer votre corps et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs. Argan Ah, mon frère ! Monsieur Purgon Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines, pour vider le fond du sac. Toinette Il est indigne de vos soins. Monsieur Purgon Mais puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains. Argan Ce n'est pas ma faute. Monsieur Purgon Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin, Toinette Cela crie vengeance. Monsieur Purgon Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnois... Argan Hé! point du tout. Monsieur Purgon J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'acreté de votre bile et à la féculence de vos humeurs. Toinette C'est fort bien fait. Argan Mon Dieu ! Monsieur Purgon Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un état incurable. Argan Ah! miséricorde ! Monsieur Purgon Que vous tombiez dans la bradypepsie. Argan Monsieur Purgon ! Scène V 993

Oeuvres completes . Monsieur Purgon De la bradypepsie dans la dyspepsie. Argan Monsieur Purgon ! Monsieur Purgon De la dyspepsie dans l'apepsie. Argan Monsieur Purgon ! Monsieur Purgon De l'apepsie dans la lienterie... Argan Monsieur Purgon ! Monsieur Purgon De la lienterie dans la dysenterie... Argan Monsieur Purgon ! Monsieur Purgon De la dysenterie dans l'hydropisie... Argan Monsieur Purgon ! Monsieur Purgon Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, ot vous aura conduit votre folie.
Scène V 994

Oeuvres complètes . 2 Scène VI Argan, Béralde Argan Ah, mon Dieu ! je suis mort. Mon frère, vous m'avez perdu. Béralde Quoi ? qu'y a-t-il ? Argan Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge. Béralde Ma foi! mon frère, vous êtes fou, et je ne voudrais pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vit faire ce que vous faites. Tâtez—vous un peu, je vous prie, revenez 4 vous—même, et ne donnez point tant a votre imagination. Argan Vous voyez, mon frère, les étranges maladies dont il m'a menacé. Béralde Le simple homme que vous êtes ! Argan Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours. Béralde Et ce qu'il dit, que fait—il 4 la chose ? Est-ce un oracle qui a parlé ? Il me semble, a vous entendre, que Monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours, et que, d'autorité suprême, il vous l'allonge et vous le raccourcisse comme il lui plait. Songez que les principes de votre vie sont en vous—même, et que le courroux de Monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir que ses remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure, si vous voulez, 4 vous défaire des médecins, ou, si vous êtes né 4 ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frère, vous puissiez courir un peu moins de risque. Argan Ah! mon frère, il sait tout mon tempérament et la manière dont il faut me gouverner. Béralde Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention, et que vous voyez les choses avec d'étranges yeux. Scène VI 995

Oeuvres complètes . 2 Scène VII Toinette, Argan, Béralde

Toinette Monsieur, voilà un médecin qui demande 4 vous voir. Argan Et quel médecin ? Toinette Un médecin de la médecine. Argan Je te demande qui il est ? Toinette Je ne le connois pas ; mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau, et si je n'étois sûre que ma mère étoit honnête femme, je dirois que ce seroit quelque petit frère qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon père. Argan Fais—le venir. Béralde Vous êtes servi à souhait : un médecin vous quitte, un autre se présente. Argan J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur. Béralde Encore ! vous en revenez toujours là ? Argan Voyez—vous ? j'ai sur le cœur toutes ces maladies—là que je ne connois point, ces... Scène VII 996

Oeuvres complètes . 2 Scène VIII Toinette, en médecin ; Argan,
Béralde Toinette Monsieur, agréez que je vienne vous rendre visite et vous
offrir mes petits services pour toutes les saignées et les purgations dont vous
aurez besoin. Argan Monsieur, je vous suis fort obligé. Par ma foi ! voilà
Toinette elle-même. Toinette Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ai oublié
de donner une commission 4 mon valet ; je reviens tout à l'heure. Argan Eh!
ne diriez—vous pas que c'est effectivement Toinette ? Béralde Il est vrai
que la ressemblance est tout à fait grande. Mais ce n'est pas la première fois
qu'on a vu de ces sortes de choses, et les histoires ne sont pleines que de ces
jeux de la nature. Argan Pour moi, j'en suis surpris, et... Scène VIII 997

Oeuvres complètes . 2 Scène IX Toinette, Argan, Béralde Toinette quitte son habit de médecin si promptement qu'il est difficile de croire que ce soit elle qui a paru en médecin. Que voulez—vous, Monsieur ? Argan Comment ? Toinette Ne m'avez—vous pas appelée ? Argan Moi ? non. Toinette Il faut donc que les oreilles m'aient corné. Argan Demeure un peu ici pour voir comme ce médecin te ressemble. Toinette, en sortant, dit : Oui, vraiment, j'ai affaire la—bas, et je l'ai assez vu. Argan Si je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'est qu'un. Béralde J'ai lu des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances, et nous en avons vu de notre temps ow tout le monde s'est trompé. Argan Pour moi, j'aurois été trompé a celle—Ia, et j'aurois juré que c'est la même personne. Sceéne |X 998

Oeuvres complètes . 2 Scène X Toinette, en médecin ; Argan,
Béralde Toinette Monsieur, je vous demande pardon de tout mon coeur.
Argan Cela est admirable ! Toinette Vous ne trouverez pas mauvais, s'il
vous plait, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous
êtes ; et votre réputation, qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai
prise. Argan Monsieur, je suis votre serviteur. Toinette Je vois, Monsieur,
que vous me regardez fixement. Quel âge croyez—vous bien que j'aye ?
Argan Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt—six ou vingt—
sept ans. Toinette Ah, ah, ah, ah, ah ! j'en ai quatre—vingt—dix. Argan
Quatre—vingt—dix ? Toinette Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon
art, de me conserver ainsi frais et vigoureux. Argan Par ma foi ! voilà un
beau jeune vieillard pour quatre—vingt—dix ans. Toinette Je suis médecin
passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en
royaume, pour chercher d'illustres matières 4 ma capacité, pour trouver des
malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets
que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser a ce menu fatras
de maladies ordinaires, 4 ces bagatelles de rhumatisme et défluxions, a ces
fièvres, 4 ces vapeurs, et a ces migraines. Je veux des maladies
d'importance : de bonnes fièvres continues avec des transports au cerveau,
de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies
formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine : c'est là
que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrois, Monsieur, que
vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez
abandonné de tous les médecins, désespéré, a l'agonie, pour vous montrer
l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurois de vous rendre service.
Argan Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.
Toinette Donnez—moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il
faut. Ahy, je vous ferai bien aller comme vous devez. Hoy, ce pouls—là fait
l'impertinent : je vois bien que vous ne me connoissez pas encore. Qui est
votre médecin ? Scène X 999

Oeuvres complètes . 2 Argan Monsieur Purgon. Toinette Cet homme-la n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit—il que vous êtes malade ? Argan Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate. Toinette Ce sont tous des ignorants : c'est du poumon que vous êtes malade. Argan Du poumon ? Toinette Oui. Que sentez—vous ? Argan Je sens de temps en temps des douleurs de tête. Toinette Justement, le poumon. Argan Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux. Toinette Le poumon. Argan J'ai quelquefois des maux de coeur. Toinette Le poumon. Argan Je sens parfois des lassitudes par tous les membres. Toinette Le poumon. Argan Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étoit des coliques. Toinette Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ? Argan Oui, Monsieur. Toinette Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ? Argan Oui, Monsieur. Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas et vous êtes bien aise de dormir ? Argan Oui, Monsieur. Toinette Le poumon, le poumon, vous dis—je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ? Argan Il m'ordonne du potage. Toinette Ignorant. Argan De la volaille. Toinette

Scène X 1000

Oeuvres complètes . 2 Ignorant. Argan Du veau. Toinette Ignorant. Argan Des bouillons. Toinette Ignorant. Argan Des oeufs frais. Toinette Ignorant. Argan Et le soir de petits pruneaux pour lacher le ventre. Toinette Ignorant. Argan Et surtout de boire mon vin fort trempé. Toinette Ignorantus, ignoranta, ignorantum. Il faut boire votre vin pur ; et pour épaissir votre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros boeuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville. Argan Vous m'obligez beaucoup. Toinette Que diantre faites—vous de ce bras—la ? Argan Comment ? Toinette Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure, si j'étois que de vous. Argan Et pourquoi ? Toinette Ne voyez—vous pas qu'il tire 4 soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté—la de profiter ? Argan Oui ; mais j'ai besoin de mon bras. Toinette Vous avez là aussi un oeil droit que je me ferois crever, si j'étois en votre place. Argan Crever un oeil ? Toinette Ne voyez—vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture ? Croyez—moi, faites—vous—le crever au plus tôt, vous en verrez plus clair de l'oeil gauche. Argan Cela n'est pas pressé. Scène X 1001

Oeuvres complètes . 2 Toinette Adieu. Je suis fâché de vous quitter si tôt ; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier. Argan Pour un homme qui mourut hier ? Toinette Oui, pour aviser, et voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir. Argan Vous savez que les malades ne reconduisent point. Béralde Voilà un médecin vraiment qui paroît fort habile. Argan Oui, mais il va un peu bien vite. Béralde Tous les grands médecins sont comme cela. Argan Me couper un bras, et me crever un oeil, afin que l'autre se porte mieux ? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot ! Scène X 1002

Oeuvres complètes . 2 Scène XI Toinette, Argan, Béralde Toinette
Allons, allons, je suis votre servante, je n'ai pas envie de rire. Argan Qu'est
—ce que c'est ? Toinette Votre médecin, ma foi ! qui me vouloit tater le
pouls. Argan Voyez un peu, a l'age de quatre—vingt—dix ans ! Béralde Oh
ça, mon frère, puisque voila votre Monsieur Purgon brouillé avec vous, ne
voulez—vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce ?
Argan Non, mon frère : je veux la mettre dans un convent, puisqu'elle s'est
opposée a mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette la—
dessous, et j'ai découvert certaine entrevue secrète, qu'on ne sait pas que
j'aye découverte. Béralde Hé bien ! mon frère, quand il y auroit quelque
petite inclination, cela seroit—il si criminel, et rien peut—il vous offenser,
quand tout ne va qu'a des choses honnêtes comme le mariage ? Argan Quoi
qu'il en soit, mon frère, elle sera religieuse, c'est une chose résolue. Béralde
Vous voulez faire plaisir 4 quelqu'un. Argan Je vous entends : vous en
revenez toujours 1a, et ma femme vous tient au coeur. Béralde Hé bien !
oui, mon frère, puisqu'il faut parler 4 coeur ouvert, c'est votre femme que je
veux dire ; et non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous
souffrir l'entêtement ot vous êtes pour elle, et voir que vous donniez tête
baissée dans tous les pièges qu'elle vous tend. Toinette Ah! Monsieur, ne
parlez point de Madame : c'est une femme sur laquelle il n'y a rien 4 dire,
une femme sans artifice, et qui aime Monsieur, qui l'aime... on ne peut pas
dire cela. Argan Demandez—lui un peu les caresses qu'elle me fait.
Toinette Cela est vrai. Scène XI 1003

Oeuvres complètes . 2 Argan L'inquiétude que lui donne ma maladie. Toinette Assurément. Argan Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moi. Toinette Il est certain. Voulez—vous que je vous convainque, et vous fasse voir tout à l'heure comme Madame aime Monsieur ? Monsieur, souffrez que je lui montre son bec jaune, et le tire d'erreur. Argan Comment ? Toinette Madame s'en va revenir. Mettez—vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur et elle sera, quand je lui dirai la nouvelle. Argan Je le veux bien. Toinette Oui; mais ne la laissez pas longtemps dans le désespoir, car elle en pourroit bien mourir. Argan Laissez—moi faire. Toinette, à Béralde. Cachez—vous, vous, dans ce coin—là. Argan N'y a-t—il point quelque danger à contrefaire le mort ? Toinette Non, non: quel danger y auroit—il ? Étendez—vous là seulement. (Bas.) I y aura plaisir à confondre votre frère. Voici Madame. Tenez—vous bien. Scène XI 1004

Oeuvres complètes . 2 Scène XII Béline, Toinette, Argan, Béralde
Toinette s'écrie. Ah, mon Dieu ! Ah, malheur ! Quel étrange accident !
Béline Qu'est—ce, Toinette ? Toinette Ah, Madame ! Béline Qu'y a-t-il ?
Toinette Votre mari est mort. Béline Mon mari est mort ? Toinette Hélas !
oui. Le pauvre défunt est trépassé. Béline Assurément ? Toinette
Assurément. Personne ne sait encore cet accident—la, et je me suis trouvée
ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son
long dans cette chaise. Béline Le Ciel en soit loué ! Me voilà délivrée d'un
grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort ! Toinette
Je pensais, Madame, qu'il fallât pleurer. Béline Va, va, cela n'en vaut pas la
peine. Quelle perte est—ce que la sienne ? et de quoi servoit—il sur la terre
? Un homme incommode a tout le monde, malpropre, dégofitant, sans cesse
un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant
toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatigant sans cesse
les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets. Toinette Voilà une belle
oraison funébre. Béline Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon
dessein, et tu peux croire qu'en me servant ta récompense est sûre. Puisque,
par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons—le dans
son lit, et tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y
a des papiers, il y a de l'argent dont je veux me saisir, et il n'est pas juste que
j'aie passé sans fruit auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette,
prenons auparavant toutes ses clefs. Argan, se levant brusquement.
Doucement. Scène XII 1005

Oeuvres complètes . 2 Béline, surprise et épouvantée. Ah !

Argan Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez ? Toinette Ah, ah ! le défunt n'est pas mort. Argan, a Béline, qui sort. Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur qui me rendra sage 4 l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses. Béralde, sortant de l'endroit ot il étoit caché. Hé bien ! mon frère, vous le voyez. Toinette Par ma foi ! je n'aurois jamais cru cela. Mais j'entends votre fille : remettez—vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver ; et puisque vous êtes en train, vous connoîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous. Scène XII
1006

Oeuvres complètes . Scène XIII Angélique, Argan, Toinette,
Béralde Toinette s'écrie : O Ciel! ah, facheuse aventure ! Malheureuse
journée ! Angélique Qu'as—tu, Toinette, et de quoi pleures—tu ? Toinette
Hélas ! j'ai de tristes nouvelles à vous donner. Angélique Hé quoi ? Toinette
Votre père est mort. Angélique Mon père est mort, Toinette ? Toinette Oui;
vous le voyez là. Il vient de mourir tout à l'heure d'une foiblesse qui lui a
pris. Angélique O Ciel ! quelle infortune ! quelle atteinte cruelle ! Hélas !
faut—il que je perde mon père, la seule chose qui me restoit au monde ? et
qu'encore, pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il
étoit irrité contre moi ? Que deviendrai—je, malheureuse, et quelle
consolation trouver après une si grande perte ? Scène XIII 1007

Oeuvres complètes . 2 Scène XIV et dernière Cléante, Angélique, Argan, Toinette, Béralde Cléante Qu'avez—vous donc, belle Angélique ? et quel malheur pleurez—vous ? Angélique Hélas ! je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher et de plus précieux : je pleure la mort de mon père. Cléante O Ciel ! quel accident ! quel coup inopiné ! Hélas ! après la demande que j'avois conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venois me présenter a lui, et tacher par mes respects et par mes prières de disposer son coeur a vous accorder a mes vœux. Angélique Ah ! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai résisté tantdt a vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment. Argan se lève : Ah, ma fille ! Angélique, épouvantée : Ahy ! Argan Viens. N'aye point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille ; et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel. Angélique Ah ! quelle surprise agréable, mon père ! Puisque par un bonheur extrême le Ciel vous redonne a mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon coeur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grace que je vous demande. Cléante, se jette à genoux. Eh ! Monsieur, laissez—vous toucher a ses prières et aux miennes, et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination. Béralde Mon frère, pouvez—vous tenir là contre ? Toinette Monsieur, serez—vous insensible a tant d'amour ? Argan Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille. Cléante Scène XIV et dernière 1008

Oeuvres complètes . 2 Très—volontiers, Monsieur : s'il ne tient qu'a cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, et je ferois bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique. Béralde Mais, mon frère, il me vient une pensée : faites-vous médecin vous—même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut. Toinette Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt ; et il n'y a point de maladie si osée, que de se jouer ala personne d'un médecin. Argan Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi : est—ce que je suis en age d'étudier ? Béralde Bon, étudier ! Vous êtes assez savant ; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous. Argan Mais il faut savoir bien parler latin, connoître les maladies, et les remèdes qu'il y faut faire. Béralde En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez après plus habile que vous ne voudrez. Argan Quoi ? l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit—la ? Béralde Oui. L'on n'a qu'a parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison. Toinette Tenez, Monsieur, quand il n'y auroit que votre barbe, c'est déjà beaucoup, et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin. Cléante En tout cas, je suis prêt a tout. Béralde Voulez—vous que l'affaire se fasse tout a l'heure ? Argan Comment tout a l'heure ? Béralde Oui, et dans votre maison. Argan Dans ma maison ? Béralde Oui. Je connois une Faculté de mes amies, qui viendra tout a l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous cofitera rien. Argan Mais moi, que dire, que répondre ? Béralde On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez—vous—en vous mettre en habit décent, je vais les envoyer querir. Scène XIV et dernière 1009

Oeuvres complètes . 2 Argan Allons, voyons cela. Cléante Que voulez—vous dire, et qu'entendez—vous avec cette Faculté de vos amies... ? Toinette Quel est donc votre dessein ? Béralde De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique ; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage. Angélique Mais mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père. Béralde Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses. Cléante, 2 Angélique Y consentez—vous ? Angélique Oui, puisque mon oncle nous conduit. Scène XIV et dernière 1010

Oeuvres complètes . 2 C'est une cérémonie... C'est une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin en récit, chant, et danse. Entrée de ballet Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle et placer les bancs en cadence ; ensuite de quoi toute l'assemblée (composée de huit porte—seringues, six apothicaires, vingt—deux docteurs, celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansants, et deux chantants) entre, et prend ses places, selon les rangs. Praeses Scavantissimi doctores, Medicinae professores, Qui hic assemblati estis, Et vos, altri Messiores, Sententiarum Facultatis Fideles executores, Chirurgiani et apothicari, Atque tota compania aussi, Salus, honor, et argentum, Atque bonum appetitum. Non possum, docti Confreri, En moi satis admirari Qualis bona inventio Est medici professio, Quam hella chosa est, et bene trovata, Medicina illa benedicta, Quae suo nomine solo, Surprenanti miraculo, Depuis si longo tempore, Facit 4 gogo vivere Tant de gens omni genere. Per totam terram videmus Grandam vogam ubi sumus, Et quod grandes et petiti Sunt de nobis infatuti. Totus mundus, currens ad nostros remedios, Nos regardat sicut Deos ; Et nostris ordonnanciis Principes et reges soumissos videtis. Donque il est nostrae sapientiae, Boni sensus atque prudentiae, De fortement travailler A nos bene conservare In tali credito, voga, et honore, Et prandre gardam a non recevoir In nostro docto corpore Quam personas capabiles, C'est une cérémonie... 1012

Oeuvres completes . Et totas dignas ramplire Has placas
honorabiles. C'est pour cela que nunc convocati estis : Et credo quod
trovabitis Dignam materiam medici In scavanti homine que voici, Lequel,
in choisis omnibus, Dono ad interrogandum, Et a fond examinandum
Vostreis capacitatibus. Primus Doctor Si mihi licenciam dat Dominus
Praeses, Et tanti docti Doctores, Et assistantes illustres, Très scavanti
Bacheliero, Quem estimo et honoro, Domandabo causam et rationem quare
Opium facit dormire. Bachelierus Mihi a docto Doctore Domandatur
causam et rationem quare Opium facit dormire : A quoi respondeo, Quia est
in eo Virtus dormitiva, Cujus est natura Sensus assoupire. Chorus Bene,
bene, bene, bene respondere : Dignus, dignus est entrare In nostro docto
corpore. Secundus Doctor Cum permissione Domini Praesidis, Doctissimae
Facultatis, Et totius his nostris actis Companiae assistantis, Domandabo tibi,
docte Bacheliere, Quae sunt remedia Quae in maladia Ditte hydropisia
Convenit facere. Bachelierus Clysterium donare, Postea seignare, Ensuitta
purgare. Chorus Bene, bene, bene, bene respondere. Dignus, dignus est
entrare In nostro docto corpore. Tertius Doctor Si bonum semblatur Domino
Praesidi, C'est une cérémonie... 1013

Oeuvres completes . 2 Doctissimae Facultati, Et companiae praesenti, Domandabo tibi, docte Bacheliere, Quae remedia eticis, Pulmonicis, atque asmaticis, Trovas a propos facere. Bachelierus Clysterium donare, Postea seignare, Ensuitta purgare. Chorus Bene, bene, bene, bene respondere : Dignus, dignus est entrare In nostro docto corpore. Quartus Doctor Super illas maladias Doctus Bachelierus dixit maravillas Mais si non ennuyo Dominum Praesidem, Doctissimam Facultatem, Et totam honorabilem Companiam ecoutantem, Faciam illi unam quaestionem. De hiero maladus unus Tombavit in meas manus : Habet grandam fievram cum redoublamentis, Grandam dolorem capitis, Et grandum malum au costé, Cum granda difficultate Et poena de respirare : Veillas mihi dire, Docte Bacheliere, Quid illi facere ? Bachelierus Clysterium donare, Postea seignare, Ensuitta purgare. Quintus Doctor Mais si maladia Opiniatria Non vult se garire, Quid illi facere ? Bachelierus Clysterium donare, Postea seignare, Ensuitta purgare. Chorus Bene, bene, bene, bene respondere : Dignus, dignus est entrare In nostro docto corpore. Praeses Juras gardare statuta C'est une cérémonie... 1014

Oeuvres completes . Per Facultatem praescripta Cum sensu et
jugeamento ? Bachelierus Juro. Praeses Essere, in omnibus,
Consultationibus, Ancieni aviso, Aut bono, Aut mauvaiso ? Bachelierus
Juro. Praeses De non jamais te servire De remediis aucunis Quam de ceux
seulement doctae Facultatis, Maladus dust—il crevare, Et mori de suo malo
? Bachelierus Juro. Praeses Ego, cum isto boneto Venerabili et docto, Dono
tibi et concedo Virtutem et puissanciam Medicandi, Purgandi, Seignandi,
Pergandi, Taillandi, Coupandi. Et occidendi Impune per totam terram.
Entrée de Ballet Tous les Chirurgiens et Apothicaires viennent lui faire la
révérence en cadence. Bachelierus Grandes doctores doctrinae De la
rhubarbe et du séné, Ce seroit sans douta a moi chosa folla, Inepta et
ridicula, Si j'alloibam m'engageare Vobis louangeas donare, Et
entreprenoibam adjoutare Des lumieras au soleillo, Et des étoilas au cielo,
Des ondas a l'Oceano, Et des rosas au printanno. Agreate qu'avec uno moto,
Pro toto remercimento, Rendam gratiam corpori tam docto. C'est une
cérémonie... 1015

Oeuvres complètes . Vobis, vobis debeo Bien plus qu'a naturae et qu'a patri meo : Natura et pater meus Hominem me habent factum ; Mais vos me, ce qui est bien plus, Avetis factum medicum, Honor, favor, et gratia Qui, in hoc corde que voila, Imprimant ressentimenta Qui dureront in secula. Chorus Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat, Novus Doctor, qui tam bene parlat ! Mille, mille annis et manget et bibat, Et seignet et tuat !

Entrée de Ballet Tous les Chirurgiens et les Apothicaires dansent au son des instruments et des voix, et des battements de mains, et des mortiers d'apothicaires. Chirurgus Puisse—t—il voir doctas Suas ordonnancias Omnium chirurgorum Et apothicarum Remplire boutiques ! Chorus Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat Novus Doctor, qui tam bene parlat ! Mille, mille annis et manget et bibat, Et seignet et tuat ! Chirurgus Puissent toti anni Lui essere boni Et favorabiles, Et n'habere jamais Quam pestas, verolas, Fiebras, pluresias, Fluxus de sang, et dysenterias ! Chorus Viva, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat Novus Doctor, qui tam bene parlat ! Mille, mille annis et manget et bibat, Et seignet et tuat ! Dernière entrée de Ballet C'est une cérémonie... 1016

Oeuvres complètes . 2 La Gloire du Val-de—Grace La Gloire du
Val-de—Grace 1017

Oeuvres complètes . Digne fruit... Digne fruit de vingt ans de travaux somptueux, Auguste bâtiment, temple majestueux, Dont le dôme superbe, élevé dans la nue, Pare du grand Paris la magnifique vue, Et, parmi tant d'objets semés de toutes parts, Du voyageur surpris prend les premiers regards, Fais briller 4 jamais, dans ta noble richesse, La splendeur du saint vœu d'une grand Princesse, Et porte un témoignage à la postérité De sa magnificence et de sa piété ; Conserve 4 nos neveux une montre fidèle Des exquises beautés que tu tiens de son zèle : Mais défends bien surtout de l'injure des ans Le chef—d'oeuvre fameux de ses riches présents, Cet éclatant morceau de savante peinture, Dont elle a couronné ta noble architecture : C'est le plus bel effet des grands soins qu'elle a pris, Et ton marbre et ton or ne sont point de ce prix. Toi qui dans cette coupe à ton vaste génie Comme un ample théâtre heureusement fournie, Es venu déployer les précieux trésors Que le Tibre t'a vu ramasser sur ses bords, Dis—nous, fameux Mignard, par qui te sont versées Les charmantes beautés de tes nobles pensées, Et dans quel fonds tu prends cette variété Dont l'esprit est surpris et l'oeil est enchanté. Dis—nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles, De tes expressions enfante les merveilles, Quel charme ton pinceau répand dans tous ses traits, Quelle force il y mêle à ses plus doux attrait, Et quel est ce pouvoir, qu'au bout des doigts tu portes, Qui sait faire 4 nos yeux vivre des choses mortes, Et d'un peu de mélange et de bruns et de clairs, Rendre esprit la couleur, et les pierres des chairs. Tu te tais, et prétends que ce sont des matières Dont tu dois nous cacher les savantes lumières, Et que ces beaux secrets, 4 tes travaux vendus, Te coïtent un peu trop pour être répandus. Mais ton pinceau s'explique, et trahit ton silence ; Malgré toi, de ton art il nous fait confidence ; Et, dans ses beaux efforts 4 nos yeux étalés, Les mystères profonds nous en sont révélés. Une pleine lumière ici nous est offerte ; Et ce dôme pompeux est une école ouverte, Ot l'ouvrage, faisant l'office de la voix, Digne fruit... 1018

Oeuvres complètes . Dicte de ton grand art les souveraines lois. Il nous dit fortement les trois nobles parties Qui rendent d'un tableau les beautés assorties, Et dont, en s'unissant, les talents relevés Donnent a l'univers les peintres achevés. Mais des trois, comme reine, il nous expose celle Que ne peut nous donner le travail, ni le zèle ; Et qui, comme un présent de la faveur des Cieux, Est du nom de divine appelée en tous lieux ; Elle, dont l'essor monte au—dessus du tonnerre, Et sans qui l'on demeure a ramper contre terre, Qui meut tout, règle tout, en ordonne a son choix, Et des deux autres mène et régit les emplois. Il nous enseigne a prendre une digne matière, Qui donne au feu du peintre une vaste carrière, Et puisse recevoir tous les grands ornements Qu'enfante un beau génie en ses accouchements, Et dont la Poésie et sa soeur la Peinture, Parent l'instruction de leur docte imposture, Composent avec art ces attraits, ces douceurs, Qui font a leurs legons un passage en nos coeurs, Et par qui de tout temps ces deux soeurs si pareilles Charment, l'une les yeux, et l'autre les oreilles. Mais il nous dit de fuir un discord apparent Du lieu que l'on nous donne et du sujet qu'on prend, Et de ne point placer dans un tombeau des fêtes, Le ciel contre nos pieds, et l'enfer sur nos têtes. Il nous apprend a faire, avec détachement, De groupes contrastés un noble agencement, Qui du champ du tableau fasse un juste partage En conservant les bords un peu légers d'ouvrage, N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux Qui rompe ce repos, si fort ami des yeux, Mais ou, sans se presser, le groupe se rassemble, Et forme un doux concert, fasse un beau tout—ensemble, Ou rien ne soit a l'oeil mendié, ni redit, Tout s'y voyant tiré d'un vaste fonds d'esprit, Assaisonné du sel de nos graces antiques, Et non du fade goiit des ornements gothiques, Ces monstres odieux des siècles ignorants, Que de la barbarie ont produits les torrents, Quand leur cours, inondant presque toute la terre, Fit a la politesse une mortelle guerre, Et, de la grande Rome abattant les remparts, Vint, avec son empire, étouffer les beaux—arts. Il nous montre a poser avec noblesse et grace La premiere figure a la plus belle place, Digne fruit... 1019

Oeuvres complètes . Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur Qui s'empare d'abord des yeux du spectateur ; Prenant un soin exact que, dans tout un ouvrage, Elle joue aux regards le plus beau personnage ; Et que, par aucun rôle au spectacle placé, Le héros du tableau ne se voie effacé. Il nous enseigne à fuir les ornements débiles Des Épisodes froids et qui sont inutiles, A donner au sujet toute sa vérité, A lui garder partout pleine fidélité, Et ne se point porter à prendre de licence, A moins qu'il n'a des beautés elle donne naissance. Il nous dicte amplement les leçons du dessin Dans la manière grecque, et dans le goût romain ; Le grand choix du beau vrai, de la belle nature, Sur les restes exquis de l'antique sculpture, Qui, prenant d'un sujet la brillante beauté, En savait séparer la faible vérité, Et, formant de plusieurs une beauté parfaite, Nous corrige par l'art la nature qu'on traite. Il nous explique à fond, dans ses instructions, L'union de la grace et des proportions ; Les figures partout doctement dégradées, Et leurs extrémités soigneusement gardées ; Les contrastes savants des membres agroupés, Grands, nobles, étendus et bien développés, Balancés sur leur centre en beauté d'attitude, Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude, Et n'offrant point aux yeux ces galimatias Ou la tête n'est point de la jambe, ou du bras ; Leur juste attachement aux lieux qui les font naître, Et les muscles touchés autant qu'ils doivent l'être ; La beauté des contours observés avec soin, Point durement traités, amples, tirés de loin, Inégaux, ondoyants, et tenant de la flamme, Afin de conserver plus d'action et d'âme ; Les nobles airs de tête amplement variés, Et tous au caractère avec choix mariés ; Et c'est là qu'un grand peintre, avec pleine largesse, D'une féconde idée étale la richesse, Faisant briller partout de la diversité, Et ne tombant jamais dans un air répété : Mais un peintre commun trouve une peine extrême A sortir, dans ses airs, de l'amour de soi-même : De redites sans nombre il fatigue les yeux, Et, plein de son image, il se peint en tous lieux. Il nous enseigne aussi les belles draperies, Digne fruit... 1020

Oeuvres complètes . De grands plis bien jetés suffisamment
nourries, Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nu, Mais qui, pour le
marquer, soit un peu retenu, Qui ne s'y colle point, mais en suive la grace,
Et, sans la serrer trop, la caresse et l'embrasse. Il nous montre a quel air,
dans quelles actions, Se distinguent a l'oeil toutes les passions, Les
mouvements du coeur, peints d'une adresse extrême, Par des gestes puisés
dans la passion même, Bien marqués pour parler, appuyés, forts et nets,
Imitant en vigueur les gestes des muets, Qui veulent réparer la voix que la
nature Leur a voulu nier, ainsi qu'a la peinture. Il nous étale enfin les
mystères exquis De la belle partie ot! triompha Zeuxis, Et qui, le revêtant
d'une gloire immortelle, Le fit aller du pair avec le grand Apelle L'union, les
concerts, et les tous des couleurs, Contrastes, amitiés, ruptures et valeurs,
Qui font les grands effets, les fortes impostures, L'achèvement de l'art, et
l'ame des figures. Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau On
peut prendre le jour et le champ du tableau ; Les distributions et d'ombre et
de lumière Sur chacun des objets et sur la masse entière ; Leur dégradation
dans l'espace de l'air, Par les tons différents de l'obscur et du clair ; Et quelle
force il faut aux objets mis en place Que l'approche distingue et le lointain
efface ; Les gracieux repos que, par des soins communs, Les bruns donnent
aux clairs, comme les clairs aux bruns, Avec quel agrément d'insensible
passage Doivent ces opposés entrer en assemblage, Par quelle douce chute
ils doivent y tomber, Et dans un milieu tendre aux yeux se dérober ; Ces
fonds officieux qu'avec art on se donne Qui recoivent si bien ce qu'on leur
abandonne ; Par quels coups de pinceau, formant de la rondeur, Le peintre
donne au plat le relief du sculpteur ; Quel adoucissement des teintes de
lumière Fait perdre ce qui tourne et le chasse derrière, Et comme avec un
champ fuyant, vague et léger, La fierté de l'obscur sur la douceur du clair
Triomphant de la toile, en rire avec puissance Les figures que veut garder sa
résistance, Et, malgré tout l'effort qu'elle oppose 4 ses coups, Les détache
du fond, et les amène a nous. Digne fruit... 1021

Oeuvres complètes . Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage.
Mais, illustre Mignard, n'en prends aucun ombrage ; Ne crains pas que ton
art, par ta main découvert, A marcher sur tes pas tienne un chemin ouvert,
Et que de ses leçons les grands et beaux oracles Elèvent d'autres mains à tes
doctes miracles : Il y faut les talents que ton mérite joint, Et ce sont des
secrets qui ne s'apprennent point. On n'acquiert point, Mignard, par les
soins qu'on se donne, Trois choses dont les dons brillent dans ta personne,
Les passions, la grace, et les tons de couleur Qui des riches tableaux font
l'exquise valeur ; Ce sont présents du Ciel, qu'on voit peu qu'il assemble, Et
les siècles ont peine à les trouver ensemble. C'est par là qu'à nos yeux nuls
travaux enfantés De ton noble travail n'atteindront les beautés : Malgré tous
les pinceaux que ta gloire réveille, Il sera de nos jours la fameuse merveille,
Et des bouts de la terre en ces superbes lieux Attirera les pas des savants
curieux. O vous, dignes objets de la noble tendresse Qu'a fait briller pour
vous cette auguste Princesse, Dont au grand Dieu naissant, au véritable
Dieu, Le zèle magnifique a consacré ce lieu, Purs esprits, ô ! du Ciel sont
les grâces infuses, Beaux temples des vertus, admirables recluses, Qui dans
votre retraite, avec tant de ferveur, Mêlez parfaitement la retraite du cœur,
Et, par un choix pieux hors du monde placées, Ne détachez vers lui nulle de
vos pensées, Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous Ce tableau
de l'objet de vos vœux les plus doux, D'y nourrir par vos yeux les
précieuses flammes, Dont si fidèlement brillent vos belles âmes, D'y sentir
redoubler l'ardeur de vos désirs, D'y donner à toute heure un encens de
soupirs, Et d'embrasser du cœur une image si belle Des célestes beautés de
la gloire éternelle, Beautés qui dans leurs fers tiennent vos libertés, Et vous
font mépriser toutes autres beautés ! Et toi, qui fus jadis la maîtresse du
monde, Docte et fameuse école en raretés féconde, Ou les arts déterrés ont,
par un digne effort, Réparé les dégâts des barbares du Nord ; Source des
beaux débris des siècles mémorables, O Rome, qu'à tes soins nous sommes
redevables De nous avoir rendu, façonné de ta main, Ce grand homme, chez
toi devenu tout Romain, Dont le pinceau célèbre, avec magnificence, Digne
fruit... 1022

Oeuvres complètes . De ses riches travaux vient parer notre France, Et dans un noble lustre y produire 4 nos yeux Cette belle peinture inconnue en ces lieux, La fresque, dont la grace, a l'autre préférée, Se conserve un éclat d'éternelle durée, Mais dont la promptitude et les brusques fiertés Veulent un grand génie a toucher ses beautés ! De l'autre qu'on connaît la traitable méthode Aux faiblesses d'un peintre aisément s'accommode : La paresse de l'huile, allant avec lenteur, Du plus tardif génie attend la pesanteur ; Elle sait secourir, par le temps qu'elle donne, Les faux pas que peut faire un pinceau qui tatonne ; Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux, Revenir, quand on veut, avec de nouveaux yeux. Cette commodité de retoucher l'ouvrage Aux peintres chancelants est un grand avantage ; Et ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend, On le peut faire en trente, on le peut faire en cent. Mais la fresque est pressante et veut, sans complaisance, Qu'un peintre s'accommode a son impatience, La traite 4 sa manière et, d'un travail soudain, Saisisse le moment qu'elle donne a sa main. La sévère rigueur de ce moment qui passe Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grace ; Avec elle il n'est point de retour a tenter, Et tout au premier coup se doit exécuter. Elle veut un esprit ot! se rencontre unie La pleine connaissance avec le grand génie, Secouru d'une main propre a le seconder, Et maîtresse de l'art jusqu'a le gourmander, Une main prompte a suivre un beau feu qui la guide, Et dont, comme un éclair, la justesse rapide Répande dans ses fonds, a grands traits non tatés, De ses expressions les touchantes beautés. C'est par la que la fresque, éclatante de gloire, Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire, Et que tous les savants, en juges délicats, Donnent la préférence a ses males appas. Cent doctes mains chez elle ont cherché la louange ; Et Jules, Annibal, Raphaél, Michel—Ange, Les Mignards de leur siècle, en illustres rivaux, Ont voulu par la fresque anoblir leurs travaux. Nous la voyons ici doctement revêtue De tous les grands attrait qui surprennent la vue. Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux ; Et la belle inconnue a frappé tous les yeux. Digne fruit... 1023

Oeuvres complètes . Elle a non seulement, par ses graces fertiles,
Charmé du grand Paris les connaisseurs habiles, Et touché de la cour le
beau monde savant ; Ses miracles encore ont passé plus avant, Et de nos
courtisans les plus légers d'étude Elle a pour quelque temps fixé
l'inquiétude, Arrêté leur esprit, attaché leurs regards, Et fait descendre en
eux quelque gotit des beaux—arts. Mais ce qui, plus que tout, élève son
mérite, C'est de l'auguste Roi l'éclatante visite : Ce monarque, dont l'dme
aux grandes qualités Joint un gofit délicat des savantes beautés, Qui,
séparant le bon d'avec son apparence, Décide sans erreur, et loue avec
prudence ; Louis, le grand Louis, dont l'esprit souverain Ne dit rien au
hasard, et voit tout d'un oeil sain, A versé de sa bouche, a ses graces
brillantes, De deux précieux mots les douceurs chatouillantes ; Et l'un sait
qu'en deux mots ce roi judicieux Fait des plus beaux travaux l'éloge
glorieux. Colbert dont le bon gofit suit celui de son maitre, A senti même
charme, et nous le fait paraître. Ce vigoureux génie au travail si constant,
Dont la vaste prudence a tous emplois s'étend, Qui, du choix souverain,
tient, par son haut mérite, Du commerce et des arts la suprême conduite, A
d'une noble idée enfanté le dessein Qu'il confie aux talents de cette docte
main, Et dont il veut par elle attacher la richesse Aux sacrés murs du temple
ot son coeur s'intéresse. La voila, cette main qui se met en chaleur ; Elle
prend les pinceaux, trace, étend la couleur, Empate, adoucit, touche, et ne
fait nulle pause : Voila qu'elle a fini ; l'ouvrage aux yeux s'expose ; Et nous
y découvrons, aux yeux des grands experts, Trois miracles de l'art en trois
tableaux divers. Mais, parmi cent objets d'une beauté touchante, Le Dieu
porte au respect, et n'a rien qui n'enchanter ; Rien en grace, en douceur, en
vive majesté, Qui ne présente a l'oeil une divinité ; Elle est toute en ces
traits si brillants de noblesse ; La grandeur y paraît, l'équité, la sagesse, La
bonté, la puissance ; enfin ces traits font voir Ce que l'esprit de l'homme a
peine a concevoir. Poursuis, 6 grand Colbert, 4 vouloir dans la France Des
arts que tu régis établir l'excellence, Et donne a ce projet, et si grand et si
beau, Tous les riches moments d'un si docte pinceau. Attache a des travaux,
dont l'éclat te renomme ; Digne fruit... 1024

Oeuvres complètes . Le reste précieux des jours de ce grand homme. Tels hommes rarement se peuvent présenter, Et, quand le ciel les donne, il en faut profiter. De ces mains, dont les temps ne sont guère prodigues, Tu dois à l'univers les savantes fatigues ; C'est à ton ministère à les aller saisir, Pour les mettre aux emplois que tu peux leur choisir ; Et, pour ta propre gloire, il ne faut point attendre Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit prendre. Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans, Peu faits à s'acquitter des devoirs complaisants ; À leurs réflexions tout entiers ils se donnent ; Et ce n'est que par là qu'ils se perfectionnent. L'étude et la visite ont leurs talents à part. Qui se donne à la cour se dérobe à son art. Un esprit partagé rarement s'y consomme, Et les emplois de feu demandent tout un homme. Ils ne sauraient quitter les soins de leur métier Pour aller chaque jour fatiguer ton portier ; Ni partout, près de toi, par d'assidus hommages Mender des préneurs les éclatants suffrages. Cet amour de travail qui toujours régné en eux, Rend à tous autres soins leur esprit paresseux ; Et tu dois consentir à cette négligence Qui de leurs beaux talents te nourrit l'excellence. Souffre que, dans leur art s'avancant chaque jour, Par leurs ouvrages seuls ils te fassent leur cour. Leur mérite à tes yeux y peut assez paraître ; Consultes—en ton goût, il s'y connaît en maître, Et te dira toujours, pour l'honneur de ton choix, Sur qui tu dois verser l'éclat des grands emplois. C'est ainsi que des arts la renaissante gloire De tes illustres soins ornera la mémoire ; Et que ton nom, porté dans cent travaux pompeux, Passera triomphant à nos derniers neveux. Digne fruit... 1025

Oeuvres complètes . 2 Sonnet M. La Mothe Le Vayer sur la mort de son fils (1664) Aux larmes, Le Vayer, laisse tes yeux ouverts : Ton deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême ; Et, lorsque pour toujours on perd ce que tu perds, La Sagesse, crois—moi, peut pleurer elle-même. On se propose a tort cent préceptes divers Pour vouloir, d'un oeil sec, voir mourir ce qu'on aime ; L'effort en est barbare aux yeux de l'univers, Et c'est brutalité plus que vertu suprême. On sait bien que les pleurs ne ramèneront pas Ce cher fils que t'enlève un imprévu trépas ; Mais la perte, par là, n'en est pas moins cruelle. Ses vertus de chacun le faisaient révérer ; Il avait le coeur grand, l'esprit beau, l'Ame belle ; Et ce sont des sujets 4 toujours le pleurer. Lettre d'envoi du sonnet précédent Vous voyez bien, monsieur, que je m'écarte fort du chemin qu'on suit d'ordinaire en pareille rencontre, et que le sonnet que je vous envoie n'est rien moins qu'une consolation. Mais j'ai cru qu'il fallait en user de la sorte avec vous, et que c'est consoler un philosophe que de lui justifier ses larmes, et de mettre sa douleur en liberté. Si je n'ai pas trouvé d'assez fortes raisons pour affranchir votre tendresse des sévères leçons de la philosophie, et pour vous obliger à pleurer sans contrainte, il en faut accuser le peu d'éloquence d'un homme qui ne saurait persuader ce qu'il sait si bien faire. MOLIERE. Sonnet 1027

Oeuvres complètes . 2 Quatrains Brisez les tristes fers du honteux
esclavage Ou vous tient du péché le commerce odieux, Et venez recevoir le
glorieux servage Que vous tendent les mains de la Reine des Cieux. L'un
sur vous a vos sens donne pleine victoire, L'autre sur vos désirs vous fait
régner en rois ; L'un vous tire aux Enfers et l'autre dans la gloire. Hélas !
peut—on, Mortels, balancer sur ce Choix ? Quatrains 1028

Oeuvres complètes . Sonnet Au roi sur la conquête de la Franche
—Comté Ce sont faits inouis, GRAND ROI, que tes victoires ! L'avenir
aura peine à les bien concevoir ; Et de nos vieux héros les pompeuses
histoires Ne nous ont point chanté ce que tu nous fais voir. Quoi ! presque
au même instant qu'on te l'a vu résoudre, Voir toute une province unie à tes
Etats ! Les rapides torrents et les vents et la foudre Vont—ils, dans leurs
effets, plus vite que ton bras ? N'attends pas, au retour d'un si fameux
ouvrage, Des soins de notre muse un éclatant hommage. Cet exploit en
demande, il le faut avouer ; Mais nos chansons, GRAND ROI, ne sont pas
si tôt prêtes, Et tu mets moins de temps à faire tes conquêtes Qu'il n'en faut
pour les bien louer. Sonnet 1029

Oeuvres complètes . 2 Bouts-rimés commandés Sur le Bel air Que
vous m'embarrassez avec votre... grenouille, Qui traîne a ses talons le doux
mot d'... Hypocras ! Je hais des bouts—rimés le puéril... fatras, Et tiens qu'il
vaudrait mieux filer une... quenouille. La gloire du bel air n'a rien qui me...
chatouille ; Vous m'assommez l'esprit avec un gros... platras ; Et je tiens
heureux ceux qui sont morts a... Coutras, Voyant tout le papier qu'en
sonnets on... barbouille. M'accable derechef la haine du... cagot, Plus
méchant mille fois que n'est un vieux... magot, Plutdt qu'un bout—rimé me
fasse entrer en... danse. Je vous le chante clair, comme un... chardonneret ;
Au bout de l'univers je fuis dans une... manse. Adieu, grand Prince, adieu ;
tenez—vous... guilleret. Bouts-rimés commandés 1030

Oeuvres complètes . 2 Poésies attribuées à Molière Poésies
attribuées à Molière 1031

Oeuvres complètes . Couplet d'une chanson de d'Assoucy Couplet
D'une chanson de d'Assoucy Loin de moi, loin de moi, tristesse, Sanglots,
larmes, soupirs, Je revois la Princesse, Qui fait tous mes désirs, O célestes
plaisirs, Doux transports d'allégresse ! Viens, mort, quand tu voudras, Me
donner le trépas, J'ai revu ma Princesse. Couplet d'une chanson de
d'Assoucy 1032

Oeuvres complètes . Les Maris Dialogue I Mon compere, en
bonne foi, Que dis—tu du mariage ? 2 Toi, comment de ton ménage Te
trouves—tu ? dis—le moi. I Ma femme est une diablesse Qui tempête jour
et nuit. 2 La mienne est une traîtresse Qui me fait bien pis que du bruit. Tet
2 Malheureux qui se lie A ce sexe trompeur, 2 Bizarre, I Extravagant, 2
Infidèle, I Obstiné, 2 Querelleur, I Arrogant ! Tet2 C'est renoncer au
bonheur de la vie. 2 Tout le monde en dit autant, Et pourtant Chacun en fait
la folie. Trio grotesque I Amants aux cheveux gris, ce n'est pas chose
étrange Que l'Amour sous ses lois vous range. 2 Pour le jeune et pour le
barbon A tout age l'amour est bon. 3 Mais si vous désirez de vous mettre en
ménage, Ne vous adressez point a ces jeunes beautés : Vous les rebutez, Les
Maris 1033

Oeuvres complètes . I Vous les dégofitez, I,2et3 Et bien loin de
les faire 4 votre badinage, Vous n'avez bien souvent que cornes en partage.
Menuet Belle ou laide, il n'importe guère, Toute femme est a redouter. Le
cocuage est une affaire Que l'on ne saurait éviter ; Et le mieux que l'on
puisse faire Est de ne s'en point tourmenter. Ah! Quelle étrange
extravagance Que la crainte d'être cocu ! La vie a plusieurs maux dont on
est convaincu, Et l'on en doit craindre la violence, Mais craindre un mal qui
n'est que dans notre croyance, Ah! quelle étrange extravagance ! Les Maris
1034

Oeuvres complètes . 2 Les Bohémiennes Sarabande I Les
rossignols, dans leurs tendres ramages, Du doux printemps annoncent le
retour ; Tout refleurit, tout rit en ces bocages : Ah! belle Iris, le beau temps,
le beau jour, Si tu voulais m'accorder ton amour ! 2 Flore se plaît au baiser
du Zéphire, Et ces oiseaux se baisent tour a tour. Rien que d'amour entre
eux on ne soupire : Ah! belle Iris, le beau temps, le beau jour, Si tu voulais
imiter leur amour ! 3 Ils suivent tous l'ardeur qui les inspire : Ah! belle Iris,
le beau temps, le beau jour, Si tu voulais imiter leur amour ! I, 2et3 Aimons-
—nous, aimable Sylvie, Unissons nos désirs et nos coeurs, Nos soupirs, nos
langueurs, nos ardeurs ; Et passons notre vie En des noeuds si remplis de
douceurs : C'est blesser la loi naturelle De laisser passer des moments Que
l'on peut se rendre si charmants. La saison du printemps paraît belle, Et nos
ans sont riants tous comme elle ; Mais il faut y mêler la douceur des
amours, Et sans eux il n'est point de beaux jours. Les Bohémiennes 1035

Oeuvres complètes . 2 éditions eBooksFrance
www.ebooksfrance.com Veuillez écrire 4 livres @ ebooksfrance.com pour
faire part à l'éditeur de vos remarques ou suggestions concernant la présente
édition. Octobre 2000 ©eBooksFrance pour la mise en HTML et en
RocketEdition™. Tous droits réservés. Les Bohémiennes 1036